DOSTOÏEVSKI

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

1873, 1876 et 1877

TRADUIT DU RUSSE

PAR

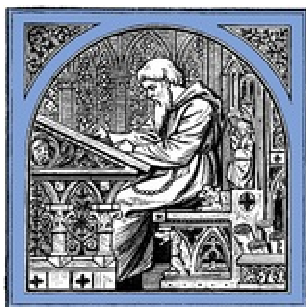
J.-W. BIENSTOCK et John-Antoine NAU

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

Journal d’un écrivain

Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski



Charpentier, Paris, 1904

DOSTOÏEVSKI

JOURNAL D’UN ÉCRIVAIN 1873, 1876 et 1877

TRADUIT DU RUSSE
PAR
J.-W. BIENSTOCK et John-Antoine NAU

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

TABLE DES MATIÈRES

JUIN

JUILLET-AOÛT

OCTOBRE

JUILLET-AOÛT

SEPTEMBRE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE
AUX ARTICLES SUR LA LITTÉRATURE RUSSE

Extrait de la Revue "Vremia" (janvier 1881)

I

S’il est un pays qui soit ignoré et méconnu de tous les autres pays lointains ou limitrophes, c’est bien la Russie. Pour ses voisins de l’Ouest, nulle Chine, nul Japon ne furent jamais enveloppés d’un plus grand mystère. Cela fut, est et sera peut-être longtemps encore. Et nous n’exagérons rien.

La Chine et le Japon sont éloignés de l’Europe et d’accès difficile parfois. La Russie est ouverte à tous les Européens ; les Russes sont là, à la portée des investigations occidentales, et pourtant le caractère d’un Russe est peut-être plus mal compris en Europe que le caractère d’un Chinois ou d’un Japonais. La Russie est, pour le Vieux Monde, l’une des énigmes du Sphinx. On trouvera le mouvement perpétuel avant d’avoir saisi, en Occident, l’esprit russe, sa nature et son orientation. À ce point de vue là je crois que la Lune est explorée presque aussi complètement que la Russie. On sait qu’il y a des habitants en Russie, et voilà toute la différence. Mais quels hommes sont ces Russes ? C’est un problème, c’en est encore un, bien que les Européens croient l’avoir depuis longtemps résolu. Ils ont fait, de temps à autre, quelques efforts pour nous étudier. Ils ont réunis des documents, des

chiffres, des faits. Quelques investigations ont même été plus loin et nous en sommes extrêmement reconnaissants à ceux qui les ont faites, car il nous serait profitable d'être connus. Mais de toutes ces études, il n'est rien sorti de vrai, de synthétiquement vrai. Les efforts des chercheurs se brisaient toujours à quelque obstacle.

Quand il s'agit de la Russie, une imbécillité enfantine s'empare de ces mêmes hommes qui ont inventé la poudre et su compter tant d'étoiles dans le ciel qu'ils croient vraiment pouvoir les toucher. Cela se manifeste aussi bien pour des vétilles qu'au cours de savant travaux destinés à faire connaître l'importance et l'avenir de notre patrie. Cependant on a dit quelques choses exactes sur nous : on a constaté que la Russie se trouve située entre tels et tels degrés de latitude et de longitude, qu'elle abonde en ceci et en cela et qu'elle renferme des régions où l'on voyage dans des traineaux attelés de chiens. En plus de ces chiens, on sait qu'il y a en Russie des hommes très bizarres, constitués comme les autres hommes et pourtant ne ressemblant à personne. Ils tiennent à la fois de l'Européen et du Barbare. On sait que notre peuple est assez ingénieux, mais qu'il manque de génie propre ; qu'il est très beau ; qu'il vit dans des cabanes de bois nommées isbas, mais que son développement intellectuel est retardé par les paralysantes gelées hivernales. On n'ignore pas que la Russie encaserne une armée très nombreuse, mais on se figure que le soldat russe, simple mécanisme perfectionné, bois et ressort, ne pense pas, ne sent pas, ce qui explique son involontaire bravoure dans le combat ; que cet automate sans indépendance est à tous les points de vues à cent piques au-dessous du troupier français. Il

est admis que ce pays a possédé un empereur, un certain Pierre, surnommé le Grand, monarque non dénué de capacités, mais à demi civilisé et dévoré de passions sauvages ; on n'a pas été sans entendre dire qu'un Genevois, appelé Lefort, le sortit de sa barbarie primitive, en fit une sorte d'homme d'esprit et lui suggéra de créer une marine, de forcer ses sujets à se raser et à couper leurs caftans trop longs. L'effet du rasoir surtout fut merveilleux : une fois glabres, les Russes devinrent très vite quelque chose comme des Européens. Si Genève n'avait pas eu la bonté de donner Lefort au monde, les Russes auraient encore leurs barbes et nul progrès, par conséquent, ne se fût accompli en Russie. Ces exemples suffisent : tous les autres renseignements collectionnés sont de la même force. Et nous ne plaisantons pas : ouvrez tous les volumes écrits sur nous par divers voyageurs, vicomtes, barons et, de préférence, marquis, lisez-les attentivement et vous verrez si nous nous moquons de vous. Le plus curieux c'est que ces livres sont, pour la plupart, œuvres de gens d'un esprit indiscutablement distingué. Et cette incapacité des voyageurs à distinguer les caractéristiques du Russe, vous la retrouverez chez presque tous les étrangers établis chez nous. Ils passent quelquefois des quinze et des vingt années à s'orienter dans notre milieu, avant d'avoir saisi une parcelle de vérité, avant de s'être familiarisés avec une seule idée russe.

Prenons d'abord notre voisin le plus proche : l'Allemand. Toutes sortes d'Allemands viennent chez nous, fils d'États libres, sujets de rois de Souabe et d'ailleurs, savants attirés par de sérieux buts d'études, braves roturiers dont la spécialité plus modeste, mais utile, est de cuire des pains et de fumer des

saucissons. Que de Webers et combien de Lüdekens ! D’autres encore s’ingénient à faire connaître aux Russes les curiosités européennes ; ils nous arrivent avec des géants et des géantes, des marmottes savantes, des singes, que les Allemands, comme chacun sait, ont inventés pour le plus grand plaisir des Russes. Mais quelles que soient leurs différences d’origine, d’éducation, d’intelligence et de but, tous les Allemands, dès leur apparition, sont d’accord quand il s’agit de juger le Russe : ils se défient de lui et le méprisent plus ou moins ostensiblement.

Certains Allemands encore débarquent dans notre pays pour servir chez des gentilshommes ou gérer des propriétés ; il en est qui, poussés par le démon de l’histoire naturelle, entreprennent de donner la chasse aux hannetons russes et acquièrent ainsi une gloire immortelle. Il en est qui, pour se rendre vraiment utiles, se livrent à de profondes recherches pour savoir de quelle pierre sera construit le socle du futur monument qu’on élèvera sans conteste possible lors de la célébration du Millénaire russe. Beaucoup d’entre eux sont d’excellentes gens qui consentent à nous faire l’honneur d’apprendre le russe, de raffoler de la littérature russe. Ceux-là, désireux d’être agréables à la Russie et à l’érudition étrangère, imagineront dès qu’ils entendront quelque chose à nos dictionnaires, de traduire en sanscrit la *Rossiade*, de Kheraskov. Je ne dis pas que tous traduiront ce bel ouvrage ; quelques-uns ne résideront en Russie que dans le but d’écrire à leur tour, leur propre *Rossiade*, qu’il publieront naturellement en Allemagne. On connaît des œuvres de ce genre qui sont illustres.

On se met à lire une de ces *Rossiades*. C’est sérieux, c’est sensé, pondéré, c’est même spirituel. Les faits sont exacts et intéressants ; c’est plein de vues originales et profondes ; — et tout à coup, lorsqu’il s’agit d’un fait capital, d’un fait qui révèle tout un côté de l’âme russe, notre lettré s’arrête, perd son fil et termine par une ânerie si monumentale que le livre tombe de nos mains, parfois sous la table.

Les Français en voyage chez nous ne ressemblent guère aux Allemands. Ils voient tout sous un jour tout à fait différent. Un Français ne traduira rien en sanscrit, — non qu’il ignore cette langue, car un Français connait tout, même lorsqu’il n’a rien appris, — mais parce qu’il vient chez nous avec une toute autre intention : lui arrive en Russie avec le ferme propos d’y tout percer à jour grâce à son regard d’aigle, de découvrir le fin du fin dans les derniers replis de notre conscience et de porter sur nous un jugement définitif. À Paris, déjà, il savait ce qu’il écrirait sur la Russie ; il a même vendu un volume où il parlait d’avance de son voyage. Puis il apparaît chez nous pour briller, charmer et ensorceler.

Un Français est toujours persuadé qu’il n’y a jamais lieu de remercier personne de quoi que ce soit, même si on lui a réellement rendu service. Non qu’il ait mauvais cœur, bien au contraire. Mais il est certain que ce ne sont pas les autres qui lui ont fait plaisir ; que c’est lui dont la présence a été une bénédiction pour tous ceux qu’il a rencontrés. Même le plus sot et le plus libertin d’entre eux part de chez nous convaincu qu’il nous a causé un bonheur inoubliable par sa venue et aura, pour si peu que cela soit, contribué à l’avancement de la Russie. On en voit qui, partis de chez eux avec l’intention de nous scruter

jusqu'aux moelles, consentent à passer parmi nous plus d'un mois, espace de temps immense, car dans cette longue période un Français trouverait bien le moyen de faire et d'écrire un voyage autour du monde. Doutez après cela de la bonne foi et du zèle de l'investigateur ! Il commence par jeter sur le papier ses premières impressions sur Pétersbourg, qu'il traduit assez heureusement, puis compare nos mœurs politiques aux institutions anglaises, après toutefois avoir enseigné aux « boyards » à faire tourner des tables et à souffler des bulles de savon, ce qui, entre parenthèse, nous change un peu de l'ennui solennel de nos réunions. Alors il se décide à étudier la Russie à fond et part pour Moscou. Là, il contemple le Kremlin, devient rêveur en songeant à Napoléon, apprécie fort notre thé, loue la beauté et l'apparence de santé de notre peuple, tout en s'affligeant de la corruption prématurée et en déplorant l'insuccès de la culture européenne, trop vite introduite, et la disparition des vraies coutumes nationales. À ce propos il tombera à bras raccourcis sur Pierre le Grand, et, sans trop grande transition, nous mettra au courant de sa propre biographie pleine d'aventures étonnantes. Tout peut arriver à un Français sans qu'il en éprouve, du reste, le moindre mal. Là-dessus il donnera un conte russe, un conte vrai, bien entendu, fait avec des morceaux de vie russe pris sur nature et intitulé : *Pétrouchka*. Ce récit aura deux mérites : Premièrement il dépeindra parfaitement des mœurs qui peuvent à la rigueur s'observer en Russie ; secondement il donnera tout aussi bien une idée de mœurs et coutumes des îles Sandwich.

En passant, notre voyageur daignera jeter un coup d'œil sur la littérature russe : il nous parlera de Pouschkine et

remarquera complaisamment que c’était un poète non sans talent, tout à fait national et qui… imitait avec succès André Chénier et Mme Deshoulières. Il goûtera Lomonossov, parlera avec quelque déférence de Derjavine, en constatant que c’était un fabuliste assez bien doué, original, et qui… imitait assez gentiment La Fontaine. Il gémira sur la mort prématuré de Krilov, qui, dans ses romans très personnels… imitait de façon passable Alexandre Dumas.

Après cela il dira adieu à Moscou, s’enfoncera plus loin dans le pays, s’extasiera devant les troïkas et reparaîtra au Caucase où, prêtant son concours aux troupes russes, il tirera sur les Circassiens, puis fera la connaissance de Schamyl, avec lequel il relira les *Trois Mousquetaires*.

Nous ne plaisantons pas ; nous n’exagérons rien. Nous sentons bien, cependant, à quel point nous paraissons charger, caricaturer ; mais voyez vous-mêmes, lisez les livres les plus sérieux écrits sur nous par des étrangers, et vous jugerez si nous sommes dans le vrai ou non.

II

Il ne faut pas trop nous en attrister : les opinions les plus absurdes exprimées sur notre compte par des étrangers ont souvent trouvé leur forme en des temps troublés propices aux malentendus, à la suite de guerres et de bouleversements. Toutefois, il est bon de dire qu’aux époques les plus pacifiques les jugements, moins violents dans leur libellé, demeuraient toujours empreints de la plus grande ignorance. Des livres sont

là que l'on peut consulter à ce sujet.

Irons-nous taxer l'étranger de haine ou de stupidité pour cela ? Raillerons-nous le manque de clairvoyance et l'esprit borné de nos critiques ? Mais les opinions singulières dont nous nous plaignons sont professées par la totalité des pays d'Occident sous toutes les formes possibles, sont répétées par des ennemis et par des indifférents, par des violents et par des sages, par des bandits et par des gens d'une haute probité, en vers et en prose, dans des romans et dans des pages d'histoire, dans un « Premier-Paris » et du haut des tribunes d'assemblées. Il y a là un sentiment général, il semble difficile d'accuser tout le monde de mauvais vouloir. Disons-le franchement : l'opinion courante sur la Russie a ses raisons d'être ; sans cesser d'être complètement fausse, elle est issue des seuls événements. Et les étrangers ne peuvent pas nous comprendre même quand nous essayons de les détromper. Croyez-vous qu'un Français irait s'abonner au « *Vremia* », même si nous lui promettions de nous assurer de la collaboration de Cicéron ? (D'abord nous ne voudrions peut-être pas de Cicéron comme rédacteur.) On ne connaîtra donc pas notre réponse en France ; encore moins en Allemagne.

Remarquez, du reste, combien il est difficile aux nations de se juger équitablement entre elles. Prenez un Anglais. Il est incapable d'admettre que l'existence des Français se base sur des principes raisonnables. Le Français le paye de la même monnaie, quelquefois avec intérêts, en dépit des alliances et autre « ententes cordiales ». Et pourtant l'un et l'autre sont de vrais Européens, des Européens-types.

Comment pourraient-ils nous deviner, nous autres Russes,

qui sommes parfois des énigmes pour nous-mêmes ? En Russie, les « Occidentaux » ne font-ils pas tout au monde pour être inintelligibles aux « Slavophiles », qui ne tiennent pas plus à être compris des « Occidentaux » ?

Il y a encore une très bonne raison qui explique pourquoi nous ne pouvons pas être compris des Européens. C'est tout simplement que nous ne sommes pas des Européens, bien que nous nous donnions obstinément pour tels. Comment s'y reconnaîtraient-ils quand nous nous gardons de révéler ce qu'il y a d'original en nous, ce qui nous est propre ? De ce que nous n'arrivions pas à devenir complètement français, nous avons éprouvé un dépit énorme ; et ne voulant pas renoncer à nos efforts pour nous occidentaliser, nous avons pris l'apparence d'une nation incohérente.

Il fallait tâcher d'effacer cette fâcheuse impression. Et plusieurs des nôtres ont pris à cœur d'y parvenir depuis un siècle et demi. M. Gretsch, par exemple, est allé en France, d'où il nous adressait des « Lettres Parisiennes ». Nous savons de lui qu'il tâchait de tirer les Français d'erreur, qu'il causait avec Sainte-Beuve, avec Victor Hugo… « J'ai dit *sans détour* à Sainte-Beuve », écrivait-il ; « J'ai déclaré *sans détour* à Victor Hugo »… Nous ne nous rappelons plus tout ce que M. Gretsch racontait si ouvertement à Sainte-Beuve et à Victor Hugo (il faudrait consulter les « Lettres Parisiennes ») ; en tout cas, il nous souvient qu'il incriminait parfois devant eux l'immoralité de la littérature française. Vous pensez si Sainte-Beuve devait ouvrir de grands yeux ! — D'ailleurs nous sommes rassurés.

Les Français sont un peuple extrêmement poli, de mœurs douces, et M. Gretsch revint de Paris sans la moindre

égratignure. Ajoutons qu'on aurait, peut-être, tort de juger tous les Russes sur l'échantillon qu'en fournissait M. Gretsch. Mais assez sur ce personnage.

D'autres que lui prirent à tâche d'éclairer l'étranger, entre autres nos officiers de cavalerie en retraite, gens gais et débonnaires, qui avaient, jadis, aux revues, ébloui le public féminin par la beauté de leurs formes moulées dans des uniformes collants. Beaucoup de membres de notre jeunesse dorée allèrent aussi semer la bonne parole ; ceux-là n'avaient servis dans aucune arme, mais parlaient abondamment de leurs terres. Nos gentilshommes campagnards ne demeurèrent pas en retard : ils partaient avec toute leur famille et toutes leurs malles ; ils grimpaient placidement dans les tours de Notre-Dame, regardaient de là Paris, puis, redescendus, couraient après les grisettes, derrière le dos de leurs femmes.

De vieilles dames, devenues sourdes et privées de dents, passaient là-bas le reste de leur vie et perdaient entièrement l'usage de la langue russe, qu'elles connaissaient peu d'ailleurs auparavant.

Nos gandins, « fils de famille », nous revenaient au courant de toutes les intrigues politiques de Lord Palmerston, de tous les potins français, et l'on en voyait qui, à table, priaient leurs voisins d'ordonner aux domestiques de leur verser un verre d'eau tant il leur en coûtait de prononcer un mot de russe même pour parler aux laquais.

Certains n'oubliaient pas si absolument leur langue et s'occupaient, on ne sait pourquoi, de littérature. Ces gens instruits montaient des comédies du genre des proverbes d'Alfred de Musset. Supposons qu'il s'agit des *Racanes*. (Bien

entendu, nous donnons là un titre de fantaisie.) Comme le sujet des *Racanes* dépeint toute la classe sociale qui s'occupe de ce genre de comédie et pourrait être, en même temps, le titre des pièces analogues, nous allons le raconter en deux mots :

Il existait jadis, à Paris, au dix-septième siècle, un rimailleur des plus plats nommé Racan, lequel était indigne de cirer les bottes de M. Sloutchevsky lui-même. Une marquise imbécile est charmée par ses vers et veut à toute force faire sa connaissance. Trois nigauds s'entendent pour venir chez elle, l'un après l'autre, chacun prétendant être Racan. Dès que la marquise a réussi à congédier l'un de ces Racan, un nouveau Racan se trouve devant elle. — Tout l'esprit, tout le sel de la comédie est dans l'ébahissement de la marquise, effrayée de ce Racan en trois personnes.

Les Messieurs, parfois quadragénaires, qui accouchent de pareil œuvres théâtrales, — après le « Revizor », — sont convaincus qu'ils dotent la littérature russe de précieux joyaux. Et ces Messieurs ne sont pas un ou deux : ils s'appellent légion. Ce serait une tâche charmante pour un feuilletonniste que de raconter les sujets de toutes ces comédies, de tous ces proverbes, etc. — Je connais aussi un délicieux conte où il est question d'une montre avalée qui continue son tic-tac dans le ventre de l'avaleur. C'est le dernier mot de la perfection ! — Nous demandons ce que penseront de nous les étrangers sur ces échantillons de nos productions littéraires.

Mais, nous dira-t-on, n'y a-t-il que des Russes de ce genre qui aillent à l'étranger ? Pardon ! il y en a beaucoup d'autres, mais vous ne les avez pas remarqués, ou bien ils ne vous ont pas parlé. Que diriez-vous d'un homme arrivant de si loin qui

vous dirait que vous êtes retardataires, que la lumière vient de l'Orient et que le salut n'est point dans la Légion d'honneur ? … Vous lui ririez au nez…

Je voudrais, moi, dire aux étrangers, s'ils consentaient à m'écouter : « Vous n'avez rien su observer de nous, vous ne connaissez rien de nous, bien que votre Mérimée s'imaginât être au courant de notre histoire et qu'il eût écrit quelque chose comme le commencement du drame du faux Démétrius, une œuvre quelconque ; enfin, d'après laquelle on peut se renseigner sur l'histoire russe tout aussi bien que dans *Marthe la Mairesse* de Karamzino. Il est bon de remarquer que ce faux Démétrius ressemble terriblement à Alexandre Dumas. Je ne parle pas des romans de cet écrivain, mais de l'auteur lui-même, Alexandre Dumas, le vrai, le marquis Davy de la Pailletterie.

Non, vous nous ignorez autant que notre histoire. Vous vous bornez à répéter que le genevois Lefort, etc., etc…

Ce genevois Lefort joue, pour vous, un tel rôle dans notre histoire que je crois que toutes vos concierges parisiennes le connaissent. Quand un Russe leur demande le cordon à une heure indue, je suis bien sûr qu'elles marmottent entre leurs dents : « Sale Russe, si ce coquin de Lefort n'était pas né à Genève, tu serais encore plongé dans la barbarie, tu ne jouirais pas de Paris, ce centre du monde civilisé ; tu ne me réveillerais pas en pleine nuit et ne serais pas là à brailler : Cordon, s'il vous plaît ! »

Je ne vous reproche pas votre ignorance ; je vous passe même votre Lefort, qui est cause qu'un certain nombre de ceux qui parlent votre langue ne sont pas morts de faim. Combien

d’instituteurs, de précepteurs dont toute la science consistait à savoir que le genevois Lefort, etc., sont arrivés chez nous pour raconter les aventures de cet helvète aux fils des « boyards » et ont dû au bienheureux général-amiral suisse une position sociale ! Pourquoi nous auraient-ils étudiés, ceux là ? Pourquoi, du reste, une nation pratique et versée dans les affaires comme la nation française perdrait-elle son temps à des investigations semblables ? Ce serait de l’Art pour l’Art, et cette théorie n’a plus cours chez vous, bien que vous ayez académisé Ponsard en jugeant peut-être que l’Académie était l’endroit où devaient finir des hommes de cette sorte.

Quant à nous inculquer des sciences ?… Mais justement n’est-ce pas vous qui avez dit que nous étions un peuple rebelle à la science ? Toutefois, permettez-moi de vous dire que si nous ne nous étions formés que d’après vos leçons, nous pourrions être une nation assez futile.

Mais nous savons une chose que vous ne savez pas : c’est que votre civilisation a pénétré tout d’abord chez nous parce qu’elle convenait parfaitement à nos aptitudes premières et que cela serait arrivé naturellement, même sans l’aide d’aucun genevois Lefort. Mais maintenant cette civilisation a donné tout ce qu’elle pouvait donner, et nous cherchons de nouvelles forces dans le sol natal. Il importe peu que le nombre de Russes cultivés soit restreint ; ce qui est beaucoup plus sérieux, c’est que le rôle de la civilisation européenne a pris fin en Russie. Nous allons à une autre culture et avons conscience du besoin que nous éprouvons d’un développement dans un sens nouveau. Le principal est que nous en ayons conscience. La civilisation européenne n’a apporté chez nous qu’un élément nullement

prépondérant, utile certes, mais incapable d'altérer notre substance originelle. Nous découvrons des buts neufs et pour les atteindre, nous devrons employer des moyens neufs. L'essentiel est que l'œuvre que tentera d'accomplir la Russie n'aura guère de ressemblance avec les *Racanes*. Il ne s'agit pas du nombre plus ou moins grand de Russes qui collaboreront utilement à cette œuvre ; ce qui est certain et précieux, c'est que l'on s'est rendu compte de sa nécessité.

Vous croyez, — ou du moins vos vicomtes croient, — que la Russie n'est composée que de deux classes : les « boyards » et les « serfs ». Ce n'est pas encore demain que nous arriverons à vous convaincre que tous les éléments qui ont formé notre pays peuvent se fondre harmonieusement. Quant aux « boyards », c'est chez vous qu'on les trouvait jadis, en Occident, alors que vous étiez divisés en vainqueurs et en vaincus. Les « serfs », au sens que vous donnez à ce mot, n'ont pas plus d'existence réelle en Russie. Toutes les classes peuvent se fondre chez nous à l'occasion, facilement et pacifiquement. C'est justement en cela que nous différons de vous dont chaque pas en avant n'a été fait qu'après une lutte violente. S'il y a des dissentions en Russie, elles ne sont qu'extérieures, accidentelles, provisoires en quelque sorte, et le dernier obstacle à l'union complète a été levé par le sage monarque qui nous gouverne, le Tsar béni entre les bénis pour ce qu'il a fait pour nous.

Chez nous, il n'y a pas d'intérêts de classes ; les classes elles-mêmes n'existent pas, à proprement parler. Il n'y a pas eu sur notre terre des Gaulois et des Francs ; nous n'avons jamais connu le *cens* qui déterminait financièrement la valeur de l'homme. Le Russe a l'esprit trop large pour admettre les

haines de classes et l’institution du cens.

La Russie nouvelle se cherche encore un peu, mais elle a conscience de sa force et qu’importe, encore une fois, que ses contingents intellectuels ne soient pas, pour le moment, des plus considérables. Elle vit, en tout cas, dans le cœur de tout les Russes, elle palpite aux aspirations de tous les Russes. Notre Russie nouvelle comprend comment la fusion de tous les éléments se fera. Elle sait l’éducation qui convient à son génie naturel ; elle s’est manifestée par quelques actes significatifs et ne s’est pas confinée dans la manie d’imitation que vous lui reprochez injustement. Elle a déjà montré qu’une moralité nouvelle germe dans son sol. Chaque jour, aussi, son idéal s’éclaircit. Elle sait qu’elle ne fait que commencer à donner ce qu’elle doit donner, mais elle produit, dans le monde des idées, et toute œuvre dépend, n’est-ce pas, de son commencement effectif. Elle n’ignore pas qu’elle n’est plus guidée par la tutelle européenne et qu’elle s’avance sur un chemin tout neuf et immensément large. Au moment où elle ne veut plus vivre que de ses propres ressources, elle se retourne vers vous et vous remercie respectueusement de la science que vous lui avez transmise, car notez bien que ce n’est pas votre civilisation qu’elle veut adapter à son génie propre, mais bien la science issue de votre civilisation. C’est avec une durable, une éternelle reconnaissance qu’elle apportera vos acquisitions intellectuelles à son peuple ; mais elle saura attendre le moment où ce peuple aura su faire quelque chose de la science en se l’assimilant suivant ses propres aptitudes. La science est immuable, certes, dans ses principes, dans son essence, mais les fruits qu’elle peut donner varient selon la nature

particulière du terrain où on la cultive.

Permettez, nous dira-t-on, qu'est ce que votre peuple russe ? Vous affirmez que nous ne vous connaissons pas. Mais vous connaissez-vous vous-mêmes ? Vous parlez de vous retremper dans vos forces populaires nationales, vous l'annoncez dans vos journaux, vous l'afficheriez presque sur vos murs. Cela veut dire que vous reconnaissez n'avoir eu, jusqu'à présent, aucune idée de votre fameux principe national. Vous croyez maintenant l'avoir découvert ; la joie vous monte à la tête et vous criez votre orgueilleuse satisfaction à toute l'Europe. Vous êtes comme une poule qui a pondu un œuf.

Vous nous annoncez que l'idée russe deviendra avec le temps la synthèse de toutes les idées européennes, ces idées que l'Europe a mis tant de temps à creuser, puis à façonner. Qu'entendez-vous par là ?

— Nous allons vous fournir des explications.

— Ah ! non ! laissez-nous tranquilles ! » s'écriera un Français (de pure fantaisie, du reste, et que je ne mets là que pour les besoins de l'article). Et le brave homme tremblera à l'idée qu'il lui faudra encore digérer quelques pages de notre prose.

— Tant pis pour vous ; vous avez désiré des éclaircissements ? Eh bien ! vous les aurez !

(Je me figure aussi, tout près de moi, un excellent Allemand qui fume sa pipe et ne perd pas un mot de ma causerie, tout en cherchant à donner à sa physionomie l'expression de l'ironie la plus fine et la plus caustique.)

Et je commence : « Nous croyons, » dirai-je…

… Mais, lecteur, permettez-moi encore une digression : laissez-nous dire encore quelques mots, avant d’entrer dans le vif de notre discours, non que ces mots soient indispensables, mais ils semblent vouloir sortir d’eux-mêmes de la plume et apparaître sur le papier.

Il y a toujours quelques opinions dont on a peur, qu’on désavoue en public, bien qu’on en soit partisan en secret. Quelquefois on les cache dans un bon but. On peut craindre de compromettre la vérité en l’exposant hors de saison. Mais le plus souvent notre silence vient d’une sorte de jésuitisme intime dont le mobile principal est un amour-propre exaspéré. Un sceptique a dit que notre siècle était celui des amours-propres irrités. — Je n’accuse pas tout le monde de cette faiblesse, mais il faut convenir que maintes gens supporteront les pires insultes, si elles ne leur sont pas adressées très clairement, si elles se déguisent sous une phraséologie d’une politesse apparente. Il n’y a que les railleries visant leur esprit qu’ils ne pardonneront jamais et vengeront, à l’occasion, avec délices. Cela vient peut-être de ce que chacun aujourd’hui sent que n’importe quel homme en vaut un autre et se place sur le terrain de la dignité humaine. Chacun exige de ses professeurs le respect de sa propre personne. Or, comme l’esprit demeure, à présent, le seul avantage qu’un homme puisse avoir sur un autre homme, il y a peu de gens qui consentent à être stupides.

Je connais, par exemple, disons un industriel, — l’industrie étant fort en vogue à cette heure, — qui préférerait de beaucoup l’épithète d’escroc à celle d’imbécile, appliquée à son individu. Certes c’est un escroc, mais il est encore plus imbécile ; pourtant je suis sûr que le second mot est le seul qui

le toucherait à fond.

Voilà pourquoi les hommes de notre siècle sont parfois un peu timides quand il s’agit d’exprimer certaines vérités : ils craignent qu’on ne les traite de retardataires et de nigauds. En se taisant, ils passeront pour accepter les opinions reçues, pour être, par conséquent, des gens d’esprit. Il me paraît, pourtant, que celui qui est sincèrement convaincu d’une ou de plusieurs vérités, devrait respecter ses propres convictions et savoir supporter quelque chose pour elles. — Ah ! me dira-t-on, vous parlez comme les sentences morales tirées des Écritures ! Et de dégoût, le lecteur jettera ce livre.

En effet, dès que l’on s’avise de dire la vérité, ça ressemble, pour tout le monde, aux versets de la Bible ! Pourquoi ? Et pourquoi, dans notre siècle est-on obligé de recourir à l’humour, à l’ironie, à la satire, quand on veut dire une chose vraie ? — À notre avis, un honnête homme ne doit pas rougir de ses convictions, même si elles sont conformes aux idées de la Bible. Est-il donc nécessaire de masquer le goût de la vérité, de la sucrer comme si elle était une pilule amère ? Je suis sûr qu’il y a des gens qui s’interrogent à chaque minute, se demandant : Mens-tu ? Ne mens-tu pas ?

Et cependant ces mêmes gens s’échaufferont jusqu’à la colère pour soutenir des convictions artificielles, bien portées, sans avoir, au fond, l’intention de persuader personne.

J’ai connu un Monsieur de ce genre qui avouait franchement son cas : il appartenait à cette catégorie d’hommes incontestablement sensés et intelligents, qui ne font, pourtant, que des bêtises toute leur vie. (Et de fait il y a des êtres bornés et obtus qui font bien moins de sottises que les gens d’esprit.)

Quand nous lui demandions pourquoi il se mettait dans de si belles rages en soutenant des opinions très contestables, il répondait que comme il n'était pas bien convaincu lui-même de ce qu'il disait, il s'emballait pour tâcher de se convaincre.

Et peut-être y a-t-il des quantités de gens qui discutent furieusement pendant toute leur existence et qui meurent sans être persuadés de ce qu'ils ont si âprement défendu.

Mais en voilà assez. Notre conviction est faite. Qu'on vienne nous dire que nous sommes infatués de nos idées, cela nous est égal, nous sommes convaincus et nous parlerons.

Nous ne ferons tort à personne en exprimant franchement ce que nous croyons. Pourquoi nous taire, alors ?

III

Oui, nous croyons, dirai-je, que la nation russe est un phénomène extraordinaire dans l'histoire de l'humanité. Le caractère des Russes diffère à tel point de celui de toutes les autres nations européennes, que leurs voisins sont vraiment dans l'impossibilité de les comprendre.

Tous les Européens ont un même but, un même idéal, mais ils sont divisés par mille intérêts territoriaux et autres. Ils tirent chacun de leur côté de plus en plus. Il paraît que chacun d'eux aspire à découvrir l'idéal universel de l'humanité et que chacun veut y parvenir à l'aide de ses seules forces. Voilà pourquoi chaque peuple européen se nuit à lui-même et nuit à l'œuvre générale. Nous répéterons sérieusement ce que nous disions plus haut en plaisantant : l'Anglais ne peut considérer le

Français comme un créature raisonnable et vice versa. Les hommes supérieurs des deux nations, les chefs politiques et intellectuels tombent dans l’erreur à ce sujet comme les moindres citoyens. L’Anglais se moque de son voisin en toute circonstance et montre une espèce d’aversion pour ses coutumes nationales. Les deux peuples sont, du reste, mus en cela par un esprit de concurrence qui leur ôte toute impartialité. L’un et l’autre n’admettent que leur propre pays comme possible, considèrent toutes les autres nations comme des obstacles et prétendent accomplir, chacun de son côté, chacun tout seul, ce que ne peut accomplir que l’ensemble des nations européennes, toutes forces unies. Faut-il remonter à Jeanne d’Arc pour s’expliquer un pareil antagonisme ? On en trouverait plutôt les raisons dans un examen du sol, des traditions, de l’esprit des deux peuples.

Telles sont, pour la plupart, les nations européennes. L’idée de l’humanité universelle s’efface de plus en plus dans leurs pensées. La science même est impuissante à réunir ces peuples, qui s’éloignent de plus en plus les uns des autres. C’est une des grandes raisons qui font que les Européens ne comprennent pas les Russes et les taxent d’impersonnalité. On concédera bien aux Russes une faculté supérieurement synthétique de comprendre les aspirations de l’humanité entière. Chez le Russe il n’y a pas l’impénétrabilité, l’intolérance européennes. Le Russe peut s’accommoder facilement des tendances universelles, sait s’assimiler toute idée. Il voit tout de suite le bon côté de ce qui peut servir à toute l’espèce humaine, de ce qui peut avoir le moindre intérêt pour elle en général. Il devinera le point de soudure possible des idées en apparence

les plus divergentes, les plus hostiles les unes aux autres. On observe, en outre, chez le Russe, un esprit critique très aiguisé qu'il saura tourner à l'occasion fort impartialement contre lui-même ; par contre il n'a aucune tendance à exalter sa propre valeur, ses propres mérites. Il est bien entendu que nous parlons du Russe en général, de l'homme collectif.

Le Russe peut parler toutes les langues étrangères, en approfondir l'esprit, en saisir les finesses, comme s'il s'agissait de sa propre langue, faculté qui n'existe pas chez les autres peuples européens, du moins en tant que *faculté nationale universelle.*

Croyez-vous que cela ne démontre rien ? Cela peut-il être un phénomène fortuit, sans raisons et indications ? Ne peut-on pas deviner ainsi, quand ce ne serait que partiellement, quelque chose du sens de l'évolution future de la nation russe ? Et voilà que cette nation, victime des circonstances, fut très longue à se décider à communiquer avec l'Europe, ne pressentit pas son avenir ! Pierre le Grand, par une intuition de génie, comprit le rôle vrai de son pays et la nécessité d'élargir son champ d'action. En lui, nous avons un exemple de ce dont est capable le Russe quand sa conviction est faite et qu'il sent que l'heure d'agir est venue.

On ne se fera jamais une idée de la liberté d'esprit d'un Russe et de sa force de volonté.

Qui sait, Messieurs les étrangers, si le rôle de la Russie n'est pas, précisément, d'attendre que votre évolution soit achevée, que votre cycle de civilisation soit révolu, tout en conciliant vos idées contradictoires, en les convertissant en idées humaines, — et alors de marcher vers l'action, une action

large, nouvelle, encore inconnue dans l'histoire, en vous entraînant tous à sa suite ? Notre poète Lermontov ne raconte-t-il pas l'apologue du héros Ilia Mouromietz qui resta trente ans sans bouger, assis à la même place, et ne se leva que quand il eut conscience de sa force héroïque ?

Pourquoi des facultés si puissantes, si variées, si originales auraient-elles été dévolues au Russe s'il n'avait rien à en faire ?

Vous nous direz : Mais d'où vient, chez vous, cette jactance, cette présomption ? Où donc est cette autre faculté vantée par vous-même tout à l'heure, cette faculté de se connaître soi-même, de se critiquer, de se blâmer ?

Mais, répondrons-nous, si nous avons commencé par nous condamner nous-mêmes, par nous dire de dures vérités, somme-nous incapables de supporter une vérité d'un genre différent, sans nous en griser, même si elle est exactement le contraire d'une opinion défavorable ?

N'est-ce pas de nos jours que nous nous sommes nous-mêmes injuriés, mis à part des Européens, en nous réclamant de notre origine slave, parce que nous ne pouvions devenir de vrais Européens ?

Est-il défendu d'avouer à présent que nous agissions alors plutôt sottement ? Nous ne renions aucunement ce bon sens qui nous permet de nous blâmer nous-mêmes ; nous y reconnaissons, au contraire, le meilleur trait de la nature russe ; nous en sommes fiers comme d'une particularité propre, comme de quelque chose qui n'existe pas du tout chez vous. Nous savons que nous aurons encore longtemps à nous blâmer,

peut-être chaque jour de plus en plus. — Mais essayez donc de toucher un Français dans ses idées, sur sa vaillance ou même sur sa « Légion d'honneur » ! Raillez un Anglais au sujet de la moindre de ses habitudes domestiques ! Vous verrez comment l'un et l'autre vous répondront !

Pourquoi donc ne pas nous féliciter de ce que chez nous, en Russie, nous n'avons pas de ces petites susceptibilités qu'on ne retrouverait que chez les « généraux » de notre littérature. Nous croyons que le Russe a la tête aussi solide que n'importe quel autre être humain. Va-t-il perdre l'esprit pour une constatation, par hasard, louangeuse ? Non, messieurs les étrangers, et nous n'allons pas motiver à l'infini nos opinions sur vous et sur nous-mêmes. Tâchez seulement de nous mieux connaître.

Les Français se figurent, par exemple, que nous avons insulté à leurs revers en en plaisantant, que nous nous en sommes réjouis et que nous avons bafoué leurs efforts quand ils se sont relevés et ont si bravement, si noblement marché dans une voie nouvelle vers le progrès.

Non, certes, nos frères ainés très chers et aimés, nous ne vous avons pas plaisantés vilement, nous ne nous sommes pas réjouis de vos revers. Parfois même nous en avons pleuré avec vous. Peut-être allez-vous vous étonner de cette dernière affirmation et vous demander pourquoi nous avons pleuré ? Tout cela ne se passait-il pas bien loin de nous ? Mettez que ce soit une énigme, et c'en est une certainement pour vous ; le fait est que nous nous sommes affligés de vos malheurs.

Vous vous imaginez que chez nous on entraîne nos soldats en excitant leur fanatisme religieux. Grand Dieu ! Si vous saviez combien cette idée est ridicule ! S'il existe au monde

une créature dénuée de fanatisme, c'est bien le soldat russe. Si vous saviez à quel type aimable, sympathique et original il appartient ! Si vous pouviez seulement lire telles nouvelles de Tolstoï où il est si parfaitement saisi sur le vif !… Mais croyez-vous que les Russes aient défendu Sébastopol par fanatisme religieux ? Je pense que vos vaillants zouaves ont fait connaissance avec nos soldats et les apprécient. Ont-ils vu la moindre haine chez eux ? Je crois que vous connaissez aussi nos officiers… Et pourtant vous voulez qu'il n'y ait que deux classes chez nous : les « boyards » et les « serfs ». Vous l'avez ainsi décrété et vous en tenez à ce que vous avez décidé. Mais quels « boyards » ? — Il est vrai que chez nous les classes semblent assez nettement définies. Mais entre ces différentes classes, il y a beaucoup plus de points de rapprochement que de causes de désunion. Chaque Russe est avant tout un Russe, et ce n'est qu'en second lieu qu'il se souvient partie d'une classe ou d'une autre. — Chez vous, c'est tout différent, on a parfois sacrifié la nation à l'esprit de caste, — tout récemment encore, — et qui nous dit que cela ne se reproduira pas ? C'est chez vous que les classes sociales sont ennemies.

Vous nous demandez avec étonnement : « Mais où est donc votre fameux développement ? En quoi consiste votre progrès ? On n'en voit guère. » — Est-il difficile de répondre : « On le voit très bien : c'est vous qui ne le voyez pas ? N'est-il pas suffisant qu'il existe dans l'esprit de tout un peuple ? La minorité cultivée, chez nous, commence à tomber d'accord avec la masse du peuple sur bien des choses d'intérêt général. Ne dites pas que nous sommes ridiculement fiers de quelques améliorations précoces, que nous nous montrons avantageux,

imprévoyants. Non ! Depuis longtemps nous cherchons à voir, à analyser. Nous avons même une indigestion d'analyse ! — Nous aussi nous avons vécu et en avons vu de toutes les couleurs.

Et à ce propos, faut-il vous raconter notre *propre* conte, l'histoire de notre croissance et de notre développement ?

Oh ! nous ne remonterons pas à Pierre le Grand. Nous prendrons le récit au moment tout récent où le besoin d'analyse a commencé à pénétrer chez nous, tout à coup, affectant toute notre classe instruite. Il y avait alors des moments où nous-mêmes, les cultivés, nous ne croyions pas à notre avenir. Nous lisions encore Paul de Kock, tout en rejetant avec mépris Alexandre Dumas et consorts. George Sand apparut. Comme nous nous jetâmes sur ses livres, que nous nous hâtâmes de dévorer ! André Alexandrovitch et M. Doudichkine, qui venait de reprendre les *Annales de la Patrie*, après Biélinsky, se souviennent encore de l'apparition de George Sand ! Lisez leur annonce dans la collection de leur journal (année 1861). Nous écoutions alors humblement vos verdicts sur nous-mêmes et opinions toujours dans votre sens. Nous disions oui ! à tout et ne savions que faire. Nous fondâmes à cette époque l'École naturaliste, et quelle quantité de natures douées se manifesta dès lors ! (Je ne parle pas seulement des natures d'écrivains doués ; cela c'est à part ; je dis de natures douées sous tous les rapports.) Tous ces nouveaux venus, nous les critiquions avec férocité, nous les forcions à se tourner en dérision eux-mêmes. Ils nous écoutaient, mais non sans quelque rancœur cachée. À cette époque là, tout se faisait par principe ; nous vivions conformément à des principes et nous avions une peur bleue

d’agir en quoi que ce fût contrairement aux idées nouvelles. Nous fûmes pris alors d’un terrible besoin de nous vilipender nous-mêmes. Nous nous accusions, nous nous démolissions les uns les autres. Ce qu’il se faisait de cancans alors ! Et tout cela était sincère !

Il va de soit qu’il se joignit à nous des *arrivistes* et des exploiteurs ; mais nous étions pour la plupart de braves gens sincères, imbéciles à force d’enthousiasme et de beaux sentiments.

Entre gens sincères on se faisait de verbeuses confidences, chacun insistant sur les côtés ignobles de sa nature et récompensé par un amical déversement d’immondices du même genre. Tous se calomniaient par ardeur excessive pour le Bien et le Beau : on avait l’air de se vanter ! Si bien que le lendemain de ces mutuelles confessions, on avait honte de se rencontrer.

Il y avait aussi chez nous des natures byroniennes. Les Byroniens le plus souvent demeuraient les bras croisés, sans même se donner la peine de maudire, comme leur chef d’école. Ils se contentaient de sourire amèrement de temps à autre et se moquaient de leur initiateur anglais, parce qu’il lui arrivait de pleurer et de se fâcher, ce qui était tout à fait indigne d’un lord. Leur paisible dédain leur permettait de faire bonne chère dans les restaurants, d’engraisser non seulement chaque jour, mais chaque heure ; et leur douce amertume leur communiqua simplement une aimable haine pour la propriété. On en vit qui, dans leur désintéressement d’autrui, fouillaient dans les poches des voisins et s’enrichissaient à leur dépens. Quelques uns d’entre eux devinrent des *grecs*. Nous les regardions avec

admiration : « Ces gaillards-là ! pensions-nous, dire que tout ce qu’ils font là, ils le font par principe ! »

Il leur arriva, devant nous, de « faire le mouchoir » à des anonymes. Nous trouvâmes cela d’un byronisme raffiné, développé jusqu’aux plus extrêmes limites.

— « Voilà ce que c’est, nous disions-nous, que d’empêcher l’homme d’agir. La société tente de le paralyser, et il en vient à subtiliser des mouchoirs avec un rire infernal et supérieur ! »

Mais comme nous sûmes vite nous tirer, bravement, de cette niaise ignominie, nous tous, — les Byroniens exceptés, bien entendu !

Il y avait encore parmi nous des hommes vraiment supérieurs, des gens au cœur pur et haut placé, à la parole chaude et convaincue. Ceux-là ne se croisaient pas les bras. Ils agissaient comme ils pouvaient, de leur mieux, et ils ont beaucoup, beaucoup fait. Ils furent naïfs comme des enfants, toute leur vie, ne comprirent jamais leurs voisins, les Byroniens, et moururent en ingénus martyrs. Paix à leur âme !

Nous eûmes aussi avec nous des démons, de vrais démons ! Ils étaient deux ; comme nous les aimons et les estimons encore aujourd’hui ! L’un d’eux riait toujours. Il se moquait de lui-même et des autres et nous faisait rire à en pleurer. Celui-là comprit la destinée du lieutenant Pirogov, et de l’histoire d’un paletot perdu par un fonctionnaire nous fit une tragédie terrible. En trois lignes il nous dépeint un lieutenant de Riazan tout entier, complet, corps et âme. Il évoqua devant nous des tripoteurs, des exploiteurs avec tout leur entourage. Il lui suffit de les montrer du doigt pour imprimer à jamais à leurs fronts

une marque honteuse. Nous les connaissons pour l'éternité. C'était un démon colossal que celui-là ; vous n'en avez jamais possédé un pareil en Europe.

L'autre démon, nous l'aimions encore davantage. Combien de vers sublimes il a écrits, — même sur des albums — et pourtant je crois que Minov lui-même se ferait un scrupule de l'appeler un poète d'album. Il se torturait moralement lui-même et souffrait pour de bon. Il était vindicatif et miséricordieux, magnanime et quelquefois ridicule. Il a écrit certains contes auxquels les jeunes filles bien élevées et morales auraient tort de rêver. Il nous a raconté sa vie, ses ruses d'amour ; souvent il semblait nous mystifier. Était-il sérieux, se moquait-il de nous ?

Nos fonctionnaires le savaient par cœur et jouaient aux Méphistophélès en sortant de leurs ministères. Parfois nous n'étions pas d'accord avec lui : il ne pouvait, du reste, s'accorder longtemps avec personne.

Il disparut, s'enfuit au loin et périt quelque part assez misérablement…

Plus tard nous eûmes Stchédrine et Rosenheim… Je me souviendrai toujours de l'apparition de Stchédrine au *Messager russe*. C'était un joyeux temps, alors, et plein d'espoir. Comme M. Stchédrine choisit bien son moment pour apparaître au *Messager russe !* Du coup les abonnés du journal augmentèrent au point qu'on ne pouvait plus compter. Avec quelle avidité nous lûmes les *Écorcheurs*, l'histoire du lieutenant Jivnovsky et de Porfiri Petrovitch ! « Où sont-ils donc ? » nous demandions-nous. Il est vrai que les véritables écorcheurs riaient sous cape. Mais ce qui nous frappa le plus ce fut qu'à

peine M. Stchédrine avait-il quitté la Palmyre du Nord (d'après l'éternelle expression de M. Boulgarine, paix à son âme !) que parurent les *Arinouchki*, la *Nourrice de Kroutogorsk et l'ermite*, la *Petite Mère Marie Kousmovna ;* et tous ces récits brillaient d'un éclat étrange et bizarre, comme si la Palmyre du Nord avait à peine le temps d'observer tous ces Arinouchki et de s'élancer sur une voie nouvelle en oubliant George Sand, les *Annales de la Patrie*, M. Panaïev, et tout le monde. Nous en étions à la période auto-accusatrice.

La lyre de Rosenheim résonna, sonore ; la basse profonde de M. Gromeka retentit ; les frères Méléante firent leur splendide apparition. Ne pensez pas, messieurs les Européens, que nous omettions Ostrowsky ; mais nous parlerons de lui plus tard et ailleurs. Il n'appartient pas à la littérature auto-accusatrice, mais ne croyez pas que nous craignions la publicité ; mais nous n'imitons pas les *Annales de la Patrie*, en confondant la publicité avec la littérature à scandales. Nous aimons la publicité, ce petit démon qui mord de ses dents jeunes, fortes et saines, nouvellement percées. Parfois le diablotin ne mord pas à propos ; parfois il ne sait où mordre et il mord au hasard, mais ce sont erreurs d'enfant ; elles sont excusables ; nous en rions, pleins d'amour pour le petit être. Nous rions encore quand il ne craint pas d'offenser les frères Méléante eux-mêmes, ces Méléante dont le nom devint si rapidement fameux en Russie. Tout cela vient d'une santé exubérante, d'une jeune force inexpérimentée. Tout cela est excellent comme indice d'avenir.

IV

Mais que parlons-nous de publicité ? Dans chaque société il existe un juste milieu, une médiocrité dorée qui a la prétention de primer tout le reste. Les messieurs qui représentent cette *aurea medocritas* sont d'un amour-propre terrible. Leur or médiocre brille, et ils méprisent tout ce qui ne brillent pas, tout ce qui est obscur, inconnu. Gare aux novateurs avec eux ! Leur méchanceté est exquisement obtuse quand il s'agit de persécuter une idée nouvelle que toutes les intelligences n'ont pu encore s'assimiler. Mais quels partisans fanatiques ne deviennent-ils pas de cette même idée quand elle a enfin obtenu droit de cité ? Ils en oublient leurs premières persécutions. Oui, ils adopteront l'idée après tout le monde, mais ensuite, incapables de comprendre qu'une idée vraie doit se développer et par conséquent donner naissance à une idée nouvelle et lui céder le pas, ils s'attarderont à défendre avec rage l'opinion tardivement embrassée, et cela contre tous les intérêts intellectuels de la jeune génération. Mais ces messieurs de la médiocrité dorée se moquent pas mal des jeunes générations ; tous ceux qui ont débuté dans la vie après eux, il les haïssent ou les regardent du haut de leur grandeur.

Parmi ces gens de la médiocrité dorée, il se trouve un assez grand nombre d'*arrivistes*, d'exploiteurs qui se hâtent d'enfourcher le dada à la mode. Ce sont eux qui vulgarisent, qui trivialise tout, qui changent toute pensée originale en rabâchage en vogue. Mais ce sont eux aussi qui en recueillent

les bénéfices, au lendemain de la mort de l’homme de génie qui a eu l’idée, du créateur qu’ils ont persécuté. Il y en a, parmi eux, de si bornés qu’ils en viennent à croire que l’homme de génie n’a rien fait et qu’eux seuls ont tout trouvé. Leur amour-propre, nous l’avons déjà dit, est féroce, et ils savent prouver à la foule, qu’obtus et maladroits comme ils sont, ils ont le monopole de l’esprit. Incapables de comprendre la structure d’une idée, ils portent préjudice à celle qu’ils défendent momentanément même quand ils y ont une foi sincère.

Supposons, par exemple, qu’un débat surgisse entre penseurs et philanthropes. Il s’agira, si vous voulez, de l’amélioration du sort de la femme dans la société, de ses droits, de sa défense contre le despotisme du mari. Les messieurs de l’*aurea mediocritas* vont comprendre que l’institution du mariage doit être immédiatement abolie ; que, de plus, chaque femme non seulement peut, mais doit être infidèle à son mari ; que c’est là l’amélioration de sort rêvée.

Où ces messieurs sont d’un ridicule charmant, c’est quand, aux époques de transition, dans les périodes troublées, la « société » se divise en deux camps au sujet d’un principe quelconque. Alors ils ne savent plus où donner de la tête, ni à quelle conviction se vouer. Et ils ont un public qui les croit des oracles. Il faut parler. Après des hésitations sans nombre, ils se décident enfin, et c’est presque invariablement pour ce qui est le moins sensé. C’est même leur caractéristique. Certaines de leurs décisions se transmettent de génération en génération, comme des modèles d’imbécillité.

Mais nous nous écartons de notre sujet. Ce n’est pas seulement la publicité que l’on persécute aujourd’hui : on en

vient, aujourd’hui, en certains milieux, à attaquer l’instruction primaire, la lecture et l’écriture. Et ce sont d’anciens partisans du développement intellectuel qui se signalent comme ses plus grands ennemis. Nous disons « partisans », car ces mêmes hommes, naguère, n’avaient pas assez de mépris pour les illettrés ; ils se vantaient à un tel point de leur propre érudition et de leurs vues éclairées sur toutes choses qu’il était presque gênant de se trouver auprès d’eux. On avait parfois envie de passer dans une autre pièce. Et maintenant ils sont hostiles à l’instruction !

Un de leurs grands arguments, c’est que la population des prisons se recrute en grande partie parmi des gens qui savent lire et écrire. De ce fait on tire immédiatement la conclusion suivante : il ne faut plus apprendre à lire et à écrire au peuple. Mais un couteau peut vous blesser, et verrez-vous là une raison pour supprimer les couteaux ? Non, nous dira-t-on. Il ne s’agit pas de proscrire les couteaux, mais bien de n’en remettre qu’à ceux qui sauront s’en servir sans se blesser. Donc, il faudrait, d’après vous, faire de l’instruction, même élémentaire, une sorte de privilège. Mais voulez-vous examiner comment la lecture et l’écriture peuvent être rendues responsables de quelques méfaits ?

Nous reconnaissons avec vous que les prisons sont peuplées de gens qui savent lire et écrire. Mais d’abord ils sont peu nombreux encore, dans le peuple, ceux qui ont acquis une instruction primaire. La connaissance de la lecture et de l’écriture donne parfois à un homme beaucoup d’avantages sur les gens de sa classe. Il conquiert une sorte de supériorité, non que ses voisins illettrés le considèrent comme meilleur qu’eux-

mêmes, mais parce qu'ils reconnaissent l'utilité pratique de l'instruction. L'homme qui peut déchiffrer des caractères ne sera pas trompé à l'aide du premier papier venu ; on ne pourra plus en faire la dupe d'aucun mensonge, concluent en exagérant un peu les voisins du savant déchiffreur. Celui-ci, de son côté, sera peut-être enclin à se croire un bien autre personnage que ses compagnons, les ignorants. Ils ne savent rien, se dira-t-il, ils sont plongés dans l'obscurité et moi je suis instruit. Je dois donc *sortir du rang*. Et, de fait, ses camarades auront toujours pour lui une nuance de respect, surtout s'il « sait se conduire », c'est-à-dire se montrer éloquent, beau parleur, un brin pédant, s'il se tait dédaigneusement, tandis que les autres discourent et ne pérore que lorsque les autres sont à bout de salive et d'arguments ; en un mot, s'il se conduit comme nos « généraux de la littérature ». Dans toutes les couches de la société le fond demeure le même, la forme seule diffèrent. Regardez ces Natchotchiki (savants) parmi les Vieux croyants, remarquez l'influence qu'ils exercent sur leurs coreligionnaires. Une société recèle toujours une sorte de désir de faire sortir du rang l'un de ses membres qui aura une situation à part dont se glorifieront ceux qui s'aplatiront devant lui : ainsi paraissent les Ivan Iakovlevitch, les Marfouchi, etc.

Prenons un tout autre exemple : n'importe quel laquais. Bien qu'un laquais soit réellement, au point de vu social, très inférieur à un paysan qui laboure, le domestique n'en jugera pas ainsi : il se croira infiniment supérieur à celui qui travaille la terre, pensera que son habit noir, sa cravate blanche et ses gants l'ennoblissent aux yeux du moujik, et il méprisera ce dernier. Et le laquais n'est pas coupable, dans sa vaniteuse

méprise. Il est entré en contact avec des maîtres, c'est-à-dire avec des supérieurs ; il singe leur airs et leurs manières ; son costume le distingue de son milieu d'autrefois…

De même l'homme du peuple qui possède la science de la lecture et de l'écriture, science des plus rares chez ses pareils, se croit un privilégié parmi les siens. Il veut se faire valoir. Il devient hautain, arrogant, se transforme parfois en petit despote. Il lui semble qu'on n'a pas le droit d'agir avec lui comme avec les ignares. Il pose. Ses dires deviennent insolents, il ne supportera pas ce que subiront les camarades, surtout en présence d'étrangers. Il croît en présomption, prend une confiance exagérée en lui-même et bientôt se figure que tout lui est permis. Son beau rêve s'achève souvent en prison.

Bien entendu nous n'affirmons pas que tous les gens du peuple qui savent lire et écrire se conduisent ainsi ; nous parlons d'une façon abstraite. Nous voulons seulement expliquer comment un avantage, excellent en lui-même, mais trop peu répandu, peut engendrer chez son possesseur le mépris de son milieu et de sa condition, surtout lorsque celle-ci n'a rien de très flatteur. Non, certes, tous ceux qui ont acquis un peu d'instruction ne sont pas voués à la prison par le fait des connaissances acquises, il faut pour cela que ces lettrés rudimentaires soient naturellement vaniteux, violents, faciles à corrompre. Le grand malheur, c'est que l'instruction n'est encore, chez nous, qu'une espèce de privilège.

— Alors, direz-vous, retenons de tout ceci que votre peuple n'est pas encore mûr pour l'instruction.

— Pas du tout, répondrons-nous. Au contraire, il faut que l'instruction cesse d'être un privilège. Qu'elle devienne

accessible à tous, le privilège disparaîtra, et avec lui l'arrogance que crée une situation exceptionnelle. Il faut propager l'enseignement, voilà tout le remède.

Oui, messieurs les adversaires de la lecture et de l'écriture, il n'y a que cela à faire. Avec votre système prohibitif, vous irez contre votre but, car le gouvernement tout d'abord s'opposera à votre essai de moralisation par l'ignorance. Il demeurera donc toujours quelques moujiks instruits dans la masse et, par l'effet du privilège, les prisons continueront à se peupler, car moins il y aura d'hommes pourvus d'une instruction élémentaire, plus cette instruction constituera un privilège.

Puis convenez que la lecture et l'écriture sont deux premiers pas vers l'émancipation par la culture intellectuelle. Vous ne voulez pas éternellement maintenir le peuple dans les ténèbres de l'ignorance, le rendre pour toujours victime des vices qui en résultent. Vous ne voulez pas tuer l'âme en lui. Mais peut-être est-ce là votre système ? Ce ne serait pas si surprenant, car il n'y a rien de si dangereusement féroce que tel philanthrope de salle d'étude.

Nous somme, pour notre part, convaincus que la lecture et l'écriture amélioreront le peuple, lui donneront un plus juste sentiment de sa propre dignité, détruiront bien des abus. Mais il faut que le peuple s'aperçoive du besoin qu'il a de l'instruction. Si on ne sait pas lui démontrer ce besoin, il ne verra dans les mesures que l'on prendra pour l'obliger à se dégrossir que de nouveaux moyens d'oppression.

Je crois, moi, que le peuple est parfaitement mûr pour l'instruction, qu'il la désire même déjà peut-être ; en tout cas, ce désir existe chez de nombreux membres des classes

populaires. Donc, l’instruction se répandra malgré les efforts de certains philanthropes.

Regardez les écoles du dimanche. Les enfants y viennent à qui mieux mieux s’instruire, parfois même en cachette de leurs maîtres. Les parents amènent d’eux-mêmes leurs enfants chez l’instituteur : Oui, mais malgré cela, et malgré les études de quelques penseurs, nous connaissons encore très mal notre peuple. Nous sommes bien certains qu’il y a dix ou douze ans, les hommes d’« avant-garde » n’auraient jamais voulu croire que le peuple, un jour, demanderait la fondation de sociétés de tempérance et remplirait les salles d’école, le dimanche. Mais ce peuple, notre société plus éclairée le connaîtra chaque jour davantage et bientôt résoudra l’énigme de ce « sphinx encore non deviné », comme l’a dit récemment l’un de nos poètes. Elle comprendra l’élément national et s’en imprégnera. Elle sait déjà qu’il est nécessaire d’aller vers les classes déshéritées, que c’est avec elle seulement que nous pourrons travailler pour de bon à notre développement futur. Elle n’ignore pas que c’est à elle de faire le premier pas et elle le fera.

V

Tout dépend justement de ce premier pas. Il est indispensable de trouver des paroles que le peuple entende afin de le décider à tourner vers nous son visage encore méfiant. Oh ! je sais que je vais faire rire bien des gens ! Ils sont légions, mais ils ne m’intéressent guère.

À ce propos l’un d’eux a affirmé que notre journal avait

entrepris de réconcilier « l’élément national » avec la « civilisation ». Je pense que cette assertion n’est qu’une aimable plaisanterie.

Notre journal s’adresse à un public instruit, parce que c’est à la société instruite de dire le premier mot et de faire le premier pas. Nous savons que l’on n’a rien écrit jusqu’à présent pour le peuple et applaudirions à toute tentative qui aurait pour but de lui fournir de saines lectures : mais nous n’avions jamais pensé à consacrer ce journal à l’instruction populaire.

Revenons au fait. Nous croyons que c’est à la classe instruite à faire le premier pas dans le chemin nouveau. C’est elle qui s’est tout d’abord éloignée de l’élément national. Il y aura beaucoup d’efforts à accomplir pour opérer le rapprochement et nous ne savons encore comment nous y prendre. Mais tout malentendu s’écarte à l’aide de la franchise, de la loyauté, de l’amour. Nous commençons, du reste, à comprendre que l’intérêt de notre classe se confond avec l’intérêt du peuple. Si cette vérité se généralise la solidité de l’œuvre prochaine y gagnera beaucoup.

L’homme peut se tromper. Erreur n’est pas compte. Que ceux qui veulent le rapprochement fassent maintes erreurs s’il le faut ; le principal, c’est que le peuple voie le désir sincère d’union intime avec lui. Si un essai manque son but, un autre l’atteindra. L’essentiel est que toutes les tentatives soient faites dans un grand esprit de franchise et d’amour. L’amour est plus fort que toutes les manœuvres et les ruses. Le peuple est perspicace ; il est aussi reconnaissant. Il verra bien qui l’aime. Dans la mémoire du peuple ne restent que ceux qu’il aima.

La preuve que ce rapprochement est indispensable, c’est que

l’Empereur nous a donné l’exemple en écartant tous les obstacles. — Pendant un siècle et demi le peuple n’a que trop appris à se défier de nous : — Rappelez-vous la fable : Ni le vent ni la pluie ne réussirent à enlever au voyageur son manteau ; le soleil y parvint en un moment. — Beaucoup de malheurs résultent des malentendus, des choses mal expliquées : la parole dite à moitié a toujours nui et nuira toujours. Pourquoi une classe aurait-elle peur d’être franche avec une autre ? De quoi aurait-elle peur ? Le peuple saura aimer et apprécier ses éducateurs. Il jugera que nous sommes ses vrais amis et nous regardera non comme des gens prêts à l’exploiter, mais comme des pasteurs d’âmes, et il nous sera reconnaissant. Si nous parvenons à gagner son estime, nous disposerons de toutes les forces nécessaires pour régénérer le pays. Que diront alors nos « natures douées » qui ne trouvaient pas d’emploi à leur activité ? Que diront nos Byroniens engraissés par leurs loisirs ? Ils se plaignaient de n’avoir pas de champ d’action ! Mais qu’ils fassent donc apprendre à lire et à écrire, chacun, à un seul petit garçon. Voilà une occasion d’être utiles ? Mais, Byroniens, vous vous détournerez de nous avec dédain : « Quoi ! » direz-vous, « est-ce à cela que vous prétendez nous occuper ! Nous recélons dans nos cœurs des forces titanesques : Nous voulons et nous pouvons déplacer des montagnes ; de nos cœurs jaillit la plus pure source de l’amour pour notre espèce ; nous voudrions, d’une seule étreinte, embrasser toute l’humanité. Il nous faut une œuvre digne de nous, car nous périssons de *farniente*. On ne va pas faire un pas d’un « verschok » quand on peut en faire un de sept lieues. En voilà une tâche gigantesque et glorieuse que celle d’apprendre à lire à un moutard ! » C’est juste, Messieurs, mais en

continuant ainsi, vous mourrez sans avoir rien fait. Nous vous proposons pourtant un beau sacrifice : Oubliez que vous êtes des géants et faites un tout petit pas, — d'un pouce, — au lieu d'enjamber sept lieues d'un seul coup. C'est cela qui sera méritoire !… Et pénétrez-vous de cette idée qu'il vaut mieux avancer d'un pouce que de rien du tout. Faites le sacrifice de vos grandes âmes et de vos grandes idées en vous souvenant que la petite action peu glorieuse que vous accomplirez, vous l'accomplirez pour l'amour et pour le bien de l'humanité. Consentez à descendre jusqu'aux infiniment petits et vous verrez votre sphère d'action s'agrandir. Vous trouverez un bel emploi à votre activité, croyez-moi. Commencez seulement. Maintenant cet effort dépasse peut-être vos forces. Vous êtes sans doute capables de sacrifier votre vie, mais non de tenter une besogne mesquine.

Naturellement nous ne fournirons que le dixième de l'effort nécessaire : Le peuple fournira les neuf autres dixièmes de la force voulue.

Mais, nous objectera-t-on toujours, à quoi rime votre instruction ? Qu'est-ce qu'elle donnera ? Vous voulez répandre l'instruction dans le peuple, c'est-à-dire lui apprendre, à ce peuple, la civilisation européenne que vous déclarez ne pas vous convenir à vous-mêmes ? Vous voulez européaniser le peuple ?

Pourquoi, répondrons-nous, la culture européenne donnerait-elle, dans un sol tout différent, les mêmes résultats qu'en Europe ? Notre pays ne ressemble à aucun autre, à aucun point de vue. Ce qui conviendra à notre terroir prendra racine ; le reste se détruira de soi-même. On ne fera pas d'un Russe un

Allemand. Nous, les lettrés, nous ne sommes, en comparaison de la masse du peuple, qu'une infime minorité ; nous n'avons pas en nous la force de résistance dont dispose le peuple. Eh bien, nous avons été pendant cent cinquante ans à l'école des Allemands. Sommes-nous devenus Allemands pour cela ? Nous sommes de nous-mêmes retournés au sol natal. Nous avons, à la fois, eu honte de notre oisiveté en la comparant à l'activité prodigieuse des nations européennes et compris que nous n'avions rien à faire sur les brisées des Européens. Ne vous inquiétez pas : la science n'adultérera pas notre peuple ; elle ajoutera simplement à sa vitalité. Jusqu'à présent la science n'a été chez nous cultivée que comme une plante de serre. Notre société russe n'a fait preuve d'aucune activité scientifique, ni théorique, ni pratique, parce qu'elle-même n'était pas en intime communion avec le sol natal. Les travaux d'art et de voirie, les ponts et les routes ont été faits par une administration qui employait des ingénieurs étrangers.

Mais la science finira par trouver son terrain chez nous. Ah ! ce sera peut-être quand nous ne serons plus de ce monde et nous ne pouvons deviner ce qui se passera alors, mais nous avons la conviction que les résultats seront loin d'être mauvais. — Notre génération, à nous, aura eu l'honneur de faire le premier effort.

La pensée qui nous guide s'est exprimée déjà maintes fois dans la littérature russe. Nous commençons à étudier plus attentivement les manifestations écrites du génie russe d'autrefois, et elles nous confirment dans notre façon de voir. L'importance capitale de Pouschkine, par exemple, nous apparaît de plus en plus claire, malgré quelques étranges

opinions littéraires émises, ces temps derniers, sur le grand écrivain, dans deux revues…

Oui, nous voyons chez Pouschkine une confirmation éclatante de notre pensée. Et celui-là a tenu une place énorme dans l'histoire du développement russe. L'apparition de ce Pouschkine est une preuve que l'arbre de la civilisation russe pouvait, même avant notre époque, donner des fruits et des fruits splendides, des fruits d'or. Avec Pouschkine, nous avons compris que l'idéal russe est éminemment humain, un idéal de conciliation universelle. Le grand poète n'a pas été le seul à le définir, mais il l'a fait avec, à la fois, une ampleur et une précision qu'on ne saurait retrouver ailleurs.

Nous parlerons de Pouschkine d'une façon plus détaillée dans un prochain article et développerons notre pensée avec des arguments plus probants. Dans cet article, nous passerons à l'étude de la littérature russe, nous verrons l'importance qu'elle a prise dans les préoccupations de notre société actuelle ; il sera aussi question de quelques malentendus et des querelles qu'elle a soulevées. Nous aimerions surtout à dire un mot d'une question assez singulière qui divise depuis des années nos écrivains en deux camps. Je veux parler de la fameuse théorie de l'« Art pour l'Art ». Tout le monde a lu maintes discussions à ce sujet, et nous avouerons notre surprise en voyant que le public n'est pas encore fatigué des assommants traités que cette théorie a inspirés.

Nous tâcherons de discuter la question sous une forme qui ne soit pas celle d'un traité.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

1873

INTRODUCTION

Le 20 décembre, j'apprenais que tout était arrangé et que je devenais le directeur du *Citoyen* (Grajdanine). Cet évènement extraordinaire, — extraordinaire pour moi, — se produisait de façon assez simple.

Ce même 20 décembre, je venais justement de lire un article du *Bulletin de Moscou* sur le mariage de l'empereur de Chine. L'article me fit une forte impression. Cet évènement mirifique et, bien entendu, très complexe, avait eu lieu, aussi, de la façon la plus simple. Tout en avait été prévu, jusqu'aux moindres détails, près de mille ans auparavant, dans les deux cents volumes du *Livre des Cérémonies*.

En comparant l'événement important qui se passait en Chine avec ma nomination de directeur du journal, je me sentis tout à coup fort ingrat envers les institutions de mon pays, bien que l'autorisation m'eût été accordée sans difficulté par le gouvernement.

Je pensais que pour nous, — j'entends pour le prince Mestchersky et pour moi, — il eût été cent fois préférable d'éditer le *Citoyen* en Chine qu'en Russie. Là-bas tout est si clair : nous nous présenterions, le prince et moi, au jour fixé, à la Chancellerie principale de l'Imprimerie. Nous prosternant, nous frapperions du front le parquet que nous lécherions ensuite ; puis, nous remettant sur pied, nous lèverions un index chacun, tout en baissant respectueusement la tête. Il est hors de doute que le directeur de la Chancellerie affecterait de ne pas plus prendre garde à nous qu'à des mouches. Mais alors

surgirait le troisième adjoint de son troisième secrétaire, qui, tenant à la main le diplôme de ma nomination de directeur, nous réciterait d'une voix noble, mais suave, l'allocution de circonstance extraite du *Livre des Cérémonies*. Ce morceau d'éloquence serait si clair et si complet, que ce serait une joie pour nous de l'écouter. Dans le cas où je serais, — moi, Chinois, — assez naïf, assez enfant pour éprouver quelque remords de conscience à l'idée d'accepter une telle direction sans posséder les qualités requises, il me serait bientôt prouvé que de pareils scrupules sont grotesques. Que dis-je ! Le texte officiel me convaincrait immédiatement d'une immense vérité : à savoir que lors même que par le plus grand des hasards j'aurais quelque esprit, le mieux serait de ne m'en jamais servir. Et il serait sans doute charmant de s'entendre congédier à l'aide de ces mots délicieux : « Va, directeur, tu peux, dès à présent, manger le riz et boire le thé avec une conscience plus tranquille que jamais. »

Le troisième adjoint du troisième secrétaire me remettrait alors le joli diplôme écrit en lettres d'or sur parchemin rouge, le prince Mestchersky donnerait un copieux pot-de-vin et, rentrant tous deux chez nous, nous nous empresserions d'éditer sur-le-champ le splendide premier numéro du *Citoyen*, plus beau que tout numéro édité ici : il n'y que la Chine pour le journalisme !

Je soupçonnerais toutefois, en Chine, le prince Mestchersky de me jouer un tour en me bombardant directeur de son journal : il ne me pourvoirait, peut-être, si gracieusement, qu'à seule fin de se faire remplacer par moi, quand il s'agirait de passer à la Chancellerie pour recevoir un certain nombre de

coups de bambou sur les talons. En revanche, j'aurais peut-être l'avantage de n'être pas forcé, là-bas, d'écrire des articles de douze à quatorze colonnes comme ici, et j'aurais sans doute le droit d'être intelligible, chose défendue en Russie, si ce n'est au *Bulletin de Moscou.*

Maintenant, nous avons chez nous, du moins aujourd'hui, un principe tout à fait chinois : il vaut mieux ici aussi ne pas être trop intelligent. Autrefois, par exemple, dans notre pays, l'expression « je ne comprends rien » entachait d'une réputation de bêtise celui qui s'en servait. À présent elle fait grand honneur à celui qui l'emploie. Il suffit de prononcer les quatre mots précités d'un ton assuré, voire même fier. Un monsieur vous dira orgueilleusement : « Je ne comprends rien de rien à la religion, rien de rien à la Russie, rien de rien à l'Art… », et aussitôt on le mettra sur un piédestal. Nous sommes des Chinois, si vous voulez, mais dans une Chine sans ordre. Nous commençons à peine l'œuvre que la Chine a accomplie. Nous parviendrons au même résultat, c'est certain ; mais quand ? Je crois que pour en venir à accepter comme code moral les deux cents volumes du *Livre des Cérémonies*, afin d'avoir le droit de ne réfléchir à rien, il nous faudra encore au moins mille ans de réflexions inintelligentes et désordonnées ; il est possible cependant que nous n'ayons qu'à laisser aller les choses sans réfléchir du tout, car dans ce pays-ci, lorsqu'il arrive qu'un homme veuille exprimer une pensée, il est abandonné de tous. Il ne lui reste plus qu'à rechercher une personne moins antipathique que la masse, — à la louanger et à ne causer qu'avec elle seule, au besoin à éditer un journal pour cette personne seule. Je vais plus loin : Je soupçonne le *Citoyen*

de parler tout seul pour son propre plaisir. Et si vous consultez les médecins, ils vous diront que la manie du monologue est un signe certain de folie.

Et voilà le journal que je me suis chargé d'éditer !

Allons ! Je causerai avec moi-même pour mon propre plaisir ! Advienne que pourra !

De quoi parler ? De tout ce qui me frappera, de tout ce qui me fera réfléchir. Tant mieux si je trouve un lecteur et, si Dieu le veut, un contradicteur. Dans ce dernier cas, je serai forcé d'apprendre à causer et de savoir avec qui et comment je dois causer. Je m'y appliquerai, parce que pour nous autres, littérateurs, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Les contradicteurs sont de différentes espèces : on ne peut pas argumenter avec tous de la même façon.

Je veux ici dire une fable que j'ai entendue ces temps derniers. On affirme que cette fable est très ancienne et l'on ajoute qu'elle est peut-être venue de l'Inde, ce qui est très consolant :

Un jour, un cochon se prit de querelle avec le lion et le provoqua en duel. En rentrant chez lui il réfléchit et fut saisi de terreur.

Tout le troupeau se réunit, délibéra et donna sa solution comme suit :

« Vois-tu, cochon, tout près d'ici, il y a un trou plein d'ordures : Vas-y, vautre-toi bien là-dedans et présente-toi immédiatement après à l'endroit où le duel doit avoir lieu. »

Le cochon suivit ce conseil. — Le lion vint, le flaira, fit la grimace et s'en alla.

Longtemps après le cochon se vantait de ce que le lion avait eu peur et s'était sauvé au lieu d'accepter le combat.

Sans doute, chez nous, il n'y a pas de lion : le climat s'y oppose, et puis ce serait un gibier trop majestueux pour nous. Mais remplacez un lion par un homme bien élevé, et la morale sera la même.

Je veux encore vous raconter quelque chose à ce sujet :

Un jour je causai avec Herzen et lui vantais beaucoup l'une de ses propres œuvres : *De l'Autre Rive* dont, à ma grande satisfaction, Mikhaïl Petrovitch Pogodine avait parlé en termes très flatteurs dans un excellent et très intéressant article. Le livre était écrit sous forme de conversation entre deux personnages : Herzen et un contradicteur quelconque :

— Ce qui me plaît particulièrement, remarquai-je, c'est que votre contradicteur est comme vous, un homme de beaucoup d'esprit. Avouez qu'à plus d'une reprise il vous met au pied du mur.

— Mais c'est tout le secret de l'affaire, répliqua Herzen en riant. Écoutez une petite histoire : Un jour, à l'époque où je vivais à Pétersbourg, Bielinsky m'entraîna chez lui pour me lire un article, du reste plein de talent. C'était intitulé : *Dialogue entre MM. A. et B.*, et l'article a été reproduit dans les œuvres complètes de Bielinsky.

Dans ce dialogue, Bielinsky se montrait remarquablement intelligent et fin. M. B., son contradicteur, avait un rôle moins brillant.

Quand mon hôte eut terminé sa lecture, il me demanda, non sans une pointe d'anxiété :

— Eh bien ! qu'en penses-tu ?

— C'est excellent, excellent, lui répondis-je, et tu as su te faire voir aussi intelligent que tu l'es. Mais quel plaisir pouvais-tu avoir à perdre ton temps avec un pareil imbécile ?

Bielinsky se jeta sur le divan, enfouit son visage dans un coussin, puis s'écria en pouffant de rire :

— Je suis tué ! Je suis tué !

II

LES HOMMES D’AUTREFOIS

Cette anecdote sur Bielinsky me rappelle maintenant mes premiers pas sur le terrain littéraire. Dieu sait s’il y a longtemps de cela ! Je parle d’une époque plutôt triste pour moi. Mieux que de tout, je me souviens de Bielinsky lors de notre rencontre à tous deux. Souvent je me remémore à présent les hommes d’autrefois, sans doute parce que je suis bien forcé de fréquenter les hommes d’aujourd’hui. Je n’ai jamais, de ma vie, rencontré un être aussi enthousiaste que ce Bielinsky. Herzen était tout différent. Un vrai produit de notre aristocratie : Gentilhomme russe et *citoyen du monde* avant tout, il personnifiait un type humain qui n’est apparu qu’en Russie et qui ne pouvait apparaître ailleurs. Herzen n’a pas émigré volontairement ; il n’a pas inauguré l’émigration russe. Non, il est né émigrant. Tous ceux qui appartiennent, chez nous, à sa catégorie d’esprits, sont nés comme cela : émigrants. Pendant les cent cinquante ans de vie seigneuriale russe qui précédèrent sa naissance, bien des liens se relâchèrent entre nos patriciens et la *vérité russe*, le *terrain russe*. Pour ce qui est d’Herzen, on dirait que l’histoire elle-même lui faisait un devoir de symboliser en sa personne la rupture entre notre haute société éclairée et le vrai peuple russe. À ce point de vue, Herzen est un type historique. Ses pareils, en s’écartant de la

tradition populaire, ont, du même coup, perdu Dieu. Les inquiets, parmi eux, sont devenus athées ; les paresseux et les calmes, indifférents. Pour le peuple russe ils n’avaient que du mépris, tout en se figurant qu’ils l’aimaient et voulaient améliorer son sort. Ils n’aimaient réellement en lui qu’un peuple imaginaire, idéal, tel qu’eût dû être, selon leur conception, le peuple russe. Cette plèbe idéale s’incarna pour eux, sans parti pris de leur part, dans certains représentants de la plèbe parisienne de 93. Ceux-là étaient, à leurs yeux, des exemples admirables. — Sans doute, Herzen devait devenir socialiste, — et cela en vrai seigneur russe, c’est-à-dire sans aucune nécessité pour lui-même, sans aucun but direct, — uniquement par suite du « cours logique des idées » et du vide de cœur dont il souffrait dans sa patrie. Il renia les bases de la société d’autrefois, il nia la famille, — et en même temps il était bon père et bon époux. Il ne voulait pas entendre parler de la propriété ; toutefois, il géra bien sa fortune et sut en jouir à l’étranger. Il poussait à la révolution, au bouleversement social, mais il aimait le confortable et le calme du foyer. C’était un artiste, un penseur, un brillant écrivain, un homme extraordinairement instruit, un causeur étincelant (il parlait encore mieux qu’il n’écrivait), un admirable reflet de son époque. La faculté de transformer n’importe quoi en idole, de se prosterner devant, de l’adorer et de tourner aussitôt après son dieu en dérision était développée chez lui au plus haut degré. Sans doute c’était un homme exceptionnel, mais que n’était-il pas ? Écrivait-il son journal, publiait-il sa correspondance avec Proudhon, montait-il à Paris sur ses barricades (il en fait une description du plus haut comique), souffrait-il, se réjouissait-il, envoyait-il vers 1863 en Russie

son appel aux révolutionnaires russes en faveur des Polonais, dont il se moquait et dont quelques centaines périrent par sa faute, comme il l'avoua plus tard avec une rare inconscience, — partout, encore et toujours il était le gentilhomme russe citoyen du monde, tout bonnement le produit de l'ancien servage russe qu'il haïssait et dont il avait profité.

Bielinsky, au contraire, n'était pas du tout un gentilhomme, — oh non ! — (Dieu sait de quelle famille il sortait ; tout au plus, croit-on pouvoir dire que son père était médecin militaire.) Bielinsky n'était pas un homme-reflet : c'était un enthousiaste, et l'enthousiasme domina toute sa vie.

Ma première nouvelle, *Les Pauvres Gens*, l'enthousiasma. Un an plus tard, nous nous brouillâmes pour une bêtise ; mais, dès les premiers jours de notre amitié, il s'attacha à moi de tout son cœur et n'eut pas de repos qu'il ne fût arrivé à me convertir à ses croyances et incroyances. Du premier coup, il voulut me mener droit à l'athéisme. Il était admirablement apte à comprendre toutes les idées, à se reconnaître dans tous les arcanes de l'idée.

Quand l'« Internationale », dans l'un de ses premiers manifestes, se proclama de prime abord « la Société athée », elle eut toute l'approbation de Bielinsky. Mais bien qu'il appréciât avant tout la Raison, la Science et le Réalisme, il savait pertinemment que la Raison, la Science et le Réalisme ne peuvent, à eux seuls, créer qu'une fourmilière humaine et non l'« Harmonie Sociale » favorable à la vie et au vrai développement de l'homme. Il n'ignorait pas que les principes moraux sont la base de tout. Il croyait éperdument en les principes moraux sur lesquels repose le socialisme. Cependant

comme socialiste il voulait tout d'abord le renversement du christianisme. Pour lui, la vraie révolution devait absolument commencer par l'athéisme. Il voulait comme début détruire cette religion chrétienne sur laquelle s'est appuyée l'ancienne société. Du reste la Famille, la Propriété, la Responsabilité humaine, il niait tout cela radicalement. (Je ferai remarquer toutefois que, semblable en cela à Herzen, il était bon père et bon mari.) D'autre part, il comprenait qu'en niant la responsabilité humaine il niait par cela-même la liberté ; mais il croyait fermement que, loin d'annihiler cette liberté, le socialisme la rétablirait plus réelle sur des bases nouvelles et déjà inébranlables. Bien plus qu'Herzen, qui, vers la fin, en douta, il avait foi en cette liberté promise.

Restait toujours la splendide personnalité du Christ, contre laquelle il était bien difficile de lutter. Mais, socialiste, Bielinsky était convaincu qu'il fallait détruire sa doctrine en déclarant qu'elle n'était qu'une philanthropie mensongère et ignorante condamnée par la science contemporaine. Certes, la figure même de l'Homme-Dieu est admirable, d'une beauté morale merveilleuse ; mais, dans son enthousiasme, Bielinsky ne s'arrêta même pas devant cet obstacle comme le fait Renan, qui, dans un livre athée, *la Vie de Jésus*, proclame que le Christ est un modèle sublime, inégalable pour la nature humaine.

« Mais savez-vous, me dit un soir Bielinsky d'une perçante — (quand il s'échauffait, il parlait parfois sur le mode aigu) — savez-vous qu'il est monstrueux de notre part de nous décharger de toutes nos fautes sur un homme rédempteur, alors que le monde est ainsi fait que nous sommes tous forcément des criminels… »

Nous n'étions pas seuls ce soir-là. Étaient aussi présents un ami de Bielinsky, que celui-ci estimait et écoutait beaucoup, et un tout jeune homme qui devait plus tard se faire un nom dans les lettres :

— « Tenez ? Cela me touche de le regarder ! s'écria Bielinsky d'un ton furieux en me désignant. Chaque fois que je mets en cause le Christ, ce malheureux change de visage comme s'il allait pleurer !… » Et il vint se planter en face de moi : « Mais croyez-moi donc, être naïf ! Si votre Christ reparaissait maintenant, ce serait l'homme le plus inaperçu, le plus ordinaire qu'on pût imaginer. Il s'effondrerait devant la science moderne et tout ce qui met en mouvement l'Humanité…

— « Non pas ! interrompit l'ami de Bielinsky. Pas du tout ! Si le Christ revenait en ce monde, il se joindrait au mouvement et en prendrai la direction.

— « Vous avez raison ! clama Bielinsky, immédiatement conquis à cette idée ; il nous tendrait la main et aiderait de toutes ses forces au triomphe du socialisme ! »

Les directeurs de ce mouvement auquel le Christ devait prêter un si puissant concours étaient alors presque tous des Français. Il y avait d'abord George Sand, puis Cabet aujourd'hui si oublié, puis Pierre Leroux, et enfin Proudhon, qui commençait à peine son œuvre. — Bielinsky estimait tout particulièrement ces quatre là (Fourier était déjà beaucoup moins haut coté). Il y avait encore un Allemand que notre hôte appréciait et respectait singulièrement : c'était Feuerbach. Nous étions tous très épris aussi des idées de Strauss.

Quand il pouvait exprimer ses ardentes convictions, Bielinsky était le plus heureux des hommes.

C’est à tort que l’on a écrit que, s’il avait vécu plus longtemps, il se fût joint au mouvement slavophile. Non ! Si Bielinsky avait atteint un âge plus avancé, il eût très probablement émigré, et on le rencontrerait aujourd’hui, petit vieillard enthousiaste, suivant les travaux des Congrès allemands ou suisses, ou métamorphosé en aide de camp d’une Madame G. quelconque et bataillant pour le Féminisme.

C’était un homme admirablement naïf et dont la tranquillité de conscience était superbe. Parfois, cependant, il s’attristait, non qu’il connût le doute ou le désenchantement. Mais pourquoi ce qu’il rêvait ne se réalisait-il pas aujourd’hui, — ou demain ? C’était l’homme le plus pressé de la Russie.

Une fois je le rencontrai à 3 heures de l’après-midi près de l’église Znamenskaia : « Je viens souvent ici, me dit-il, pour voir de combien a monté la bâtisse. » (Il s’agissait de la gare des chemins de fer Nikolaïevskaia, que l’on construisait alors.) — « J’ai du plaisir à venir regarder ce travail. Enfin, nous aurons un chemin de fer ! Vous ne sauriez deviner à quel point cette pensée me réjouit ! »

C’était dit sincèrement, avec chaleur. Il n’y avait aucune affectation chez Bielinsky.

Nous fîmes un bout de chemin ensemble et je me souviens qu’il me dit tout en marchant : « Quand on m’ enterrera — (il se savait phtisique) — on me jugera mieux, et l’on verra ce que l’on aura perdu. »

Pendant la dernière année de sa vie, je n’allai plus chez lui :

il était fâché contre moi ; mais j'étais devenu un adepte passionné de ses doctrines.

Un an plus tard, à Tobolsk, comme nous étions, mes compagnons d'infortune et moi, dans la cour de la prison, attendant que l'on statuât sur notre sort, les femmes des Décembristes supplièrent le directeur de la maison d'arrêt de leur accorder une entrevue avec nous. Nous pûmes donc voir ces grandes martyres qui avaient suivi volontairement leurs maris en Sibérie. Elles avaient tout abandonné : rang, fortune, amitiés, famille, elles avaient tout sacrifié au devoir moral le plus haut qui soit. Absolument innocentes, elles avaient, pendant des vingt et vingt-cinq années, supporté tout ce que supportaient leurs maris, les condamnés.

Notre entrevue avec elles dura une heure : elles nous donnèrent leur bénédiction pour la route en faisant le signe de la croix et nous offrirent à chacun en présent un volume des Évangiles, seul livre autorisé par l'administration pénitentiaire. L'exemplaire qui me fut remis resta quatre ans sous mon oreiller, au bagne. Je le lisais parfois et le lisais aux autres détenus. À l'aide de ce livre, j'ai appris à lire à un forçat. Autour de moi étaient de ces hommes qui, selon la théorie de Bielinsky, n'eussent jamais *pu* ne pas commettre les crimes qu'on leur reprochait et qui étaient plus malheureux que les autres. Du reste, le peuple russe nomme tous les forçats « les malheureux », et mille fois j'ai entendu les gens nous désigner ainsi. Mais il y a peut-être une nuance entre l'idée populaire et l'idée de Bielinsky, plus semblable sans doute à celle qui dicte certains arrêts à nos jurés…

Mais mes quatre années de bagne furent pour moi un long

temps d’école qui me permit de me faire une conviction en connaissance de cause. Et maintenant je voudrais justement parler de cela.

III

LE MILIEU

Il semble qu'une sensation doive être commune à tous les jurés du monde : celle du pouvoir et surtout du pouvoir sur soi-même, sensation qui peut devenir dangereuse quand elle est trop dominante. Mais même étouffée par des sentiments plus nobles, elle doit subsister dans l'âme de tout juré.

C'est pour cela, je m'en souviens, que j'étais fort curieux de voir ce qui se passerait lors de l'institution des tribunaux nouveau modèle : je me figurais des séances où presque tous les jurés seraient des paysans, — les serfs d'hier. Le procureur, les avocats s'adresseraient à eux en les flagornant ; nos moujiks siégeraient fièrement et penseraient en écoutant les débats : « Bon ! Maintenant, j'acquitterai si cela me convient : sinon j'enverrai mon justiciable en Sibérie. »

Et voilà pourtant, — et la chose est digne de remarque, certes, — que nos jurés punissent rarement, acquittent presque toujours. Sans doute ils éprouvent quelque jouissance à user ainsi de leur pouvoir. Mais ils doivent aussi être influencés par un courant d'idées différent — et général. La manie de l'acquittement coûte que coûte sévit non seulement chez les paysans, hier humiliés et offensés, mais encore chez les jurés de toute provenance, — même aristocratique. — Cette identité d'impression nous offre un thème à réflexions assez curieuses.

Dernièrement, dans l'un de nos journaux influents, je lisais un article qui me parut sérieux et de ton modéré. J'y notai le bout de paragraphe suivant : « Nos jurés ne sont-ils pas enclins, comme tous les hommes le seraient à leur place, à jouer des tours à l'autorité, quand ce ne serait que pour montrer que les choses ont changé — et un peu aussi pour ennuyer le procureur. Pensez donc ! Ces gens-là étaient serfs hier et les voici aujourd'hui investis d'un pouvoir extraordinaire ! »

L'idée n'est peut-être pas fausse et me paraît assez humoristique, mais elle ne peut tout expliquer.

Il faut songer encore qu'il est bien dur de briser la vie d'un être humain et que nos jurés sont humains eux aussi. Le peuple russe est porté à la pitié, déclarent beaucoup de gens. Toutefois, je pensais que le peuple anglais aussi est pitoyable, et que s'il est moins veule de cœur que nos Russes, il n'est pas dépourvu d'idéal humanitaire. C'est un peuple d'une conscience très chatouilleuse et qui a créé lui-même l'institution du jury, — loin de la recevoir en quelque sorte en cadeau.

Et cependant, en Angleterre, le juré comprend que dès qu'il siège dans un tribunal, il n'est pas seulement un homme sensible et miséricordieux, mais encore et avant tout un citoyen. Il pense même (à tort ou à raison) que le souci d'accomplir son devoir civique doit primer chez lui le désir de juger avec son cœur. Récemment encore une vive agitation se manifesta là-bas à la suite de l'acquittement d'un voleur avéré. Le mécontentement du public anglais prouva que s'il n'est pas impossible de rendre de pareils arrêts dans le pays, — des arrêts à la russe, — les jurés qui les ont rendus n'en ont pas

moins à redouter l’indignation de leurs compatriotes. L’homme qui veut être un « citoyen » doit être capable de se hausser jusqu’à la compréhension de l’opinion générale du pays. Oh ! là-bas aussi on veut bien faire une part à l’influence du « milieu corrupteur » auquel a pu appartenir l’accusé, mais on fait cette part avec mesure.

C’est pour cela que souvent les jurés anglais, le cœur serré, prononcent le verdict qui condamne ; ils comprennent, en effet, qu’en dépit de toutes les considérations humanitaires, le vice est le vice et le crime est le crime aux yeux des libres Anglais.

— Mais comment voulez-vous, m’objectera-t-on ici, que nos Russes voient de la même façon ? Pensez à ce qu’ils étaient hier ! Les droits civils (et quels droits !) leur sont tombés comme du ciel. Il en sont comme écrasés. — Soit, répondrai-je ; il peut y avoir du vrai dans votre observation, mais quand même, le peuple russe…

— Le peuple russe ! Permettez… m’objectera encore une autre personne… Mais tout le monde sait qu’il n’a aucune idée de l’usage qu’il peut faire des droits qui lui sont tombés il ne sait d’où. On l’a comblé là des cadeaux les plus gênants ; et qui vous dit qu’il ne sente pas fort bien qu’il ne mérite pas ces présents ? Est-ce qu’il y a chez nous un homme qui puisse se vanter de connaître vraiment le peuple russe ? Vous calomniez ce peuple en l’accusant de n’être mû que par une pusillanime sensiblerie. Ce peuple est effrayé du pouvoir même qu’on lui octroie. Oui, nous sommes effrayés de ce pouvoir : c’est le sort de nos frères que l’on met dans nos mains, de nos frères, comprenez-vous ? et jusqu’à ce que nous soyons sûrs d’avoir fait de grands progrès dans cette éducation civique dont on

parle tant, — eh bien ! jusque-là nous gracierons ! Nous gracierons parce que nous aurons peur de notre jugement. Nous sommes des jurés, des espèces de juges, — et nous nous disons : « Ah çà ! est-ce que nous valons mieux que l'accusé ? Nous sommes des gens aisés, à l'abri du besoin… c'est très bien ! Mais si nous étions dans la même situation que le prévenu, peut-être agirions-nous bien plus mal que lui. — Alors nous n'avons qu'à gracier, n'est-ce pas ? »

Mais, ô contradicteur, n'est-ce pas là encore une preuve de cette faiblesse de cœur que je constatais chez nous ! Il est vrai que cela peut promettre quelque chose d'admirable pour l'avenir, quelque chose que le monde n'aura pas encore vu ! — C'est un peu la voix slavophile qui parle, — observerai-je à part moi — et, mon Dieu ! elle est consolante : il est bien plus juste, plus humain, de s'imaginer le peuple angoissé par la grandeur du pouvoir qui lui échoit tout à coup, qu'animé du désir de faire des niches à un procureur, — bien que je sois très amusé de ce désir, possible, après tout.

Cependant je ne suis pas encore converti. Une chose me trouble plus que tout le reste : votre mansuétude, jurés, ne vient-elle que de ce que vous vous apitoyez sur vous-mêmes à l'idée de la peine que vous éprouveriez à condamner ? Oh ! alors je vous dirais : Sachez souffrir cette peine et condamnez : la vérité a plus d'importance que vos chagrins personnels.

Réfléchissez. Si nous sommes amenés à croire fermement que nous valons parfois moins qu'un criminel, il est trop clair que nous nous reconnaissons capables de commettre les mêmes crimes que lui. Nous sommes moralement ses complices. Si nous étions meilleurs, il serait meilleur aussi et aurait agi

moins vilement ou monstrueusement ; il n’aurait pas comparu devant nous…

— Alors, l’acquittement s’impose !

— Pas du tout ! Le mal est mal ; nous devons le proclamer ; il faut condamner ; mais si nous voulons être justes, nous prendrons sur nous la moitié du poids de notre arrêt. Nous sortirons avec un juste remords de la salle du tribunal, et ce remords sera pour nous le châtiment. Et si la souffrance que nous avons causée est équitablement infligée, elle nous rendra meilleurs, parce que nous en aurons pâti. C’est ainsi seulement que nous pourrons nous amender et amender les autres. (Fuir toujours son propre jugement pour n’en pas souffrir, c’est trop commode !) C’est ainsi encore que nous pourrons justifier ce principe qu’il n’y a pas de crimes et que le milieu seul est coupable. En poussant l’indulgence actuelle jusqu’à ses dernières limites, nous en viendrions logiquement à considérer le crime comme un devoir, comme une légitime protestation contre les abominations du « milieu ». Cette façon de voir serait tout à fait opposée à la doctrine du Christianisme qui, tout en reconnaissant l’influence du milieu, propose comme un saint devoir l’obligation de lutter contre cette influence.

En rendant l’homme responsable, le Christianisme lui accorde du même coup la liberté ; au contraire, en le faisant victime inconsciente de toutes les imperfections de ce qui l’entoure, la doctrine du « milieu » retire à l’homme jusqu’à sa personnalité : elle le mène droit à l’esclavage le plus vil qu’on puisse concevoir.

Admettez-vous un instant que, si tel individu a besoin de tabac et n’a pas d’argent pour en acheter, il agisse très

justement en tuant un autre individu muni d’argent afin d’avoir de quoi s’acheter du tabac ?

— Permettez ! Un homme intelligent souffrira plus de la non-satisfaction d’un besoin qu’une brute. Pourquoi ne tuerait-il pas une brute pourvue de numéraire s’il n’a aucun moyen d’obtenir la somme indispensable à la satisfaction de son besoin ?…

— Ah ! ne reconnaissez-vous pas là un argument d’avocat ? Et l’avocat poursuivra : « Sans doute, la loi a été violée ; sans doute, c’est un crime d’avoir tué une brute, mais MM. les Jurés, prenez en considération, etc… »

Ici je pourrais être interrompu par une voie railleuse :

— Eh quoi ! Vous allez maintenant accuser le peuple russe de s’être enrôlé parmi les partisans de la doctrine du « milieu » ! Où diable voulez-vous qu’il en ait pris connaissance ? Voilà douze jurés, par exemple, qui sont des moujiks et qui se considéreraient comme en état de péché mortel s’ils avaient mangé gras en Carême, et vous leur prêtez de pareilles opinions ! Il serait aussi raisonnable de leur reprocher des tendances socialistes !

— Sans doute, sans doute ! ferais-je un peu confus, qui les aurait initiés à la théorie du « milieu » ? Toutefois ces idées-là sont dans l’air, et l’idée pénètre partout…

— Ah ! nous y voila ! ricanerait la voix moqueuse. Et qu’arrivera-t-il si notre peuple est plus enclin qu’un autre à se pénétrer de cette doctrine ? Qui sait si les agitateurs révolutionnaires ne trouveront pas en lui leur meilleur personnel d’action ?

Et la voix moqueuse ricanerait plus fort.

— Non, le peuple ne connaît rien à la théorie du « milieu ». Il est victime d’une erreur, pour lui assez séduisante et peut-être explicable :

Le peuple russe appelle les condamnés des « malheureux » et leur donne l’argent et le pain dont il peut disposer. Que veut-il dire par là depuis si longtemps (car voilà des siècles que cela dure) ? Obéit-il, en agissant ainsi, à la moralité chrétienne, ou inconsciemment à la théorie du « milieu » ?

Il y a des idées inexprimées, des idées latentes, qui sommeillent à demi dans l’âme humaine. Plus ces idées sont dormantes dans l’âme du peuple, plus il vit d’une vie forte, sans trouble et sans défaillance. Plus il est incapable de trahir ces idées ou d’en accepter une fausse interprétation, plus il est puissant et heureux. C’est de l’une de ces idées, de l’un de ces sentiments cachés dans le cœur du peuple russe que vient l’appellation de « malheureux » appliquée à des gens frappés par la justice.

Cette expression vraiment russe, vous ne la retrouverez dans le vocabulaire d’aucun autre peuple. Les nations européennes d’Occident commencent à peine à entendre leurs philosophes s’en servir, tandis que chez nous, les moujiks ont trouvé un moyen détourné d’exprimer leurs sentiments bien avant nos philosophes. Il n’en résulte pas qu’ils seraient capables de se laisser entraîner par une fausse interprétation de ce qu’ils pensent en secret et ne laissent entendre que si discrètement.

Je crois que ce mot de « malheureux », notre peuple pourrait le commenter ainsi en s’adressant aux condamnés : « Vous avez péché et maintenant vous souffrez pour vos fautes ; mais nous aussi nous sommes des pécheurs. À votre place, peut-être eussions-nous fait pire. Si nous étions meilleurs, peut-être ne seriez vous pas en quelque sorte nos victimes, ne seriez-vous pas où vous en êtes. Avec le châtiment de vos crimes vous subissez le poids de la criminalité générale. Priez pour nous comme nous prierons pour vous. Et en attendant, acceptez notre humble obole ; nous vous l’offrons pour que vous sachiez que nous pensons toujours à vous et n’avons pas rompu tous liens fraternels avec vous. »

Avouez que rien n’est plus facile que de faire ressortir un état d’opinion pareil à la théorie du « milieu ». La société est mauvaise, c’est pourquoi nous sommes mauvais. Seulement nous n’avons été qu’effleurés par ce contre quoi vous vous êtes heurtés, car nous, du moins, nous étions à l’abri du besoin, partant de la tentation. Aussi dénués que vous, nous aurions été aussi coupables. Donc c’est le milieu qui est aussi fautif. Le milieu seul est criminel, il n’y a pas de crimes. » C’est ainsi que triompheraient certains sophistes. Mais ils calomnient le peuple. Non, le peuple ne nie pas que le crime soit un crime ; il sait que le criminel est un coupable : que lui-même, peuple, est coupable. Et en s’accusant il ne s’en prend pas au milieu ; il croit au contraire que c’est par sa propre faute que le milieu est devenu ce qu’il est ; que son amélioration dépend de l’efficacité de son repentir, de l’énergie qu’il mettra à s’amender. Voilà ce que pense, sans l’exprimer clairement, le peuple russe.

Supposez maintenant que le criminel, en s’entendant traiter de « malheureux », s’avise de croire qu’il n’est qu’un infortuné et non un coupable. Vous verrez si le peuple ne s’indignera pas d’un pareil contre-sens, s’il ne croira pas que l’on fausse sa pensée, que l’on trahit la vérité !

Je pourrais très justement argumenter à l’infini sur ce sujet, mais je me contenterai de dire pour l’instant :

Le criminel et celui qui est tenté de commettre un crime sont deux êtres de la même catégorie, mais pourtant distincts. Si, en préméditant son crime, le criminel se dit : « Je suis une victime qui se venge, il n’y a pas de crime ! » je ne crois pas du tout que le peuple cesse de voir en lui un « malheureux ». En effet, qu’y a-t-il de plus malheureux qu’un être qui a cessé de comprendre qu’un forfait est un forfait. C’est un animal, une misérable brute. Le peuple le plaindra, mais ne méconnaîtra pas pour cela la vérité. Jamais le peuple en l’appelant « malheureux » n’oubliera qu’il est en même temps un criminel.

Rien ne saurait être plus calamiteux pour notre pays que l’existence, sur son sol, de gens qui tomberaient d’accord avec un coupable de cette espèce et lui diraient :

« Tu as raison ! Tu n’as rien fait de mal, puisque le crime n’existe pas ! »

Voilà ma foi, je veux dire la foi de tous ceux qui savent espérer et attendre. J’ajouterai encore ici deux mots :

J’ai été au bagne et j’y ai connu des criminels *endurcis*. Je répète que le bagne a été, pour moi, un long temps d’école. Eh bien ! pas un seul de ces criminels ne songeait à se considérer

comme autre chose qu’un criminel. En apparence tous ces forçats étaient des êtres féroces et terribles, pourtant il ne crânaient qu’avec les nouveaux-venus, dont on se moquait à plaisir. Le plus grand nombre des détenus se composait d’hommes sombres, absorbés, muets sur leurs crimes. On parlait très peu là-bas, et il était presque défendu de parler à haute voix. Parfois, cependant, éclatait un aveu cynique. Alors tout le bagne, comme un seul homme, faisait taire le malencontreux parleur. De *cela* il était interdit de souffler mot. Je crois que tous ces détenus cachaient de grandes souffrances morales, souffrances purifiantes et fortifiantes. Je les voyais presque toujours pensifs.

Combien de fois je me suis trouvé avec eux à la chapelle du bagne ! J’entendais leurs prières marmottées au moment de la communion ; leurs exclamations étouffées me parvenaient, et je regardais ces visages ! Ah ! croyez-moi, il n’y en avait pas un là qui, en son âme et conscience, se crût innocent !

Je ne voudrais pas que l’on vît, dans mes paroles, la moindre cruauté ; pourtant je veux dire nettement ceci :

Par un sévère châtiment, par la prison, par le bagne, vous sauverez peut-être la moitié de ces pauvres êtres. Vous les allégerez du poids des remords. La purification par la souffrance est, croyez-moi, moins douloureuse que la situation que vous faites à des coupables par des acquittements inconsidérés. Vous ne ferez naître que le cynisme dans l’âme d’un criminel trop facilement renvoyé indemne. Il se moquera de vous et vous le laisserez travaillé d’un espoir dangereux. Vous ne me croyez pas ? Tâchez de connaître l’état d’âme de l’un de ces acquittés. Je suis certain, moi, qu’il sort du tribunal

en se disant : « À la bonne heure ! On est maintenant moins sévère et sans doute plus intelligent. Peut-être bien qu'on a peur, aussi. Alors je pourrai recommencer impunément une autre fois. Je suis dans une telle misère qu'on ne saurait vraiment exiger que je ne vole pas. »

Vous figurez-vous qu'en passant l'éponge sur tout méfait vous donniez au malfaiteur une chance de se racheter ? Il croira que tout lui est permis. Voilà ce que vous y gagnerez, à la fin des fins. Vous en viendrez même à ce que le sentiment du juste et de ce qui est honnête disparaisse complètement de l'âme du peuple.

Récemment, j'ai passé quelques années à l'étranger. Quand je quittai la Russie, les nouveaux tribunaux commençaient à fonctionner chez nous. Aussi, avec quelle avidité je lisais, de l'autre côté de la frontière, tout ce qui avait trait à la vie judiciaire en Russie ! Dans ce même séjour à l'étranger, il m'est arrivé souvent d'étudier des Russes, exilés volontaires. J'observais leurs enfants, qui ne savaient pas leur propre langue ou l'avaient oubliée. Tous ces compatriotes se transformaient peu à peu, par la force même des choses, en véritables « émigrés ». Il m'était fort pénible de songer à cela. Que de forces gaspillées ! me disais-je ; combien d'hommes, peut-être de première valeur, perdus pour nous ! Et chez nous on a un tel besoin d'*hommes* !

Mais parfois, en sortant d'un salon de lecture, je me réconciliais avec les « exilés volontaires », non sans avoir le cœur bien serré. J'apprenais par un journal russe, qu'on venait d'acquitter une femme qui avait assassiné son mari. Le crime était clair, prouvé. Elle l'avouait elle-même. Et le verdict

était : non coupable ! Je lisais qu'un jeune homme avait forcé un coffre-fort et s'en était approprié le contenu. Il était, disait-on, fort amoureux d'une femme pour laquelle il lui fallait, coûte que coûte, trouver de l'argent. Celui-là aussi était déclaré non coupable ! Encore eussè-je admis tant d'indulgence, si ces arrêts avaient été dictés par une compassion justifiée, par une pitié de bon aloi !… Mais là, il m'était impossible de voir une seule raison qui militât en faveur d'un acquittement. Je me sentais péniblement impressionné. La Russie, tout à coup, me fit l'effet d'un marécage caché par une couche de terre, sur laquelle on a pensé pouvoir construire un palais. Le terrain en semble ferme, uni, quand il est en réalité fragile comme une mince croûte de glace : aussitôt qu'on y pose le pied, on tombe dans un gouffre boueux. Depuis longtemps, je suis de retour dans mon pays, et mon inquiétude ne m'a pas quitté.

Je me demande si ces jurés sont vraiment des êtres miséricordieux, et voilà la vraie question : ne riez pas de l'importance que je lui accorde. La vraie pitié peut toujours s'expliquer par une raison quelconque ; sans cette explication, il n'y a que malentendus et ténèbres.

Voyons ! Un mari accable sa femme de mauvais traitements, la martyrise comme il ne martyriserait pas un chien, la tue ou l'estropie pour de longues années. Supposons qu'elle ne succombe pas aux sévices du scélérat, mais que, désespérée, après avoir été sur le point de recourir au suicide, la malheureuse, affolée, aille demander secours au tribunal du village. Là, on l'envoie promener en lui disant avec indifférence : « Tâchez de vivre en meilleur accord avec votre mari ! » Et cette histoire-là n'est pas de pure fantaisie ; on l'a

lue dans tous les journaux, et l'on doit s'en souvenir encore. La femme sans protection, ne sachant plus à qui s'adresser, malade de terreur, se pend. On juge le mari et on le trouve digne d'indulgence !

Longtemps, j'ai été hanté par la scène qui a dû se jouer entre la femme et le mari. Elle me hante encore.

Je me figure très bien le mari : on a écrit qu'il était de haute taille, robuste, de forte corpulence. Les témoins ont affirmé qu'il était naturellement cruel.

Il lui arrivait d'attraper une poule et de la pendre par les pattes, la tête en bas, pour s'amuser. Il raffolait de cette distraction. Il frappait sa femme avec tout ce qui lui tombait sous la main, corde ou bâton. Un jour, il lève une lame du parquet de sa maison, passe les jambes de sa femme par l'ouverture ainsi obtenue, puis cale solidement là-dedans les tibias de sa prisonnière. Quand il la voit bien fixée au plancher, il prend la première chose venue, pesante bien entendu, et frappe et frappe ! Je crois qu'il n'aurait jamais pu dire pourquoi il battait ainsi sa femme. Je me doute pourtant de la vraie raison. Il la massacrait de coups pour le motif qui lui faisait pendre la poule la tête en bas : pour son plaisir ! Il lui était aussi fort agréable de la voir souffrir de la faim. Il lui montrait le pain sur la table et lui disait : « Ça, c'est *mon* pain, à moi tout seul ; tâche d'y toucher ! » N'était-ce pas assez joli ! La malheureuse allait alors mendier avec son enfant de dix ans. Si on lui donnait quelque chose, elle mangeait, sinon elle crevait de faim. Avec cela le tyran la forçait à travailler… Et elle obéissait à tout, sans protestation… Je crois voir aussi le visage et le corps de cette pauvre créature : Je me l'imagine

toute petite et maigre comme un clou. J’ai remarqué que les gros hommes, très grands, ont souvent une sorte de goût brutal pour les petites femmes minces. Il me semble me rappeler qu’elle était enceinte, sur les derniers temps. Mais il manque encore un trait à mon tableau : Avez-vous vu parfois un moujik battre sa femme ? Moi, j’ai vu cela ! L’excellent homme fustige le plus souvent sa justiciable à l’aide d’une corde, d’un ceinturon, de n’importe quoi de contondant. (Dame ! Le moujik est privé de tous plaisirs esthétiques : le théâtre, la littérature, la musique, lui sont refusés. Il faut bien qu’il remplace tout cela par quelque chose !) Après avoir bien calé les jambes de sa femme dans le vide du parquet, notre moujik y allait sans doute d’abord méthodiquement, presque nonchalamment, d’après un rythme à lui. Puis il tapait plus fort, à grands coups réguliers, sans écouter les cris et les prières de l’infortunée ou, pour mieux dire, il les écoutait avec une délectation de dilettante. (Sans cela pourquoi, diable, l’aurait-il battue ?) Comme nos sorts, dans cette vie, nous sont bizarrement distribués ! Une toute petite erreur dans la répartition des destinées, et cette femme pouvait être Juliette, Béatrice ou Gretchen. Elle pouvait être grande par la naissance ou par la beauté, vivre l’existence d’une de ces héroïnes que rêvent les poètes. Et voici que l’on fouette comme un animal fautif Juliette, Béatrice ou Gretchen ! Les coups pleuvent, assénés de plus fort en plus fort ; le moujik commence à goûter une jouissance raffinée. Les cris éperdus de la martyre l’enivrent comme un alcool.

— Oh ! je te laverai les pieds et boirai ensuite l’eau du baquet ! hurle douloureusement Béatrice, d’une voix qui n’a plus rien d’humain… puis elle s’affaiblit, cesse de crier, gémit,

soupire à peine ; elle perd la respiration, et les coups pleuvent, de plus en plus pressés, de plus en plus violents.

Tout d’un coup, l’homme jette la courroie, saisit un bâton, un pieu, — ce qu’il rencontre, — brise le pieu sur le dos de la fustigée !… Allons ! En voilà assez ! Notre homme s’éloigne de sa victime, se met à table, pousse un « ouf » de soulagement et commence à boire son kvass. La petite fille tremble sur sa couche, se cache sous la couverture ! Elle a entendu les cris de sa mère… Le moujik s’en va boire ailleurs…

Au matin la femme s’éveille, se lève, geignant à chaque pas qu’elle fait, va traire les vaches, puiser de l’eau et se remet à l’ouvrage. Et l’homme, qui reparaît à ce moment lui dit d’une voix lente, grave, majestueuse :

— Surtout ne touche pas au pain : c’est *mon* pain !

À la fin, il paraîtrait qu’il plaisait au moujik de pendre sa femme la tête en bas, comme la poule. Il la laissait pendue, s’asseyant sur un banc, mangeait son gruau, mangeait encore… puis, comme pris d’un remords, courait vite ramasser la courroie et s’approchant de la suppliciée, recommençait à la battre. La fillette tremblait toujours, cachée sous la couverture. Elle sortait la tête de temps en temps de son abri et regardait avec effroi son père rouant de coups sa mère pendue, dont les cheveux balayaient le plancher…

La mère s’est tuée un beau matin de mai… Sans doute, cette fois, on l’avait trop battue la veille. Les mauvais traitements, les supplices, l’avaient rendue folle. Quelques jours avant d’en finir, elle avait été trouver les juges du village, et voici ce que ces braves gens lui avaient répondu :

— Vivez en meilleur accord avec votre mari !

Tandis qu'elle se passait le nœud coulant autour du cou, puis tandis qu'elle râlait, la fillette lui criait de son coin :

— Maman ! maman ! Pourquoi t'étrangles-tu ?

Ensuite la pauvre petite s'approchait avec effroi de la morte, l'appelait, — revenait plusieurs fois la regarder, — jusqu'au moment où le père revint.

Maintenant voici le bourreau devant le tribunal, toujours gros, grave, réfléchi.

Il nie tout. Il laisse même tomber cette parole qui vaut une perle : « Nous vivions comme deux âmes sœurs ! »

Les jurés sortent, puis reviennent après une courte délibération :

— « Coupable ! » prononcent-ils ; « mais avec *circonstances atténuantes* ! »

Notez que la fillette avait témoigné contre son père. Elle avait tout dit et l'on assure que les assistants pleuraient. Si les jurés n'avaient pas accordé de circonstances atténuantes, le monstre aurait été au bagne, en Sibérie ; on en eût fait un déporté à vie ; mais les choses se sont passées de telle sorte qu'il en sera quitte pour huit mois de prison. Après cela il rentrera chez lui et pourra demander quelques comptes à la petite fille qui, pleurant sa mère, a témoigné contre lui. Notre moujik aura encore quelqu'un à pendre par les jambes !…

Attendez ! Je vais vous raconter une autre histoire :

Il y a quelques années, avant l'institution des tribunaux nouveau modèle, je lus dans les journaux les faits suivants :

Une femme avait un enfant d’un an à quatorze mois. À cet âge, ces petits font leurs dents et naturellement sont malades, souffrent, pleurent, ont besoin de soins continuels. Sans doute l’enfant ennuyait-il sa mère obligée de le porter, de le veiller sans cesse alors qu’elle avait beaucoup d’ouvrage d’un autre côté. Toujours est-il qu’elle s’impatienta d’être sans cesse gênée dans son travail par le malheureux petit être. On ne saurait admettre que la mauvaise humeur qu’elle en éprouva l’ait poussée à le battre : il est si affreux de maltraiter une créature sans défense ! Et que peut comprendre un enfant de quatorze mois ! Aussi ne le frappa-t-elle point. Mais le samovar bouillait dans la chambre. Un jour, exaspérée, elle mit la main de l’enfant sous le robinet du samovar, qu’elle ouvrit. Elle tint la petite main sous l’eau bouillante pendant plus de dix secondes. C’est un fait qui a été confirmé. Eh bien ! au tribunal, après une courte délibération, les jurés accordèrent à cette mère *des circonstances atténuantes !*

Je demande aux autres mères ce qu’elles pensent de cela ! Vous entendez d’ici l’avocat :

« Messieurs les jurés, il est certain que de pareils traitements ne sont pas des plus humains. Mais voyez bien l’affaire comme elle se présente. Imaginez-vous le milieu. Revivez par la pensée la vie de cette malheureuse femme si pauvre, si accablée de travail, si dénuée de ressources qu’elle ne pouvait même louer une servante ! Ne comprenez-vous pas que, dans un pareil enfer, un mouvement de fureur bien explicable, etc., etc… »

Certes je suis le premier à reconnaître que l’ordre des avocats, partout respecté à juste titre, accomplit une haute, une

pieuse mission. Mais considérons un instant cette mission à un autre point de vue. N’arrive-t-il pas qu’elle consiste trop souvent à mentir, à parler contre sa conscience, à tout subordonner, même de la façon la plus monstrueuse, à l’intérêt du client ? Non, vraiment, ce n’est pas pour rien qu’ils se font payer, les avocats !

— Mais voyons ! s’exclame tout à coup cette voix moqueuse que nous avons déjà naguère entendue. Tout ce que vous nous racontez là est de pure fantaisie ! Jamais les jurés n’ont prononcé de pareils verdicts. Jamais un avocat n’a tenu un langage aussi révoltant. Vous venez d’inventer tout cela de toutes pièces !

Non, je n’ai pas inventé cela, pas plus que je n’ai inventé ce drame de la femme pendue par les pieds, pas plus que je n’ai inventé ces paroles : « C’est *mon* pain ! » Ni l’exclamation de la fillette : « Maman, pourquoi t’étrangles-tu ? » Tout cela c’est *presque* la même chose que la petite main tenue sous l’eau bouillante.

… « L’ignorance, messieurs, plaidera l’avocat, messieurs, ayez pitié, c’est la faute du *milieu* !… »

Mais, bon Dieu ! il y a des millions de paysans russes victimes du même milieu, et ils ne s’amusent pas tous à pendre leurs femmes par les pieds !

IV

UN CHAPITRE PERSONNEL

Plus d’une fois on m’a poussé à écrire mes souvenirs littéraires. Je ne sais pas si je le ferai. Ma mémoire devient paresseuse, puis c’est triste de se souvenir ! En général j’aime peu me souvenir. Quelquefois, cependant, tels épisodes de ma carrière littéraire se présentent d’eux-mêmes à ma mémoire avec une incroyable netteté. Voici, par exemple, quelque chose qui me revient. Un matin de printemps j’étais allé voir Iégor Petrovitch Kovalesky. Mon roman *Crime et Châtiment*, qui était alors en voie de publication dans le *Messager russe*, l’intéressait beaucoup. Il se mit à m’en féliciter chaudement et me parla de l’opinion qu’en avait un ami dont je ne puis ici donner le nom, mais qui m’était très cher. Sur ces entrefaites se présentèrent, l’un après l’autre, deux éditeurs de revues. L’un de ces périodiques a acquis depuis un nombre de lecteurs généralement inconnu des revues russes, mais alors elle était tout au début de sa fortune. L’autre, au contraire, achevait déjà une carrière naguère glorieuse ; mais son éditeur ignorait que son œuvre dût si tôt prendre fin. Ce dernier m’emmena dans une autre pièce où nous demeurâmes en tête-à-tête. Il s’était montré en plusieurs occasions assez amical à mon égard, bien que notre première rencontre eût été orageuse. Une fois, entre autres, il m’avait montré des vers de lui, les meilleurs qu’il eût

écrits, et Dieu sait si son apparence suggérait l'idée que l'on se trouvât en présence d'un poète et surtout d'un amer et douloureux poète ! Quoi qu'il en soit, il entama ainsi la conversation :

— Eh bien ! Nous vous avons un peu arrangé, dans ma revue, à propos de *Crime et Châtiment !*

— Je sais, je sais… répondis-je.

— Et savez-vous pourquoi ?

— Question de principe, sans doute.

— Pas du tout, c'est à cause de Tchernischevsky. Je demeurai stupéfait.

— M. N…, reprit-il, qui vous a pris à partie dans son article, est venu me trouver pour me dire : son roman est bon, mais, voilà deux ans, il n'a pas craint d'injurier un malheureux déporté et de le caricaturer. Je vais éreinter son roman.

— Bon ! voilà les niaiseries qui recommencent au sujet du *Crocodile*, m'écriai-je, comprenant tout de suite de quoi il s'agissait. Mais avez-vous lu ma nouvelle intitulée le *Crocodile* ?

— Non, je ne l'ai pas lue.

— Mais tout cela provient d'une série de potins idiots. Mais il faut tout l'esprit et tout le discernement d'un Boulgarine pour trouver dans cette malheureuse nouvelle la moindre allusion à Tchernischevsky. Si vous saviez comme tout cela est bête ! Jamais je ne me pardonnerai, pourtant, de n'avoir pas, il y a deux ans, protesté contre cette stupide calomnie dès qu'elle a été lancée…

Et jusqu’ici je n’ai pas encore protesté. Un jour je n’avais pas le temps, un autre jour je trouvais le clapot par trop méprisable. Cependant, cette bassesse que l’on m’attribue est devenue un grief contre moi pour bien des gens. L’histoire a fait son chemin dans les journaux et revues, a pénétré dans le public et m’a valu plusieurs désagréments.

Il est temps de m’expliquer là-dessus. (Mon silence finirait par confirmer cette légende.)

J’ai rencontré pour la première fois Nicolas Gavrilovitch Tchernischevsky en 1859, pendant la première année qui suivit mon retour de Sibérie ; je ne me rappelle plus ni où ni comment. Dans la suite nous nous sommes retrouvés ensemble, mais pas très fréquemment ; nous ne causions guère, mais chaque fois nous nous sommes tendu la main. Herzen me disait que sa personne et ses manières lui avaient produit une fâcheuse impression. Mais moi j’avais de la sympathie pour lui.

Un matin je trouvai à ma porte un exemplaire d’une publication qui paraissait assez fréquemment alors. Cela s’appelait la *Jeune Génération*. Rien n’était plus inepte et révoltant. J’en fus agacé toute la journée.

Vers cinq heures du soir j’allais chez Nicolas Gavrilovitch. Il vint lui-même m’ouvrir la porte, me fit un accueil très gracieux et m’emmena dans son cabinet de travail.

Je tirai de ma poche la feuille que j’avais trouvée le matin et demandai à Tchernischevsky :

— Nicolas Gavrilovitch, connaissez-vous cela ?

Il prit la feuille comme une chose parfaitement ignorée de

lui et en lut le texte. Il n’y en avait, cette fois, qu’une dizaine de lignes.

— Qu’est-ce que cela veut dire ? me demanda-t-il en souriant légèrement.

— Hein ? Sont-ils bêtes ces gens-là ? fis-je. N’y aurait-il aucun moyen de les faire renoncer à ce genre de plaisanteries ?

— Mais vous figurez-vous que j’aie quoi que ce soit à faire avec eux, que je collabore à leurs sottises ?

— J’étais parfaitement certain du contraire, et je crois inutile de vous l’affirmer. Mais il me semble qu’on devrait les dissuader de continuer leur publication. Je sais bien que vous n’avez rien à faire avec les rédacteurs de cette feuille, mais vous les connaissez un peu, et votre parole a, pour eux, beaucoup de poids ; ne pourriez-vous ?…

— Mais je ne connais aucun d’entre eux.

— Ah ! du moment que vous me le dites !… Mais est-il nécessaire de leur parler directement ?… Est-ce qu’un blâme écrit venant d’un homme dans votre situation ?…

— Bah ! ça ne produira aucun effet. Tout cela est inévitable…

— Pourtant ils nuisent à tout et à tous…

À ce moment survint un nouveau visiteur, et je partis. J’étais parfaitement convaincu que Tchernischevsky n’était aucunement solidaire des mauvais plaisants. Il m’avait très bien reçu et vint bientôt me rendre ma visite. Il passa près d’une heure chez moi, et je dois dire que j’ai rarement vu de caractère plus doux et plus aimable que le sien. Rien ne

m’étonnait plus que de l’entendre traiter, dans certains milieux, d’homme dur et insociable. Il m’était évident qu’il désirait se lier avec moi, et je n’en étais nullement fâché. Bientôt je dus me rendre à Moscou ; j’y passai neuf mois, et naturellement mes relations avec Tchernischevsky en restèrent là.

Un beau jour j’appris l’arrestation, puis la déportation de Nicolas Gavrilovitch sans en connaître les motifs, que j’ignore encore à l’heure qu’il est.

Il y a un an et demi, j’eus l’idée d’écrire un conte humoristico-fantastique dans le genre du *Nez*, de Gogol. Jamais je n’avais rien écrit dans cette note. Ma nouvelle ne voulait être qu’une plaisanterie littéraire. J’avais là quelques situations comiques à développer. Bien que tout cela soit sans grande importance, je donnerai ici le sujet de mon conte, pour que l’on comprenne les conclusions qu’on en tira :

« On voyait en ce temps-la, dit ma nouvelle, à Pétersbourg, un Allemand qui exhibait un crocodile moyennant finance. Un fonctionnaire pétersbourgeois voulut, avant son départ pour l’étranger, aller jouir de ce spectacle en compagnie de sa jeune femme et d’un ami. Ce fonctionnaire appartenait à la classe moyenne ; il avait quelque fortune, était encore jeune, plein d’amour-propre, mais aussi bête que ce fameux « Major Kovalov qui avait perdu son nez ». Il se croyait un homme remarquable et, bien que médiocrement instruit, se considérait comme un génie. Dans l’administration il passait pour être le plus nul que l’on pût trouver. Comme pour se venger de ce dédain, il avait pris l’habitude de tyranniser l’ami qui l’accompagnait partout et de le traiter en inférieur. L’ami le haïssait, mais supportait tout à cause de la jeune femme qu’il

aimait infiniment. Or, tandis que cette jolie personne, qui appartenait à un type tout à fait pétersbourgeois — celui de la coquette de la classe moyenne, — tandis que cette jolie personne s'ébahissait des grâces des singes que l'on montrait en même temps que le crocodile, son génial époux faisait des siennes. Il réussit à réveiller et à agacer le crocodile jusque-là endormi et aussi frétillant qu'une bûche. Le saurien ouvrit une énorme gueule et engloutit le mari. Ce grand homme, par le plus étrange des hasards, n'avait souffert aucun dommage et, par un effet de son gâtisme, se trouva merveilleusement bien dans l'intérieur du crocodile. L'ami et la femme, qui le savaient sauf, l'ayant entendu vanter son bonheur dans le ventre de son reptile, allèrent faire des démarches auprès des autorités pour obtenir la délivrance de l'explorateur involontaire. Pour cela, il fallait d'abord tuer le crocodile, puis le dépecer délicatement pour en extraire le grand homme. Mais il convenait d'indemniser l'Allemand, propriétaire du saurien. Ce Germain commença par se mettre dans une colère formidable. Il déclara en jurant que son crocodile mourrait sûrement d'une indigestion de fonctionnaire. Mais il comprit bientôt que le brillant bureaucrate avalé sans avoir été endommagé pourrait lui procurer de fortes recettes dans toute l'Europe. Il exigea, en échange de son crocodile, une somme considérable, plus le grade de colonel russe. Pendant ce temps les autorités étaient en peine, car, de mémoire de rond-de-cuir, on n'avait jamais vu un cas pareil. Aucun précédent !…

Puis on soupçonna le fonctionnaire d'être entré dans le corps du crocodile pour causer des ennuis au Gouvernement : Ce devait être un subversif « libéral » !

Cependant, la jeune femme trouvait que sa situation de « presque veuve » ne manquait pas d'intérêt. L'époux avalé venait — au travers de la carapace du crocodile, — de confier à son ami qu'il préférait infiniment son séjour dans intérieur du saurien à sa vie de fonctionnaire. Sa villégiature dans le ventre d'une bête féroce attirait enfin sur lui l'attention qu'il sollicitait en vain quand il vaquait à ses occupations bureaucratiques. — Il insista pour que sa femme donnât des soirées dans lesquelles son tombeau vivant apparaîtrait. Tout Pétersbourg viendrait à ces soirées, et tous les hommes d'État invités s'ébahiraient du phénomène. Lui, l'intéressant « avalé » parlerait, toujours au travers de la cuirasse squameuse du crocodile, ou mieux par la gueule du monstre : il conseillerait ses chefs, il leur montrerait ses capacités. À l'insidieuse question de son ami, qui lui demandait ce qu'il ferait s'il était un beau jour évacué de son cercueil d'une façon ou d'une autre… il répondit qu'il serait toujours en garde contre une solution trop conforme aux lois de la nature… et qu'il résisterait !

La femme était de plus ou plus charmée de son rôle de fausse veuve : tout le monde lui témoignait de la sympathie ; le chef direct de son mari lui rendait de fréquentes visites, faisait des parties de cartes avec elle, etc…

Ici se terminait le premier épisode de ma nouvelle, que je laissai inachevée, mais que je reprendrai un jour ou l'autre.

Voici pourtant le parti que l'on a tiré de cette plaisanterie :

À peine ce que j'avais écrit de ce récit eût-il paru dans la revue l'*Époque* (c'était en 1865), que le journal *la Voix* (Goloss), se livra aux plus étranges commentaires au sujet de la

nouvelle. Je ne me souviens plus exactement du texte du factum, mais son rédacteur s’exprimait à peu près comme il suit au début de son article :

« C’est en vain que l’auteur du « Crocodile » s’exerce à un genre d’humour nouveau pour lui : il n’en recueillera ni l’honneur ni les profits qu’il escompte, etc. » ; puis, après m’avoir infligé quelques piqûres d’amour-propre assez venimeuses, le revuiste recourait à des accusations embrouillées, certainement perfides, mais incompréhensibles pour moi. Une semaine plus tard, je rencontrai M. N. N…, qui me dit : « Savez-vous ce que l’on pense en divers milieux ? Eh bien, on affirme que votre « Crocodile » n’est qu’une allégorie : il s’agit de la déportation de Tchernischevsky, n’est-ce pas ? » Tout abasourdi d’une pareille interprétation, je jugeai cependant négligeable une opinion aussi fantaisiste : Un bruit semblable ne pouvait avoir d’écho. Pourtant, je ne me pardonnerai jamais ma négligence et mon dédain en cette occurrence, car cette sotte invention n’a fait que prendre corps et s’embellir ; mon silence même a encouragé les commentateurs. « Calomniez ! Calomniez ! Il en restera toujours quelque chose ! »

Où donc est l’allégorie ? Ah ! sans doute, le crocodile représente la Sibérie, et le fonctionnaire présomptueux et nul n’est autre que Tchernischevsky. Il a été avalé par le crocodile sans renoncer à l’espoir de faire la leçon à tout le monde. L’ami faible et tyrannisé par lui symbolise son entourage qu’il passait pour régenter. La femme jolie, mais sotte, qui se réjouissait de sa situation de pseudo-veuve, c’est… Mais ici nous entrons dans des détails si malpropres que je ne veux pas

me salir en continuant l'explication de l'allégorie. Et pourtant c'est peut-être cette dernière allusion qui a eu le plus de succès. J'ai des raisons pour le croire.

Alors on a supposé que moi, ancien forçat, j'ai eu non seulement la bassesse de m'égayer en songeant à la situation d'un malheureux déporté, mais encore la lâcheté de rendre ma joie publique en écrivant à ce propos une pasquinade injurieuse ! Mais sur quel terrain se place-t-on pour m'accuser d'une telle vilenie ! Mais apportez-moi n'importe quelle œuvre ; prenez-en dix lignes, et avec un peu de bonne volonté vous pourrez expliquer au public qu'on a voulu batifoler au sujet de la guerre franco-allemande, se payer la tête de l'acteur Gorbounov ou se livrer à toutes les stupides plaisanteries qu'il vous plaira de prêter !

Rappelez-vous dans quel esprit les censeurs examinaient les manuscrits d'auteurs au cours des années quarante. Il n'y avait pas une ligne, pas une virgule, où ces hommes perspicaces ne découvrissent une allusion politique. — Ira-t-on dire que je haïssais Tchernischevsky ? Mais j'ai montré que nos rapports ont toujours été affectueux ! Donnez-moi au moins une des raisons que j'aurais pu avoir pour lui garder rancune de quoi que ce fût ? Tout cela est mensonge.

Voudrait-on insinuer que j'ai eu l'espoir de gagner quelque chose en « haut lieu » le jour où j'ai publié cette bouffonnerie à double sens ? C'est me dire que j'ai vendu ma plume et personne ne prouvera cela !

Si l'on vient me dire que je me suis cru tout permis à cause de certaines affaires de famille qui ne regardaient que Tchernischevsky, j'éviterai soigneusement de me défendre

d’avoir eu une pensée aussi abjecte, car, je le répète, ma défense même me salirait.

Je suis bien fâché de m’être laissé entraîner à parler de faits personnels. Voilà ce que c’est que d’aller chercher ses souvenirs littéraires. Cela ne m’arrivera plus.

V

BOBOK

Cette fois, je feuillette le « Carnet » d'une autre personne. Il ne s'agit plus de moi, du tout ; il est question de quelqu'un dont je ne suis aucunement solidaire, et toute préface plus longue me paraît inutile.

Carnet de « la personne ».

Semion Ardalionovitch me dit avant-hier :

— Ivan Ivanitch, ne t'arrive-t-il jamais d'être ivre ?

Singulière question, dont, pourtant, je ne m'offensai pas. Je suis un homme placide que certaines gens veulent faire passer pour fou. — Naguère un peintre a désiré faire mon portrait. J'ai consenti à poser et la toile a été admise dans une exposition. Quelques jours après, je lisais dans un journal qui parlait de ce portrait : « Allez voir ce visage maladif et convulsé qui semble celui d'un candidat à la folie… » Je ne m'en vexai en rien. Je n'ai pas assez de valeur comme littérateur pour devenir fou à force de talent. J'ai écrit une nouvelle : on ne l'a pas insérée. J'ai écrit un feuilleton : on l'a refusé. J'ai porté ce feuilleton à beaucoup de directeurs de journaux : on n'en a voulu nulle part.

— Ce que vous écrivez manque de *sel*, m'a-t-on dit.

— « De quel genre de sel ? ai-je demandé un peu ironiquement. De sel attique ? »

On ne m’a pas compris du tout. Alors, le plus souvent, je traduis des livres français pour nos éditeurs. Je rédige aussi des réclames pour les négociants : « Acheteurs, attention ! Procurez-vous cet article rare : le thé rouge des plantations de… »

Pour un panégyrique de feu Piotr Matveievitch, j’ai reçu une assez forte somme. J’ai composé *l’Art de plaire aux Dames*, commandé par un éditeur. J’ai fabriqué environ soixante livres de ce genre dans ma vie. J’ai l’intention de faire un recueil des mots spirituels de Voltaire, mais j’ai peur que cela ne paraisse un peu fade chez nous. Et voilà toute mon histoire d’écrivain. Ah ! j’oubliais que j’ai envoyé plus de quarante lettres à divers journaux et revues pour réformer le goût littéraire de mon pays et dépensé ainsi je ne sais combien de roubles en affranchissements.

Je pense que le peintre a fait mon portrait, bien moins à cause de ma réputation littéraire que dans le but de peindre une chose assez rare : un homme pourvu de deux grains de beauté symétriquement posés sur le front. Je suis, à ce point de vue, une sorte de phénomène, et voilà bien nos peintres d’à présent : ils n’ont plus d’idées, alors ils recherchent les singularités. Et comme ils sont bien réussis, mes grains de beauté, sur le portrait ! Ils vivent, ils sont *parlants* ! C’est cela qu’on appelle le réalisme, aujourd’hui.

Pour ce qui est de la folie, je crois qu’on a suivi une mode de l’année dernière. Il était alors de bon goût de trouver la plupart des écrivains fous. On ne voyait dans les journaux que des

phrases de ce genre : « Un tel a beaucoup de talent ; malheureusement cette variété de talent le conduira, que disons-nous ? l’a conduit tout droit à la folie. »

Quoi qu’il en soit, un ami est venu me voir hier, et ses premiers mots ont été : « Tu sais, ton style change ; tu deviens obscur, embrouillé ! »

Mon ami a raison. Et non seulement je vois mon style changer, mais encore mon esprit se modifier. Je souffre dans la tête et commence à distinguer des formes étranges, à entendre des sons bizarres. Ce ne sont pas *des voix* qui parlent alors. Je ne saisis qu’une seule inflexion de voix. : c’est comme si quelqu’un placé près de moi répétait souvent : « *Bobok !* bobok ! bobok ! »

Qu’est-ce que ça peut bien être que *Bobok ?*



Pour me distraire, je suis allé à un enterrement. Un parent éloigné à moi, un conseiller privé… J’ai vu la veuve et ses cinq filles, toutes vieilles demoiselles : cinq filles, ça doit coûter cher, rien qu’en souliers ! Le défunt avait d’assez jolis appointements, mais, à présent, il faudra se contenter d’une pension de veuve. On me recevait plutôt mal dans cette famille. Tant pis ! J’ai accompagné le corps jusqu’au cimetière. On s’est écarté de moi : on trouvait, sans doute, ma tenue trop peu luxueuse. — Au fait, il y avait bien vingt-cinq ans que je n’avais mis le pied dans un cimetière ; ce sont des endroits déplaisants. D’abord, il y a l’odeur !… On a porté à ce

cimetière, ce jour-là, une quinzaine de morts. Il y a eu des enterrements de toutes classes ; j’ai même pu admirer deux beaux corbillards : l’un amenait un général, l’autre une dame quelconque. J’ai aperçu beaucoup de figures tristes, d’autres qui affectaient la tristesse et surtout une quantité de visages franchement gais. Le clergé aura fait une bonne journée. Mais l’odeur, l’odeur !… Je ne voudrais pas être prêtre et avoir toujours affaire dans ce cimetière-là.

J’ai regardé les visages des morts sans trop m’approcher. Je me méfiais de mon impressionnabilité. Il y avait des faces bonasses, d’autres très désagréables. Le plus souvent ces défunts ont un sourire pas bon du tout ; je n’aime guère à contempler ces grimaces. On les revoit en rêve.

Pendant le service funèbre, je sortis un moment : la journée était grise ; il faisait froid, mais nous étions déjà en octobre ; j’ai erré parmi les tombeaux. Il y en a de divers styles, de diverses catégories : la troisième catégorie coûte trente roubles. C’est décent et pas cher. Ceux des deux premières classes se trouvent, les uns dans l’église, les autres sous le parvis. Mais ça coûte un argent fou.

Dans ceux de la troisième catégorie, on a enterré aujourd’hui six personnes, dont le général et la dame quelconque. J’ai regardé *dans* les tombeaux : c’était horrible. Il y avait de l’eau dedans, de l’eau verte !

Après cela je suis encore sorti une fois, pendant le service. J’ai été hors du cimetière ; tout près, il y a un hospice et, presque à côté, un restaurant. Ce restaurant n’est pas mauvais, on peut y manger sans être empoisonné. Dans la salle j’ai rencontré beaucoup de ceux qui avaient accompagné les

enterrements. Il régnait là-dedans une belle gaîté, une animation amusante. — Je me suis assis, j'ai mangé et j'ai bu.

Ensuite je suis retourné prendre ma place dans l'église et plus tard j'ai aidé à porter le cercueil jusqu'au tombeau. Pourquoi les morts deviennent-ils si lourds dans leurs bières ? On dit que c'est à cause de l'inertie des cadavres ; on raconte encore un tas d'inepties de cette force.

Je n'ai pas assisté au repas mortuaire ; je suis fier. Si les gens ne me reçoivent que quand ils ne peuvent faire autrement, je n'éprouve aucun besoin de m'asseoir à leur table.

Mais je me demande pourquoi je suis resté au cimetière. Je m'assis sur une tombe et me mis à songer comme on le fait dans ces lieux-là. Pourtant ma pensée dévia bientôt. Je fis quelques réflexions au sujet de l'Exposition de Moscou, puis dissertai (en moi-même) sur l'Étonnement. Et voici ma conclusion : s'étonner à tout propos est assurément une chose bête. Mais il est encore plus bête de ne s'étonner de rien que de s'étonner de tout. C'est presque ne faire cas de rien, et le propre de l'imbécile est de ne faire cas de rien.

— « Mais moi j'ai la manie de m'intéresser à tout », me dit un jour un de mes amis. Grand Dieu ! Il a la manie de s'intéresser à tout. Que dirait-on de moi si je mettais cela dans mon article !

Je m'oubliai un peu dans la cimetière ; ce n'est pas que j'aime à lire les inscriptions tombales : c'est toujours la même chanson… Sur une pierre funéraire je trouvai un sandwich dans lequel on avait mordu. Je le jetai. Oh ! ce n'était pas du pain, c'était un sandwich ! Du reste, jeter du pain, est-ce un péché ou

un demi-péché ? Il faudra que je consulte l’*Annuaire* de Souvarine.

Je suppose que je demeurai assis trop longtemps, si longtemps que je crois bien avoir fini par me coucher sur la longue pierre d’un sépulcre… Alors, je ne sais comment cela commença, mais sûrement j’entendis des bruits. D’abord je n’y pris pas garde, puis les bruits se transformèrent en conversation, en une conversation tenue à voix basses, à voix sourdes, comme si chacun des interlocuteurs s’était mis un coussin sur la bouche. Je me redressai et me pris à écouter avec attention.

— Excellence, disait l’une des voix, c’est absolument impossible. Vous avez déclaré cœur, j’ai whist, et tout d’un coup vous avez sept en carreau. Il fallait déclarer votre carreau d’abord.

— Mais si je joue cœur, où sera l’intérêt du jeu ?

— Rien à faire sans garantie, Excellence. Il faut un mort.

— Eh ! un mort, ça ne se trouve pas ici !

Singulières paroles, vraiment étranges et inattendues ! Mais il n’y avait pas de doute à conserver : les voix sortaient bien des tombeaux. Je me penchai et lus sur la dalle de l’une des sépultures cette inscription :

« Ici repose le corps du général Pervoïedov, chevalier de tels et tels ordres. Mort en août… 57. Repose-toi, chère cendre, jusqu’au glorieux matin… »

Sur l’autre il n’y avait rien de gravé. — La tombe était assurément celle d’un nouvel habitant du cimetière. L’inscription n’était pas encore, probablement, rédigée au gré

de la famille. Pourtant, si étouffée que fût la voix du mort, je jugeai, — car je suis perspicace, — que ce devait être un conseiller de cour.

— Oh ! oh ! oh ! entendis-je encore. Cette fois j'étais sûr que c'était une nouvelle voix qui partait d'une distance d'au moins cinq sagènes du tombeau du général. Je regardai la sépulture d'où filtrait la nouvelle voix. On devinait que la fosse était encore fraîche. La voix devait être, à en juger par sa rudesse, une voix *tout à fait peuple*.

— Oh ! oh ! oh !

Et cela recommença et recommença.

Tout à coup éclata la voix claire, hautaine et méprisante d'une dame, évidemment de haut parage : « C'est révoltant de se trouver nichée à côté de ce boutiquier ! »

— Pourquoi diable ! vous êtes-vous couchée là, alors ? répondit l'autre.

— On m'y a fourrée bien malgré moi… C'est mon mari… Oh ! affreuses surprises de la Mort ! Moi qui ne vous aurais approché, de mon vivant, ni pour or ni pour argent, me voici à vos côtés parce qu'on n'a pu payer pour moi que le prix de la « troisième catégorie » !

— Ah ! je vous reconnais à la voix. Il y avait, dans le tiroir de ma caisse, une jolie note à vous réclamer !

— C'est un peu fort et assez bête de venir *ici* réclamer le payement d'une facture. Retournez *là-haut* faire vos plaintes à ma nièce : c'est mon héritière.

— Mais par où passerai-je, à présent ? Nous voici bien finis

tous les deux, morts tous deux en état de péché, égaux devant Dieu jusqu’au jugement dernier.

— Égaux au point de vue des péchés, mais non autrement, riposta dédaigneusement la dame. Et n’essayez pas de faire la conversation avec moi, je ne le souffrirais pas.

— Oh ! oh ! oh ! clama encore la voix rude. Toutefois le boutiquier obéit à la dame.

— Ah ! fit le « conseiller », il lui cède ici-même ?

— Et pourquoi, dit le général, n’obtempérerait-il pas ?

— Mais Votre Excellence ignore donc qu’ici les choses ne se passent pas comme dans le monde que nous avons quitté ?

— Et comment se passent-elles donc ?

— Il n’y a plus de rang ni d’égards dus, chez nous, maintenant, puisqu’on affirme que nous sommes morts.

— Quand nous serions mille fois plus morts, il n’en faudrait pas moins de préséances, un ordre social !

Ces gens-là me consolèrent. Si l’on n’est pas amis dans ce funèbre sous-sol, que peut-on demander à l’étage supérieur ?

Je continuai à écouter.

— Non ! moi, je vivrai ! Non ! Je vous dis que je vivrai ! cria une autre voix encore inentendue qui partait de l’espace qui séparait la tombe du général de celle de la dame susceptible.

— Entendez-vous, Excellence ? C’était la voix du conseiller. Voilà notre homme qui recommence ! Tantôt il passe des trois

jours sans souffler mot, tantôt il nous assomme continuellement de sa phrase bête : « Non ! moi je vivrai ! » il est là depuis le mois d'avril et il en revient toujours à déclarer qu'il va vivre !

— Vivre ici ! Dans ce lieu lugubre !

— Il est vrai que l'endroit manque de gaîté, Excellence. Aussi, si vous voulez, pour nous distraire, nous allons taquiner un peu Avdotia Ignatievna, notre susceptible voisine.

— Pas moi ! Je ne puis souffrir cette hautaine pimbêche.

— C'est moi qui ne puis vous supporter ni l'un ni l'autre ! s'écria la pimbêche. Vous êtes assommants tous les deux. Vous ne ressassez que des niaiseries. Voulez-vous, général, que je vous raconte quelque chose d'intéressant ? Je vous dirai comment un de vos domestiques vous a chassé de dessous un certain lit, avec un balai…

— Exécrable créature que vous êtes ! grinça le général.

— Oh ! petite mère Avdotia Ignatievna ! s'écria le boutiquier, tirez-moi d'un doute, je vous en prie ! Suis-je victime d'une horrible illusion ou est-elle réelle, l'atroce odeur qui m'empoisonne !

— Encore vous ! Mais c'est vous qui dégagez une affreuse puanteur quand vous vous retournez…

— Je ne me retourne pas, ma chère dame, et ne puis exhaler aucune odeur. Mes chairs sont encore intactes ; je suis en parfait état de conservation… Mais au fait, ma petite mère, c'est vous qui êtes déjà un peu… touchée. Vous répandez une senteur insupportable, même pour l'endroit ! C'était par politesse que je me taisais jusqu'à présent…

— Ah ! l’être répugnant ! Il empeste et dit que c’est moi !

— Oh ! oh ! oh ! que le temps vienne bien vite du service qu’on célébrera quarante jours après ma mort ! Au moins j’entendrai tomber sur ma tombe les larmes de ma veuve et de mes enfants !

— Bah ! vous croyez que c’est sur ça qu’ils vont pleurer. Ils se boucheront le nez et se sauveront bien vite…

— Avdotia Ignatievna, dit le fonctionnaire d’un ton obséquieux, bientôt les derniers venus commenceront à parler.

— Et y a-t-il parmi eux des gens jeunes ?

— Il y a des jeunes gens, Avdotia Ignatievna. Il y a même des adolescents.

— Eh quoi ! Ils ne sont pas sortis de léthargie ? interrogea le général.

— Votre Excellence sait bien que ceux d’avant-hier ne se sont pas encore éveillés. Il y en a qui demeurent inertes des semaines entières. Hier, avant-hier et aujourd’hui on en a apporté un certain nombre. Autrement dans l’espace de dix sagènes autour de nous, tous les morts seraient de l’année dernière. Aujourd’hui, Excellence, on a enterré le conseiller privé Tarassevitch. J’ai entendu les assistants le nommer. Je connais son neveu ; celui qui conduisait le deuil a prononcé quelques paroles sur la tombe.

— Mais où est-il ?

— Tout près ; à cinq pas de vous, sur votre gauche. Si vous faisiez connaissance avec lui, Excellence ?

— Oh ! moi, faire la première démarche ?

— C’est lui qui la fera de lui-même. Il en sera même très flatté, fiez-vous en à moi, et je…

— Ah ça ! interrompit le général, qu’est-ce que j’entends là ?

— C’est la voix d’un nouveau venu, Excellence. Il ne perd pas de temps ; les morts sont plus longs que cela à se secouer d’habitude !

— On dirait la voix d’un jeune homme ? soupira Avdotia Ignatievna.

— Si je suis ici, c’est bien grâce à cette diablesse de complication qui a tout bouleversé en moi. Me voici mort et si soudainement ! gémit le jeune homme. La veille au soir encore Schultz me disait : « Il n’y a plus à craindre qu’une complication possible », et crac ! le matin j’étais mort.

— Eh bien, jeune homme, il n’y a rien à faire à cela, observa le général assez cordialement. Il semblait ravi de la présence d’un « nouveau ». Il faut en prendre votre parti et vous habituer à notre vallée de Josaphat. Nous sommes de braves gens ; c’est à l’user que vous nous apprécierez… Général Vassili Vassilievitch Pervoiedov, pour vous servir…

— J’étais chez Schultz… Mais cette sale complication de grippe quand j’avais déjà la poitrine malade !… Ç’a été d’un brusque !

— Vous dites la poitrine ? fit doucement le fonctionnaire, comme pour encourager le « nouveau ».

— Oui, la poitrine. Je crachais beaucoup. Puis, brusquement, les crachats cessent, j’étouffe et…

— Je sais, je sais… Mais si vous étiez malade de la poitrine, c’est bien plutôt à Ecke qu’à Schultz qu’il fallait vous adresser.

— Moi je voulais tout le temps me faire transporter chez Botkine et voilà que…

— Hum ! Botkine, mauvaise affaire, interrompit le général.

— Pas du tout ; j’ai entendu dire qu’il était très soigneux de ses malades…

— C’est à cause du prix des services de Botkine que le général disait cela, remarqua le fonctionnaire.

— Vous êtes dans l’erreur ! Il n’est pas cher du tout ; et scrupuleux dans ses auscultations !… Et minutieux dans la rédaction de ses ordonnances ! Voyons, messieurs, me conseillez-vous d’aller chez Ecke ou chez Botkine ?

— Qui ?… Vous ? Où cela ? Le général et le fonctionnaire se mirent à rire.

— Ô le charmant, le délicieux jeune homme. Je l’aime déjà ! s’écria, enthousiasmée, Avdotia Ignatievna. Que ne peut-on le placer à côté de moi ?

Je compris peu cet enthousiasme. Ce « nouveau » était un de ceux que l’on avait enterrés devant moi. Je l’avais vu dans sa bière découverte. Il avait bien la plus répugnante figure qu’on pût imaginer. Il ressemblait à un poussin crevé de peur.

Dégoûté, j’écoutai ce qui se disait d’un autre côté.

Ce fut d’abord un tel tohu-bohu que je ne pus entendre tout ce qui se disait. Plusieurs morts venaient de s’éveiller d’un seul coup. Parmi eux un conseiller de cour qui entreprit bientôt le

général pour lui communiquer ses impressions au sujet d’une nouvelle sous-commission nommée au ministère et d’un mouvement de fonctionnaires. Sa conversation parut intéresser énormément le général ; j’avoue que, moi-même, j’appris ainsi beaucoup de choses que j’ignorais, tout en m’étonnant de les apprendre par une semblable voie. Au même moment s’étaient éveillés un ingénieur qui, un bon moment, ne fit que bredouiller des sottises, et la grande dame qu’on avait inhumée le jour même.

Lebeziatnikov, — c’était le fonctionnaire voisin du général, — s’ébahissait de la promptitude avec laquelle ces morts retrouvaient la parole.

Peu de temps après, d’autres morts commencèrent à donner de la voix. Ceux-ci étaient des morts de l’avant-veille. Je remarquai une toute jeune fille qui ne cessait de ricaner stupidement…

— M. le Conseiller privé Tarassevitch daigne s’éveiller, annonça bientôt au général le fonctionnaire Lebeziatnikov.

— Quoi ? Qu’y a-t-il ? balbutia faiblement le conseiller privé.

— C’est moi, ce n’est que moi, Excellence, reprit Lebeziatnikov.

— Que voulez-vous ? Que demandez-vous ?

— Je ne désire que prendre des nouvelles de Votre Excellence. Généralement le manque d’habitude fait qu’au début chacun ici se sent un peu à l’étroit… Le général Pervoiedov serait honoré de faire votre connaissance et espère…

— Pervoiedov ! Jamais entendu parler de Pervoiedov…

— Que votre Excellence m’excuse, le général Vassili Vassilievitch Pervoiedov.

— Vous êtes le général Pervoiedov ?…

— … Pas moi, Excellence. Je suis le conseiller Lebeziatnikov, pour vous servir, et le général…

— Vous m’ennuyez ! Laissez-moi tranquille !

Cette amabilité calma le zèle de Lebeziatnikov, auquel le général lui-même souffla : « Laissez-le ».

— Oui, général, je le laisse, répondit le fonctionnaire. Il n’est pas encore bien éveillé… Prenons cela en considération… Quand ses idées seront plus claires, je suis sûr que sa politesse naturelle…

— Laissez-le ! répéta le général.

— Vassili Vassilievitch, eh vous, Excellence ! clama du côté d’Avdotia Ignatievna une voix encore inconnue, une voix affecté d’*homme du monde*, je vous écoute depuis un bon moment. Je suis ici depuis trois jours. Vous souvenez-vous de moi, Vassili Vassilievitch ? Je me nomme Klinevitch. Nous nous sommes rencontrés chez Volokonsky, dans la maison duquel, je ne sais pourquoi, on vous laissait aussi entrer.

— Comment ? Le comte Piotr Petrovitch ? C’est vraiment vous ?… Si jeune ! Combien je regrette…

— Moi aussi, je regrette ! Bah ! Après tout, cela m’est bien égal. Je l’ai eue courte et bonne !… Vous savez, je ne suis pas comte, rien que baron. Et nous sommes de tristes barons dans

la famille, valets d'origine et peu recommandables, mais je m'en f… pardon ! je m'en moque. Moi je valais un peu moins que rien, — j'étais un polichinelle du soi-disant grand monde, ou l'on m'avait fait une réputation de *charmant polisson.* Mon père était un malheureux général quelconque et ma mère a été autrefois… reçue en *haut lieu.* — Avec l'aide du juif Zifel, j'ai fabriqué, l'année dernière, pour cinquante mille roubles de billets de banque. J'ai dénoncé mon complice, et tout l'argent c'est *Julie Charpentier de Lusignan* qui l'a emporté à Bordeaux. Imaginez-vous qu'à l'époque j'étais fiancé à Mlle Stchevalevszkaïa, qui avait seize ans moins trois mois et ne sortait guère encore de son pensionnat. Elle possédait quatre-vingt-dix mille roubles de dot… Avdotia Ignatievna, quand j'étais un page de quatorze ans, vous rappelez-vous comment vous m'avez débauché ?

— Ah ! c'est toi, vaurien ! Tant mieux que Dieu t'ait envoyé par ici ! Sans cela l'endroit devenait intolérable.

— À propos, Avdotia Ignatievna, c'est bien à tort que vous accusiez votre voisin le boutiquier d'empester vos alentours. C'est moi qui pue, et je m'en vante ! On m'a fourré dans le cercueil alors que j'étais déjà très avarié.

— Ah ! mauvais drôle ! Mais c'est égal, je suis contente que vous soyez près de moi. Si vous saviez comme c'est morne et bourgeois dans ce coin-ci !

— Je m'en doute et vais introduire un peu de fantaisie dans la bourgade. Dites donc, Excellence ; ce n'est pas à vous que j'en ai, Pervoiedov, c'est à l'autre que je parle, au nommé Tarassevitch, conseiller privé. Je parie que vous avez oublié que c'est moi, Klinevitch, qui, pendant un carême, vous ai

emmené chez Mlle Furie ?

— Je vous entends, Klinevitch, et — croyez-bien…

— Je ne crois rien du tout et je m’en f… moque. Je voudrais, tout simplement, mon cher vieillard, vous embrasser, mais n’en puis rien faire, grâce à Dieu ! Mais savez-vous, Messieurs, eh ! les autres ! savez-vous ce qu’il a fait, ce *grand-papa* ? Quand il est mort, il y a deux ou trois jours, il a laissé un déficit de quatre cent mille roubles dans le trésor. Cette somme était destinée à des veuves et à des orphelins, mais c’est lui qui a empoché le magot, de sorte que pendant huit ans on n’a rien distribué de ce côté-là. Il est vrai qu’il n’y a pas eu de vérification entre temps. Je me figure les nez que font les veuves et entends d’ici les noms d’oiseaux dont notre Tarassevitch est gratifié. J’ai passé toute ma dernière année à m’ébaubir de la force que conservait encore ce vieux roquentin quand il s’agissait de faire la noce. Et il était goutteux, le vieux drôle ! Je connaissais depuis longtemps le coup des veuves et des orphelins. C’était Mlle Charpentier qui m’avait vendu la mèche. Or, un beau jour, un peu gêné, je suis venu le… taper de vingt-cinq mille roubles en le menaçant… amicalement, de manger le morceau s’il ne casquait pas. Savez-vous ce qu’il avait encore en caisse ? Treize mille roubles ! pas un kopek de plus ! Ah ! il est mort à propos, le vieux ! Sacré grand-papa, va ! Vous m’entendez, Tarassevitch ?

— Mon cher Klinevitch, je ne veux pas vous contrarier, mais vous entrez dans de tels détails !… Et si vous saviez toutes les infortunes que j’ai dû soulager, et voilà comme j’en suis récompensé ! — Enfin je vais trouver ici le repos, peut-être le bonheur…

— Je parie qu’il a flairé, tout près de lui, Katiche Berestova !

— Katiche ? De qui parlez-vous ? marmotta fébrilement et bestialement le vieillard.

— Ah ! ah ! Quelle Katiche ? C’est une jeune personne qui a trouvé son gîte à dix pas de vous, à votre gauche. Et si vous saviez, grand-papa, quelle petite saleté ça faisait ! Ça appartenait à une bonne famille, ça avait reçu de l’éducation, de l’instruction en masse, ça avait quinze ans, mais quelle petite gourgandine, quel monstriot ! Eh ! Katiche ! réponds donc !

— Hé ! hé ! hé ! rauqua une voix éraillée de jeune fille.

— Et c’est une bl…on…de ? balbutia le vieux.

— Je vous crois !

— Hé ! hé ! hé ! râla encore la jeune fille.

— Oh ! par exemple ! bredouilla le barbon, moi qui ai toujours rêvé de… dire deux mots à une petite blonde de quinze ans, — tout juste de quinze ans ! — dans un décor comme celui-ci !

— Vieux misérable ! s’écria Avdotia Ignatievna.

— Ne nous indignons pas, trancha net Klinevitch. Le principal est de savoir que nous avons de la gaîté sur la planche. On ne va pas s’ennuyer ici !… Deux mots, Lebeziatnikov, vous, le fonctionnaire !

— Oui, Monsieur… Lebeziatnikov… conseiller… à votre service… Très heureux de…

— Je me f… moque un peu que vous soyez heureux de ci ou de ça. Mais il me semble que je vous connais. Et puis,

expliquez-moi quelque chose, vous, le malin. Nous sommes morts et pourtant nous causons, nous remuons, ou plutôt nous paraissons causer et remuer, — car il est clair que nous ne faisons ni l'un ni l'autre…

— Ah ! Demandez cela à Platon Nikolaïevitch, il pourra vous renseigner mieux que moi.

— Quel est ce Platon ?

— Platon Nikolaïevitch est notre philosophe, un ex-licencié ès sciences et ancien barbacole. Il a jadis publié quelques brochures philosophiques ; mais le pauvre garçon est ici depuis trois mois et ne parle plus guère. Il s'endort lui-même quand il discute ; vous comprenez ! Il lui arrive, une semaine ou l'autre, de jaboter quelque chose d'inintelligible… et c'est tout… Il me semble pourtant l'avoir entendu essayer d'expliquer notre situation. Si je ne me trompe, il croit que la mort que nous avons subie n'est, au moins immédiatement, que la mort du corps, et incomplète ; qu'il subsiste un reste de vie dans notre conscience spirituelle et même corporelle, si j'ose m'exprimer ainsi ; que, pour l'*ensemble*, il se maintient une sorte de vie… par la force de l'habitude, — par inertie, dirais-je, s'il ne semblait y avoir là une espèce de contradiction… Pour lui, cela peut durer trois, quatre, six mois ou même plus… Nous avons ici, par exemple, un brave mort en presque absolu état de décomposition ; eh bien ! ce macchabée se réveille encore environ une fois par six semaines pour murmurer un mot dépourvu de sens, un mot idiot : Bobok, Bobok, répète-t-il alors. Cela prouve qu'il demeure en lui comme une pâle étincelle de… vie !

— Assez stupide, en effet… Mais comment se fait-il

qu’avec une faible… conscience corporelle, je sois si fortement affecté par la puanteur ?

— Ah ! ici notre philosophe s’embrouille, devient terriblement nuageux… Il parle de puanteur morale ; la puanteur de l’âme, voyez-vous cela. Mais je crois qu’il est alors atteint d’une sorte de delirium, disons mystique. C’est pardonnable dans sa situation. Enfin, vous constaterez que, comme dans notre récente vie, si lointaine et si proche, nous passons notre temps à dire des bêtises. En tout cas nous avons devant nous une courte ou longue période de conscience ou de demi-conscience. Le mieux est de l’employer le plus agréablement possible, et pour cela il faut que tout le monde y mette du sien. Je propose de parler tous franchement, en abolissant complètement les vaines pudeurs.

— C’est une idée ! Allons-y carrément ! Laissons la comédie de la honte aux vivants.

Beaucoup de voix firent chorus, des voix, même, que l’on n’avait jamais entendues. Et ce fut avec un empressement tout particulier que l’ingénieur, maintenant tout à fait lucide, donna, en grognant, son consentement. Katiche, elle, éclata de rire.

— Ah ! comme il me sera doux de ne rien cacher ! s’exclama Avdotia Ignatievna.

— Entendez-vous ? Ce sera du joli si Avdotia Ignatievna rompt tout pacte avec l’hypocrisie !

— Dans l’autre vie, Klinevitch, je n’étais pas aussi hypocrite que vous voulez bien le dire : j’avais réellement honte de certaines de mes actions, et je me réjouis de répudier ce sentiment gênant.

— Je comprends, Klinevitch, que vous voulez organiser ce qui nous sert de vie d'une façon plus simple, plus naturelle.

— Je m'en contrefiche ! Je veux m'amuser voilà tout ! Et pour cela j'attends deux mots de Koudeiarov, que l'on apporta hier. C'est un personnage, celui-là ! Nous avons aussi, par ici, un licencié ès sciences, un officier et, si je ne me trompe, un feuilletoniste venu, chose touchante, presque en même temps que le directeur de son journal. Rien que notre petit groupe, d'ailleurs, c'est déjà coquet. On va s'arranger en frères. Moi, pour mon compte, je ne veux mentir en rien. Ce sera mon principal souci. Sur la terre il est impossible de s'arranger sans mentir : vie et mensonge sont des synonymes. Mais ici nous raconterons tout. Je vais commencer ma petite histoire ; je me mettrai tout nu, si l'on peut dire…

— Tous tout nus ! Tous tout nus ! clamèrent des voix.

— Je ne demande pas mieux que de me mettre toute nue ! s'écria Avdotia Ignatievna.

— Ah ! ah ! Je vois que ce sera plus gai que chez Ecke.

— Moi, je vivrai encore ! je vivrai !

— Hé ! hé ! hé ! ricana Katiche.

— Marchez-vous aussi, grand-papa ?

— Je ne souhaite que cela : marcher ! Mais je voudrais que Katiche nous fît part tout d'abord de sa biographie.

— Je proteste ! Je proteste de toutes mes forces ! cria violemment Pervoiedov.

— Excellence, il vaut mieux laisser faire, susurra le conciliant Lebeziatnikov.

— Ce sera infect… ces filles !…

— Il est préférable de laisser dire, je vous le jure.

— On ne sera même pas tranquille dans son tombeau !

— D’abord dans le tombeau on ne donne pas d’ordres, et ensuite nous nous fichons de vous, scanda Klinevitch.

— Monsieur, ne vous oubliez pas !

— Oh ! vous ne me toucherez pas. J’ai donc toute liberté de vous taquiner comme si vous étiez le petit chien de Julie. Vous étiez général, là-haut, mais ici vous êtes… pouah !

— Je ne suis pas… pouah !

— Ici vous êtes en train de pourrir ! Qu’est-ce qui peut demeurer de vous ? Six boutons de cuivre !

— Bravo ! Klinevitch ! hurlèrent les voix.

— J’ai servi mon empereur !… j’ai une épée…

— Avec votre épée, vous pourrez pourfendre les rats du cimetière. Et puis, vous ne l’avez guère tirée, votre épée !

— Bravo, Klinevitch !

— Je ne comprends pas à quoi peut servir une épée, grogna l’ingénieur.

— L’épée, Monsieur, c’est l’honneur…

— Mais j’entendis mal ce qui suivit. Un affreux hurlement s’éleva. C’était Avdotia Ignatievna, l’hystérique, qui s’impatientait. Quand elle se fut un peu calmée :

— Voyons ! on n’en finit pas avec cette discussion ! quand va-t-on, décidément, tout raconter sans pudeur ?…

À ce moment j’éternuai : je fis tous mes efforts pour m’en

empêcher, mais j'éternuai ! Tout devint silencieux comme dans les cimetières peuplés d'hôtes moins bavards.

J'attendis cinq minutes… mais pas un mot, pas un son !

Je pensai que quoi qu'ils eussent dit, ils avaient quelques secrets, entre eux, qu'ils ne voulaient pas révéler, du moins aux vivants.

Je me retirai, mais non sans me dire :

— « Je reviendrai faire une visite à ces gens-là quand ils ne seront plus sur leurs gardes. »

Certes les paroles de tous ces morts me poursuivirent ; mais pourquoi fus-je surtout hanté par ce mot : Bobok ! Je ne sais pourquoi il y a pour moi quelque chose d'horriblement obscène, de cynique, d'effrayant dans ces deux syllabes, surtout *prononcées par un cadavre* en pleine décomposition. Un cadavre dépravé ! Oh ! c'est horrible !

… Bobok !!!

… En tout cas j'irai revoir et entendre à nouveaux ces morts. Ils ont promis leurs biographies, je dois les recueillir. C'est pour moi un cas de conscience. Je les porterai au *Grajdanine* ! peut-être ce journal les insérera-t-il ?

VI

FRAGMENTS DE LA LETTRE D’UNE « PERSONNE »

Plus bas je reproduis une lettre ou plutôt des fragments d’une lettre adressée par « une personne » à la rédaction du *Grajdanine*. Il me serait impossible d’en donner le texte complet, et je n’en livre une portion que pour me débarrasser de la « personne ». Au journal, nous sommes *mitraillés* de ses communications. Cette « personne » énonce la prétention de me *défendre* contre mes ennemis littéraires. Elle a déjà écrit en ma faveur trois « contre-critiques », deux « notes », trois autres notes « improvisées », un « à-propos » et enfin une « observation monitoire ». Dans cette dernière œuvre de polémique rédigée sous forme « d’observation à mes ennemis », elle s’amuse, sous prétexte de me protéger, à me houspiller de telle façon que je puis affirmer n’avoir rien lu de plus féroce dans les factums des plus enragés critiques. Et l’auteur veut que j’insère tout cela ! Je lui ai d’abord déclaré que je n’avais pas le moindre ennemi ; qu’il y avait du mirage dans son cas ; ensuite que les beaux temps du *Citoyen* de 1873 étaient passés (ah ! alors le pauvre journal recevait des paquets d’injures de tous les côtés), mais qu’à présent on me laissait tranquille ; enfin, que je saurais très bien répondre tout seul aux attaques, s’il s’en produisait jamais.

La « personne » se fâcha, me dit des choses désagréables, puis sortit, à mon grand plaisir. Cette « personne » est

évidemment un homme malade. Un de ses articles inséré par nous renferme quelques détails biographiques sur le signataire. C'est « un homme attristé et qui s'attriste chaque jour davantage »… Mais ce qui m'effraie surtout, c'est la force de « volonté civique » déployée par ce collaborateur peu désiré. Dès les premiers mots qu'il m'adressa, je sus qu'il ne souhaitait aucune espèce d'honoraires, qu'il écrivait uniquement par « devoir civique ». Il avoua même que son désir de me défendre était accessoire, qu'il comptait surtout sur ma reconnaissance pour obtenir dans mon journal une sorte de *concession perpétuelle*, un espace à lui, où il pourrait à son aise exposer ses idées. Mais quelles peuvent bien être au juste ses idées ? Il écrit sur tout avec une égale férocité, contrastant avec un besoin d'attendrissement toujours inassouvi. « Il y a dans mon talent, déclara-t-il lui-même un jour dans un de ses articles, 99 p. 100 de fiel et 1 p. 100 de liquide lacrymal. ». Je crois, du reste, que tous les journaux ont été arrosés de sa prose ; à certain périodique il a envoyé jusqu'à quarante lettres pleines de conseils, de bons avis, sur tout et à propos de tout. Il faisait un cours complet de journalisme à l'usage des rédacteurs de cette feuille. Il fallait écrire sur ceci, négliger cela, appuyer sur autre chose. Du reste, il me revient qu'il a une petite notoriété ridicule dans toute la presse. Il dépense les derniers kopeks de sa fortune en affranchissements. Ce qui m'étonne le plus, c'est de ne pouvoir, dans les vingt-huit lettres qu'il m'a adressées, lui découvrir une opinion formelle sur quoi que ce soit. C'est un brouillon assez grossier, somme toute, orné d'un nez rouge, doué d'un verbe fanatique et chaussé de bottes déchirées. Il me dégoûte et m'assomme. Il est vrai qu'il invective fort bien et ne demande pas un sou pour

ce faire. Il est en cela très noble, mais que Dieu les garde, lui et sa noblesse. Trois jours après que nous nous fûmes assez fortement disputés, il revint à la charge et m’apporta la lettre « d’une personne ». Il n’y a pas à dire, j’ai accepté cette lettre, je dois la publier au moins fragmentairement. Impossible d’en reproduire la première partie ; — ce ne sont que grossières invectives à l’adresse des éditeurs de journaux de Pétersbourg et de Moscou. Et le plus joli, c’est qu’il tombe sur eux à cause de leur impolitesse et du vilain ton de leur polémique. J’ai enlevé tout cela aux ciseaux. J’insère le reste. Il est la question de choses plus générales. C’est conçu sous forme d’exhortation à un feuilletoniste quelconque. Il le tutoie comme les vieux lyriques avaient coutume de le faire. Et mon homme a insisté pour que la lettre tronquée commençât au milieu d’une phrase, à l’endroit même où avait passé le coupure des ciseaux. Je voulais intituler sa prose : « Lettre d’une personne ». Il a tenu à ce que le titre fut : « Demi-Lettre d’une personne. » Va pour la « demi-lettre ». Je cite :

« … et n’y a-t-il pas dans le mot « cochon » quelque chose de si attrayant, de si magique, que chacun veut immédiatement le prendre pour son compte ? J’ai toujours remarqué qu’en matière littéraire ce mot assume une signification particulière, dirai-je mystique ? Le « bonhomme » Krylov n’a-t-il pas compris cela, lui qui a, dans beaucoup de ces fables, donné un rôle si important au cochon ?

« Le lecteur qui rencontre ce mot s’émotionne à l’instant et se demande : « Mais, n’est-il pas question de « moi ? » Le mot est énergique et beau, soit ! Mais pourquoi vouloir, ô lecteur bénin, que ce soit toujours à toi, à toi seul, que ce mot

s’applique ? N’y a-t-il pas d’autres cochons que toi ? N’aurais-tu pas des raisons cachées qui expliqueraient ton soupçon ?

« La seconde chose que je te ferai observer, ô ami feuilletoniste, c’est que tu te montres vaniteux dans tes feuilletons : tu fais, dans tes colonnes, une consommation folle de généraux, de princes, d’excellences de toute espèce, qui, d’après toi, seraient toujours pendus à tes trousses. Un jour c’est un prince opulentissime que tu as blagué dans ton article et qui, pour se concilier ta bienveillance, t’invite à diner. Mais toi, l’incorruptible, tu lui signifies nettement qu’il peut garder son diner. — Un autre jour c’est un lord anglais de passage en Russie qui t’interroge, et toi, dans une causerie intime, tu lui dévoiles tous les dessous du pays. Très intéressé et un peu épouvanté, ton lord télégraphie à Londres : crac ! le lendemain, le ministère de Victoria saute ! Je te retrouve sur la Perspective Newky, faisant un tour de deux à quatre et, tout en te promenant, tu expliques le mécanisme gouvernemental à trois politiciens en retraite qui courent derrière toi pour ne pas perdre un mot de ta conférence en plein air.

« Tu rencontres un capitaine de la garde qui a perdu au jeu, et tu lui jettes 200 roubles. En un mot tu es partout, partout où il est « chic » de se montrer ; tu es doué du don d’ubiquité mondaine. La haute société t’obsède d’invitations. Il ne se mange pas de truffes sans que tu en aies ta part ; rien ne se fait sans toi. En province, tu dois passer pour un demi-dieu. Mais crois-tu que l’habitant de Pétersbourg ou de Moscou se laisse éblouir aussi facilement ? Il sait que tu n’es qu’un scribe, payé par ton directeur, que tu loues ceux qui lui plaisent et démolis ceux qu’il voit d’un mauvais œil ; que tu es un dogue qu’on

lance sur qui l’on veut. Encore, si tu défendais une fois par hasard une idée à toi ! Mais on n’ignore pas que tu n’as aucune idée personnelle.·Comptes-tu, après cela, sur mon respect ?

« Autrefois, tu as pu être un honnête et gentil garçon, mais il y a longtemps que tu as oublié cela toi-même. Tes polémiques avec tes contradicteurs et leurs répliques, tout cela ressemble à des batailles de chiens ou à des luttes de gamins qui ne savent pas encore pourquoi ils s’entre-rossent. Toi, vieil enfant à cheveux blancs, tu te bats à coups d’épithètes ordurières.

« Comme tu n’as aucune espèce de conviction, tu cherches à pénétrer le plus possible dans les secrets de la vie intime de ton antagoniste pour pouvoir l’attaquer dans sa conduite, dans ses mœurs, au lieu de raisonner. Tu n’as pitié ni de sa femme ni de ses enfants, qui peuvent te lire. Si l’un de vous deux mourait, l’autre écrirait son oraison funèbre sous forme de pamphlet. J’en viens parfois à imaginer, en prenant connaissance de vos attaques et de vos ripostes, que vous nous cachez quelque chose, que vous avez dû vous battre, salement et traitreusement, dans quelque coin et que vous vous en gardez mutuellement rancune. Quand je lis tes élucubrations, je prends toujours le parti de ton *ennemi*, mais cela change, si j’ai sa copie sous les yeux. Est-ce là le but que vous poursuivez, l’un et l’autre ?

« Et ce que tu es maladroit quand tu démasques tes batteries ! Tu donneras, par exemple, les lignes suivantes comme conclusion à un article furibond, où tu auras tâché de toucher à fond l’adversaire :

« Oui, je vous vois d’ici, M. X…, quand vous aurez lu mes lignes vengeresses. De rage, vous galoperez par la chambre :

vous vous arracherez la tignasse, vous hurlerez contre votre femme, chasserez vos enfants, grincerez des dents, donnerez des coups de poing dans le vide, affolé de fureur impuissante.

« Feuilletoniste, feuilletoniste, mon ami, tu exagères tout, emporté par ta propre rage, ou c'est peut-être toi qui, après avoir savouré la prose de ton contradicteur, cours par la chambre, t'arraches tes derniers cheveux, bats tout le monde chez toi. Tu te trahis toi-même, mon bonhomme ! Tu ferais bien mieux de te rasseoir sur ta chaise et de tâcher d'apprendre à écrire des feuilletons sensés.

« Tiens ! Veux-tu que je t'explique toute ma pensée à l'aide d'une allégorie ? Fais mettre sur une affiche que, la semaine prochaine, jeudi ou vendredi (enfin le jour où tu écris ton feuilleton), tu te présenteras au Théâtre de Berg, ou dans un local de ce genre, et t'exhiberas tout nu. Il se peut qu'il y ait des amateurs : toutes les variétés de spectacles attirent le public contemporain. Mais crois-tu que les spectateurs emporteront une haute idée de toi et t'estimeront dans l'avenir ? Il sera beau, ton triomphe !

« Raisonne un peu, si tu es capable d'un travail cérébral de cette force. Tes feuilletons ne sont-ils pas une sorte d'exhibition analogue ? Ne te mets-tu pas, chaque semaine, tout nu devant tes lecteurs ? Et crois-tu que le jeu en vaille la chandelle ?

« Le plus absurde, c'est que le public n'ignore aucun des motifs secrets de votre guerre. Il ne veut pas savoir, mais il sait ; il passe devant vous indifférent, mais averti. Te figures-tu, homme naïf, qu'il n'ait pas surpris le petit jeu de ton directeur, qui veut *tomber* un journal plus nouveau, peut-être

mieux informé, capable de lui souffler deux ou trois mille lecteurs ?

« Ton cornac est satisfait de toi, me diras-tu. Mais il est bien plus satisfait de lui-même. Si tu l'entendais se congratuler après un bon déjeuner : « Eh ! eh ! il n'y a que moi — et sans un seul collaborateur avouable ! — pour remettre sur pied une entreprise qui périclite ! »

« Te souviens-tu d'Antropka, un héros de Tourgueniev ? C'est un gamin de province, un polisson qui s'est échappé de l'izba paternelle, pour se soustraire aux conséquences d'une sottise, commise par enfantillage. Le père envoie le frère ainé d'Antropka, pour ramener le petit drôle à la maison. Le grand frère crie de tous côtés : « Antrop-ka ! An-trop-ka ! » Rien ne répond. À la fin, du fond d'un ravin, monte une petite voix effrayée : « Qu'est-ce qu'il y a ? crie-t-elle. Qu'est- ce qu'il y a ? » — C'est le père qui veut te fouetter ! » répond le frère ainé avec une joie assez méchante. Naturellement, la petite voix se tait aussitôt. Mais, toute la nuit l'aîné hulule dans le noir : « Antropka ! Antropka ! » Il est furieux de ne pouvoir ramener son frère pour le faire fouetter.

« Eh bien, pour vous, les « Antropka » ce sont ceux de vos nouveaux abonnés qui pourraient croire encore à votre honnêteté. Vous vous égosillez, dans la nuit de vos écrits, à les appeler furieusement :

« Antropka ! Antropka ! »

« Je me permettrai encore une allégorie :

« Imagine-toi que tu es invité dans le monde. Tes articles m'ont amené à croire que tu fréquentais parfois des gens

convenables. Tu arrives chez un conseiller d’État, dont c’est la fête. Les autres invités ont obtenu du maître du logis quelques renseignements sur ton genre d’esprit. Tu te présentes convenablement : tu es bien mis ; tu salues la maîtresse de la maison et lui fais quelques compliments. Tu vois avec plaisir que l’on te regarde avec sympathie et tu te prépares à briller le plus possible. Mais, tout à coup, — horreur ! — tu aperçois dans un coin du salon ton affreux ennemi, le rédacteur du journal hostile. (Tu ignorais qu’il fréquentât la maison.) Du coup, tu changes de visage. Le maître de céans, qui attribue ta gêne à une indisposition passagère, te présente, pour te remettre, à ton fougueux adversaire. Et voilà que tous deux, les champions, vous vous tournez le dos. Le bon hôte s’inquiète d’abord, puis se rassure en pensant que c’est quelque nouvel usage entre gens de lettres, dont on n’a aucune idée au conseil d’État.

« On propose une partie de cartes ; on s’assoit à la table de jeu, et c’est à toi de donner les cartes. Ravi de trouver un prétexte pour ne pas regarder ton ennemi, tu empoignes le paquet de petits cartons peints avec une joyeuse fureur. Atrocité ! On vous a placés, toi et *lui*, à la même table ! Vous ne pouvez, pourtant refuser de jouer avec deux charmantes mondaines, vos partenaires. Elles sont déjà installées. Quelques parentes et amies les ont accompagnées, curieuses de savoir ce que peuvent bien dire deux hommes de lettres quand ils cartonnent. Toutes guettent votre bouche, attendent votre premier geste. Ton adversaire, très calme, dit à une dame : « Je crois, Madame, que c’est à votre tour… » La petite assistance voit là, je ne sais pourquoi, un mot spirituel, et ton cœur se

serre d’envie. Mais il faut jouer ! Tu regardes ton jeu… trois, deux, six, etc., tu grinces des dents — et ton ennemi sourit. Il a des cartes étonnantes ; il gagne ! Un nuage passe sur ta vue ; puis la colère prend le dessus, tu saisis un lourd chandelier de bronze, orgueil du maître de la maison, un chandelier qu’on ne sort qu’aux jours de fête. Tu le jettes à la tête de ton trop heureux antagoniste. Cris perçants, étonnement général ! Tout le monde se lève, mais vous vous êtes déjà pris aux cheveux. Ta partenaire, la jeune dame qui attendait de toi tant de traits attiques, tant de fines ironies, se sauve sous l’aile de son époux, un important colonel du corps des ingénieurs. Ce personnage, vous désignant tous deux, dit, non sans mépris, à sa conjointe : « Je t’avais pourtant prévenue, ma chère, de ce qu’il fallait attendre de nos barbouilleurs de papier contemporains ! »

« Mais on vous a déjà fait descendre les escaliers plus vite que vous ne l’eussiez désiré : on vous a flanqués à la rue. Le maître de céans, qui se sent coupable aux yeux de ses invités, les supplie d’oublier la littérature russe et de recommencer à remuer leurs cartons peints.

« Alors, tu t’es privé d’une bonne soirée que tu aurais passée dans un milieu décent, tu as manqué l’occasion de souper à côté d’une jolie et séduisante dame pétersbourgeoise ! Ton adversaire et toi, vous avez regagné vos tristes logis pour recommencer à vous battre à coups de feuilletons. Et voilà que tu es assez bête pour raconter dans un article tout ce qui s’est passé chez le conseiller ! Tu accuses ce fonctionnaire, tu accuses sa femme, tu en arrives à te révolter contre la coutume de célébrer les fêtes de nos saints, tu attrapes le colonel d’ingénieurs, tu éreintes sa femme (ta partenaire), et enfin,

après toutes ces préparations, tu entreprends ton réel ennemi. Oh ! ici tu n’y vas pas de main morte ! Suivant une détestable coutume générale chez vous autres, feuilletonistes, tu incrimines tout ce que tu peux savoir ou ignorer de sa vie privée. Tu racontes aussi comment vous vous êtes administré une raclée ; tu promets que tu recommenceras à le rosser. Tu aurais envie de joindre à ta diatribe la mèche de cheveux que tu lui as arrachée ! Mais arrive le matin. En attendant l’heure d’aller à ton journal, tu recommences tes galopades à travers la chambre. Tu arrives enfin dans la salle de rédaction, où tu rencontres ton directeur, qui te signifie qu’il s’est raccommodé avec son concurrent, lequel abandonne sa publication et lui cède ses abonnés. Ça s’est passé chez Dussaud, devant une bouteille de champagne, et c’est irrévocable. Il te remercie de tes services, mais se gène peu pour t’avouer qu’il n’a plus besoin de toi. Tu es joli, a présent !

« Tiens ! tu me fais penser aux derniers jours du carnaval, alors que tous les bons *populos* sont soûls du premier au dernier. Les exquis ivrognes arborent des hures insensées et se coudoient à l’entrée des assommoirs. En voici deux qui s’arrêtent à la porte du marchand de vitriol : l’un veut à toute force être un général ; l’autre le dément. Ils s’échauffent de plus en plus. Les « tu mens » pleuvent comme averses ; ils s’excitent jusqu’à la folie. Ah ! c’est bien le même carnaval dans votre satanée presse ! Soûls d’invectives, aussi malhonnêtes les uns que les autres, vous vous traitez de soûlauds et de voleurs, pour rien, pour le plaisir !

« Mais j’en ai assez, de tout cela, et passe à un autre « ordre d’idées… »

VII

PETITS TABLEAUX

I

L’été nous avons les vacances, la poussière et la chaleur, la chaleur, la poussière et les vacances ! Il nous est pénible de rester en ville. Tous nos amis sont partis… Aussi, pour me distraire, me suis-je mis, ces temps-ci, à lire les manuscrits empilés dans la salle de rédaction. Mais je ne me suis résigné à cette lecture qu’en second lieu : d’abord j’ai passé mon temps à gémir en pensant à mon besoin d’air pur, de liberté temporaire, à mon dégoût de rencontrer les rues hostiles pleines de je ne sais quel sable pareil à de la terre glaise pulvérisée. Et j’en ai voulu aux rues. N’est-ce pas un soulagement, quand on est de mauvaise humeur, de trouver coupable quelqu’un ou quelque chose !

Ces jours-ci, j’ai traversé la perspective Newsky de son trottoir ensoleillé à son trottoir sombre. Il faut toujours traverser ladite perspective avec prudence, sous peine de se faire écraser. On regarde de tous côtés, on avance tout doucement, on guette une éclaircie des voitures qui filent toujours par paquets de quatre ou cinq. En hiver surtout, c’est émotionnant ! Grâce au brouillard blanc, à la neige ouatée, vous risquez toujours, au moment où vous vous y attendez le

moins, d'apercevoir, à quelques centimètres de votre figure, les naseaux d'un cheval, rouges comme un fanal de train, et de train express, lancé sur vous à toute vapeur. C'est un cauchemar tout pétersbourgeois ! Vous fuyez juste à temps et quand vous avez atteint l'autre trottoir, ce n'est pas tant le plaisir d'avoir évité un grand danger que vous ressentez, que la joie de l'avoir bravé involontairement. — Oui, ces jours-ci, avec ma prudence acquise en hiver, je traversais la perspective Newsky ; mais quel ne fut pas mon étonnement de pouvoir m'arrêter au beau milieu de la chaussée : pas un chat, pas une voiture ! On aurait pu, avec un ami, s'asseoir sur le macadam et disserter à n'en plus finir sur la littérature russe. Par cette chaleur et cette poussière, je ne vois que traces de roues effondrant le sol et maisons en construction ou en réparation — et l'on répare plus les façades des maisons pétersbourgeoises par *chic* que par désir de les améliorer réellement. Ce qui me frappe toujours dans l'architecture de notre capitale, c'est son manque de caractère et ce mélange de masures de bois croulantes accolées à des édifices imposants et prétentieux : cela produit l'effet de tas de madriers mal équarris voisinant avec de véritables palais. Mais ces palais, eux-mêmes, manquent de tout vrai style. Cela encore est bien pétersbourgeois !

Au point de vue architectural, rien n'est plus absurde que Pétersbourg. C'est un mélange incohérent de toutes les écoles et de toutes les époques. Tout est emprunté et tout est déformé. Il en est, chez nous, des constructions comme des livres. Que ce soit en architecture ou en littérature, nous nous sommes assimilé tout ce qui nous venait d'Europe et nous sommes

demeurés prisonniers des idées de nos inspirateurs. Voyez le style ou plutôt le manque de style de nos églises du siècle dernier : cela n’a aucune espèce de caractère. Voici la copie misérable du style romain à la mode au commencement de notre siècle ; voici du « Renaissance » tel que le conçut l’architecte T…, qui prétendit l’avoir rénové au cours du règne dernier. Plus loin apparait du Byzantin. Mais regardez d’un autre côté, vous retrouverez le style du temps de Napoléon Ier, lourd, faussement majestueux et surtout profondément ennuyeux, quelque chose de grotesque, dont le goût se développa en même temps que celui des abeilles d’or et d’autres ornements d’une beauté analogue. Maintenant, retournez-vous. Ce que vous apercevez là, ce sont des palais appartenant à nos familles nobles. Ils ont été bâtis d’après des modèles italiens et français (d’avant la Révolution). En voici d’autres plus anciens qui rappellent les palais de Venise. Dieu ! comme il sera mélancolique de lire là-dessus plus tard : Restaurant avec jardin, ou : Hôtel Français ! Enfin, voici d’énormes bâtisses tout à fait contemporaines ; là triomphe le style yankee : ce sont des édifices énormes renfermant des centaines de pièces et abritant des entreprises industrielles. On voit tout de suite que nous aussi, aujourd’hui, avons nos chemins de fer, et sommes devenus des « business-men ». Essayons après cela de définir notre architecture : c’est un tohu-bohu qui correspond parfaitement au tohu-bohu du moment présent. Mais de tous les styles employés, aucun n’est aussi lamentable que celui qui prévaut aujourd’hui. Il y a de tout là-dedans ; ces immenses maisons de rapport, aux murailles de carton et aux façades bizarres, possèdent des

balcons « rococo » et des fenêtres pareilles à celles du palais des Doges ; elles ne sauraient se passer d'un « œil de bœuf » et sont invariablement à cinq étages : « Mais, me direz-vous, mon cher, je tiens absolument à jouir d'une fenêtre aussi belle que celles qu'avaient les doges. Corbleu ! Je vaux bien un doge, peut-être ! Il faut aussi disposer d'un certain nombre d'étages pour empiler des locataires qui me serviront l'intérêt de mon argent. Je ne puis pas, pour une vaine question de goût, rendre mon capital improductif ! »

Il est assez curieux que ce chapitre où je commence par parler de manuscrits m'ait conduit à une dissertation sur des choses si différentes.

II

On dit que les malheureux obligés de rester à Pétersbourg l'été, dans la poussière et la chaleur, ont à leur disposition un certain nombre de jardins publics où ils peuvent « respirer » un air plus frais. Pour ma part je n'en sais rien, mais ce que je n'ignore pas, c'est que Pétersbourg est, ces mois-ci, un séjour terriblement triste et étouffant. Je n'ai pas grand goût pour des jardins où se presse la foule ; j'aime mieux la rue où je puis me promener seul en pensant. Des jardins, du reste, où n'en trouverait-on pas ? Presque dans chaque rue, à présent, vous découvrez, au-dessus des portes cochères, des écriteaux qui portent, écrit en grosses lettres : « Entrée du jardin du débit » ou « du restaurant ». Vous entrez dans une cour au bout de laquelle vous apercevez un « bosquet » de dix pas de long sur

cinq de large. Vous avez vu le « jardin » du cabaret.

Qui me dira pourquoi Pétersbourg est encore plus désolant le dimanche qu'en semaine ? Est-ce à cause du nombre des pochards abêtis par l'eau-de-vie ? Est-ce parce que les moujiks ivres dorment sur la perspective Newsky ? Je ne le crois pas. Les travailleurs en goguette ne me gênent en rien, et maintenant que je passe tout mon temps à Pétersbourg, je me suis parfaitement habitué à eux. Autrefois, il n'en était pas de même : je les détestais au point d'éprouver une vraie haine pour eux.

Ils se promènent les jours de fête, soûls, bien entendu, et parfois en troupe. Ils tiennent une place ridicule ; ils bousculent les autres passants. Ce n'est pas qu'ils aient un désir spécial de molester les gens ; mais où avez-vous vu qu'un poivrot puisse faire assez de prodiges d'équilibre pour éviter de heurter les promeneurs qu'il croise ? Ils disent des malpropretés à haute voix, insoucieux des femmes et des enfants qui les entendent. N'allez pas croire à de l'effronterie ! Le pochard a besoin de dire des obscénités ; il parle gras naturellement. Si les siècles ne lui avaient légué son vocabulaire ordurier, *il le lui faudrait inventer*. Je ne plaisante pas. Un homme en ribote n'a pas la langue très agile ; en même temps il ressent une infinité de sensations qu'il n'éprouve pas dans son état normal : or, les gros mots se trouvent toujours, je ne sais pourquoi, des plus faciles à prononcer et sont follement expressifs. Alors !…

L'un des mots dont ils font le plus grand usage est depuis longtemps adopté dans toute la Russie. Son seul tort est d'être introuvable dans les dictionnaires, mais il rachète ce léger

désavantage par tant de qualités ! Trouvez-moi un autre vocable qui exprime la dixième partie des sens contradictoires qu'il concrète ! Un dimanche soir, je dus traverser un groupe de moujiks soûls. Ce fut l'affaire de quinze pas, mais en faisant ces quinze pas, j'acquis la conviction qu'avec ce mot seul, on peut rendre toutes les impressions humaines, oui, avec ce simple mot, d'ailleurs admirablement bref.

Voici un gaillard qui le prononce avec une mâle énergie. Le mot se fait négateur, démolisseur ; il réduit en poussière l'argument d'un voisin qui reprend le mot et le lance à la tête du premier orateur, convaincu maintenant d'insincérité dans sa négation. Un troisième s'indigne aussi contre le premier, se rue dans la conversation et crie encore le mot, qui devient une injurieuse invective. Ici le second s'emporte contre le troisième et lui renvoie le mot qui, tout à coup, signifie clairement : Tu nous embêtes ! De quoi te mêles-tu ? Un quatrième s'approche en titubant ; il n'avait rien dit jusque-là ; il réservait son opinion, réfléchissait pour découvrir une solution à la difficulté qui divisait ses camarades. Il a trouvé ! Vous croyez sans doute qu'il va s'écrier : Eureka ! comme Archimède. Pas du tout ! C'est le fameux mot qui éclaircit la situation ; le cinquième le répète avec enthousiasme, il approuve l'heureux chercheur. Mais un sixième, qui n'aime pas voir trancher légèrement les questions graves, murmure quelque chose d'une voix sombre. Cela veut dire certainement : « Tu t'emballes trop vite ! Tu ne vois qu'une face du litige ! » Eh bien ! Cette phrase est résumée en un seul mot. Lequel ? Mais le *mot*, le sempiternel *mot* qui a pris sept acceptions différentes toutes parfaitement comprises des intéressés.

J’eus le grand tort de me scandaliser.

— Grossiers personnages ! grognai-je. Je n’ai passé que quelques secondes dans vos parages et vous avez déjà dit sept fois… le mot ! (Je répétai le bref substantif). Sept fois ! C’est honteux ! N’êtes-vous pas dégoûtés de vous-mêmes ?

Tous me regardèrent avec stupéfaction. Je crus un moment qu’ils allaient m’attraper et de la belle façon. Il n’en fut rien. Le plus jeune vint à moi et me dit avec douceur :

— Si tu trouves… le *mot* sale, pourquoi *que* tu répètes une huitième fois… le *mot* ?

Le *mot* mit fin à tout débat, et le groupe tituba au large sans plus s’inquiéter de moi.

III

Non, ce n’est pas à cause du langage et des mœurs des pochards que je m’attriste le dimanche plus que les autres jours. Non ! Tout récemment, à ma grande surprise, j’ai appris qu’il y a dans Pétersbourg des moujiks, des travailleurs, des gens de petits métiers qui sont absolument sobres. Ce qui m’a étonné surtout, c’est le nombre de ces gens rétifs aux charmes de la boisson. Eh bien ! Regardez-les, ces gens tempérants ! Ils m’attristent bien plus que les ivrognes. Ils ne sont peut-être pas formellement à plaindre, mais je ne saurais dire pourquoi leur rencontre me plonge toujours dans des réflexions vagues, plutôt douloureuses. Le dimanche, vers le soir (car on ne les voit jamais les jours ouvrables), ces gens qui peinent toute la semaine apparaissent dans les rues. Il est bien entendu qu’ils

sortent pour se promener, mais quelle promenade ! J’ai remarqué qu’ils ne fréquentent jamais la perspective Newsky, ni les voies élégantes. Non, ils font un tour dans leur quartier, reviennent parfois d’une visite chez des voisins. Ils marchent, graves et compassés ; leurs physionomies demeurent soucieuses, comme s’ils faisaient tout autre chose que se promener. Ils causent très peu entre eux, les maris et les femmes. Leurs habits du dimanche sont fanés ; les femmes portent souvent des robes rapiécées qu’on devine dégraissées, lavées, frottées, pour la circonstance. Quelques hommes portent encore nos costumes nationaux, mais la plupart sont vêtus à l’européenne et scrupuleusement rasés. Ce qui me fait le plus de peine, c’est qu’ils me semblent considérer le dimanche comme un jour de solennité morne dont ils cherchent à jouir sans y parvenir jamais. Ils attachent une grande importance triste à leur promenade. Quel plaisir peut-il y avoir à déambuler ainsi par les larges rues poussiéreuses, poussiéreuses même après le coucher du soleil ? Ils me font l’effet de malades maniaques. Ils emmènent souvent des enfants avec eux. Il y a beaucoup d’enfants à Pétersbourg, et les statistiques nous apprennent qu’il en meurt d’énorme quantités. Tous ces gamins que l’on rencontre sont encore très petits et savent à peine marcher, quand ils marchent déjà. N’est-ce pas qu’ils meurent presque tous en bas âge, qu’on n’en rencontre pour ainsi dire jamais de plus grands ?

Je remarque un ouvrier qui va sans femme à son bras. Mais il a un enfant avec lui, un petit garçon. Tous deux ont la mine triste des isolés. L’ouvrier à une trentaine d’années ; son visage est fané, d’un teint malsain. Il est endimanché, porte une

redingote usée aux coutures et garnie de boutons dont l’étoffe s’en va ; le collet du vêtement est gras, le pantalon, mieux nettoyé, semble pourtant sortir de chez le fripier ; le chapeau haut-de-forme est très râpé. Cet ouvrier me fait l’effet d’un typographe. L’expression de sa figure est sombre, dure, presque méchante. Il tient l’enfant par la main, et le petit se fait un peu traîner. C’est un mioche de deux ans ou de guère plus, très pâle, très chétif, paré d’un veston, de petites bottes à tiges rouges et d’un chapeau qu’embellit une plume de paon. Il est fatigué. Le père lui dit quelque chose, se moque peut-être de son manque de jarret. Le petit ne répond pas, et cinq pas plus loin son père se baisse, le prend dans ses bras et le porte. Il semble content, le gamin, et enlace le cou de son père. Une fois juché ainsi, il m’aperçoit et me regarde avec une curiosité étonnée. Je lui fais un petit signe de tête, mais il fronce les sourcils et se cramponne plus fort au cou de son père. Ils doivent être de grands amis tous deux.

Dans les rues j’aime à observer les passants, à examiner leurs visages inconnus, à chercher qui ils peuvent bien être, à m’imaginer comment ils vivent, ce qui peut les intéresser dans l’existence. Ce jour-là j’ai été surtout préoccupé de ce père et de cet enfant. Je me suis figuré que la femme, la mère, était morte depuis peu, que le veuf travaillait à son atelier toute la semaine, tandis que l’enfant restait abandonné aux soins de quelque vieille femme. Ils doivent loger dans un sous-sol où l’homme loue une petite chambre, peut-être seulement un coin de chambre. Et aujourd’hui, dimanche, le père a conduit le petit chez une parente, chez la sœur de la morte, probablement. Je veux que cette tante qu’on ne va pas voir très souvent soit

mariée à un sous-officier et habite une grande caserne, dans le sous-sol, mais dans une chambre à part. Elle a pleuré sa défunte sœur, mais pas bien longtemps. Le veuf n'a pas montré non plus grande douleur, pendant la visite, tout au moins. Toutefois il est demeuré soucieux, parlant peu et seulement de questions d'intérêt. Bientôt il se sera tu. On aura alors apporté le samovar ; on aura pris le thé. Le petit sera resté assis sur un banc, dans un coin, faisant sa moue sauvage, fronçant les sourcils et, à la fin, se sera endormi. La tante et son mari n'auront pas fait grande attention à lui ; on lui aura pourtant passé un morceau de pain et une tasse de lait. Le sous-officier, muet tout d'abord, lâchait à un moment donné une grosse plaisanterie de soudard au sujet du gamin, que son père réprimandait précisément. Le mioche aura voulu repartir tout de suite, et le père l'aura remmené à la maison de Veborgskaia, à Litienaia.

Demain le père sera de nouveau à l'atelier et le moutard avec la vieille femme…

…Et me voilà continuant ma promenade, sans cesser d'évoquer au-dedans de moi-même une série de petits tableaux du même genre, un peu niais, mais qui m'intéressent en m'attristant. Et c'est ainsi que les dimanches pétersbourgeois me disposent peu à la gaîté. Il me paraît que cette capitale, en été, est bien la plus morne ville du monde.

En semaine aussi, on croise beaucoup d'enfants dans les rues ; mais, sans pouvoir dire pourquoi, je fais moins attention à eux. Je me figure qu'il y en a dix fois plus le dimanche. Et quelles petites faces maigres, pâles, scrofuleuses, tristes, surtout chez les enfants qu'on porte encore dans les bras. Ceux

qui marchent déjà seuls n'ont pas non plus des tournures bien réjouissantes. Combien d'entre eux ont les jambes arquées et combien sont déjetés ! Beaucoup de ces petits sont convenablement habillés, mais quelles mines !

Il faut que l'enfant croisse comme une fleur ou comme une feuille sur l'arbre, au printemps. Il aurait besoin d'air, de lumière. Une nourriture fortifiante lui est aussi nécessaire. Et que trouve-t-il à Pétersbourg pour se développer ? Un sous-sol empoisonné des odeurs combinées du Kvass et des choux dégageant une puanteur terrible pendant la nuit, une nourriture malsaine et une perpétuelle demi-obscurité. Il vit dans un milieu où grouillent les puces et les cafards, où l'humidité suinte des murs. Dans la rue, pour se remettre, il respire de la poussière de brique effritée et de boue séchée. Étonnez-vous après cela que les enfants d'ici soient maigres et livides ! Voyez une jolie petite fillette de trois ans, parée, en robe fraîche. Elle est vivace ; elle accourt vers sa mère assise dans la cour de la maison et causant joyeusement avec des voisines. Elle bavarde, la mère, mais elle s'occupe de sa fille. S'il arrive à l'enfant le moindre accident, elle s'empresse de venir à son secours.

Une petite fille profitant d'une seconde d'inattention de sa mère et s'étant baissée pour ramasser un caillou, tomba, s'enroula les jambes dans son jupon et ne put se relever. Je ramassai la mignonne et la pris dans mes bras, mais déjà la mère était arrivée sur moi ; elle avait quitté son siège avant que j'eusse fait le premier mouvement pour tirer d'affaire la petite. Elle me remercia très affablement ; pourtant son œil me disait, malgré elle : « Je t'en veux un peu d'être arrivé avant moi. »

Quant à l’enfant, elle se dégagea vite de mes bras et se précipita au cou de sa maman.

Mais, je vis une autre fillette que sa mère tenait par la main et abandonna tout à coup au milieu de la chaussée, à un croisement de rues où les voitures n’étaient pas rares. Cette maman avait aperçu une connaissance et lâchait là sa petite fille pour galoper au-devant de son amie. Un vieux monsieur à grande barbe arrêta cette femme si pressée en la prenant par le bras :

— Où cours-tu comme cela ? tu laisses ton enfant en danger.

La femme fut sur le point de lui répondre une sottise, je le vis à sa figure ; mais elle réfléchit à temps. Elle s’en fut, d’un air bougon, reprendre la main de la petite, qu’elle traîna à la rencontre de la connaissance.

Voilà de petits tableaux un peu naïfs que je n’oserais pas insérer dans un journal. Dorénavant je tâcherai d’être plus sérieux.

VIII

RÉFLEXIONS SUR LE MENSONGE

Pourquoi, chez nous, tout le monde ment-il ?…

… Je suis sûr que tout le monde va m'arrêter ici en me disant : « Vous exagérez sottement : pas tout le monde ! Vous êtes à court de sujets aujourd'hui et vous voulez tout de même faire votre petit effet en nous lançant au hasard une accusation sensationnelle. » Pas du tout : j'ai toujours pensé ce que je viens de dire là. Seulement, qu'arrive-t-il ? On vit cinquante ans avec une conviction latente, en quelque sorte, et c'est tout à coup, au bout d'un demi-siècle, qu'elle prend, on ne saurait dire comment, une force imprévue, qu'elle devient, pour ainsi dire, vivante. Depuis peu m'a frappé plus vivement que jamais cette idée que chez nous, même dans les classe cultivées, il y a peu de gens qui ne mentent pas. Des hommes très honnêtes mentent comme les autres. Je suis convaincu que chez les autres peuples, dans la plupart des cas, il n'y a guère que les coquins pour altérer sciemment la vérité, et leurs mensonges sont intéressés. Chez nous, on ment pour le plaisir. Souvent on peut affirmer qu'un Russe mentira… par hospitalité, dirai-je presque, pour être agréable à son hôte. On sacrifie ainsi sa personnalité à celle de son interlocuteur. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir entendu les gens les plus scrupuleux exagérer ridiculement le nombre de verstes que leurs chevaux auraient eu la force de parcourir en telle ou telle circonstance ? Cela,

c’était pour amuser l’auditeur et l’exciter à causer à son tour. Et, en effet, le coup ne ratait jamais : votre visiteur, mis en train par votre hâblerie, se rappelait aussitôt avoir vu une troïka dépasser le chemin de fer. Et quels chiens de chasse il avait connus ! Vous continuiez en racontant une histoire extraordinaire sur le talent du dentiste parisien qui vous avait aurifié les dents, ou sur la promptitude folle du diagnostic de Botkine qui vous avait guéri d’une maladie invraisemblable. Vous en arriviez à croire la moitié de votre récit ; on en vient toujours à cela quand on s’engage dans cette voie. Plus tard, quand vous repensiez à la circonstance, revoyant la physionomie intéressée de celui qui vous écoutait, vous vous disiez : « Ah ! non ! ai-je été assez blagueur ! »

Ce dernier exemple n’est pas très heureux, car il est dans la nature de l’homme de presque toujours mentir quand il s’étale sur les détails d’une maladie dont il a souffert. Cela le guérit une seconde fois.

Mais, voyons, ne vous est-il jamais arrivé, en revenant de l’étranger, de prétendre que tout ce qui est survenu dans le pays d’où vous rentrez pendant le temps où vous y avez séjourné, s’est passé sous vos propres yeux ? J’ai encore mal choisi mon exemple. Comment voulez-vous qu’un pauvre Russe soit un être surhumain ? Quel est l’homme qui consentirait à faire un voyage à l’étranger, s’il n’avait pas le droit d’en rapporter des histoires ébouriffantes ? Cherchons mieux. Vous avez dû certainement, dans votre vie, faire des révélations neuves et incroyables sur les sciences naturelles…, sur les faillites ou les fuites de banquiers ; et cela sans connaître un mot d’histoire naturelle ou avoir jamais été au courant des événements du

monde financier. Il est certain que vous avez au moins une fois raconté, comme arrivée à vous-même, une histoire que vous tenez d'une autre personne. Et à qui l'avez-vous narrée ? À l'individu qui avait été le héros de l'anecdote dont il vous avait fait part lui-même. Avez-vous oublié comment, au milieu du récit, l'horrible vérité vous apparaissait. Peut-être était-ce le regard étrange de votre auditeur qui vous avertissait… Malgré tout vous continuiez, ô combien gêné ! Vous brusquiez la fin de l'histoire et vous quittiez précipitamment votre ami, dans quel état ? Tout à votre mirifique récit, vous aviez oublié de demander à cet ami des nouvelles de sa tante malade… vous n'y repensiez que sur l'escalier, vous criiez vite votre question au neveu, qui refermait tranquillement sa porte sans vous avoir répondu. Et si vous venez m'affirmer que vous ne racontez jamais d'anecdotes, que vous n'avez jamais mis le pied chez Botkine, que vous n'avez jamais demandé à un neveu des nouvelles de sa tante en dégringolant l'escalier, je ne vous croirai pas !

Mauvais plaisant, me dira-t-on, un mensonge innocent c'est bien peu de chose ; ça ne décroche rien dans le système de l'univers. Soit, je conviens que tout cela est très innocent ; je ne parle que du grave défaut de caractère qu'indique cette manie de mensonge.

La délicate réciprocité du mensonge est une condition indispensable au bon fonctionnement de la société russe, ajoutera-t-on encore. Bon ! Et je veux bien qu'il n'y ait qu'un butor qui soit capable de vous démentir quand vous parlez du nombre de verstes parcourues, ou des miracles opérés sur vous par Botkine ; un imbécile seul, en effet, peut avoir la prétention

de vous punir sur-le-champ d’une vénielle altération de la vérité. Toutefois ce luxe de petits mensonges est un trait fort important de nos mœurs nationales. Il prouve que nous, Russes, nous avons, je ne dirai pas la haine de la vérité, mais une disposition à la considérer comme prosaïque, ennuyeuse, bourgeoise ; mais, précisément, en l’évitant sans cesse, nous en avons fait une qualité rare, précieuse, inappréciable dans notre monde russe. Il y a longtemps qu’a disparu de chez nous cet axiome que la vérité est ce qu’il y a de plus admirablement surprenant et qu’elle dépasse en inattendu tout ce qu’on peut imaginer de plus fantastique. Et pourtant l’homme a tout transformé de telle façon que les mensonges les plus incroyables pénètrent bien mieux dans l’âme russe, paraissent bien plus vraisemblables que le vrai tout cru. Je crois, du reste, qu’il en est un peu ainsi dans le monde entier.

Cette manie de tout fausser montre encore que nous avons honte de nous-mêmes. Comment en serait-il autrement quand on voit que, dès qu’il aborde la société, le Russe fait tous ses efforts pour apparaître différent de ce qu’il est en réalité ?

C’est Herzen qui a dit, à propos des Russes vivant à l’étranger, qu’ils ne savent pas se tenir dans le monde, parlent très haut quand il faut se taire et sont incapables de dire un mot de façon convenable et naturelle quand on attend quelques paroles d’eux. Et c’est exact. Dès qu’un Russe hors de son pays doit ouvrir la bouche, il se torture pour énoncer des opinions qui puissent le faire considérer comme aussi peu russe que possible. Il est absolument convaincu qu’un Russe qui se montre tel qu’il est sera regardé comme un grotesque. Ah ! s’il emprunte des allures françaises, anglaises, étrangères en un

mot, ce sera tout différent : il aura droit à toute l'estime de ses voisins de salon. Je ferai encore une petite observation : cette lâche honte de soi-même est presque inconsciente chez lui. Il obéit alors à ses nerfs, à une toquade momentanée.

— Moi, je suis tout à fait Anglais de sentiments et de vie, affirmera un Russe. Il sous-entendra : « Donc il faut me respecter comme on respecte tous les Anglais. » Or il n'y a pas un Allemand, pas un Anglais, pas un Français qui rougisse de paraître tel que son milieu l'a créé. Le Russe s'en rend très bien compte, mais il admet, sans que cette conviction soit très claire chez lui, que c'est parce que ces étrangers sont très supérieurs à lui-même, et par conséquent il désirera paraître très allemand, très anglais ou très français.

— Mais c'est très connu, très banal ce que vous racontez, me fera-t-on observer. Soit ; mais voici quelque chose de plus caractéristique : le Russe tiendra essentiellement à passer pour plus intelligent que tout le monde, ou, s'il est très modeste, à ne pas sembler plus bête qu'un autre. Il a l'air de dire : « Avoue que je ne suis pas plus sot que la moyenne et je reconnaitrai que tu n'es pas un idiot dans ton genre. »

Devant une célébrité européenne, le Russe sera ravi de faire des courbettes ; il admirera tout du grand homme, sans examen, de même qu'il voudrait qu'on le sacrât lui-même esprit d'élite sans trop l'étudier. Mais si la célébrité a cessé d'être à la mode, si le personnage a perdu son piédestal, personne au monde ne sera plus sévère que notre Russe dans son appréciation du héros déboulonné. Son esprit railleur ne connaîtra plus de bornes.

Nous serons très naïvement étonnés quand un hasard nous

révélera que l’Europe continue à considérer le grand homme qui n’est plus d’actualité comme un grand homme.

Mais ce même Russe, qui vénère aveuglément le favori du succès, ne voudra jamais convenir en public qu’il soit inférieur à l’homme de génie qu’il viendra d’encenser : « Gœthe, Liebig, Bismark, c’est très bien ! laissera-t-il parfaitement entendre, mais il y a aussi *moi !* »

En un mot le Russe plus ou moins cultivé n’arrivera jamais assez à posséder de grandeur d’âme pour reconnaître franchement une réelle supériorité. Qu’on ne se moque pas trop de mon « paradoxe ». Le rival de Liebig n’aura peut-être même pas achevé ses études au Lycée.

Supposez que notre Russe rencontre Liebig en wagon sans le connaître, et que le savant mette la conversation sur la chimie ; notre ami réussira à placer sa petite réflexion, et il n’y a pas de doute qu’il n’arrive à disserter savamment — sans savoir de ce dont il parlera un autre mot que « chimie ». Il est certain qu’il rendra Liebig malade de dégoût ; mais qui sait si dans l’esprit des auditeurs il n’aura pas *cloué* le grand chimiste ? Car un Russe sait toujours faire un magnifique usage du langage scientifique, surtout quand il ne comprend pas les sujets qu’il traite. Et nous assisterons en même temps à un phénomène particulier à l’âme russe. Dès que l’un de nos compatriotes des classe cultivées se voit en présence d’une « galerie », non seulement il ne doute plus de sa haute intelligence, mais il se figure encore avoir la science infuse.

Dans son for intérieur, un Russe se moque un peu d’être instruit ou ignorant ! Il ne se posera que rarement cette question : « Mais sais-je vraiment quelque chose ! »

S’il se la pose, il y répondra de façon à satisfaire sa vanité, même s’il a conscience de n’avoir que des connaissances rudimentaires.

Il m’arriva à moi-même, tout récemment, d’entendre en wagon, au cours d’un voyage de deux heures, toute une conférence sur les langues classiques : un seul voyageur discourait et tous les autres buvaient ses paroles. C’était un inconnu pour tous ceux qui se trouvaient dans le compartiment. Il était robuste, d’âge mûr, de physionomie distinguée, voire seigneuriale, et parlait en appuyant sur les mots. Il semblait évident, pour qui l’écoutait, non seulement qu’il dissertait pour la première fois sur un pareil sujet, mais encore qu’il n’avait jamais pensé à ce dont il nous entretenait. C’était donc une simple mais brillante improvisation. Il niait absolument l’utilité de l’enseignement classique et appelait son introduction chez nous « une erreur historique et fatale ». Ce fut du reste la seule parole violente qu’il se permit : il avait pris les choses de trop haut pour s’emporter facilement. Les bases sur lesquelles il établissait son opinion manquaient peut-être de solidité, et ses raisonnements étaient à peu près ceux d’un collégien de treize ans ou de certains journalistes, parmi les moins compétents. « Les langues classiques, prononçait-il, ne servent à rien : tous les chefs-d’œuvre latins, par exemple, ont été traduits. Alors, à quoi rime l’étude d’une langue qui n’a plus rien à nous livrer ?… » Son argumentation produisit le plus grand effet dans le wagon, et quand il nous quitta, plusieurs voyageurs, des dames la plupart, le remercièrent du plaisir que ses discours leur avaient procuré. Je suis bien certain qu’il descendit du wagon persuadé qu’il était un génie.

Aujourd’hui les causeries en public (en wagon ou ailleurs) ont bien changé de nature depuis le vieux temps. Maintenant on semble chercher des éducateurs et l’on écoutera toujours favorablement une conversation qui effleurera plus ou moins tous les grands thèmes sociaux. Plusieurs personnes inconnues les unes des autres ont certainement du mal à se mettre à causer ensemble. Il y a toujours au début une certaine réserve gênante. Mais quand on s’y est mis, les interlocuteurs deviennent parfois si sublimes qu’il serait prudent de les retenir pour les empêcher de s’envoler. Il est vrai que souvent l’entretien porte sur des questions financières ou politiques, mais envisagées d’un point de vue si élevé que le public ordinaire n’y comprendrait rien. Ce *vulgum pecus* écoute avec une humble déférence, et l’aplomb des discoureurs s’en accroît. Il est clair que ces lutteurs pacifiques ont peu de confiance les uns dans les autres, mais ils se quittent toujours en bons termes, en se vouant, peut-être, une mutuelle reconnaissance. Le secret pour voyager d’une façon agréable consiste à savoir poliment les mensonges des autres et à les croire le plus possible, on vous laissera, à cette condition, produire à votre tour votre petit effet et ainsi le profit sera réciproque.

Mais, comme je vous l’ai dit déjà, il existe des thèmes généraux qui intéressent tout le public lettré ou illettré, et le plus ignorant a hâte de dire son mot sur ces sujets d’une importance vitale. Il n’est plus alors question simplement de passer son temps aussi agréablement que possible. Je le répète, on veut s’instruire, aujourd’hui. On a soif d’apprendre, de s’expliquer les dessous de la vie contemporaine ; on tient à

trouver des initiateurs, et ce sont les femmes, les mères de famille, surtout, qui sont impatientes de découvrir ces prophètes du nouveau. Elles réclament des guides, des conseillers sociaux. Elles sont disposées à tout croire. Il y a quelques années, alors que des notions exactes manquaient sur notre société russe elle-même, leur entreprise était presque sans aboutissement possible. Mais aujourd'hui leur champ d'investigation s'est élargi. Cependant on peut dire que tout discoureur doué d'un extérieur à peu près convenable (car nous gardons une fatale superstition qui rend tous les Russes de faciles victimes mystifiées par ce qu'on appelle les belles manières), tout discoureur de bonne apparence et disposant d'un vocabulaire fleuri aura des chances de convaincre ses auditeurs de tout ce qui lui plaira d'affirmer. Il est juste d'ajouter qu'il devra, pour cela, faire montre d'opinions dites « libérales ». Mais cette observation étaient presque inutile.

Un autre jour me trouvant encore en wagon, — c'était tout récemment — je pus entendre un de nos compagnons de route nous développer tout un traité d'athlétisme.

L'orateur était un personnage à tête d'ingénieur mondain, grave d'ailleurs, et visiblement tourmenté du maladif besoin de se faire des prosélytes. Il débuta par des considérations sur les monastères. De ces couvents, je pouvais facilement conjecturer qu'il ne savait rien. Il se figurait que les monastères nous avaient été imposés par un décret sacerdotal et que l'État devait les doter, pourvoir à leur frais, les entretenir en un mot. On l'aurait bien surpris en lui apprenant que les moines forment des associations indépendantes. Partant de sa croyance

à un parasitisme légal, il exigeait, au nom du libéralisme, leur fermeture immédiate. Par une légère extension de ses idées, il en vint tout naturellement à l'athéisme absolu. Ses convictions, disait-il, étaient basées sur les sciences exactes, naturelles ou mathématiques. Il en radotait, de ses sciences naturelles et de ses mathématiques ! On l'aurait menacé de mort qu'il n'eût pu, d'ailleurs, citer un seul fait relevant de ses sciences. Tout le monde l'écoutait *pieusement* : « Pour mon compte, pérorait-il, je n'apprendrai qu'une seule chose à mon fils : à être un honnête homme et à se moquer du reste. » Il était convaincu que nous n'avons besoin d'aucune espèce de doctrines supérieures à celles qui régissent le train-train de l'humanité ; que l'on trouve, pour ainsi dire dans sa poche, les clefs qui ouvrent le domaine du bien : la fraternité, la bienfaisance, la moralité, etc. Pour lui le doute n'existait pas. Comme le discoureur dont je parlais plus haut, il remporta un succès éclatant. Il y avait là des officiers, des vieillards, des dames, des jeunes gens. On le remercia lui aussi, quand il descendit du wagon, d'avoir parlé d'une façon aussi délicieusement intéressante. Une de nos voisines de compartiment, une mère de famille, une femme très distinguée, fort élégante et bien de sa personne, alla même jusqu'à nous faire savoir que, désormais, elle se garderait bien de voir dans l'âme autre chose qu'une « fumée quelconque ». Bien entendu le monsieur à tête d'ingénieur mondain descendit du wagon avec plus de respect pour lui-même qu'il n'en avait éprouvé en y montant.

Ce respect qu'un tas de gens de cette force ressentent pour leur propre valeur est une des choses qui me stupéfient. On ne peut pas s'étonner de ce qu'il existe des sots et des bavards.

Mais ce monsieur n’était pas un absolu sot. Ce n’était, sans doute, non plus, ni un mauvais homme, ni un malhonnête homme ; je parie même que c’était un bon père de famille. Seulement il ne comprenait rien aux questions qu’il avait traitées. Est-ce qu’il ne se dira jamais : « Mon bon Ivan Ivanovitch (je le baptise pour la circonstance), tu as discouru à perdre haleine et pourtant tu ne sais pas un traître mot de ce que tu as raconté là. Tu as barboté dans les mathématiques et dans les sciences naturelles quand mieux que personne tu es conscient d’avoir oublié tout ce qu’on t’a enseigné là-dessus. Elle est loin aujourd’hui l’école spéciale où tu as étudié ! Comment as-tu osé faire une sorte de cours à des personnes inconnues de toi et dont quelques-unes ont affecté de se sentir « converties » par ton radotage ? Tu vois bien que tu as menti depuis le premier mot jusqu’au dernier. Et tu as été fier de ton succès ! Tu ferais mieux d’être honteux de toi-même ! » Il aurait cent fois raison de s’adresser cette petite semonce ; mais, voilà ! il est probable que ses occupations habituelles ne lui laissent pas le temps de se préoccuper de ces futilités. Je crois qu’il à dû éprouver un vague remords, mais il aura vite passé à un autre sujet de méditations en se disant qu’après tout *ce n’était pas un cas de conscience*. Cette absence de bonne et saine honte chez les Russes est pour moi, un phénomène étrange. On nous dira que cette inconscience est générale chez nous ; mais c’est justement pour cela que je désespère parfois de l’avenir d’une telle nation, d’une telle société.

En public, un Russe sera un européen, un citoyen du monde, le chevalier défenseur des droits humains ; tant pis si dans son for intérieur il se sent un homme tout différent, très fermement

convaincu du contraire de ce qu’il a professé. Rentré chez lui il s’écriera au besoin : « Eh ! au diable les opinions et même la liberté ! Qu’on me fouette si l’on veut, je m’en moque ! »

Vous souvenez-vous de ce lieutenant Pirogoff, qui fut, il y a une quarantaine d’années de cela, fouetté dans la rue Grande-Mistchanskaïa par un serrurier nommé Schiller ? Il est regrettable que les Pirogoff soient trop nombreux pour que l’on puisse les fouetter tous : « Tant pis, se dit Pirogoff, on n’en saura rien ! » Rappelez-vous que le lieutenant fustigé alla, tout de suite après la raclée reçue, manger un gâteau feuilleté pour se remettre de ses émotions et que le soir même il se distingua, à la soirée donnée par un haut fonctionnaire, comme mazurkeur incomparable. Qu’en pensez-vous ? Croyez-vous qu’au moment où il torturait, en dansant, ses membres bleuis et douloureux, il avait oublié la contondante correction ? Non, certes, il ne l’avait pas oubliée, mais il se disait sans aucun doute : « Bah ! personne n’en saura rien ! » Cette facilité du caractère russe à s’accommoder de tout, même d’une mésaventure honteuse, est grande comme le monde…

Je suis sûr que le lieutenant Pirogoff était si bien au-dessus des sottes vergognes qu’il aura, le soir en question, fait sa déclaration d’amour à sa danseuse — la fille de la maison, — et l’aura formellement demandée en mariage. Elle est presque *tragique* cette situation d’une jeune fille qui va se fiancer avec un homme qu’on a triqué dans la journée et auquel « ça ne fait rien » ! Et que pensez-vous qu’il serait arrivé si elle avait su que son prétendant avait reçu la schlague et si l’officier rossé et content s’était avisé quand même de lui faire une déclaration ? L’aurait-elle épousé ? Hélas ! oui !… à la

condition que le monde ne fût pas mis dans le secret de la tripotée administrée à l'amoureux.

Je crois que l'on peut, cependant, en général, s'abstenir de ranger les femmes russes dans la catégorie des Pirogoff. On remarque de plus en plus dans notre population féminine une réelle franchise, de la persévérance, un sentiment vrai de l'honneur, un goût louable pour la recherche de la vérité, sans oublier un fréquent besoin de se sacrifier. Les femmes russes, d'ailleurs, se sont toujours plus distinguées en cela que les hommes. Elles ont, de tout temps, témoigné d'une plus grande horreur pour le mensonge que leurs frères et leurs maris ; et beaucoup d'entre elles ne mentent jamais. La femme est chez nous plus persévérante, plus patiente dans sa tâche ; elle aspire plus *sérieusement* que l'homme à faire son œuvre et à la faire pour l'amour de l'œuvre elle-même, et non plus seulement pour *paraître*. Nous pouvons, il me semble, attendre un grand secours d'elle.

ARTICLES SUR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Du journal "Grajdanine" de l’année 1873

Extrait du n° 41.

Voici une opinion du journal anglais *Daily News* sur ce qui se passe actuellement en France :

« De nombreux indices nous font croire qu’il se prépare en France un nouveau coup d’État dont on ne masquera pas l’illégalité en le revêtant des formes les plus parlementaires.

« Du reste, l’assemblée de Versailles ne peut, à aucun point de vue, être considérée comme un parlement : elle a cessé d’en être un le jour où, s’emparant de toutes les prérogatives gouvernementales, elle a retiré aux électeurs toute action sur les destinées du pays. Elle ne représente, pour le moment, qu’une oligarchie qui ne retient le pouvoir qu’en abusant du mandat qui lui a été confié. »

Plus loin, le même journal ajoute, à propos du comte de Chambord :

« Selon toutes les probabilités, le prétendant est un homme honnête, bien qu’égaré. S’il existe un point sur lequel il ne devrait céder à aucun prix, c’est bien la question du drapeau

blanc. On dit, d'ailleurs, qu'on vient d'imaginer un moyen de tout arranger, en apparence : on ajouterait à l'étendard tricolore un ruban ou un plumet blanc. Maintenant, à quoi bon le symbole, si ce qu'Il représente est effectivement détruit ! Le comte de Chambord, lui-même, n'est qu'un symbole. En dehors de la monarchie traditionnelle dont il s'apprête à immoler l'emblème, il ne représente absolument rien. En acceptant le drapeau révolutionnaire, — ou il consent à n'être qu'un monarque qui pactise avec la Révolution, — ou il joue une comédie. Il n'est pas bien difficile d'accepter une constitution : un trait de plume y suffit. Mais demeurer fidèle à cette constitution sa vie durant, mais l'appliquer selon sa lettre et son esprit pendant de longues années, voilà une tâche à laquelle le comte de Chambord pourrait bien faillir, s'il ne se méfie pas de certaines influences. C'est une grosse affaire que de réformer sa nature, son éducation, que de faire table rase de ses convictions. Si sincère que soit le comte de Chambord, sera-t-il de force à opérer en lui-même cette autre révolution ? Pourquoi le comte de Chambord, après s'être trahi lui-même, resterait-il fidèle à la France ? Nous ne l'accusons pas de duplicité ; mais il a donné maintes preuves d'une faiblesse de caractère qui pourrait inspirer à son entourage plus d'une dangereuse velléité d'incartades. Il y a là un péril pour le pays. Les hommes de Versailles peuvent faire du comte de Chambord le Roi de l'Assemblée, mais ils semblent impuissants à fonder de façon stable son pouvoir sur le sol français. Le duc de Broglie et ses amis se figurent que ce qui était possible en 1789, demeure faisable en 1873. Ils oublient tout un siècle et tout un régime politique implanté en France pendant ce siècle. L'école des « restaurateurs historiques » —

et le duc de Broglie en est un des plus typiques représentants, — est composée d'antiquaires et non de vrais conservateurs. »

À côté de l'article du *Daily News*, voici quelques opinions des plus caractéristiques de Louis Veuillot, dans le journal des Jésuites, *l'Univers* :

« Quelques vieux Huguenots fidèles à Henri IV disaient, pour excuser son abjuration, que « Paris valait bien une messe ». Henri V est entouré de politiciens qui cherchent à lui prouver que Paris vaut bien un engagement pris envers la Révolution.

Rien ne leur parait plus simple. Le Roi, pourtant, n'est pas de leur avis : « Ce qui est à faire, dit-il, ne peut se faire qu'au nom de tout le monde et avec le concours de tout le monde, sous les ordres d'un chef obéi. Je suis l'homme qui divise le moins. Entre vos mains, je ne serais plus que l'un de vous, vivant dans un état de division avec vous et avec moi-même. »

Ils objectent que le peuple n'est pas fait pour le Roi, mais bien le Roi pour le peuple. Il répond que c'est justement là sa pensée, et que voilà pourquoi il ne renonce pas au difficile métier qui est le sien ; qu'eux ne sont ni le peuple ni le Roi, et que le Roi ne fait pas son devoir en obéissant aux ordres d'une faction. Ils objectent encore, et lui répond que l'entretien est fini et qu'il ne fait pas de marchandages.

On en est là. Tous les raisonnements des visiteurs ne rencontrent qu'un silence obstiné. Il est aujourd'hui évident que Henri V n'est pas sorti de son programme. Ce n'est point par hauteur qu'il tient bon encore, c'est par conviction. L'anarchie ne se guérit que par la monarchie, qui est l'état

naturel des Français. Il ne s’agit pas de théories plus ou moins ingénieuses qui vont contre la nature du pays. La monarchie peut rétablir l’ordre ; tout autre système ne peut que l’imposer pour un temps. La France a été libre sous la monarchie, de même qu’un homme se porte bien quand il obéit aux exigences de son tempérament. Henri V semble dire : « Je suis beaucoup et je puis beaucoup, grâce au principe que je représente. Sans ce principe, je ne suis rien, je ne puis rien et ne me mêle plus de vous sauver. Avec ce principe, j’épurerai l’air vicié qui vous tue ; sans ce principe, je ne suis qu’un expédient et je tombe aux expédients, continuellement contrarié par vous. Gardez M. de Broglie, gardez M. Thiers, essayez de M. Gambetta ; je n’ai plus rien à y voir.

« Mon drapeau vous épouvante ? Vous avez tort. En tout cas, j’y tiens et vous devez comprendre que j’ai raison. Je vous ai annoncé que je l’arborerais ; ce n’est ni bravade ni caprice. Au seul point de vue politique, la nécessité me l’impose. C’est tout ce que je réclame pour le massacre des miens et pour mon long exil. Il est la figure et le symbole de mon principe. En vous le voyant porter, je sentirai que la réconciliation est faite et sincère, que vous avez oublié vos offenses et que j’ai pardonné le mal que vous m’avez fait. Si j’abandonnais mon drapeau, pour arborer le vôtre, vous ne m’estimeriez plus. Vous vous regarderiez toujours comme les vainqueurs et me considéreriez comme le vaincu. Vous vous souviendriez mieux du sang des miens, versé sur l’échafaud qu’abritait votre étendard, et vous m’accuseriez de ne me le rappeler que trop. Je ne réclame que ce réclame mon honneur, qui devient le vôtre. Pourquoi voudriez-vous qu’en remontant sur le trône, j’eusse l’air d’un

pénitent ? Je n’ai point imploré et n’implore point une grâce. Je reviens par mon droit, et non par la force des armes. Mon droit et votre volonté se trouvent d’accord, si bien que mon retour sous mon drapeau, que vous n’aimez point, est honorable, et pour vous et pour moi. Il n’en serait plus de même dans d’autres conditions. Sans dignité, sans justice, notre réconciliation perd toute sa valeur. Il faut quelque chose qui dise que j’oublie et que vous regrettez. Conviendrait-il que l’on pût m’accuser d’usurper le drapeau des Napoléons ? Je laisse aux Napoléons leur drapeau avec leur histoire, depuis Arcole jusqu’à Sedan. Le drapeau blanc peut vivre de sa propre gloire. Qu’il rentre en France pur de tout combat contre les Français ! Ce ne sera pas sa moins belle auréole. »

Ainsi pourrait parler Henri V. Il se tait, et cela vaut mieux encore. Il n’a pas besoin de dire ce que la France comprend assez. Sa cause triomphe d’elle-même, sans discours. On peut épargner les paroles quand les faits sont assez éloquents. La monarchie ou l’anarchie, un vrai monarque ou rien ! La couronne, indispensable à notre salut, n’est pas nécessaire à son honneur. Il peut la porter avec gloire et, s’il ne la porte pas, il aura eu la gloire de la refuser par honneur. Nulle situation humaine ne saurait promettre de plus belles et de plus libres destinées. Ce vainqueur aura été, à lui seul, son armée et son conseil. Autour de lui, point de soldats ; il ne s’aidera ni de l’or, ni des conspirations. Il arrivera au travers de terribles obstacles, mais sans avoir rien à payer, sans avoir à être ingrat, sans effusion de sang, ne tenant à la main que son étendard proscrit. »

Ces deux opinions sur le comte de Chambord, exprimées par

deux journaux européens, d’idées absolument dissemblables, sont des plus intéressantes. Au fond, elles se rencontrent presque. Le *Daily News* ne s’indigne que parce que le prétendant a donné une preuve de faiblesse en semblant faire une concession. Louis Veuillot affirme qu’il n’y a eu aucune concession et que les plénipotentiaires viennent d’eux-mêmes chez l’héritier du trône, pour lui arracher une promesse imprudente, mais que le « Roi se tait ». On assure que Louis Veuillot serait mieux informé que les autres.

L’alliance de toutes les fractions de la Droite, terrifiée par l’attitude de la portion républicaine de l’Assemblée Nationale, qui a manifesté l’intention de résister avec une énergie surhumaine aux menées des monarchistes, — cette union des Droites a nommé une commission définitive sous la présidence du général Changarnier. La commission est chargée d’élaborer le texte des dernières propositions à adresser au comte de Chambord, et de recevoir sa réponse désormais irrévocable. Les travaux de cette commission sont naturellement tenus dans le secret le plus absolu, mais on arrive quand même à en connaître les résultats. On sait, par exemple, que l’entente demeure complète entre la Droite et le Centre droit. On n’ignore pas davantage que la dernière députation chargée des suprêmes propositions adressées au comte de Chambord est déjà en route pour la résidence de ce dernier et qu’elle hâtera son retour le plus possible. Elle doit apporter une réponse définitive. On dit de la façon la plus sérieuse et dans les milieux les plus autorisés que même dans le cas où le comte de Chambord refuserait péremptoirement le drapeau tricolore, l’entente entre les diverses parties de la Droite demeurera

inébranlable. On ajoute — et ceci nous paraît bien peu raisonnable — que, dans cette occurrence, on proclamera quand même la monarchie en prenant pour roi le comte de Paris. Une autre version, peut-être plus vraisemblable, veut qu'en présence d'une fin de non-recevoir du comte de Chambord, les Chambres, dès leur prochaine réunion — (le 5 novembre) — prorogent les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, en évitant, bien entendu, de proclamer immédiatement la République. On verra donc se prolonger pendant une période indéfinie l'insupportable état de choses actuel. — Plus tard, à l'aide des baïonnettes, on arrivera peut-être à une solution définitive : Monarchie ou République… Pour l'instant on ne se soucie que de faire vivre le plus longtemps possible l'Assemblée Nationale. Et *il est très probable* que les choses s'arrangeront selon les désirs de cette Assemblée. On s'étonne toutefois de voir des légitimistes renoncer au comte de Chambord pour une question de drapeau et, malgré toutes les apparences, il pourrait se faire que tout se terminât au gré du prétendant. L'article de Veuillot a du poids : son journal est le véritable interprète de l'opinion royaliste en France.

Toutefois, le *Daily News* prétend savoir que Henri V est décidé à des concessions. Alors à quoi lui servira l'article de Veuillot ?… Une seule chose est certaine : on n'a aucun renseignement précis sur les ultimes résolutions du prétendant.

Le Président du Conseil des ministres, M. le duc de Broglie, dans un banquet donné à Neville-Dubon, à l'occasion d'une inauguration de chemin de fer, a prononcé un discours dans lequel il s'est déclaré franchement monarchiste et a insisté sur le droit absolu qu'avait l'Assemblée de proclamer la forme de

gouvernement qu’elle jugerait la plus avantageuse pour la France (lisez : la Monarchie). « Néanmoins, a-t-il ajouté, les formes de l’organisation civile également chères à tous, parmi nous, resteront intangibles. » En d’autres termes, il a promis que le comte de Chambord accepterait le drapeau tricolore et les principes de 89. Tout le monde sait que le duc de Broglie est le plus ardent champion de la monarchie et qu’il fait le possible et l’impossible pour éviter toute dissension entre royalistes. Il veut satisfaire tout le monde et, par conséquent, amener le prétendant à accepter le drapeau tricolore. Mais ce qu’il y a en tout cela de plus caractéristique, c’est de voir un membre d’un gouvernement dit républicain, un président du Conseil des ministres, se permettre, dans un banquet, en public enfin, de si franches déclarations royalistes. Cette « action légère » du duc (certains journaux la qualifient ainsi) atteste, en tout cas, chez l’orateur et ses amis, une confiance aveugle dans le victoire de la monarchie. Il nous semble qu’avec des vues moins optimistes, un personnage officiel aussi haut placé aurait montré plus de réserve.

Quoi qu’il en soit, je crois que dans fort peu de temps, dans trois semaines, nous pourrons avoir des surprises.

Veuillot nous a tracé de Henri V un portrait fort noble. Il se peut que le comte de Chambord refuse le trône pour ne pas trahir ses principes. Mais il n’est pas impossible qu’en dépit de la question du drapeau, le prétendant obtienne, après un vote de l’Assemblée, une majorité quelconque, supposons-la très petite, d’une à dix voix. Il pourrait arriver qu’en présence d’un succès si minime, presque honteux, Henri V ne se décidât pas à accepter la couronne. Mais alors qui saurait empêcher les

Jésuites de venir calmer ses scrupules en lui représentant que l’occasion est peut-être unique, que le peuple est déshabitué de la royauté, qu’il est grossier, sans clairvoyance, en partie même non baptisé ; que, dans le cas improbable où il se révolterait, il faudrait se servir de l’obéissance du maréchal de Mac-Mahon et monter malgré tout sur le trône, ne fût-ce que pour, enfin, baptiser ce peuple obtus et insensé et le rendre religieux et heureux malgré lui ?

Nous préférerions, certes, voir le comte de Chambord inébranlable dans ses principes, car alors il y aurait de par le monde un homme ferme et magnanime de plus, et il est bon que les peuples aient le plus souvent possible l’exemple de tels hommes devant les yeux…

… Maintenant il n’y aurait rien d’extraordinaire à ce que les républicains eûssent le dessus au dernier moment… Dans ce cas on dissoudrait l’Assemblée actuelle, et la République ne tarderait pas à être définitivement proclamée.

Mais laissons de côté pour l’instant cette hypothèse et occupons-nous d’une question des plus intéressantes et qui appartient à un ordre de faits beaucoup plus probables.

Supposons tout d’abord que le comte de Chambord soit déjà monte sur le trône ; que les républicains soient dispersés ; que Mac-Mahon ait suivit la volonté de l’Assemblée ; que le pays soit complètement pacifié, du moins en apparence, et que tout semble aller le mieux du monde avec la nouvelle orientation. Il se trouve des Français pour décider à l’avance que Henri V donnera à la France dix-huit années de sécurité et de bonheur, pour le moins. Fort bien (j’estime pourtant que la période de dix-huit ans est exagérément longue). Mais enfin admettons

quelques années de calme et de prospérité. Voici le comte de Chambord fermement installé sur son trône : croyez-vous que tout soit dit pour cela ?

Veuillot affirme que la plus grande force de Henri V réside dans son inexpugnable fidélité à ses principes ; que ce n'est qu'en ne cédant ni un pouce, ni un atome de son terrain, qu'il gardera le pouvoir de sauver la France. C'est entendu ; mais que fera précisément le nouveau roi pour sauver son royaume ?

Le premier principe de Henri V est que son autorité sera avant tout légitime. Mais cette légitimité appartient à un monde purement idéal, tandis que les restaurateurs de monarchies font agir des ressorts très matériels. J'admets que le roi soit intimement persuadé de la légitimité de son pouvoir, mais s'ensuit-il que tous les Français pensent comme lui à ce sujet ? Si un tel phénomène peut s'accomplir, certes la France n'aura plus rien à désirer ; pour la première fois en ce siècle, elle sera vraiment unie et pourra être infiniment heureuse et libre. Napoléon III, pendant toute la durée de son règne, a été forcé de travailler à l'affermissement de sa dynastie dans son pays. S'il avait pu se distraire de ce souci fatal, que de catastrophes eussent été évitées, celle de Sedan entre autres ! Mais, toujours hanté de la néfaste obsession, il dut entreprendre bien des œuvres qui, loin de tendre au bonheur de la France, n'avaient pour but que d'assurer le trône à ses descendants. Les Français se rendirent parfaitement compte de la nature des préoccupations de leur souverain et l'observèrent avec inquiétude tant qu'il régna. Si le chef du Gouvernement ne croyait pas à la stabilité de son pouvoir, comment ses sujets eussent-ils pu montrer une foi plus robuste que la sienne ?

Et alors, tout à coup un miracle va convertir ce peuple sceptique, par force ! Il va croire à la légitimité du pouvoir de Henri V, qui sera ainsi débarrassé du souci qui perdit Napoléon III. Toutes les difficultés seront tranchées : le roi, voyant la foi que son peuple aura mise en lui, ne saura s'empêcher de croire en son peuple ; ne craignant plus d'intrigues et de complots devenus impossibles, il donnera toutes les libertés à ses sujets : liberté de la presse, liberté de réunion, liberté dans l'administration et tant d'autres ; il pourra même faire quelques essais de communisme si cela ne nuit pas à tout et à tous.

Mais une telle entente ne se verra qu'en rêve.

Nous ne voulons pas répéter les opinions du *Daily News*, du *Times*, de Thiers ou de Tocqueville, qui, dans un discours récent, proclamait que la France est par excellence un pays démocratique, où une monarchie absolue ne serait plus supportée. L'esprit démocratique de la France a été, pendant tout un siècle, le sujet d'interminables controverses et la question est loin d'être résolue. Nous nous bornerons à constater qu'il existe en ce pays une forte prévention contre l'ancien régime, qu'il y a près de cent ans que la monarchie absolue y a été détruite et que six ou sept générations de Français ont grandi émancipées. Je ne parle même pas du peuple, de la *populace*, qui ne sait ce que tout cela veut dire et qui, assurément, ne voit pas aujourd'hui la nécessité d'aller jurer fidélité au comte de Chambord, parsemer de fleurs le chemin qu'il suivra le jour de son entrée dans Paris, baiser les sabots de son cheval blanc !

Le comte de Chambord a déclaré qu'il n'est pas le roi d'un

parti, qu’il veut être le roi de tous. Mais c’est encore en cela que je trouve son rêve fantastique.

« Sans le consentement universel des Français à la monarchie traditionnelle, les Français ne peuvent être heureux », disent les légitimistes. Soit, mais comment obtenir ce consentement universel, comment surtout sauter par-dessus cent ans d’émancipation ? Tout cela n’est qu’un rêve. Le comte de Chambord, qui croit sérieusement que tous les Français le réclament, nous fait l’effet d’un doux aliéné.

Voyons ! les légitimistes sensés qui n’agissent pas à tort et à travers ou qui ne sont par poussés par un espoir de places et de dotations, ou encore sourdement influencés par les cléricaux, voyons ! ces légitimistes-là doivent avoir un plan ; ils ne peuvent pas croire à un fabuleux consentement universel aussi inattendu que s’il tombait des nuages ! Il faut savoir quel est ce plan. Car il n’est pas suffisant d’entrer en France, de s’asseoir sur un trône entouré des « baïonnettes obéissantes » de Mac-Mahon et de croire que l’on règne. Il est indispensable de faire quelque chose, d’apporter avec soi quelque idée nouvelle, de dire quelque parole inspirée, capable de vaincre le « mauvais esprit » de tout un siècle. Remarquez que ce mauvais esprit s’est formulé en une doctrine prometteuse de grands biens, qu’il s’est condensé en une sorte d’évangile anti-chrétien qui a trouvé des prosélytes passionnés, qu’il propose à la société de nouveaux principes moraux, qu’il se fait fort de reconstruire le monde sur de nouvelles bases, de réédifier pour jamais la tour de Babel.

Parmi les sectateurs de cette nouvelle religion se trouvent des hommes d’une haute intelligence ; ils ont pris une grande

autorité sur ceux qui sont las d’attendre le règne du Christ, qui sont déshérités des biens terrestres ; et ceux-là se comptent par millions. Eh bien ! il faudrait que le comte de Chambord dise quelque chose à ces gens-là ; ou alors à quoi servirait sa venue ? « Quels sont les résultats jusqu’à présent certains de son avènement au trône ? On peut prévoir que le faubourg Saint-Germain ne sera plus désert et qu’on va remettre à neuf ses vieilles façades ; que les prêtres redeviendront riches, que les grâces des vicomtes et des marquises vont ressusciter. Nous assisterons à l’éclosion de quelques nouvelles modes et de quelques bons mots inédits ; on inventera quelque nouvelle chinoiserie pour l’étiquette de la cour, chinoiserie promptement adoptée par toutes les cours européennes ; on découvrira de nouvelles figures de ballet, des danses de salon insoupçonnées, de nouveaux bonbons, de nouveaux cuisiniers.

Dans la très petite Chambre des députés, à laquelle on concédera un très petit pouvoir, surgiront, d’un côté, de minuscules doctrinaires, de l’autre d’inperceptibles héros du libéralisme ; et la Gauche de cette chambre lilliputienne sera plus grotesque, s’il est possible, que la Droite, car elle sera dans une position stupide et ridicule. Peu à peu un mécontentement sourd naîtra dans le peuple ; le « mauvais esprit », qui est encore jeune, mûrira et deviendra tout à fait méchant… Puis un beau matin, le Roi signera quelques ordonnances. Paris s’agitera ; on mettra sur pied la troupe, qui attendra les rebelles, les crosses en l’air, et le mauvais esprit s’infiltrera jusque dans le Palais…

Certes, parmi les légitimistes, il en est beaucoup qui désirent faire leur devoir, et le comte de Chambord est le premier

d'entre eux. Mais leur devoir est, à leurs yeux, de combattre le fameux « mauvais esprit » et de le vaincre. C'est leur but quand ils partent en guerre comme à présent. Mais le désir et la réalité sont deux choses différentes. Une question se pose encore. Comment lutter contre les principes nouveaux qui désagrègent l'ancienne société ? On n'obtiendra un résultat qu'en mettant de son côté la violence et l'intolérance cléricales. Alors la réponse à notre question est simple et claire : il faudra restaurer le pouvoir temporel du Pape. Et ils auraient bien tort, les purs de la légitimité qui repousseraient cette idée.

C'est en vain que le comte de Chambord nous assurera qu'il ne fera pas la guerre au nom du Pape, qu'il ne ramènera pas avec lui le « Gouvernement des curés » ; il a eu beau écrire dans ce sens à un député, on ne peut croire qu'il n'aura pas la main forcée. Quelques observateurs commencent à deviner que tout ce mouvement légitimiste si subit et si violent ne cache peut-être qu'une machination cléricale, que son premier mot d'ordre est parti de Rome et qu'il tend à la restauration du pouvoir temporel du Pape. Naturellement les cléricaux n'ont inventé ni le comte de Chambord ni le parti légitimiste, mais ils s'en sont emparés. Quelques indices sont caractéristiques. Voici deux prétendants catholiques en Europe : le comte de Chambord et don Carlos ; on a pu noter l'agitation cléricale en Allemagne, agitation du reste justifiée par la situation que créent aux catholiques de ce pays des lois nouvelles sur l'Église. Partout on organise des pèlerinages, qui serviront à rapprocher de Rome des Français, des Allemands et des Suisses des classes populaires. Tout cela fait penser à une immense

agitation soulevée partout dans l'intérêt du Pape, toujours infaillible, mais privé de ses domaines. Ce mouvement clérical est, peut-être, surtout important parce qu'il nous fait assister à la *dernière* manœuvre du catholicisme, au dernier essai tenté pour intéresser au sort de Rome les rois et les puissants de ce monde. Cet ultime expédient pourrait bien ne pas réussir et démontrer au gouvernement pontifical qu'il ne faut plus compter sur les princes, ni sur les hauts personnages. Croyez qu'après cela Rome saura s'adresser aux peuples eux-mêmes, comme elle commence à le faire, du reste, après avoir été jusqu'à leur cacher le texte des évangiles en en prohibant les traductions. Le Pape saura aller au peuple, pieds nus, mendiant, couvert de haillons, mais suivi d'une armée de vingt mille Jésuites experts en la direction des âmes humaines. Karl Marx et Bakounine seront-ils de force à lutter contre ces pieuses troupes ? J'en doute. Le catholicisme sait faire, quand il le faut, des sacrifices et tout concilier. Est-il bien difficile d'assurer au peuple ignorant et souffrant que le communisme et le christianisme ne sont qu'une seule et même chose ; que le Christ n'a parlé que de communisme, encore et toujours de communisme ? Rome pousse déjà en avant certains socialistes, pourtant instruits et intelligents, qui donnent aveuglément dans le panneau et prennent l'Antéchrist pour le Christ.

Henri V ne pourra éviter de faire la guerre en faveur du Pape, justement parce que nous vivons dans les dernières années où une pareille campagne ait quelque chance d'être populaire. Si Henri V avait le pouvoir de venger la France battue, rançonnée, dépouillée de l'Alsace et de la Lorraine par l'Allemagne, nul doute que ce redresseur de torts n'affermirait son trône pour

longtemps. Ah ! si, dès qu'il aurait ceint la couronne, il s'avisait de déclarer la guerre aux Allemands, il ne serait pas suivi. Ce serait trop tôt et l'on risquerait trop. Mais le sort du Pape combattu et bafoué en Allemagne peut éveiller mille sympathies en France. Avec le temps on verra que l'Allemagne seule a intérêt à maintenir le Pape dans sa situation actuelle et à prêter son appui à la politique du roi d'Italie. Peu à peu, des pourparlers à l'indignation, de l'indignation au soulèvement populaire, la question papale conduira la France, *malgré elle*, à une guerre contre l'Allemagne.

Les Français n'iront pas tout bonnement se battre pour l'Alsace, mais il prendront fait et cause pour le Pape, et la guerre est capable de devenir populaire. Le comte de Chambord ne pourra laisser échapper une telle occasion.

Nous supposons qu'il sorte vainqueur de cette guerre, que la France se couvre de gloire, reprenne ses provinces perdues, et que le pape fasse son entrée à Paris pour assister à la pose de la première pierre d'une église quelconque. (On l'a bien invité récemment à une cérémonie de ce genre.) Après tous ces grands événements on laissera le glorieux Henri V mourir tranquillement sur le trône… Mais nous en revenons toujours à ceci : la monarchie aura-t-elle, pour cela, poussé de profondes racines en France ; — et chassera-t-elle à jamais le « mauvais esprit » qui attend toujours son tour ? Le « mauvais esprit » est plus fort que le pape et ses cardinaux, même après leur entrée triomphale à Paris ; il est peut-être aussi plus *pur*. Ce n'est pas appuyé sur une armée sacerdotale que le roi pourra dire au peuple la parole nouvelle entendue. Ou alors il croira que cette parole doit exalter la guerre pour le Christ, convertir à Dieu les

libres-penseurs et pousser vers les fonts baptismaux la foule des prolétaires non baptisés. Comment sauverait-il autrement la France, le Roi Très Chrétien ? Ne se doute-t-il pas un peu qu'au train où vont les choses actuellement, c'est sur le sol français qu'auront lieu les premières batailles entre la société nouvelle et les partisans des vieilles doctrines ? Ne sait-il pas aussi que c'est la crainte de ces terribles choses qui fait trembler la société française ou du moins ceux de ses membres qui, comblés de biens terrestres et épouvantés de leur perte possible, appellent à leur secours n'importe quel gouvernement « fort » ? C'était déjà la peur des ennemis d'en bas qui avait décidé les conservateurs à accepter Napoléon III. S'ils tombent d'accord pour réclamer la venue du comte de Chambord, n'est-ce pas parce qu'ils espèrent trouver en lui un protecteur ? Mais où leur champion trouvera-t-il des hommes pour les défendre dans une lutte si formidable ? Est-il même capable de comprendre la situation vraie ? Non, assurément, malgré cette « bonté de cœur » que l'on célèbre sur tous les tons. Ne sera-t-il pas intimidé par la pauvreté des moyens dont il disposera pour agir ? S'il n'en est pas effrayé, comment ne pas reconnaître en lui un pauvre homme ignorant, borné, ou peut-être un candidat à la folie ? Où est-elle, à présent, la réponse à notre question ? À l'aide de quoi, de quelles forces, la Légitimité parviendra-t-elle à « sauver » la France ? Un prophète de Dieu n'en viendra pas à bout ; bien moins encore le comte de Chambord. Et le prophète lui-même serait lapidé.

L'esprit moderne, l'esprit de la société nouvelle triomphera très probablement parce que, seul, il apporte une idée nouvelle, positive, destinée sans doute plus tard à transformer l'Europe.

Nous croyons que le monde ne sera sauvé qu'après la visite du « mauvais esprit ». Et ce mauvais esprit est bien près de nous. Nos enfants le verront peut-être à l'œuvre.

En nous posant le problème que nous avons essayé de résoudre selon nos forces, nous ne voulions que justifier deux lignes d'un précédent compte rendu de politique étrangère. Nous pensons plus que jamais que si le comte de Chambord monte sur le trône, ce sera pour deux jours. Mais ne voulant pas être accusé de légèreté, nous avons tenté de démontrer non seulement que la Royauté légitime est à présent impossible en France, mais encore qu'elle n'y pourrait produire aucun effet utile, aussi bien aujourd'hui que dans le futur. C'est la forme de gouvernement qui possède le moins de moyens pratiques pour guérir la France.

Quant à la République, nous avons dit aussi ailleurs qu'on est déjà « *las* » d'elle, et nous tâcherons ultérieurement d'expliquer l'intention que nous avons eue en employant cette expression que nous ne voudrions pas voir prendre pour une plaisanterie.

Extrait du n° 43 du journal "Grajdanine", 1873.

Voici un mois qu'à commencé en France, à Trianon, le procès du maréchal Bazaine. Malgré l'époque troublée et les inquiétudes qu'inspire la possibilité de prochains changements politiques qui peuvent tout remettre en question, ce procès passionne la France et l'Europe. Il excite une curiosité de plus

en plus grande. Nous assistons à l'évocation d'événements récents, terribles pour les Français ; nous revoyons les commencements de cette guerre affreuse, l'effondrement si subit d'une dynastie qui prédominait politiquement en Europe. Puis combien d'énigmes, de problèmes demeurés encore insolubles ! Ces hésitations, ces désunions, ces intrigues au moment où la France avait besoin de l'aide de tous les siens !

Le maréchal Bazaine est traduit devant un conseil de guerre, parce que, s'étant enfermé dans une ville fortifiée de premier ordre, Metz, disposant d'une armée nombreuse, de tout l'outillage militaire nécessaire et de vivres pour des mois, il a pris le parti de se rendre aux Allemands avec toutes ses forces en hommes et en munitions sans avoir même subi un assaut. (Les troupes prussiennes n'avaient tenté aucun effort offensif ; elles s'étaient bornées à bloquer la forteresse.) Le maréchal se trouvait dans la position la plus favorable pour retarder, diviser, et affaiblir les armées ennemies dans leur marche vers le cœur de la France. Il a livré tout, hommes, armes, bagages, drapeaux ; et ces drapeaux, on affirme que c'est intentionnellement qu'il ne les a pas détruits, sans doute sur la demande des Allemands, avec lesquels il était en relations continuelles, multipliant les pourparlers clandestins, les entrevues mystérieuses et peut-être s'attardant à de vagues marchandages dont l'objet n'avait rien de militaire.

Voilà l'essence de l'accusation. Il est probable que, devant le Conseil, bien des choses vont s'éclaircir ; mais combien d'autres resteront dans l'ombre jusqu'au jour où l'Histoire fera la lumière. En dernier lieu le maréchal est accusé de trahison… Envers qui ? Prenons bien garde à cette question, elle est d'un

intérêt capital, si l’on veut bien songer à l’état singulier dans lequel vit la France d’aujourd’hui.

À la fin du règne de Napoléon III, le maréchal Bazaine était cité comme l’un des chefs les plus habiles de l’armée impériale. Quand, voici environ un an et demi, on commença à parler de l’éventuelle comparution de l’homme de Metz devant un conseil de guerre, l’un de ses confrères, un maréchal dont nous regrettons d’avoir oublié le nom (ne le surnommait-on pas le « brave soldat » ?) s’écria : « Quel dommage ! C’était pourtant le moins incapable de nous tous ! »

Or cet homme, « le moins incapable », avait reçu le commandement d’un corps d’armée extrêmement important. Mais tout allait de travers au moment de cette guerre entreprise avec tant de légèreté. Il n’y avait pas de vrai commandement en chef. Sans aucune aptitude militaire, l’empereur s’effaçait le plus souvent, mais il lui arrivait parfois de donner des ordres qui, naturellement, entravaient la marche de toute action sérieuse. Mais tout le mal n’était pas là. Tous ces vieux guerriers, Canrobet, Niel, Bourbaki, Frossart, Ladmirault, etc. convoqués devant le conseil, s’expriment sur le compte de Bazaine avec une déférence extrême. Leurs dépositions intéressent vivement le public. Ils appuient tous sur la bravoure extraordinaire du maréchal, citant, par exemple, cette bataille de Saint-Privat où Bazaine, bien qu’il eut à diriger tous les mouvements de la journée, se distinguait au premier rang des combattants. « Toutefois, peut-être, n’a-t-il pas compris toute l’importance de cette bataille », ajoutent quelques-uns des illustres témoins. L’a-t-il comprise ou non ? Toujours est- il que ce jour-là, les soldats armés de fusils à tir rapide, ne

pouvaient, faute de cartouches, se servir de leur chassepots que toutes les deux minutes environ. Il convient d'ajouter que des bataillons entiers abordaient le champ de bataille après un jeûne de vingt-quatre heures. Du reste, les révélations faites sur le manque d'organisation et la pénurie des vivres de l'armée impériale ont stupéfié l'Europe. Nous nous souvenons d'un télégramme adressé par l'empereur Napoléon à l'impératrice Eugénie (longtemps avant le désastre de Sedan). Par ce télégramme l'empereur priait la Régente de commander le plus tôt possible deux mille marmites en fonte. Cette dépêche avait toujours ceci de consolant, que si elle reconnaissait que l'on avait pas d'ustensiles pour faire bouillir la soupe, elle semblait d'autre part admettre l'existence des éléments de cette soupe. Ou alors pourquoi commander des marmites par télégramme ? … Mais, d'après le témoignage du maréchal Canrobert, les soldats se battaient à Saint-Privat après vingt-quatre heures d'abstinence forcée ;… le lendemain et le surlendemain, ils ne mangeaient pas davantage. Or,vers cette époque, les marmites étaient sûrement arrivées de Paris…, mais elles étaient arrivées trop tard. Tout, du reste, arriva trop tard au cours de cette campagne extraordinaire. L'empereur, pour s'être mis en retard, perdit l'instant où il aurait pu se replier sur Paris avec son armée, après ses premières et graves défaites. Ce n'eût peut-être point été pour lui le salut, mais cela pouvait lui épargner quelques infortunes. Il se passa malheureusement alors ce qui s'était passé, comme nous l'avons dit, pendant tout son règne. Préoccupé de sa dynastie plus que du bonheur du pays qu'il gouvernait, il s'était trouvé entraîné à se servir de mille expédients dangereux pour la France. Si bien que ce souverain puissant se trouvait n'être qu'un chef de parti et non

le premier des Français. La retraite sur Paris, avec une armée battue, mais encore capable de combattre, lui fit peur. Il craignait le mécontentement du pays, la perte de son prestige, l'émeute et même la révolution. Il préféra capituler à Sedan sans conditions, s'en remettant pour le sort de sa dynastie et le sien propre à la générosité des vainqueurs. Sans doute, on ne sait pas encore ce que le roi de Prusse et lui ont bien pu se dire lors de leur entrevue. Il y a des quantités de secrets d'alors qui ne se découvriront que dans un avenir plus ou moins éloigné. Mais il est certain que l'empereur se figurait, grâce à sa capitulation avec toute son armée, conserver plus sûrement son trône. Il ne songeait qu'au péril révolutionnaire. *L'homme de parti* ne pensa pas à la France.

Le maréchal Bazaine ne dut pas s'en préoccuper davantage. Après s'être enfermé dans Metz avec des forces considérables, il semblait se refuser à reconnaître le Gouvernement de la Défense Nationale, formé aussitôt après la capture de l'empereur. Il préfèra, lui aussi, capituler et priva ainsi la France de sa dernière armée qui, bien qu'enfermée dans Metz, pouvait encore être très utile, rien qu'en immobilisant, devant les murailles de la place forte, une grande partie des troupes des envahisseurs. Il est impossible de s'imaginer que Bazaine, en se rendant aussi prématurément et dans des conditions aussi humiliantes, n'eût pas conclu avec l'ennemi quelque engagement secret qui, comme de raison, ne fut pas tenu. En tout cas, il est évident que Bazaine aimait mieux livrer son armée qu'en demeurer le gardien au profit de la révolution.

Le maréchal, bien qu'il mente certainement aujourd'hui devant le conseil de guerre et se propose, sans doute, de mentir

bien davantage dorénavant, n’a pu cacher toutes ses impressions de ce temps-là. Il a dit carrément qu’il n’y avait alors aucun gouvernement digne de ce nom, qu’il ne pouvait prendre au sérieux la fourmilière de politiciens qui s’agitait dans Paris. « Mais, lui a riposté le duc d’Aumale, président du Conseil de guerre, s’il n’y avait pas de gouvernement, il y avait la France. »

Ces paroles du duc ont produit, sur l’auditoire et sur tout le pays, une impression incroyable. Évidemment elles ont été dites au maréchal coupable pour qu’il comprit qu’il n’était pas jugé par une faction, par un parti, mais par la France vendue, trahie par lui dans le seul intérêt de son parti.

On ne saurait justifier un homme qui a trahi sa patrie ; mais ceux qui jugent le traître sont-ils bien dans le vrai ? Voilà ce que nous voudrions approfondir. Ne se sentent-ils pas un peu coupables aussi, ces juges qui eurent leur part de responsabilité dans les malheurs qui ont fondu sur leur pays ? Le maréchal Bazaine ne ressemble-t-il pas, jusqu’à un certain point, à ces boucs émissaires qui portaient le poids de tous les péchés de tout un peuple ?

En effet, que pouvait-il voir de Metz ? Supposons un instant que l’homme de parti cédât chez lui la place au citoyen. Quel spectacle lui présentait alors Paris ? Il est vrai que l’insurrection du 4 septembre n’avait même pas fondé la République. Ses chefs s’étaient simplement groupés sous le nom de « Gouvernement de la Défense Nationale ». Mais ceux qui s’étaient mis à la tête du mouvement ne pouvaient inspirer à un homme comme Bazaine, énergique et actif, quelles que fussent ses fautes, qu’un sentiment de répulsion bien naturel.

Le maréchal Trochu, cet inintelligent maniaque, tous ces Garnier-Pagès, ces Jules Favre, honnêtes et braves gens, mais devenus d'impuissantes momies ; tous ces autres héros phraseurs que l'on trouve aux débuts de toutes les révolutions parisiennes, voilà les gouvernants que l'homme de Metz apercevait en face de lui !… Aux yeux de Bazaine, ces mannequins sans talent, incapables successeurs des incapables de 1848, étaient, eux aussi, des hommes de parti, honnêtes sans doute, encore une fois, mais républicains avant d'être français. Alors, si lui, renonçant à ses préférences politiques, oubliait tout pour ne servir que son pays, il serait forcé de se mettre à la remorque des sectaires de la démocratie ? Il ne sut s'y décider.

Un peu plus tard, de ce piteux groupe de gouvernants un homme se détacha qui, montant en ballon, s'envola à l'autre bout de la France. De son propre chef, il se proclama ministre de la guerre, et toute la nation, assoiffée d'un gouvernement quelconque, en fit quelque chose comme un dictateur. L'homme s'en fut nullement déconcerté. Il fit preuve d'une grande énergie, gouverna, comme il put, le pays, créa des armées, les équipa. Aujourd'hui on l'accuse d'avoir jeté l'argent à tort et à travers ; on affirme qu'avec les sommes qu'il a dissipées, il aurait pu mettre sur pied des troupes cinq fois plus considérables. Mais Gambetta pourrait répondre qu'à sa place, ses critiques auraient peut-être dépensé encore cinq fois plus sans fournir un seul soldat.

En bien, cet homme de valeur et d'énergie avec qui Bazaine eût pu collaborer sans honte, cet homme qui a beaucoup travaillé pour la France est encore, pourtant, un sectaire qui met la République au-dessus de la France. Il l'a presque avoué

naguère. Il ne dirait plus une chose pareille, à présent qu'il attend patiemment et sagement son tour, qu'il a le bon sens de soutenir chaleureusement le grand citoyen Thiers qui, cependant, l'a destitué il y à trois ans. Mais dans son âme et conscience, je suis sûr qu'il demeure toujours avant tout homme de parti. (On dit même que c'est cette qualité qui le rend si cher à la masse des républicains.)

Donc toujours les partis et les hommes de parti ! (Il est vrai que, pendant cette année funeste, surgirent quelques phénomènes consolants. Des Chouans bretons, légitimistes nés, vinrent, leurs chefs en tête, combattre pour la patrie et luttèrent vaillamment sous l'image de la Vierge qui ornait leurs drapeaux, unis *pour quelque temps* au gouvernement des républicains et des *athées*. Les ducs d'Orléans combattirent aussi l'ennemi dans les rangs républicains.) Malheureusement ces derniers gâtent la belle opinion qu'on aurait pu se faire de leur patriotisme désintéressé d'alors, en coopérant à l'agitation royaliste. On comprend qu'en 1870 ils ont surtout vu une occasion de revenir sur l'eau.

Mais la plaie de la France, c'est la perte de cette idée que l'union est nécessaire, et ce sont encore des hommes de parti qui jugent le maréchal Bazaine et lui reprochent d'être demeuré fidèle à son parti, à lui. En condamnant Bazaine, vont-ils comprendre cela, les Français.

Extrait du n° 44 du journal "Grajdanine", 1873.

La conspiration monarchiste de la majorité de l'Assemblée

Nationale contre la France ne paraît pas finir de façon brillante. Le prétendant, au dernier moment, a définitivement refusé le drapeau tricolore. Comme de raison, le projet de le proclamer roi est tombé de lui-même pour un temps. Mais ces conspirateurs de l'Assemblée Nationale se sont remis bien vite à conspirer. Ils veulent faire proroger leurs pouvoirs coûte que coûte et même en dépit de la loi. S'ils réussissent — et à en juger par un télégramme de Versailles du 5 novembre, il y a des chances pour qu'ils atteignent le but visé — cette affaire aura une conclusion lamentable pour le pays.

À la fin d'un de nos comptes rendus nous disions que le comité Changarnier, c'est-à-dire le noyau de la coalition de tous les partis et sous-partis de la Droite, effrayé de la persévérance des républicains et de l'indignation du pays, avait décidé d'envoyer à Salzbourg, au prétendant, une dernière députation, chargée d'arracher quelques concessions. Cette démarche démontrait que si les royalistes affirmaient que tout était arrangé entre le comte de Chambord et eux, il n'y avait, au contraire, aucune entente pratique. Il est même possible que, non contents de tromper la France, ces brouillons trop pressés se trompaient entre eux et s'abusaient eux-mêmes chacun en particulier.

Tout à coup paru une nouvelle sensationnelle : le compte de Chambord acceptait tout, aussi bien les principes de 89, « chers à tous les Français », qu'une constitution et que le drapeau tricolore. Il semble étonnant que ces habiles négociateurs aient tout compris de travers et cependant on a prétendu, et à Versailles et à Paris, que leur récit de leur entrevue avec le prétendant était de tous points inexact. Le comte de Chambord

n’avait rien accepté, rien promis. L’Assemblée lui aurait fait alors demander une confirmation de ses engagements. Mais dans le journal l’*Union* parut une lettre du prince, adressée à M. Chesnelong, dans laquelle il était dit que toute idée de concession était définitivement écartée. On crut savoir, un peu plus tard, que le comte de Chambord s’était montré fort hautain, et que MM. Chesnelong et Cie n’aurait même pas osé souffler mot de leur réelle mission. M. Chesnelong se serait borné à dire qu’il ne venait pas poser de conditions au chef de la branche légitime, mais bien pour lui expliquer respectueusement la situation. Le comte aurait répondu qu’il ne cherchait pas bassement le pouvoir pour le pouvoir lui-même ; qu’il ne voulait que consacrer à la France sa force et sa vie… « Je souffre loin de la France, aurait-il ajouté, et elle souffre sans moi. Nous sommes nécessaires l’un à l’autre. » M. Chesnelong serait alors entré dans des considérations très vagues, s’expliquant à peine sur la Charte, qui ne devait être ni imposée au roi, ni absolument offerte par lui, mais dont le projet pourrait être examiné par le roi et par l’assemblée. À peine aurait-il effleuré la question du maintien des droits civils et religieux, de l’égalité devant la loi et du pouvoir législatif à attribuer également au roi et aux représentants… Et aussitôt M. Chesnelong se serait mis à s’excuser. Ses paroles n’étaient pas dictées par une méfiance injurieuse envers le comte de Chambord. S’il s’était permis d’aborder ces matières, c’était afin que fussent écartées toutes causes de malentendus pouvant fausser l’opinion publique.

Au sujet du drapeau, M. Chesnelong aurait doublé la dose d’excuses. Le comité Changarnier avait eu la main forcée

quand il s’était arrêté à cette rédaction : « Le drapeau tricolore est maintenu et ne pourra être changé qu’à la suite d’un accord survenu entre le roi et l’Assemblée. » (Remarquez cette formule ; elle signifiait que, dès son intronisation, le roi serait libre d’arborer à nouveau le drapeau blanc avec le consentement, même partiel, des représentants du pays. Une délibération et une voix de majorité suffiraient pour qu’il ne fût plus question du drapeau tricolore. Du consentement de la France, on ne parla même pas.) Et M. Chesnelong aurait résumé la décision princière en les deux articles qui suivent : 1° Le comte de Chambord n’exige aucun changement de drapeau *jusqu’au moment où il prendra le pouvoir* ; 2° Il proposera alors à l’Assemblée une résolution conforme à son honneur et capable de satisfaire la nation et l’Assemblée.

C’est avec tout cela que Chesnelong était parti et c’est cette décision si honorable et si satisfaisante que l’Assemblée aurait fait supplier le comte de Chambord de bien vouloir confirmer.

Or le comte n’a rien confirmé du tout, et sa lettre semble mettre fin — pour l’instant — à toute tentative de restauration. Voici ce qu’il a écrit à M. Chesnelong :

« Quoique, malgré tous vos efforts, les malentendus ne se dissipent pas, je déclare que, de mes précédentes déclarations, je ne désavoue rien et ne retire rien. Les prétentions qui se produisent à la veille de mon avènement me donnent la mesure des exigences ultérieures. Je ne puis consentir à commencer un règne de réorganisation, de restauration, par un acte de faiblesse. On se plaît à opposer la rudesse de Henri V à l’esprit de conciliation de Henri IV, soit ; mais je voudrais savoir qui oserait me conseiller de renoncer au drapeau d’Arques et

d’Ivry… »

Il a écrit plus loin :

« … Affaibli aujourd’hui, je deviendrais demain impuissant. Il s’agit de rétablir sur ses bases naturelles une société profondément troublée ; il s’agit de ramener le règne des lois ; nous voulons faire renaître le bien-être au dedans, conclure au dehors de solides alliances et nous ne craindrons pas d’avoir recours à la force pour que triomphent l’ordre et la justice. »

Et sa conclusion est celle-ci :

«La France ne peut périr, le Christ aime encore ses Francs, et quand le Seigneur Dieu est décidé à sauver un peuple, il veille à ce que le sceptre soit tenu par une main assez forte pour le conserver. »

Nous sommes tenté de récrire encore ce que nous écrivions récemment : « Il y a en ce monde un grand caractère de plus. » Il est, certes, magnanime de renoncer au trône pour ne pas trahir ses principes. Mais après réflexion nous sommes moins enthousiaste. Est-il si certain que le prince renonce à ses prétentions à la couronne ? Cette lettre qui semble au premier abord un refus si net de monter sur le trône, renferme des passages pleins d’allusions à de tout autres desseins… J’aurai même presque envie de croire que jamais le comte de Chambord ne s’est vu si près de ceindre la couronne.

Il est, plus que jamais, convaincu qu’il est indispensable à la France et que si son avènement est un peu ajourné, ce n’en est que plus avantageux pour lui et pour la royauté. On sera bien forcé de l’accepter à la fin, quand on le reconnaîtra pour le seul sauveur possible, et alors qui s’avisera de lui poser des

conditions ? Il reviendra avec tous ses « principes ». Il continue à croire à la puissance de son parti dans l'Assemblée Nationale. Il affirme qu'il aime la France, mais il est très évident qu'il ne pense guère à elle ou qu'il la confond avec son parti. Sa lettre est encore caractéristique sous ce rapport qu'au moment où il refuse le trône, il ne cache pas les moyens de gouvernement dont il compte se servir le cas échéant. Ces moyens sont tout simplement la sévérité et l'emploi de la force si le besoin s'en fait sentir. Nous nous doutions bien un peu qu'il n'en saurait trouver d'autres.

Enfin cette lettre nous fait connaître les idées singulières que, de si loin, de son Salzbourg, il se fait de ces Français si fiers de leur liberté et de leur égalité. Ils liront avec étonnement qu'il y a quelque part un homme qui leur permet gracieusement de le choisir pour leur sauveur. C'est presque dommage de troubler cette sereine tranquillité, cette naïve audace, cet « aveuglement de naissance. »

Et voila l'homme qui prétend sauver la France !

Cette lettre produisit tout d'abord, dans le parti, un effet effroyable. Presque toutes les fractions de la Droite éprouvèrent une véritable fureur. Mais l'entente se rétablit bientôt, plutôt par la force des choses que grâce à l'habileté des chefs.

Pendant que les républicains, et Thiers à leur tête, triomphaient de ce qu'il considéraient comme une victoire, le comité Changarnier se décidait à saisir l'Assemblée d'un projet de loi prorogeant pour dix ans les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon et assurant encore à ladite Assemblée deux ans et demi de vie.

Le maréchal de Mac-Mahon a bien mérité des Droitiers : il a justifié leur foi aveugle en lui. N'a-t-il pas fait savoir, voici bientôt deux semaines de cela, qu'en cas de malheur, il suivrait les membres de la majorité actuelle de l'Assemblée dans leur retraite ? Ce « brave soldat » se révèle donc, à son tour, homme de parti. Et le comte de Chambord l'a surnommé le nouveau Bayard. Oui, un Bayard à rebours !

Tout est arrivé comme semblait l'avoir calculé le comité Changarnier. Le 5 novembre, après de longues vacances, les séances de l'Assemblée Nationale ont enfin repris. On a lu le message du Président de la République. Entre autres choses on y peut relever que le pouvoir exécutif, trop comprimé, ne jouit pas d'une vitalité suffisante. Le gouvernement, y est-il dit, n'est pas assez armé pour résister aux entreprises des partis. (Mais le gouvernement, lui-même, n'est-il pas inféodé à un parti ?) On y incrimine la mauvaise influence de la presse, qui corrompt « l'esprit des populations ». (Et Dieu sait si l'on a persécuté cette malheureuse presse !…)

Ensuite l'Assemblée Nationale a été saisie du projet du général Changarnier accordant au maréchal de Mac-Mahon une prorogation de pouvoir de dix ans. Le gouvernement a demander la discussion immédiate du projet Dufaure, sans s'opposer à l'urgence, a demandé qu'on le renvoyât devant la commission d'examen des projets constitutionnels. Le gouvernement, de son coté, a insisté pour que la proposition Changarnier fût remise à une commission spéciale. La demande de M. Dufaure a été rejetée par 362 voix contre 348.

Ainsi la majorité royaliste a obtenu une majorité de 14 voix. Il en résulte que la France demeurera encore dix ans dans une

position absolument fausse. Ni monarchie, ni république ! Avec le système d'écrasement de la presse et les violences de la majorité oligarchique, on peut être certain que les prochaines élections ramèneront à l'Assemblée, pour dix ans encore, les intrigants qui la mènent à l'heure actuelle. On a le droit de conjecturer en même temps que la guerre va recommencer, plus féroce, entre conservateurs et républicains, que les intrigues de partis vont continuer de plus belle et qu'une révolution est à craindre. Un tel chaos est encore pire que l'avènement du comte de Chambord, parce que, de celui-là on serait vite débarrassé, et qu'on pourrait, après son départ, fonder une république sage et modérée, tandis qu'avec une révolution en perspective, le triomphe du parti de la modération parait au moins prématuré.

Il faut bien dire que beaucoup de Français comptent sur les « baïonnettes obéissantes » de l'armée dévouée à Mac-Mahon pour contenir l'effort des communistes.

Certains indices donnent à penser que le mécontentement est général dans le pays. Nous allons en donner un exemple. Il y a deux semaines, le général de brigade Bellemare a adressé de Périgueux, au ministre de la Guerre, la lettre suivante :

« Monsieur le Ministre,

« Pendant trente-trois ans j'ai servi la France sous le drapeau tricolore. Après la chute de l'Empire j'ai servi le gouvernement de la République. Mais je me refuse à jamais servir sous le drapeau blanc et ne mettrai jamais mon épée à la disposition d'un gouvernement monarchique rétabli contre la volonté du

peuple.

« Donc si, contre toute attente, l'Assemblée Nationale actuelle rétablissait la royauté, je vous prierais respectueusement, Monsieur le Ministre, de bien vouloir me relever des fonctions qui m'ont été confiées par vous. »

Signé : Général Bellemare.

Dès la réception de cette lettre, le général Bellemare était relevé de son commandement.

Le ministre de la Guerre s'est hâté de demander aux chefs des décisions militaires des renseignements sur l'état d'esprit de l'armée, et les journaux affirment que d'après les rapports reçus, l'armée serait fort mal disposée pour la restauration (autrement dit pour l'Assemblée Nationale).

Voilà un phénomène incontestablement nouveau. Jamais, jusqu'à présent, l'armée française ne s'était permis de *raisonner*. Elle obéissait à ses chefs comme il convient à une bonne armée. Comment le général Bellemare a-t-il été amené à déclarer qu'il ne reconnaissait pas comme légitime la volonté de l'Assemblée ? Il aurait pu paisiblement attendre le fait accompli, puis remettre sa démission sans bruit, sans crier par-dessus les toits qu'il s'en allait.

Cela signifie-t-il que l'armée veut, désormais, manifester son opinion quand elle le jugera bon ? Le général Bellemare a-t-il désiré donner un exemple ?

Que les Français ne comptent plus trop sur les « baïonnettes

du maréchal de Mac-Mahon ».

Si, d’un côté, la prorogation des pouvoirs du maréchal constitue un commencement de tyrannie militaire (et ce serait la première fois que la France serait soumise à ce système sans atténuations), la lettre du général Bellemare n’indique-t-elle pas dans l’armée française des vélléités de pronunciamiento ?

Extrait du n° 45 du journal "Grajdanine", 1873.

Toute la presse, en Allemagne, sans excepter les journaux officieux, s’est réjouie à la nouvelle de l’effondrement des espérances légitimistes. Les Allemands tiennent la lettre du comte de Chambord pour un document qui met fin à tout essai de restauration. Cette liesse des journalistes germains s’explique tout d’abord par cette raison que l’avènement de Henri V entraînait tôt ou tard une tentative de rétablissement du pouvoir temporel du pape. Comme la France monarchique ne saurait guère se soustraire à cette obligation, il est certain qu’elle se retrouverait infailliblement en face de l’Allemagne, et cela peut-être avec joie, quels que dussent être les risque à courir.

Mais les Allemands se figurent-ils donc qu’une restauration de la monarchie absolue en France aurait eu quelques chances de durer ? Le comte de Chambord n’aurait jamais possédé une réelle autorité morale. En peu de temps son prestige aurait disparu, ce prestige si nécessaire, en France, à tout gouvernement « fort ». Beaucoup de ses partisans eux-même ne

se sont jamais fait d’illusions sur son énergie, toute de premier mouvement. Nous répéterons ce que nous avons dit plus haut ; il serait très vite renversé s’il montait sur le trône, et sa courte royauté donnerait à la France des résultat plus profitables qu’elle n’en tirera de sa présente situation vraiment chaotique. Après le départ de Henri V, elle aurait à compter avec un parti de moins, et l’arrivée aux affaires des républicains modérés deviendrait possible.

Quelques journaux conservateurs d’Allemagne, en constatant la joie de la presse libérale devant l’insuccès des légitimistes, affectent de ne pas prendre au sérieux les motifs invoqués par les libéraux, qui se félicitent surtout de voir que la France n’entrera décidément pas dans la voie dangereuse de la politique ultramontaine.

La *Gazette de la Croix*, notamment, accuse franchement tous les libéraux de l’univers d’être solidaires entre eux. Dans la bible du radicalisme, dit-elle, les nationalités disparaissent, et c’est pour cela que les radicaux allemands sont ravis de l’avenir qui s’ouvre devant les radicaux français. Une telle accusation, pour cruelle qu’elle soit, n’est peut-être pas absolument injuste. La remarque sur la solidarité des radicaux du monde entier n’est pas dénuée de vérité. Ce qui est curieux c’est que cette observation soit faite dans un pays où, précisément, à l’heure actuelle, les idées ultra-patriotiques sont en si grande faveur, après les succès remportés sur la France, qui ont développé l’orgueil national jusqu’à la plus mesquine vanité, dans un pays où la science, elle-même, commence à sentir le chauvinisme.

Est-il tout à fait exacte que, dans cette Allemagne, les idées

cosmopolites aient déjà accès et que la doctrine française du communisme se soit légèrement infiltrée ?

On s’est plu, dès le début de ce siècle, à représenter la Russie comme un colosse formidable, mais porté sur des pieds d’argile, alors qu’en réalité la Russie s’appuie sur sa classe de population la plus saine et la plus forte, le peuple. Mais ne pourrait-on plutôt expliquer l’image ci-dessus au colosse germanique.

En Prusse, les élections pour le Landtag viennent de prendre fin, laissant les différents partis dans un état d’agitation extrême. Actuellement le gouvernement prussien protège de toutes ses forces le parti national-libéral de toutes nuances, abandonnant complètement à leur sort la faction des Junkers et le troupeau catholique. Les nationaux-libéraux ont eu le dessus aux élections, et les gouvernants de Berlin peuvent compter sur une forte majorité dans le Landtag. Le fait est que le parti dénommé clérical (composé en réalité de tous ceux qu’ont mécontentés les nouvelles lois visant l’Église) s’est allié assez fortement avec la vieille bande des Junkers, battue cette fois à plate couture, et que le gouvernement soutenait si ouvertement il y a quelques années. Si l’on fait le compte des différentes forces alliées dans le présent Landtag, on verra que le parti clérical ne peut avoir qu’une minorité assez forte si l’on veut. Toutefois une opposition nullement méprisable peut se former. Le landtag a repris ses travaux le 6 novembre. On attend pour février les élections du Reichstag, et les cléricaux espèrent remporter une grande victoire. Il est vrai, qu’en Prusse, le gouvernement n’a pas coutume de se laisser intimider par l’opposition de ses Landtags. Naguère il les dissolvait quand ils

ne marchaient pas droit et légiférait tout seul, sans avoir besoin des représentants du pays.

Après les immenses résultats qu’il vient d’obtenir en accomplissant imperturbablement sa tâche, son prestige n’a fait que grandir. La Prusse veut surtout un gouvernement fort, et la plupart de ceux qui composent les classes dirigeantes se rangeront de son côté. Il a pour lui l’auréole de la Victoire !

Dans notre précédent compte rendu, nous disions qu’après la ruine, en France, de tous les espoirs de restauration monarchique, la majorité de droite, d’abord accablée par la fameuse lettre du comte de Chambord, avait réussi pourtant à reprendre ses esprits et à élaborer un projet portant prorogation, pour dix ans, des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Ce projet était rédigé de la façon la plus arrogante. Il était plein de cette insolence reprochée au « parti de la lutte » depuis sa victoire du 24 mai jusqu’à présent.

La première idée qui germa, au lendemain de la désastreuse lettre, fut celle de proclamer l’un des princes d’Orléans « lieutenant général du Royaume » et de lui transmettre le pouvoir exécutif. Ainsi, la France, bien que dépourvue de roi, se serait trouvée quand même en monarchie. Dans ce beau projet, ce qu’il y avait de plus inepte, c’était l’opinion que ses partisans se faisaient de la France et des Français. Comment pouvait-on, avec le moindre soupçon d’intelligence politique, admettre qu’un tel expédient, qui ne résolvait rien, pût établir dans le pays la paix et la tranquillité ? En d’autres temps une pareille balourdise eût à jamais ruiné le crédit du parti, eût détaché de lui tous les membres raisonnables de l’Assemblée. Mais la droite ne s’effondra pas pour cela, bien que le projet

tombât de lui-même, parce que les d'Orléans, gens avisés, ne voulurent pas prêter l'appui de leur nom à une pareille absurdité. Alors, se retournant de tous les côtés, la droite voulut offrir ce titre de « lieutenant général du Royaume » au maréchal de Mac-Machon, qui refusa cet honneur en alléguant qu'il lui était impossible de jouer au « lieutenant général » d'un royaume qui n'avait pas de roi. Ce fut à ce moment qu'on arrêta au parti de proroger les pouvoir du maréchal pour dix ans et de faire durer l'assemblée au moins trois années encore.

En la circonstance, le brave maréchal qui prenait goût au pouvoir depuis le 24 mai, voulut poser des conditions qui, bien que dictées par un certain bon sens, laissaient entrevoir une singulière imprévoyance, car, vraiment, à la fin des fins, on traitait par trop la France en *tabula rasa*. Le maréchal demanda des garanties pour tous les cas qui pouvaient se présenter. Il alla même jusqu'à réclamer, — en admettant qu'au bout de dix ans, une majorité radicale sortit des urnes, — le droit pour lui de dissoudre la nouvelle assemblée sans autres forme de procès. Il devait alors continuer à gouverner sans représentants du pays, exercer le pouvoir exécutif sans contrôle et rétablir l'ordre comme il lui plairait. Il fallait vraiment être par trop… militaire, avoir une foi trop superstitieuse dans la force des baïonnettes pour rêver seulement un pareil régime. Et pourtant ce projet d'absurde dictature militaire fut immédiatement agréé par la droite et porté par le vieux général Changarnier devant l'Assemblée Nationale, le jour de la reprise de ses travaux, le 5 novembre.

Après le vote qui donna, par 14 voix, la victoire aux royalistes, il se passa un fait qui montra bien l'état d'esprit de

cette assemblée invraisemblable.

Quand, le 7 novembre, on en vint à élire la commission obtenue de haute lutte par le parti monarchiste, il se trouva que la gauche eut un plus grand nombre de membres élus que la droite conservatrice. Rémusat, qui faisait partie du centre gauche et dont le républicanisme n’était plus douteux pour personne, fut élu président de la commission, dans laquelle entrait en même temps Léon Say, chef du centre gauche. Si bien que la gauche, qui craignait la nomination de cette commission spéciale et avait insisté pour que la proposition Changarnier fût renvoyée devant la commission générale des projets constitutionnels (où d’ailleurs la droite prédominait toujours), remporta une victoire inattendue. Quant à la droite, qui avait voulu s’assurer un succès, pour elle indubitable, elle était battue par ses propres armes.

Tout le monde se demande ce que peut signifier un vote aussi extraordinaire. Pour nous la réponse est assez simple. L’Assemblée ne sait plus où elle en est, et les partis manœuvrent à l’aveuglette. Après le renversement des projets monarchistes, les chefs de l’ancienne coalition ont perdu leurs états-majors et une portion de leurs troupes. La proposition Changarnier a, de plus, tout embrouillé. L’extrême-droite a estimé que, bien que Mac-Mahon ait décliné le titre de lieutenant général, il le garde en dépit de son refus et que, si l’on trouve un moyen de proclamer le roi, le maréchal devra céder la place au gouvernement nouveau malgré sa prorogation de pouvoirs. Dans un ordre d’idées tout différent, le centre droit, jusqu’à présent si bien d’accord avec les légitimistes, exige, à l’heure qu’il est, que Mac-Mahon ne soit plus un

dictateur nommé pour dix ans, mais bien un pur et simple président de la République pour la même période, de façon que son pouvoir, plus étendu peut-être que ne le souhaiteraient les républicains, soit suffisamment délimité au sens parlementaire du mot.

Les autres groupes de la droite se sont fractionnés également. Chaque sous-parti consent à proroger les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, mais chacun à un but différent. De divisions en subdivisions, l’ex-majorité en est venue à ne plus être une majorité et à ne plus rien signifier d’intelligible.

On peut alors facilement conjecturer que tel membre du centre droit, par exemple, se serait fait un malin plaisir de voter pour un membre du centre gauche pour atteindre plus sûrement son but particulier. Puis il est évident qu’il y a eu des défections secrètes, des trahisons.

Ainsi le trait caractéristique de l’Assemblée actuelle c’est sa parfaite désunion, car la gauche, elle-même, maintenant qu’elle se croit certaine de triompher, ne serre plus les rangs comme à l’heure du péril.

D’après les dernières nouvelles, Rémusat et Léon Say, membres de la commission spéciale, entrent en pourparlers avec le maréchal de Mac-Mahon. Sans doute la commission finira par maintenir le maréchal à la tête du gouvernement, sinon pour dix, au moins pour cinq ans, mais avec le titre de président de la République, après formelle proclamation de la République. Il est clair qu’elle exigera aussi l’examen immédiat des lois constitutionnelles proposées du temps de M. Thiers.

Il se forme aussi dans l’assemblée un assez fort parti décidé à réclamer l’appel au peuple et la proclamation de la République par le suffrage universel. Thiers, plus persuadé que jamais de la victoire, dit à son entourage :

« Exigez la dissolution de l’Assemblée et l’appel au peuple. »

Cette idée de l’appel au peuple attira vers la gauche la plupart des Bonapartistes, qui comptent dans l’assemblée jusqu’à 30 membres. Ces impérialistes avaient d’abord résolu d’agir de la façon suivante : si les royalistes semblaient devoir l’emporter, ils voteraient avec les républicains ; si, au contraire, les républicains avaient l’air d’avoir plus de chances, ils voteraient avec les royalistes. Mais l’idée de l’appel au peuple dont ils ont été les premiers à jouer les a mis du côté des républicains, dont ils se rapprochent, non sans prendre leur précautions.

Selon les plus récentes dépêches, Mac-Mahon pousse la commission spéciale à en finir le plus vite possible avec ce qui le concerne personnellement. Il semble avoir baissé le ton et se montrer moins entier dans ses exigences. Tout serait pour le mieux si le « brave homme » ne s’était révélé, dans toute cette lamentable comédie des monarchistes, un si piètre et si acharné suiveur de leur politique, et cela aux dépens même de sa dignité. En d’autres circonstances le pays lui aurait peut-être témoigné une confiance plus grande, et c’est une leçon pour le « brave soldat ».

En somme la France donne toujours le spectacle de divisions intestines, et le mécontentement du pays ne fait que croître de jour en jour.

JOURNAL D’UN ÉCRIVAIN

1876

JANVIER

I

LE PETIT MENDIANT

Cette année-là, aux approches de Noël, je passais fréquemment dans la rue devant un petit garçon de sept ans à peine, qui se tenait toujours blotti dans le même coin. Je le rencontrai encore la veille de la fête. Par un froid terrible, il était vêtu comme en été et portait en guise de cache-nez un mauvais morceau de chiffon enroulé autour de son cou. Il mendiait, il *faisait la main*, comme disent les petits mendiants pétersbourgeois. Ils sont nombreux, les pauvres enfants que l'on envoie ainsi implorer la charité des passants, en geignant quelque refrain appris. Mais ce petit-là ne geignait pas ; il parlait naïvement comme un gamin novice dans la profession. Il avait aussi quelque chose de franc dans le regard, ce qui fit que je m'affermis dans la conviction que j'avais affaire à un débutant. À mes questions, il répondit qu'il avait une sœur malade qui ne pouvait travailler ; c'était peut-être vrai. Du reste, ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai su le nombre énorme d'enfants qu'on envoie ainsi mendier par les froids les plus épouvantables. S'ils ne récoltent rien, ils peuvent être sûrs qu'ils seront cruellement battu en rentrant. Quand il a obtenu

quelques kopeks, le gamin s’en retourne, les mains rouges et engourdies, vers la cave où une bande d’espèces de marchands d’habits ou d’ouvriers fainéants, qui abandonnent la fabrique le samedi pour n’y reparaître que le mecreredi suivant, se soûlent avec conscience. Dans ces caves, les femmes émaciées et battues boivent de l’alcool avec leurs maris, tandis que hurlent de misérables nourrissons. Eau-de-vie, misère, saleté, corruption, eau-de-vie encore et avant tout eau-de-vie !

Dès son retour, on envoie l’enfant au cabaret avec les kopeks mendiés, et quand il rapporte l’alcool, on s’amuse à lui en entonner un verre qui lui coupe la respiration, lui monte à la tête et le fait rouler sur le sol à la grande joie de l’assistance.

Quand l’enfant sera un adolescent, on le casera le plus vite possible dans une fabrique ; il devra rapporter tous ses gains à la maison, où ses parents les dépenseront en eau-de-vie. Mais, avant d’arriver à l’âge où ils peuvent travailler, ces gamins deviennent d’étranges vagabonds. Ils roulent par la ville et finissent par savoir où ils peuvent se glisser pour passer la nuit sans rentrer chez eux. Un de ces petits a dormi quelque temps chez un valet de chambre de la Cour ; il avait fait son lit d’une corbeille, et le maître de la maison ne s’est aperçu de rien. Bien entendu, ils ne tardent pas à voler. Et le vol devient une passion, parfois, chez des enfants de huit ans, qui ne se savent guère coupable d’avoir les doigts trop agiles. Lassés des mauvais traitements de leurs exploiteurs, ils s’échappent et ne reviennent plus dans les caves où on les battait ; ils aiment mieux souffrir la faim et le froid et se voir libres de vagabonder pour leur propre compte. Ces petits sauvages, souvent, ne comprennent rien à rien ; ils ignorent la nation à

laquelle ils appartiennent, ne savent où ils vivent, n’ont jamais entendu parler ni de Dieu ni de l’Empereur. Fréquemment, on apprend sur eux des choses invraisemblables, qui pourtant sont des faits.

II

LE PETIT PAUVRE CHEZ LE CHRIST, LE JOUR DE NOËL.

Je suis romancier, et il faut toujours que j'écrive des « histoires ». En voici une que j'ai composée de toutes pièces, mais je me figure toujours qu'elle a dû vraiment arriver quelque part, la veille de Noël, dans quelque très grande ville et par un froid horrible.

Mon héros est un enfant en bas âge, un petit garçon de six ans ou de moins, trop jeune encore, par conséquent, pour aller mendier. D'ici à deux ans, toutefois, il est très probable qu'on l'enverra tendre la main.

Il se réveille, un matin, dans une cave humide et froide. Il est habillé d'une mince petite robe et tremble. Son haleine sort de sa bouche comme une fumée blanche, et il s'amuse à regarder la fumée sortir. Mais bientôt il souffre de la faim. Près de lui, sur un matelas mince comme une galette, un paquet sous la tête en guise d'oreiller, gît sa mère malade. Comment se trouve-t-elle ici ? Sans doute elle est venue avec son enfant d'un village lointain et a dû s'aliter presque en arrivant. La propriétaire du sinistre logement a été arrêtée depuis deux jours par la police. Les locataires se sont dispersés ; seuls, un marchand d'habits et une vieille de quatre-vingts ans sont restés ; le marchand d'habits est étalé sur le sol, ivre-mort, car nous sommes dans la période des fêtes. La vieille, peut-être une ancienne bonne d'enfants, se meurt dans un coin. Comme elle bougonne en

geignant, l’enfant n’ose pas approcher de son grabat. Il a trouvé un peu d’eau à boire, mais il ne peut découvrir le pain, et pour la dixième fois, le voici qui vient vers sa mère pour la révei1ler.

La journée se passe ainsi. Le soir arrive, et il n’y a personne pour apporter une lumière. Le petit s’approche encore du matelas de sa mère, tâte sa figure dans l’ombre et s’étonne de la trouver aussi froide que le mur. Le corps semble inerte.

« C’est parce qu’il fait trop froid ici, » murmure-t-il, et il attend, oubliant que sa main est posée sur l’épaule de la morte… Puis il se relève, souffle dans ses doigts pour les réchauffer. Il fait quelques pas et l’idée de sortir de la cave lui vient. Il gagne la porte à tâtons ; dans l’escalier, il a peur d’un gros chien, qui aboie tous les jours quelque part sur les marches ; mais le gros chien est absent. Le petit continue son chemin, et le voici dans la rue.

Dieu ! Quelle ville ! Jusqu’ici il n’a rien vu de semblable. Là-bas, dans le pays d’où il est venu, voici quelque temps, il n’y avait, de nuit, dans chaque rue enténébrée, qu’une seule lanterne d’allumée. Les maisonnettes de bois, très basses, avaient, toutes, leurs volet clos. Dès qu’il faisait noir, il n’y avait plus personne sur la chaussée ; tous les habitants s’enfermaient chez eux ; on ne rencontrait que des troupes de chiens, des centaines de chiens qui hurlaient dans la nuit épaisse. Mais comme il avait chaud chez lui ! Et on lui donnait à manger là-bas ! Ah ! si l’on pouvait seulement manger, ici !

Mais quel bruit dans cette ville et quelle lumière ! Que de gens circulent dans cette clarté ; et tant de voitures et ce bruit qu’elles font ! Mais, surtout, quel froid, quel froid ! Et la faim

qui le reprend… L’onglée lui fait un mal !… Un agent de police passe et détourne la tête pour ne pas voir le petit vagabond.

Voici une autre rue : qu’elle est large ! Oh ! il va être écrasé ici, bien sur ; ce mouvement l’affole, cette lumière l’éblouit !

Mais qu’y a-t-il là, derrière cette grande vitre illuminée ? Il voit une belle chambre, et dans cette chambre un arbre qui monte jusqu’au plafond. C’est l’arbre de Noël, tout piqué de petits points de feu ! Il y en a, là-dessus, des papiers dorés et des pommes, et des joujoux, poupées, chevaux en bois ou en carton ! De tous côtés, dans la grande pièce, courent des enfants parés, pomponnés. Ils rient, ils jouent, ils boivent, ils mangent ! Voilà une jolie petite fille qui se met à danser avec un petit garçon ; quelle jolie petite fille ! On entend de la musique au travers de la vitre. Le petit pauvre regarde, s’étonne ; il rirait déjà presque, mais ses mains et ses pieds lui font trop mal ! Comme elles sont rouges, ses mains ! Leurs doigts ne peuvent plus se plier. L’enfant souffre trop pour rester en place ; il court aussi fort qu’il peut. Mais voici une autre vitre plus flamboyante que la première. La curiosité a raison de la douleur. Quelle belle chambre il aperçoit ! Encore plus merveilleuse que l’autre ! L’arbre est constellé comme un firmament ! Sur les tables s’étalent des gâteaux de toute sorte, jaunes, rouges, multicolores : quatre belles dames, luxueusement vêtues, se tiennent auprès et donnent des gâteaux à tout venant : la porte s’ouvre à chaque minute ; des messieurs entrent. Le petit garçon s’approche à pas de loup, profite d’un moment où la porte est entrebâillée et apparaît dans la pièce. Oh ! il faut voir comme il est reçu ! C’est une tempête

d'invectives ; certains vont jusqu'à lever la main sur lui. Une dame s'approche du petit, lui glisse un kopek dans la main et le met doucement dehors. Comme il a eu peur ! Et le kopek s'échappe de ses petits doigts rouges et gourds qu'il ne peut plus refermer ! Et il court, il court : il ne sait plus où, lui-même. Il voudrait pleurer, mais il ne peut plus, il a eu trop peur ! Il court et souffle dans ses pauvres doigts tout douloureux. Sa peur augmente. Il se sent si seul. Il est bien perdu dans la ville. Mais soudain, il s'arrête encore : Dieu juste ! qu'aperçoit-il, cette fois ? Le spectacle est si beau qu'une foule stationne pour l'admirer. Derrière la glace de la fenêtre, trois pantins merveilleux, habillés de vert et de rouge, se meuvent, comme vivants. L'un ressemble à un vieillard et joue du violoncelle ; les deux autres jouent du violon en hochant leurs petites têtes en mesure. Ils semblent se regarder, leurs lèvres remuent comme s'ils parlaient ; seulement on n'entend rien à travers la glace. Le petit garçon croit d'abord que les pantins vivent ; ce n'est qu'un peu plus tard qu'il comprend que ce sont des jouets. Il rit de satisfaction. Quels beaux pantins ! Jamais il n'en vit de pareils ; jamais il ne soupçonna même qu'il pût y en avoir de semblables. Il rit, et il a presque envie de pleurer ; mais ce serait trop ridicule de pleurer à cause de pantins !… Tout à coup, il sent qu'on empoigne son pauvre vêtement et qu'on le secoue. Un grand garçon de physionomie méchante le frappe au visage, lui prend sa casquette et le maltraite à coups de pied. Le pauvre petit tombe sur le pavé ; il entend qu'on crie, se relève et se met à courir, à courir… jusqu'au moment où il aperçoit une cour sombre où il pourra se cacher derrière une pile de bois.

Il retombe dans sa cachette ; il souffre, il ne peut reprendre sa respiration ; il suffoque, suffoque… et, soudain, que c'est bizarre !… il se sent très bien, guéri de tout ; jusqu'à ses petites mains qui cessent de lui faire mal ! Et il a chaud ; c'est une chaleur douce qui l'envahit comme s'il se trouvait près d'un poêle. Il s'endort ! Qu'il est doux aussi le sommeil qui le prend ! « Je vais rester ici un petit instant, se dit-il, puis j'irai revoir les pantins. »

Mais il entend sa mère, — qui est morte, pourtant ! — chanter auprès de lui : « Ah ! maman, je dors ! Comme c'est bon de dormir ici ! »

. . . .

— Viens chez moi voir l'arbre de Noël, murmure au-dessus de lui une voix suave.

Il croit d'abord que c'est toujours sa maman ; mais non ! ce n'est pas elle ! Qui donc lui parle ? Il ne sait pas… Mais quelqu'un se penche vers lui et l'embrasse… et tout à coup, quelle lumière ! Quel arbre de Noël, aussi ! Il n'a jamais rêvé un tel arbre de Noël ! Tout brille, tout resplendit, et le voici entouré de petits garçons et de petites filles qui semblent rayonnants de lumière et tournant en voletant autour de lui, qui l'embrassent, l'enlèvent, l'emporte avec eux ; il flotte comme les autres dans la clarté, et sa mère est tout près, qui le regarde et sourit joyeusement :

— Maman, maman ! Ah ! que c'est breau ici ! crie l'enfant.

Et, de nouveau, il embrasse ses petits compagnons et voudrait leur raconter tout de suite ce que faisaient des pantins derrière la vitre illuminée. Mais une curiosité le prend :

— Qui êtes-vous, petits garçons et petites filles ?

— Nous sommes les petits invités qui venons voir l'arbre du Christ, répondent les enfants. Le Christ a toujours, à Noël, un bel arbre pour les enfants qui n'ont pas leur arbre de Noël, à eux.

Et il apprend que tous ces bébés ont été des petits malheureux comme lui. Les uns ont été découvert gelés dans des paniers où ont les avait abandonnés, à la rue ; les autres ont été asphyxiés chez des nourrices finnoises ; d'autres sont morts à l'Hospice des Enfants trouvés ; d'autres encore ont péri de faim près des mamelles desséchées de leurs mères pendant la famine de Samara, et tous sont là maintenant, devenus des anges, chez le Christ que voici au milieu d'eux, souriant et les bénissant, eux et leurs mères, les pécheresse. Car elles sont là aussi, les mères, et les enfants volent vers elles et les embrassent, essuient leurs larmes de leurs petites mains et leur disent de ne pas pleurer puisqu'on est si heureux, à présent !…

Le matin, des domestiques ont trouvé, derrière une pile de bois, le cadavre gelé d'un petit garçon ; on a retrouvé aussi le corps de sa mère, morte dans le sous-sol. Tous deux, vous le savez maintenant, se sont rencontrés chez le Bon Dieu.

Pourquoi ai-je composé cette histoire puérile qui fait un singulier effet dans le carnet d'un écrivain sérieux ? Moi qui avais promis de ne raconter dans ce carnet que des choses vraies, arrivées !

Mais voilà !… Il me semble que tout cela aurait pu avoir lieu en réalité… Surtout la découverte des deux cadavres !… Quant à l'arbre de Noël, — mon Dieu ! — n'est-ce pas un peu

pour inventer que je suis romancier ?

III

La société russe de protection envers les animaux. – Un courier. – L'alcool. – Le prurit de la corruption. – Par le commencement ou par la fin ?

J'ai lu dans le journal *le Golos* le récit de la fête du premier jubilé décennal de la Société russe de protection envers les animaux. Voilà une belle et noble société, dont la fondation honore l'espèce humaine. L'idée qui a guidé les fondateurs semble bien résumé dans ce qu'a dit le Président, le prince A. Souvorov, en son discours :

«… Le but de notre Société paraissait d'autant plus difficile à atteindre qu'on ne voulait pas, en général, voir les avantages moraux et matériels que l'homme, lui-même, tirerait de la protection accordée aux animaux. C'est en s'habituant à traiter les bêtes avec douceur que les hommes, par réflexion, en viendront à se traiter moins durement entre eux… »

Et, à dire vrai, la Société n'a pas seulement songé aux petits chiens et aux chevaux ; elle a pensé aussi à l'homme, auquel il est souvent nécessaire de redonner une âme humaine.

Quand le paysan aura appris, quelquefois, à avoir pitié de ses bêtes, il aura sans soute l'idée que sa femme a besoin d'être moins rudoyée. Et voilà pourquoi, bien que j'aime beaucoup les bêtes, je me réjouis encore plus des résultat de la Société au point de vue de l'adoucissement de la misère humaine qu'à celui de l'amélioration du sort des animaux.

Il est de fait que nos enfants grandissent au milieu de scènes d'atroce brutalité. Le paysan, après avoir surchargé sa charrette, cingle sa malheureuse rosse qui s'embourbe dans les ornières et lui envoie des coups de manche de fouet sur les yeux. Il y a peu de temps, j'assistais à un spectacle d'un genre différent, mais non moins hideux. Un moujik, qui menait à l'abattoir une dizaine de veaux entassés dans une grande carriole, s'assit confortablement sur l'une de ces pauvres bêtes. Il était installé à son aise là-dessus, comme sur un siège rembourré, garni de ressorts. Mais le veau, qui tirait sur son licol et dont les yeux sortaient de leurs orbites, a dû mourir avant même d'arriver à l'abattoir. Je suis bien persuadé que personne, dans la rue, ne s'est ému de ce tableau : « Qu'est-ce que ça fait ! se sera-t-on dit, ils sont là pour être tués, ces animaux ! » Mais ne croyez-vous pas que ces exemples soient dangereux pour ceux qui les ont sous les yeux, surtout pour les enfants, qui deviennent cruels sans le savoir, par accoutumance.

On a beaucoup plaisanté l'honorable Société. On a ri à se tordre parce que, voici environ cinq ans, un cocher cité en justice par ladite Société, en raison des mauvais traitements qu'il faisait subir à ses chevaux, s'est vu condamner à quinze roubles d'amende. Le tribunal avait été maladroit, en effet. On ne savait plus qui l'on devait plaindre, des chevaux ou du cocher. Aujourd'hui on a abaissé le taux de l'amende à dix roubles. J'ai encore entendu tourner en ridicule ces protecteurs jurés des animaux, qui prenaient d'immenses précautions pour faire mourir, à l'aide du chloroforme, des chiens vagabonds et nuisibles. On objectait qu'alors que, chez nous, les hommes

meurent de faim comme mouches dans les gouvernements où l’on n’a pu conjurer la disette, ces soins, trop tendres pour des bêtes malfaisantes, étaient de nature à offusquer le public. Nous éviterons de discuter des critiques de ce genre, tout en faisant remarquer que la Société n’est pas fondée uniquement dans un but d’actualité. L’idée qui a présidé à sa formation est juste et féconde ; c’est peu à peu, lentement, que l’on parviendra à triompher de la brutalité humaine.

Il est bien certain, qu’en se plaçant à un autre point de vue, on aurait le droit de regretter qu’une Société qui se targue d’avoir des tendances indirectement humanitaires puisse paraître demeurer insensible à des calamités momentanées, soit, mais terribles ; nous croyons fermement toutefois qu’elle obtiendra des résultats pratiques un jour ou l’autre.

Peut-être ne m’exprimè-je pas avec toute la clarté désirable : j’espère faire mieux comprendre ma pensée en racontant une histoire vraie, qui sera plus éloquente que toutes les dissertations.

Cette histoire se passa devant moi, voici bien longtemps, trop longtemps, à une époque, pour ainsi dire, préhistorique, en l’an 1837, alors que je n’étais âgé que de quinze ans. Je me rendais de Moscou à Pétersbourg avec mon père et mon frère aîné, qui devait, comme moi, entrer à l’École supérieure des Ingénieurs. Notre voiturier ne nous faisait, presque toujours, avancer qu’au pas ; nous nous arrêtions pour de longues heures aux relais de la route, et je me souviens combien ce voyage, qui dura près d’une semaine, nous parut fastidieux à la longue.

Nous allions, mon frère et moi, vers une vie nouvelle. Nous rêvions de choses énormes et indéfinies, de « tout ce qui est

bon et de tout ce qui est noble » ; ces beaux mot-là gardaient encore pour nous une saveur neuve, et nous les prononcions sans ironie. Quoique nous fussions très au courant des matières exigées pour l'examen mathématique de l'école, — nous ne nous passionnions guère que pour la poésie et les poètes. Mon frère écrivait des vers, — tous les jours trois, — et moi je composais continuellement, dans ma tête, un roman sur la vie de Venise. Il y avait alors environ deux mois que Pouschkine était mort et, pendant notre voyage, nous avions convenu, mon frère et moi, d'aller, dès notre arrivée à Pétersbourg, visiter le lieu du duel fatal au grand écrivain russe, et de tâcher de pénétrer dans l'appartement où Pouschkine avait expiré…

Un beau jour nous fîmes halte à un relais dans le gouvernement de Tver ; je ne me souviens plus du nom du village, qui nous parut grand et riche, en tous cas. Nous avions une demi-heure à y passer et, en attendant le départ, je regardai par la fenêtre, d'où je vis la scène suivante : Une troïka lancée au grand galop s'arrêta brusquement devant l'auberge. Un courrier de cabinet, en grand uniforme, sauta de la voiture. C'était un grand gaillard extrêmement robuste, au visage cramoisi, qui gagna bien vite la salle du restaurant où, sans doute, il se régala d'un verre d'eau-de-vie. Je me rappelle que le cocher nous avait dit qu'un courrier de cabinet prend toujours au moins un verre de tord-boyaux par relais, qu'autrement il ne résisterait pas à sa profession. Une nouvelle troïka vint bientôt remplacer l'autre, avec des chevaux frais. Immédiatement, le courrier descendit les marches de l'auberge et s'installa dans le véhicule. Le cocher prit les rênes en mains, mais l'équipage ne s'était pas encore ébranlé que le courrier se

leva et, sans dire un mot, administra sur la nuque du cocher un formidable coup de poing. Le postillon fit partir son attelage, leva son fouet et cingla les chevaux d'une épouvantable fouaillée. Le courrier ne fut pas désarmé pour cela. Non qu'il fût en colère, mais c'était une méthode qu'il employait à seule fin d'obtenir de belles vitesses. Encore et encore son énorme poing se leva et retomba sur la nuque du cocher ; cela dura jusqu'au moment où je perdis de vue la troïka. Le cocher, affolé par les coups, tapait à tour de bras sur son attelage qui, stimulé par la raclée subséquente, allait d'un train d'enfer.

Notre voiturier nous expliqua que la recette était adoptée par la plupart des courrier de cabinet. Ils prenaient un bon verre, grimpait dans la troïka et se hâtait de rosser le cocher sans autre forme de procès. Il était inutile que l'automédon se rendit pour cela coupable de la moindre faute. C'était un système : les coups tombaient comme en mesure pendant le temps qu'on mettait à franchir une verste, environ, puis le courrier reposait un peu son poing. Le cocher et l'attelage étaient entraînés. S'il s'ennuyait trop, l'envoyé ministériel pouvait reprendre son petit exercice en route, mais en toute occurrence, à l'approche du nouveau relais, il se remettait à sa besogne, contondante pour la nuque du cocher. C'est à cette gymnastique détendante pour ses nerfs qu'il devait ses belles entrées au galop dans les villages, ses arrivées foudroyantes qui excitait l'admiration des paysans.

Le cocher, lui, était moins admiré. Le seul bénéfice qu'il tirât de ces agréables séances, c'était une douleur de cou qui le faisait souffrir pour plus d'un mois. Avec cela, ses camarades se moquaient de lui, et il n'avait rien d'impossible, — au

contraire, — à ce que le rossé rossât impitoyablement sa femme qui avait peut-être vu le traitement auquel on le soumettait.

Sans doute le misérable cocher avait tord de brutaliser ses chevaux qui arrivaient au relais suivant malades de fatigue et à bout de souffle. Mais quel est le membre de la « Société protectrice des animaux » qui aurait osé faire passer en justice un malheureux si atrocement malmené au préalable ?

Ce tableau hideux ne m’est jamais sorti de la mémoire. Jamais je n’ai pu oublier ce courrier de cabinet. J’ai vu en lui un symbole de tout ce qui reste de féroce et sauvage chez le peuple russe. J’en ai été comme hanté. Chaque coup donné à l’homme ne rejaillissait-il pas, en quelque sorte, sur de malheureuses bêtes, et n’était-ce pas, en fin de compte, une créature humaine, la femme, qui payait pour tout le monde ?

Ver la fin des « années quarante », à l’époque où bouillonnaient le plus fort en moi les enthousiasmes réformateurs, n’ai-je pas été rêver que, si je fondais jamais une société philanthropique, je ferai graver cette troïka comme emblème !…

Sans doute, le temps présent ne nous montrerait plus guère de faits semblables à ceux qui se passaient il y a quarante ans. Les courriers ministériels ne battent plus les postillons : c’est le peuple qui se bat lui-même puisqu’on lui a fourni des verges pour se fouetter en instituant les tribunaux populaire. Il n’y a plus de courrier de cabinet, mais il reste l’alcool. Et en quoi l’alcool peut-il ressembler à ces envoyés brutaux qui abêtissaient les gens du peuple par leurs mauvais traitements ? En ce que l’alcool abrutit l’homme, le bestialise, le rend

incapable de toute pensée élevée. Un ivrogne se moque un peu de la pitié que l'on doit aux bêtes ; un ivrogne jettera dehors sa femme et ses enfants, ou les rouera de coups pour avoir de l'alcool.

Dernièrement, un mari ivre vint trouver sa femme qui ne gagnait plus rien depuis plusieurs mois, et lui réclama de l'eau-de-vie. Comme elle ne pouvait lui en donner une seule goutte, il la frappa cruellement, et la pauvre travailleuse, qui ne savait plus comment faire vivre ses enfants, eut un accès de désespoir, empoigna un couteau et le planta dans le ventre de l'ivrogne. Oh ! ce n'est pas si vieux ! On va juger la femme ces jours-ci.

Pourquoi ai-je été raconter cette affreuse histoire ? Des malheurs semblables arrivent tous les jours, et tout le monde en est informé. Voyez les journaux !

Mais la principale ressemblance entre l'alcool et les courriers ministériels consiste en ce que l'eau-de-vie, comme ces fonctionnaires tyranniques, annihile complètement la volonté humaine.

L'honorable « Société de protection envers les animaux » se compose de sept cent cinquante membres, que je suppose tous influents. Pourquoi ne s'occuperait-el1e pas d'arracher tant d'hommes à l'alcool meurtrier, d'empêcher l'empoisonnement de toute une génération par le venin qui enivre ?

Hélas ! la force nationale s'épuise, la source des richesses de demain se tarit ; la culture intellectuelle ne défriche pas assez vite ! Quel sera l'état d'âme des enfants du peuple d'aujourd'hui, élevés dans le spectacle de l'abrutissement de

leurs pères ?

Le feu a pris dans un village ; beaucoup de maisons sont atteintes par les flammes, mais l'église surtout brûle effroyablement vite. Un cabaretier sort de chez lui et crie à la foule que, si elle consent à laisser flamber l'église et à sauver son cabaret, il lui abandonnera un tonneau d'eau-de-vie. Tous les sauveteurs tournent le dos à l'édifice qu'ils essayaient d'arracher à la destruction et accourent vers celui qui les tente. L'incendie a consumé l'église, mais le cabaret n'a presque rien eu.

Disons, si vous voulez, que cet exemple est insignifiant si l'on pense aux innombrables horreurs à venir. Mais ne serait-il pas bon que l'honorable Société concourût un peu à la propagande anti-alcoolique ? Sa belle œuvre en serait-elle vraiment détournée de son but ? Autrement, que faire, si tous les maux si liguent ensemble pour abolir en l'homme tout sentiment d'humanité ?

Et l'alcool n'est pas seul à empoisonner la génération actuelle. Il me semble que nous voyons se déclarer une sorte de folie, une sorte de prurit de corruption. Une dépravation inouïe naît chez le peuple avec le matérialisme. J'entends surtout la matérielle, la basse adoration du sac d'or. On dirait que tout bon sentiment, que toute tradition respectable ont été annulés d'un seul coup, dans nos classes populaires, par la compréhension de la puissance de l'or. Mais comment le peuple se détacherait-il de ce nouveau culte ?

Croyez-vous que la catastrophe du chemin de fer d'Odessa, ce sinistre accident où périrent tant de recrues pour l'armée du tsar, ait beaucoup contribué à détourner nos compatriotes de

leur récent dieu ? Le peuple s'étonne de l'omnipotence des Compagnies milliardaires qui ont le droit de laisser périr, par négligence, un nombre si considérable de victimes, sans encourir de responsabilités : « Elles font ce qu'elles veulent », se dit le peuple, et il ne tarde pas à concevoir que la vraie force réside dans la possession d'immenses richesses : « Aie beaucoup d'argent, songe-t-il, et tout te sera permis ; tout sera tien. » Il n'y a pas de pensée plus dangereuse, plus corruptrice que celle-là, et elle s'infiltre partout, à présent. Le peuple n'en est défendu par rien. On ne fait rien pour propager des idées contraires. Il y a aujourd'hui près de vingt mille verstes de chemins de fer en Russie, et le dernier employé des riches Compagnies qui les exploitent semble chargé de trompeter aux foules la toute puissance de l'or. Il considérera comme soumis à son pouvoir illimité, à lui, employé d'une Compagnie richissime ; il a le droit de disposer de votre sort, de celui de votre famille, presque de votre honneur, du moment que vous vous trouver sur *sa* ligne.

Récemment, un chef de gare, n'a pas craint d'arracher du compartiment qu'elle occupait, une dame qu'un monsieur quelconque réclamait comme sa femme, enfuie de chez lui depuis peu. Cela s'est passé sans jugement de tribunal, sans pouvoir d'aucune sorte, et le chef de gare n'a jamais cru dépasser la limite de ses attributions.

Tous ces exemples, tous ces enseignements parviennent jusqu'au peuple ; il en tire des conclusions d'une logique un peu brutale, mais naturelle.

Il y a quelque temps, je reprochais à M. Souvorine sa conduite envers M. Goloubiov. Je trouvais que l'on n'avait pas

le droit de couvrir ainsi un homme d'infamie, un homme innocent, surtout, rien qu'en reconstituant plus ou moins habilement une série d'états d'âme par lesquels aurait pu passer celui qu'on incriminait. À présent, j'ai changé d'avis. Que m'importe que M. Goloubiov ne soit pas coupable ? Mettons qu'il soit pur *comme une larme*. Dans ce cas-là, c'est Vorobiov qui est le coupable. Qui est-ce Vorobiov ? Je l'ignore absolument ; je suis même tenté de croire qu'il n'existe pas ; mais c'est ce même Vorobiov qui sévit partout, sur toutes les lignes de chemin de fer, qui impose des taxes arbitraires, qui chasse les voyageurs de leurs wagons, qui est cause des accidents, des catastrophes, qui laisse, des mois entiers, les marchandises pourrir dans les stations… il est l'insaisissable coupable, celui qu'on ne convaincra jamais de sa culpabilité. Vorobiov est pour moi un symbole, le symbole de l'être corrupteur…

Je le répète, le matérialisme et le scepticisme sont dans l'air. Voici que l'on commence à adorer le gain illicite, l'argent que l'on n'a pas gagné, le plaisir obtenu sans travail. La fraude est à l'ordre du jour, l'assassinat aussi. On tue pour voler un rouble.

Il y a deux ou trois semaines, à Pétersbourg, un jeune cocher, pas encore majeur, conduisait de nuit un vieillard et une vielle femme. Quand il s'aperçut que le vieillard était ivre, au point de ne plus savoir ce qui se passait auprès de lui, il tira *son canif* et se mit à égorger la vieille. On le surprit dans cette occupation. Ses aveux furent immédiats :

« Je ne sais pas comment c'est arrivé. Le canif s'est trouvé tout à coup dans sa main. »

Parbleu ! Non, il ne le savait pas ! Il était pris comme tant d'autres du prurit de la corruption contemporaine. Comment ne pas essayer de se procurer un gain facile, même à l'aide d'un canif !

« Non, par le temps qui court, il ne s'agit pas de protéger les animaux ! Ce sont là fantaisies de riches oisifs. »

Je reproduis une phrase entendue, mais je proteste de toute mes forces contre une pareille opinion. Je ne suis pas membre de la Société protectrice des animaux, mais je me sens prêt à la servir de tout mon cœur. Je sais par où elle pêche ; je l'ai laissé entendre plus haut, mais je suis profondément dévoué à ses idées, en ce qu'elles ont d'humanitaire par contre-coup.

Je n'admettrai jamais qu'un dixième seulement des hommes puisse essayer d'atteindre à un développement supérieur, tandis que les neuf autres dixièmes lui serviront de marchepied et demeureront plongés dans les ténèbres. Je veux que les 90 millions de Russes deviennent tous, dans un avenir prochain, instruits, vraiment humains et cultivés. Je crois que l'instruction universelle ne peut nuire en aucun pays, et en Russie encore moins qu'ailleurs. J'ai même la ferme conviction qu'en Russie, le règne de la lumière et de la bonté pourra se fonder plus tôt qu'en n'importe quel autre pays. N'est ce pas chez nous que la classe aristocratique, stimulée par la volonté du tzar, a détruit l'institution du servage ?

Et voilà pourquoi j'envoie encore un salut cordial à la Société protectrice des animaux : Je voulais simplement insinuer qu'il serait bon de ne pas toujours commencer par la fin, mais bien quelquefois aussi par le commencement.

FÉVRIER

I

LE MOUJIK MAREI

Je vais vous raconter une anecdote. Est-ce bien une anecdote ? C'est plutôt un souvenir…

J'étais alors un enfant de neuf ans… mais non ! J'aime mieux commencer à l'époque où j'étais un jeune homme de vingt ans.

C'était le lundi de Pâques. L'air était chaud, le ciel était bleu, le soleil éclatant brillait haut dans le ciel, mais j'avais du noir dans l'âme. Je rôdais autour des casernes d'une maison de force ; je comptais les pieux de la solide palissade qui entourait la prison.

Depuis deux jours la maison d'arrêt était en fête, si l'on pouvait ainsi dire. Les forçats n'étaient plus menés au travail ; beaucoup de détenus étaient ivres, des querelles s'élevaient de toutes parts ; on hurlait des chansons obscènes, on jouait aux cartes en se cachant ; quelques déportés étaient étendus à demi morts après avoir subi de mauvais traitements de la part de leurs camarades. Ceux qui avaient reçu trop de mauvais coups, on les cachait sous des pelisses de peau de mouton, et on les laissait se remettre comme ils pouvaient. On avait même plus d'une fois dégainé les couteaux… Tout cela m'avait plongé,

depuis que duraient les fêtes, dans une sorte de désolation maladive. J’avais toujours eu horreur de la débauche, de la soûlerie populaires et j’en souffrais plus là qu’en tout autre lieu. Pendant les fêtes, les autorités de la prison ne visitaient plus les bâtiments, ne perquisitionnaient plus, ne confisquaient plus l’alcool, admettant qu’il fallait bien laisser les pauvres diables de galériens riboter au moins une fois dans l’année. Mon dégoût pour ces malheureux réprouvés se transformait peu à peu en une sourde colère, quand je rencontrai un Polonais, un certain M…cki, détenu politique. Il me regarda d’un air sombre ; ses yeux étaient pleins de rage, ses lèvres tremblaient : « Je hais ces brigands ! » gronda-t-il à demi-voix, en français ; puis il me quitta.

Je rentrai dans la caserne, et ce que j’aperçus tout d’abord, ce furent six moujiks robustes qui se jetaient tous ensemble sur un Tartare nommé Gazjne, qu’ils se mirent à frapper cruellement. Cet homme était ivre, et ils le battaient comme plâtre ; un bœuf ou un chameau aurait été tué par des coups pareils, mais on savait que cet hercule n’était pas facile à tuer et l’on cognait dessus à cœur-joie. Un instant après je vis Gazjne allongé sur un lit et déjà inanimé. Il gisait, lui aussi, couvert d’une peau de mouton, et tout le monde passait en silence aussi loin que possible de sa couche. On espérait bien qu’il reviendrait à lui vers le matin, mais, comme le disaient quelques-uns : «… Dame ! après les coups qu’il avait reçus, il pouvait bien crever de la râclée ! »

Je regagnai l’endroit où se trouvait mon lit, en face d’une fenêtre garnie d’une grille de fer et m’étendis sur le dos, les yeux fermés. On ne viendrait pas me déranger si je paraissais

dormir. Je voulais oublier, mais les rêves ne venaient pas ; mon cœur battait terriblement et les paroles de M…cki me résonnaient aux oreilles : « Je hais ces brigands ! »

Mais pourquoi décrire toutes ces impressions ? Je les ressens encore souvent en rêve, et ce sont mes songes les plus affreux…

On remarquera que jusqu'à aujourd'hui, je n'ai presque jamais parlé de mes années passées au bagne. Les *Souvenirs de la Maison des Morts*, que je publiai voici quinze ans, semblent l'œuvre d'un personnage fantastique ; je les donnai comme rédigés par un noble russe, assassin de sa femme… J'ajouterai, à ce propos, que beaucoup de braves gens se figurent encore aujourd'hui que c'est pour le meurtre de ma femme que l'on m'envoya en Sibérie…

Voici que je m'égare, comme je m'égarais alors, dans mes pensées... Pendant ces quatre années de bagne, je revoyais sans cesse mon passé. Ces souvenirs renaissaient d'eux-mêmes, et ce n'est que rarement que j'ai pu les évoquer de nouveau à ma volonté. Cela partait d'un point quelconque de mon histoire, parfois d'un événement sans importance, et peu à peu le tableau se complétait me donnant l'impression forte, profonde et entière de ma vie…

Mais ce jour-là je revins bien loin en arrière, jusqu'à un moment de ma première enfance. Je me revis à neuf ans, au milieu de scènes que j'avais absolument oubliées… Je me retrouvai dans un village où je passais le mois d'août. L'air était clair et sec, mais la température était fraîche ; le vent soufflait. L'été approchait de son déclin ; bientôt nous retournerions à Moscou ; l'ennui allait revenir avec les leçons

de français ; il me serait bien pénible de quitter la campagne !

Je m’en fus derrière l’enclos, où s’élevaient les meules de blé ; puis, après être allé jusqu’au ravin, je montait au Losk. On nommait ainsi chez nous une sorte de brousse d’arbustes qui croissaient entre le ravin et un petit bois. Je m’enfonçais dans la broussaille, quand j’entendis non loin de moi, à une trentaine de pas peut-être, vers la clairière, la voix d’un paysan qui labourait un champ. Je devinai facilement que son travail était rude, qu’il retournait un champ placé en pente, que son cheval avançait péniblement… De temps à autre, le cri du paysan parvenait jusqu’à moi : Hue ! Hue !

Je connaissais presque tous nos moujiks, mais ne pouvais savoir quel était celui qui labourait à présent. Cela, du reste, m’était fort égal ; j’étais plongé dans mes petites occupations. Il s’agissait de me couper une baguette de noisetier pour aller taquiner les grenouilles, et les badines de noisetier étaient si belles mais si peu solides ! Ce n’était pas comme les branchettes de bouleau !

Je trouvai aussi de magnifiques scarabées et des hannetons superbes ; j’en ramassai ; puis aussi des lézard tout petits et si agiles, rouges et jaunes, ornés de points noirs, mais j’avais peur des serpents, plus rares, d’ailleurs que les lézards. Il y avait peu de champignons, ce qui me dégoûta de la brousse. On en trouvait beaucoup sous les bouleaux;, aussi me décidai-je bien vite à partir pour le petit bois, où il n’y avait pas seulement des champignons, mais encore des graines bizarres, de gros insectes et de petits oiseaux ; on y voyait même des hérissons et des écureuils sous la feuillée dont j’aimais tant les parfums humides. En écrivant ceci, je sens encore la fraîche odeur de

notre agreste bois de bouleaux ; ces impressions-là restent pour la vie.

Tout à coup, après un long moment de silence, j'entendis distinctement ce cri : Au loup ! Je fus pris de terreur, poussa moi-même un cri et courus vers la clairière, pour me réfugier auprès du moujik qui labourait.

C'était notre moujik Mareï. Je ne sais pas si l'almanach contient un tel nom, mais tout le monde appelait ce paysan Mareï. C'était une homme d'une cinquantaine d'années, grand et robuste, portant toute sa barbe blonde fortement grisonnante. Je le connaissais, mais ne lui avais encore presque jamais parlé. Il arrêta sa rosse en m'entendant crier, et quand je fus près de lui, m'accrochant d'une main à sa charrue et de l'autre à sa manche, il vit que j'étais épouvanté.

— Le loup ! clamai-je, tout essoufflé.

Il leva la tête et regarda de tous côtés :

— Où diable vois-tu un loup ?

— Quelqu'un a crié : Au loup ! voici un instant, balbutiai-je.

— Il n'y a pas de loup ! Tu perds la tête. Où a-t-on jamais vu des loups par ici ? fit-il pour me rendre courage. Mais je tremblais de tout mon corps et me pendis plus lourdement à sa manche. Je devais être très pâle, car il me regarda, comme effrayé pour moi.

— Peut-on se faire des peurs pareilles ! Aï ! aï ! Il hocha la tête. Va donc, mon petit ; il n'y a aucun danger.

Et il me caressa la joue.

— Voyons, voyons, calme-toi ; fais le signe de la croix !

Mais je ne pouvais y parvenir, et les coins de ma bouche tremblaient convulsivement, paraît-il, et on m'a dit plus tard que c'était ce qui l'avait le plus frappé.

Il tendit doucement son gros index barbouillé de terre et toucha très légèrement mes lèvres tremblantes :

— Dans quel état se met cet enfant !

Et il sourit d'un sourire comme maternel.

Je compris enfin qu'il n'y avait pas de loup en vue et que j'avais eu une hallucination en croyant entendre crier. J'étais alors sujet à ces erreurs nerveuses de l'ouïe. Cela m'a passé avec l'âge.

— Eh bien, je puis m'en aller alors ? lui dis-je en le regardant interrogativement d'un œil encore humide.

— Oui, va ; je veillera sur toi comme tu marcheras. Je ne te donnerai pas au loup ! ajouta-t-il ; et j'eus plus que jamais l'impression que son sourire était un sourire de maman. Va ! que le Christ soit avec toi ! Il fit sur moi le signe de la croix et se signa lui-même.

Je partis, en me retournant presque tous les dix pas. Toujours je vis Mareï qui me suivait de l'œil, et chaque fois il me fit un signe de tête amical. J'avoue que j'avais alors un peu honte de ma peur ; toutefois je craignais encore vaguement le loup. Quand j'eus refranchi le ravin, l'épouvante disparut brusquement ; mon chien Voltschok bondit vers moi, venant de je ne sais où, et avec mon chien je me sentais plein de courage. Toutefois je me retournai une dernière fois vers Mareï. Je ne pouvais plus, de si loin, distinguer les traits de son visage, et cependant je devinai qu'il me souriait toujours tendrement. Je

le vis hocher la tête. Je lui fis avec la main un signe d'adieu auquel il répondit, et ce n'est qu'alors qu'il repartit avec son vieux cheval.

J'entendis de loin son cri : Hue, hue ! et la rosse tira de nouveau la charrue.

Je me suis souvenu de tout cela, je ne sais pourquoi, revoyant tous les détails avec une netteté admirable ; mais je ne fis, à l'époque, aucune allusion à mon « accident » en rentrant à la maison. Je n'y pensai bientôt plus ; j'oubliai même assez vite Mareï et le service qu'il m'avait rendu. Les rares fois que je le rencontrai, par la suite, non seulement je ne lui parlai plus du loup, mais encore je n'eus avec lui aucune espèce de conversation. Et brusquement vingt ans plus tard, au fond de la Sibérie, tout s'est représenté à moi, comme si je venais à peine d'entendre crier : Au loup. L'aventure s'était en quelque sorte dérobée à moi-même, pour reparaître quand cela serait nécessaire. Tout m'est revenu à l'esprit, le sourire tendre et comme maternel du pauvre moujik serf, ses signes de croix, ses hochements de tête amicaux, qui, me semblait-il, me protégeaient de loin. Cette phrase a rechanté en moi : « Dans quel état se met cet enfant ! » Et ce que j'ai revu le mieux, c'est ce gros index barbouillé de terre avec lequel il toucha d'une façon si caressante mes lèvres qui tremblaient. Certes, n'importe qui eût tâché de rassurer l'enfant apeuré ; mais ici il y avait autre chose. J'aurais été son propre fils, qu'il ne m'eût pas regardé avec un amour plus profond et plus apitoyé. Qui le forçait à m'aimer ? Il était notre serf ; je ne pouvais être pour lui qu'un jeune maître ; personne ne voyait sa bonne action, et il était sûr de n'en être pas récompensé. Il aimait donc si

tendrement les petits enfants ? Quelle douce bonté presque féminine peut se cacher dans le cœur d'un rude, d'un bestial moujik russe ! N'est-ce pas de cela que parlait Constantin Aksakov, quand il célébrait la « haute culture » de notre peuple ?

Et quand je me levai de mon lit, quand je regardai autour de moi, dans ce bagne, je sentis que je pouvais considérer ses pauvres hôtes d'un tout autre œil qu'auparavant. Toute haine et toute colère sortirent de mon cœur. J'observai sympathiquement tous les visages que je rencontrai. Ce moujik déshonoré, que le rasoir du bagne a fait glabre ; ce moujik dont le visage porte les stigmates du vice, cet ivrogne qui braille sa chanson d'obscène soûlard, c'est peut-être un Mareï. Puis-je pénétrer jusqu'à son cœur ? Non ! Alors pourquoi le jugerais-je ?

Le soir même, je rencontrai encore le Polonais M…cki. Infortuné M…cki ! Il n'est pas, évidemment, riche comme moi de souvenirs où des gens comme Mareï jouent un rôle. Il ne peut juger ces tristes moujiks du bagne autrement qu'il ne l'a fait quand il a dit : « Je hais ces brigands ! » Ces pauvres Polonais ont, sans doute, souffert bien plus que nous !

II

SUR LES AVOCATS EN GÉNÉRAL. – MES IMPRESSIONS DE NAÏF ET D'IGNORANT. – SUR LES TALENTS EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER.

Je désirerais dire quelques mots sur les avocats, mais à peine ai-je pris la plume, que je rougis déjà de la naïveté de mes questions et propositions.

Il serait, peut-être, enfantin de ma part de m'extasier longuement sur l'institution utile et agréable qu'est celle des avocats. Un homme a commis un crime ; il ne connaît pas les lois ; il est sur le point d'avouer ; mais paraît l'avocat, qui lui démontre non seulement qu'il a eu raison, mais encore qu'il est un saint. Il cite quelques lois, explique tel arrêt de telle cour de cassation, tel senatus-consulte, qui donnent à l'affaire un aspect absolument nouveau, et finit par tirer son homme de prison. C'est délicieux ! On pourrait peut-être laisser entendre que c'est immoral ; mais enfin, vous avez devant vous un innocent qu'un trop habile réquisitoire du procureur général va envoyer à la mort pour un forfait perpétré par un autre. L'accusé n'est pas très clair dans ses réponses ; il se borne à grommeler : « Je ne sais rien ; je n'ai rien fait ! » ce qui, à la longue, irrite juges et jurés. Mais voici qu'entre en scène le digne avocat qui a perdu ses cheveux en s'exténuant sur des textes légaux, qui connaît toute les lois et tous les arrêts, qui déconcerte le procureur général et fait acquitter l'innocent. Oui, l'avocat est utile : que deviendrait, sans lui, l'innocence ?

Mais je ne dis rien de neuf. Tout cela est archi-connu. Et

c’est bien une excellente chose que d’avoir un avocat. J’ai eu moi-même ce bonheur, une fois que, par inadvertance, j’avais laissé imprimer dans le journal que je dirigeais un article qui eût dû, avant de passer, obtenir l’autorisation de M. le Ministre de la Cour. On m’annonça que j’étais inculpé. Je ne voulais même pas me défendre tant ma « faute » était évidente pour moi-même. Mais la Cour me désigna, d’office, un défenseur, qui me révéla tout à coup, non seulement que je n’étais pas coupable, mais encore que j’avais admirablement bien fait. Comme de juste, je l’écoutai avec plaisir. Le jour des débats, je ressentis une impression tout à fait neuve, en entendant mon avocat plaider. Me sachant complètement dans mon tort, les théories dudit avocat, tendant non seulement à me faire acquitter, mais encore à m’obtenir des félicitations, me parurent si amusantes, oserai-je dire si attrayantes, que je compte cette demi-heure passée au tribunal au nombre des meilleurs moments de ma vie. Je fus condamné à vingt-cinq roubles d’amende et incarcéré pendant deux jours au corps de garde, où je passais mon temps assez agréablement et même d’une manière profitable, car je fis connaissance de quelques genres d’individus et de quelques détails de vie absolument insoupçonnés de moi. Mais voilà encore une forte digression ; revenons aux choses sérieuses.

La profession d’avocat est morale et édifiante, quand le titulaire emploie son talent à défendre des malheureux. L’avocat devient alors un ami de l’humanité. Mais on est très naturellement porté à penser qu’il défend souvent sciemment des coupables et les fait acquitter. Il est vrai qu’il ne peut guère faire autrement, et tout le monde me dira qu’on n’a pas le droit

de priver un accusé de l’assistance d’un avocat. D’accord ; mais il me semble qu’un avocat aura bien du mal à éviter de mentir et de parler contre sa conscience. Il vous est arrivé d’entendre l’un d’entre eux déclarer à la face du tribunal que ce n’est que convaincu de l’innocence de l’accusé qu’il a consenti à se charger de sa défense. Mais un soupçon méchant ne s’est-il pas immédiatement glissé en vous : « Combien lui a-t-on donné pour sa conviction ? » Car on a vu, et pas très rarement, des prévenus défendus avec la plus belle ardeur qu’on était obligé de condamner parce que leur culpabilité sautait aux yeux. je ne sais pas s’il y a chez nous des avocats vraiment capables de s’évanouir en entendant prononcer un verdict qui frappe leur client, mais on en a connu qui versaient des larmes. Quoi qu’il en soit, cette profession a ses beaux et ses vilains côtés. Pour le peuple, l’avocat c’est « la conscience louée », et l’appellation n’a rien de flatteur.

Du reste, laissons cela. Je n’y entends pas grand’chose. J’aimerais mieux m’occuper du talent de ces avocats.

Une question difficile se pose : Est-ce le talent qui possède l’homme ou l’homme qui possède le talent ? Il semble qu’un homme ait le plus grand mal à faire obéir son talent, tandis que le talent domine presque toujours son possesseur en l’entraînant où il veut. Gogol raconte quelque part qu’un menteur veut un beau jour raconter une histoire quelconque. Il se peut qu’au début il dise la vérité, mais, à mesure qu’il parle, il se présente à son imagination de si beaux détails qu’il raconte un tissu de mensonges. Le romancier anglais Thackeray nous présente un type de mondain, ayant ses entrées chez de lords et toujours préoccupé du désir de laisser derrière

lui, en partant, une traînée de rires. Aussi, réserve-t-il toujours son meilleur trait pour la fin. Il me semble, à moi, qu'il est très difficile de rester véridique, alors qu'on ne pense qu'à « garder le plus beau pour la fin ». C'est une hantise, du reste, si mesquine qu'elle doit, à la longue, enlever tout sentiment sérieux à sa victime. Avec cela, si l'on n'a pas fait une suffisante provision de bons mots, il faut en improviser d'autres, et l'on a dit que « pour un bon mot, certains hommes n'épargneraient ni père ni mère ».

On me répondra qu'avec de telles sévérités il devient impossible de vivre ; mettons que j'aille un peu loin, mais toujours est-il que, chez les hommes de talent, il y a quelques fois une grande facilité à se laisser entraîner hors du droit chemin et une sensibilité exagérée qui les rend peu véridiques. Bielinsky méprisait extrêmement ce genre de faiblesse, qu'il appelait « l'onanisme du talent ». C'était des poètes que parlait Bielinsky, mais il y a un peu de poésie dans tous les talents. Un menuisier de talent a son côté poète. La poésie, c'est, pour ainsi dire, le « feu intérieur » de tous les talents. Et si un menuisier peut-être poète, à plus forte raison un avocat. Je ne conteste pas qu'avec une sévère, une rigide honnêteté, un avocat ne puisse arriver à réfréner sa sensibilité, mais des détails si pathétiques peuvent naître de l'émotion du défenseur qu'il se laissera aller à leur faire un sort. Cette sensibilité a parfois les effets les plus graves dans la vie courante de chacun, dans la vôtre, dans la mienne. Observez-vous bien vous-mêmes, et vous verrez comme elle vous mènera facilement au mensonge.

Je suis sûr qu'on n'a pas oublié chez nous Alphonse de

Lamartine, qui fut, en quelque sorte, chef du gouvernement provisoire, en France, pendant la révolution de 48. On dit que rien ne lui plaisait plus que d'adresser au peuple et aux députations, venues de tous les coins du pays, des discours interminables. C'était un poète d'un grand talent ; toute sa vie fut admirablement probe ; sa figure était belle et imposante, bien qu'un peu trop pareille aux illustrations des « Keepsakes ». Il écrivit, outre ses volumes de vers, une très belle *Histoire des Girondins*, qui le rendit populaire. Or, un jour qu'il avait prononcé l'un de ses longs discours dont les phrases harmonieuses le grisait lui-même, un plaisant, le montrant à la foule, s'écria : « Ce n'est pas un homme, c'est une lyre ! »

C'était un éloge, mais il renfermait une malice. Je sais bien qu'il est très irrévérencieux de comparer ce poète, cet orateur-lyre à quelqu'un de nos diserts avocats finauds et un peu fripons de temps à autre, mais je voulais dire qu'eux, non plus, ne peuvent se débarrasser de leur lyre. L'homme est faible quand il ambitionne des louanges, même s'il est un peu fripon.

Certains avocats défendent leur lyrisme aussi naïvement que le marchand de Moscou défendait son argent. Le père de ce marchand lui avait laissé un joli capital, mais sa mère était aussi dans le commerce de son côté et y mangeait tout ce qu'elle avait et plus. Elle s'adressa une fois à son fils pour qu'il la tirât d'affaire. Le cas était grave. Il y allait, pour elle, de la prison. Le marchand aimait sa mère, mais cette affection ne pouvait se comparer à celle qu'il portait à ses roubles. « Si je te prête de l'argent, dit-il à sa mère, je diminue mon capital ; or, mes principes m'interdisent de diminuer mon capital ; donc

je ne puis te prêter d’argent. » Et sa mère dut se résigner à faire connaissance avec la geôle.

Les avocats dont nous parlons remplacent simplement le mot capital par le mot talent et tiennent à peu près le discours suivant : « Notre genre de talent ne peut se passer d’éclat ; or nous voulons continuer à avoir du talent ; donc nous ne pouvons renoncer à l’éclat. »

Il y a des avocats très honnêtes gens qui ne sauraient modérer leur lyrique sensibilité, même quand ils plaident une cause qui répugne à leur conscience. J’ai, toutefois, entendu raconter qu’en France, — il y a bien longtemps de cela, — il y eut un avocat très consciencieux qui avait cru à tort à l’innocence de son client. Les débats modifièrent sa conviction, et quand il fut autorisé à prendre la parole, il se contenta de se lever, de s’incliner devant la Cour et de se rasseoir sans avoir dit un mot. Je crois que chez nous cela ne pourrait pas arriver.

« Comment, se dit un des nôtres, me résignerais-je à ne pas faire tout pour gagner ma cause avec le talent que j’ai ? Non seulement j’aventurerais mes honoraires futurs, mais encore je compromettrais ma réputation. » De sorte qu’il n’y a pas que *la question d’argent* qui soit *terrible* pour l’avocat. Il y a encore la question d’orgueil professionnel.

MARS

I

LA CENTENAIRE

« J’ai été en retard toute la matinée, me racontait une dame, ces jours-ci. Je n’ai pu mettre le pied dehors que vers midi, et, — c’était comme un fait exprès, — j’avais des masses de choses à faire. Entre deux courses, à la porte d’une maison d’où je sortais, j’ai rencontré une vieille femme qui me parut horriblement âgée ; elle était toute courbée et se soutenait sur un bâton. Cependant je n’avais encore aucune idée de son âge véritable. Elle s’installa sur un banc, près de la porte ; je la vis bien, mais trop peu de temps. Dix minutes après, je sortis d’un bureau situé tout auprès et me dirigeai vers un magasin où j’avais affaire. Je retrouvai ma vieille femme assise à la porte de cette nouvelle maison. Elle me regarda : je lui souris. Je vais faire une autre commission vers la perspective Nevsky. Je revois ma bonne femme assise à la porte d’une troisième maison. Cette fois je m’arrête devant elle, me demandant : Pourquoi s’asseoit-elle ainsi à la porte de toutes les maisons ?

— Tu es fatiguée, ma bonne vieille ? lui dis-je.

— Je me fatigue vite, petite mère. Il fait chaud ; le soleil est fort. Je vais dîner chez mes petits-enfants.

— Alors tu vas dîner, grand'mère ?

— Oui, dîner, ma chère, dîner.

— Mais tu n'arriveras jamais, ainsi.

— Oui, j'arriverai ; je marche un peu, je me repose. Je me relève ; je marche encore un peu, et ainsi de suite.

La bonne femme m'intéresse. Je la regarde. C'est une petite vieille proprette, vêtue d'un costume suranné ; elle a l'air d'appartenir à la classe bourgeoise. Elle a un visage pâle, jaune, la peau desséchée et collée aux os ; ses lèvres sont décolorées ; on dirait une momie. Elle reste assise, souriante ; le soleil lui dore la figure.

— Tu dois être très vieille, grand'mère, lui dis-je en plaisantant.

— Cent quatre ans, ma chère, cent quatre ans, *pas plus*.

Elle plaisante à son tour.

— Et toi, où vas-tu ? me demande-t-elle. Et elle sourit encore. Elle est contente de causer avec quelqu'un.

— Vois-tu, grand'mère, j'ai été acheter des souliers pour ma fillette et je les porte chez moi.

— Oh ! ils sont petits, les souliers. C'est une bien petite fille. As-tu d'autres enfants ?

Et toujours elle me regarde en souriant. Ses yeux sont un peu éteints ; quelque chose y brille encore cependant comme un rayon faible, mais chaud.

— Grand'mère, prends cette monnaie ; tu t'achèteras un petit pain.

— Quelle idée de me donner ça ! Mais je te remercie ; je garderai ta piécette.

— Excuse-moi, grand'mère.

Elle prend la pièce de monnaie, mais par politesse, par bonté de cœur. Peut-être même est-elle contente que non seulement on lui parle, mais encore qu'on s'occupe d'elle affectueusement.

— Eh bien, adieu, dis-je, ma bonne vieille. Je souhaite que tu arrives bientôt chez les tiens.

— Mais oui, j'arriverai, ma chère, j'arriverai. Et toi, va-t-en voir ta petite-fille. Elle oubliait que j'ai une fille et non une petite-fille. Il lui semblait que tout le monde avait des petites-filles.

« Je m'en suis allée et, en me retournant, je l'ai vue qui se levait avec peine, s'appuyait sur son bâton et se trainait par la rue. Peut-être se sera-t-elle arrêtée au moins dix fois encore avant d'arriver chez ses petits-enfants où elle va « diner ». Une étrange petite vieille ! »

C'est, comme je le disais, un du ces matins derniers, que j'ai entendu ce récit ou plutôt cette impression d'une rencontre avec une centenaire. Il est rare de voir des centenaires aussi pleins de vie. Aussi ai-je repensé à cette vieille, et ce soir, très tard, après avoir fini de lire, je me suis amusé à me figurer la suite de l'histoire : je l'ai vue arrivant chez ses petits-enfants ou arrière-petits-enfants. Ce doit-être une famille de gens rangés, convenables ; autrement elle n'irait pas dîner chez eux. Peut-être louent-ils une petite boutique, — une boutique de coiffeur, par exemple. Évidemment ce ne sont pas des gens

riches, mais enfin ils doivent avoir une petite vie organisée, ordonnée.

Voyons, elle sera arrivée chez eux vers deux heures. On ne l'attendait pas, mais on l'a reçue cordialement :

— Ah ! voici Maria Maximovna. Entre, entre, de grâce, servante de Dieu !

La vieille est entrée en souriant toujours. Sa petite-fille est la femme de ce coiffeur que je vois là, un homme d'environ trente-cinq ans, paré d'une redingote constellée de taches de pommade. (Je n'ai jamais vu de barbiers d'un autre style.)

Trois petits enfants, — un garçon et deux fillettes — accourent vers la grand'mère. Ordinairement ces vieilles, extraordinairement vieilles, s'entendent très bien avec les moutards ; elles ont une âme semblable aux âmes d'enfants, sinon pareille. La vieille s'est assise. Il y a quelqu'un chez le coiffeur, un homme d'une quarantaine d'années, un visiteur de connaissance. Il y a aussi un neveu du barbier, un garçon de dix-sept ans qui veut entrer chez un imprimeur. La vieille fait le signe de croix, s'assied, regarde le visiteur :

— Oh ! que je suis fatiguée !… Qui est là, chez vous ?

— C'est moi, vous ne me reconnaissez pas, Maria Maximovna ? fait le visiteur en riant. Il y a deux ans, nous devions toujours aller chercher des champignons ensemble dans la forêt.

— Ah ! c'est toi ! Je te reconnais, farceur. Seulement veux-tu croire que je ne me rappelle plus ton nom ? Pourtant je sais bien qui tu es… Mais c'est la fatigue qui me brouille les idées.

— Vous n'avez pas grandi depuis la dernière fois, plaisante

le visiteur.

— Veux-tu te taire, polisson ! et la grand’mère se met à rire, très amusée dans le fond.

— Tu sais, Maria Maximovna, je suis un bon garçon.

— Il est toujours agréable de causer avec de braves gens… Avez-vous fait faire le paletot pour Serioja ?

Elle montre le neveu. Celui-ci, garçon robuste et sain, sourit largement et s’approche. Il porte un nouveau paletot gris qu’il a encore du plaisir à exhiber. L’indifférence viendra peut-être dans une semaine ; mais, en attendant, il en est encore à contempler à chaque instant les parements, les revers, à se regarder dans la glace avec son vêtement neuf ; il ressent pour lui-même un certain respect en se voyant si bien habillé.

— Tourne-toi donc ! crie la femme du barbier. Et toi, regarde, Maria Maximovna. Un beau paletot, hein ? Et qui vaut six roubles comme un kopek. Commander un article à meilleur marché, on nous a dit chez Prokhoritch qu’il valait mieux ne pas même y penser ! On s’en serait mordu les doigts, après, tandis que ce paletot-ci est inusable. Voyez cette étoffe ! Mais tourne-toi donc ! Et la doublure ! C’est d’une solidité ! Mais tourne-toi donc !… Enfin, c’est ainsi que l’argent danse et file, Maria Maximovna ! Voila des roubles qui nous ont dit adieu !

— Oh ! la vie est devenue si chère que j’aime mieux ne pas y songer. Ça me ferait de la peine ! remarque Maria Meximovna tout émotionnée et qui ne peut encore reprendre haleine.

— Allons, allons ! il est temps de manger ! observe le barbier. Mais tu parais très fatiguée, Maria Maximovna.

— Oui, petit père, je suis éreintée ; il fait chaud… et un

soleil !… Oh ! j’ai rencontré en route une petite dame qui avait acheté des souliers pour ses enfants ! « Tu es fatiguée, ma bonne vieille ? m’a-t-elle demandé. Prends cette pièce pour acheter un petit pain. » Et moi, tu sais, j’ai pris la pièce.

— Mais, grand’mère, repose-toi d’abord. Qu’as-tu à étouffer comme cela ? demande le coiffeur avec empressement.

Tout le monde la regarde. Elle est devenue toute pale ; ses lèvres sont blanches. Elle regarde aussi tous ceux qui sont présents, mais d’un œil plus terne qu’à l’ordinaire.

— Voilà du pain d’épice pour les enfants, avec cette piècette ! reprend la vieille.

Mais elle est forcée de reprendre haleine. Tous ont cessé de parler pendant quelques secondes.

— Qu’y a-t-il donc, grand’mère ?

Le barbier se penche sur elle. Mais la grand’mère ne répond pas. Il y a un nouveau silence de quelques secondes dans la pièce. La vieille est devenue encore plus pâle et c’est comme si son visage avait maigri tout à coup. Ses yeux se voilent ; le sourire se fige sur ses lèvres ; elle regarde droit devant elle, mais on devine qu’elle ne voit plus.

— Faut-il aller chercher le pope ? demande vivement le visiteur.

— Oui, mais n’est-il pas trop tard ? murmure le barbier.

— Grand’mère ! eh ! grand’mère ! appelle la femme effrayée.

La grand’mère demeure immobile ; mais bientôt sa tête se penche d’un côté ; dans sa main droite qui repose sur la table,

elle tient encore la pièce ; sa main gauche est restée sur l'épaule de l'arrière-petit-fils Michka, âgé de six ans. Il est debout, ne bouge plus et contemple l'aïeule avec des yeux étonnés.

— Elle est morte ! prononce tout bas le barbier en faisant le signe de la croix.

— Ah ! j'ai vu qu'elle se penchait tout d'un côté ! fait le visiteur d'une voix très émue et entrecoupée.

Il en est tout saisi et regarde les assistants.

— Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous faire, Makaritch ?

— Cent quatre petites années, ah ! dit le visiteur en piétinant sur place, de plus en plus attendri.

— Oui, les dernières années elle perdait un peu la tête, observe tristement le barbier. Mais il faut que j'aille prévenir, et il met sa casquette et cherche son pardessus.

Il n'y a qu'un moment elle riait, elle était gaie. Elle a encore sa piécette dans la main pour « acheter le pain d'épice » ! Quelle vie que la nôtre !…

— Eh bien ! Allons, Piotr Stepanitch, interrompt le barbier. Ils sortent.

On ne pleure pas, bien entendu ! Cent quatre ans n'est-ce pas ! L'hôtesse a envoyé chercher des voisines, qui accourent. La nouvelle les a intéressées, distraites. Comme de raison on prépare le samovar. Les enfants, tassés dans un coin, regardent curieusement la grand'mère morte. Micha, tant qu'il vivra, se souviendra qu'elle est morte, la main sur son épaule ; quand il sera mort à son tour, personne ne se rappellera plus la vieille

qui a vécu cent quatre ans. Et à quoi bon se la rappeler ? Des millions d’hommes vivent et meurent inaperçus. Que le Seigneur bénisse la vie et la mort des humains simples et bons !

II

CONSIDÉRATIONS SUR L'EUROPE

En Europe et partout c'est la même chose. Les forces sur lesquelles nous comptions pour faire l'union, se sont-elles évanouies comme un vain mirage ! Partout la division et les petits groupements. Voilà une question qu'un Russe ne peut s'empêcher de méditer : d'ailleurs, quel est le vrai Russe qui ne pense pas avant tout à l'Europe ?

Oui, là-bas, tout semble aller encore plus mal que chez nous ; toutefois, en Europe, les raisons qui ont créé les petits groupements sont plus claires qu'en Russie. Mais n'est-ce pas encore plus désespérant ? C'est peut-être en ce fait que, chez nous, on ne sait trop bien découvrir où a commencé la désunion que réside encore un peu d'espoir ? On comprendra, peut-être, à la longue, que l'éparpillement de nos forces provient de causes artificielles, provoquées, et qui sait si l'accord ne se refera pas ?

Mais là-bas, en Europe, aucun faisceau ne se reformera. Tout s'est morcelé en factions non comme en Russie, mais pour des raisons claires et précises. Là-bas, groupes et unités, vivent leurs derniers jours et le savent bien ; en tout cas ils semblent préférer la mort à l'abandon de leurs principes.

À propos, tout le monde, chez nous, parle de la paix. On pronostique une paix durable ; on croit entrevoir un horizon clair. On veut reconnaître des signes de paix dans l'établissement définitif de la République en France et dans le

rôle joué par Bismarck, qui aurait aidé en sous-main à l’affermissement de ce régime. Beaucoup de journaux croient tout danger de guerre écarté après l’entente des grandes puissances de l’Europe orientale, malgré les troubles de l’Herzégovine. (La clef de toute cette question d’Herzégovine se trouve, peut-être, à Berlin, dans la cassette du prince de Bismark.)

Avant tout, on est ravi chez nous de l’établissement de la République en France. Mais, à ce sujet, pourquoi la France demeure-t-elle au premier plan en Europe en dépit de la victoire de Berlin ? Le moindre événement français excite en Europe plus d’intérêt et de sympathie que les faits les plus graves qui se passent à Berlin. Sans doute parce que la France a toujours précédé les autres nations dans la marche en avant des idées. Tout le monde croit, sans doute, que la France fera toujours, la première, quelque pas décisif.

Voilà pourquoi, peut-être, l’individualisme a si nettement triomphé dans ce pays d’ « avant-garde ». La paix générale est, là-bas, absolument impossible et demeurera impossible jusqu’à la fin. En acclamant la République en France, l’Europe semblait dire qu’avec ce régime toute guerre de revanche avec l’Allemagne devenait invraisemblable. Et pourtant ce n’est là qu’un mirage. Car la République a justement été proclamée pour la guerre, non pas avec l’Allemagne, mais avec un adversaire, un ennemi de toute l’Europe : le communisme ; et c’est sous la République que cet ennemi pourra le plus facilement agir. Tout autre gouvernement lui aurait fait des concessions et ainsi ajourné le dénouement ; la République le provoquera au combat. Qu’on ne vienne donc pas affirmer que

« la République c'est la paix ». Quels sont ceux qui se sont déclarés partisans de la République, en France ? Les bourgeois et les petits propriétaires. Y a-t-il longtemps que ceux-là sont des républicains si fervents ? N'étaient-ils pas les premiers à redouter la République ? Ils la confondaient avec le communisme, si dangereux pour eux. La Convention, pendant la première Révolution, a démembré la grande propriété et enrichi ainsi toute une légion de petits possesseurs terriens, les a si bien enrichis qu'ils viennent de payer sans sourciller une indemnité de guerre de cinq milliards. Mais tout en contribuant à un bien-être temporaire, cette mesure a paralysé pour longtemps les tendances démocratiques en augmentant exagérément l'armée des propriétaires et en livrant la France au pouvoir illimité de la bourgeoisie, la pire ennemie du peuple. Sans cette mesure, la bourgeoisie n'aurait jamais pu se maintenir à la tête du pays, où elle remplaça ses anciens maîtres, les nobles, tandis que le peuple devenait inconciliable. Cette bourgeoisie a fait dévier les idées démocratiques et les a changées en désir de vengeance. Si la France tient encore bon, c'est sans doute grâce à cette loi de nature qui veut qu'une poignée de neige ne puisse fondre avant un certain temps. Les bourgeois et les naïfs de l'Europe se croient, bien à tort, sauvés. Au fond, toute union a disparu. Une oligarchie n'a en vue que les intérêts des riches ; la démocratie ne se préoccupe que des intérêts des pauvres. Quant à l'intérêt universel, personne ne s'en soucie, qu'un certain nombre de rêveurs socialistes et de vagues positivistes qui exaltent des principes scientifiques destinés, d'après eux, à rétablir l'équilibre. Mais il est peu probable que la science soit en état d'entreprendre cette œuvre immédiatement. Est-elle de force à modifier la

nature humaine et à prescrire de nouvelles lois à l’organisme social ? (Je m’abstiendrai pour l’instant d’affirmer que ce problème dépasse les forces de l’humanité.) Du reste, la science ne pourrait répondre, et il est clair que le mouvement est dirigé en France, comme partout, par des rêveurs qui sont un peu des spéculateurs : Ces rêveurs ont été dans leur droit en s’emparant de la direction du mouvement, car ils sont les seuls en France à se préoccuper de l’union de tous dans l’avenir, si bien que c’est à eux que doit passer la suprématie, malgré leur faiblesse actuelle et la connaissance que tout le monde a de cette faiblesse. Malheureusement, à côté de ses idées scientifiques, une autre surgit, qui peut se traduire par cette formule trop connue : « Ôte-toi de là que je m’y mette. »

Le premier désir de la masse du peuple, c’est de piller les propriétaires. Mais il ne faut pas trop accuser les pauvres : les hommes de l’oligarchie bourgeoise les ont tenus dans les ténèbres, et à un tel point que ces malheureux ne se gênent pas pour crier qu’ils deviendront riches et que ce sera grâce au pillage. Toute l’idée sociale est là pour eux. Néanmoins, ils vaincront certainement, et si les riches ne cèdent pas, il pourra se passer des choses terribles. Mais personne ne cédera à temps aux yeux des revendicateurs : même si on leur donne tout, ils croiront toujours qu’on les trahit et qu’on les vole.

Les Bonaparte se sont maintenus en leur faisant espérer une entente avec eux ; ils même tenté des réformes peu effectives dans ce sens, mais tout cela n’était pas sincère. Les gens de l’oligarchie se méfient du peuple et le peuple ne croit plus en eux. Quant aux monarchistes légitimistes, ils ne peuvent plus offrir à la démocratie qu’un seul remède : le catholicisme, que

le peuple ne connaît plus ou ne veut plus connaître. On dit même que parmi les prolétaires les idées spirites se développent extraordinairement, tout au moins à Paris. Si nous parlons des partisans de la branche cadette, des orléanistes, nous verrons que leur régime est devenu odieux à la bourgeoisie elle-même, bien que les d'Orléans aient été longtemps considérés comme les protecteurs naturels des propriétaires français. Leur incapacité est devenue évidente pour tous. — Les propriétaires voulaient pourtant trouver un moyen de salut : leur instinct les a poussés à choisir la République.

Il existe une loi politique et peut-être naturelle qui exige que deux voisins forts et proches, quelque soit leur mutuelle amitié au début, finissent toujours par en venir à un désir d'extermination réciproque. (Nous devrions, nous aussi, les Russes, penser à cette question des puissants voisins.) Or de la République rouge le chemin est court jusqu'au communisme. Et malgré le voisinage qu'y a-t-il de plus opposé au communisme que la République, même la République sanglante de 93 ? Les Républicains mettent la forme républicaine avant tout même avant la France. C'est la forme qui est tout en République, même si la République s'appelle le Mac-Mahonnat. Le communisme, lui, se moque bien de la forme républicaine. Il nie non seulement toute forme de gouvernement mais encore l'État et toute la société contemporaine. Les Français pendant quatre-vingt ans se sont bien rendu compte de cet antagonisme et ont lancé contre l'ennemi son adversaire le plus acharné. La République est bien l'expression naturelle de l'esprit bourgeois ; on pourrait

même dire que la bourgeoisie française est fille de la République.

Et on dira encore que la guerre est loin ! Peut-être ne conviendrait-il pas d’en trop souhaiter l’ajournement. Déjà le socialisme a rongé l’Europe ; si l’on tarde trop, il démolira tout. Le prince de Bismarck le sait, mais il se fie trop à l’Allemagne, au feu et au sang. Mais à quoi parvient-on ici-bas en mettant tout à feu et à sang ?

III

FORCES MORTES ET FORCES FUTURES

On nous dira : En ce moment il n'y a aucune cause d'inquiétude : tout est clair, tout est au beau fixe. En France, le « Mac-Mahonnat », en Orient la grande entente des puissances, partout des budgets de guerre formidables : n'est-ce pas là la paix ?

Et le pape ? Il va mourir aujourd'hui ou demain, et alors que va-t-il se passer ? Le catholicisme romain consentira-t-il à mourir avec lui pour lui tenir compagnie ? Jamais il n'a autant désiré vivre qu'à présent ! D'ailleurs nos prophètes s'inquiètent bien du pape ! La question papale ne se pose même pas chez nous. Elle n'existe pas.

Et pourtant le pape est une personnalité immense, qui ne renoncera ni à son pouvoir, ni à ses rêves en l'honneur de la paix du monde ! En faveur de qui y renoncerait-t-il ? Pour le bonheur de l'humanité ? Mais il y a longtemps qu'il se croit au-dessus de l'humanité ! Jusqu'à présent il était l'allié des puissants de la terre et espéra en eux jusqu'aux limites du possible. Mais ces limites sont atteintes, et l'on dit que le catholicisme romain, délaissant les potentats terrestres qui l'ont trahi, va se tourner d'un autre côté. Pourtant le catholicisme romain a traversé des crises plus graves. En proclamant que le christianisme ne peut se maintenir dans ce monde sans le pouvoir temporel du pape, il a proclamé un Christ nouveau bien différent de l'ancien, un Christ qui se

laisse séduire par la troisième tentation du démon : les royaumes de la terre ! Oh ! j'ai entendu bien des objections contre cette manière de voir. On m'a dit que la foi et l'image du Christ vivaient encore dans le cœur de maint catholique sans altération aucune. Sans doute il en est ainsi, mais chez bien d'autres la foi primitive s'est modifiée. Rome a bien récemment promulgué un nouveau dogme, issu de la troisième tentation, au moment même où l'Italie unifiée frappait déjà à la porte de Rome ! On me fera encore remarquer que le catholicisme a, depuis des siècles, été batailleur et a toujours défendu le pouvoir temporel. Soit, mais auparavant, c'était en secret ; le pape conservait son territoire minuscule, mais il y avait là surtout une allégorie. Aujourd'hui, cependant, qu'on le menace dans sa possession, le pape se lève tout à coup et dit la vérité au monde entier : « Quoi ! vous avez cru que je me contenterais du titre de souverain des État de l'Église ! Je veux être souverain temporel et effectif ; je suis en effet le Roi des rois ; c'est à moi qu'appartiennent la terre et le temps et les destinées des hommes. C'est ce que je déclare aujourd'hui par ce dogme de mon infaillibilité. » Ce n'est aucunement ridicule : c'est la résurrection de l'ancienne idée romaine de domination sur le monde. C'est la Rome de Julien l'Apostat qui parle, non plus vaincue, mais victorieuse du Christ.

L'armée de Rome, je le répète, a une vision trop nette des choses pour ne pas voir où se trouve la vraie force, celle sur laquelle il convient de s'appuyer. Après avoir perdu ses royaux alliés, le catholicisme va se rejeter sur Démos, sur le peuple. Il possède d'adroits négociateurs, habiles à scruter le cœur humain, de fins dialecticiens et confesseurs, — et le peuple a

toujours été simple et bon. Or, en France surtout, on connaît mal l'esprit de l'Évangile, et les habiles psychologues romains apporteront aux Français un Christ nouveau qui consentira à tout, un Christ proclamé au dernier concile impie de Rome : « Oui, mes amis, diront ces psychologues, toutes les questions dont vous êtes préoccupés sont traitées dans ce livre que vos meneurs vous ont volé et si, jusqu'à présent, nous ne vous avons pas révélé cette vérité, c'est que vous étiez un peu trop comme de petits enfants. Il n'était pas temps de vous tout dévoiler ; mais voici l'heure venue de l'initiation : sachez que le pape possède les clefs de saint Pierre et que la foi en Dieu c'est la foi en le pape qui tient, en ce monde la place de Dieu. Il est infaillible, un pouvoir divin lui est accordé ; il est maître du temps et des destinées. Vous avez cru jusqu'à présent que la première vertu chrétienne était l'humilité, mais le pape à changer tout cela, ayant tout pouvoir. Oui, vous êtes tous frères ; le Christ lui-même l'a dit ; si vos frères ne veulent pas vous admettre chez eux comme frères, prenez des bâtons, entrez de force dans leurs maisons et contraignez-les à la fraternité. Le Christ a attendu longtemps que vos frères aînés, les débauchés, fissent pénitence, et maintenant il vous autorise à crier : Fraternité ou la mort ! Si votre frère ne veut pas partager avec vous ses biens, prenez-lui tout, parce que le Christ est las d'attendre son repentir et que le jour de la colère et de la vengeance est venu. Sachez encore que vous n'êtes pas coupables de vos péchés passés plus que de vos fautes future : toutes vos erreurs provenaient de votre pauvreté. Si vos chefs vous ont déjà tenu ce langage, ils l'ont fait prématurément. Le pape seul à le droit de parler ainsi. La preuve, c'est que vos chefs ne vous ont menés à rien de bon ; ils vous ont, du reste,

trompés en mainte chose. Ils se fortifiaient en s’appuyant sur vous, mais comptaient vous vendre le plus cher possible à vos ennemis. Le pape, lui, ne vous trahira pas ; il n’y a personne au-dessus de lui. Croyez non pas en Dieu, mais en le pape : lui seul est maître de la terre, et tous ceux qui luttent contre lui doivent périr. Réjouissez-vous : le paradis terrestre sera vôtre de nouveau ; vous serez tous riches, justes par conséquent, puisque vous n’aurez plus rien à désirer et qu’ainsi toute cause de mal disparaîtra. »

Le Démos acceptera ces propositions agréables. Il acclamera le nouveau maître, qui consentira à tout, heureux d’être débarrassé de meneurs au pouvoir pratique desquels il ne croyait plus. On lui mettra ainsi le levier en main : il n’y aura plus qu’a soulever. Croyez-vous que le peuple n’appuiera pas sur le levier ? On lui rendra la croyance du même coup, et il est évident qu’il sentait un malaise, une angoisse à demeurer sans Dieu.

Qu’on me pardonne ma présomption, mais je suis sûr que tout cela s’accomplira nécessairement dans l’Europe occidentale. Le catholicisme se tournera du côté du peuple, abandonnant les grands de ce monde, parce que ceux-ci l’ont, eux-mêmes, abandonné. Bismarck ne se serait pas avisé de le persécuter s’il n’avait senti en lui un ennemi de demain, — et un ennemi terrible.

Le prince de Bismarck est trop avisé pour perdre son temps à attaquer un adversaire peu dangereux : le pape est plus fort que lui. Je le répète, le groupe catholique et papal est peut-être l’une des factions les plus formidables de celles qui menacent la paix du monde. Du reste, tout en Europe est comme sapé,

tout est posé sur une poudrière qui n’attend qu’une étincelle…

« Et qu’est-ce que cela nous fait ? Tout cela se passe en Europe, et non pas chez nous ? Cela nous fait que l’Europe s’adressera à nous pour que nous la secourions quand sonnera le dernière heure de l’ « état de choses » d’aujourd’hui.

Elle exigera notre aide. Elle nous dira que nous faisons partie de l’Europe, que le même « état de choses » existe chez nous, que ce n’est pas en vain que nous l’avons imitée, elle, l’Europe, depuis deux cents ans, jaloux de nous égaler aux Européens, et qu’en la sauvant nous nous sauverons nous-mêmes.

Et ne sommes-nous pas bien mal préparés à trancher de pareilles questions ? Ne sommes-nous pas bien déshabitués d’apprécier sainement notre rôle vrai en Europe ? Non seulement nous ne comprenons plus de telles questions, mais nous ne les croyons plus possibles. Si vraiment l’Europe nous appelle à son secours, c’est alors, tout à coup, que nous verrons combien nous lui ressemblons peu malgré nos rêves deux fois séculaires et notre furieux désir de nous européaniser. Il se peut aussi que nous ne comprenions même pas ce que l’Europe exigera de nous, que nous ne sachions comment l’aider. Irons-nous alors écraser l’ennemi de l’Europe et de son « ordre de choses » en nous servant des procédés du prince de Bismarck, pacifiant par le fer et par le sang ? Ah ! c’est pour le coup, après un tel exploit, que nous pourrons nous féliciter d’être *devenus de vrais Européens !*

Mais tout cela, ce n’est que dans l’avenir, tout cela c’est de l’imagination, car à présent l’horizon est clair, — si clair !

AVRIL

I

QUELQUES MOTS SUR DES QUESTIONS POLITIQUES

Tout le monde parle des questions politiques du jour, tout le monde s’y intéresse ; et peut-on s’en désintéresser ? Un homme très sérieux que j’ai rencontré par hasard m’a demandé le plus gravement du monde « Eh bien ! Aurons-nous la guerre ? Ne l’aurons-nous pas ? » Je suis demeuré un peu étonné. Bien que, comme tout le monde, je suive avec intérêt les événements, j’avoue que je ne me suis jamais demandé si la guerre était inévitable ou non. Il paraîtrait que j’ai eu raison : tous les journaux annoncent l’entrevue prochaine, à Berlin, des trois chanceliers et, sans doute, l’interminable affaire d’Herzégovine recevra une solution satisfaisante pour le sentiment russe. Du reste, je n’ai guère été troublé des paroles du Baron de Roditsch. Elles m’ont plutôt amusé quand je les ai lues pour la première fois. Plus tard on a fait beaucoup de bruit à leur sujet. Il me semble pourtant que ces paroles ont été dites sans intention d’offenser personne ; je ne leur ai attribué aucune portée *politique*. Je crois que ce baron a tout simplement un peu radoté quand il a parlé de l’impuissance de la Russie. Il a dû songer en lui-même : « Si nous somme plus fort que la Russie, cela veut dire que la Russie n’est guère solide. Nous somme plus fort qu’elle parce que Berlin ne nous

laissera jamais à la discrétion de la Russie. Berlin admettra peut-être que nous nous mesurions avec l'Empire russe pour se rendre compte des ressources des deux belligérants, mais si notre antagoniste nous serre de trop près, Berlin lui dira : Halte-là ! — On ne nous fera pas grand mal, et comme la Russie ne s'avisera pas de marcher à la fois contre nous et contre l'Allemagne, tout finira sans catastrophes. Si, au contraire, nous battons la Russie, nous y gagnerons beaucoup. Peu de risques et des chances de faire un joli coup, c'est ce que j'appelle de la haute politique. Berlin nous traite en amis et nous aime beaucoup parce que nos territoires allemands le font loucher. Il nous les prendra peut-être ; mais, comme il a une énorme affection pour nous, il nous dédommagera en nous offrant quelque chose chez les Slaves de Turquie, par exemple. Ce n'est pas la Russie qui mettra la main sur ces Slaves, mais bien nous qui les annexerons. » Ces idées peuvent naître non seulement en M. Roditdch, mais encore dans l'esprit de beaucoup d'Autrichiens. Mais des complications peuvent s'ensuivre… Ainsi, dès qu'elle tiendra les Slaves, l'Autriche voudra les germaniser à outrance, même si elle a déjà perdu la plupart de ses territoires allemands. — Ce qui est exact, c'est que l'Autriche n'est pas seule, en Europe, à vouloir croire à l'impuissance de la Russie. On veut aussi généralement que la Russie nourrisse aujourd'hui le dessein de subjuguer le plus grand nombre de Slaves possible. Or la Russie n'agira qu'à une époque où personne en Europe ne soupçonnera ses intentions ; et c'est alors qu'une nouvelle ère s'ouvrira pour elle et pour ses voisins. On verra dès l'abord que la Russie est parfaitement désintéressée, et l'état de toute l'Europe en sera modifié. Mais jusqu'à la fin nos voisins nous regarderont d'un œil hostile, se

refusant à croire à la sincérité de nos déclarations. L’Europe n’a jamais aimé la Russie et s’en est toujours méfiée. Elle ne nous a jamais voulu compter au nombre des siens ; nous ne sommes, à son point de vue, que des nouveaux-venus alarmants. C’est pourquoi il lui est si agréable de se figurer de temps à autre que la Russie est jusqu’à présent impuissante.

C’est peut-être un grand bonheur pour nous que de n’avoir pas eu le dessus lors de la guerre de Crimée : toute l’Europe, nous jugeant trop forts, se serait coalisée et aurait entrepris contre nous une lutte pour notre extermination. Divers gouvernements européens auraient ainsi trouvé un moyen d’en finir avec leurs difficultés intérieures, si bien qu’une pareille guerre leur eût été infiniment profitable sous tous les rapports. En France, par exemple, tous les partis hostiles à l’Empire se seraient réconciliés avec le régime abhorré dans le but de réaliser « l’idée sacrée », — laquelle consiste à vouloir jeter les Russes hors de l’Europe. La guerre serait devenue nationale de ce côté-là. Mais le sort nous a protégés en donnant la victoire à l’Europe, tout en laissant intact notre honneur militaire, si bien que la défaite ne nous a pas paru trop dure à supporter. La victoire nous eût couté bien plus cher !

Déjà une fois le sort nous avait sauvés d’une façon analogue, à l’époque où nous voulûmes libérer l’Europe du joug de Napoléon : il nous donna la Prusse et l’Autriche comme alliées. Si nous avions vaincu seuls, l’Europe, à peine revenue à elle après la chute de Napoléon, se serait jetée sur nous. Grâce à Dieu, la Prusse et l’Autriche, que nous avons délivrées, se sont attribué tout l’honneur des victoires, à tel point qu’elle se vantent aujourd’hui d’avoir seules abattu le tyran, malgré

l'opposition de la Russie.

Il serait toujours très dangereux de vaincre en Europe. Notre conquête du Caucase, notre triomphe sur les Turcs, du temps du défunt empereur, tout cela on nous le « pardonne ». On nous a « pardonné » aussi notre action en Pologne, bien qu'une guerre générale ait failli éclater à ce sujet. On nous « pardonne » encore nos annexions dans l'Asie centrale, quoiqu'elles aient produit un effet détestable : on considère cela comme des guerres « privées ».

Néanmoins les sentiments de l'Europe vis-à-vis de la Russie devront changer bientôt. Dans mon « carnet » de mars j'exposais quelques vues sur l'Europe, et il me semblait certain qu'avant peu la Russie serait la plus forte de toutes les puissances européennes. Je n'ai pas changé d'avis. Toutes les autres grandes puissances disparaîtront et la cause en est très simple : elles seront épuisées par la lutte qu'elles auront à soutenir contre leurs prolétaires. En Russie, il n'en sera pas de même. Le bonhomme Démos est content ; il sera de plus en plus satisfait, de plus en plus uni. Un seul colosse demeurera sur le continent européen : la Russie. Et cela peut arriver bien plus tôt qu'on ne croit. L'avenir, en Europe, appartient à la Russie. Mais une question surgit : Que fera alors la Russie en Europe ? Quel rôle y jouera-t-elle ? Est-elle prête à ce rôle ?

II

UN HOMME PARADOXAL

Puisque nous parlons de la guerre, il faut que je vous entretienne de quelques opinions de l'un de mes amis qui est un homme à paradoxes. Il est des moins connus, son caractère est étrange : c'est un *rêveur*. Plus tard j'entrerai dans plus de détail à son sujet. Quant à présent, je ne veux me rappeler qu'une conversation que j'eus avec lui, il y a déjà quelques années : il défendait la guerre, en général, peut-être uniquement par amour du paradoxe. Notez que c'est un parfait « pékin », l'homme du monde le plus pacifique, le plus indifférent aux haines internationales ou simplement interpétersbourgeoises.

— C'est s'exprimer en sauvage, dit-il entre autres choses, qu'affirmer que la guerre est un fléau pour l'humanité. Tout au contraire, c'est ce qui peut lui être le plus utile. Il n'y a qu'une sorte de guerre vraiment déplorable, c'est la guerre civile. Elle décompose l'État, dure toujours trop longtemps et abrutit le peuple pour des siècles entiers. Mais la guerre internationale est excellente sous tous les rapports. Elle est indispensable.

— Que voyez-vous d'indispensable dans ce fait, que deux peuples se jettent l'un sur l'autre pour s'entre-tuer ?

— Tout, absolument tout ! D'abord il n'est pas vrai que les combattants se jettent les uns sur les autres pour s'entre-tuer ou du moins telle n'est pas leur première intention. Tout d'abord ils font le sacrifice de leur propre vie, voila ce qu'il faut

considérer avant tout, et rien n’est si beau que de donner sa vie pour défendre ses frères et la patrie ou tout simplement les intérêts de cette patrie. L’humanité ne peut vivre sans idées généreuses, et c’est pour cela qu’elle aime la guerre.

— Vous croyez donc que l’humanité aime la guerre ?

— Bien certainement. Qui se désespère, qui se lamente pendant une guerre ? Personne. Chacun devient plus courageux, se sent l’âme plus haute ; on secoue l’apathie coutumière ; on ne connait plus l’ennui ; l’ennui, c’est bon en temps de paix. Quand la guerre est finie, on aime à se la rappeler, se fût-elle achevée sur une défaite. Ne croyez pas à la sincérité de ceux qui, la guerre déclarée, s’abordent en gémissant : « Quel malheur ! » Ils parlent par respect humain. La joie, en réalité, règne dans toutes les âmes, mais on n’ose pas l’avouer. On a peur de passer pour un rétrograde. Personne n’ose louer, exalter la guerre.

— Mais vous me parliez des idées généreuses de l’humanité. Ne voyez-vous pas d’idées généreuses en dehors de la guerre ? Il me semble qu’on peut en acquérir davantage en tant de paix.

— Pas du tout. La générosité disparaît des âmes lors des périodes de longue paix. On ne constate plus que cynisme, indifférence et ennui. On peut dire qu’une longue paix rend les hommes féroces. C’est toujours ce qu’il y a de plus mauvais chez l’homme qui domine à ces époques-là ; tenez, la richesse, le capital, par exemple. Après une guerre, on estime encore le désintéressement, l’amour de l’humanité ; mais que la paix dure, et ces beaux sentiments disparaissent. Les riches, les accapareurs sont les maîtres. Il n’y a plus que l’hypocrisie de l’honneur, du dévouement, de l’esprit de sacrifice, vertus que

les cyniques eux-mêmes sont contraints de respecter eu moins en apparence. Une longue paix produit la veulerie, la bassesse de pensée, la corruption. Elle émousse tous les beaux sentiments. Les plaisirs deviennent plus grossiers aux époques pacifiques. On ne songe plus qu'aux satisfactions de la chair. La volupté produit la lubricité, la férocité. Et vous ne pouvez nier qu'après une paix trop durable, la richesse brutale opprime tout.

— Mais, voyons, les sciences et les arts peuvent-ils se développer au cours d'une guerre ? Et ce sont, je le crois, les manifestations de pensées généreuses.

— Voici où je vous arrête. La science et l'art sont surtout florissants dans les premiers temps qui suivent une guerre. La guerre rajeunit, rafraichit tout, donne de la force aux pensées. L'art tombe toujours très bas après une longue paix. S'il n'y avait pas de guerre, c'en serait fait de l'art. Les plus belles pensées d'art sont toujours inspirées par des idées de lutte. Lisez l'*Horace* de Corneille ; voyez l'Apollon du Belvédère terrassant le monstre.

— Et les madones ? Et le Christianisme ?

— Le Christianisme lui-même admet la guerre. Il prophétise que le glaive ne disparaîtra jamais de ce monde. Oh ! sans doute, il nie la guerre à un point de vue sublime, en exigeant l'amour fraternel. Je me réjouirais tout le premier si du fer des glaives on forgeait jamais des charrues. Mais la question se pose : Quand cela pourra-t-il avoir lieu ? L'état actuel du monde est pire que toute guerre ; la richesse, le besoin de jouir font naître la paresse qui crée l'esclavage. Pour retenir les esclaves dans leur basse condition, il faut leur refuser toute

instruction, car l’instruction développerait le besoin de libertés… J’ajouterai encore que la paix proclamée favorise la lâcheté et la malhonnêteté. L’homme, par nature, est lâche et improbe. Et que deviendra la science si les savants sont pris de jalousie pour ce qui les entoure ? La jalousie est une passion basse et ignoble, mais elle peut atteindre l’âme du savant lui-même. Et comparez au triomphe de la richesse ce que peut donner une découverte scientifique quelconque, la découverte de la planète Neptune, par exemple ? Restera-t-il beaucoup de vrais savants, de travailleurs désintéressés dans ces conditions ? Ils seront pris de velléités de gloire, le charlatanisme, apparaîtra dans la science, et avant tout l’utilitarisme, parce que chacun d’eux aura soif de richesses. Il en sera de même en art : on ne recherchera plus que l’effet. On en viendra à l’extrême raffinement qui n’est que l’exagération de la grossièreté. Voilà pourquoi la guerre est chère à l’humanité, qui sent qu’elle est un remède. La guerre ! mais elle développe l’esprit de fraternite et unit les peuples !

— Comment voulez-vous qu’elle unisse les peuples ?

— En les forçant à s’estimer mutuellement. La fraternité naît sur les champs de bataille. La guerre pousse bien moins à la méchanceté que la paix. Voyez jusqu’où va la perfidie des diplomates aux époques pacifiques ! Les querelles déloyales et sournoises du genre de celle que nous cherchait l’Europe en 1863 font bien plus de mal qu’une lutte franche. Avons-nous haï les Français et les Anglais pendant la guerre de Crimée ? Pas le moins du monde. C’est alors qu’ils nous devinrent familiers. Nous étions préoccupés de leur opinion sur notre bravoure ; nous choyions ceux des leurs que nous faisions

prisonniers ; nos soldats et nos officiers se rencontraient aux avant-postes avec leurs officiers et leurs soldats, et c’est tout juste si les ennemis ne s’embrassaient pas ; on trinquait ensemble, on fraternisait. On était ravi de lire ces choses dans les journaux, ce qui n’empêchait pas la Russie de se battre superbement. L’esprit chevaleresque prit un magnifique essor. Et qu’on ne vienne pas nous parler des pertes matérielles qui résultent d’une guerre. Tout le monde sait qu’après une guerre toutes les forces renaissent. La puissance économique du pays devient dix fois plus grande, c’est comme si une pluie d’orage avait fertilisé, en la rafraîchissant, une terre desséchée. Le public s’empresse de venir au secours des victimes d’une guerre, tandis qu’en temps de paix, des provinces entières peuvent mourir de faim avant que nous ayons gratté le fond de nos poches pour donner trois roubles.

— Mais le peuple surtout ne souffre-t-il pas pendant une guerre ? N’est-ce pas lui qui supporte toutes les ruines, alors que les classes supérieures de la société ne s’aperçoivent pas de grand’chose ?

— Ce n’est que temporairement. Il y gagne beaucoup plus qu’il n’y perd. C’est pour le peuple que la guerre a les meilleures conséquences. La guerre égalise tout pendant le combat et unit le serviteur et le maître en cette manifestation suprême de la dignité humaine : le sacrifice de la vie pour l’œuvre commune, pour tous, pour la patrie. Croyez-vous que la masse la plus obscure des moujiks ne sente pas le besoin de manifester de *façon active* des sentiments généreux ? Comment prouvera-t-elle pendant la paix sa magnanimité, son désir de dignité morale ? Si un homme du peuple accomplit une belle

action en temps ordinaire, ou nous l'en raillons ou nous nous méfions de l'acte, ou bien encore nous en témoignons une admiration si étonnée que nos louanges ressemblent à des insultes. Nous avons l'air de trouver cela si extraordinaire ! Pendant la guerre tous les héroïsmes sont égaux. Un gentilhomme terrien et un paysan, quand ils combattaient en 1812 étaient plus près l'un de l'autre que chez eux, dans leur village. La guerre permet à la masse de s'estimer elle-même ; voilà pourquoi le peuple aime la guerre. Il compose des chansons guerrières après le combat et plus tard il écoute religieusement les récits de batailles.

La guerre *à notre époque* est nécessaire : sans la guerre le monde tomberait dans la sanie…

Je cessai de discuter. On ne discute pas avec des *rêveurs*. Mais voici qu'on recommence à se préoccuper de problèmes qui semblaient depuis longtemps résolus. Cela signifie quelque chose. Et le plus curieux c'est que cela a lieu partout en même temps.

I

L’AFFAIRE KAÏROVA
EXTRAIT D’UNE LETTRE

On me demande si je n’écrirai rien sur l’affaire Kaïrova. J’ai reçu nombre de lettres qui contiennent cette question. L’une d’elles m’a paru fort intéressante. Elle n’était évidemment pas destinée à la publicité, mais je me permettrai d’en citer quelques lignes tout en dissimulant discrètement la personnalité de son auteur. J’espère que mon honorable correspondant ne m’en voudra pas :

« C’est avec un profond sentiment de dégoût que nous avons lu l’affaire de la Kaïrova. Cette affaire nous met en présence des plus bas instincts. La mère de l’héroïne principale s’adonna à la boisson pendant sa grossesse, son père était un ivrogne, son frère a bu au point de perdre la raison ; un de ses cousins a égorgé sa femme ; la mère de son père était folle. Voila le milieu d’où est issue cette Kaïrova. L’accusateur lui-même se demanda si elle n’était pas folle. Quelques médecins-experts niaient ; d’autres admettaient la possibilité de la démence. Mais ce procès nous révèle surtout, non pas tant une folle qu’une femme arrivée à la limite extrême de la négation de tout ce qui est saint. Pour elle, la famille n’existe pas ; nulle femme, devant elle, n’a les moindres droits sur son propre mari, ne peut même dire que sa vie lui appartient ; l’odieuse

lubricité de la Kaïrova doit primer tout. « On l'a acquittée comme folle. Peut-être en faut-il remercier Dieu, car il n'est pas impossible qu'elle soit insensée.

« Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans le public, composé *exclusivement* de dames, des applaudissements aient retenti.

« Des applaudissements, pourquoi ? Pour l'acquittement d'une folle ou pour l'impunité accordée au cynisme et aux débordements féminin ?

« Des femmes, des mères, ont applaudi ! Ce n'est pas applaudir mais bien pleurer qu'il fallait, en présence d'un tel outrage à ce qui devrait être l'idéal d'une femme… »

(J'omets ici quelques lignes décidément trop violentes.)

« Pouvez-vous passer cela sous silence ? »

LA VOIX DE LA PROVINCE

Il est peut-être bien tard pour revenir sur le détail de cette affaire de la Kaïrova : du reste, tout le monde est au courant.

Je voudrais en dire quelques mots cependant, car rien ne finit, et il n'est donc jamais trop tard, en réalité, pour examiner une affaire intéressante. Toute aventure de ce genre a une suite qui rajeunit, et je vois que tout le public russe s'est passionné pour le procès ; les nombreuses lettres que je reçois en sont une preuve. Nos provinces, elles aussi, ont donné ; comme l'ont depuis longtemps remarqué les journaux, elle veulent vivre de leur vie propre et un recueil de Kazan, intitulé le *Premier pas*, et dont nous aurions déjà dû parler, a dit des choses d'une

extrême importance. Voici que de nouvelles voix se joignent au vieux chœur russe. Jusqu'à présent, Pétersbourg et Moscou ont mené la Russie, et cela depuis Pierre le Grand. Le rôle de Pétersbourg, celui de fenêtre ouverte sur l'Europe, semble modifié à l'heure qu'il est, non pas fini, modifié. Maintenant, il faut dire que Pétersbourg, fondé en quelque sorte dans le but de diminuer l'influence de l'ancienne capitale, a vu Moscou s'associer de plus en plus à ses idées. Tout ce qui naissait et se développait à Pétersbourg naissait et se développait à Moscou. Il est bon d'ajouter que tous les villes de la Russie ont suivi cet exemple, si bien qu'*en toute ville russe on trouve toute la Russie.* Nous n'ignorons pas que chaque coin de province puisse avoir ses particularités, qu'il y ait même parfois un désaccord momentané entre telle région et le centre gouvernemental ; certainement, l'avenir de la Russie est insondable, mais enfin il paraît beaucoup plus clair que celui de la plupart des autres pays. Il est bon que la province parle, à la condition de ne dire rien qui puisse menacer l'unité de l'Empire. Du reste, je ne crois pas que la parole fatale soit dite sitôt ; Moscou, ce centre de la grande Russie, a donc encore un bel avenir devant lui. Moscou n'est pas encore la troisième Rome ; pourtant la prophétie doit s'accomplir, car il n'y aura pas de quatrième Rome et l'Univers ne se passera pas d'une Rome. Je dis Moscou, au lieu de dire Pétersbourg, qui vit de la même vie intellectuelle, parce que Moscou est une sorte de symbole. Tout cela est allégorique, rien de plus. Qu'Astrakhan et Kazan ne se fâchent donc point ; que ces villes continuent à publier des recueils littéraires que nous lisons avec grand plaisir. Il paraîtrait un *Second pas* que nous ne nous en plaindrions point, au contraire.

LE TRIBUNAL ET MADAME KAÏROVA

Nous voici bien loin de l’affaire Kaïrova. J’y reviens. J’ai été plutôt content de voir que l’on a traité la Kaïrova de façon indulgente, bien que l’acquittement m’ait paru excessif. Je ne suis pas homme à m’indigner parce qu’on l’a mise en liberté… pourtant je ne crois pas à sa folie, malgré les opinions des experts. C’est mon sentiment personnel et je n’insiste pas. D’ailleurs, saine d’esprit, la malheureuse me semble encore plus à plaindre : démente, « elle ne savait ce qu’elle faisait » ; indemne de folie, la misérable femme a beaucoup souffert. Le meurtre est toujours horrible. Elle a certainement connu d’atroces moments, pendant les jours d’indécision qui ont précédé le crime, après la rentrée de la femme légitime chez son amant, à elle, Kairova. (Et la malheureuse ne comprend pas que c’était elle qui outrageait !) Cette dernière heure passée sur l’escalier, le rasoir à la main, cette dernière heure avant l’assassinat a dû être épouvantable. Elle a subi dix mois de douloureuses épreuves, on l’a enfermée chez les fous, et son procès a traîné, traîné !… Et puis, cette femme réellement criminelle semble être d’une nature si absurde, si inintelligente à certains points de vue, si vaine, si futile, si peu maîtresse d’elle-même, que ç’a été un soulagement quand on a su qu’elle n’était pas condamnée. Il est seulement dommage qu’on n’ait pas pu être miséricordieux, sans l’innocenter en quelque sorte par un acquittement. L’avocat Outine aurait dû se borner à un simple exposé des faits, sans chanter les louanges du crime ; il est vrai que nous ne savons garder de mesure en rien.

En Occident, nous avons trouvé la théorie de Darwin. C'est une hypothèse géniale, dont nous nous sommes hâtés de faire une série d'axiomes. L'idée que le crime n'est souvent qu'une maladie a un sens profond, — chez nos voisins d'Occident, — parce qu'ils ont bien voulu *distinguer*. Chez nous, la même pensée n'a aucun sens, parce que nous avons la rage de généraliser. Et nous voyons en cela quelque chose de libéral ! Il y a chez nous beaucoup d'hommes sérieux, et je ne parle pas pour eux, en ce moment. Mais il y a aussi la rue, la réunion des badauds bornés et des trafiquants du libéralisme, à qui tout est indifférent, du moment qu'une mesure quelconque a l'air d'être libérale. Quant a l'avocat Outine, il a fait l'apologie du crime, persuadé que, comme avocat, il ne pouvait parler autrement. Et voilà comment des hommes d'une valeur incontestable s'emballent à faux ! Je crois que si les jurés avaient pu s'en tirer autrement qu'en acquittant, ils auraient tenté de protester par leur verdict contre les exagérations de M. Outine, et l'avocat aurait ainsi nui à sa cliente. Dans la presse, on les a loués et on les a blâmés. Moi je crois que les jurés n'ont pu faire différemment. Voici, en effet, ce que nous lisons dans un compte rendu de journal :

À une question posée à la requête de l'accusation :

«… La Kaïrova a-t-elle prémédité l'acte de porter maints coups de rasoir au cou, à la tête et à la poitrine d'Alexandra Welikanova *dans le but de la tuer*, ce dont Welikanova elle-même, et son mari l'ont empêchée ? »

Les jurés ont répondu : non.

Que pouvait-on répondre à une question ainsi posée ? Et qui voudrait prendre sur sa conscience de répondre

affirmativement ? (Il est vrai que *nous* ne pourrions pas répondre davantage de façon négative. Mais nous ne parlons pas de la réponse des jurés, en tant que jurés.) Il faudrait avoir la science universelle infuse pour répondre oui.

La Kaïrova elle-même pourrait bien être incapable de répondre : « Avait-elle l'intention d'*égorger* ou de frapper au hasard ? » C'est cela qu'on demande aux jurés, qui doivent le savoir encore bien moins qu'elle. Elle avait acheté le rasoir, soit. Mais savait-elle le résultat de ce qu'elle ferait avec ? J'irai même jusqu'à dire qu'elle a pu ignorer si elle frapperait ou non, pendant cette dernière heure passée sur l'escalier, le rasoir à la main… alors que, sur son lit, étaient couchés son amant et sa rivale. Personne, personne au monde ne peut savoir ce qui s'est agité en elle. Je veux encore aller plus loin, me trouve absurde qui voudra. Je prétends qu'elle a très bien pu ne pas savoir ce qu'elle faisait au moment où elle frappait. Je ne dis pas qu'elle était folle et ignorait qu'elle frappait ; j'admets seulement qu'il est possible qu'elle n'ait eu aucun but défini, la mort de sa rivale ou un autre. Elle pouvait égorger par haine, par fureur, sans penser aux conséquences de ce qu'elle faisait. À en juger par le caractère excessif, désordonné de cette malheureuse, je suis presque certain qu'il en a été ainsi. Remarquez que son sort dépendait de la réponse affirmative ou négative des jurés. Qui aurait voulu prendre un tel fardeau sur sa conscience ? Ils ont répondu négativement parce que, en un tel cas, ils ne pouvaient faire une autre réponse.

Vous me direz que le crime de la Kaïrova n'est pas un crime livresque, inspiré par l'imagination, qu'il n'y a là qu'une « affaire de femmes » très simple, très brutale, et que

Welikanova était couchée dans le lit de Kaïrova. Voyez-vous cette dernière, s'arrêtant après avoir porté le premier coup et se sauvant ? Cela aurait très bien pu arriver. Et l'on vient vous demander : « Avait-elle l'intention d'égorger *complètement ?* » Eh bien ! et si prise d'horreur, après avoir frappé une seule fois, elle s'était tuée elle-même ! Si, au contraire, après avoir achevé sa victime, elle s'était acharnée sur le cadavre, lui coupant le nez, les lèvres, le cou ? Si ce n'était qu'après avoir décapité Welikanova, qu'elle eût compris ce qu'elle avait fait, quand on lui eût arraché des mains cette tête coupée ? Tout cela aurait pu arriver, être accompli par la même femme, dans la même disposition d'esprit, dans les mêmes circonstances !

Mais, me dira-t-on, alors on ne peut jamais porter un jugement sur un meurtre, si le crime n'a pas été suivi de la mort de la victime ou, au contraire, du parfait rétablissement de cette victime ? Je crois qu'il y a des cas où la volonté de tuer est évidente, même quand l'assassin n'est pas arrivé à ses fins. Je crois que la conscience des jurés a justement quelque chose à faire là et que la certitude leur dictera un verdict tout différent. C'est pour cela que je trouve excellente l'institution du jury. Somme toute, je crois que les erreurs sont rares. Le jury n'a qu'à éviter les excès de mansuétude ou de férocité. Il aurait plutôt tendance à pécher par mansuétude, par sentimentalité. Oui, et il lui est bien difficile de s'en défendre. La sentimentalité est à la portée de tout le monde. Elle est sympathique, elle est avantageuse, elle est commode et ne coûte rien.

LE DÉFENSEUR ET KAÏROVA

Je n’analyserai pas la plaidoirie de M. Outine. Je la trouve dépourvue de tout talent. Ce n’est pas de « style élevé » qu’elle manque, ni de « beaux sentiments », ni d’humanitarisme du genre « libéral » à la mode. Mais tout le monde sait qu’à présent les beaux sentiments courent les rues. Pourtant il y a encore tant de gens naïfs à Pétersbourg ! Ce sont autant d’admirateurs tout trouvés pour les avocats « à effets ». Ces avocats « à effets » n’ont pas toujours le loisir de s’occuper d’une affaire, de l’approfondir ; de plus, il leur est arrivé si souvent de se servir de tous les moyens oratoires qu’ils ne s’impressionnent plus eux-mêmes, s’ils émotionnent encore les autres. En fait de cœur, il e leur reste plus que quelque chose de sec et de creux qui leur bat sous la mamelle gauche. Ils ont fait, une fois pour toutes, provision de phrases sensationnelles, de pensées, d’opinions utiles, voire même de gestes appropriés aux circonstances. Alors, sûrs de ne pas être pris au dépourvu, ils s’enfoncent dans la béatitude.

Et il est rare que leurs précautions ainsi prises d’avance ne leur assurent pas quelques succès.

Je ne prétends pas que « l’avocat à effets » que je vous présente ressemble le moins du monde à M. Outine. Il s’est montré, en d’autres occurrences, homme de talent, et j’admets que les sentiments qu’il exprime soient, en général, très sincères. Toujours est-il que, cette fois-ci, il s’est contenté de lâcher sur nous l’écluse aux phrases sonores. Malgré moi, j’ai été tenté de l’accuser de négligence, d’indifférence pour l’affaire qu’il vient de plaider. Il faut reconnaître que plus nos avocats ont de réputation, plus ils sont occupés et que les plus

recherchés ont peu de tant devant eux. Si M. Outine avait eu un peu plus de loisir, il aurait pris cette affaire plus à cœur ; il aurait été plus soigneux de ménager ses effets et n'aurait pas célébré en style dithyrambique une intrigue assez peu digne d'admiration. Il nous aurait épargné ses phrases faussement tragiques sur les « lionnes frémissantes auxquelles on arrache leurs petits » ; il ne serait pas tombé avec un tel acharnement sur la victime de l'attentat, — Mme Welikanova, — ne lui aurait pas fait le reproche de n'avoir pas su se laisser égorger complètement (c'était presque dit en propres termes), et ne se serait pas permis une sorte de jeu de mots sur les paroles du Christ à la pécheresse de l'Évangile.

Je n'étais pas au tribunal, mais, d'après les comptes rendus de journaux, j'ai cru comprendre que M. Outine en avait pris à son aise et avait même frisé le ridicule.

Dès que j'ai commencé à lire la plaidoirie, je suis demeuré un peu ahuri, me demandant de qui se moquait M. Outine. Était-ce par ironie qu'il remerciait le procureur de son réquisitoire contre la Kaïrova, déclarant que ce morceau d'éloquence était non seulement brillant, plein de talent et d'humanité, mais encore plus semblable à une plaidoirie qu'à un réquisitoire ? Certes, les paroles du procureur étaient éloquentes et humaines, libérales au plus haut degré, et il faut bien que ces messieurs de la défense et de l'accusation échangent des compliments cordiaux pour la plus grande édification des jurés ; mais après avoir loué l'*accusateur* pour sa *plaidoirie*, M. Outine ne voulut pas rester original jusqu'au bout et se mettre, lui, à accuser un peu Mme Kaïrova. C'est bien dommage ; cela eût été fort neuf ; je doute pourtant que

cela eût étonné les jurés : nos jurés ne s’étonnent plus de rien. Cette observation n’est qu’une plaisanterie de ma part. M. Outine non seulement n’a pas accusé, mais il a encore défendu avec une maladroite exagération ; c’est justement là que je vois une certaine négligence de sa part : « Bah ! se sera-t-il dit, je m’en tirerai bien toujours à la dernière minute en employant toutes les flamboyantes ressources du « style élevé » ; ce sera suffisant pour la galerie. C’est ainsi que se consolent messieurs les avocats trop occupés quand ils ont bâclé la préparation d’une plaidoirie. M. Outine s’est mis en frais de pathétique pour présenter Mme Kaïrova sous un jour idéal et romanesque ; c’était bien inutile : sa cliente est moins antipathique sans ce luxe d’ornements. Mais M. Outine comptait sur le mauvais goût des jurés. Tout en elle, d’après sa harangue, est sublime ; son amour est lyriquement torride. M. Outine idéalise tout. Si la Kaïrova, qui n’avait jamais débuté sur une scène, contracte un engagement dans un théâtre de région quelque peu lointaine, — à Orembourg, — M. Outine voit là tout un poème d’abnégation. Elle a fait ça pour sa mère ! (La vieille dame avait besoin de quelques subsides.) Je ne trouve pas la chose si extraordinaire. Il n’est pas rare qu’une jeune fille belle, pleine de talent, mais pauvre, s’en aille au loin, en acceptant des conditions beaucoup moins avantageuses que celles qui étaient offertes à Mme Kaïrova. Mais le défenseur découvre dans le seul fait d’avoir signé un contrat la preuve d’une grandeur d’âme absolument héroïque. Kaïrova ne tarde pas à entrer en relation avec Welikanov, qui était l’impresario de la troupe. Les affaires étaient mauvaises. Kaïrova se remue, sollicite et tire d’affaire son directeur. Il parait que c’est encore héroïque. Je crois que n’importe quelle femme du caractère de cette vive,

de cette fougueuse Kaïrova aurait « sollicité » impavidement pour l’homme aimé, dès qu’il y eût plus qu’amourette sans conséquence entre eux.

Les scènes avec la femme de Welikanov commencèrent, et après avoir décrit l’une de ces scènes, M. Outine nous affirme que, dès lors, sa cliente considérait Welikanov comme *sien*, voyant en lui *sa création* et *son enfant chéri*. On m’apprends,à ce sujet, que « l’enfant chéri » est de très haute taille, robuste, taillé en grenadier et orné d’une forte toison qui frise sur la nuque. M. Outine veut que Kaïrova ait eu l’intention de former « cet enfant », de lui donner des idées nobles ; sans doute l’avocat n’admet pas que sa cliente pût s’attacher à Welikanov sans concevoir ce but élevé. L’« enfant chéri » ne s’améliora d’aucune façon ; je crois qu’au contraire qu’il se détériora chaque jour davantage.

Voici venir l’ère des complications. Kaïrova et l’enfant chéri font une apparition à Pétersbourg ; puis l’enfant chéri se rend seul à Moscou pour chercher une place. Kaïrova lui écrit des lettres tendres et passionnées, mais Welikanov ne montre aucun talent épistolaire. Dans ces lettres, observe M. Outine, on voit un petit nuage poindre à l’horizon, un nuage qui plus tard envahit tout le ciel et déchaina la tempête. M. Ouline a horreur du style simple et s’exprime toujours à l’aide d’impressionnantes images. Mais Welikanov revient, et Mme Kaïrova et lui vivent à Pétersbourg (maritalement s’entend).

Nous arrivons à l’épisode le plus grave du roman. La femme de Welikanov reparait et, dit M. Outine, la Kaïrova se sent tressaillir comme une lionne à qui l’on veut enlever *ses* petits. Car nous sommes en pleine période de grande éloquence. Elle

n’avait pas besoin de cette éloquence pour nous sembler bien à plaindre, cette malheureuse Kaïrova, qui ne sait quoi faire entre la femme et le mari. Welikanov se révèle perfide. Il trompe tour à tour sa femme et la Kaïrova. Il est surtout obligé à de grands ménagements envers cette dernière, qu’il calme en lui faisant accroire que sa femme va bientôt partir pour l’étranger. M. Outine nous présente l’amour de sa cliente comme une passion non seulement sympathique mais édifiante et pour ainsi dire hautement morale. Si morale que la Kaïrova prend la résolution de proposer à Welikanova de lui céder son mari : «… Si vous voulez vivre avec lui, prenez-le. Sinon disparaissez ou moi je pars. Décidez-vous, choisissez. » KaÏrova eut l’intention de tenir ce langage à sa rivale, mais je ne parviens pas à savoir si elle parla ou non. En attendant on ne s’arrêta à aucun parti, et Kaïrova passe désormais son temps à « bouillir de rage ». Elle n’eût pas été femme, nous fait remarquer M. Outine, si elle eût cédé Welikanov sans lutte. La jalousie s’empara d’elle, anéantit sa volonté, l’émietta. Comment pouvait-elle, dès lors, se maîtriser ? Dix jours se passent. Elle languissait. La fièvre la minait, elle ne mangeait plus, ne dormait plus, courait de Pétersbourg à Oranienbaum, et ce funeste lundi 7 juillet, arriva.

Ce lundi-là, ce jour funeste, Kaïrova se rend chez elle, à la campagne. On lui dit que la femme de Welikanov est là. Elle s’approche de la chambre à coucher : l’homme qu’elle aime passionnément est là, étendu sur son lit avec une autre femme ! « Ah ! messieurs les jurés ! s’exclame M. Outine, pouvait-elle demeurer impassible ! Il eût fallu, pour cela qu’elle n’eût point de cœur ! Ses sentiments ressemblèrent à ces torrents

impétueux qui renversent et brisent tout sur leur passage, elle était furieuse. Elle fut portée, n’est ce pas, *à détruire tout ce qui l’entourait (!!)*. Si nous demandons à un torrent pourquoi il commet des ravages, que nous répondra-t-il ?

Que de phrases, mon Dieu ! Mais arrêtons-nous un instant à ces phrases. Elles sont détestables, détestables surtout parce qu’elles se trouvent dans le passage principal de la plaidoirie de M. Outine.

Je tombe d’accord avec vous sur un point, monsieur le défenseur : Kaïrova ne pouvait rester impassible devant ce que vous venez de nous décrire, mais elle n’est peut-être incapable de calme que parce qu’elle est Kaïrova, c’est-à-dire une femme faible et violente, très bonne, sympathique, dévouée, je l’admets, bien que ces épithètes ne lui soient décernées que dans votre plaidoirie, mais d’une nature déréglée au delà de tout ce qu’on peut imaginer. Je ne veux pas injurier une femme qui est malheureuse et ne parle en ce moment que du dérèglment de son esprit. Mais c’est bien parce qu’elle n’a aucun empire sur elle-même que Kaïrova ne voit qu’une façon d’en finir, dans la situation où elle s’est mise. Il ne faut pas dire que, seule, une personne dénuée de cœur eût pu trouver une autre solution plus généreuse. Traiteriez-vous de créature sans cœur une femme qui eût jeté le rasoir qu’elle tenait à la main.

J’ai peut-être été un peu loin en affirmant que vous aviez fait l’apologie du crime ; je me suis laissé entrainer par une indignation qui n’avait rien de vil. Pardonnez-moi d’avoir exagéré l’importance de vos paroles, mais avouez que l’on prononce parfois dans une plaidoirie des phrases bien

imprudentes. Réfléchissez qu'il y a des natures féminines plus nobles que celle de votre cliente et capables de concevoir un idéal plus élevé. Si Mme Kaïrova, plus magnanime, avait su comprendre au dernier moment (ne vous récriez pas, c'est très possible, surtout au dernier moment), avait su comprendre qu'elle seule était l' « offenseur », qu'en abandonnant Welikanov elle pouvait faire plus pour ennoblir son esprit qu'en agissant de toute autre manière, je crois qu'elle serait partie en se demandant comment elle avait pu tomber si bas. Et si elle avait su se conduire avec une pareille générosité d'âme, l'auriez-vous traitée de « femme sans cœur » ?

Ici j'entends des voix qui me disent : « Vous exigez trop de notre nature, c'est inhumain ! » Ce serait trop demander, en effet, et du reste, je n'exige rien du tout. J'ai frissonné en lisant le passage où on la voit écoutant près du lit ; j'ai su me représenter tout ce qu'elle a pu souffrir et je suis heureux qu'on ait rendu la pauvre femme à la liberté. Toutefois, rappelez-vous que celui qui a dit cette grande parole : « Allez et ne péchez plus ! » n'a pas craint d'appeler péché le péché ; il a pardonné, mais il n'a pas acquitté. M. Outine, lui, n'admet pas que la Kaïrova eût pu agir autrement qu'elle n'a fait. Je prends la liberté de faire remarquer que le mal est le mal, qu'il conviendrait de lui donner son nom, loin de l'exalter et de vouloir transformer un crime en exploit presque héroïque.

MONSIEUR LE DÉFENSEUR ET MADAME WELIKANOVA

Puisque nous parlons pitié et humanité, je crois que nous devrions aussi avoir pitié de Mme Welikanova. Qui plaint trop l'offenseur ne plaint pas assez l'offensé. Pourtant M. Outine semble refuser à Mme Welikanova jusqu'à la maigre satisfaction de se voir considérée comme « victime du crime ». Il me semble, — et je serais surpris si je me trompais, — que M. Outine a eu, pendant toute sa plaidoirie, un grand désir d'attaquer Mme Welikanova. C'eût été un procédé vraiment trop simple et on aurait pu dire, monsieur le défenseur, que vous ne gardiez d'indulgence que pour votre cliente, et que cette indulgence était purement professionnelle. Vous avez qualifié de « sauvages et cruelles » les paroles de Mme Welikanova s'écriant qu'elle baiserait les mains et les pieds de la personne qui la débarrasserait de son mari. Mme Kaïrova, présente, déclara « qu'elle le prenait », et la femme de Welikanov lui répondit : « Eh bien ! Prenez-le ! » Vous avez fait remarquer que, dès ce moment, Kaïrova a considéré Welikanov comme sien, a vu en lui « sa création » et « son enfant chéri ». Tout cela est très naïf. D'abord qu'y a t-il là de sauvage et de cruel ? Certes les paroles ne sont pas tendres ; mais si vous pouvez excuser Kaïrova de s'être armée d'un rasoir, comment ne pouvez-vous pas pardonner une exclamation de femme furieuse et offensée ? Vous reconnaissez vous-même que Welikanov est un être tellement impossible que l'amour de Kaïrova pour lui est une pure folie. Pourquoi ces mots « les pieds et les mains » vous paraissent-ils si effroyables ? Un homme impossible s'attire parfois des paroles impossibles, — et je ne vois là qu'une phrase. Franchement, si Mme Kaïrova s'était autorisée de ces paroles pour s'arroger le droit de confisquer le sieur Welikanov, elle

me ferait l’effet d’une simple farceuse.

Nous ne savons pas comment la phrase est venue et faut-il se montrer si sévère pour quelques mots jetés par une femme exaspérée ? Dans bien des familles on échange des propos autrement graves, sur lesquels on juge plus charitable de ne pas revenir. Et ne trouvez-vous pas la réponse de Kaïrova beaucoup plus offensante ? La maîtresse triomphe d’enlever à la femme son mari.

Ailleurs vous insinuez que Mme Welikanova s’est procuré un certificat médical de pure complaisance, afin d’éviter de se présenter devant la cour. Vous dites ensuite :

« Que pensez-vous, messieurs les jurés, de cette femme qui vient chez son mari, qu’elle sait l’amant d’une autre femme, — de cette épouse qui pénètre dans le domicile de la maîtresse, — qui se décide à passer la nuit là et se couche sur le lit de sa maîtresse ! Cela dépasse mon entendement ! »

Vous êtes dur et injuste. Ignore-vous que votre cliente a beaucoup gagné à la non-comparution de Mme Welikanova devant le tribunal ? C’est qu’on a dit beaucoup de mal d’elle à l’audience ! J’ignore son caractère, mais… j’aime mieux qu’elle ne soit pas venue ! Peut-être n’a-t-elle pas voulu se montrer, obéissant à un fier sentiment de pudeur de femme offensée ; peut-être s’est-elle abstenue de paraitre par pitié pour son mari. Personne n’a le droit de savoir pourquoi elle n’est pas venue. En tout cas il est certain qu’elle n’est pas de celles qui aiment à étaler en public leurs sentiments intimes. Et si elle était venue, qui vous dit qu’elle n’aurait pas expliqué de la façon la plus plausible du monde cette visite à son mari dont vous lui faites un crime ? Car ce n’est pas chez la Kaïrova

qu'elle est entrée, mais bien chez son mari, qui l'a appelée, repentant. Et il n'est aucunement prouvé qu'elle ait su que Mme Kaïrova payait le loyer de la maison. Elle n'était pas forcée de savoir qui était la personne hébergée et qui était la personne payante. Le mari l'a demandée : elle est venue chez son mari. Il lui aura expliqué que c'était son logement, à lui. Vous savez bien qu'il ne faisait que tromper les deux femmes. Quant à ce que vous dites au sujet du lit de la maîtresse, il est peut-être tout aussi facile d'en donner l'explication.

En général, je vois que tout le monde est tombé sur cette pauvre femme. Si Welikanova eût surpris Kaïrova dans la chambre de son mari et l'eût égorgée à coups de rasoir, il est très possible qu'on se fût fait un devoir de l'envoyer au bagne, étant donnée sa fâcheuse qualité de femme légitime.

Comment avez-vous pu dire, monsieur le défenseur que Welikanova n'a pas souffert de tout ce drame, parce que, peu de jours après, elle reparaissait sur la scène d'un théâtre et jouait ensuite tout l'hiver, tandis que Kaïrova passait dix mois chez les fous ? Je plains non moins que vous votre infortunée cliente, mais avouez que Mme Welikanova a dû souffrir beaucoup elle aussi. Même si nous devons laisser de côté les chagrins qu'elle a éprouvés, comme femme, souvenez-vous, monsieur le défenseur, vous dont la plaidoirie révèle tant d'humanité, qu'elle a, certainement ressenti d'affreuses angoisses quand elle a enduré quelques minutes (*trop de minutes*) de *peur mortelle* en présence de sa rivale armée et furieuse. Il est vrai que ces situations-là ne sont comprises que de ceux qui ont vu la mort de près. Mais songez à son réveil sous le rasoir de l'assaillante, qui lui sciait la gorge. Et elle a

entrevu au-dessus d’elle le visage convulsé de Kaïrova. Elle s’est débattue, — et Kaïrova continuait à la martyriser ; certes elle a dû se voir déjà morte. Pensez-vous à ce qu’a pu être cet abominable cauchemar, ce cauchemar d’une femme éveillée, et c’est là le plus horrible ! Et quand on lui a couvert le visage d’un sac ! Ah ! monsieur le défenseur, considérez-vous ces tortures comme des bagatelles ! Elle a dû éprouver ce qu’éprouve un condamné lié sur l’échauffaud !

Récemment une marâtre a jeté d’un quatrième étage sa petite belle-fille âgée de 6 ans. L’enfant est retombée sur ses petits pieds, saine et sauve. Mais croyez-vous qu’elle n’ait rien souffert ? Déjà, involontairement, je songe à la plaidoirie de l’avocat chargé de défendre la marâtre. On nous parlera de la situation affreuse d’une jeune femme épousée par contrainte, devenue la proie d’un veuf inhumain. On nous peindra sa vie pauvre, sa vie misérable, toute de labeurs. Elle, la pauvrette, d’âme simple, de cœur pur, aura été en quelque sorte subornée comme une enfant sans expérience. On lui aura vanté les joies du ménage et ces joies auront consisté en linge sale à blanchir, en hideuses besognes de cuisine, en débarbouillages de mioche malpropre ! « Laver cette enfant, messieurs les jurés, y pensez-vous ! Comment voulez-vous qu’elle ne l’ait pas prise en haine ! (Et je parie que l’avocat découvrira chez l’enfant de 6 ans quelques noirceurs exécrables !) Alors, prise de désespoir, dans un moment d’inconsciente folie, la malheureuse marâtre empoigne la petite fille… Ah ! messieurs les jurés, qui de vous n’en eût fait autant ! Lequel d’entre vous n’eût pas flanqué cette enfant par la fenêtre ! » J’exagère, je caricature, soit ! Mais celui qui *composera* cette plaidoirie dira, croyez-le bien,

quelque chose d’approchant. Or, le cas de cette coupable marâtre mériterait une analyse subtile et profonde, qui pourrait justement, peut-être, avoir pour résultat d’obtenir un peu d’indulgence pour la criminelle. Et voilà pourquoi j’en veux à la banale naïveté de vos procédés, messieurs les défenseurs.

D’un autre côté, nos tribunaux ne sont-ils pas, à un certain point de vue, une école de morale pour notre peuple ? Quel enseignement voulez-vous que ce peuple tire des harangues prononcées au cours des audiences ? Parfois on va jusqu’à lui servir de simples plaisanteries. M. Ontine, à la fin de son plaidoyer, ne s’est-il pas amusé à appliquer à sa cliente ce verset de l’Évangile : « Elle a beaucoup aimé, il lui sera beaucoup pardonné » ? C’est délicieux, d’autant plus que le défenseur savait très bien que ce n’est pas parce qu’elle avait aimé — comme l’entend M. Outine — que le Christ avait pardonné à la pécheresse. Je trouverais irrévérencieux de citer en entier, à ce propos, ce sublime et attendrissant passage de l’Évangile. Je préfère consigner ici une observation personnelle, qui ne touche M. Outine ni de près ni de loin. Dès l’époque où j’étais élève de l’École militaire, j’ai remarqué que mes condisciples croyaient fermement, en général, à une sorte d’indulgence du Christ pour cette attrayante faiblesse, — la luxure. Je me souviens de m’être souvent posé cette question : Pourquoi les jeunes gens sont-ils si enclins à s’expliquer de la sorte ce passage de l’Évangile ? Ils semblent, pourtant comprendre assez bien les autres. J’ai conclu que leur contresens avait une cause physiologique. Avec leur bonté naturelle, de jeunes Russes ne pouvaient trouver bien coupable, chez d’autres, une faiblesse qu’ils partageaient, dès qu’ils

jetaient un regard du côté d’une jolie femme. Et du reste, je sens que je viens de dire une sottise, mais je suis sûr que M. Outine sait fort bien comment il convient d’interpréter le texte en question.

II

AU SUJET D’UN ÉTABLISSEMENT. PENSÉES PARALLÈLES.

La fausseté et le mensonge nous guettent de tous côtés, au point de nous faire sortir parfois de notre calme.

Au moment où le procès de Mme Kaïrova se déroulait devant le tribunal, je suis allé voir la maison des Enfants Abandonnés, où je n’étais jamais entré, mais que je désirais connaître depuis longtemps. Grâce à un médecin de ma connaissance, j’ai pu tout visiter. Plus tard je raconterai cette visite en détail. Je n’ai pris ni notes ni chiffres. Dès l’abord, j’ai compris qu’on ne pouvait tout voir d’un seul coup et qu’il me faudrait revenir une autre fois. Actuellement je me propose de partir pour la campagne afin de voir les nourrices auxquels on confie les enfants.

Je donnerai donc plus tard ma description ; pour l’instant, je ne veux parler que des impressions glanées dans une première visite.

J’ai vu le monument de Betzky, une enfilade de salles magnifiques où l’on a réparti les petits, les cuisines, les étables où sont logées les génisses qui serviront à la vaccination des pensionnaires, les réfectoires, partout une exquise propreté, ce qui ne gâte rien ; des groupes de petits enfants attablés, des fillettes de cinq ou six ans jouant « au cheval », la division des jeunes filles de seize ans et plus, anciennes élèves de la maison, et qu’on forme au service tout en leur faisant achever

leur éducation. Ces dernières savent déjà quelque chose. Elles ont lu des livres de Tourgueneff, ont leurs petites façons de voir, très nettes, ont causé avec nous très aimablement. Mais les surveillantes m'ont plu encore davantage : elles sont toutes de physionomie affable (et je ne pense pas qu'elles aient pris cet air-là rien qu'en l'honneur de notre visite), paraissent bonnes et intelligentes. Quelques-une ont de l'instruction. Elles m'ont beaucoup intéressé en m'apprenant que la mortalité des enfants en bas âge était incomparablement moindre chez elles qu'au dehors, dans les familles. On ne peut malheureusement dire la même chose au sujet des enfants envoyés à la campagne. Enfin, j'ai vu la chambre du rez-de-chaussée, où les mères apportent leurs nouveau-nés. J'ai examiné tout particulièrement les petits qu'on allaite et j'ai eu cette impression absurde qu'ils étaient vraiment bien insolents. J'en ai ri, à part moi : mais voila un gamin né n'importe où, qu'on apporte ici et qui crie, vocifère, nous prouve qu'il a des poumons solides et veut vivre, gigote, hurle maintenant, comme s'il avait le droit de nous assourdir ainsi ! Il cherche le sein comme s'il avait droit au sein et aux soins comme les enfants qui sont dans leur famille. Oui, il se figure que tout le monde va se précipiter pour le servir. L'insolent petit être ! On a toujours envie de lui demander s'il se prend pour un fils de prince. Et, après tout, qu'y aurait-il de si étonnant à ce qu'il fût fils de prince ? Il en vient de partout. Il en tombe même des fenêtres. Parlez-moi pour rabaisser le caquet de ces gaillards-là de cette paysanne qui, agacée des glapissements d'un mioche laissé par la première femme de son mari, mit la main du petit sous le bec d'un samovar plein d'eau bouillante, après avoir tourné le robinet ! Oh ! l'enfant cessa net ses hurlements ! Je

ne sais pas comment les juges ont traité cette femme résolue, ni même s'ils l'ont jugée. En tout cas, n'est-elle pas digne de la plus grande indulgence ? C'est que ces affreux moutards vous donneraient des attaques de nerfs avec leurs piaillements ! Surtout à de pauvres femmes accablées de misères et de travaux de blanchissage ! Certaines mères, oui, parfaitement, des mères, ont trouvé, pour apaiser leurs enfants, des moyens moins brutaux… Une demoiselle intéressante et sympathique entre dans un water-closet, s'évanouit, — ne se souvient plus de rien, — mais, sans qu'on sache comment, on trouve plus tard un enfant noyé, - dans quel liquide ! Un enfant jeté là, sans doute parce qu'il était trop bruyant ! N'est-il pas plus humain de noyer un petit être que de lui brûler la main à l'eau bouillante ? Cette mère-là, il sera impossible même de la juger. La pauvre fille trompée, apitoyante. Si l'on se met à penser à la Marguerite de *Faust* (il se trouve parfois au nombre des jurés des gens qui ont énormément de littérature), comment pourra-t-on la juger ? Il sera même bon d'ouvrir une souscription à son bénéfice !… Je suis bien content que tant d'enfants aient trouvé asile dans la maison que j'ai visité !

En regardant ces petits, il me venait des pensées peut-être futiles. Je me demandais, par exemple, vers quel âge ces enfants se rendent compte de leur position, comprennent qu'ils ne sont pas « des enfants comme les autres ». Sans une grande expérience il est bien difficile de le conjecturer, mais j'ai senti qu'ils doivent, de bonne heure, se douter de quelque chose, de si bonne heure, que cela pourrait sembler incroyable à certaines gens. Ah ! si l'enfant, ne prenait connaissance de la vie que par les livres, il n'arriverait pas à la profondeur d'entendement que

l’on découvre parfois chez lui ! On se demande souvent comment il a acquis telles idées qui semblent devoir lui être inaccessibles.

Un enfant de cinq ou six ans sait parfois, sur Dieu, sur le bien et le mal, des choses surprenantes, et vous en viendrez, malgré vous, à vous dire que, certainement, la Nature a donné aux petits des moyens d’apprendre la vérité que n’ont pas découvert les pédagogues. Oh ! parbleu ! Si vous interrogez un gamin de six ans sur le bien et le mal, il éclatera de rire. Mais ayez la patience de lui citer des faits, de voir ce que sa petite cervelle en déduit, et vous ne serez pas long à voir qu’il en sait peut-être plus long que vous sur Dieu, ce qui est louable et ce qui est blâmable. Il en sait même plus long que l’avocat le plus retors, parce que ce dernier est aveuglé par le besoin de faire valoir ses arguments.

Oui, ces enfants des asiles doivent s’être rendu compte qu’ils ne sont pas « comme les autres enfants », et je suis certain que ce n’est pas par les nourrices ou les surveillantes qu’ils le savent. Vous découvrez vite, j’en suis sûr, qu’ils ne comprennent que trop de choses à ce sujet.

Aussi me disais-je que ces pauvres petits ont droit à une compensation. Il n’est que juste qu’après les avoir recueillis dans ces établissements, on fasse tout pour développer leur instruction et qu’on ne les laisse aborder la vie que solidement armés. Il faut que l’État regarde ces abandonnés comme ses enfants. On viendra me dire que c’est une prime accordée aux unions irrégulières, aux mauvaises mœurs. Mais croyez vous, vraiment, que toutes les demoiselles intéressantes et sympathiques dont je parlais plus haut vont se hâter de peupler

le pays d'enfants illégitimes, dès qu'elles apprendront que leurs rejetons seront admis gratuitement dans les universités ? Ne soyez pas absurdes !

Oui, ai-je pensé, si on les adopte, il faut les adopter complètement. Je sais bien que cela excitera l'envie de beaucoup de braves gens honnêtes et travailleurs : « C'est trop fort ! » gémiront-ils : j'ai peiné toute ma vie ; j'ai lutté pour faire bien élever mes enfants légitimes, sans réussir à leur assurer l'avantage d'études complètes. Me voici vieux, malade, je vais mourir bientôt et mes enfants vont se disperser, livrés aux dangers de la rue ou esclaves dans des fabriques. Pendant ce temps-là les petits bâtards vont conquérir leurs grades aux universités, trouveront de bons emplois et ce sera avec l'argent que je paye pour mes contributions qu'on en aura fait des personnages ! »

Je suis sûr que ce monologue sera débité. Et il est vrai que tout s'arrange bien mal. Ces plaintes sont, à la fois, cruelles et légitimes. Comment s'y reconnaître ?

Mais je n'ai pu m'empêcher de songer à l'avenir des enfants abandonnés. Parmi ceux qui ne sont pas secourus, il y en a d'âme supérieure, qui « pardonneront à la société », d'autres qui « se vengeront d'elle », le plus souvent à leur propre détriment. Mais donnez à ces déshérités un peu d'instruction et d'éducation, et je suis certain que bon nombre de ceux qui sortiront de cet « établissement », par exemple, entreront dans la vie avec un grand désir d'honorabilité, avec la réelle ambition de fonder une famille estimable. Leur idéal, j'en jurerais, sera d'élever eux-mêmes leurs enfants, sans compter sur la générosité de l'État. Sans qu'ils soient ingrats, il leur

viendra un juste besoin d’indépendance.

UNE IDÉE À CÔTÉ

Je viens de parler du légitime besoin d'indépendance. Aime-t-on toujours l'indépendance, chez nous ? Et en quoi consiste l'indépendance, dans notre pays ? Trouvera-t-on deux hommes qui la comprennent de la même façon ? Je me demande même parfois s'il y a, chez nous, une seule idée à laquelle on croie sérieusement. La plupart d'entre nous, riches ou pauvres, pensent très peu, ne songent qu'à jouir de la vie le plus possible, jusqu'à épuisement de forces vitales. Ceux qui se figurent être un peu au-dessus de la moyenne se groupent en petites coteries qui font semblant de croire à quelque chose en se trompant eux-mêmes. On trouve aussi une catégorie d'individus qui ont érigé en principe cette petite phrase : « Plus nous en prenons, mieux ça vaut ! » et agissent conformément à cet axiome. Il y a encore de braves gens à paradoxes, généralement honnêtes, mais pas toujours brillants. Ces derniers, quand ils sont de bonne foi, en viennent assez souvent au suicide. Et les suicides ont tellement augmenté chez nous, ces temps derniers, que personne n'y fait plus attention. On dirait que la terre russe n'est plus assez forte pour porter ses hommes. Il ne faut pas perdre de vue, pourtant, que nous avons, chez nous, beaucoup de gens honnêtes, hommes et femmes. Les femmes de valeur, surtout, ne sont pas rares et ce seront peut-être elles qui sauveront le pays. Je reviendrai là-dessus. Oui, il y a, en Russie, beaucoup d'honnêtes gens, et surtout de braves gens plutôt bons encore qu'honnêtes, mais la plupart d'entre eux ne se font aucune idée exacte de l'honneur, ne croient plus même aux plus vieilles et aux plus claires formules de

l’honnêteté. Dieu seul sait où nous allons… Et je me demande pourquoi je me suis mis à penser aux suicides dans l’ « établissement » que j’ai visité, en regardant tous ces enfants, tous ces nouveau-nés. Voilà, me semble-t-il, une idée qui ne rimait à rien, dans ce milieu.

Nous en avons beaucoup, de ces idées à côté qui nous tourmentent, qui nous accablent. Tels consentent à vivre accablés ; tels autres n’y peuvent parvenir et se tuent. J’ai lu, à ce sujet, une lettre fort caractéristique, une longue lettre écrite par une jeune fille et qui a été publiée dans le *Nouveau Temps*.

Cette jeune fille se nommait Pissareva. Elle avait vingt—cinq ans ; elle appartenait à une famille de gentilshommes terriens, jadis aisée ; mais les temps ayant changé, elle était entrée dans une école qui forme des sages-femmes. Elle avait bien passé ses examens et avait obtenu une place au Zemtsvo. Elle avoue elle-même qu’elle ne manquait de rien, que ses gains dépassaient ses besoins. Mais elle a été prise de « fatigue » et a voulu se reposer : « Où peut-on se reposer mieux que dans la tombe ? » dit-elle. Pourquoi une pareille « fatigue » ? Toute sa lettre exprime une affreuse lassitude. Elle semble dire : « Ne me tourmentez plus ; j’en ai assez. »

« N’oubliez pas de me « dépouiller » de ma chemise neuve et de mes nouveaux bas », écrit-elle. « J’ai du vieux linge dans ma commode ; qu’on me le mette. » Elle n’écrit pas « ôter », elle écrit « dépouiller » ; on devine une exaspération terrible. Elle va jusqu’à la demi-grossièreté. « Vous êtes-vous fourré dans la tête que je m’en irais chez mes parents ? Que diable aurais-je été chercher là-bas ? » Ailleurs elle s’exprime ainsi : « Pardonnez-moi, Lipareva, et que Petrova (dans le logement

de laquelle elle s’empoisonna) me pardonne aussi. Je sais que je fais une ignominie, une cochonnerie. »

Elle aime ses parents, ce qui ne l’empêche pas d’écrire :

« N’avisez pas de ma mort la petite Lise, parce qu’elle en parlerait à sa sœur, qui viendrait hurler ici : je ne veux pas qu’on hurle à cause de moi, et tous les parents, sans exception, hurlent auprès des cadavres de leurs proches. »

Elle ne croit ni à l’amitié de Liparava ni à celle de Petrova, qu’elle aime pourtant toutes deux : « Ne perdez pas la tête, ne croyez pas les soupirs nécessaires ; lisez jusqu’au bout ; faites cet effort. Vous verrez quoi décider. N’effrayez pas Petrova ; mais, au fait, elle est bien capable de ricaner. Mon passeport est dans la valise. »

Que cette pensée qu’on pourra ricaner en voyant son pauvre corps inanimé, que cette pensée ait traversé sa tête en un pareil moment, c’est terrible !

Elle se montre étrangement minutieuse dans ses arrangements pécuniaires. Elle laisse une petite somme et ne veut pas que sa famille touche à cet argent. Il y a tant pour Petrova. Elle doit aux Tchetchotkine vingt—cinq roubles, qu’ils lui ont avancés pour un voyage. Qu’on leur rende leur dû… Cette importance extrême attachée à l’argent la montre fidèle à un préjugé répandu : « Si tout le monde avait l’existence assurée, l’humanité serait absolument heureuse et ne connaîtrait plus le crîme. » « D’ailleurs, ajoute-telle, il n’y a pas de crimes. Le crime n’est qu’un phénomène morbide qui provient de la pauvreté, de la misère, de l’ambiance, etc… » Telle est la doctrine de Pissareva, qui est excédée de l’ennui de

vivre, qui a perdu toute croyance en la vérité, en la beauté d'un devoir quelconque à remplir, qui a délaissé tout idéal supérieur.

Et la pauvre fille est morte.

Je ne hurle pas auprès de toi, malheureuse enfant, mais laisse-moi te plaindre ; permets-moi de te souhaiter une résurrection dans une vie nouvelle où rien ne t'excédera plus. Regarde, pourtant : un clair soleil de printemps brille dans le ciel, les arbres se couvrent de verdure, et tu es fatiguée avant d'avoir vécu ! Est-il possible que des mères ne « hurlent » pas auprès de celles qui font comme toi, des mères qui ont veillé sur vous, pour les regards desquelles vous avez été une caresse ! Un enfant, c'est de l'espoir.

Et je regarde ces petits abandonnés d'ici. Comme ils ont envie de vivre ! Toi aussi tu as été un tout petit enfant qui voulais vivre, et tu crois que ta mère peut comparer sans douleur ton visage de morte à la petite figure riante et joyeuse qu'elle se rappelle si bien !

On m'a montré tout à l'heure, dans cet établissement, une fillette qui est née avec un pied atrophié. Elle se porte merveilleusement bien et elle est extraordinairement belle. Tout le monde la caresse ; elle fait un signe de tête à chacun, sourit à chacun. Elle ne sait pas encore qu'elle est une estropiée. Faudra-t-il que celle-là aussi haïsse la vie !

— Nous arrangerons tout cela si bien qu'elle ne s'en apercevra pas, dit le docteur. Dieu veuille qu'il dise vrai !

Non, il ne faut pas haïr la vie, haïr nos semblables. Quand aura passé notre mesquine génération, une pensée nouvelle plus lumineuse et plus noble guidera les hommes et l'on dira :

« La vie est belle : C’est nous qui étions hideux. »

… J’ai vu l’une des nourrices embrasser tendrement l’un des petits *bâtards*. Je ne m’étais jamais figuré que ces nourrices payées embrassaient ces pauvres petits-là. Elle a embrassé l’enfant sans savoir que je la regardais. Est-ce à cause de l’argent qu’on lui donne qu’elle l’aime ? On loue ces nourrices pour qu’elles allaitent les petits abandonnés et non pas pour qu’elles les caressent. Je suis heureux d’avoir vu cela.

Chez les paysannes finnoises ou estoniennes, on dit que les enfants ne sont pas aussi bien soignés, mais quelques-unes de ces villageoises s’attachent si bien à leurs nourrissons qu’elles ne les ramènent à l’établissement qu’en pleurant et reviennent plus tard les voir, parfois de très loin, leur apportent un petit cadeau et *hurlent* sur eux. Non ! ce n’est pas l’argent qui les pousse ! Ces femmes-là ne sont pas seulement des « seins loués » pour remplacer les seins maternels : il y a de la *maternité* dans. leur affection. Il n’est pas vrai que la terre russe se refuse à porter plus longtemps ses enfants ! Voyez comme la source de vie jaillit ici, forte et belle.

Certes, parmi ces enfants recueillis, il peut y en avoir beaucoup que mirent au monde d’intéressantes créatures qui, là-bas, chez elles, aiguisent un rasoir à l’intention de leurs rivales.

Je dirai, en guise de conclusion, que le rasoir peut être un instrument très *sympathique* dans son genre, mais qu’il est fâcheux que le hasard m’ait amené ici au moment où je suivais le procès de la Kaïrova. J’ignore en grande partie la biographie de l’acquittée ; je ne sais donc pas si son nom me vient à propos en parlant de l’établissement qui nous occupe, mais je

suis certain que tout son roman passionnel, raconté au tribunal, a perdu, pour moi, beaucoup de son intérêt lorsque j'ai vu cet établissement. Je l'avoue en toute franchise, et c'est peut-être à cause de cette visite, que je me suis montré si peu sensible en vous entretenant de l'affaire de Mme Kaïrova.

TENDANCES DÉMOCRATIQUES INCONTESTABLES.

LES FEMMES.

Il conviendrait peut-être de répondre encore à une lettre de l'un de mes correspondants.

Dans le dernier numéro du *Carnet*, j'ai écrit ces lignes qui ont pu paraitre entachées d'exagération.·

« Avant peu la Russie sera la plus forte de toutes les puissances européennes… Les autres grandes puissances disparaîtront… elles seront épuisées par la lutte qu'elles auront à soutenir contre leurs prolétaires. En Russie, il n'en sera pas de même. Le bonhomme Démos est content : il sera de plus en plus satisfait, de plus en plus uni. Un seul colosse demeurera sur le continent européen : la Russie… »

Mon correspondant m'objecte un fait qui semblerait prouver que Démos n'est pas aussi heureux que je veux bien le dire. En supposant qu'il me lise, il comprendra que je ne puis m'occuper à présent du fait en question, bien que je ne désespère pas d'y revenir prochainement. Pour l'instant, je veux dire un mot sur Démos, d'autant plus que d'autres personnes m'expriment des doutes sur son bonheur. Je leur ferai remarquer que j'ai laissé à entendre que sa prospérité lui viendrait de son union : «… de plus en plus satisfait, de plus en plus uni… »

En effet, si cette disposition à la concorde n'existait pas, mes contradicteurs auraient laissé passer mes appréciations sans les

discuter. Cette disposition à la concorde, à la discussion courtoise pour le bien de tous existe véritablement. Elle est incontestablement démocratique et désintéressée. Elle est universelle. — Oui, nous en convenons, il y a beaucoup d'insincérité dans certaines déclarations démocratiques de nos journaux, beaucoup d'exagération dans la campagne contre les adversaires de la démocratie, lesquels, disons-le en passant, ne sont pas nombreux aujourd'hui. Néanmoins, la loyauté des sentiments démocratiques de la plus grande partie de la société russe ne peut guère être mise on doute. À ce point de vue, nous présentons un phénomène tout particulier en Europe, où ordinairement, même à l'heure actuelle, la démocratie ne trouve ses champions que dans les basses classe, où les anciens dirigeants, vaincus en apparence, se défendent toujours avec vigueur. Notre aristocratie, à nous, n'a pas été vaincue ; c'est elle qui est venue aux idées démocratiques. On ne peut le nier. S'il en est ainsi, vous avouerez qu'un brillant avenir attend notre Démos. En admettant que tout ne se présente pas encore de la façon la plus favorable, il est permis de conjecturer que les malheurs passagers de Démos disparaîtront peu à peu sous l'influence de ce que je n'hésiterai pas à appeler les *tendances démocratiques universelles* et la *concorde absolue* de tous les Russes du plus grand au plus petit. C'est en envisageant ainsi les choses que j'ai pu dire que Démos était content et qu'il serait de plus en plus satisfait. Je ne vois là rien d'incroyable.

J'aimerais à ajouter ici un mot sur la femme russe. J'ai déjà

dit qu’en elle résidaient beaucoup de nos espérances pour l’avenir. Il est incontestable que la femme russe a fait de grands progrès, ces vingt dernières années. Ses aspirations sont devenues de plus en plus hautes, franches et courageuses. Elle nous a imposé l’estime et a aidé au développement de notre pensée. Il ne faut pas tenir compte de quelques défaillances. On peut déjà apprécier des résultats. La femme russe a bravement méprisé les obstacles et les railleries. Elle a nettement exprimé son désir de participer à l’œuvre commune : elle a travaillé avec désintéressement et abnégation. Le Russe, homme, s’est, au cours de ces dix dernières années, terriblement adonné au libertinage, a été pris du prurit du gain, s’est fait gloire de son cynisme et de ses appétits grossiers. La femme est restée, beaucoup plus que lui, fidèle au culte et au service de l’Idée. Dans sa soif d’acquérir une instruction supérieure elle a donné l’exemple de toutes les vaillances. Le *Carnet d’un Écrivain* m’a donné l’occasion de comprendre mieux la femme russe. J’ai reçu des lettres remarquables signées de noms féminins. Je regrette de ne pouvoir répéter ici tout ce qu’on m’a écrit.

Ce n’est pas que je sois aveugle pour quelques défauts de la femme contemporaine. Le plus grave est d’accepter sans contrôle et de suivre trop loin certaines idées masculines. En tout cas, ce défaut témoigne d’assez nobles qualités de cœur. Les femmes apprécient surtout les sentiments généreux, les belles paroles et plus que tout le reste ce qu’elles croient être de la sincérité. Elles sont souvent victimes des sincérités apparentes, se laissent entraîner par les opinions spécieuses, et c’est malheureux. L’instruction supérieure pourra aider puissamment à corriger cela dans un avenir prochain. En

adoptant avec toutes ses conséquences et sans restrictions le principe de l'éducation supérieure accordée aux femmes, en y joignant les droits qu'elle doit procurer, la Russie ferait un grand pas dans la vole qui mènera à la régénération de l'humanité. Dieu veuille que la femme russe se *lasse* moins souvent comme, par exemple, la malheureuse Pissareva ! Qu'elle imite plutôt une autre Russe, la femme de Stchapov, et qu'elle se réconforte aux heures de découragement par l'amour et l'abnégation. Mais l'une et l'autre sont également douloureuses à nous rappeler et inoubliables, l'une si noblement énergique et si mal récompensée, l'autre désolée, désespérée, vaincue…

JUIN

———

I

LA MORT DE GEORGE SAND

… Et pourtant, ce n'est qu'après avoir lu la nouvelle de cette mort, que j'ai compris toute la place que ce nom avait tenu dans ma vie mentale, tout l'enthousiasme que l'écrivain-poète avait jadis excité en moi, toutes les jouissances d'art, tout le bonheur intellectuel dont je lui étais redevable. J'écris chacun de ces mots de propos délibéré, parce que tout cela est de la vérité littérale.

George Sand était une de *nos* contemporaines (quand je dis *nos*, j'entends *bien à nous*), une vraie idéaliste des *Années trente et quarante*. Dans notre siècle puissant, superbe et cependant si malade, épris de l'idéalité la plus nuageuse, travaillé des désirs les plus irréalisables, c'est un de ces noms qui, venus de là-bas, du pays des « miracles saints », ont fait naître chez nous, dans notre Russie toujours « en mal de devenir », tant de pensées, de rêves, de forts, nobles et saints enthousiasmes, tant de vitale activité psychique et de chères convictions ! Et nous n'avons pas à nous en plaindre. En

glorifiant, en vénérant de tels noms, les Russes ont servi et servent la logique de leur destinée. Qu'on ne s'étonne pas de mes paroles, surtout au sujet de George Sand, qui jusqu'à présent peut être contestée, qui est, à moitié, sinon presque totalement oubliée chez nous. Elle a fait, en son temps, son œuvre dans notre pays. Qui donc s'associera à ses compatriotes pour dire un mot sur sa tombe, si ce n'est nous, – nous, les « compatriotes de tout le monde » ? — car enfin, nous autres, Russes, nous avons tout au moins deux patries : la Russie et… l'Europe, même lorsque nous nous intitulons slavophiles. (Qu'on ne m'en veuille pas !) Il n'y a pas à discuter. Cela est. Notre mission, — et les Russes commencent à en avoir conscience, est grande entre les grandes missions. Elle doit être universellement humaine. Elle doit être consacrée au service de l'humanité, non pas seulement de la Russie, non pas seulement du monde slave, du panslavisme, mais au service de l'humanité entière !

Réfléchissez et vous conviendrez que les Slavophiles ont reconnu la même chose. Et voilà pourquoi ils nous exhortent tous à nous montrer des Russes plus nettement, plus scrupuleusement russes, plus conscients de notre responsabilité de Russes ; car ils comprennent que, précisément, l'adoption des intérêts intellectuels de toute l'humanité est la mission caractéristique du Russe. Tout cela, d'ailleurs, exigerait encore bien des explications. Il faut bien dire que se dévouer à une idée universellement humaine et vagabonder à l'aventure par toute l'Europe, après avoir quitté la patrie à la légère, par suite de quelque hautain caprice, sont deux choses absolument opposées, quoiqu'on les ait confondues jusqu'à présent. Mais

beaucoup de ce que nous avons pris à l'Europe et apporté chez nous, nous ne l'avons pas tout uniquement copié comme de serviles imitateurs, ainsi que le voudraient les Potouguines. Nous l'avons assimilé à notre organisme, à notre chair et à notre sang. Il nous est même arrivé de souffrir de maladies morales volontairement importées chez nous, tout comme en pâtissaient les peuples d'Occident, chez lesquels ces maux étaient endémiques. Les Européens ne voudront croire cela à aucun prix. Ils ne nous connaissent pas, et jusqu'à présent c'est peut-être tant mieux. L'enquête nécessaire, dont le résultat, plus tard, étonnera le monde, ne s'en fera que plus paisiblement, sans trouble et sans secousse. Et le résultat de cette enquête, on peut déjà l'entrevoir assez clairement, au moins en partie, par nos relations avec les littératures des autres nations : leurs poètes, à elles, sont aussi familiers à la plupart de nos hommes cultivés qu'aux lecteurs occidentaux. J'affirme et je répète que chaque poète, penseur ou philanthrope européen est toujours compris et accepté en Russie plus complètement et plus intimement que partout au monde, sinon dans son propre pays. Shakespeare, Byron, Walter Scott, Dickens sont plus connus des Russes que, par exemple, des Allemands, bien que, des œuvres de ces écrivains, il ne se vende pas la dixième partie de ce qui se vend en Allemagne, pays par excellence des liseurs.

La Convention de 93, en envoyant un diplôme de citoyen au poète allemand Schiller, l'ami de l'Humanité, a, certes, accompli un bel acte, imposant et même prophétique ; mais elle ne soupçonnait même pas qu'à l'autre bout de l'Europe, dans la Russie barbare, l'œuvre de ce même Schiller a été bien

plus répandue, naturalisée, en quelque sorte, qu'en France, non seulement à l'époque, mais encore plus tard, au cours de tout ce siècle. Schiller, citoyen français et ami de l'Humanité, n'a été connu en France que des professeurs de littérature et encore pas de tous, — d'une élite seulement. Chez nous, il a profondément influé sur l'âme russe, avec Joukovski, et il y a laissé des traces de son influence ; il a marqué une période dans les annales de notre développement intellectuel. Cette participation du Russe aux apports de la littérature universelle est un phénomène que l'on ne constate presque jamais au même degré chez les hommes des autres races, à quelque période que ce soit de l'histoire du monde ; et si cette aptitude constitue vraiment une particularité nationale, russe, bien à nous, quel patriotisme ombrageux, quel chauvinisme s'arrogera le droit de se révolter contre un pareil phénomène, et ne voudra, au contraire, y voir la plus belle promesse pour nos destinées futures.

Oh, certes, il se trouvera des gens pour sourire de l'importance que j'attribue à l'action de George Sand, mais les moqueurs auront tort. Bien du temps s'est écoulé ; George Sand elle-même est morte, vieille, septuagénaire, après avoir peut-être longtemps survécu à sa gloire. Mais tout ce qui nous fit sentir, lors des premiers débuts du poète, que retentissait une parole nouvelle, tout ce qui, dans son œuvre, était universellement humain, tout cela eut immédiatement son écho chez nous, dans notre Russie. Nous en ressentîmes une impression intense et profonde, qui ne s'est pas dissipée et qui prouve que tout poète, tout novateur européen, toute pensée neuve et forte venue de l'Occident, devient fatalement une

force russe.

D’ailleurs, je n’ai aucune intention d’écrire un article de critique sur George Sand. Je veux seulement dire quelques paroles d’adieu sur sa tombe encore fraîche.

———

Les débuts littéraires de George Sand coïncident avec les années de ma première jeunesse. Je suis, à présent, heureux de penser qu’il y a déjà si longtemps de cela, car maintenant que plus de trente ans se sont écoulés, on peut parler presque en toute franchise. Il convient de faire observer qu’alors la plupart des gouvernements européens ne toléraient chez eux rien de la littérature étrangère, rien sinon les romans. Tout le reste, surtout ce qui venait de France, était sévèrement consigné à la frontière. Oh, certes, bien souvent, on ne savait pas voir. Metternich lui-même ne savait pas plus voir que ses imitateurs. Et voilà comment des « choses terribles » ont pu passer (tout Bielinski a bien passé !). Mais, en revanche, un peu plus tard, surtout vers la fin de cette période, on se mit, de peur de se tromper, à prohiber à peu près tout. Les romans pourtant trouvèrent grâce à toute époque et dans ce pays ce fut surtout quand il s’agit de romans de George Sand que nos gardiens furent aveugles.

Rappelez-vous ces vers :

> Il sait par cœur les volumes
> De Thiers et de Rabeau

Et fougueux comme Mirabeau
Il glorifie la liberté…

Ces vers sont d’autant plus précieux qu’ils furent écrits par Denis Davidov, poète et bon Russe. Mais si Denis Davidov a considéré Thiers comme dangereux (sans doute à cause de son *Histoire de la Révolution*) et a rapproché dans le poème cité, son nom de celui d’un certain Rabeau (il y avait alors un écrivain qui s’appelait ainsi et que, du reste, je ne connais guère), nous pouvons être sûrs que l’on admettait officiellement bien peu d’œuvres d’auteurs étrangers alors en Russie. Et voici ce qui en résulta : Les idées nouvelles qui firent à l’époque irruption chez nous sous forme de romans, n’étaient que plus dangereuses sous leur vêtement de fantaisie, car Rabeau n’aurait peut-être rencontré que peu d’amateurs, tandis que George Sand en trouva des milliers. Il faut donc faire encore remarquer ici que, chez nous, depuis le siècle passé, et ce, en dépit de tous les Magnitzki et les Liprandi, on a toujours eu très vite connaissance de n’importe quel mouvement intellectuel de l’Europe. Et toute idée neuve était immédiatement transmise par nos hautes classes intellectuelles à la masse des hommes un tant soit peu doués de pensée et de curiosité philosophique. C’est ce qui s’est produit à la suite du mouvement d’idées des années « Trente ». Dès le début de cette période, les Russes ont été tout de suite au courant de l’immense évolution des littératures européennes. Des noms nouveaux d’orateurs, d’historiens, de tribuns, de professeurs, furent promptement connus. Même nous savions plus ou moins bien ce que présageait ladite évolution qui bouleversa surtout

le domaine de l'Art. Les romans en subirent une transformation toute particulière, que ceux de George Sand accusèrent plus que les autres. Il est vrai que Senkovski et Boulgarine mettaient le public en garde contre George Sand même avant l'apparition des traductions russes de ses romans. On s'efforçait surtout d'épouvanter nos dames russes en leur révélant que George Sand « portait des culottes » ; on tonnait contre son prétendu libertinage ; on tentait de la ridiculiser. Senkovski, sans dire qu'il s'apprêtait à traduire ses romans dans sa propre revue, la *Bibliothèque de Lecture*, se mit à l'appeler, dans ses écrits, Mme « Egor » Sand, et l'on assure qu'il était parfaitement ravi de ce trait d'esprit. Plus tard, en l'année 48, Boulgarine, dans son *Abeille du Nord* imprima, sur le compte de George Sand, qu'elle se grisait tous les jours, en compagnie de Pierre Leroux, dans des caboulots de barrière, et qu'elle prenait part aux soirées « athéniennes » données au ministère de l'Intérieur par ce « brigand » de Ledru-Rollin. J'ai lu ces choses moi-même et m'en souviens fort bien. Mais alors, en 48, George Sand était déjà connue de tout le public lettré, et personne n'a cru Boulgarine. Les premières œuvres d'elle traduites en russe parurent dans les *Années Trente*. Je regrette de ne pas me rappeler quel fut le premier de ses romans dont une version fut donnée dans notre langue ; en tout cas, quel qu'il fût, il dut produire une impression énorme. Je crois que comme moi, qui étais encore un adolescent, tout le monde fut frappé par la belle et chaste pureté des types mis en scène, par la hauteur de l'idéal de l'écrivain, par la tenue des récits. Et l'on voulait qu'une pareille femme « portât des culottes » et se « livrât au libertinage » ! J'avais seize ans, je crois, quand je lus une de ses œuvres de début, l'une de ses plus

charmantes productions. Je m’en souviens bien ; j’en eus la fièvre toute la nuit qui suivit ma lecture. Je ne crois pas me tromper en affirmant que George Sand prit, pour nous, presque immédiatement, la première place dans les rangs des écrivains nouveaux dont la jeune gloire retentit alors par toute l’Europe. Dickens lui-même, qui parut chez nous presque en même temps, passait après elle dans l’admiration de notre public. Je ne parle pas de Balzac, qui fut connu avant elle et qui publia dans les *Années Trente* des œuvres comme *Eugénie Grandet* et le *Père Goriot*, de Balzac pour lequel Bielinski fut si injuste en méconnaissant la grande place qu’il tenait dans la littérature française. D’ailleurs, je ne prétends pas donner ici la moindre appréciation critique ; je me contente de rappeler le goût de la masse des lecteurs russes d’alors et l’impression produite sur eux.

Le point essentiel est que ces lecteurs pouvaient se familiariser, dans les romans étrangers, avec toutes les idées nouvelles contre lesquelles on les « protégeait » si jalousement.

Toujours est-il que vers les « années quarante », le gros public russe lui-même savait plus ou moins bien que George Sand est l’un des plus éclatants, des plus fiers, des plus probes représentants de la nouvelle génération européenne de cette époque, de ceux qui ont nié le plus énergiquement ces fameuses « acquisitions positives » par lesquelles la sanglante Révolution française (ou plutôt européenne) de la fin du siècle passé a complété son œuvre. Après elle — après Napoléon Ier — on a tenté de révéler, par le livre, de nouvelles aspirations et tout un idéal nouveau. Les esprits d’avant-garde ont vite compris que ce n’était pas telle ou telle modification apparente

d’un réel despotisme qui pouvait se concilier avec les besoins d’une ère neuve, que l’« ôte-toi de là que je m’y mette » des nouveaux maîtres ne résolvait rien, que les récents vainqueurs du monde, les bourgeois, étaient peut-être pires que les nobles, ces despotes de la veille, et que la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » n’est composée que de mots sonores. Ce n’est pas tout. Alors surgirent des doctrines qui prouvèrent que ces vocables éclatants ne concrétaient que des impossibilités. Les vainqueurs ne prononcèrent bientôt plus, ou mieux ne se rappelèrent plus les trois mots sacramentels qu’avec une sorte d’ironie. La Science elle-même, dans la personne de quelques-uns de ses plus brillants adeptes (les économistes), qui semblèrent alors apporter des formules inédites, vint au secours de la raillerie et condamna nettement les trois mots utopiques pour lesquels tant de sang avait été versé. Ainsi, à côté des vainqueurs exultants, apparurent de tristes et mornes visages qui inquiétèrent les triomphateurs.

C’est alors que tout à coup se fit entendre une parole vraiment nouvelle, que des espoirs nouveaux naquirent. Des hommes vinrent, qui proclamèrent que c’était à tort et injustement que l’on avait interrompu l’œuvre de rénovation ; qu’on n’avait abouti à rien par un changement de figuration politique ; que l’œuvre de rajeunissement social devait s’attaquer aux racines mêmes de la société. Oh ! certes, on alla parfois trop loin dans les conclusions. Des théories pernicieuses et monstrueuses se firent jour ; mais l’essentiel est que, de nouveau, brilla l’espoir et que la croyance recommença à germer.

L’histoire de ce mouvement est connue. Il dure encore

aujourd'hui et ne semble avoir aucune tendance à s'arrêter. Je ne me propose nullement de parler ici pour ou contre lui. Je tiens seulement à préciser la part d'action de George Sand dans ce mouvement. Nous la trouverons dès les débuts de l'écrivain. Alors l'Europe, en la lisant, disait que ses prédications avaient pour but de conquérir pour la femme une nouvelle situation dans la société et qu'elle prophétisait les futurs droits de l'« épouse libre » (l'expression est de Senkovski) ; mais cela n'était pas tout à fait exact, puisqu'elle ne prêchait pas seulement en faveur de la femme et n'imaginait aucune espèce d'« épouse libre ». George Sand s'associait à tout mouvement en avant et non pas à une campagne uniquement destinée à faire triompher les droits de la femme.

Il est évident que, femme elle-même, elle peignait plus volontiers des héroïnes que des héros ; il est non moins clair que les femmes de l'univers entier doivent à présent porter le deuil de George Sand, parce que l'un des plus nobles représentants du sexe féminin est mort, parce qu'elle fut une femme d'une force d'esprit et d'un talent presque inouïs. Son nom, dès à présent, devient historique, et c'est un nom que l'on n'a pas le droit d'oublier, qui ne disparaîtra jamais de la mémoire européenne. Quant à ses héroïnes, je répète que je n'avais que seize ans quand je fis leur connaissance. J'étais tout troublé par les jugements contradictoires que l'on portait sur leur créatrice. Quelques-unes parmi ces héroïnes ont incarné un type d'une telle pureté morale qu'il est impossible de ne pas se figurer que le poète les a créées à l'image de son âme, une âme très exigeante au point de vue de la beauté morale, une âme croyante, éprise de devoir et de grandeur,

consciente du Beau suprême et infiniment capable de patience, de justice et de pitié. Il est vrai qu'à côté de la pitié, de la patience, de la claire intelligence du devoir, on entrevoyait chez l'écrivain une très haute fierté, un besoin de revendications, voire des exigences. Mais cette fierté elle-même était admirable, car elle dérivait de principes élevés sans lesquels l'humanité ne saurait vivre en beauté. Cette fierté n'était pas le mépris quand même du voisin auquel on dit : je suis meilleur que toi ; tu ne me vaudras jamais ; elle n'était que le hautain refus de pactiser avec le mensonge et le vice, sans que, je le répète, ce refus signifiât le rejet de tout sentiment de pitié ou de pardon. Cette fierté s'imposait aussi d'immenses devoirs. Les héroïnes de George Sand avaient soif de sacrifice, ne rêvaient que grandes et belles actions. Ce qui me plaisait surtout dans ses premières œuvres, c'étaient quelques types de jeunes filles de ses contes dits « vénitiens », types dont le dernier spécimen figure dans ce génial roman intitulé *Jeanne*, qui résout de façon lumineuse la question historique de Jeanne d'Arc. Dans cette œuvre, George Sand ressuscite pour nous, dans la personne d'une jeune paysanne quelconque, la figure de l'héroïne française et rend en quelque sorte palpable la vraisemblance de tout un cycle historique admirable. C'était une tâche digne de la grande évocatrice, car, seule de tous les poètes de son époque, elle porta dans son âme un type idéal aussi pur de jeune fille innocente, puissante par son innocence même.

Tous ces types de jeunes filles se retrouvent plus ou moins modifiés dans des œuvres postérieures ; l'un des plus remarquables est étudié dans la magnifique nouvelle *la*

Marquise. George Sand nous y présente le caractère d'une jeune femme loyale et honnête, mais inexpérimentée, douée de cette chasteté fière qui ne craint rien et ne peut se souiller même au contact de la corruption. Elle va droit au sacrifice (qu'elle croit qu'on attend d'elle) avec une abnégation qui brave tous les périls. Ce qu'elle rencontre sur sa route ne l'intimide en rien, au contraire. Sa bravoure s'en exalte. Ce n'est que dans le danger que son jeune cœur prend conscience de toutes ses forces. Son énergie s'en exaspère ; elle découvre des chemins et des horizons nouveaux à son âme, qui s'ignorait encore, mais qui était fraîche et forte, non encore salie par des concessions à la vie. Avec cela, la forme du poème est irréprochable et charmante. George Sand aimait les dénouements heureux, le triomphe de l'innocence, de la franchise, de la jeune et simple bravoure. Était-ce là ce qui pouvait troubler la société, faire naître des doutes et des craintes ?

Bien au contraire, les pères et les mères les plus rigides permettaient à leur famille la lecture de George Sand et ne cessaient de s'étonner de la voir dénigrée de tous côtés. Mais alors éclatèrent des protestations. On mettait le public en garde contre ces fières revendications féminines, contre cette témérité de pousser l'innocence à la lutte contre le mal. On pouvait découvrir là, disait-on, les indices du poison du « féminisme ». Peut-être avait-on raison en parlant de poison. Il y avait peut-être là un poison qui s'élaborait, mais on n'a jamais été d'accord sur les effets de ce poison. On nous affirme — est-ce bien vrai ? — que toutes ces questions sont à présent résolues…

———

Il nous faut faire remarquer, à ce propos, qu'au cours des années quarante, la gloire de George Sand était si haute et la foi que l'on professait pour son génie si complète, que nous tous, ses contemporains, nous attendions d'elle quelque chose d'immense, d'inouï, dans un avenir prochain, voire des solutions définitives.

Ces espoirs ne se réalisèrent pas. Il semble que, dès cette époque, c'est-à-dire vers la fin des années quarante, George Sand avait dit tout ce qu'il était dans sa mission de dire, et maintenant, sur sa tombe à peine refermée, nous pouvons prononcer des paroles définitives.

George Sand n'est pas un penseur, mais elle est de ces sibylles qui ont discerné dans le futur une humanité plus heureuse. Et si, toute sa vie, elle proclame la possibilité, pour l'humanité, d'atteindre à l'Idéal, c'est qu'elle-même était armée pour y atteindre.

Elle est morte déiste, croyant fermement en Dieu et à l'immortalité. Mais c'est trop peu dire et j'estime qu'elle a été, parmi les écrivains de son temps, la chrétienne par excellence, non qu'elle crût à la divinité du Christ. Cette Française n'eût pas admis que la glorification du Christ eût en soi assez d'efficacité pour conférer le salut, concept qui est à la base de la foi orthodoxe. Mais la contradiction est ici dans la terminologie plus que dans l'essence, et je maintiens que George Sand aura été une des grandes sectatrices du Christ.

Son socialisme, ses convictions, ses espoirs, elle les a fondés sur sa foi en la perfectibilité morale de l'homme. Elle avait, en effet, de la divinité humaine, une haute notion, qu'elle exaltait de livre en livre, et ainsi s'associait-elle par la pensée et par le sentiment à l'une des idées fondamentales du christianisme. Je veux dire au principe de libre arbitre et de responsabilité. D'où sa nette conception du devoir et de nos obligations morales. Peut-être, parmi les penseurs ou écrivains français, ses contemporains, n'y en a-t-il pas un qui ait compris aussi fortement que « ce n'est pas de pain seulement que l'homme a besoin pour vivre ». Quant à sa fierté, à ses exigeantes revendications, je répète qu'elles n'excluaient jamais la pitié, le pardon de l'offense, voire une patience sans bornes, qu'elle avait trouvée dans sa pitié même pour l'offenseur. George Sand a, maintes fois, célébré ces vertus dans ses œuvres et a su les incarner dans des types. On a écrit d'elle que, mère excellente, elle a travaillé assidûment jusqu'à ses derniers jours et que, amie sincère des paysans de son village, elle fut aimée d'eux avec ferveur.

Elle tirait, paraît-il, quelque satisfaction d'amour-propre de son origine aristocratique (par sa mère elle se rattachait à la maison de Saxe), mais, bien plus qu'à ces naïfs prestiges, elle était sensible, il faut le dire, à cette aristocratie vraie dont le seul apanage est la supériorité d'âme.

Elle n'eût su ne pas aimer ce qui était grand, mais elle était peu apte à percevoir les éléments d'intérêt que recèlent les choses mesquines. En cela, elle se montrait peut-être trop fière. Il est bien vrai qu'elle aimait peu à faire figurer dans ses romans des êtres humiliés, justes mais passifs, innocents mais

maltraités, comme on en voit dans presque toutes les œuvres de ce grand chrétien de Dickens. Loin de là. Elle campait fièrement ses héroïnes et en faisait presque des reines. Elle aimait cette attitude de ses personnages et il convient de remarquer cette particularité. Elle est caractéristique.

II

MON PARADOXE

Nous voici, de nouveau, menacés d'un choc avec l'Europe. Ce n'est pas encore la guerre. On est, pour l'instant, bien peu disposé, — ou plutôt disons que la Russie est bien peu disposée à la guerre. C'est toujours cette sempiternelle question d'Orient qui revient à l'horizon. Une fois de plus l'Europe regarde la Russie avec méfiance. Mais pourquoi essayerions-nous de faire la chasse à la confiance, en Europe ? Quand — à quelle époque — l'Europe nous a-t-elle épargné les soupçons ? Peut-elle seulement ne pas douter de nous et penser à nous sans un sentiment hostile ? Certes son opinion changera un jour ou l'autre ; elle en viendra à nous comprendre, et mon désir est de causer bientôt de cela longuement, — mais, en attendant, une question secondaire, une question à côté surgit dans mon esprit, — une question à laquelle je serais anxieux de répondre. Il est très possible que personne ne soit de mon avis, mais il me semble que j'ai raison, au moins jusqu'à un certain point.

J'ai dit qu'on ne nous aime pas en Europe, nous autres, les Russes, et c'est un fait que personne ne désirera nier. On nous accuse surtout d'être des « libéraux » terribles et même des révolutionnaires. On a cru constater que nos sympathies allaient plutôt aux « démolisseurs » qu'aux conservateurs européens. C'est pour cela qu'on nous considère là-bas plutôt

ironiquement, non sans une pointe de haine. On ne peut comprendre que nous nous posions en destructeurs de l’état social de nos voisins. On nous refuse positivement le droit de désapprouver ce qui se passe en Europe parce qu’on nous regarde comme étrangers à la civilisation européenne. Ce qu’on voit en nous, c’est une bande de barbares égarée en Europe, toujours heureuse quand il y quelque chose à démantibuler pour le plaisir de démantibuler, une horde de Huns toujours désireuse d’envahir la vieille Rome et d’en renverser les temples sans concevoir la gravité du dommage causé.

Il est vrai que les Russes, depuis longtemps, se révèlent d’intraitables libéraux ; c’est même assez étrange. Quelqu’un s’est-il jamais demandé pourquoi il en était ainsi ? Comment se fait-il que les neuf dixièmes des Russes, civilisés à l’européenne, aient toujours soutenu, à l’étranger, les partis avancés, qui semblent parfois nier tout ce que nous regardons comme civilisation et comme culture.

Il y a un abîme entre ce que Thiers, par exemple, regarde comme condamnable dans la civilisation et ce qu’en rejettent les partisans de la Commune de 1871. Nos Russes marcheraient plutôt avec les gens d’« extrême gauche », bien qu’il y ait des exceptions. On trouvera parmi nous beaucoup moins de thiéristes que de communards. Notez que ces *rouges* ne sont pas les premiers venus ; ce sont parfois des gens de haute culture, voire des ministres. Mais les européens ne s’arrêtent pas à leur civilisation, pour eux superficielle : « Grattez le Russe, disent-ils, et vous trouverez le Cosaque, le Tartare ! » Tout cela peut être d’une infinie justesse, mais voici ce qui me

vient à l’esprit : Est-ce en tant que Tartare que le Russe a une préférence pour les démagogues, est-ce en tant que sauvage destructeur ? D’autres raisons ne l’ont-elles pas décidé ? La question est assez sérieuse. Notre rôle de fenêtre ouverte sur l’Europe est fini. Il va se passer autre chose dont tout le monde a conscience ; tout le monde ? du moins ceux qui pensent quelquefois. Nous prévoyons que nous allons, de nouveau, trouver l’Europe sur notre chemin, et la rencontre aura plus d’importance que naguère. Est-ce la question d’Orient qui nous vaudra cela, ou quelque autre question imprévue ? Qui le sait ? Voilà pourquoi tout genre de conjectures ou même de paradoxes peut devenir intéressant aujourd’hui, parce que nous en saurons peut-être tirer une indication. N’est-il pas curieux que ce soient ces Russes, fiers d’être, chez nous, surnommés des « Occidentaux », enragés de plaisanter durement les Slavophiles, — qui semblent s’allier plus vite que les autres aux adversaires de la société actuelle, à ses démolisseurs, à l’« Extrême gauche » ? N’est-il pas surtout étonnant que cela ne surprenne personne en Russie et qu’il n’en ait même jamais été question ?

Ma réponse est prête. Je ne veux rien prouver ; j’exposerai simplement mon opinion en ne développant que le fait seul. Il est impossible de rien prouver dans ces choses-là.

Voici ce que je pense. Ne voyez-vous pas dans ce fait que les « Occidentaux » russes adhèrent plus volontiers aux programmes de l’extrême gauche, une protestation de l’âme russe anti-européenne à laquelle la culture étrangère a toujours été antipathique depuis les jours de Pierre le Grand ? Telle est, du moins, ma façon de voir. Certainement cette antipathie n’a

été qu’instinctive ; mais ce qui est précieux à constater, c’est que le sentiment russe demeurait vivace ; c’était inconsciemment que l’âme russe protestait, mais elle n’en réagissait pas moins. Bien entendu, on nous signifiera qu’il n’y a pas là de quoi se réjouir et l’on affirmera de plus en plus que les protestataires sont des Huns, des barbares, des Tartares qui ne regimbent au nom d’aucun principe élevé, mais tout bêtement parce qu’en deux siècles ils n’ont jamais su se rendre compte de la hauteur d’esprit européenne.

Je veux bien accepter ce qui précède tout en rejetant de toutes mes forces l’épithète de « tartares » appliquée à mes compatriotes. Il n’y a pas un Russe qui essaye de lutter contre l’œuvre de Pierre-le-Grand, qui blâme la « fenêtre ouverte sur l’Europe » et rêve avec regret à l’ancien Tzarat moscovite. Du reste la question n’est pas là. Il s’agit de savoir si tout ce que nous avons vu par la fameuse « fenêtre » était bon. Je crois que nous avons aperçu tant de choses mauvaises et nuisibles que le sentiment russe n’a cessé de s’en indigner. Et ce n’est pas à un point de vue tartare qu’il s’est révolté, mais bien parce qu’il gardait sans doute en lui quelque chose de supérieur à ce qu’il a distingué par la toujours mentionnée fenêtre.

Il est clair que les Russes n’ont jamais protesté contre tout : nous avons reçu de l’Europe des dons beaux et excellents, qui ne nous ont pas laissés ingrats. Mais, franchement, nous avions bien le droit de refuser au moins la moitié des présents offerts !

Cependant tout cela, je le répète, s’est passé de la façon la plus curieuse. Ce sont précisément nos plus déterminés « occidentaux », les plus entichés de réformes à l’européenne qui ont condamné le système social de l’Europe en affichant

des opinions nuance extrême-gauche. Ils se sont révélés dès lors comme les Russes les plus fervents, comme les défenseurs de la Russie et de l'esprit russe. Ils nous riraient au nez, du reste, ou prendraient peur si nous venions le leur affirmer. Il est évident qu'ils n'ont senti en eux aucune protestation consciente. Pendant deux siècles, tout au contraire, ils se sont niés eux-mêmes, se jugeant indignes de tout respect ; ils ont même en cela réussi à étonner l'Europe ; mais en fin de compte ce sont eux qui se sont montrés les vrais Russes. C'est ce point de vue tout personnel que j'appelle mon paradoxe.

Bielinsky, par exemple, homme d'une nature passionnément enthousiaste, fut l'un des premiers Russes qui applaudirent aux idées des socialistes européens, alors que ces derniers ne craignaient pas de renier déjà toute la civilisation européenne. Cependant, quand il s'agissait de littérature, il luttait de toutes ses forces contre les tendances slavophiles et persista dans cette lutte jusqu'au bout. Comme il eût été surpris alors, si les Slavophiles lui avaient dit que c'était lui le champion de la vérité russe, du tempérament russe, des principes russes ! Et si on lui avait prouvé que c'était lui le vrai conservateur quand, à un point de vue européen, il se faisait socialiste et révolutionnaire ?… Il en était bien ainsi pourtant.

Disons, pour être juste, qu'il y avait une grande erreur des deux côtés. Les « Occidentaux » russes confondaient peut-être un peu trop la Russie avec l'Europe ; en dénonçant les institutions de l'une ils croyaient, sans doute, que le blâme rejaillirait sur l'autre. Toutefois, la Russie n'était pas l'Europe : elle portait l'uniforme européen et rien de plus. Sous l'uniforme adopté, il y avait un être tout différent. Les

« Slavophiles » ne disaient pas autre chose ; ils voulaient démontrer que les « Occidentaux » rêvaient l'assimilation de deux éléments par trop dissemblables et que les conclusions applicables à l'Europe n'avaient aucune chance de s'adapter aux besoins de la Russie, surtout parce que les réformes demandées pour l'Europe existaient depuis longtemps en Russie, au moins en germe, « en puissance », non point sous un déguisement révolutionnaire, mais telles qu'elles avaient été conçues d'après la doctrine du Christ. Ils nous invitaient à étudier la Russie d'abord, à apprendre à la connaître et à ne tirer des conclusions qu'ensuite. Mais qui pouvait alors savoir quelque chose de la Russie ? Il est certain que les « Slavophiles » étaient, sur ce sujet, moins ignorants que les « Occidentaux », mais ils allaient un peu à tâtons, guidés par leur seul instinct, du reste extraordinaire. Ce n'est que depuis vingt ans que nous avons pu apprendre quelque chose de précis sur la Russie, mais il faut bien dire que l'étude ne fait que commencer, car dès que surgit une question générale personne n'est plus du même avis.

Et voici que la question d'Orient reparait ! Serons-nous capables de la résoudre d'une façon qui satisfasse tout le monde ? Et c'est une grande et grave question, — notre question nationale ! Mais pourquoi irais-je chercher la question d'Orient ? Pourquoi aborder, pour l'instant, un problème aussi grave ? Considérons tout simplement des centaines, des milliers d'affaires intérieures d'intérêt journalier, courant. Que d'opinions indécises nous rencontrerons, quelle incompétence de tous côtés !

Voici que l'on prive la Russie de ses forêts : propriétaires et

moujiks les détruisent avec acharnement. On les vend pour le dixième de leur valeur, craignant sans doute que les acheteurs se fassent bientôt rares. Nos enfants n’auront pas atteint l’âge d’homme que nos forêts auront diminué des neuf dixièmes. Qu’adviendra-t-il de cela ? Peut-être la ruine. Et allez donc proposer quoi que ce soit pour tâcher d’arrêter la dévastation des forêts ? Vous vous trouverez pris entre ceux qui invoqueront la nécessité d’État et ceux qui se plaindront qu’on veuille attenter aux droits de la propriété. Il y aura là deux camps opposés, et l’on ne sait de quel côté pencheront les libéraux, qui veulent tout résoudre. N’y aura-t-il même pas plus de deux camps ? Le débat risquera de s’éterniser. Quelqu’un appartenant à la fraction libérale encore à la mode a plaisamment affirmé qu’il n’y avait pas de mal sans bien et que si l’on détruit les forêts on y trouvera encore un avantage : à savoir que les punitions corporelles disparaîtront le jour où les tribunaux ruraux ne sauront plus avec quoi fouetter les moujiks et les paysannes coupables. Évidemment, c’est une consolation, mais il est difficile d’être encore bien rassuré. Le jour où nous manquerons de branchettes capables de faire office de verges, nous en importerons de l’étranger. Alors ?…

Voici que les Juifs deviennent propriétaires ruraux. Immédiatement on clame et on écrit de tous côtés que les dits Juifs dévorent la glèbe de la Russie et qu’après avoir dépensé quelques capitaux pour se rendre acquéreurs des terres, ils épuisent ces terres d’un seul coup pour se rémunérer. Je vous conseille de dire la moindre chose à ce sujet ! On criera aussitôt que vous violez le principe de liberté économique et d’égalité de droits civils. Mais de quelle égalité de droits

s’agit-il ici ? Il n’y a qu’une application du *status in statû* du *Talmud*. La terre ne sera pas seule à être épuisée : le paysan en verra de dures, lui aussi, tombera dans un esclavage bien pire que le précédent, lui qui, délivré des propriétaires terriens russes, tombera sous la coupe de possesseurs autrement dangereux, lesquels se seront déjà mis en goût en suçant le sang du paysan de la Russie occidentale, de personnages qui ne se contentent plus d’acheter des biens et des travailleurs, mais commencent à vouloir pensionner l’opinion libérale, non sans succès. Comment se fait-il que, chez nous, il n’y ait pas un seul groupe d’accord sur la décision à prendre ? Selon moi, cela ne provient pas de notre peu d’intelligence des affaires, mais bien de notre obstinée ignorance de la Russie, de son esprit, de son essence, bien que depuis les démêlés de Biélinsky et des Slavophiles, vingt années se soient écoulées. Pourtant l’étude de la Russie a progressé en ces vingt ans, mais on nous apprend que, dans la même période, le sentiment russe a perdu de sa force. Quelle peut en être la cause ? Mais alors si l’opinion des Slavophiles a semblé triompher à cette époque lointaine rien que par la véhémence de leur sentiment russe, Biélinsky les a bien aidés en leur victoire. Les Slavophiles pourraient donc le considérer comme leur meilleur ami. Je répète qu’il y a eu un grand malentendu entre les deux partis. Ce ne sera donc pas pour rien qu’Apollon Grigoriev aura dit, lui qui avait parfois quelque perspicacité : « Si Bielinsky eût vécu plus longtemps, il eût sûrement adhéré au programme slavophile. » Il y a dans cette phrase une forte idée.

CONCLUSION DE MON PARADOXE

On me dira : Vous voulez donc nous faire croire que chaque Russe qui s'est assimilé aux communards à un point de vue européen, deviendra par cela même un conservateur en Russie ? » Vous allez trop loin : ce serait une exagération que de risquer des conclusions pareilles. Non ! je voulais faire tout simplement observer que même si l'on prenait l'opinion que l'on me prête dans son acception la plus littérale, elle contiendrait encore une parcelle de vérité. J'ai peut-être, inconsciemment, une foi trop grande en un sentiment russe ininterrompu, en la perpétuelle vitalité de l'âme russe. Je veux bien que ce soit une exagération encore, une suite de mon paradoxe ; mais voici la conclusion que je désirais vous soumettre : C'est encore un *fait* et une conséquence du *fait* : Nous avons déjà dit que les Russes, dès qu'ils entrent en contact avec l'Europe, se montrent des radicaux d' « extrême gauche ». Je ne peux pas affirmer que les neuf dixièmes d'entre eux agissent ainsi. Ne chicanons pas sur les proportions. J'insiste seulement sur ce point que les libéraux russes sont beaucoup plus nombreux que les non-libéraux. Non que je nie l'existence de ces derniers. Certains même sont devenus célèbres et leur anti-libéralisme ne se manifestait pas en attaquant la civilisation européenne. Bien, au contraire, ils en étaient si fort entichés qu'ils en venaient à perdre leurs derniers sentiments russes, leur propre personnalité, leur idiome. Ils changeaient au besoin de patrie et s'ils ne prenaient pas une autre nationalité, du moins plusieurs générations d'entre eux résidaient-elles obstinément en Europe. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils devenaient des homme d'extrême droite et de

terribles conservateurs tout à fait européanisés.

Quelques-uns abandonnaient leur religion pour se faire catholiques. N'était-ce pas là le fait d'enragés conservateurs d'extrême droite ? Oui, mais conservateurs en Europe, ils ne tardaient pas à nier la Russie, à se transformer en ennemis de la Russie !

Ma conclusion, c'est qu'un Russe ne peut pas devenir un vrai Européen sans se muer en véritable ennemi de son pays d'origine. Est-ce cela qu'espéraient ceux qui ont « percé la fenêtre », est-ce cela qu'ils avaient en vue ?

Nous avons donc deux types d'occidentalisés : l'Européen Bielinsky, lequel en fin de compte fut plutôt, malgré lui, hostile à l'Europe et se révéla suprêmement Russe, et l'Européen Gagarine, un prince de vieille race qui, lorsqu'il s'occidentalisa, jugea nécessaire de devenir non seulement catholique, mais encore jésuite ! Lequel de ces deux hommes s'est montré le meilleur ami de la Russie ? Lequel des deux est vraiment resté Russe ? Cela ne confirme-t-il pas mon paradoxe ? Que disais-je, en effet ? Que ceux des nôtres qui sont socialistes et communards en Europe n'ont absolument rien d'européen et finiront par [...] par se montrer plus tard d'excellent Russes et qu'un Russe ne peut se transformer réellement en Européen qu'en cessant absolument d'être Russe. La Russie est donc un pays qui ne ressemble en rien à l'Europe, qui a tort de se moquer des tendances révolutionnaires des Russes. Comment voulez-vous que la Russie se passionne pour une civilisation qu'elle n'a pas faite ?

Elle ne sera pas hostile à cette civilisation pour des raisons de Huns et de Tartares, à cause de son désir de démolir, mais

pour des motifs que peu d’entre nous comprennent et que ceux qui les comprennent gardent pour eux. Nous sommes peut-être des révolutionnaires par conservatisme, si l’on peut ainsi dire… Mais j’ai parlé d’un état d’esprit transitoire, et voici que reparait sur la scène l’éternellement insoluble question d’Orient.

III

LA QUESTION D’ORIENT

Gràce à cette question d’Orient, lequel d’entre nous n’a pas connu, ces temps derniers, des sensations extraordinaires ? Quel bruit elle a fait dans les journaux ! Quelle confusion dans telles cervelles, quel cynisme dans telles conversations, quels bons et honnêtes frissons dans tels cœurs, quel vacarme dans tels milieux juifs ! Une seule chose est vraie : il n’y a rien à craindre, bien que tant d’alarmistes s’efforcent de nous épouvanter ; on est même surpris de voir tant de poltrons en Russie. Je crois que beaucoup parmi eux sont des poltrons *de parti pris*, mais il est sûr qu’ils se sont trompés d’époque. Il n’est même plus temps de trembler pour eux. Les plus fougueux poltrons *de parti pris* sauront à quel moment s’arrêter et n’exigeront pas le déshonneur de la Russie. Nous ne verrons pas se renouveler l’histoire des ambassadeurs que le Tzar Ivan le Terrible envoya à Étienne Batory, avec la consigne de tout faire pour obtenir la paix, même s’il s’agissait de recevoir des coups. L’opinion publique s’est prononcée : nous ne sommes pas d’humeur à nous laisser battre.

Le prince Milan de Serbie et le prince Nicolas de Montenegro, pleins d’espoir en la Providence et sûrs de leur droit, ont marché contre le Sultan et, quand il lira ces lignes, il se peut bien que le public connaisse déjà la nouvelle d’un grand combat, voire d’une bataille décisive. Les événements vont se précipiter, à présent. La lenteur, les hésitations des grandes

puissances, les subterfuges diplomatiques de l’Angleterre refusant d’adhérer aux conclusions de la Conférence de Berlin, la révolte qui a éclaté à Constantinople, l’explosion du fanatisme musulman et enfin cet horrible massacre de soixante mille Bulgares paisibles, vieillards, femmes et enfants, ont rendu la guerre inévitable. Les Slaves sont pleins d’espérance : ils disposent, toutes forces mises en ligne, de près de cent cinquante mille soldats, de troupes régulières pour les trois quarts. Mais l’essentiel, c’est l’esprit des belligérants : tous vont de l’avant, sûrs de la victoire. Chez les Turcs, au contraire, il règne une grande confusion qui ne tarderait pas à se changer en panique aux premiers revers. Si l’Europe n’intervient pas, les Slaves vaincront sûrement. On prétend que l’Europe interviendra mais la politique européenne est, actuellement, assez flottante et irrésolue. Il semble n’y avoir là qu’un désir de retarder les solutions nécessaires et décisives. On veut pourtant que l’alliance des trois grandes puissances orientales se maintienne ; les entrevues personnelles des trois empereurs continuent. L’Angleterre, isolée, cherche des alliés ; les trouvera-t-elle ? C’est problématique. En tout cas si elle en trouve, ce ne sera pas en France. En un mot, l’Europe assiste encore à la lutte des chrétiens contre les musulmans sans s’y mêler… Maintenant, il faudra voir ce qui se passera lors du partage de l’héritage. Mais y aura-t-il seulement un héritage ? En cas de victoire des Slaves, l’Europe permettra-t-elle à ces derniers de jeter carrément « l’homme malade » à bas de son lit ? Il est imprudent de le supposer. N’essayera-t-on pas plutôt de soumettre le valétudinaire à une nouvelle cure ? Il se pourrait alors que l’effort des Slaves victorieux ne fût récompensé qu’assez maigrement. La Serbie est partie en

guerre en se fiant à sa propre force, mais elle sait que son sort définitif dépend entièrement de la Russie. Elle n'ignore pas que c'est la Russie qui la tirera d'affaire en cas d'échec ou l'aidera, dans l'hypothèse d'un triomphe, à jouir des fruits de sa victoire. Elle le sait et compte sur la Russie, mais il ne peut lui avoir échappé que toute l'Europe regarde la Russie avec méfiance et que notre situation est assez difficile. Comment la Russie agira-t-elle ? Pour un Russe la réponse ne peut faire l'ombre d'un doute : la Russie agira *honnêtement*.

Que le premier ministre anglais dénature les faits devant le Parlement et déclare officiellement que le massacre des soixante mille Bulgares est l'œuvre, non pas des Bachi-Bouzouks turcs, mais bien d'autres Slaves ; que tout le Parlement accepte cette explication, c'est possible, mais rien de pareil ne peut se produire en Russie. On me dira : La Russie ne peut aller contre ses propres intérêts ; mais où résident les intérêts de la Russie ? La Russie aura toujours avantage à se sacrifier plutôt que de trahir la justice. La Russie ne peut pas s'écarter de la grande idée qu'elle a toujours jusqu'à présent suivie sans dévier ; cette idée, c'est l'union universelle des Slaves sans violence, sans annexions, rien que pour le bien de l'humanité. Mais la Russie a-t-elle généralement servi ses intérêts véritables ? N'a-t-elle pas souvent travaillé pour autrui avec un désintéressement qui aurait dû étonner l'Europe ? Toutefois, l'Europe ne croira pas à l'abnégation de la Russie. On se figurera que notre pays commet une maladresse ou cache un désir de pêcher en eau trouble. Mais il n'y a pas à s'inquiéter de ce qu'on pensera en Europe. C'est dans l'abnégation de la Russie que résident toute sa force et tout son

avenir. Il est seulement fâcheux qu’on la dirige parfois si mal.

IV

L’ENTENDEMENT UTOPIQUE DE L’HISTOIRE

Pendant un siècle et demi, depuis Pierre le Grand, nous n’avons fait qu’essayer de communier avec toutes les civilisations humaines. Nous nous sommes imprégnés de leur histoire, de leur idéal. Nous nous sommes habitués à aimer les Français, les Allemands, tous les peuples, comme s’il se fût agi de frères : les autres ne nous ont jamais aimés et n’ont jamais eu le désir de nous aimer. À l’œuvre de Pierre le Grand, nous avons gagné une largeur de vues que l’on ne retrouve chez aucun peuple ancien ou moderne. La Russie d’avant Pierre était forte, bien qu’elle se fût unifiée lentement, et elle comprenait qu’elle portait en elle une chose précieuse et unique, — l’orthodoxie, — qu’elle était la gardienne de la vérité du Christ, de l’image vraie du Christ qui s’effaçait dans l’esprit de tous les autres peuples. Cette vérité éternelle, dont la Russie était la dépositaire, semblait délivrer sa conscience du souci de toute autre civilisation. On croyait alors, à Moscou, que tout contact avec l’Europe ne pouvait que porter préjudice à l’esprit russe en le pervertissant et dénaturer même *l’idée russe* et l’orthodoxie au point de pousser la Russie à sa ruine morale. Ainsi la Russie, en se repliant sur elle-même, était sur le point de *faire tort* à l’humanité entière. Elle semblait résolue à garder pour elle seule son orthodoxie et à fermer ses portes à tout élément étranger comme ces Vieux-Croyants qui ne mangeraient jamais dans de la vaisselle qui aurait servi à un autre être humain et considèrent comme un devoir saint

l’obligation de posséder chacun sa tasse et sa cuiller dont aucune autre créature vivante ne peut faire usage. Et ma comparaison est strictement juste.

Dès la réforme de Pierre le Grand, les vues s’élargirent et c’est là toute l’œuvre de Pierre. En quoi consiste cet « élargissement de vues » ? Je ne fais pas allusion à l’instruction ; il n’est pas question davantage d’une renonciation aux principes moraux particuliers qui font la force du peuple russe. Je veux parler de cet amour fraternel que, seuls au milieu des nations, nous portons aujourd’hui aux autres races. Il y a chez nous un besoin d’être utiles à toute l’humanité, parfois même au préjudice de nos intérêts propres. C’est depuis longtemps que nous nous sommes réconciliés avec toutes les civilisations, que nous savons *excuser*, ce qui est l’idéal propre de chacune, même quand cet idéal est en contradiction avec le nôtre. Nous avons une faculté spéciale qui nous permet de comprendre à fond chaque individualité nationale européenne et de distinguer ce qui peut être vrai dans sa manière de voir particulière, en faisant abstraction des erreurs qui entachent cette vérité. C’est pour nous encore un vrai besoin que d’être avant tout justes et de rechercher partout ladite vérité ! Il y a peut-être là une première application de notre orthodoxie mise au service de l’humanité entière.

L’idée russe moscovite a trouvé sa direction ; c’est ainsi que nous avons conscience de notre importance mondiale, de notre rôle dans notre espèce, et nous ne pouvons pas ne pas reconnaître que ce rôle diffère de celui de toutes les autres races. Ailleurs, chaque individualité nationale ne vit que pour soi-même, tandis que nous voulons devenir les serviteurs de

tous dans l’œuvre de l’universelle réconciliation humaine. Je crois qu’il n’y a là rien de honteux, que c’est assez grand, au contraire. Qui veut être plus haut que tous dans le royaume de Dieu saura se faire le serviteur de tous.

Après Pierre le Grand, le premier acte de notre rôle devait naturellement aboutir à l’union de tout le monde slave sous l’aile de la Russie. Cette a1liance ne devait pas venir de la force, car notre but n’était aucunement de détruire les personnalités nationales slaves au profit de la Russie, mais bien de les remettre debout pour le plus grand bien de l’Europe et de l’humanité, en leur permettant de prendre un peu de repos après leurs souffrances séculaires. Il fallait faire un faisceau de toutes ces forces et apporter ainsi notre obole au trésor de l’humanité. Oh ! on peut se moquer de toutes nos « vieilles rêveries » au sujet de la prédestination de la race russe, mais dites-moi si les Russes n’ont pas toujours désiré la résurrection de toutes les nationalités slaves, et pas le moins du monde dans l’intention d’accroître la puissance politique de la Russie, comme l’Europe nous en soupçonne ? Ces vieilles rêveries ne s’excusent-elles pas alors d’elles-mêmes ? C’est en vertu de la même idée que nous affirmons que Constantinople, tôt ou tard, doit être à nous.

Quel sourire ironique se dessinerait sur les lèvres autrichiennes et anglaises si on nous entendait, après toutes ces rêveries, exprimer un vœu aussi pratique ! Ah ! ce ne serait donc pas faire une annexion que s’adjoindre Constantinople et son port de la Corne-d’Or, le premier point stratégique du monde ?

Oui, Constantinople et la Corne-d’Or seront à nous, mais non

par la violence. L’événement arrivera de lui-même, parce qu’il doit arriver ; et l’heure en est proche, comme on peut s’en apercevoir déjà. On dirait que la Nature elle-même le veut.

On croit, en Europe, à un « testament de Pierre le Grand ». Ce n’est qu’un papier apocryphe fabriqué par des Polonais. Si Pierre, au lieu de fonder Pétersbourg, avait eu réellement l’idée de s’emparer de Constantinople, il n’aurait pas manqué de forces pour vaincre le Sultan. S’il ne tenta rien de ce côté, ce fut parce que l’entreprise était encore inopportune, pouvait même causer la ruine de la Russie.

Si, dans le Pétersbourg finnois, nous n’avons pu échapper à l’inf1uence des Allemands, voisins utiles certes, mais qui paralysaient fortement le développement russe, comment aurions-nous pu, dans Constantinople, alors encore puissante par la civilisation, résister à l’ascendant des Grecs qui avaient bien plus d’affinités avec nous que les Allemands, lesquels ne nous ressemblent en rien ? Ces Grecs étaient nombreux, insinuants, flatteurs, auraient su entourer le trône, seraient devenus instruits et même savants bien avant les Russes et n’auraient pas manqué de charmer Pierre lui-même, n’eût-ce été que par leur connaissance de tout ce qui touchait à la marine. Oui, Pierre eût été séduit, comme sans doute, aussi ses premiers successeurs. Les Grecs eussent accaparé politiquement la Russie, ils l’eussent fait dévier vers les chemins d’Asie, vers des horizons fermés, et la Russie en eût souffert à tous les points de vue. Le puissant Grand-Russe fût demeuré abandonné dans son Nord lugubre et neigeux et eût peut-être fini par se séparer de Byzance régénérée. Tout le sud de la Russie eût été submergé sous le flot grec. L’orthodoxie

même aurait pu se scinder en deux églises. Il y eût eu deux monde distincts : Constantinople revivifiée et le vieux monde russe. En un mot, l'entreprise était au plus haut degré intempestive. Maintenant, les circonstances sont tout autres.

Aujourd'hui, la Russie a été longtemps en contact avec l'Europe. Elle s'est instruite, et l'essentiel c'est qu'elle est consciente de sa force et a compris où cette force résidait. Elle sait que Constantinople doit être à nous, mais non plus pour jouer le rôle de capitale de la Russie. Il y a deux cents ans, s'il en eût fait la conquête, Pierre n'eût pu faire autrement que d'y transporter le siège de son empire, ce qui eût été désastreux, parce que Constantinople n'est pas en Russie et ne peut pas se russifier. Aujourd'hui, Constantinople peut devenir nôtre, pas plus qu'autrefois comme capitale de la Russie, mais comme capitale du Panslavisme, ainsi que tant de gens le rêvent. Le Panslavisme sans la Russie s'épuisera dans sa lutte contre les Grecs, et il est de toute impossibilité que les Grecs, à l'heure qu'il est, héritent de Constantinople. Ce serait une acquisition disproportionnée, hors de tout rapport avec leur importance ethnique. Avec la Russie à la tête du Panslavisme, tout change, mais les résultats seront-ils bons ? Telle est la question. Ne serai-ce pas, — faite sur les Slaves, — une conquête politique dont nous n'avons nullement besoin ? Au nom de quel droit moral la Russie pourrait-elle demander Constantinople ? Au nom de quel principe supérieur lui serait-il loisible de l'exiger de l'Europe ? Mais au nom de sa situation de gardienne de l'orthodoxie ! Voilà le rôle auquel elle est prédestinée, rôle symbolisé par l'aigle constantinopolitain à deux têtes qui figure sur les armes de la Russie. Il n'y a rien là qui menace les

différents peuples slaves dans leur indépendance ; rien qui menace les Grecs ; en un mot, aucune des nations orthodoxes. La Russie est leur protectrice naturelle à toutes, mais non leur maîtresse. Si elle devenait un jour leur souveraine, ce ne serait que par leur acclamation et ses nations conserveraient encore, avec une certaine indépendance, tout ce qui a fait leur personnalité. Si bien qu'à une telle alliance pourraient, plus tard, adhérer tous les peuples slaves non orthodoxes qui verraient à quel point leur liberté serait respectée sous la tutelle russe, éviteraient ainsi les luttes intestines où ils s'épuiseraient sûrement au cas où ils s'affranchiraient autrement des Turcs ou des Européens occidentaux, leurs maîtres actuels.

« Pourquoi jouer sur les mots ? » m'objectera-t-on encore. « Qu'est-ce que cette foi orthodoxe qui aurait seule le privilège d'unifier les peuples ? Et n'entendez-vous former qu'une confédération dans le genre de celle des États-Unis d'Amérique ? Je répondrai : Non ! Ce ne sera pas seulement une union politique, et son but ne sera pas un but de conquête et de violence comme on se le figure en Europe. Il ne s'agira pas non plus d'une sorte de christianisme officiel auquel personne ne croit déjà plus, en dehors des gens de la plus basse classe. Non ! ce christianisme sera une nouvelle élévation de la Croix du Christ et une résurrection de la vraie parole du Christ. Ce sera une leçon pour les puissants de ce monde, dont l'ironie a toujours triomphé, dédaigneuse des *velléités* de réconciliation humaine, incapable de comprendre que l'on puisse réellement croire en la fraternité des hommes, — en une union basée sur le principe que l'aide de chacun est due à toute l'humanité, — en la rénovation et la régénération de tous les êtres de notre

espèce revenus enfin à la vraie morale du Christ. Et si l’on veut voir là une simple « utopie », je réclame ma part des railleries et demande tout la premier à être traité d’utopiste. — Mais, me dira-t-on de nouveau, n’est-ce pas déjà une utopie que d’aller se figurer que l’Europe *permettra* à la Russie de se mettre à la tête des Slaves pour entrer dans Constantinople ? Croyez-vous que ce ne soit qu’un rêve ? Sans parler de ce fait que la Russie est forte (et peut-être beaucoup plus qu’elle ne l’imagine elle-même), n’avons-nous pas vu l’hégémonie européenne passer d’une puissance à une autre dans ces dix dernières années, l’une de ces puissances cruellement éprouvée, et l’autre transformée en un formidable empire ? S’il en a été ainsi, qui peut prédire la solution de la question d’Orient ? Comment désespérer après cela du réveil et de l’union des Slaves ? Qui peut se vanter de connaître les voies divines ?

V

ENCORE AU SUJET DES FEMMES

Presque tous les journaux sont déjà revenus à des sentiments de sympathie pour les Serbes et les Monténégrins. Dans la société aussi bien que dans le peuple, on s’enthousiasme à la nouvelle de leurs succès. Mais les slaves ont encore besoin de secours. On sait de façon assez sûre que les Autrichiens et les Anglais aident les Turcs en sous-main. On leur fournit de l’argent, des armes, des obus, voire des hommes. L’armée turque contient une foule d’officiers étrangers. La puissante flotte anglaise ne bouge pas des eaux de Constantinople — pour des raisons politiques. L’Autriche a déjà une armée immense toute prête, — prête à toute éventualité. La presse autrichienne fulmine contre les Serbes révoltés et… la Russie. Il est certain que si l’Europe est peu favorablement disposée envers les Slaves, cela vient de ce que les Russes, aussi, sont des Slaves. Autrement les journaux autrichiens ne s’inquiéteraient pas tant des Slaves, quantité négligeable auprès de leurs forces militaires, et ne les auraient pas comparés aux Piémontais.

C’est pour cela que la société russe doit encore secourir les Slaves ; il faut de l’argent. Le général Tschernaïev a déjà fait savoir à Pétersbourg que l’état sanitaire est médiocre dans l’armée serbe ; de plus, il y a pénurie de médecins ; les blessés sont mal soignés. À Moscou le Comité slave a fait un appel énergique à la Russie et a assisté au grand complet à la

cérémonie religieuse célébrée à l’église serbe pour prier le ciel d’accorder la victoire aux armes serbes et monténégrines. À Pétersbourg les manifestations publiques recommencent en même temps que les souscriptions. Le mouvement prend de l’extension, bien que nous soyons en pleine morte-saison d’été.

Je croyais avoir fini mon carnet : j’en corrigeais déjà les épreuves, quand une jeune fille sonna à ma porte. Elle venait de préparer un examen assez difficile. Elle appartient à une famille plutôt riche, n’a donc pas d’inquiétudes d’avenir, mais se préoccupe fort de son développement intellectuel. Elle venait chez moi pour me demander conseil. Que devait-elle lire ? Sur quel point devait-elle diriger ses études ? Quand elle me visitait, elle demeurait peu de temps, ne me parlait que de ce qui la concernait spécialement, avec modestie et confiance. Il était impossible de ne pas deviner en elle un caractère des plus énergiques et des plus décidés, et je n’ai pas été trompé par sa timidité apparente.

Cette fois elle entra et dit sans préambule : « On a besoin de garde-malades en Serbie. J’ai pris la résolution d’aller soigner, là-bas, les blessés. Qu’en pensez-vous ? » Elle me regarda avec une sorte de confusion, mais je lus clairement dans ses yeux que sa décision était prise et bien prise. Elle n’avait besoin que de quelques paroles réconfortantes. Je ne suivrai pas notre causerie dans tous ses détails : l’anonymat de mon interlocutrice pourrait ainsi être trahi par quelque trait particulier ; je ne donne que l’essentiel.

Je fus pris de pitié pour elle : elle est si jeune ! Lui faire peur en lui parlant des horreurs de la guerre, du typhus dans les hôpitaux, je n’avais pas à y songer : c’eût été jeter de l’huile

sur le feu. Elle était enflammée du désir de se sacrifier, d’accomplir une bonne œuvre. Il n’y avait là aucun enivrement de soi-même, aucune vanité. Elle ne voulait que « soigner les blessés, être utile ».

— Mais vous ne savez pas soigner des blessés.

— Pardon, je me suis déjà renseigner ; j’ai été au Comité. On a deux semaines pour faire son apprentissage ; en arrivant j’apprendrai comme une autre.

— Écoutez, lui dis-je, je ne veux pas vous effrayer, vous dissuader, mais réfléchissez à mes paroles. Vous n’avez pas été élevée dans un milieu qui vous préparât à ce que vous voulez accomplir. Vous n’avez vu que des gens du monde et dans des circonstances où ils n’enfreignaient jamais les lois du « bon ton ». Mais ces mêmes hommes, à la guerre, entassés dans un petit espace, excités, tourmentés, surmenés, deviennent tout différents. Supposer que vous avez passé une nuit entière auprès des malades. Vous ne tenez plus debout, et voici que le médecin, un homme excellent, mais éreinté lui-même, un homme qui vient de couper des bras et des jambes, se tourne tout à coup de votre côté et vous dit : « À quoi servez-vous ici ? Vous ne fichez rien ! Vous avez pris un engagement, il faut le remplir… etc… » Cela ne vous sera-t-il pas pénible à supporter ?… Et pourtant, il faut prévoir le cas… Et je ne prends qu’un exemple insignifiant. La réalité est parfois cruellement inattendue. Enfin si ferme que vous soyez, ne craignez-vous pas d’être un jour ou l’autre inférieure à votre tâche ? Et si vous vous évanouissez devant telle mort horrible, telle blessure, telle amputation ? Ces accidents-là sont involontaires.

— Si un médecin me dit que je ne sers à rien, je saurai comprendre qu'il est irrité et fatigué ; il me suffira d'être certaine que je ne suis pas coupable et que j'ai fait tout le possible.

— Mais comment pouvez-vous répondre ainsi de vous, étant si jeune ?

— Pourquoi voulez-vous que je sois si jeune que ça ! J'ai *déjà* dix-huit ans. Je ne suis plus une gamine !

En un mot elle fut inébranlable. Si je l'avais vue seulement attristée, je lui aurais refusé tout approbation.

— Eh bien ! lui dis-je à la fin, que Dieu vous conduise. Mais promettez, quand tout sera fini, de revenir au plus vite !

— Oh ! naturellement ! *Et mon examen ? On ne le passera pas pour moi !*

Elle est partie là-dessus, avec un visage rayonnant et dans une semaine *elle sera là-bas !*

Dans l'article sur « George Sand » j'ai écrit déjà quelques mots sur ces caractères de jeunes filles qui me passionnaient si fort dans les romans du grand écrivain. Eh bien ! je retrouve en celle dont je viens de parler la même nature droite, honnête, inexpérimentée certes, mais armée de cette fière chasteté que rien ne peut salir, pas même le contact avec le vice. Il y a, chez elle, un vrai besoin de sacrifice et la conviction que le devoir de chacun de nous est de réaliser tout de suite un peu de ce bien que l'on attend de tous les hommes. Il est vrai que cette conviction n'existe, en général, malheureusement, que dans des âmes juvéniles très innocentes. L'essentiel est, comme je le répète, que l'on ne trouverait en elle ni présomption ni fierté du

sacrifice accompli, mais uniquement la passion de bien faire.

Après son départ, je songeai involontairement que nous avons le devoir d’insister pour que la femme n’ait plus rien à désirer au point de vue de l’instruction supérieure, car la femme aujourd’hui réclame et mérite sa part dans l’œuvre commune. Je pense que les pères et les mères devraient faire l’impossible pour obtenir ce résultat, s’ils aimaient vraiment leurs enfants. Seule, en effet, la science supérieure a, en elle, assez de charme et de force pour apaiser l’inquiétude qui se révèle maintenant chez nos femmes. La science peut seule répondre aux questions qui les troublent, raffermir leurs esprits, prendre la direction de leur imagination un peu vagabonde.

Quant à arrêter cette jeune fille, non seulement je ne l’ai pas pu, mais j’ai songé qu’elle tirerait peut-être un profit de son voyage. Ce n’est pas au monde 1ivresque qu’elle va avoir affaire ; c’est la vie vraie qui l’attend, l’unique source de réelle expérience. Sa pensée et ses opinions vont s’élargir. Elle aura plus tard un cher et beau souvenir qui durera autant qu’elle-même. Elle apprendra à aimer la vie. Ce n’est pas elle qui se lassera de l’existence sans avoir vécu, comme cette malheureuse Pissareva dont j’ai parlé ailleurs.

JUILLET-AOÛT

I

LE DÉPART À L’ÉTRANGER. LES RUSSES EN WAGON

Depuis deux mois je ne me suis pas entretenu avec mes lecteurs. Après la publication du numéro de juin, j’ai pris le chemin de fer pour me rendre à Ems. Je n’y ai pas été pour me reposer, mais bien pour faire ce que l’on fait à Ems. Décidément tout ceci est trop personnel, mais il m’arrive d’écrire mon « carnet », non seulement pour mes lecteurs, mais aussi pour moi-même. C’est pourquoi, sans doute, on y peut trouver tant de choses qui peuvent paraître incohérentes, tant de pensées à moi familières qui, conçues après de longues réflexions, me paraissent naturelles et logiques, mais surprennent le lecteur, qui ne leur voit de liaison ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Mais comment ne parlerais-je pas de mon départ pour l’étranger ?

Certes, si cela ne dépendait que de moi, je préférerais me rendre dans le sud de la Russie, où :

Avec sa largesse coutumière,
Le sol, pour un travail facile,
Rend au centuple, au laboureur,
Ce qu’il a semé dans les champs féconds.

Mais il parait que les choses ne se passent plus là comme au temps où le poète rêvait du pays. Ce n’est qu’après un travail très pénible que le laboureur récolte ce qu’il a semé, et la moisson ne donne plus cent pour un !

À ce propos je viens de lire un article dans la *Moskovskia Wiedomosti*. Il s’agissait de la Crimée et du dépeuplement de ce pays. La *Moskovskia Wiedomosti* exprime cette pensée que je trouve insolente : « Il n’y a pas lieu de plaindre les Tartares qui s’expatrient. Qu’ils s’en aillent et il sera bien mieux de coloniser la Crimée à l’aide de colons russes. » Je suis choqué de l’insolence de cette pensée. La *Moskovskia Wiedomosti* avance comme un fait avéré que les Tartares criméens ont démontré leur incapacité comme cultivateurs et que les Russes, — les Russes du sud, s’il vous plait, — montreront une science agronomique bien supérieure. Ils en donnent comme preuve l’état actuel des terres du Caucase. — En tout cas, si les Russes ne viennent pas occuper les terrains vacants, les Juifs se jetteront sur la Crimée et la ruineront en un rien de temps.

———

Le trajet de Pétersbourg à Berlin est long. Il dure près de quarante-huit heures. Aussi, ai-je pris avec moi quelques brochures et journaux. Je n’aime pas causer en wagon, — en Russie, — c’est une faiblesse que j’avoue. À l’étranger il en va tout autrement.

Si un Russe entame avec vous une conversation en wagon, il

débutera toujours sur un ton confidentiel, amical, mais bientôt vous verrez naître en lui une méfiance qui ne tardera pas à se manifester ouvertement par quelque raillerie caustique ou même une grossièreté, quelle que soit l'*éducation* de votre interlocuteur. Il n'existe pas d'homme plus prêt que le Russe à répéter : « Je me moque de ce que l'on pensera de moi », et il n'y a pas d'être au monde qui tremble à ce point devant l'opinion générale. Cela provient d'un manque de respect envers soi-même que l'on retrouve chez presque tous les Russes, même s'ils sont d'une présomption et d'une vanité sans bornes. Il est pénible de rencontrer un Russe en wagon ou à l'étranger. Et pourtant la conversation commencera presque toujours ainsi : « Vous êtes Russe ! quel plaisir de rencontrer un compatriote loin de chez soi ! » Mais n'ajoutez pas foi à ce ton aimable. Au bout d'un instant, le compatriote sourit encore, mais vous soupçonne déjà d'on ne sait quelles intentions de raillerie peut-être méritée. Il aura tout de suite besoin de mentir pour se relever dans votre opinion. Dès ses premières phrases, il laissera négligemment tomber qu'il a récemment rencontré un tel ou un tel ; il s'agira toujours de quelque personnage haut coté de la société russe. Il parlera de cette illustration, non seulement comme d'un ami à lui, mais aussi comme d'un homme avec lequel vous ne pouvez manquer d'être en relations. Si vous déclarez ne pas connaître le phénix en question, votre interlocuteur s'en offensera ; il vous accusera en lui-même d'avoir pensé qu'il se vantait en prétendant connaître le personnage mentionné. La conversation s'arrêtera court, et le compatriote se détournera brusquement de vous. Au besoin, il se mettra à causer, non sans affectation, avec le boulanger allemand placé vis-à-vis de lui. La nuit, il

s’étendra sur les coussins, ses pieds vous touchant presque, et au bout du trajet, il descendra de wagon sans vous avoir même adressé un signe de tète. Les plus ombrageux de tous sont les généraux russes. Ils ont peur, dès l’abord, que, — vous croyant avec eux sur un pied d’égalité parce que vous êtes à l’étranger, — vous ne vous avisiez de leur parler autrement qu’il ne convient avec des hauts gradés de leur importance. Aussi, dès leur entrée dans le wagon, se réfugient-ils dans une dignité sévère, marmoréenne et glaciale. Tant mieux, d’ailleurs : ils ne dérangeront ainsi personne. En tout cas, le mieux est d’être armé d’un livre ou d’une brochure contre la loquacité de la plupart des Russes. Vous avez l’air de dire : « Je lis ; laissez-moi en paix. »

II

DU CARACTÈRE GUERRIER DES ALLEMANDS

Dès que nous fûmes entrés en Allemagne, les six Allemands de notre compartiment se mirent à parler de la guerre et de la Russie. Je fus intéressé par leur conversation. Ce n’étaient pas des Allemands des hautes classes : il n’y avait là, certes, ni un·« baron », ni même un officier. Ils parlaient des forces militaires de la Russie. Avec une hautaine tranquillité, ils décrétaient que jamais notre pays n’avait été plus faible au point de vue des armements. Un solide Germain qui arrivait de Pétersbourg déclara du ton le plus capable que nous n’avions guère plus de 270.000 fusils à tir rapide ; que le reste du matériel consistait en vieux flingots retapés. Il n’y avait de préparé, selon lui, que soixante millions de cartouches, c’est-à-dire que chaque soldat ne pourrait tirer plus de soixante coups de feu, l’effectif étant d’un million d’hommes. De plus, les cartouches étaient mal faites. Quelques mots que j’avais échangés avec le conducteur du train leur avait fait supposer que j’étais incapable de comprendre l’allemand. Mais si je parle très mal cette langue, je l’entends assez bien. Au bout d’un certain temps, je crus de « mon devoir patriotique » de riposter que tous leurs renseignements étaient inexacts. Ils m’écoutèrent poliment et m’aidèrent même à m’exprimer quand je ne trouvais pas un mot. Ils ne me firent aucun objection, sourirent même avec indulgence, convaincus qu’un Russe devait toujours se faire quelques illusions, et je suis sûr

qu’ils ne changèrent pas d’avis.

En 1871, ils n’étaient pas aussi courtois. Je vis le retour de l’armée saxonne à Dresde. On avait organisé une entrée triomphale et des ovations. Il fallait voir le défilé ! Toute la vanité allemande, cette vanité qui rend si désagréable une race d’ailleurs de premier ordre, se donna alors carrière. Et depuis cette entrée trop triomphale, la population de la ville ne perdit aucune occasion de blesser par des propos les nombreux Russes qui se trouvaient alors à Dresde. Même dans les boutiques où ils venaient faire leurs emplettes, on ne leur ménageait pas les prédictions désagréables : « Voilà que nous en avons fini avec les Français, leur disait-on. À votre tour, maintenant ! » Nous fûmes victimes d’une inconcevable animosité subite et imprévue. Cela me parut étonnant, bien que je fusse habitué à entendre, à Moscou même, les Allemands répéter à tout bout de champ qu’ils détestaient les Russes.

Une dame russe, la comtesse K…, qui vivait alors à Dresde, s’était assise dans l’un des endroits assignés au public pour assister à la rentrée des troupes. Derrière elle, quelques Allemands enthousiastes se mirent à injurier furieusement la Russie : « Je me retournai, me dit-elle, et leur rendis la monnaie de leur pièce en employant des mots violents, des mots « peuple ». Les insulteurs se turent. Les Allemands sont extrêmement polis avec les dames, mais avec un homme, les choses ne se fûssent pas passées de la même manière. À la même époque, des bandes d’Allemands ivres parcoururent les rues de Pétersbourg et cherchèrent querelle à nos soldats ; tout cela par « patriotisme ».

Les journaux allemands mènent actuellement une campagne

féroce contre la Russie qui veut, affirment-ils, s'emparer de l'Orient et, forte de son alliance avec tous les Slaves, se jeter sur la civilisation européenne pour la détruire. Le *Golos*, dans l'un de ses articles, a fait remarquer que ces provocations furibondes se produisent justement au lendemain des entrevues amicales des trois empereurs, et que c'est au moins bizarre.

III

LE DERNIER MOT DE LA CIVILISATION

Oui, l'Europe va assister à de graves événements. La question d'Orient croît, grossit, déborde, envahit tout. Aucune volonté de sagesse, de prudence, ne pourra tenir bon contre le courant. Mais ce qui est très grave encore, c'est l'état d'esprit de l'Europe ou, pour mieux dire, de ses principaux représentants. Toutes ces nations, qui ont détruit l'esclavage, aboli la traite des noirs, abattu le despotisme chez elles, proclame les droits de l'humanité, activé le progrès de la science, élargi et embelli nos âmes par l'Art, promis dans un avenir prochain le règne de la Justice et de la Vérité, toutes ces nations refusent de s'intéresser au sort de malheureux chrétiens que l'on massacre comme des bêtes nuisibles. Les gémissements des infortunés qu'on égorge ennuient l'Europe. Quel spectacle, pourtant, voyons-nous aujourd'hui en Orient ! On viole les sœurs sous les yeux de leurs frères mourants ; devant les mères on lance en l'air des enfants qui retombent sur des pointes de baïonnettes ; on ruine des villages, on saccage des églises. Les hordes sauvages des Musulmans, ennemis de notre civilisation, opèrent une destruction systématique. Il ne s'agit pas d'épisodes isolés : nous sommes en présence de la méthode guerrière d'un grand empire. Les troupes de brigands en uniforme agissent d'après les ordres des ministres, de l'État, du Sultan lui-même. L'Europe chrétienne et civilisée regarde massacrer les chrétiens et semble dire avec impatience :

« Aura-t-on bientôt fini d’écraser tous ces insectes ? » Parfois elle se détourne, ne veut plus voir et crie alors à l’exagération et au mensonge. « Ne comprenez-vous pas que ces soixante mille Bulgares se sont tués eux-mêmes pour créer des embarras aux Turcs ! » dirait-elle presque. Et elle affirme : « Tout cela c’est la faute de la Russie ! » Cette Russie, à leurs yeux, deviendra trop forte. Elle va s’emparer de l’Orient, de Constantinople, de la Méditerranée, des ports, du commerce. Après cela, elle tombera sur l’Europe comme une horde barbare et détruira la civilisation, — cette même civilisation qui permet tant d’atrocités. C’est le refrain de l’Angleterre et de l’Allemagne qui, du reste, ne croient pas à un seul mot de leur chanson. Car, enfin, y a-t-il un seul homme instruit et sensé, en Europe, qui se figure que la Russie va détruire la civilisation ? Qu’ils ne croient pas à notre désintéressement et nous prêtent mille mauvaises intentions, c’est compréhensible. Mais je n’admets pas qu’ils nous croient plus forts que toute l’Europe coalisée. La Russie n’est immensément forte que chez elle, quand elle défend son territoire ; mais, si elle attaquait, elle serait quatre fois plus faible que les assaillis.

On le sait très bien, mais on continue à égarer l’opinion, à cause de la méfiance de quelques cupides marchands anglais. Mais ceux-là, même, n’ignorent pas que la Russie est incapable de démolir leur industrie, de ruiner leur commerce, ou qu’il faudra des siècles pour cela. Mais la moindre augmentation dans le commerce d’un autre pays, le moindre développement que prend une marine causent en Angleterre des paniques sans nom.

Quant aux Allemands, pourquoi leur presse pousse-t-elle des

cris de terreur ? Ah ! parce qu’ils ont justement derrière eux la Russie, qui les a empêchés de profiter de circonstances favorables pour achever la France, pour faire disparaitre une bonne fois ce nom qui les empêche encore de dormir tranquilles. « La Russie nous gêne, pensent-ils. Il faut l’enfermer dans ses vraies limites, mais comment y arriver, si la France est toujours vivante ? » — La Russie est coupable d’être la Russie, les Russes d’être Russes, d’être Slaves ; elle a la haine de l’Europe, cette race de Slaves, d’*esclaves*. Il y en a pas mal chez nous de ces *esclaves* ; ils pourraient se révolter !

Dix-huit siècles de civilisation deviennent une niaiserie quand on inquiète ces grandes puissances. L’horrible, c’est que c’est là *le dernier mot de la civilisation*.

Ne venez pas nous dire qu’en Europe, même en Angleterre, on s’est ému çà et là du sort des chrétiens d’Orient, qu’il y a même eu des souscriptions. Ce sont des cas isolés qui démontrent combien les rares gens bien intentionnés sont, en Europe, impuissants contre les États. Un homme de bonne foi qui voudrait comprendre serait bien perplexe : « Où donc est la vérité, se dirait-il. Est-il possible que le monde soit encore si loin d’elle ? Quand donc finira la haine ? Quand donc tous les hommes n’auront-ils qu’une seule volonté ? La Vérité sera-t-elle jamais assez forte pour vaincre ? Où est la fraternité humaine ? Ne sont-ce là que de vains mots d’idéalistes, de poètes ? Est-il vrai que le Juif règne de nouveau ou, peur mieux dire, qu’il n’ait jamais cesser de régner ? »

IV

LES ALLEMANDS ET LE TRAVAIL. L'ESPRIT ALLEMAND

Ems est une station brillante et à la mode. On y vient du monde entier. Ses sources attirent surtout les malades atteints d'affections des voies respiratoires, et beaucoup de gens y font des cures avec un résultat satisfaisant. L'été, on y peut rencontrer jusqu'à quinze mille visiteurs, presque tous évidemment gens riches ou ayant largement les moyens de se soigner. Toutefois, il y a aussi des pauvres qui viennent ici chercher la guérison, quelquefois *à pied*. On en compte environ une centaine ; tous n'arrivent pas à pied, bien entendu ; il y en a qui prennent le chemin de fer.

J'ai été très intéressé par les wagons de quatrième classe construits pour les lignes allemandes. Pendant un arrêt du train, j'ai prié le conducteur (presque tous les conducteurs allemands sont très aimables pour les voyageurs), de me faire voir un wagon de quatrième classe. Il m'a montré une voiture sans la moindre banquette ; rien que les parois et le plancher :

— Où s'assoient-ils, vos voyageurs de quatrième classe ? Sur le plancher ?

— Naturellement, si ça leur-fait plaisir.

— Combien de places contiennent vos wagons ?

— Vingt-cinq.

En calculant l’espace dont pouvait disposer chacun des vingt-cinq voyageurs, j’ai conclu que tous devaient rester debout, et encore, les épaules se touchant. S’ils sont au complet, il est évident qu’ils sont forcés de conserver leur bagage à la main. Maintenant, sans doute, n’ont-ils que de petits paquets.

J’ai fait par de mes réflexions au conducteur, qui m’a répondu : « Oui, mais le prix n’est que la moitié de celui de la troisième classe. C’est déjà un grand bienfait pour les pauvres ! »

On me dit que ces pauvres peuvent non seulement faire gratuitement leur cure, mais qu’ils sont encore nourris et logés, je ne me rappelle plus par qui.

Dès que vous êtes installé à Ems, dans une chambre d’hôtel, depuis deux ou trois jours, deux messieurs d’aspect doux et modeste vous rendent visite, porteurs de petits livres de souscriptions. L’un d’eux reçoit des offrandes pour les malades indigents. Sur son livre figure un avis imprimé des docteurs d’Ems, vous exhortant à vous souvenir des pauvres. Vous donnez votre obole suivant vos moyens et inscrivez votre nom sur le carnet. J’ai parcouru les listes de souscripteurs et j’ai été frappé de leur manque de prodigalité. Un demi-mark, un mark, pas souvent trois marks. très rarement cinq marks.

— Combien pouvez-vous rassembler d’argent dans la saison ? demandai-je.

— Jusqu’à mille thalers, Mein Herr, mais c’est encore bien peu en comparaison de ce dont nous aurions besoin pour cent personnes environ que nous entretenons complètement. »

En effet, c’est peu, mille thalers : c’est trois mille marks. S’il vient 15.000 visiteurs aux eaux, il est évident qu’il y en a qui ne donnent rien et mettent le collecteur à la porte (comme je l’ai vu par la suite). Cependant le public est brillant, très brillant. Entrez dans le pavillon où l’on boit les eaux, à l’heure de la cure, et regardez cette foule qui écoute l’orchestre.

… À ce propos, j’ai lu ces temps-ci, dans les journaux que les Russes avaient souscrit très peu d’argent pour les Slaves révoltés, en comparaison de ce que l’Europe avait offert. On parlait surtout de l’Autriche qui, à elle seule, avait versé plusieurs (!) millions de gulden pour l’entretien des familles des insurgés (des milliers de ces familles se sont réfugiées sur le territoire autrichien.) L’Angleterre et même la France et l’Italie se seraient montrées beaucoup plus généreuses que nous. Franchement, je ne crois pas à tant d’empressement de la part des nations européennes. Pour ce qui est de l’Angleterre, surtout, je serais curieux de connaître le chiffre véritable de ses souscriptions. Il paraît que personne n’en sait rien. Quant à l’Autriche, qui, dès le commencement des hostilités, à conçu le dessein de s’emparer de la Bosnie (ce dont on commence à parler dans le monde diplomatique), elle a souscrit *avec désintéressement* en vue de son intérêt futur, et son offrande n’a été nullement nationale, mais bien officielle. Du reste, elle a souscrit, mais sur le papier ; j’aimerai savoir que l’on recueillera de ce côté.

On quête aussi à Ems pour les « blœdige Kinder », c’est-à-dire les enfants idiots. Il y a ici un hôpital pour eux. Naturellement ce n’est pas Ems qui fournit tous ces petits malheureux ; il serait honteux pour une si petite ville de

produire tant d’idiots. On dit que l’établissement est subventionné, mais de façon insuffisante, si bien qu’il faut recourir aux dons particuliers. Un monsieur splendidement décoratif ou une dame opulente recouvrent ici la santé et laissent, est-ce bien par reconnaissance, deux ou trois marks pour de pauvres enfants privés d’intelligence. De temps à autre, très rarement, étincelle sur le livre de souscriptions la somme de dix marks.

Le quêteur me dit pouvoir recueillir jusqu’à 1.500 thalers par saison, « mais auparavant, dit-il, le résultat était meilleur, on donnait plus ». Dans le livre, une souscription m’a sauté aux yeux : cinq pfennigs (un sou). Ce don est précédé d’un nom quelconque. Cela m’a rappelé ce conseiller d’État russe qui avait offert cinq kopeks pour le monument de Lermontov et signé son nom sur la liste.

Depuis mon premier séjour à Ems (il y a deux ans de cela), une circonstance m’a vivement intéressé. Les deux sources les plus en vogue sont la Kraenchen et la Kesselbrunnen. Au-dessus des sources on a construit une maison, et le public est séparé de ses sources par une balustrade. Derrière la balustrade, quelques jeunes filles se trouvent debout, trois près de chaque source. Elles sont aimables, avenantes et gentiment habillées. Vous leur passez votre verre et elles y versent l’eau. Pendant deux heures, chaque matin, des milliers de malades défilent devant la balustrade ; chacun boit deux, trois, quatre verres d’eau, ce qu’on lui a ordonné de prendre. La même chose se reproduit le soir. Mais c’est peu que tout se passe méthodiquement, en bon ordre, sans que le malade attende jamais ; le plus étonnant est que ces jeunes filles possèdent une

mémoire que je ne puis croire que surnaturelle. Vous leur direz le jour de votre arrivée : « Je bois tant d'onces de Kraenchen, par exemple, et tant de lait. » Après cela, pendant tout le mois de votre cure, elles ne se tromperont pas une fois. Elles vous reconnaîtront parfaitement dans la foule et se rappelleront votre dose en vous voyant. De plus, elles prendront souvent six ou sept verres à la fois, verseront dedans ce qu'il faut en un quart de minute et distribueront à chacun son récipient sans erreur. Elles se rappellent que ce verre-ci est le vôtre, que vous prenez tant d'onces d'eau, tant d'onces de lait et que vous absorbez deux, trois ou quatre verres. Jamais une méprise ! Pour moi cela demeure un mystère. Une habitude de ce travail, contractée dès l'enfance, peut-elle seule produire ce que j'appellerai une *victoire sur le travail ?*

La somme de travail que peut fournir une Allemande, a de quoi, du reste, stupéfier un Russe. Passez un mois à l'hôtel (et ici chaque maison est un hôtel), et vous admirerez comme moi l'activité invraisemblable des bonnes. Dans l'établissement où j'ai pris pension, il y a douze logements, tous occupés, quelques-uns par des familles entières. Pour servir tout ce monde, il n'y a qu'une jeune fille de dix-neuf ans que la patronne envoie encore, par-dessus le marché, faire des commissions. La bonne doit passer à la pharmacie pour celui-ci, chez la blanchisseuse pour celui-là, courir à telle boutique pour un troisième, sans compter les emplettes à faire pour sa maîtresse. Cette dernière est une veuve, mère de trois enfants, lesquels il faut surveiller, habiller, conduire à l'école, etc. Chaque samedi la bonne doit laver tous les parquets de la maison, faire les chambres, changer les draps des lits et, sans

attendre ce samedi, nettoyer et mettre en ordre les logements dont les locataires sont partis. Cette jeune fille se couche à onze heures, le soir, et le matin, à cinq heures, sa patronne sonne pour qu'elle se lève. Je n'exagère rien. Ajoutez à cela que la pauvre fille est payée d'une façon dérisoire et qu'on exige qu'elle soit convenablement vêtue. Et elle n'a aucunement l'air malheureux. Elle est gaie, bien portante, d'une placidité à toute épreuve. Non, chez nous, on ne travaille pas autant ! Jamais une bonne russe n'entrerait das un pareil bagne pour les gages que reçoit l'Allemande. Et la domestique de chez nous sera oublieuse, sale, cassera, abîmera, sera de mauvaise humeur, dira des grossièretés. Ici vraiment, je n'ai eu à me plaindre de rien pendant tout le mois. Faut-il louer, faut-il blâmer ? Je louerai plutôt, bien que cela mérite plus de réflexions. Il est bon de dire qu'ici chacun prend son sort comme il est, et s'en contente presque toujours. Chacun ici connaît son travail et ne connaît que cela. Il n'est pas inutile d'ajouter que les maîtresses travaillent autant que leurs domestiques.

Les fonctionnaires allemands sont également laborieux, ce qui ne les empêche pas d'être aimables. Prenez un receveur des postes russe. Dans ses rapports avec le public, il sera toujours bourru, irrité ou tout au moins de mine désagréable. Il est fier comme Jupiter Olympien, l'employé, surtout l'employé subalterne, charger de donner des renseignements au public. Il y a foule, vous attendez longuement votre tour. Vous arrivez enfin au guichet. L'employé ne vous écoutera pas ; il vous tournera le dos pour causer avec un collègue placé derrière lui. Il prendra un papier en feignant d'y chercher un détail d'une

extrême importance. Vous voyez bien que tout cela est fait exprès. Mais vous attendez patiemment et tout à coup votre employé se lève, quitte le bureau ; l'heure sonne ; c'est l'heure de la fermeture. Allez-vous en, bon public ! Et notre fonctionnaire russe est occupé bien moins de temps par jour que son confrère allemand ! Ce qui le caractérise avant tout, c'est son *animosité* contre le public. Il tient à vous montrer que vous dépendez de lui : « Moi, semble-t-il dire, je suis derrière le guichet, j'ai le droit de me comporter comme il me plaira, et si vous vous fâcher, je vous ferai jeter dehors par un garçon de salle. »

Ici, à Ems, il n'y a guère, à la poste, que deux ou trois employés. Pendant la saison (en juin et juillet, par exemple), il arrive des milliers de voyageurs par jour. On ne se figure pas ce qu'est alors la correspondance, ce que devient le travail des postiers ! Ils ont deux heures dans la journée pour les repas, le reste du temps, ils sont toujours occupés. Des foules de gens ont une lettre à réclamer, un renseignement à demander. Pour chaque réclamateur, l'employé compulsera des piles énormes de lettres ; il écoutera tout le monde, fournira le renseignement voulu, expliquera, répétera son explication, tout cela patiemment, poliment, de la façon la plus aimable et la plus digne.

Pendant quelques jours après mon arrivée à Ems, je vins tous les jours demander à la poste une lettre que j'attendais impatiemment et qui n'arrivait pas. Or, un matin, je trouvai la bienheureuse lettre sur ma table, dans ma chambre d'hôtel. Elle venait d'arriver, et l'employé qui se rappelait mon nom sans savoir mon adresse s'était donné la peine de prendre des

informations et me l’avait obligeamment fait porter à l’hôtel. Tout cela uniquement parce que, la veille, il avait remarqué mon extrême inquiétude.

Quel est le fonctionnaire russe qui agirait ainsi ?

Quant à l’esprit des Allemands, il faut bien dire qu’il est diversement apprécié. Les Français, qui ont quelques raisons pour ne pas aimer les Germains, ont toujours déclaré qu’ils étaient lourds, — sans vouloir insinuer qu’ils sont obtus, cela s’entend. Ils découvrent dans l’esprit allemand une tendance à toujours vagabonder hors du chemin direct, à compliquer les choses les plus simples. Les Russes, de leur côté, ne tarissent pas sur l’épaisseur et la gaucherie tudesques, quelle que soit, du reste, leur admiration pour les aptitudes scientifiques de leurs voisins. Pour mon compte, je trouve que les Allemands ont certains travers bizarres qui les exposent à se faire juger calomnieusement par des étrangers. Certes, j’ai bonne opinion d’eux, mais je comprends que les Allemands produisent quelquefois une impression désagréable sur ceux qui les connaissent mal.

Pendant le trajet de Berlin à Ems, notre train s’arrêta de nuit, à une station, pendant quatre minutes. J’étais fatigué du wagon, je voulus descendre pour me dégourdir un peu les jambes, tout en fumant une cigarette sur le quai. Lorsque la sonnette du départ se fit entendre, je m’aperçus que, grâce à mon éternelle étourderie, j’avais oublié le numéro de mon wagon, dont j’avais fermé la portière en descendant du train. Je n’avais que quelques secondes devant moi et j’allais vite me rendre auprès du conducteur quand je m’entendis appeler. Voilà mon wagon, pensai-je. En effet, un Allemand aura toujours l’idée de

s’inquiéter d’un compagnon de voyage. Je m’approchai et un visage allemand soucieux parut à la portière :

— Was suchen sie ? (Que cherchez-vous ?)

— Je cherche mon wagon. Mais ce n’est pas celui-ci, je n’étais pas avec vous.

— Non, ce n’est pas votre wagon. Où est-il, le vôtre ?

— Je ne sais pas, je le cherche. ·.··

— Et moi je ne sais pas non plus où est votre wagon.

Ce ne fut qu’au dernier moment que le conducteur parvint à retrouver le fâcheux wagon. Je me demandai pourquoi cet Allemand m’avait appelé et interrogé… Mais demeurez quelque temps en Allemagne et vous verrez que tout Teuton agira de même.

Il y a dix ans, j’étais à Dresde. Le lendemain de mon arrivée, je m’acheminai un peu au hasard vers la Galerie de tableaux. Je n’avais pas demandé mon chemin à l’hôtel, pensant que le premier Allemand venu me l’indiquerait. Le Musée de Dresde est assez célèbre, me disais-je, pour que tout habitant de la ville se fasse un plaisir de m’expliquer comment on s’y rend.

J’avisai un Allemand de physionomie sérieuse et intelligente.

— Pourrais-je vous demander où est le Musée de peinture ?

— Le Musée de peinture ? répéta mon Allemand.

— Oui, la galerie de tableaux.

— La Galerie *Royale* de tableaux ? fit-il en appuyant fortement sur le mot *Royale*.

— C’est ça même.

— Je ne sais pas où est cette galerie-là.

— Il y a donc une autre galerie ?

— Non ; il n’y en a pas d’autre !

V

Le russe ou le français ?

Quelle foule de Russes à toutes ces eaux allemandes, surtout aux stations à la mode comme Ems ! En général les Russes aiment beaucoup à se soigner. Même chez Mme Wunderfrau, qui demeure aux environs de Munich et qui ne possède aucune source dans son établissement, le plus gros contingent des malades est russe. Ce sont, pour la plupart, des gens solides et vigoureux qui viennent chez cette dame, des personnages gradés qui lui envoient de Pétersbourg les bulletins de leurs médecins et s'y prennent, dès l'hiver, pour solliciter une place dans son établissement. C'est une femme sévère et querelleuse.

À Ems, vous rencontrez tout d'abord des Russes jargonnant cette extraordinaire langue franco-russe de leur invention. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que les Russes ne parlent pas russe entre eux, mais bien qu'ils s'imaginent parler français. Les Russes instruits qui croient parler français se divisent en deux classes : ceux qui le parlent si mal qu'ils ne se font que peu d'illusions, et ceux qui le parlent presque aussi mal en se figurant qu'on les prendra pour des Parisiens. Toute notre haute société est dans ce dernier cas. Ceux de la première catégorie sont parfois très drôles. Je me rappelle un vieux monsieur et une vieille dame qui causaient d'affaires de famille évidemment très intéressantes pour eux. Ils s'exprimaient dans un français livresque, en phrases d'un style suranné, maladroit, et avaient souvent le plus grand mal à trouver leurs mots. À la

fin, l'un devint si absurde que l'autre se mit à le souffler. Puis ils s'entre-soufflèrent, mais la pensée de parler russe ne leur vint jamais. Ils aimaient mieux risquer de ne pas se comprendre qu'employer une autre langue que le français. Leur prononciation était grotesque.

Le franco-russe de la seconde catégorie se distingue aussi d'abord par la prononciation ; mais cette fois l'accent est plus parisien que nature, atrocement grasseyant et sent sa contrefaçon d'une lieue. Il est également pauvre de vocabulaire, impropre et inexpressif. Jamais les gens très mondains qui s'en servent ne se rendent compte de l'insignifiance d'un pareil patois (je ne parle pas du français, mais du dialecte dont ils font usage). Ils ne comprennent pas qu'ils parlent une sorte de langue artificielle, incapable de rendre leurs pensées, si étroites qu'elles soient. C'est une langue comme volée ; c'est pourquoi jamais un Russe n'arrivera à créer en français une de ces expressions vivantes et fortes qui font image, ce qui est à la portée du premier coiffeur parisien venu. Tourgueniev raconte, dans l'un de ses romans, qu'un jeune Russe, entrant au café de Paris, s'écria : « Garçon, un bifteck aux pommes de terre ! » Un autre Russe, plus au courant de la langue usuelle, demanda, une minute plus tard : « Garçon, bifteck-pommes ! » Le premier ne put se consoler d'avoir employé une expression archaïque, inélégante, et s'imagina désormais que les garçons du restaurant le regardaient avec mépris.

Il y a danger à s'approprier le langage d'un autre peuple que le sien ; je sais que cette opinion est « vieux jeu », mais je ne la trouve pas si fausse que certains veulent bien le dire.

———

La langue est évidemment la forme, le corps et le vêtement de la pensée. Il s'ensuit que plus la forme de ma pensée sera riche et variée d'aspect, plus je serai compréhensible et pour moi-même et pour les autres. Nous savons que la pensée est prompte comme la foudre, mais souvent elle s'attarde, parce que nous avons l'habitude de penser dans une langue quelconque. Si nous ne pensons pas tout fait à l'aide des mots de cette langue, nous ne nous en servons pas moins pour cela de « la force élémentaire et fondamentale » de l'idiome auquel nous sommes le plus habitués. Pourquoi, du reste, apprenons-nous les langues étrangères, le français par exemple ? D'abord tout simplement pour pouvoir lire en français, puis pour parler avec les Français que nous rencontrerons, mais nullement afin de causer entre nous. La langue empruntée, la langue apprise, ne sera pas suffisante pour dévoiler la profondeur intime de nos pensées, précisément parce qu'elle nous demeurera étrangère malgré tout.

Les Russes, du moins ceux des hautes classes, ne naissent plus depuis longtemps avec une langue à eux. Ils acquièrent d'abord une langue artificielle, et ce n'est qu'à l'école qu'ils se familiarisent un peu avec le russe. Je sais bien qu'avec de l'assiduité ils peuvent arriver à apprendre ce que j'appellerais le russe « vivant ».

J'ai connu un écrivain russe de quelque réputation, qui, non seulement a appris plus tard le russe qu'il ignorait absolument,

étant enfant, mais encore s’est familiarisé avec le moujik russe et a écrit des romans sur les mœurs des paysans. Notre grand Pouschkine, lui aussi, de son propre aveu, dut, en quelque sorte, refaire son éducation avec sa bonne Arina Rodionovna, qui l’initia à la langue et à l’esprit du peuple (et chez nous les mots : *langue* et *peuple* sont synonymes, et quelle idée riche et profonde se cache là-dessous !)

Mais on me dira : Qu’importe qu’un enfant ait appris le russe ou le français s’il le sait de cette façon que j’appelle « vivante » ? Eh bien ! je prétends que, pour un Russe, le russe sera toujours plus facile et qu’il faut, dès l’enfance, l’emprunter au peuple, aux bonnes, par exemple, comme le fit Pouschkine. Il est absurde de craindre pour l’enfant le contact du peuple, contre lequel tant de pédagogues mettent en garde les parents. À l’école, ensuite, il ne sera pas mauvais d’apprendre les légendes, les traditions et même le vieux slave d’église. Une fois que l’on saura sa langue maternelle d’une façon « vivante », que l’on aura pris l’habitude de penser dans cette langue, il sera temps de mettre à profit cette prodigieuse facilité qu’ont les Russes à apprendre les langues étrangères. Ce n’est, en effet, qu’après nous être bien pénétrés de la langue maternelle qu’il nous sera possible d’acquérir avec perfection un idiome du dehors. Nous pourrons alors enrichir notre esprit de quelques formes de pensées étrangères et les concilier avec les nôtres.

Il existe un fait assez remarquable : notre langue, si peu policée qu’elle paraisse, rend sans difficulté toutes les nuances de la pensée étrangère ; les poètes et les philosophes de l’Europe entière se traduisent à fond en russe. Au contraire,

nombre d'œuvres écrites dans notre langue sont intraduisibles en un autre idiome, surtout en français.

Je ne puis me rappeler sans rire une traduction (à présent très rare) d'un livre de Gogol par M. Viardot, mari de la célèbre cantatrice. Un écrivain russe alors débutant, maintenant célèbre, avait collaboré à cette version. Eh bien ! ce n'était pas le moins du monde du Gogol. C'était un galimatias.

Pouschkine, de même, est souvent intraduisible. Pourquoi cela ? Je suis désolé de dire qu'il est possible que l'esprit européen ne soit pas aussi divers que le nôtre, qu'il soit moins complexe et plus étroitement particularisé. Les étrangers écrivent, peut-être, avec plus de précision, mais l'esprit de notre langue est beaucoup plus riche ; il est universel, il embrasse tout. Pourquoi priver nos enfants d'un tel trésor ? Pour les rendre malheureux, sans doute, car nous avons bien tort de mépriser notre idiome, de le considérer comme rude et grossier.

Oui, nous, les gens des classes dites supérieures, nous naissons sans avoir une langue bien à nous. Et cependant, dès que le russe « vivant » redeviendra en honneur parmi nous, l'union se refera toute seule entre nous et le peuple.

Supposons que je soumette ces observations à une mère de famille des hautes classes. Elle se moquera de moi. Peu lui importe en quelle langue pensent ses enfants chéris. Si c'est en « parisien », tant mieux ! Ce sera bien plus élégant ! Mais, et elle ne le sait pas, il faudra pour cela que ses enfants apprennent véritablement le français à fond ; tant qu'ils ne parleront qu'un à peu près de « parisien », ils n'en seront qu'au degré où l'on cesse d'être Russe. Les parents ne savent pas le

mal qu’ils font à leurs enfants en engageant pour eux, dès l’âge de deux ans, une bonne étrangère. Ils n’ignore pas qu’il y a une terrible habitude physique qui commence chez quelques pauvres enfants dès l’âge de dix ans et qui, si on ne les surveille pas, peut les rendre idiots, en faire des êtres flétris. Je me risquerai à dire qu’une bonne française (c’est-à-dire le français seriné dès les premiers balbutiements) est aussi dangereuse, au point de vue mental, que la terrible habitude en question, au point de vue physique. Passe encore si l’enfant est bête ! il vivra dès lors avec son français imparfait et pauvre, rabâchant de petites phrases monotones, courtes, comme les idées qu’il exprimera : il aura une cervelle de coiffeur et mourra sans s’être aperçu que, toute sa vie, il n’a été qu’un imbécile. Mais, si l’homme a des facultés intellectuelles d’un certain ordre, il souffrira. N’ayant pas un vocabulaire assez étendu pour rendre tout ce qu’il aura dans sa pensée, maniant pendant toute son existence une langue malingre, anémique et volée, il languira dans un effort continuel, incapable d’ouvrir complètement son âme à personne.

Mettons que, plus tard, il fasse l’effet d’un personnage brillant, qu’il commande, qu’il administre avec succès, qu’il en vienne à être satisfait de lui-même, surtout quand il aura fait de longs discours à l’aide de pensées et de mots empruntées à autrui, eh bien ! il sera malheureux quand même, s’il est ce que j’appelle un homme. Il sera toujours dans l’angoisse, atteint d’une faiblesse incurable, comme ces vieillards prématurés, victimes d’une funeste habitude.

Mais quelle mère croira que tant de mal peut résulter de l’entrée dans sa maison d’une bonne française ? Elle ne sera

pas seule à blâmer ma façon de voir, et pourtant j'ai dit la vérité sans aucune exagération. On va me dire que, bien au contraire, la connaissance d'une langue étrangère simplifie la vie, épargne bien des difficultés. Comment voulez-vous, ajoutera-t-on, comment voulez-vous qu'il souffre, ce jeune homme charmant, disert, élégant ? Et la mère sourira avec orgueil. Pourtant, moi j'affirme que ce gandin délicieux n'est qu'un prolétaire de l'esprit, sans solsous ses pieds, sans racines et sans fond, un pauvre être sans consistance, flottant à tous les vents de l'Europe. Il pourra être adorablement ganté, farci de romans à la mode, mais son esprit errera dans les ténèbres éternelles, et je crois que sa maman seule sera très contente de lui.

VI

LES EAUX OU LE BON TON ?

Je ne décrirai pas Ems. Ce travail a été fait cinquante fois, des quantités d'ouvrages russes en parlent, par exemple le petit livre du docteur Hirschhorn : *Ems et ses sources*, publié à Pétersbourg. On peut puiser dans ce volume des notions de toute sorte. Il y a de tout là-dedans, des considérations médicales et des détails sur la vie d'hôtel, des règles hygiéniques et un guide du promeneur, de la topographie et des aperçus sur le public d'Ems. Quant à moi je n'ai plus rien à glaner et me contenterai de me rappeler le pittoresque défilé du Taunus où Ems est située, la foule brillante et ma solitude dans cette foule. Malgré mon isolement j'aime cette foule, à ma manière. J'ai même rencontré dans le flot des promeneurs une personne de connaissance, un Russe d'humeur paradoxale. Il a, comme moi, bu déjà pas mal de verres d'eau à Ems. C'est un homme d'environ quarante-cinq ans.

— C'est vous qui avez raison, m'a-t-il dit ; on aime la foule d'ici ; on l'aime sans savoir pourquoi. Et même partout on aime la foule, j'entends la foule fashionable, le gratin. On peut ne fréquenter personne de toute cette société, mais il n'y en a pas de meilleure au monde…

— Voyons, voyons.

— Je ne cherche pas à vous contrarier, fit-il bien vite. Quand il y aura sur la terre une société à peu près raisonnable, on ne voudra même plus penser à celle d'aujourd'hui. Mais à présent,

par quoi remplaceriez-vous ce que nous avons ?

— Ne peut-on vraiment se figurer quelque chose de mieux que cette foule oisive, que ces flâneurs qui ne savent que faire de leur journée ? Je ne dis pas qu'on ne rencontre pas ici de braves gens dans le tas, mais l'ensemble ne me parait digne ni d'admiration ni même d'une attention particulière.

— Vous parlez en misanthrope. Où prenez-vous que tous ces promeneurs ne sachent que faire de leur journée ? Croyez bien que chacun à son œuvre à lui pour laquelle il a peut-être gâté sa vie. Et puis ce sont, en majorité, des souffrants. Ce qui me plait, en ces martyrs, c'est leur gaité.

— Ils rient par genre.

— Ils rient par habitude. Si vous étiez vraiment humain, vous les aimeriez, et alors vous vous réjouiriez de voir qu'ils peuvent oublier un instant et s'amuser de mirages.

— Pourquoi diable ! voulez-vous que je les aime tant que cela ?

— Parce que l'humanité nous le commande et comment ne pas aimer l'humanité depuis une dizaine d'années ? Il n'est plus possible de ne pas aimer l'humanité. Il y a ici une dame russe qui en raffole, de l'humanité ! Je ne ris pas du tout. Mais, pour ne pas m'éterniser sur ce thème, je veux conclure en vous disant que toute société fashionable comme celle-ci possède certaines qualités positives. D'abord la société fashionable d'aujourd'hui retourne à la nature. Pourquoi voulez-vous que ces gens-là vivent d'une façon plus artificielle que les paysans, par exemple ? Je ne parle pas du monde des fabriques, de l'armée, des écoles et universités ; tout cela, c'est le comble de

l’artificiel. Ceux-ci sont plus libres que le reste des hommes parce qu’ils sont plus riches et peuvent vivre comme ils l’entendent. Et ceux-ci retournent à la nature, à la bonté. On se parle avec une extrême politesse, c’est-à-dire avec l’exagération de la tendresse ; tout le monde veut être aimable et gai. On dirait que tout le bonheur de ce grand gaillard qui porte une rose à sa boutonnière consiste à égayer cette grosse dame de cinquante ans. Qu’est-ce qui le pousserait à s’empresser auprès d’elle sans cela. Pour moi, le principal c’est que le bon ton force à l’amabilité ; c’est déjà un résultat des plus importants. Pourquoi notre société a-t-elle rejeté tous les personnages de Byron, les Corsaires, les Childe Harolds, les Laras ? Parce qu’ils étaient de mauvais ton, méchants, impatients, et ne se souciaient que d’eux-mêmes. Des êtres pareils rompraient l’harmonie de bon ton, qui veut que l’on fasse au moins semblant de vivre tous les uns pour les autres. — Regardez : Voici qu’on apporte des fleurs, des bouquets pour les dames, des fleurs détachées pour les boutonnières des messieurs. Sont-elles belles, ces roses, ont-elles été assez soignées, travaillées, sont-elles assez bien assorties ! Jamais une fille des champs ne saura cueillir rien de pareil pour le jeune gars qu’elle aime. Ces roses seront vendues cinq ou dix pfennigs la pièce, parce que nous sommes encore dans le siècle de l’or et du lucre. Mais y a-t-il quelque chose de plus gracieux que d’apporter des fleurs à des malades ? Les fleurs, c’est l’espoir ! Toute la poésie de la vie est en elles avec tout le charme de la nature. Cela se vend aujourd’hui, cette idée charmante, de fleurir les souffrants ; quand toute la bonté naturelle sera revenue aux hommes, on se couronnera mutuellement de fleurs, gratuitement, rien que par amour les

uns pour les autres. Pour mon compte, j’aime mieux tirer mon pfennig de ma poche et être quitte. C’est exiger beaucoup que demander l’amour universel. En attendant, nous avons le simulacre de l’âge d’or qui n’est pas notre siècle de l’or. Si vous êtes un homme d’imagination vous devez être content. Oui,la société moderne doit être encouragée, fût-ce au dépens de la masse des hommes. Elle produit le faste et le bon ton que le reste de l’humanité se refusera décidément à nous procurer. Ici on m’offre un tableau exquis, un tableau qui m’égaie, et la gaité se paye toujours. Écoutez et voyez : la musique retentit ; les hommes rient, les femmes sont parées. Mais, grâce à ces eaux, je participe aux bonheurs d’une élite ! Après cela, avec quelle joie nous irons boire notre affreux café allemand ! Voila ce que j’appelle les avantages positifs de la bonne société.

— Vous riez. Mais ce n’est pas neuf, tout cela.

— Je ris. Mais dites-moi si votre appétit s’améliore depuis que vous prenez les eaux.

— Naturellement, et d’une façon extraordinaire.

— Ainsi les avantages positifs du bon ton sont tellement forts qu’ils agissent même sur votre estomac.

— Mais ce n’est que l’influence des eaux et non pas celle du bon ton.

— Et celle du bon ton, Monsieur, incontestablement. On ne sait pas au juste ce qui fait le plus d’effet, les eaux ou le bon ton. Les docteurs eux-mêmes hésitent à quoi donner la palme. La médecine a fait un pas immense, ces temps-ci : aujourd’hui elle donne jusqu’à des idées ; autrefois elle ne nous offrait que des drogues.

VII

L’HOMME COMBLÉ DE BIENFAITS PAR LA FEMME MODERNE

Naturellement, je ne vais pas reproduire toutes mes conversations avec cet homme paradoxal. Mais nous eûmes un jour un entretien sur les femmes, que je veux rapporter. Il me fit observer que je regardais les femmes de trop près.

— Ce sont les Anglaises que je regarde de si près, et avec intention. Figurez-vous que j’ai emporté de Russie deux brochures pour la route : l’une ; c’est la *Question d’Orient*, par Granowsky, l’autre traite des femmes. Dans ce dernier opuscule, j’ai trouvé de fort belles pensées. Une phrase, pourtant, m’a plongé dans l’étonnement. L’auteur écrit sans dire gare :

« Tout le monde sait ce que vaut une Anglaise : c’est un type très haut de la beauté et des qualités d’âme féminines. Notre femme Russe est loin de l’égaler. »

Ce n’est pas mon avis.

— Il se peut que l’auteur de la brochure ne soit pas marié et n’ait pu encore prendre connaissance de toutes les vertus de la femme russe.

— Quoique vous le disiez en vous raillant, vous avez raison. Les Russes n’ont pas à renier leurs femmes. En quoi notre femme russe est-elle inférieure à une autre ? Je ne vous parlerai pas du type idéal imaginé par Tourguénev ou par

Tolstoï, bien que ce type même soit une grande preuve. Si cet idéal est réalisé dans une œuvre d'art, c'est qu'il correspond à quelque chose de déjà existant dans la nature. Il doit y avoir de telles femmes dans la réalité. Je ne parlerai pas davantage des femmes des Decembristes, ni d'autres exemples plus ou moins célèbres. Mais moi qui ai vécu avec le peuple russe, je ne suis pas sans connaître bien des traits à l'honneur de la femme russe. Et dans quels milieux, dans quels antres horribles, dans quels repaires de vice se cachait parfois la beauté morale ! Je ne veux pas établir de comparaison, ni mettre à toute force les femmes de notre pays au-dessus de toutes celles de l'Europe. Je dirai seulement ceci : Il me semble que les hommes de toute nationalité devraient aimer par-dessus tout les femmes de chez eux. Si des hommes commencent à préférer les femmes de l'étranger à celles de leur propre milieu, je crois que leur peuple n'est pas loin de sa décomposition et de sa fin. Dans ces derniers cent ans, il s'est passé, chez nous, une chose analogue. La Russie cultivée a semblé rompre avec le peuple. Mais j'en reviens aux femmes. Nous subissons facilement le charme des Polonaises, des Françaises, voire des Allemandes. Voici un écrivain qui donne la palme aux Anglaises. Ces symptômes ne me rassurent aucunement. Il y a là comme une nouvelle rupture avec notre nationalité ou tout au moins l'indice d'un goût d'amateur de sérails. Il faut revenir à la femme russe, rapprendre à la bien connaître si nous ne la comprenons plus.

— Je suis prêt à m'entendre avec vous sur tous les points, bien que je me figure que vous inventiez une nouvelle loi ethnique. Mais pourquoi avez-vous cru que je voulais railler quand j'ai insinué que sans doute l'écrivain ne s'était pas

donné la peine d’étudier les qualités des femmes russes ? Il ne peut y avoir là aucune malignité de ma part, car je puis dire que j’ai été comblé de bienfaits par la femme russe. J’ai été moi-même le fiancé d’une de mes compatriotes. Cette demoiselle était d’un monde pour ainsi dire supérieur au mien. Elle était fort recherchée par les épouseurs. Elle pouvait choisir et elle…

— Elle vous a préféré…

— Pas du tout ! Elle m’a refusé. Et voilà l’affaire. Franchement, j’étais plus heureux avant de me fiancer avec elle. Je la voyais tous les jours et je crois que je ne lui faisais pas trop mauvaise impression. Un beau jour nous échangeâmes nos paroles, je ne sais comment, à propos de rien. Cela demeura entre nous ; il n’y eut rien d’officiel. Mais quand je pus me reprendre un peu, l’idée que je serais bientôt « la moitié d’une créature aussi brillante » m’accabla comme un poids. Comment, me disais-je, moi, le plus nul, le plus commun de ses adorateurs, j’allais devenir le maître d’un pareil trésor ; je n’étais guère digne d’un pareil bonheur. Et entre nous je vous avouerai que je trouve qu’il faut avoir une rude couche de vanité pour se marier. Comment oser se comparer à un être aussi exquis qu’une « demoiselle du monde », toute grâce et perfection, riche en éducation, en boucles de cheveux, en toilettes de gaze, en innocence, en opinions, en sentiments ? Et je puis imaginer que toutes ces merveilles vont entrer dans mon appartement inélégant, un appartement où je me promène en robe de chambre ! Vous riez, mais c’est une pensée affreuse que celle que j’exprime ! Ah ! il y a des gens tranchants qui me diront : alors prenez une Cendrillon. Mais non ! je ne veux pas m’abaisser ! — Bref, quand, plein de désespoir, je m’allongeai

sur mon divan (un canapé exécrable aux ressorts cassés) — il me vint l’idée la plus frivole du monde : Quoi ! songeai-je, voilà que je vais me marier et je ne verrai plus trainer ici que des chiffons et des patrons ! Je conviens que cette réflexion était des plus vulgaires. Elle fut pour moi abominable. Je me la reprochai violemment… et je sentis que ma vie se passerait désormais à me faire des reproches violents à moi~même pour chacune de mes pensées, pour chacune de mes actions !…

Pourtant quand elle m’expliqua, quelques jours après, le sourire aux lèvres, qu’elle avait plaisanté et qu’elle allait épouser un fonctionnaire, je fis une grimace si douloureusement effroyable qu’elle prit peur, me crut malade et courut me chercher un verre d’eau.

Je reviens a moi. Mais cette petite scène me fut très utile. Elle vit comme je l’aimais ! — « Et moi qui pensais », me dit-elle plus tard, une fois marié avec son fonctionnaire, « qu’un homme sérieux et savant comme vous me mépriserait sûrement ! »

Depuis lors j’ai une grande amie en elle et je répète que, si quelqu’un a été comblé de bienfaits par une femme russe, c’est bien moi. Et je ne l’oublierai jamais !

— De sorte que vous êtes devenu l’ami de cette dame…

— Ami au suprême degré ; mais nous nous voyons rarement, une fois par an et pas toujours… D’abord je ne *les* ai presque pas fréquentés, parce que la position du mari était par trop supérieure à la mienne ; à présent elle est si malheureuse que cela me fait mal de la voir. Son mari, un homme de soixante-deux ans, a été traduit devant les tribunaux, un an après le

mariage, et a dû, pour combler un déficit dans sa caisse, abandonner presque toute sa fortune au fisc… Il est devenu paralysé, et à présent, on le roule dans un fauteuil à Kreuznach, où je les ai vus il y a dix jours. Elle marche à côté du fauteuil roulant et doit écouter sans répit les reproches les plus féroces. J'ai eu tant de chagrin de la voir comme cela, que j'ai quitté Kreuznach pour venir ici. Je suis heureux de ne pas vous avoir dit leur nom. Le pis c'est que je l'ai fâchée en lui disant franchement mes vues sur le bonheur et les devoirs de la femme russe.

— Vous avez bien choisi votre auditrice !

— Ne vous moquez pas de moi. Il me semble que le plus grand bonheur est de savoir pourquoi l'on est malheureux… Puisque nous y sommes, laissez-moi vous dire tout mon sentiment sur le bonheur et les devoirs d'une femme russe : à Kreuznach, je n'ai pu achever.

VIII

LES ENFANTS

Mon ami est fort paradoxal, je vous l'ai dit. Cependant ses opinions sur le bonheur et les devoirs de la femme russe ne brillent pas par leur originalité, bien qu'il les expose avec véhémence. Selon lui, pour être heureuse et accomplir tous ses devoirs, la femme russe doit se marier et avoir le plus d'enfants possible, « non pas deux ou trois, mais six, dix, jusqu'à extinction des forces ! »

C'est alors seulement qu'elle connait la vie vraie, dans toutes ses manifestations possibles.

— En ne sortant pas de sa chambre à coucher ?

— Je connais toutes vos objections : Et la culture d'esprit, etc. ? Mais je me demande comment les études peuvent empêcher de se marier et d'avoir des enfants. Et ! mon Dieu ! les études d'abord, ensuite le mariage et les enfants. Et puis rien de plus intelligent que de faire des enfants ! Je sais bien que Tchatzky a dit : « Quel est celui, quelle est celle qui n'a jamais eu assez d'esprit pour faire des enfants ? » Mais Tchatzky n'avait aucune instruction. Il ne sut pas même écrire son testament, il a laissé ses terres à une personne inconnue, « *à son amie* Sonitchka ». Maintenant, Dieu soit loué ! il y a aujourd'hui nombre d'hommes instruits chez nous, et ils ont des enfants et savent que c'est là l'affaire la plus sérieuse du monde. Malheureusement, aujourd'hui en Europe, je ne dis pas chez nous, mais en Europe, la femme cesse d'enfanter.

— Comment, cesse d’enfanter ?

Il faut vous dire en passant que mon ami adore les enfants, les petits marmots surtout. Il court après eux. À Ems il était connu pour cela. Il aime à se promener où on en rencontre. Il fait leur connaissance, n’eussent-ils qu’un an, et il est arrivé à ce résultat que des tout petits le reconnaissent très bien et lui sourient, lui tendent leurs petites mains. C’est une passion chez lui.

— Tel que vous me voyez, j’ai acheté aujourd’hui deux petites flûtes, pas pour des écoliers — ils sont grands ceux-là — mais pour deux crapauds de deux et trois ans, deux frères. Ils s’extasiaient devant les joujoux. La marchande, une rusée allemande, a bien compris de quoi il retournait et leur a coulissé une flûte à chacun. J’en ai été pour mes deux marks. Les petits étaient ravis. Ils trottinaient en flûtant. Il y a une heure de cela, et ils flûtonnent encore. Je vous disais l’autre jour que ce qu’il y avait de meilleur au monde, c’était la société raffinée. Eh bien, je me trompais. Ce qu’il y a de meilleur, c’est cette foule d’enfants que l’on voit à Ems. Ah ! pourquoi Paris s’est-il arrêté ?

— Comment arrêté ?

— À Paris, il y a une industrie admirable qui est celle de « l’article-Paris ». C’est cela qui, joint aux fruits et aux vins, a aidé le pays à payer 5 milliards aux Allemands. Malheureusement les Parisiens sont si occupés de cette industrie qu’ils en oublient de procréer des enfants. La France a suivi l’exemple de Paris. Chaque année un ministre déclare aux Chambres que « la population reste stationnaire ». Les enfants ne naissent plus, ou s’ils naissent, ils ne vivent pas. « Mais,

ajoute le ministre avec orgueil, nos vieillards tiennent bon ! » Ah ! qu'ils crèvent donc les vieillards ! La France en farcit ses Chambres ! Y a-t-il là de quoi se réjouir ?… Il y a un écrivain français assez absurde, un idéaliste de la nouvelle école, Alexandre Dumas fils. Absurde, soit, mais il a parfois de bons mouvements. Il demande, par exemple, à la femme française d'enfanter ! Il a, aussi, dévoilé un secret de la bourgeoisie parisienne. La bourgeoise aisée ne veut que deux enfants, pas un de plus. Elle s'arrange avec son mari pour cela. Elle en a deux, et puis elle se met en grève. Pour deux enfants il reste plus de fortune que pour six, et puis la femme se conserve plus longtemps. Elle continue à vivre maritalement avec son mari, mais rien que pour leur plaisir à tous deux. Malthus n'était pas de leur force ! En France, il y a beaucoup de propriétaires, et, grâce aux malins époux, les propriétés se fractionnent peu. Les trouvailles de ces gens ingénieux se répandent dans toute l'Europe. Du reste, si Ems est en retard à ce point de vue, Berlin est terriblement avancé ! Les ministres français ne se préoccupent que du sort de la bourgeoisie. Mais il y a le peuple, parfois non baptisé, dont bien des couples vivent en « union libre ». Ceux-là jettent, de temps à autre, leurs nouveau-nés à la rue. Les gamins parisiens naissent et meurent ; ils ne vivent pas : si, par hasard, ils résistent, ils remplissent les hospices pour enfants trouvés et les prisons pour criminels en bas âge. Dans Zola, un réaliste comme nous disons, on trouve une peinture très vraie du mariage français contemporain, de la cohabitation conjugale dans son roman le *Ventre de Paris*.

Remarquez que les gavroches d'aujourd'hui ne sont plus du

tout des Français. Et les autres, ceux qui naissent propriétaires, ne sont pas plus des Français. La France cesse d’être la France. Je sais qu’il y a des gens qui se réjouiront de voir les Français disparaître. La race dégénérée s’affaiblit, et le moral est influencé par le physique. Ce sont les fruits du règne de la bourgeoisie. Selon moi, la principale faute remonte au système de propriété. Je vais vous l’expliquer.

IX

LA TERRE ET LES ENFANTS

La terre est tout, continua mon homme paradoxal. Je ne sais pas distinguer la terre des enfants, c'est instinctif chez moi. Je ne développerai pas cette idée : réfléchissez et vous me comprendrez.

Des millions de pauvres ne possèdent pas de terre, surtout en France. Ils mettent au monde leurs enfants dans des caves, et ce ne sont pas même des enfants, ce sont des gavroches dont la moitié ne saurait dire les noms des pères qui l'ont engendrée, dont l'autre moitié peut-être ignore ses mères. Les enfants doivent naître sur la terre et non pas sur du pavé. Je ne sais pas comment les choses s'arrangeront plus tard, mais les pauvres ne savent pas, aujourd'hui, où mettre au monde leurs enfants.

J'admets que l'on travaille en fabrique : je ne vois rien de mal à cela. Une fabrique peut souvent s'élever auprès de champs cultivés. Mais alors, que chaque ouvrier d'une fabrique ait à lui un jardin, ou plutôt qu'il y ait un jardin commun à tous. Le jardin ne nourrira pas tout le monde et l'ouvrier ne pourra se passer de sa paye à la fabrique, mais qu'il ait au moins la joie de savoir que ses enfants croissent au bon air, sous des arbres, en pleine nature. Lui-même viendra se reposer dans son jardin après son travail. Qui sait si, plus tard, son jardin ne le nourrira pas ? Il n'y a pas à avoir peur des fabriques. Pourquoi ne les construirait-on pas au milieu de jardins ? Je ne sais pas comment tout cela se fera, mais il faut

que cela arrive. Il faut un jardin. Les enfants ont besoin de l’odeur de la terre pour croître ; le pavé n’a rien de vivifiant. Il faut que les enfants sortent, en quelque sorte, de la terre comme de petits Adam, et il ne faut pas qu’à neuf ans, quand ils ont encore besoin de jouer, on les envoie dans un atelier malsain se dévier la colonne vertébrale au-dessus d’un métier et s’abrutir à adorer la stupide machine devant laquelle le bourgeois se met à genoux ; il ne faut pas que, dès cet age, on les expose à la corruption des fabriques, auprès desquelles Sodome et Gomorrhe étaient des lieux innocents. Si je vois quelque part le germe d’un meilleur avenir, c’est chez nous, en Russie. Pourquoi ? Parce qu’il y a, en Russie un principe demeuré intact dans le peuple, à savoir que la terre est tout pour lui, qu’il tire tout de la terre. Toute l’humanité devrait comprendre cela. Il y a quelque chose de sacré dans la terre, dans la glèbe. Si vous voulez faire de vrais hommes, les arracher à la bestialité, donnez-leur de la terre et vous arriverez à vos fins. Au moins, chez nous, en Russie, il y a abondance de terre ; il y a aussi l’organisation de la commune. Tout, dans chaque pays dépend de la terre et du mode de propriété. Tout prend le caractère qu’a revêtu la propriété foncière. C’est grâce a u *consentement* de la terre que nous avons pu abolir le servage. J’ai lu récemment les mémoires d’un gentilhomme terrien russe, écrits vers la moitié du siècle. L’auteur, dès mil huit cent vingt et quelques, voulait libérer ses paysans. Il fonda une école où il fit apprendre aux enfants à chanter en chœur les chants d’église. Un propriétaire voisin qui les entendit chanter affirma qu’on donnerait un bon prix de ce chœur de petits paysans. On ne pensait guère à l’émancipation, et notre gentilhomme était un phénomène alors. Quand il parla de

liberté à ses moujiks, leur premier mot fut : « Et la terre ? » Il leur répondit : « La terre est à moi et vous la travaillerez en partageant les bénéfices avec moi de moitié. » Les moujiks se grattèrent l’oreille : « Eh bien, non ! » répondirent-ils. Nous aimons mieux rester comme nous sommes : nous vous appartenons, soit ! mais la terre nous appartient. » Le propriétaire fut abasourdi. Quel peuple de sauvages ! Il refusait la liberté, le premier de tous les biens, etc.

Plus tard cette formule : « Nous sommes à vous, mais la terre est à nous », s’est répandue et n’a plus étonné personne. Le Russe a toujours confondu excellemment ces deux idées : celle de l’existence de la terre et celle de sa propre existence. Il n’acceptait pas la liberté sans la terre, qui est tout pour lui, la base de tout. C’est grâce à cette formule qu’il a pu conserver sa « commune ».

X

UN ÉTÉ

Le lendemain j'ai dit à mon paradoxal ami : « Tenez, vous qui avez la passion des enfants, je viens de lire quelque chose qui vous intéressera. C'est dans un journal russe que j'ai trouvé cela, et il s'agit de ce qui se passe en Bulgarie où l'on a massacré d'un seul coup la population d'un district entier : Une vieille femme a échappé à l'hécatombe ; elle erre, folle, sur les ruines de son village. On l'interroge. Au lieu de parler comme tout le monde, elle se met à chanter, et à chanter des vers improvisés qui disent qu'elle avait une maison, une famille, un mari, six enfants, dont les plus âgés avaient aussi des enfants, ses petits-enfants, à elle. Les bourreaux turcs sont venus, ont brûlé vif son mari, un vieillard, ont égorgé ses enfants, ont violé une de ses petites-filles, puis une autre encore qui était fort belle, ont éventré les petits à coups de yatagan, enfin brûlé la maison et jeté les cadavres dans les flammes. Elle a vu tout cela et entendu les cris des enfants.

— Moi aussi, j'ai lu l'article, répondit l'homme paradoxal. C'est effrayant, effrayant ! Et que dites-vous de cette malheureuse femme qui raconte ces atrocités en vers ? Et notre critique russe qui, tout en louangeant tels ou tels poètes, croit surtout que les vers sont des amusettes ! Voilà le poème épique tel qu'il a pu être à son origine. Il y a là toute une question qui intéresse l'art !

— Ne feignez pas de plaisanter. Du reste, je sais que vous n'aimez pas à parler des affaires d'Orient.

— Non, j'ai souscrit et c'est assez. Il y a surtout là-dedans quelque chose que je n'aime guère.

— Quoi donc ?

— Eh bien, cette exagération de notre amour pour les Slaves d'Orient.

— Que dites-vous là ! Je suis bien sûr…

— Ne finissez pas votre phrase, puisque je vous dis que j'ai souscrit dès le début. La question d'Orient a été exploitée par les Slavophiles. Quelques-uns ont trouvé le moyen de faire leurs petites affaires de ce côté-là, de trouver des carrières, de faire leur réputation. Voyez ce qui s'est passé en Herzégovine. Je ne dis rien contre cela : l'excès d'amour est en lui-même une chose excellente, mais on a été trop loin. Enfin, il y a eu du sang russe de versé : c'est chose grave, nous voici forcément engagés dans la lutte.

— Vous aviez cru avant cela que nous pourrions abandonner nos frères ?

— Oui, pécheur que je suis, je l'avais cru : à Belgrade, lors de l'entrée des Turcs sur le territoire serbe, on a crié :« À bas Tchernaïev ! » Quelques-uns, il est vrai, affirment que c'est faux, que les Serbes adorent la Russie et attendent tout de Tchernaïev. Moi, je crois aux renseignements des uns et des autres. Il y a eu des cris des deux paroisses, c'est certain. Mais je me suis imaginé que ce désaccord même refroidirait la Russie. Il n'en a été rien. Le peuple russe a parlé en faveur de ses frères d'Orient et il n'a été question d'aucune annexion : il

ne s’est agi que de « l’œuvre orthodoxe », et nos Russes n’ont refusé ni leurs sous ni leurs têtes. Remarquez cette formule « l’œuvre orthodoxe ». Elle a son importance ; elle semble devoir engager notre avenir. On ne peut pas en vouloir à l’Europe de croire que nous faisons une affaire d’accaparement de territoires ; elle, elle accaparerait. Mais voici que nous allons entrer en collision avec l’Europe : pour l’Europe, la Russie est inintelligible ; les malentendus vont se multiplier. Enfin, le résultat de toutes ces complications est que nous trouvons en Orient de véritables frères, toute rhétorique mise à part. Ce n’est pas le comité slavophile, c’est le peuple, c’est la terre qui a parlé. Je ne l’aurais jamais pensé. — Oui, j’ai lu ce dont vous me parliez au sujet de cette malheureuse mère bulgare. Mais une autre mère s’est fait connaître : la Mère Russie qui vient d’adopter de nouveaux enfants. Et retenez bien ceci : il faut qu’elle reste la mère, rien que la mère, elle ne doit pas devenir le tyran. Elle doit continuer à prodiguer ses bienfaits à ses nouveaux enfants comme une mère véritable, et ne pas se dépiter si quelques-uns ont élevé la voix contre elle. — Cet été marquera dans notre histoire !

POST-SCRIPTUM

J'ai entendu répéter plusieurs fois, cet été : « Le peuple russe est inintelligible, *invraisemblable* ! » Pour ceux qui portaient ce jugement, ce qui s'est passé cet été est, en effet, « invraisemblable ». Mais, au fond, que s'est-il passé de si monstrueux ? Tout ce qui s'est manifesté n'était-il pas depuis longtemps au fond du cœur du peuple russe ?

L'idée nationale a surgi, puis tout naturellement s'est élargie en amour désintéressé pour des frères de race malheureux et opprimés. Puis ça été cette formule : « L'Œuvre orthodoxe. » Ce qui est peut-être surprenant, c'est que le peuple n'ait pas oublié son « œuvre orthodoxe » pendant ses deux cents années de servitude, d'ignorance morne et plus tard au milieu d'une corruption ignoble, sous l'influence du matérialisme, des Juifs et de l'eau-de-vie. On a pu être surpris aussi de voir se joindre au mouvement toutes ces classes de la société russe dont la rupture avec le peuple semblait un fait accompli. Il est bon de faire ressortir aussi, comme un phénomène sans précédent, la presque unanimité de notre presse… Une pauvre vieille offre ses kopeks pour les Slaves et ajoute : « Pour l'Œuvre orthodoxe. » Le mot est saisi au vol par un journaliste qui l'accompagne, dans sa feuille, d'un commentaire enthousiaste. Et tous ont compris ce que signifiait cette expression d'œuvre orthodoxe. On a vu qu'il n'était pas question de culte extérieur ou de fanatisme religieux ; que l'expression concrétait l'idée de progrès humain, d'humanisation de l'homme telle que l'admet le peuple russe, qui fait tout remonter au Christ, qui ne voit son avenir que dans l'application de la doctrine du Christ,

qui ne peut pas se figurer sa propre existence sans le Christ. Les négateurs, les sceptiques, voire les vulgarisateurs des nouvelles lois sociales, se sont, tout à coup, montrés de chauds patriotes russes ; je parle du plus grand nombre. Il s'est rencontré chez nous incomparablement plus de vrais Russes que ne l'avaient cru jusqu'à présent beaucoup de nos compatriotes qui se vantaient d'être de vrais Russes. Comment tous ces hommes se sont-ils trouvés soudainement unis ? C'est que l'idée slave a cessé d'être une idée simplement *slavophile*, théorique ; elle s'est gravée profondément, non plus seulement dans le cerveau, mais dans le cœur de tous les Russes, à la suite des tragiques événements d'Orient. Mais qu'est-ce que l'idée « slave » que nous distinguons de l'idée « slavophile » ? C'est, avant toutes ses interprétations historiques ou politiques, un besoin de sacrifice pour nos frères, le sentiment du devoir volontaire poussant les plus forts des Slaves à aider les plus faibles, pour la plus grande puissance et la plus grande union future de toute la race slave : c'est l'idée du « panslavisme » à venir, le désir de répandre la vérité du Christ, — c'est-à-dire l'amour de tous pour toute l'humanité, — afin qu'il n'y ait plus de faibles et d'opprimés dans ce monde. Et cela doit être puisque les races slaves ont évolué, ont progressé, dans la souffrance. Nous nous étonnions, plus haut, que le peuple russe n'eût pas perdu, dans la servitude, le sentiment de son « Œuvre orthodoxe ». Sans doute, c'est une de ses qualités slaves que de pouvoir s'élever d'esprit, dans la souffrance et dans l'humiliation.

« Accablé sous le fardeau de la Croix, humble d'aspect,

comme un esclave,
O terre natale, le Roi du Ciel
T’a parcourue toute, en te bénissant.

Le peuple russe, lui aussi, a été accablé sous le fardeuu d’une croix pendant plusieurs siècles. C’est pourquoi il n’a oublié, ni son « œuvre orthodoxe », ni ses frères qui souffrent. C’est pourquoi toutes ses classes se sont unies dans un même sentiment fraternel. Toute idée haute qui mène à l’union est un bonheur immense pour une nation. Ce bonheur nous a visités. La société cultivée et le peuple ont compris de même leur devoir de Slaves. L’Europe ne s’y est pas méprise, et elle suit avec inquiétude notre mouvement. Une idée politique consciente venant de notre peuple est pour elle une surprise extraordinaire. Elle pressent quelque chose de nouveau avec quoi il faudra compter. Nous avons grandi dans son estime. Les racontars, longtemps accrédités en Europe, sur la décomposition politique et sociale de la Russie, devraient être maintenant formellement démentis dans son jugement.

Les officiers russes partent en grand nombre pour la Serbie et savent se faire tuer quand il le faut. L’affluence des officiers russes et des soldats russes dans l’armée de Tchernaïev est de plus en plus considérable. On dira : ce sont des gens sans feu ni lieu qui n’avaient rien à faire dans leur pays, de ces hommes perdus que les aventures attirent. Mais, outre qu’on n’a offert à ces « aventuriers » aucune espèce d’avantages pécuniaires, certains parmi eux ont nui à leur avancement en donnant leur démission, même provisoire. Beaucoup tombent sur les champs de bataille, mais ils continuent héroïquement leur œuvre. La

jeune armée d’insurgés slaves créée par Tchernaïev commence à s’appuyer fermement sur eux. Ils rendent glorieux le nom russe en Europe, et leur sang versé nous unit à nos frères slaves. Ce sang versé ne sera pas oublié. Il leur sera compté. Non, ce ne sont pas des « aventuriers ». Ils ouvrent une ère nouvelle. Ils sont les pionniers de l’idée russe devant l’Europe.

Une figure russe qui s’est noblement dessinée, c’est celle du général Tchernaïev. Ses succès militaires ont été variables, mais il semble avoir eu le dessus partout. En partant pour secourir les Serbes il a presque compromis sa carrière militaire jusque-là glorieusement suivie en Russie. Au début, en Serbie, il n’a voulu commander qu’un détachement peu important ; ce n’est que depuis peu qu’il a consenti à prendre le commandement en chef. L’armée qu’il a créée s’est formée de miliciens, de recrues et de citoyens paisibles qui n’avaient jamais tenu un fusil de leur vie. Le risque était énorme et le succès douteux. Il a remporté une très brillante victoire et, si dernièrement, il a dû reculer devant des effectifs trois fois plus forts que les siens, il ne s’est replié qu’en sauvant toute son armée et en occupant une position si forte que les « vainqueurs » n’ont pas osé l’attaquer. Son talent militaire est incontestable ; par son beau caractère, par ses nobles idées, il est à la hauteur des espoirs russes, du but que poursuit la Russie. Dès son départ pour la Serbie, il a acquis, chez nous, une popularité extraordinaire, il l’a méritée depuis. Quoi qu’il arrive, il peut déjà être fier de son œuvre. La Russie ne l’oubliera pas et ne cessera de l’aimer.

OCTOBRE

I

UNE AFFAIRE SIMPLE MAIS COMPLIQUÉE

Le 15 octobre on a jugé l'affaire de cette marâtre qui, en mai dernier, jeta par une fenêtre du quatrième étage sa petite belle-fille âgée de six ans. Par miracle, l'enfant ne fut pas tuée.

Cette belle-mère, la paysanne Catherine Kornilova, âgée de vingt ans, a épousé un veuf qui, d'après ses dires, la querellait, lui interdisait de fréquenter ses parents et l'assommait continuellement en lui vantant, dans le but de l'humilier elle-même, les mérites et vertus de sa défunte première femme. Ce fut donc sa faute si elle cessa de l'aimer. Pour se venger de l'épouse fantôme elle résolut de jeter par la fenêtre la fillette issue du premier mariage et accomplit son dessein. Si l'enfant n'avait pas échappé à la mort, l'histoire ne serait que trop simple et trop claire. Le tribunal l'a aussi jugée très claire et, le plus simplement du monde, a condamné Catherine Kornilova à deux ans et huit mois de travaux forcés et à la déportation en Sibérie à l'expiration de sa peine.

Et pourtant, malgré toute cette clarté et cette simplicité, il reste quelque chose d'inexplicable pour moi dans cette affaire. L'accusée, une femme d'un visage assez agréable, parut au tribunal dans un état si avancé de grossesse, qu'une sage-

femme fut admise dans la salle des séances pour le cas où ses soins deviendraient nécessaires. Je me rappelle avoir écrit dans mon « carnet » que l'action de cette marâtre-monstre était si terrible qu'il eût été nécessaire de la soumettre à une analyse subtile et profonde, qui eût peut-être servi à adoucir le sort de la coupable.

L'accusée avoue tout. Dès son arrestation elle raconta sans difficulté au commissaire de police que la veille déjà elle avait voulu en finir avec sa petite belle-fille qu'elle exécrait en haine du père, son mari. Mais l'arrivée de ce dernier l'avait empêchée d'agir. Le jour suivant, dès que le père fut parti travailler, elle ouvrit la fenêtre et ordonna à la petite de monter sur l'appui et de regarder dans la rue. L'enfant obéit, peut-être avec plaisir, curieuse de savoir ce qu'elle verrait ainsi, mais dès qu'elle fut montée, la belle-mère la prit par les pieds et la jeta dans le vide. Après quoi, la criminelle ferma la fenêtre, s'habilla et s'en fut au commissariat pour raconter se qu'elle avait fait. C'est bien simple, trop simple n'est-ce pas ? Pourtant il y a là quelque chose de fantastique. On a souvent accusé nos jurés d'acquitter avec une facilité révoltante. Je me suis même indigné de certains de ces acquittements. Cependant, quand j'ai lu la condamnation — deux ans et huit mois de travaux forcés, — j'ai pensé qu'il aurait, peut-être, fallu acquitter la malheureuse. On avait un légitime motif d'indulgence : l'état de grossesse de l'accusée.

Tout le monde sait qu'une femme, pendant la grossesse, et surtout quand elle est enceinte de son premier enfant, est fréquemment sujette à des troubles bizarres, soumise à des influences inexplicables, souvent terribles. En admettant même

qu’il n’en soit ainsi que rarement, il doit être suffisant que le fait *puisse' se produire pour que les jurés prennent en considération l’état de santé de la femme criminelle.*

Le docteur Nikitine, qui a examiné la coupable, a déclaré que, selon lui, la Kornilova avait commis son crime consciemment. Il a bien voulu admettre qu’elle fût excitée et malade.

Mais que peut signifier ici le mot *consciemment* ? Il est rare que l’homme n’agisse pas consciemment, si ce n’est en état de somnambulisme ou de délire. Les médecins ne savent-ils pas qu’un fou, même, peut commettre une action *consciemment*, sans en être tout à fait responsable ? Il se souviendra de son acte, le discutera, le défendra devant vous avec une logique qui vous stupéfiera, mais je ne crois pas à son entière responsabilité.

Je ne suis pas médecin, moi, mais je me rappelle qu’il y avait à Moscou une dame qui, à chacune de ses grossesses, mais seulement pour une courte période, était prise d’un besoin irrésistible de voler n’importe quoi. Elle volait des objets et de l’argent chez les amis qu’elle fréquentait, dans les magasins, dans les plus petites boutiques. Sa famille faisait reporter par les domestiques les objets soustraits. Cette dame était dans une belle situation, instruite, bien élevée, mondaine. Dès que ses accès étaient passés, elle ne songeait plus à rien dérober. Tout le monde en conclut que c’était un phénomène passager de la grossesse. Elle volait pourtant avec discernement ; seulement, quand elle était prise de sa manie, elle ne pouvait résister à l’entraînement. La médecine ne peut, je crois, rien dire sur le *côté spirituel* de ces phénomènes.

Des influences du même genre n’agissent que trop fréquemment. C’est assez pour que la conscience d’un juge s’en inquiète.

On me dira : la Kornilova n’a pas commis un crime inexplicable. Elle s’est tout uniment vengée de son mari et de la première femme de ce dernier en tuant la fillette. C’est compréhensible, soit, mais ce n’est pas si simple que c’en a l’air. Avouez que, si elle n’avait pas été enceinte, elle n’aurait, sans doute, pas imaginé une vengeance de ce genre. Restée seule avec sa petite belle-fille, après avoir été battue par son mari, elle aurait peut-être pensé en regardant l’enfant : « Toi ! je te jetterais bien par la fenêtre ! » Mais elle ne l’aurait pas fait. En état de grossesse *elle l’a fait*.

Si les jurés l’avaient acquittée, ils auraient pu, du moins, s’appuyer sur un argument sérieux. Leur pitié eût été admissible. Qu’eût importé une erreur ? Il vaut mieux se tromper en étant trop indulgent que par trop de sévérité, surtout dans un cas aussi douteux. Certes la femme se croit coupable ; elle a avoué son crime aussitôt après l’avoir commis ; elle a renouvelé ses aveux six mois plus tard ; elle ira peut-être en Sibérie en se croyant justement châtiée, mourra sans doute en se repentant d’avoir essayé de commettre un meurtre. Elle ignorera probablement toujours qu’elle n’a agi que poussée par une surexcitation morbide occasionnée par la grossesse.

Remarquez encore une chose : l’accouchement de la Kornilova était imminent, puisque la sage-femme était dans la salle des séances. En condamnant la coupable on a condamné aussi l’enfant qui n’était pas encore né. Voilà un enfant qui, avant sa naissance, est condamné à la déportation avec sa

mère… Il grandira là-bas, il saura tout sur cette mère et que deviendra-t-il ? Et je vais trop loin : Regardons simplement l’affaire telle qu’elle est aujourd’hui. Voici Kornilov, le mari, devenu veuf une seconde fois. Il est libre : son mariage est cassé par la déportation même de sa femme en Sibérie. Mais la femme n’est pas partie. Elle accouchera avant son départ. Kornilov, sans doute, viendra la voir, peut-être avec la fillette victime de l’attentat. Qui sait s’ils ne se réconcilieront pas de la façon la plus sincère ? On peut admettre qu’ils ne se disent pas un mot de reproche, qu’ils ne s’en prennent qu’à leur sort. La fillette jetée par la fenêtre viendra faire des commissions pour son père : « Tenez, petite maman, voici des petits pains, voici du thé et du sucre que papa vous envoie ; demain il viendra lui-même. » Ils sangloteront, qui sait ? quand ils se diront adieu, le jour où le chemin de fer emportera la Kornilova en Sibérie ; et la fillette victime de la marâtre sanglotera aussi. Et le nourrisson criera, — que la femme l’emmène avec elle ou qu’il reste chez le père.

Qu’attendent-ils, nos romanciers ? Voici un sujet vraiment réaliste, où il n’y a qu’à suivre la vérité pas à pas !

Est-il vraiment impossible d’adoucir un peu le verdict qui a frappé la Kornilova ? Ce verdict est une erreur. Je vois, troublement comme dans un songe, que c’est une erreur !

II

QUELQUES APERÇUS SUR LA SIMPLICITÉ ET SUR LA SIMPLIFICATION

Je voudrais maintenant vous soumettre quelques considérations sur ce qui est simple, en général. Je me souviens d’une petite et étrange mésaventure qui m’arriva.

Il y a trente ans, pendant l’hiver, je passai, un soir, à la bibliothèque de la rue Miestchanskaïa. J’avais l’intention d’écrire un article de critique et j’avais besoin d’un roman de Thackeray dont je voulais faire un résumé.

Une demoiselle me reçut. Je lui demandai le roman. Elle me regarda de l’air le plus sévère :

— Nous ne tenons pas de ces bêtises-là ici ! fit-elle d’une voix tranchante et en marquant, pour ma personne, un mépris que, vraiment, je ne méritais pas.

— Considérez-vous donc les romans de Thackeray comme des bêtises ? interrogeai-je avec humilité.

— Vous ne le saviez pas et vous n’avez pas honte d’en convenir ?

Aujourd’hui ma demande paraitrait excusable, mais je m’en fus, laissant la demoiselle très satisfaite de la leçon qu’elle m’avait donnée.

Vous me direz que la demoiselle était une petite dinde ignare ; mais je fus frappé de ce jugement carré, rapide et réellement par trop *simple* porté sur des livres qu’elle n’avait

pas lus. (Il n’y avait qu’à la regarder pour en être sûr.) Mais nous sommes comme cela en Russie. Nous sommes trop prompts à nous en rapporter *sur parole* à des jugements aussi *simples* et décisifs. Il y a chez nous une invraisemblable manie de porter immédiatement des jugements, de prononcer des sentences, sans rien approfondir. Regardez un peu : Actuellement, tout le monde, en Russie, croit à la réalité du mouvement national en faveur des Slaves d’Orient. Mais j’ai peur que cette croyance ne suffise plus et que l’on exige quelque chose de plus simple encore. — Un membre d’une commission racontait devant moi qu’on lui écrivait des lettres pour lui poser des questions de ce genre : Pourquoi secourons-nous les Slaves en tant que Slaves ? Si les Scandinaves se trouvaient dans la même position, devrions-nous aussi courir à leur aide ? Il y a, en Russie, une tendance à tout simplifier jusqu’à *nihil*, jusqu’à *tabula rasa*. Qu’y a-t-il, en effet, de plus simple qu’un zéro ?

On trouve chez nous beaucoup de gens auxquels la volonté du peuple, nettement exprimée, n’a pas plu. Ils ont très bien compris, trop bien même, et se sont affectés. Alors ils laissent entendre qu’il ne faut pas trop se presser, qu’il y a des complications à craindre ! Nous possédons nombre de petits vieillards avisés (il y a de jeunes vieillards) qui voudraient réduire le mouvement à quelque chose de raisonnable, de simple, d’abstentionniste. C’est, parfois, grâce à cette rage de simplification qu’une œuvre grande et belle avorte complètement. Et cette simplicité peut nuire aux simplificateurs mêmes. La simplification est ennemie de l’analyse, si bien que certaines opinions *simples* finissent par

devenir fantastiques. Notre pays s’est depuis longtemps trop *simplement* scindé en deux et l’on ne saurait s’imaginer combien *simple* est *l’opinion d’une partie de la Russie sur l’autre*. C’est la négation même. Et cela a commencé du temps de Pierre le Grand.

III

DEUX SUICIDES

« Vous avez beau, me dit un ami, faire ressortir le comique de la vie dans une œuvre d'art, vous serez toujours au-dessous de la réalité. »

Je savais déjà cela en l'an l846 alors que je commençais à écrire, et c'était pour moi une cause de grande perplexité. Et il ne s'agit pas que du comique : Prenez un fait quelconque de la vie courante, un fait sans grande importance à première vue, et si vous savez voir, vous y trouverez une profondeur dont l'œuvre de Shakespeare lui-même ne donne pas la moindre idée. Mais nous ne savons pas tous voir. Pour bien des gens les phénomènes de la vie sont si insignifiants qu'ils ne prennent même pas la peine de les examiner. Quelques penseurs observeront mieux ces phénomènes, mais seront impuissants à les mettre en valeur dans une œuvre… Il y en a que cette impuissance pousse au suicide.

À ce propos, un de mes correspondants m'a écrit au sujet d'un étrange et inexplicable suicide dont j'ai désiré parler tous ces temps-ci. C'est une pure énigme.

La suicidée, jeune fille de vingt-trois on vingt-quatre ans, était la fille d'un Russe passé à l'étranger, née elle-même hors de Russie, Russe de sang mais non d'éducation. Un journal nous dit comment elle s'est donné la mort :

«… Elle trempa de l'ouate dans du chloroforme, s'enveloppa

le visage de cette ouate et se coucha sur son lit. Avant son suicide, elle avait écrit ce billet en français :

« Je m’en vais entreprendre un long voyage… Si cela ne réussit pas, qu’on s’assemble pour fêter ma résurrection avec du « Clicquot ». Si cela réussit, je prie qu’on ne me laisse enterrer que tout à fait morte, parce qu’il est très désagréable de se réveiller dans un cercueil, sous terre. Ce n’est pas chic ! »

Dans ce grossier mot de *chic*, il y a, pour moi, une, protestation, de la colère, mais contre quoi ?

D’ordinaire, les causes des suicides sont évidentes ou en tout cas faciles à trouver. Ici rien de pareil. Quelles raisons cette jeune fille avait-elle pour se détruire ? Souffrait-elle de la banalité du train-train quotidien, de l’inutilité de son existence ? S’indignait-elle, comme tels contempteurs de la vie, de ce qu’il y avait de stupide dans l’apparition de l’homme sur la terre ? Y avait-il, chez elle, une horreur de la tyrannie de forces aveugles auxquelles elle ne pouvait se décider à se soumettre ? On pourrait deviner en elle une âme qui se révoltait contre la fatalité de la vie, qui ne pouvait supporter le fardeau de cette fatalité. Le plus horrible, c’est qu’elle a dû mourir sans cause de désespoir très précise… Elle a cru à tout ce qu’elle avait entendu dire depuis son enfance, elle l’a cru sur parole. Sans doute, elle étouffait en quelque sorte dans le milieu où se passait sa vie ; cette vie même l’étouffait. C’était trop simple, trop peu inattendu. Inconsciemment elle exigeait quelque chose de plus compliqué.

Mais voici un autre suicide. Il y a environ un mois tous les journaux pétersbourgeois publiaient une note disant qu’une pauvre jeune fille, couturière de son état, s’était jetée d’une

fenêtre d’un quatrième étage « parce qu’elle ne pouvait se procurer aucun travail ». On ajoutait qu’on l’avait retrouvée *tenant à la main une image sainte*. Ce dernier trait est extraordinaire quand il s’aqit d’un suicide. Cette fois je suis sûr qu’il n’y avait eu ni révolte, ni murmures. Il était simplement devenu impossible de vivre. « Dieu n’a pas voulu ! » aura dit la pauvre fille, et elle se sera tuée après avoir fait sa prière.

Ces choses-là ont beau paraître simples, elles vous poursuivent comme un cauchemar ; nous arrivons à en souffrir comme si elles avaient eu lieu par notre faute. En lisant la mort de l’ouvrière, j’ai repensé à celle de la jeune cosmopolite dont je parlais tout à l’heure. Que ces deux êtres étaient différents, et comme leurs suicides se ressemblent peu ! Laquelle de ces deux âmes a pâti davantage dans ce monde ? me demanderais-je volontiers, si une pareille question n’était un peu impie !

IV

LA SENTENCE

Voici un raisonnement de « suicidé par ennui », matérialiste comme de juste :

Quel droit avait la Nature de me mettre au monde en obéissant à ses prétendues lois éternelles ? Je suis conscient. Pourquoi cette Nature m'a-t-elle créé sans mon consentement, moi *conscient*, c'est-à-dire souffrant ? Mais je ne veux plus souffrir. À quoi cela servirait-il ? La Nature, par la voix de ma conscience, me déclare qu'il y à dans l'univers une harmonie générale. C'est là-dessus que se basent les religions humaines. Et si je ne veux pas faire ma partie dans cette harmonie, faudra-t-il que je me soumette quand même aux déclarations de ma conscience ? Faudra-t-il que j'accepte la souffrance en vue de l'harmonie du tout ? Si je pouvais choisir, je préférerais être heureux pendant le court moment de mon existence ; je me soucie infiniment peu du *tout* ! et de ce que ce tout deviendra quand j'aurai péri. Pour quelle raison devrais-je me soucier de sa conservation à une époque où j'aurai disparu ? J'aimerais bien mieux vivre comme les animaux qui sont inconscients. Je trouve que ma conscience, loin de coopérer à l'harmonie générale, est une cause de cacophonie puisqu'elle me fait souffrir. Regardez quels sont les gens heureux dans ce monde, les gens qui *consentent* à vivre ? Ce sont justement ceux qui ressemblent aux animaux, qui se rapprochent de la bête par le peu de développement de leur conscience, ceux qui vivent

d’une vie brutale qui consiste uniquement à manger, à boire, à dormir et à procréer des petits. Manger, boire et dormir, cela signifie, en langage humain, voler, piller et construire son nid ou sa bauge. On m'objectera que l’on peut construire son gite d’une façon raisonnable, voire scientifique. Mais à quoi bon ? À quoi bon se faire une place dans la société humaine d’une façon juste et sage ? Personne ne pourra répondre à cela.

« Oui, si j’étais une fleur ou une vache, je pourrais être heureux. Mais je ne puis éprouver de joie de rien. Même le bonheur le plus haut qui soit, celui d’aimer ses semblables, est vain, puisque demain tout sera détruit, puisque tout retournera au chaos.

« Que j’admette un instant que l’humanité marche au bonheur, que les hommes à venir seront parfaitement heureux, la pensée seule que, pour obtenir ce résultat, la Nature ait en besoin de martyriser tant d’êtres pendant des milliers d’années, me sera insupportable et odieuse. Sans compter que ce bonheur, la Nature s’empressera de le replonger dans le néant.

« Une question horriblement triste se pose parfois à moi : Et si l’homme, me dis-je, n’était que le sujet d’une expérience ? S’il ne s’agissait que de savoir s’il peut oui ou non s’adapter à la vie terrestre ? Mais non, il n’y a rien, pas d’expérimentateur, donc pas de coupable ; tout s’est fait selon les aveugles lois de la Nature, et non seulement la Nature ne me reconnaît pas le droit de l’interroger et ne me répond pas, mais encore ne *peut* ni admettre quoi que ce soit, ni répondre.

« Attendu que, lorsque ma conscience me répond au nom de la Nature, je ne fais que prêter mes pensées à ma conscience et à la Nature.

« Attendu que, dans ces circonstances, je suis à la fois détendeur et demandeur, accusé et juge, que je trouve cette comédie stupide et intolérable et même humiliante pour moi.

« En mes qualités incontestables de demandeur et de défendeur, de juge et d’accusé, je condamne cette nature, qui m’a procréé insolemment pour que je souffre, à disparaître avec moi.

« Comme je ne puis pas exécuter toute ma sentence en détruisant la Nature en même temps que moi, je me supprime moi-même, ennuyé à la fin de subir une tyrannie dont personne n’est coupable. »

V

LES MEILLEURS HOMME

Il conviendrait, peut-être, de dire quelques mots de ceux que j'appellerai les « meilleurs hommes ». Je veux parler de ceux sans lesquels aucune société ne pourrait vivre et durer. Ils se partagent, du reste, en deux catégories : devant la première la foule s'incline d'elle-même, heureuse de rendre hommage à des vertus réelles. La seconde catégorie reçoit aussi des marques de respect, mais on dirait que ces manifestations ne se produisent pas sans quelque contrainte. Elle est composée de gens qui ne sont « les meilleurs » qu'en les comparant avec ceux qui ne valent pas grand'chose. Cette dernière catégorie est appréciée surtout à des points de vue hautement administratifs.

Toute société, pour vivre et durer, a besoin d'admirer ou tout au moins d'estimer quelqu'un ou quelque chose.

Comme les « meilleurs hommes » de la première catégorie sont souvent des gens un peu difficiles à comprendre, préoccupés qu'ils sont d'un idéal qui les rend distraits, parfois bizarres, maniaques, et très indifférents au plus ou moins de noblesse de leur extérieur, le public se rabat sur les personnages qui ne sont « les meilleurs » que relativement.

Ces « meilleurs hommes », on les trouvait jadis dans l'entourage des princes ; c'étaient aussi des boyards, des membres du haut clergé, et des marchands notables ; mais ces derniers n'étaient admis qu'en petit nombre au privilège de figurer parmi les « meilleurs hommes ». Ces dignitaires, chez

nous, comme en Europe, créaient pour leur usage une sorte de code de la vertu et de l'honneur, peut-être pas toujours très conforme à l'idéal du pays. Par exemple, les « meilleurs hommes » devaient, sans se faire prier, mourir pour la patrie si l'on semblait attendre ce sacrifice de leur part et y allaient bon jeu, bon argent, craignant qu'une reculade ne les déshonorât, eux et leur famille. Évidemment cela valait mieux que le droit a l'infamie qui permet à un homme d'aller se cacher au moment du danger en grommelant : « Que tout périsse pourvu que je sauve ma peau ! » Il faut remarquer aussi que souvent ces « meilleurs hommes » *relatifs* eurent un idéal qui ne différait en rien de celui qu'invoquaient les autres « meilleurs hommes », meilleurs *absolument*. Il n'en fut pas toujours ainsi, mais on peut dire qu'il y eut, à une époque, beaucoup plus de sympathie entre les boyards et le peuple russe, qu'entre les chevaliers vainqueurs et tyranniques de l'Europe et leurs vaincus, les serfs.

Soudainement il s'opéra un changement radical dans l'organisation des « meilleurs hommes » de chez nous. Sur un décret du Souverain, il y eut quatorze classes de noblesse, quatorze degrés de la vertu humaine, parés de noms allemands. Bien entendu, les quatorze classes furent envahies par les anciens « meilleurs hommes », mais il resta des places vacantes, et des mérites nouveaux se firent jour. Des hommes instruits, d'une culture très avancée pour l'époque, accédèrent à la noblesse et s'empressèrent, à coups de grades, de se métamorphoser en nobles pur-sang. Mais l'aristocratie n'en conserva pas moins tout son prestige et, au moment ou la fortune, la propriété régnaient tyranniquement sur l'Europe, la

noblesse, chez nous, l’emportait sur n’importe quels avantages matériels. Il n’y a pas encore très longtemps, — et le fait est parfaitement authentique — une dame noble de Pétersbourg, ne trouvant pas de place dans un concert, chassa publiquement du fauteuil qu’elle occupait, une marchande dix fois millionnaire, que, de plus, elle injuria.

Les « meilleurs hommes », il faut le dire, surent conserver quelques hauts principes : ils se firent gloire d’être une classe instruite par excellence et gardienne des règles de l’honneur. Malheureusement, leurs idées évoluèrent dans le sens européen, si bien qu’à un moment donné il y eut beaucoup d’honneur et peu d’honnêtes gens.

Tout à coup eut lieu un bien plus grand bouleversement : les serfs furent affranchis et toutes les conditions de vie du pays furent modifiées profondément. Il est vrai que les quatorze classes de noblesse demeureront ce qu’elles étaient, mais les « meilleurs hommes » perdirent de leur influence. L’opinion publique ne les plaça plus aussi haut qu’avant. On en vint à se demander où et comment on recruterait de nouveaux « meilleurs hommes », à présent que les anciens étaient tombés dans l’estime générale…

Sur le même sujet.

Les choses en vinrent au point que le pouvoir ne choisit plus, ou le moins possible, ses conseillers et ses fonctionnaires dans les rangs des nobles. Ils perdirent ainsi leur caractère officiel. Ceux d’entre eux qui voulurent demeurer à la tête des affaires

du pays durent positivement passer de la catégorie des « meilleurs hommes » *relatifs* à celle des hommes *absolument* meilleurs que les autres, des meilleurs hommes que j'appellerai les *naturellement* meilleurs. Une espérance charmante naquit. On s'imagina que ce seraient désormais les gens vraiment méritants qui occuperaient toutes les places. Mais où trouver ces derniers ? Pour quelques-uns ce fut une énigme. D'autres se dirent que tout s'arrangerait forcément, que si les hommes *naturellement* les meilleurs ne remplissaient pas encore toutes les fonctions, ils les rempliraient le lendemain, infailliblement. Certains penseurs demeurèrent toutefois dans le doute. Comment s'appelaient-ils, ces *meilleurs* hommes *naturels* ? Où, d'abord, était l'homme universellement reconnu le meilleur ?

Évidemment ce ne fut pas sous cette forme que l'on parla de la question, mais toute notre société connut des heures de trouble. Des gens ardents et enthousiastes crièrent aux sceptiques que le meilleur homme était tout trouvé, que c'était le plus instruit, l'homme de science *dépourvu des préjugés de l'ancien temps*. Beaucoup déclarèrent cette opinion inacceptable, l'homme instruit n'était pas forcément un homme honnête, car la science ne pouvait rien à ce point de vue. D'aucuns parleront de rechercher le phénix demandé dans les rangs du peuple. Mais le peuple, après l'émancipation des serfs, ne s'était pas hâté de rendre éclatante sa vertu. On le disait surtout remarquable par sa corruption et son amour de l'eau-de-vie. On lui prêtait de plus une vénération réelle pour les usuriers, qu'il semblait considérer comme les « hommes les meilleurs ». Enfin apparut une opinion vraiment libérale, sinon

dans sa donnée, du moins dans son essence. Notre peuple ne pouvait pas encore concevoir un idéal bien net du « meilleur homme » possible ; il avait besoin de se dégrossir, de s'instruire ; il fallait l'y aider.

Une nouvelle influence, détestable celle-la, entra en jeu : la ploutocratie, le « sac d'or ». Certes la puissance du « sac d'or » n'était pas absolument inconnue chez nous. Le marchand millionnaire était un personnage, dans son genre, depuis longtemps, mais il n'occupait pas une place par trop prépondérante dans la hiérarchie sociale ; il n'en valait pas mieux pour cela ; plus il s'enrichissait, pire il était. Moujik engraissé, il n'avait plus aucune des qualités du moujik. On pouvait diviser ces parvenus en deux classes. La première continuait à porter la barbe ; elle se composait de véritables sauvages qui, malgré leurs richesses, vivaient dans leurs immenses et belles maisons comme de simples cochons, et physiquement et moralement. Moujiks nullement dégrossis, ils avaient cependant nettement rompu avec le peuple. Ovsiannikov, lorsqu'on le menait récemment en Sibérie par Kazan et qu'il rejetait à coups de pied les kopeks que les paysans lançaient dans sa voiture comme aumône, montrait bien à quel point cette rupture est définitive. Jamais, du reste, le peuple n'a été exploité et asservi comme dans les fabriques appartenant à ce genre de messieurs.

La seconde classe de ces millionnaires se distinguait par ses mentons rasés. De magnifiques mobiliers européens encombraient ses demeures. Ses filles parlaient français, anglais, jouaient du piano. Les pères parfois étalaient vaniteusement une décoration achetée au prix de quelque

largesse. Ces gens-là se montraient d'une arrogance inouïe envers ceux qui dépendaient d'eux et platement serviles envers les hauts dignitaires. Tout leur rêve était d'avoir un grand personnage à diner chez eux. On eut cru qu'ils ne vivaient que pour cela, n'avaient fait fortune que pour cela. Ils étaient à genoux devant le million qu'ils avaient gagné. Le million les avait tirés de l'anonymat, leur avait donné une valeur sociale. Dans l'âme corrompue de ces moujiks grossiers (car ils continuaient à être des moujiks malgré leurs habits noirs), aucune pensée autre que celle d'inviter leur dignitaire à diner ne pouvait se substituer à l'obsession du million qu'ils adoraient comme un dieu.

Malgré leur extérieur brillant, les familles de ces marchands ne brillaient pas par l'instruction. Et le million en était cause. Pourquoi envoyer les fils a l'Université si, dépourvus de tout savoir, ils pouvaient arriver à tout ? Il faut dire que ces millionnaires trouvaient quelquefois le moyen d'obtenir des titres de noblesse. Les jeunes gens, corrompus, pervertis par les idées les plus subversives sur la patrie, l'honneur et le devoir, ne tiraient aucun profit moral de la fortune de leurs pères. C'étaient de jeunes fauves insolents. Leur démoralisation était horrible, car ils n'avaient qu'une seule conviction, a savoir qu'avec de l'argent on achetait tout, honneur et vertu.

Il arrivait parfois à ces marchands d'offrir des sommes immenses à l'État quand le pays était en danger. Mais ces dons n'étaient faits qu'en vue des récompenses qu'ils pourraient obtenir, Aucun patriotisme vrai, aucun sentiment de civisme n'existait dans ces cœurs. Et le marchand n'est plus seul, chez nous, à adorer le « sac d'or ». Autrefois, je le répète, on aimait

et on appréciait la richesse comme partout. mais jamais on n’avait considéré le « sac d’or » comme la chose la plus belle, la plus noble, la plus sainte. Maintenant, je crois que les adorateurs du million sont, chez nous, en majorité.

Dans l’ancienne hiérarchie russe, le marchand le plus fabuleusement riche ne pouvait prendre rang avant le fonctionnaire. La nouvelle hiérarchie aplanit tous obstacles devant les possesseurs des « sacs d’or », devant les représentants de cette aimable catégorie de « meilleurs hommes » récemment inventée. Le boursier a des écrivains à ses gages ; les avocats s’empressent autour de lui ; tout le monde lui chante des hymnes pleins de ses louanges… Le sac d’or est si puissant qu’il commence à inspirer de la terreur.

Mais nous, les représentants de la classe élevée, ne nous laissons pas gagner au culte de la nouvelle idole. Depuis deux cents ans, les nôtres jouissent des bienfaits de l’instruction. L’instruction doit être pour nous une armure qui nous permettra de vaincre le monstre. Hélas ! notre peuple de cent millions d’individus, si corrompu et déjà entamé par le Juif, qu’opposera-t-il au monstre du matérialisme déguisé en sac d’or ? Sa misère, ses haillons, les impôts qu’il paye, ses privations, ses vices, l’eau-de-vie, les mauvais traitements subis ? Combien il est a craindre que ce soit lui qui, avant tous les autres, s’écrie :

« Ô sac d’or, tu es tout : tu es la force, la tranquillité, le bonheur ! Je me prosterne devant toi ! »

N’est-ce pas à craindre ?

NOVEMBRE

LA TIMIDE (CONTE FANTASTIQUE)

NOVEMBRE

LA TIMIDE (CONTE FANTASTIQUE)

PREMIÈRE PARTIE

Avertissement de l'Auteur.

Je demande pardon à mes lecteurs de leur donner cette fois un conte au lieu de mon « carnet » rédigé sous sa forme habituelle. Mais ce conte m'a occupé près d'un mois. En tout cas, je sollicite l'indulgence de mes lecteurs.

Ce conte, je l'ai qualifié de fantastique, bien que je le considère comme réel, au plus haut degré. Mais il a son côté fantastique, surtout dans la forme, et je désire m'expliquer à ce sujet.

Il ne s'agit ni d'une nouvelle, à proprement parler, ni de « mémoires ». Figurez-vous un mari qui se trouve chez lui, devant une table, sur laquelle repose le corps de sa femme suicidée. Elle s'est jetée par la fenêtre quelques heures auparavant.

Le mari est comme affolé. Il ne parvient pas à rassembler ses idées. Il va et vient par la chambre, cherchant à découvrir le sens de ce qui est arrivé.

De plus, c'est un hypocondriaque invétéré, de ceux qui causent avec eux-mêmes. Il parle donc à haute voix, se

racontant le malheur, essayant de se l’expliquer. Il lui arrive d’être en contradiction avec lui-même dans ses idées et dans ses sentiments. Il s’innocente, il s’accuse, s’embrouille dans sa plaidoirie et son réquisitoire. Il s’adresse parfois à des auditeurs imaginaires. Peu à peu, il finit par comprendre. Toute une série de souvenirs qu’il évoque le conduit à la *vérité*.

Voilà le thème. Le récit est plein d’interruptions et de répétitions. Mais si un sténographe avait pu écrire à mesure qu’il parlait, le texte serait encore plus fruste, encore moins « arrangé » que celui que je vous présente. J’ai tâché de suivre ce qui m’a paru être l’ordre psychologique. C’est cette supposition d’un sténographe, notant toutes les paroles du malheureux, qui me paraît l’élément fantastique du conte. L’art ne repousse pas ce genre de procédés. Dans ce chef-d’œuvre, le *Dernier jour d’un Condamné*, Victor Hugo s’est servi d’un moyen analogue. Il n’a pas introduit de sténographe dans son livre, mais il a admis quelque chose plus invraisemblable, en présumant qu’un condamné à mort pouvait trouver le loisir d’écrire de quoi remplir un volume, le dernier jour de sa vie, que dis-je, à la dernière heure, — à la lettre, — au dernier moment. Mais s’il avait rejeté cette supposition, l’œuvre la plus réelle, la plus *vécue* de toutes celles qu’il a écrites, n’existerait pas.

I

QUI ÉTAIS-JE ET QUI ÉTAIT-ELLE ?

… Tant que je l’ai ici, tout n’est pas fini… Je m’approche d’elle et je la regarde à chaque instant. Mais demain on l’emportera. Comment ferai-je tout seul ? Elle est en cet instant dans le salon, sur la table… on a mis l’une contre l’autre deux tables à jeu ; demain la bière sera là, toute blanche, en gros de Naples… Mais ce n’est pas cela !… Je marche, je marche et je veux comprendre, m’expliquer… Voilà déjà six heures que je cherche, et mes idées s’éparpillent. Je marche, je marche et c’est tout. Voyons, comment est-ce ? Je veux procéder par ordre (ah ! par ordre !…) Messieurs ! Vous voyez que je suis loin d’être un homme de lettres… mais je raconterai comme je comprends.

Tenez, elle venait au début chez moi, engager des effets à elle pour payer une annonce dans le *Golos*… Telle institutrice consentirait à voyager et à donner des leçons à domicile etc., etc. Les premiers temps, je ne la remarquais pas ; elle venait comme tant d’autres, voilà tout. Plus tard, je l’ai mieux vue. Elle était toute mince, blonde, pas bien grande ; elle avait des mouvements gênés devant moi, sans doute devant tous les étrangers ; moi, n’est-ce pas, j’étais avec elle comme avec tout le monde, avec ceux qui me traitent comme un homme et non comme un prêteur sur gages seulement. Quand je lui avais

remis l’argent, elle faisait vite volte-face et se sauvait. Tout cela sans bruit. D’autres chicanent, implorent, se fâchent pour obtenir plus. Elle, jamais. Elle prenait ce qu’on lui donnait… Où en suis-je ? Oui, elle m’apportait d’étranges petits objets ou bijoux : des boucles d’oreilles en argent doré, un méchant petit médaillon, des choses à 20 kopeks. Elle savait que ça ne valait pas plus, mais je voyais à sa figure que c’était précieux pour elle. En effet, j’ai appris plus tard que c’était tout ce que papa et maman lui avaient laissé. Une seule fois, j’ai ri de ce qu’elle voulait engager : Jamais je ne ris, en général, avec les clients. Un ton de gentleman, des manières sévères, oui sévères, sévères ! Mais ce jour-là, elle s’était avisée de m’apporter une vraie guenille, ce qui restait d’une pelisse en peaux de lièvres… Ç’a été plus fort que moi, je l’ai plaisantée. Dieu ! comme elle a rougi ! Ses yeux bleus, grands et pensifs, si doux à l’ordinaire, ont lancé des flammes. Mais elle n’a pas dit un mot. Elle a remballé sa « guenille » et s’en est allée. Ce n’est que ce jour-là que je la remarquai *très particulièrement*. Je pensai d’elle quelque chose… oui quelque chose. Ah oui ! qu’elle était terriblement jeune, jeune comme une enfant de quatorze ans : elle en avait seize en réalité. Du reste, non ! Ce n’est pas ça !… Le lendemain, elle revint. J’ai su plus tard qu’elle avait porté son reste de houppelande chez Dobronravov et Mayer, mais ceux-là ne prêtent que sur objets d’or et ne voulurent rien savoir. Une autre fois, je lui avais pris en nantissement un camée, une cochonnerie, et en étais resté tout étonné de moi-même. Moi je ne prête que sur bijoux d’or ou d’argent. Et j’avais accepté un camée ! C’était la seconde fois que je pensais à elle, je me le rappelle bien. Mais le lendemain de l’affaire de la houppelande, elle voulut engager un porte-

cigare en ambre jaune, un objet d’amateur, mais sans valeur pour nous autres. Pour nous, or ou argent, ou rien ! Comme elle venait après la *révolte* de la veille, je la reçus très froidement, très sévèrement. Faible, je lui donnai tout de même 2 roubles, mais je lui dis, un peu fâché : « Ce n’est *que pour vous* que je fais ça. Allez voir si Moser vous donnera un kopek d’un pareil objet ! » Ce *pour vous*, je le soulignai particulièrement… J’étais plutôt irrité. Elle rougit en entendant ce *pour vous*, mais elle se tut, ne me jeta pas l’argent à la figure, le prit très bien, au contraire… Ah ! la pauvreté !… Elle rougit, mais rougit ! Je l’avais blessée. Quand elle fut partie, je me demandai : « Ça vaut-il 2 roubles la petite satisfaction que je viens d’avoir ? » Je me reposai la question à deux fois : « Ça vaut-il ça ? Ça vaut-il ça ? » Et tout en riant, je la résolus dans le sens affirmatif. Je fus très amusé. Mais je n’avais pas eu de mauvaise intention.

L’idée de l*’éprouver* me vint, parce que certains projets me passèrent par la tête. C’était la troisième fois que je pensais très *particulièrement* à elle.

… Eh bien ! C’est à ce moment que tout a commencé. Bien entendu, je me suis renseigné. Après cela, j’attendis sa venue avec quelque impatience. Je prévoyais qu’elle viendrait bientôt. Quand elle repartit, je lui adressai la parole, j’entrai en conversation avec elle, sur un ton d’infinie politesse. Je n’ai pas été trop mal élevé et j’ai des manières quand je veux. Hum ! Je devinai facilement qu’elle était bonne et douce. Les bons et les doux, sans trop se livrer, savent mal éluder une question. Ils répondent, ceux-là. Je ne sus pas tout sur elle alors, bien certainement. Ce ne fut que plus tard, que tout me

fut expliqué : les annonces du *Golos*, etc. Elle continuait à publier des annonces dans les journaux à l'aide de ses dernières ressources. D'abord, le ton de ces notes était hautain : « Institutrice, hautes références, consentirait à voyager. Envoyer conditions sous enveloppe au journal. » Un peu plus tard c'était : « Consent à tout, donnera leçons, servira de dame de compagnie, surveillera ménage, sait coudre, etc. » Archi-connu, n'est-ce pas ! Puis à la dernière extrémité, elle fit insérer : « Sans rémunération, pour table et logement. » Mais elle ne trouva aucune place. Quand je la revis, je voulus donc l'éprouver. Je lui montrai une annonce du *Golos* ainsi conçue : « Jeune fille orpheline cherche place gouvernante pour petits enfants ; préférerait chez veuf âgé ; pourrait aider au ménage. »

— Là, voyez-vous ? lui dis-je, celle-ci, c'est la première fois qu'elle publie une annonce, et je parie qu'avant ce soir elle aura une place. C'est comme cela qu'on rédige une annonce !

Elle rougit et ses yeux s'enflammèrent de colère. Cela me plut. Elle me tourna le dos et sortit. Mais j'étais bien tranquille. Il n'y avait pas un autre prêteur capable de lui avancer un demi-kopek sur ses brimborions et autres porte-cigares. Et à présent, il n'y avait plus même de porte-cigares !

Le surlendemain, elle arriva toute pale et agitée. Je compris qu'il se passait en elle quelque chose de grave. Je dirai quoi tout à l'heure, mais je ne veux que rappeler comment je m'arrangeai pour l'étonner, pour me poser dans son estime. Elle m'apportait une icône (ah ! cela avait dû lui coûter !) et ce n'est qu'ici que tout commence ; car je m'embrouille… je ne puis rassembler mes idées ! C'était une image de la Vierge avec l'enfant Jésus, une image de foyer ; la garniture en argent

doré valait bien, mon Dieu !… valait bien 6 roubles. Je lui dis : « Il serait préférable de me laisser la garniture et d'emporter l'image, parce que, enfin… l'image… c'est un peu… » Elle me demanda : « Est-ce que cela vous est défendu ? — Non, mais c'est pour vous-même ! — Eh bien ! enlevez-là ! — Non, je ne l'enlèverai pas. Savez-vous ? Je vais la mettre dans ma niche à icônes. (Dès l'ouverture de ma caisse de prêts, tous les matins j'allumais, dans cette niche, une petite lampe)… et je vais vous donner 10 roubles.

— Oh ! Je n'ai pas besoin de 10 roubles. Donnez-m'en cinq. Je vous rachèterai bientôt l'image.

— Et vous n'en voulez pas dix ? L'image les vaut, dis-je en observant que ses yeux jetaient des éclairs. Elle ne répondit pas. Je lui remis 5 roubles.

— Il ne faut mépriser personne, dis-je. Si vous me voyez faire un pareil métier, c'est que je me suis trouvé aussi dans des circonstances bien critiques ! J'ai bien souffert avant de m'y décider…

— Et vous vous venger sur la société, interrompit elle. Elle avait un sourire amer, assez innocent, du reste.

— Ah ! ah ! pensai-je, tu me révèles ton caractère et tu as de la littérature.

— Voyez-vous, dis-je tout haut, moi, je suis une partie de cette partie du tout qui veut faire du mal et produit du bien.

Elle me regarda curieusement et avec quelque naïveté :

— Attendez ! Je connais cette phrase. Je l'ai lue quelque part.

— Ne vous creusez pas la tête. C’est une de celles que prononce Méphistophélès quand il se présente à Faust. Avez-vous lu Faust ?

— Distraitement.

— C’est-à-dire que vous ne l’avez pas lu du tout. Il faut le lire. Vous souriez ? Ne me croyez pas assez sot, malgré mon métier de prêteur sur gages, pour jouer devant vous les Méphistophélès. Prêteur sur gages je suis, prêteur sur gages je reste.

— Mais je ne voulais rien vous dire de pareil !… Elle avait été sur le point de laisser échapper qu’elle ne s’attendait pas à pareille érudition de ma part. Mais elle s’était retenue.

— Voyez-vous, lui dis-je, trouvant un joint pour produire mon effet, dans n’importe quelle carrière on peut faire du bien.

— Certainement, répondit-elle, tout champ peut produire une moisson.

Elle me regarda d’un air pénétré. Elle était contente de ce qu’elle venait de dire, non par vanité, mais parce qu’elle respectait la pensée qu’elle venait d’exprimer. Ô sincérité des jeunes ! C’est avec cela qu’ils remportent la victoire !

Quand elle fut partie, j’allai compléter mes renseignements. Ah ! elle avait vu des jours si terribles que je ne comprends pas comment elle pouvait sourire et s’intéresser aux paroles de Méphistophélès ! Mais voilà, la jeunesse… L’essentiel c’est que je la regardais déjà comme mienne et ne doutais pas de mon pouvoir sur elle… Vous savez, c’est un sentiment très doux, très voluptueux, dirais-je presque, qu’on éprouve en s’apercevant qu’on en a fini avec les hésitations…

Mais si je vais comme cela, je ne pourrai plus concentrer mes idées… Plus vite, plus vite, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ah ! mon Dieu ! non !

II

PROPOSITIONS DE MARIAGE

Voici ce que j’avais appris sur elle : Son père et sa mère étaient morts depuis trois ans et elle avait demeuré chez des tantes d’un caractère impossible. Méchantes toutes deux d’abord. L’une affligée de six petits enfants, l’autre vieille fille. Son père avait été employé dans les bureaux d’un Ministère. Il avait été annobli, mais personnellement, sans pouvoir transmettre sa noblesse à sa descendance. Tout me convenait. Je pouvais même leur apparaître comme ayant fait partie d’un monde supérieur au leur. J’étais un capitaine démissionnaire, gentilhomme de race, indépendant, etc. Quant à ma caisse de prêts sur gages, les tantes ne devaient y penser qu’avec respect.

Il y avait trois ans que ma jeune fille était en esclavage chez ses tantes. Comment elle avait pu passer ses examens, accablée comme elle l’était de travaux manuels par ses parentes, c’était un mystère, mais elle les avait passés. Cela prouvait déjà chez elle d’assez nobles tendances.

Pourquoi donc voulus-je me marier ?… Mais laissons là ce qui me concerne ; nous y viendrons tout à l’heure… J’emmèle encore tout.

Elle donnait des leçons aux enfants de sa tante ; elle cousait du linge, et vers la fin, malgré sa faiblesse de poitrine, elle lavait les parquets. On la battait même et on allait jusqu’à lui reprocher le pain qu’elle mangeait. Enfin, je sus encore que

l’on projetait de la vendre. Je passe sur la fange des détails. Un gros boutiquier, un épicier, âgé d’une cinquantaine d’années, qui avait déjà enterré deux femmes, cherchait une troisième victime et s’était abouché avec les tantes. D’abord la petite avait presque consenti « à cause des orphelins » (il faut dire que le riche épicier avait des enfants de ses deux mariages) ; mais à la fin elle avait pris peur. C’est alors qu’elle avait commencé à venir chez moi, afin de se procurer de quoi insérer des annonces dans le *Golos*. Ses tantes voulaient la marier à l’épicier, et elle n’avait obtenu d’elles qu’un court délai pour s’y décider. On la persécutait ; on l’injuriait : « Nous n’avons pas déjà tant à manger sans que tu bâfres chez nous ! » Ces derniers détails, je les connaissais, et ils me décidèrent.

Le soir de ce jour-là, le marchand est venu la voir et lui a offert un sac de bonbons à cinquante kopeks la livre. Moi j’ai trouvé le moyen de parler à la bonne, Loukeria, dans la cuisine. Je l’ai priée de glisser tout bas à la jeune fille que je l’attendais à la porte et que j’avais quelque chose de grave à lui dire. Ce que j’étais content de moi-même ! — Je lui ai raconté ma petite affaire en présence de Loukeria : « J’étais un homme droit, bien élevé, un peu original peut-être. Était-ce un péché ? Je me connaissais et me jugeais. Dame ! je n’étais ni homme de talent, ni homme d’esprit ; j’étais malheureusement un peu égoïste… » Tout cela je le disais avec une certaine fierté, déclarant tous mes défauts ; mais pas assez bête pour dissimuler mes qualités : « Si j’ai tel travers, en échange j’ai ceci, j’ai cela… » La petite semblait assez effrayée au début : mais j’allais de l’avant, tant pis si je me noircissais un peu de temps à autre ; j’avais l’air plus franc ainsi ; et qu’est-ce que ça

faisait puisque je lui disais carrément qu'à la maison elle mangerait à sa faim ; ça valait bien les toilettes, les visites, le théâtre, les bals qui ne viendraient qu'après, quand j'aurais tout à fait réussi dans mes affaires. Quant à ma caisse de prêts, je lui expliquai que, si j'avais pris un pareil métier, c'était que j'avais un but, et c'était vrai, j'avais un but. Toute ma vie, Messieurs, j'ai été le premier à haïr ma vilaine profession, mais n'était-il pas certain qu'en effet je me « vengeais de la société », comme elle l'avait dit en plaisantant le matin même. En tout cas, j'étais sûr que l'épicier devait lui répugner plus que moi, et je lui faisais l'effet d'un libérateur à cette petite. Je comprenais cela ! Oh ! que de bassesses on comprend particulièrement bien dans la vie ! Mais commettais-je une bassesse ? Il ne faut pas juger si vite un homme ! D'ailleurs, est-ce que je n'aimais pas déjà la jeune fille ?

Attendez !… Non, je ne lui laissai pas entendre que je me considérais comme un bienfaiteur ; bien au contraire, je lui dis que c'était moi qui lui devrais de la reconnaissance, et non pas elle à moi. Je dis peut-être cela bêtement, car je vis comme un pli se dessiner sur son visage. Mais je gagnai ma cause ! Ah ! à propos, s'il faut remuer toute cette boue, je rappellerai encore une petite vilenie de ma part. Pour la décider, j'insistai sur ce point que je devais être bien mieux au physique que l'épicier. Et, à part moi, je me disais : Oui, tu n'es pas mal. Tu es grand, bien pris dans ta taille, tu as de bonnes manières… Et voulez-vous croire que là, près de la porte, elle hésita longtemps à me dire : oui ! Put-elle mettre en balance la personne de l'épicier et la mienne ? Je n'y tins plus. Ce fut assez brusquement que je la rappelai à l'ordre avec un : « Eh bien quoi ? » pas trop

aimable. Elle a encore tergiversé une minute. Ça je n'y comprends rien encore aujourd'hui ! Enfin, elle se décida… Loukeria, la bonne, courut après moi ; comme je m'en allais et me dit, tout essoufflée : « Dieu vous revaudra cela, Monsieur ; vous êtes bien bon de sauver notre petite demoiselle. Seulement, ne le lui dites pas, elle est fière ! »

Eh bien quoi ? fière ! moi j'aime les petites qui sont fières ! Les fières sont particulièrement belles quand… on ne peut plus douter de son pouvoir sur elles. Homme vil que j'étais ! mais comme j'étais content ! Mais il m'était passé par la tête une drôle de pensée pendant qu'elle hésitait encore, debout près de la porte : Eh ! songeais-je, si pourtant elle en était à se dire à elle-même : « De deux malheurs mieux vaut choisir le *pire*. J'aime mieux prendre le gros boutiquier. Il se saoule, tant mieux ! Dans une de ses ribotes, il me tuera bientôt ! » Hein ? Croyez-vous qu'elle ait pu avoir une idée de ce genre ?

À présent je me le demande encore. Quel était le plus mauvais parti pour elle ? moi ou le boutiquier ? L'épicier ou le prêteur sur gages qui citait Goethe ? Et c'est une question !

Comment, une question ! La réponse est là, sur la table, et tu dis : une question ? Et à propos, de qui s'agit-il actuellement, de moi ou d'elle ? Eh ! je crache sur moi !… Je ferais mieux de me coucher. La tête me fait mal !

III

LE PLUS NOBLE DES HOMMES… MAIS JE NE LE CROIS PAS MOI-MÊME…

Je n'ai pas fermé l'œil. Et comment dormir quand on a quelque chose qui vous bat dans la tête comme un marteau. L'envie me prend de faire un tas de toute cette boue que je remue. Ô cette boue ! Mais il n'y a pas à dire, c'est aussi de la boue que je l'ai tirée, la malheureuse ? Elle aurait dû le comprendre et m'en avoir quelque reconnaissance !… Il est vrai qu'il y avait autre chose pour moi, là-dedans, que l'attrait de faire une bonne action. J'avais un certain plaisir à penser que j'avais quarante et un ans et qu'elle n'en avait que seize. Cela me causait une impression très voluptueuse.

Je voulus que notre mariage se fit « à l'anglaise ». C'est-à-dire qu'après une très courte cérémonie où n'auraient figuré que nous deux et deux témoins, dont l'un eût été Loukeria, la bonne, nous serions montés aussitôt en wagon, — et en route pour Moscou ! (Justement j'avais là-bas une affaire en train, et nous aurions passé deux semaines à l'hôtel.) Mais elle s'y refusa et je dus faire ma visite à ses tantes. Je consentis à ce qu'elle désirait et ne lui dis rien pour ne pas l'attrister dès le début. Je fis même à ses fâcheuses tantes un cadeau de cent roubles à chacune et leur promis que ma munificence ne s'arrêterait pas là. Du coup l'une et l'autre devinrent souples, mais souples !…

Nous eûmes une petite discussion au sujet du trousseau. Elle

n’avait presque rien et ne voulait rien. Je la forçai d’accepter une corbeille de noces ; sans moi qui lui aurait offert quelque chose ? Mais je ne veux pas m’occuper de moi. Je crache sur moi ! Pour abréger, je lui inculquai quelques-unes de mes idées, je me montrai empressé auprès d’elle, peut-être trop empressé. Enfin, elle m’aimait beaucoup. Elle me racontait son enfance, me dépeignait la maison de son père et de sa mère… Mais bientôt je jetai quelques gouttes d’eau froide sur cet enthousiasme, j’avais mon idée. Ses épanchements me trouvaient silencieux, bienveillant, mais froid. Elle a vu bien vite que nous différions, que j’étais une énigme pour elle. Cela me plaisait beaucoup de lui paraître une énigme. Et peut-être n’est-ce que pour cela que j’ai fait toute cette bêtise !

J’avais un système avec elle. Non, écoutez ! On ne condamne pas un homme sans l’entendre ! Écoutez. Mais comment vais-je vous expliquer cela ? C’est très difficile… Enfin… tenez, par exemple, elle détestait et méprisait l’argent comme la plupart des créatures jeunes. Je ne lui parlais qu’argent. Elle ouvrait de grands yeux, écoutait tristement et ne disait plus rien. La jeunesse est généreuse, mais elle n’est pas tolérante. Si l’on va contre ses sympathies on s’attire son mépris… Ma caisse de prêts ! eh bien, j’en ai beaucoup souffert, je me suis vu repoussé, mis au rancart à cause d’elle et ne voilà-t-il pas que ma femme, cette gamine de seize ans, a appris (de quels chenapans ?) des détails très désagréables pour moi au sujet de cette maudite caisse de prêts ! Et puis il y avait toute une histoire sur laquelle je me taisais, comme un homme fier que je suis. Je préférais qu’elle la sût de quelqu’un d’autre que de moi. Je n’en ai rien dit jusqu’à hier. Je voulais *qu’elle*

devinât au besoin elle-même quel homme j’étais, qu’elle me plaignît ensuite et m’estimât. Toutefois dès le début, je voulus, en quelque sorte, l’y préparer. Je lui expliquai que c’est très beau la générosité de la jeunesse, mais que cela ne vaut pas un sou. Pourquoi ? Parce que la jeunesse l’a en elle, alors qu’elle n’a pas encore vécu, pas encore souffert. Elle est à bon marché, cette générosité-là ! — Ah ! prenez une action vraiment magnanime qui n’ait rapporté à son auteur que des peines et des calomnies sans un grain de considération ! Voilà ce que j’estime, moi ! Car il y a des cas où un brillant sujet, un homme de haute valeur est présenté au monde entier comme un lâche, alors qu’il est plus honnête qu’être qui soit au monde ! Tentez un exploit pareil. Ah ! parbleu ! Vous vous dérobez ! Eh bien ! moi je n’ai fait, toute ma vie, que porter le poids d’une action mal interprétée… D’abord elle discuta, — comme elle discuta ! Puis elle se tut, mais elle ouvrait des yeux, — des yeux immenses ! Et… subitement je lui ai vu un sourire méfiant, presque mauvais… C’est avec ce sourire-là que je l’introduisis chez moi… Il est vrai qu’elle n’avait plus où aller !…

IV

TOUJOURS DES PROJETS ET DES PROJETS.

Qui de nous deux commença ? Je n’en sais rien. Cela fut sans doute en germe dès le début : elle n’était encore que ma fiancée quand je la prévins qu’elle s’occuperait, dans mon bureau, des engagements et des paiements. Elle ne dit rien alors. (Remarquez ceci.) Mariée, elle se mit même à l’œuvre avec un certain zèle.

Le logement, l’ameublement, tout demeura dans le même état. Il y avait deux pièces, l’une pour la caisse, l’autre où nous couchions. Mon ameublement était misérable, inférieur même à celui des tantes de ma femme. Ma niche aux images saintes était dans la chambre de la caisse. Dans celle où nous couchions il y avait une armoire où traînaient des effets et quelques livres (j’en gardais la clef), un lit, une table et des chaises. Dès l’époque où nous étions encore fiancés, je lui avais dit que je n’entendais pas dépenser, par jour, plus d’un rouble pour la nourriture (les repas de Loukeria compris). Comme je le lui fis savoir, j’avais besoin de trente mille roubles dans trois ans et ne pouvais pas mettre de côté cet argent en me montrant extravagant. Elle ne souffla mot, et c’est de moi-même que j’augmentai le budget quotidien de trente kopeks. Aussi bien me montrai-je coulant sur la question théâtre : j’avais dit qu’il nous serait impossible d’y aller. Pourtant je l’y conduisis, une fois par mois, à des places décentes, au parterre ! Nous nous y rendions en silence et

rentrions de même. Comment se fait-il que, si vite, nous devînmes taciturnes ? Il est vrai que j'y étais bien pour quelque chose. Dès que je la voyais me regarder, quêtant un mot, je renfermais en moi ce que j'aurais dit sans cela. Parfois *elle*, ma femme, se montrait expansive ; elle avait même des élans vers moi ; mais comme ces élans me paraissaient hystériques, maladifs, et comme je voulais un bonheur sain et solide, sans parler du respect que j'exigeais de sa part, je réservais à ces effusions un accueil très froid. Et combien j'avais raison ! Le lendemain de ces jours de tendresse, il ne manquait jamais d'y avoir une dispute. Non ! pas de dispute. Une attitude insolente de sa part. Oui, ce visage, naguère timide, prenait une expression de plus en plus arrogante. Je m'amusais alors à me rendre aussi odieux que je pouvais, et je suis sûr que, plus d'une fois, je l'ai exaspérée. Pourtant, voyons, elle n'avait pas raison ! Je savais que c'était la pauvreté de notre vie qui l'excitait, mais ne l'avais-je pas tirée de la boue ? J'étais économe et non point avare ! Je faisais les frais nécessaires. Je consentais même à de petites dépenses pour le superflu, pour le linge, par exemple. La propreté, chez le mari, est agréable à la femme. Je me doutais qu'elle se disait : « Il fait montre d'économie systématique, pose pour l'homme qui a un but, fait parade de la fermeté de son caractère. » Ce fut elle-même qui renonça aux soirées de théâtre, mais elle eut un sourire de plus en plus moqueur ; moi je m'enfermais dans le silence.

Elle m'en voulait aussi de ma caisse de prêts. Mais enfin une femme vraiment aimante arrive à excuser les vices mêmes de son mari, à plus forte raison une profession peu décorative. Mais celle-là manquait d'originalité : les femmes manquent

souvent d'originalité ! Est-ce que c'est original ce qui est là sur la table ! Oh ! oh !

Et alors j'étais convaincu de son amour. Ne se jetait-elle pas souvent à mon cou ? Si elle le faisait, c'est qu'elle m'aimait, ou enfin qu'elle cherchait à m'aimer. Alors quoi ? Étais-je un si grand coupable parce que je prêtais sur gages ? Prêteur sur gages ! prêteur sur gages ! Mais ne pouvait-elle deviner qu'il y avait des raisons pour qu'un homme d'une noblesse authentique, d'une haute noblesse, fût devenu prêteur sur gages ? Les idées, les idées, messieurs, voyez ce que deviendra telle idée si on l'exprime à l'aide de certains mots ! Ce sera idiot, messieurs, ce sera idiot ! Pourquoi ? Parce que nous sommes tous des buses et ne tolérons pas la vérité ! Est-ce que je sais, du reste ? Sacrebleu ! N'avais-je pas le droit de vouloir assurer mon avenir en ouvrant cette caisse ? Vous m'avez renié, vous, — vous ce sont les hommes, — vous m'avez chassé quand j'étais plein d'amour pour vous ! À mon dévouement, vous avez répondu par une injure qui me déclasse pour toute ma vie ! N'avais-je pas le droit, alors, de mettre plus tard l'espace entre vous et moi, de me retirer quelque part, avec trente mille roubles, oui, dans le Sud, en Crimée, n'importe où, dans une propriété achetée avec ces trente mille roubles, loin de vous, avec un idéal dans l'âme, une femme aimée près de mon cœur et une famille, si Dieu le voulait ? J'aurais fait du bien aux paysans, autour de moi ! Mais voyez, cela est très beau comme je le raconte, et si je le lui avais dit, à elle, c'eût été imbécile ! C'est pour cela que je me taisais fièrement. Aurait-elle compris ? À seize ans ? Avec la cécité, la fausse magnanimité des « belles âmes » ? Ah ! cette belle âme ! Elle

était mon tyran, mon bourreau ! Je serais injuste pour moi-même si je ne le criais pas ! Ah ! la vie des hommes est maudite ! La mienne plus que les autres !

Et qu'y avait-il de répréhensible dans mon plan ? Tout y était clair, net, honorable, pur comme le ciel ; sévère, fier, dédaigneux des consolations humaines, je souffrirais en silence. Je ne mentirais jamais. Elle verrait ma magnanimité, à moi, plus tard, quand elle comprendrait. Alors elle tomberait à genoux devant moi. C'était là mon plan. J'oubliais quelque chose. Mais non, là ! je ne pouvais pas !… Assez, assez ! Courage, homme, sois fier ! Ce n'est pas toi qui es coupable. Et je ne dirais pas la vérité ? *C'est elle qui est coupable, c'est elle !*

V

LA TIMIDE SE RÉVOLTE

Les disputes éclatèrent. Elle voulut faire des prix à elle et surévalua les objets engagés. Il y eut surtout cette maudite veuve de capitaine. Elle arriva pour emprunter sur un médaillon, un cadeau de feu son époux. J'en donnai trente roubles. Elle pleurnicha pour qu'on lui conservât l'objet. Mais sacristi ! oui ! nous le lui garderions ! Elle voulut, quelques jours après, l'échanger contre un bracelet qui valait bien huit roubles. Je refusai net, comme de juste. Sans doute, la gredine dut voir quelque chose dans les yeux de ma femme, car elle revint en mon absence, et ma femme lui rendit le médaillon.

Quand je sus l'affaire, je tâchai de raisonner ma prodigue tout doucement, bien sagement. Elle était, à ce moment, assise sur son lit, sa petite bottine battait le parquet sur lequel elle tenait les yeux fixés ; elle avait encore son mauvais sourire. Comme elle ne voulait pas me répondre, je lui fis observer bien gentiment que l'argent était *à moi*. Elle sauta brusquement sur ses pieds, tressaillit toute et se mit à trépigner. C'était comme une bête enragée. Messieurs, une bête au paroxysme de la furie. J'en fus abruti d'étonnement ; pourtant, de la même voix tranquille, je signifiai que dorénavant elle ne prendrait plus part à mes opérations. Elle me rit au nez et sortit de notre logement. Il était, cependant, bien entendu qu'elle ne quitterait

jamais la maison sans moi ; c’était l’un des articles de notre pacte. Elle revint le soir, et je ne lui adressai pas un seul mot.

Le lendemain, elle sortit de même ; le surlendemain également. J’ai fermé ma caisse, et j’ai été trouver les tantes. Je ne les voyais plus depuis le mariage. Chacun chez nous ! Ma femme n’était pas chez elles, et elles se moquèrent de moi. Parfait ! Mais pour cent roubles, je sus de la cadette tout ce que je voulais savoir. Elle me mit au courant le surlendemain : « Le but de la sortie me dit-elle, c’est un certain lieutenant Efimovitch, un camarade de régiment à vous. » Cet Efimovitch avait été mon ennemi acharné. Depuis quelque temps il affectait de venir engager différentes choses chez moi et de rire avec ma femme. Je n’attachais à cela aucune importance ; je l’avais seulement prié, une fois, d’aller engager ses bibelots ailleurs. Je ne voyais là que de l’insolence de sa part. — Mais la tante me révéla qu’ils avaient déjà eu un rendez-vous et que tout cela était manigancé par une de ses connaissances, une nommée Julia Samsonovna, veuve d’un colonel. « C’est donc chez cette Julia que votre femme va. »

J’abrège : mes démarches me coûtèrent trois cents roubles ; mais, grâce à la tante, je pus me placer de manière à entendre ce qui se dirait entre ma femme et l’officier au rendez-vous suivant.

Mais j’oublie qu’avant le jour où je devais être édifié, une scène eut lieu chez nous. Ma femme rentra un soir et s’assit sur son lit.

Elle avait une expression de figure qui me fit souvenir que depuis deux mois elle n’avait plus son caractère ordinaire. On eût dit qu’elle méditait une révolte et que sa timidité seule

l’empêchait de passer de l’hostilité muette à la lutte ouverte. Enfin elle parla :

— Est-ce vrai qu’on vous a chassé du régiment parce que vous aviez eu peur de vous battre en duel ? demanda-t-elle sur un ton violent. Ses yeux étincelaient.

— C’est vrai : les officiers m’ont prié de quitter le régiment, bien que j’eusse déjà présenté ma démission écrite.

— On vous a chassé… pour poltronnerie !

— On a eu, en effet, le tort de mettre ma conduite sur le compte de la poltronnerie… Mais si j’avais refusé un duel ce n’était pas que je fusse lâche, mais bien parce que j’étais trop fier pour me soumettre à je ne sais quelle sentence qui m’obligeait à me battre alors que je ne me considérais pas comme offensé. Je faisais preuve d’un bien plus grand courage en n’obéissant pas à un despotisme abusif qu’en allant sur le terrain avec n’importe qui. »

Il y avait là comme une espèce d’excuse : c’était ce qu’elle voulait ; elle se mit à rire méchamment…

— Est-ce vrai qu’ensuite vous ayez battu le pavé de Pétersbourg pendant trois ans comme un vagabond ? que vous ayez mendié et couché la nuit sous des billards ?

— J’ai aussi dormi dans l’asile de nuit de Viaziemsky. J’ai connu de vilains jours de dégringolade après ma sortie du régiment ; j’ai su ce que c’était que la misère, mais j’ai toujours ignoré la déchéance morale. Et vous voyez que la chance a tourné.

— Oh ! maintenant vous êtes une sorte de personnage ! Un financier !

C’était une allusions à ma caisse de prêt, mais je sus me retenir. Je vis qu’elle avait soif de détails humiliants pour moi et eus soin de ne pas en donner. — Un client sonna fort à propos.

Une heure plus tard, elle s’habilla pour sortir mais, avant de s’en aller, elle s’arrêta devant moi et me dit :

— Et vous ne m’aviez rien raconté de tout cela avant notre mariage !

Je ne répondis pas ; et elle sortit.

Le lendemain, j’étais derrière la porte de la pièce où elle se trouvait avec Efimovitch. J’avais un revolver dans ma poche. Je… pus les voir. Elle était assise, tout habillée, près de la table, et Efimovitch faisait le paon devant elle. Il n’arriva que ce que je prévoyais ; je me hâte de le dire pour mon honneur. Ma femme avait, certes, médité de m’offenser de la façon la plus grave, mais, au dernier moment, elle ne pouvait se résigner à une pareille chute. Elle finit même par se moquer du lieutenant, par l’accabler de sarcasmes. Le mauvais drôle, tout décontenancé, s’assit. Je répète, pour mon honneur, que je m’attendais à cette conduite de sa part ; je n’étais allé là que sûr de la fausseté de l’accusation bien que j’eusse mon revolver sur moi. Certes, je ne pus que trop savoir à quel point elle me haïssait, mais j’eus aussi la preuve de son absolue pureté. Je coupai court à la scène en ouvrant la porte. Efimovitch sursauta ; je pris ma femme par la main et l’invitai à quitter la pièce avec moi. Retrouvant sa présence d’esprit, Efimovitch se tordit de rire :

— Oh ! fit-il en s’esclaffant, je ne proteste pas contre les

droits sacrés de l’époux ; emmenez-la, emmenez-la ! Mais, et il se rapproche de moi, un peu calmé, bien qu’un honnête homme ne doive pas se battre avec vous, je me mets à vos ordres, par pur respect pour madame, si toutefois vous consentez à risquer votre peau.

— Vous entendez ? dis-je à ma femme : et je la fis sortir avec moi. Elle ne m’opposa aucune résistance. Elle semblait terriblement frappée. Mais l’impression, chez elle, dura peu. En rentrant chez nous, elle reprit son sourire ironique, bien qu’elle fût encore pâle comme une morte et qu’elle eût la conviction que j’allais la tuer — j’en jurerais ! — Mais je tirai simplement mon revolver de ma poche et le jetai sur la table. Ce revolver, notez-le bien, elle le connaissait, elle le savait toujours chargé à cause de ma caisse. Parce que, chez moi, je ne veux ni chiens de garde monstrueux, ni valets géants, comme celui de Moser, par exemple. C’est la cuisinière qui ouvre à mes clients. Toutefois, une personne de notre profession ne peut rester sans un moyen de défense quelconque. D’où le revolver. Elle le connait, ce revolver, ma femme ; retenez bien cela ; je lui en ai expliqué le mécanisme, je l’ai même fait une fois tirer avec à la cible.

Elle demeurait très inquiète, je le voyais bien, debout, sans songer à se déshabiller. Au bout d’une heure, pourtant, elle se coucha, mais toute vêtue, sur un divan. C’était la première fois qu’elle ne partageait pas mon lit. Notez encore ce détail.

VI

UN SOUVENIR TERRIBLE

Je m’éveillai vers huit heures le lendemain matin. La chambre était très claire ; je vis ma femme debout, près de la table, tenant à la main le revolver. Elle ne s’aperçut pas que j’étais éveillé et que je regardais. — Tout à coup elle s’approcha de moi, tenant toujours le revolver. Je fermai vite les yeux et feignis de dormir profondément.

Elle vint jusqu’au lit et s’arrêta devant moi. Elle ne faisait aucun bruit, mais « j’entendais le silence ». J’ouvris encore les yeux, malgré moi, mais à peine. Ses yeux rencontrèrent mes yeux, que je refermai vite, résolu à ne plus bouger, quoi qu’il dût m’advenir. Le canon du revolver était appuyé sur ma tempe. Il arrive qu’un homme endormi ouvre les paupières quelques secondes sans s’éveiller pour cela. Mais qu’un homme éveillé referme les yeux après ce que j’avais vu, c’est incroyable, n’est-ce pas ?

Elle put cependant, peut-être, s’apercevoir de quelque chose… Oh ! le tourbillon de pensées qui fit rage dans ma malheureuse tête ! Si elle a compris, me disais-je, ma grandeur d’âme l’écrase déjà. Que pense-t-elle de mon courage ? Accepter ainsi de recevoir la mort de sa main sans une tentative de résistance, évidemment sans effroi ! C’est sa main qui va trembler ! La conscience que j’ai vu tout peut arrêter son doigt déjà posé sur la gâchette… Le silence continua ; je sentis le froid canon du revolver s’appuyer plus fortement sur ma

tempe près de mes cheveux.

Vous me demanderez si j'ai eu l'espoir d'une chance de salut ; je vous répondrai comme devant Dieu que je voyais tout au plus une chance d'échapper à la mort contre cent chances de recevoir le coup fatal. Alors je me résignais à mourir ? me demanderez-vous encore. Eh, vous répondrai-je, que valait la vie du moment que c'était l'être adoré qui voulait me tuer ? Si elle a deviné que je ne dormais pas, elle a compris l'étrange duel qu'il y avait alors entre nous deux, entre elle et le « poltron », chassé par ses camarades de régiment.

Peut-être n'y avait-il rien de tout cela, peut-être même n'ai-je pas pensé tout cela sur l'instant, mais alors comment se ferait-il que je n'aie guère pensé à autre chose depuis ?

Vous me poserez encore une question : Pourquoi ne la sauvais-je pas de son crime ? Plus tard, je me suis interrogé bien des fois à ce sujet, quand, la remembrance me glaçant encore, je songeais à ce moment.

Mais comment pouvais-je la sauver, moi qui allais périr ? Le voulais-je, seulement ? Qui dira ce que j'ai senti alors ?

Pourtant les moments passaient ; le silence était mortel. Elle était toujours debout auprès de moi et… brusquement un espoir me fit tressaillir !… J'ouvris les yeux… Elle n'était plus dans la chambre ! Je sautai droit sur mes pieds. J'étais vainqueur ! Elle était vaincue à jamais !

J'allai prendre le thé. Je m'assis en silence à la table. Tout à coup, je la regardai. Elle aussi, plus pâle encore qu'hier, me regardait. Elle eut un sourire indéfinissable. Je lus un doute dans ses yeux : « Sait-il oui ou non ? A-t-il vu ? » J'ai détourné

mes regards avec une affection d’indifférence.

Après le thé, je fermai ma caisse. Je m’en fus au bazar acheter un lit de fer et un paravent. Je fis poser ce lit dans le salon et l’entourai du paravent. C’était pour elle, ce lit. Mais je ne lui en dis rien. Elle, en le voyant, comprit que j’avais tout vu. Plus de doute !

La nuit suivante, je laissai mon revolver sur la table comme à l’ordinaire. Elle se coucha en silence dans son nouveau lit. Le mariage était rompu. Elle était « vaincue et non pardonnée ».

Cette même nuit elle eut le délire. Elle garda le lit six semaines.

SECONDE PARTIE

I

LE RÊVE DE L’ORGUEIL

Loukeria m’a déclaré, il y a un moment, qu’elle ne restera pas chez moi ; qu’elle s’en ira aussitôt après l’enterrement de Madame.

J’ai essayé de prier, mais au lieu de prier j’ai pensé, et toutes mes pensées sont malades. Il est étrange aussi que je ne puisse dormir. Après les grands chagrins, il y a toujours comme une crise de sommeil. On dit aussi que les condamnés à mort dorment d’un sommeil profond leur dernière nuit. C’est presque forcé. La nature le veut. Je me suis jeté sur un divan et… je n’ai pas dormi.....

Pendant les six semaines de la maladie de ma femme, nous l’avons soignée, Loukeria et moi, avec l’aide d’une sœur de l’hôpital. Je n’ai pas épargné l’argent. Je voulais dépenser tout ce qu’il fallait — et plus — pour elle. C’est Schréder que j’ai

pris pour médecin, et je lui ai payé 10 roubles par visite.

Lorsqu'elle a commencé à reprendre connaissance, je me suis plus rarement montré dans sa chambre. Pourquoi, d'ailleurs, raconté-je tout cela ? Quand elle a pu se lever, elle s'est assise dans ma chambre, à une table séparée, à une table que je lui ai achetée alors. Nous ne parlions guère, et rien que des événements quotidiens. Ma taciturnité était voulue, mais j'ai vu qu'elle non plus n'avait guère envie de causer. Elle sent encore trop sa défaite, pensai-je, il faut qu'elle oublie et s'habitue à sa nouvelle situation. Nous nous taisions donc le plus souvent.

Personne ne saura jamais à quel point j'ai souffert de cacher mon chagrin pendant sa maladie. J'ai gémi au-dedans de moi-même sans que Loukeria elle-même pût se douter de mes angoisses. Quand ma femme a été mieux, j'ai résolu de me *taire* le plus longtemps possible *sur notre avenir*, de tout laisser dans l'état pour l'instant. Ainsi s'est passé tout l'hiver.

Voyez-vous, j'ai toujours souffert aussi d'un chagrin de toutes les heures, depuis que j'ai quitté le régiment, après avoir perdu ma réputation d'homme d'honneur. On s'était conduit envers moi, aussi, de la façon la plus tyrannique. Il faut dire que mes camarades ne m'aimaient pas, à cause de mon caractère difficile, ridicule, disait-on. Mais voilà. Ce qui vous semble beau et élevé en vous prête à rire, on ne sait pourquoi, à la foule de vos camarades. Du reste, il faut dire qu'on ne m'a jamais aimé nulle part, pas plus à l'école qu'ailleurs. Loukeria elle-même ne peut pas me souffrir. Ce qui m'est arrivé n'aurait été rien sans l'animadversion de mes camarades. Et il est assez triste pour un homme intelligent de voir sa carrière brisée pour

une niaiserie.

Voici le malheur dont j’ai été victime. Un soir, au théâtre, pendant l’entr’acte, j’entrai au ballet. Un officier de hussards, A…, fit irruption dans la buvette, et à voix haute, en présence de beaucoup d’officiers et d’autres spectateurs, se mit à causer avec deux de ses camarades de grade d’un capitaine de mon régiment, nommé Bezoumetsev. Il affirmait que ce capitaine était ivre et avait causé du scandale. Il y avait erreur. Le capitaine Bezoumetsev n’était pas ivre et n’avait rien fait de scandaleux. Les officiers se mirent à parler d’autre chose, et l’incident fut clos. Mais le lendemain l’histoire fut connue chez nous, et l’on colporta aussitôt que j’étais le seul officier du régiment présent quand A… avait parlé insolemment de Bezoumetsev et que je l’avais laissé faire. Pourquoi serais-je intervenu ? Si A… avait des griefs contre Bezoumetsev, cela le regardait, et je n’avais pas à me mêler de la querelle. Mais on s’avisa de trouver que l’affaire touchait à l’honneur du régiment et que j’avais mal agi en ne prenant pas la défense de Bezoumetsev ; qu’on irait dire que notre régiment renfermait des officiers moins chatouilleux que les autres sur le point d’honneur ; que je n’avais qu’un moyen de me réhabiliter ; à savoir réclamer une explication d’A… Je m’y refusai, et comme j’étais irrité par le ton de mes camarades, mon refus prit une forme assez hautaine. Je donnai aussitôt ma démission et m’en fus, hautain, mais le cœur brisé. Mon esprit fut très frappé ; mon énergie m’abandonna. Ce fut ce moment que choisit mon beau-frère de Moscou pour dissiper le peu de fortune qui nous restait. Ma part était minime, mais comme je n’avais plus que cela, je me trouvai sur le pavé, sans un sou.

J’aurais pu trouver quelque place, mais je n’en cherchai pas. Après avoir porté un si brillant uniforme, je ne pouvais me résigner à me faire scribe dans quelque bureau de chemin de fer. Si c’est une honte pour moi, que ce soit une honte, — tant pis ! — Après cela, j’ai trois années d’affreux souvenirs ; c’est à cette époque que je connus l’asile de Wiaziemski. — Il y a un an et demi ma marraine est morte à Moscou. C’était une vieille femme fort riche et, à ma grande surprise, elle me laissa trois mille roubles. J’ai réfléchi, et tout de suite mon sort a été fixé. Je me suis décidé à ouvrir cette caisse de prêts sans m’inquiéter de ce que l’on en penserait ; gagner de l’argent afin de pouvoir me retirer quelque part, loin des souvenirs anciens, — tel fut mon plan. — Et pourtant mon triste passé et la conscience de mon déshonneur m’ont fait souffrir à chaque heure, à chaque minute.

C’est alors que je me mariai. En amenant ma femme chez moi, je crus introduire une amie dans ma vie. J’avais tant besoin d’amitié ! Mais j’ai vu qu’il faudrait préparer cette amie à la vérité qu’elle ne pourrait comprendre de but en blanc, à seize ans ! avec tant de préjugés ! Sans l’aide du hasard, sans cette scène du revolver, comment aurais-je pu lui prouver que je n’étais pas un lâche ? — En bravant ce revolver j’ai racheté tout mon passé. Cela ne s’est pas su au dehors, mais *elle a su*, et cela m’a suffi ; n’était-elle pas tout pour moi ? — Ah ! pourquoi a-t-elle appris l’autre histoire, pourquoi s’est-elle jointe à mes ennemis ? — Pourtant, je ne pouvais plus passer pour un lâche à ses yeux. Ainsi s’écoula tout l’hiver. J’attendais toujours quelque chose qui ne venait pas. J’aimais à regarder, en cachette, ma femme assise à sa petite table. Elle

s’occupait d’un travail de lingerie ou lisait, surtout le soir. Elle n’allait presque nulle part, ne sortait pour ainsi dire plus.

Parfois, cependant, je lui faisais faire un tour vers la fin de la journée. Nous ne nous promenions plus en silence comme auparavant. Je tâchais de causer, sans aborder aucune explication, car je gardais tout cela pour plus tard. Pendant tout cet hiver, je ne vis jamais son regard se fixer sur moi : « C’est timidité, pensais-je… c’est faiblesse ; laisse-la faire, et elle reviendra d’elle-même à toi. »

J’aimais fort à me flatter de cet espoir. Quelquefois pourtant, je m’amusais, en quelque sorte, à me rappeler mes griefs, à m’exciter contre elle. Mais jamais je ne parvins à la haïr. Je sentais que c’était comme en jouant que j’attisais mes rancunes… J’avais rompu le mariage en achetant le lit et le paravent, mais je ne savais pas la regarder en ennemie, en criminelle. Je lui avais entièrement pardonné son crime, dès le premier jour, même avant d’avoir acheté le lit. Bref, je m’étonnais moi-même, car je suis plutôt de nature sévère. Était-ce parce que je la voyais si humiliée, si vaincue ? Je la plaignais, bien que l’idée de son humiliation me plût.

Pendant cet hiver, je fis *exprès* quelques bonnes actions. Je tins quittes de leurs dettes deux débiteurs insolvables et j’avançai de l’argent à une pauvre femme sans lui demander de gage. Si ma femme le sut, ce ne fut pas par moi ; je ne désirais pas qu’elle l’apprit ; mais la pauvre malheureuse vint d’elle-même me remercier presque à genoux, en sa présence. Il me sembla que ma femme avait apprécié mon procédé.

Mais le printemps revint. Le soleil éclaira de nouveau notre logement mélancolique. Et ce fut alors que le voile tomba de

devant mes yeux. Je vis clair dans mon âme obscure et obtuse. Je compris ce que mon orgueil avait de diabolique. Ce fut tout d'un coup que cela arriva, que cela arriva un soir, vers cinq heures, avant le dîner.

II

LE VOILE TOMBE SUBITEMENT

Il y a un mois, je remarquai chez ma femme une mélancolie plus profonde qu'à l'ordinaire. Elle travaillait assise, la tête penchée sur une broderie, et ne vit pas que je la regardais. Je l'examinai avec plus d'attention que je ne le faisais d'habitude et fus frappé de sa maigreur et de sa pâleur. J'entendais bien depuis quelque temps qu'elle avait une petite toux sèche, la nuit surtout, mais je n'y prenais pas garde… Mais ce jour-là, je courus chez Schréder pour le prier de venir tout de suite. Il ne put lui faire sa visite que le lendemain.

Elle fut très étonnée de le voir :

— Mais je me porte très bien, fit-elle avec un sourire vague.

Schréder ne sembla pas trop se préoccuper de son état (ces médecins sont parfois d'une négligence qui frise le mépris), mais quand il se trouva seul avec moi dans une autre pièce, il me dit que cela restait à ma femme de sa maladie, qu'il serait bon de partir au printemps, de nous installer au bord de la mer ou à la campagne. Bref, il fut ménager de ses paroles.

Quand il fut parti, ma femme me répéta :

— Mais je vais tout à fait bien, tout à fait bien…

Elle rougit et je ne compris pas encore de quoi elle rougissait. Elle avait honte que je fusse *encore son mari*, que je la soignasse comme un *mari véritable*. Mais, sur le moment, je ne saisis pas.

Un mois plus tard par un soir de clair soleil, j’étais assis devant ma caisse, faisant mes comptes. Tout à coup, j’entendis ma femme qui, dans sa chambre, chantait tout bas. Cela me fit une impression foudroyante. Elle n’avait plus jamais chanté depuis les tout premiers jours de notre mariage, alors que nous pouvions encore nous amuser en tirant à la cible ou en nous distrayant à des niaiseries semblables. À cette époque, sa voix était assez forte, pas trop juste, mais fraîche et agréable. Mais à présent, cette voix était si faible, avec quelque chose de brisé, de fêlé ! Elle toussa, puis chanta de nouveau, encore plus bas. On va se moquer de mon agitation, mais je ne puis dire combien je fus inquiet. Je n’avais pas, si vous voulez, pitié d’elle ; c’était chez moi comme une perplexité étrange et terrible. Il y avait aussi dans mon sentiment quelque chose de blessé, d’hostile : « Comment, elle chante ? A-t-elle donc oublié ce qui c’est passé entre nous ? »

Tout bouleversé, je pris mon chapeau et sortis. Loukeria m’aida à passer mon pardessus :

— Elle chante ! lui dis-je involontairement.

La bonne me regarde sans comprendre.

— Est-ce la première fois qu’elle chante ? repris-je.

— Non ! elle chante quelquefois quand vous n’êtes pas là…

Je me rappelle tout. Je descendis l’escalier sortis dans la rue et marchai au hasard. J’arrivai à l’angle de la rue, m’arrêtai et regardai les passants. On me heurta, mais je n’y pris pas garde. J’appelai un cocher et lui dis de me conduire au Pont de la Police. Pourquoi ? Puis je me repris brusquement, donnai vingt kopeks au cocher pour son dérangement et m’en fus vers la

maison, comme en extase. La petite note fêlée de la voix sonnait dans mon âme. Et le voile tomba. Si elle chantait si près de moi, c'est qu'elle m'avait oublié. C'était terrible, mais cela m'extasiait. Et j'avais passé tout l'hiver sans comprendre ! Je ne savais plus alors où était mon âme ! Je remontai précipitamment chez moi. J'entrai avec timidité. Elle était toujours assise à son ouvrage, mais ne chantait plus. Elle me regarda, avec quelle indifférence ! comme on regarde le premier venu qui entre ! Je m'assis tout près d'elle. J'essayai de lui dire la première chose venue : « Causons… tu sais… » je balbutiai. Je lui pris la main. Elle se rejeta en arrière comme terrifiée, puis elle me regarda avec un *étonnement sévère* ; oui il était *sévère*, son étonnement. Elle semblait me dire : « Comment, tu oses encore me demander de l'amour ? » Elle se taisait, mais je comprenais son silence. Je tombai à ses pieds. Elle se leva, mais je la retins. Ah ! comme je comprenais bien mon désespoir ! Mais j'éprouvais en même temps une telle extase, que je crus mourir. Je pleurai, je parlai sans savoir ce que je disais… Elle paraissait honteuse de me voir prosterné devant elle. Je baisai ses pieds ; elle recula et je baisai la place que ses pieds avaient occupée sur le plancher. Elle se mit à rire, à rire de honte, me semble-t-il bien ! Ah ! rire de honte ! Une crise nerveuse approchait. Je le voyais, mais je ne pouvais cesser de balbutier :

— Donne-moi le bas de ton vêtement que je le baise ! Je veux passer ma vie ainsi à tes pieds !

Tout à coup la crise vint. Elle se mit à sangloter, à trembler de la tête aux pieds.

Je la portai sur son lit. Quand elle se sentit un peu remise,

elle me prit les mains et me pria de me calmer. Elle recommença à pleurer. De toute la soirée je ne la quittai pas. Je lui dis que je l'emmènerai aux bains de mer, à Boulogne, dans deux semaines ; qu'elle avait une petite voix si faible, si brisée ! que je vendrais ma caisse de prêts à Dobronravov ; qu'une vie nouvelle allait commencer à Boulogne, à Boulogne ! Elle écoutait, mais prit peur de plus en plus. J'avais un besoin fou d'embrasser ses pieds :

— Je ne te demanderai plus rien, plus rien ! répétais-je. Ne me réponds pas, ne fais pas attention à moi ; permets-moi seulement de te regarder. Je veux être ta chose, ton petit chien !

Elle pleurait…

— *Et moi qui pensais que vous me laisseriez… à l'écart !* dit-elle sans le vouloir…

Oh ! ce fut la parole la plus décisive, la plus fatale de la soirée, celle qui acheva de me faire tout comprendre. Vers la nuit elle était sans forces. Je la suppliai de se coucher. Elle s'endormit profondément. Jusqu'au matin je ne pus reposer. Je me levais à chaque instant pour venir la regarder sans bruit. Je me tordais les mains en voyant ce pauvre être malade sur ce pauvre petit lit de fer que j'avais payé trois roubles. Je me mettais à genoux, mais je n'osais baiser ses pieds tandis qu'elle dormait (sans sa permission !). Loukeria ne se coucha pas. Elle semblait me surveiller, sortait à chaque moment de la cuisine. Je lui dis de se coucher, de se rassurer, que demain « une vie nouvelle commencerait ».

Et je croyais à ce que je disais. J'y croyais tellement et aveuglément ; L'extase m'inondait ! Je n'attendais que l'aurore

du jour suivant ! Je ne croyais aucun malheur imminent malgré ce que j’avais vu : « Demain elle se réveillera, me disais-je, et je lui expliquerai tout ; elle comprendra tout. » Et le projet de voyage à Boulogne m’enthousiasmait ; Boulogne c’était le salut, le remède à tout ; tout espoir résidait en Boulogne ! Comme j’attendais le matin !

III

JE NE COMPRENDS QUE TROP

Et il n’y a que cinq jours de tout cela ! Le lendemain elle m’écouta en souriant, bien qu’elle fût encore effrayée ; et pendant cinq jours elle fut tout le temps effrayée et comme honteuse. À certains moments elle montra même une très grande peur. Nous étions devenus si étrangers l’un à l’autre ! Mais je ne m’arrêtai pas à ses craintes. Le nouvel espoir brillait ! Je dois dire que quand elle s’éveilla (c’était le mercredi matin), je commis une grande faute : je lui fis une confession brutalement sincère. Je ne lui tus pas ce que je m’étais jusque-là caché à moi-même. Je lui dis que tout l’hiver j’avais encore cru à son amour ; que la caisse de prêts c’était une sorte d’expiation que je m’imposais. À la buvette du théâtre, en effet, j’avais eu peur, mais peur de ma propre nature ; et puis le lieu où je me trouvais me semblait un endroit mal choisi pour une provocation, un endroit *bête*, et j’avais craint non le duel, mais l’apparence *bête* d’un duel né là, dans une buvette. J’avais ensuite souffert mille tourments de cette histoire et ne l’avais peut-être épousée que pour la tourmenter, pour me venger de mes propres tourments sur quelqu’un. Je parlais comme dans la fièvre. Elle me prenait les mains et me conjurait de cesser :

— Vous exagérez, me disait-elle, vous vous faites du mal !

Elle pleurait et me suppliait de tâcher d’oublier. Mais je ne m’arrêtais pas. J’en revenais à mon idée de Boulogne. Là notre

destinée s’éclairerait d’un nouveau rayon de soleil ! J’en radotais.

Je cédai ma caisse de prêts à Dobronravov. Je proposai à ma femme de distribuer aux pauvres tout ce que j’avais gagné ; de ne garder que les trois mille roubles de ma marraine, avec lesquels nous partirions pour Boulogne. Après cela nous reviendrions en Russie et entreprendrions de vivre de notre travail. Je m’arrêtai à ce dernier parti, parce qu’elle ne disait rien contre. Elle se taisait et souriait. Je crois maintenant qu’elle ne sourit que par délicatesse, pour ne pas m’affliger. Je sentis que je l’excédais et ne sus pas me taire. Je lui parlais d’elle et de moi sans répit. J’allai même jusqu’à lui raconter je ne sais quoi de Loukeria ; mais j’en revenais toujours à ce qui me tourmentait.

Pendant ces cinq jours, elle-même s’anima une ou deux fois ; elle me parla de livres, se mit à rire en pensant à la scène de Gil Blas avec l’archevêque de Grenade, qu’elle avait lue. Quel rire enfantin elle avait ! Son rire du temps où elle était encore fiancée ! Mais, hélas ! devant mon extase, elle crut que je lui demandais de l’amour, moi, le mari, quand elle n’avait pas caché qu’elle espérait « être laissée à l’écart ». Oui, comme j’eus tort de la regarder avec extase ! Pas une fois pourtant je ne me posai en mari qui réclamait ses droits. J’étais simplement comme en prières devant elle. Mais je lui dis sottement que sa conversation me transportait, que je la considérais comme bien plus instruite et intelligente que moi. Je fus assez fou pour exalter devant elle mes sentiments de joie et d’orgueil, au moment où, caché derrière la porte, j’avais écouté sa conversation avec Efimovitch, où j’avais assisté à ce

duel de l’innocence contre le vice. Combien j’avais admiré son esprit, goûté ses moqueries, ses fins sarcasmes ! Elle me répliqua que j’exagérais encore, mais tout à coup elle se couvrit la figure de ses mains et se mit à sangloter. Je tombai de nouveau à ses pieds, et tout finit par une attaque de nerfs qui la terrassa… C’était hier soir, hier soir… et le matin !… Fou que je suis, le matin c’était ce matin, aujourd’hui, tout à l’heure ! Quand, un peu remise, elle se leva, ce matin, nous prîmes le thé l’un à coté de l’autre ; elle était admirablement calme, mais brusquement elle se leva, s’approcha de moi, joignit les mains et s’écria qu’elle était une criminelle, qu’elle le savait, que son crime l’avait tourmentée tout l’hiver, qu’il la tourmentait encore, qu’elle était accablée par ma générosité.

— Oh ! je serai toujours une femme fidèle à présent ! Je vous aimerai et vous estimerai !

Je lui sautai au cou, je l’embrassai, je baisai ses lèvres en mari qui retrouve sa femme après une longue séparation…

Pourquoi fût-ce alors que je la quittai pour deux heures, le temps d’aller prendre nos passeports pour l’étranger ? Ô Dieu ! si j’étais rentré seulement cinq minutes plus tôt !… Oh ! cette foule auprès de notre porte !… Ces gens qui me dévisageaient ! Ô Dieu !

Loukeria dit (maintenant je ne me séparerais de Loukeria pour rien au monde ! Elle a tout vu, cet hiver, Loukeria !), elle dit donc que, pendant mon absence, peut-être vingt minutes avant mon retour, elle est entrée dans la chambre de ma femme pour lui demander quelque chose, je ne sais plus quoi, et que ma femme avait enlevé de l’armoire la sainte image, l’icône dont j’ai déjà parlé. L’icône était devant elle, sur la table… Ma

femme avait dû prier… Loukeria lui a demandé :

— Qu'avez-vous donc, Madame ?

— Rien, Loukeria, allez !… Attendez, Loukeria.

Et elle l'a embrassée.

— Êtes-vous heureuse, Madame ?

— Oui, Loukeria.

— Il y a longtemps que Monsieur aurait dû vous demander pardon. Tant mieux que vous soyez réconciliés ! Dieu soit loué !

— C'est bien, Loukeria, c'est bien ! Allez-vous-en !

Elle a souri, ma femme, mais souri étrangement, si étrangement que Loukeria n'est restée que dix minutes hors de la chambre, est revenue inopinément pour voir ce qu'elle faisait.

— « Elle était debout, tout près de la fenêtre, et tellement pensive qu'elle ne m'a pas entendue entrer. Elle s'est retournée sans me voir ; elle souriait encore. Je suis sortie. Mais à peine l'avais-je perdue de vue que j'ai entendu ouvrir la fenêtre. Je suis rentrée pour lui dire qu'il faisait frais, qu'elle pourrait prendre froid. Mais elle était montée sur l'appui de la fenêtre ; elle était debout, toute droite, tenant à la main l'image sainte. Épouvantée, je l'ai appelée : « Madame ! Madame ! » Elle a fait un mouvement comme pour se retourner vers moi ; mais, au lieu de cela, elle a enjambé la barre d'appui, a pressé l'image contre sa poitrine et s'est jetée dans le vide ! »

. . . .

Quand je suis entré, moi, elle était encore tiède. Il y avait là

du monde qui me regardait. Tout à coup on m'a fait place. Je me suis approché d'elle. Elle était couchée tout de son long, son image sainte était sur elle. Je l'ai regardée longtemps. Tout le monde m'a entouré, m'a parlé. On me dit que j'ai parlé avec Loukeria. Mais je ne me souviens que d'un petit bourgeois qui me répétait sans cesse :

— Il lui est sorti du sang de la bouche, gros comme le poing !

Il me montrait du sang dans la chambre et recommençait à dire :

— Gros comme le poing ! gros comme le poing !

Je touchai du doigt le sang, je regardai ce doigt et l'autre insistait :

— Gros comme le poing ! gros comme le poing !

IV

JE N’ÉTAIS EN RETARD QUE DE CINQ MINUTES

Oh ! n’est-ce pas impossible ! N’est-ce pas invraisemblable ! Pourquoi cette femme est-elle morte ?… Je comprends, je comprends ! Mais pourquoi est-elle morte ?… Elle a eu peur de mon amour. Elle se sera interrogée ! « Puis-je m’y soumettre, le puis-je ou non ? ». Et cette question l’aura affolée… Elle aura préféré mourir. Je sais, je sais ! Il n’y avait pas là de quoi se casser la tête ! Mais elle avait fait trop de promesses ! Elle se sera dit qu’elle ne pouvait les tenir.

Mais pourquoi est-elle morte ? Je l’aurais « laissée à l’écart » si elle y avait tenu. Mais non ! ce n’est pas cela ! Elle a pensé qu’il faudrait m’aimer pour de bon, honnêtement, pas comme si elle avait épousé le marchand : Elle ne voulait pas me tromper en ne me donnant qu’un demi-amour, un quart d’amour ! Elle était trop honnête et voilà tout ! Et moi qui cherchais à lui inculquer une certaine largeur de conscience ! Vous rappelez-vous ! Quelle étrange idée !

M’estimait-elle ? me méprisait-elle ? Dire que pendant tout cet hiver la pensée ne m’est pas venue qu’elle pouvait me mépriser ! J’étais, au plus haut point persuadé du contraire, jusqu’au moment où elle m’a regardé avec tant d’étonnement, vous savez bien, cet étonnement sévère ! C’est alors que j’ai compris qu’elle pouvait me mépriser. Ah ! comme je consentirais à ce qu’elle me méprisât pour l’éternité, si seulement elle vivait ! Tout à l’heure elle parlait encore, elle

marchait, elle était ! Mais pourquoi se jeter par la fenêtre ? Ah ! je n'y pensais guère cinq minutes auparavant ! J'ai appelé Loukeria. Pour rien au monde je ne laisserais Loukeria partir, à présent, pour rien au monde !

— Mais nous pouvions si bien reprendre l'habitude de nous entendre ! Il n'y avait qu'une chose ! Nous étions affreusement déshabitués l'un de l'autre ! Mais nous aurions surmonté cela. Nous aurions commencé une vie nouvelle ! J'avais bon cœur, elle aussi. En deux jours elle aurait tout compris !

Ô quel hasard barbare, aveugle ! Cinq minutes ! Je n'ai été en retard que de cinq minutes ! Si j'étais arrivé cinq minutes plus tôt, l'affreuse tentation de suicide serait maintenant dissipée en elle. Elle aurait compris à l'heure qu'il est. Et voici de nouveau mes chambres vides ! Me voici encore seul ! Le balancier de la pendule bat, bat ! Tout lui est indifférent, à lui ! Il n'a pitié de rien. Je n'ai plus personne ! Je marche, je marche toujours ! Ah ! cela vous parait ridicule de m'entendre me plaindre du hasard et de cinq minutes de retard. Mais réfléchissez. Elle n'a même pas laissé un billet : « Qu'on n'accuse personne de ma mort », comme *tout le monde* en laisse. Et si l'on avait soupçonné Loukeria ? On pouvait dire qu'elle était auprès d'elle, l'avait poussée !

Il est vrai qu'il y a eu quatre personnes qui l'ont vue debout sur sa fenêtre, son image sainte à la main et qui ont su qu'elle s'était jetée dans le vide ; qu'elle s'était jetée, qu'on ne l'avait pas poussée. Mais c'est par hasard que ces quatre personnes étaient là. Et si ce n'est qu'un malentendu ! Si elle s'est trompée en croyant ne plus pouvoir vivre avec moi ! Peut-être y a-t-il eu de l'anémie cérébrale dans son cas, une diminution

de l’énergie vitale. Elle se sera fatiguée cet hiver, et voilà tout. Et moi qui arrive cinq minutes en retard !

Comme elle est maigre, dans son cercueil ! Comme son petit nez s’est effilé ! Ses cils sont comme des aiguilles. Et comme elle est étrangement tombée ! Elle n’a rien de cassé, rien d’écrasé ! Elle a simplement rendu du sang « gros comme le poing » ! Une lésion interne !

Ah ! si on pouvait ne pas l’enterrer ! Parce que, si on l’enterre, on va l’emporter. Non ! on ne l’emportera pas ; c’est impossible ! Mais si, je sais bien qu’il faut l’emporter ! (Je ne suis pas fou.) Me voici de nouveau tout seul avec les gages ! Non, ce qui m’affole, c’est de penser que je l’ai fait souffrir tout cet hiver !

Que m’importent, à présent, vos lois ! Que me font vos mœurs, vos habitudes, l’État, la Foi ? Que votre juge me condamne ! Qu’on me traîne à votre tribunal, et je crierai que je ne reconnais aucun tribunal. Le juge hurlera : « Taisez-vous ! » Je lui répondrai : « Quel droit as-tu de me faire taire, quand une atroce injustice m’a privé de tout ce que j’avais de cher ! » Ah ! que m’importent vos lois ! On m’acquittera, et cela me sera bien égal.

Aveugle ! Elle était aveugle ! Morte, tu ne m’entends plus ! Mais tu ne sais pas dans quel paradis je t’aurais fait vivre ! Tu ne m’aurais pas aimé ? Soit ! Mais tu serais là ! Tu ne m’aurais parlé que comme à un ami — quelle joie ! — et nous aurions ri en nous regardant, les yeux dans les yeux. Nous aurions vécu ainsi. Tu aurais voulu en aimer un autre ? Je t’aurais dit : Aime-le, et je t’aurais regardée de loin, tout joyeux ! Car tu serais là ! Oh ! tout, tout, mais qu’elle ouvre les yeux une seule

fois ! Pour un instant, pour un seul ! Qu'elle me regarde comme tantôt, debout devant moi, quand elle me jurait d'être une femme fidèle ! Oh ! elle aurait tout compris d'un seul regard !

Ô nature ! ô hasard ! Les hommes sont seuls sur la terre. Je crie comme le héros russe : « Y a-t-il un homme vivant dans ce champ ? » Je le crie, moi qui ne suis pas un héros, et personne ne me répond… On dit que le soleil vivifie l'Univers. Le soleil se lèvera, et, regardez ! n'y a-t-il pas là un cadavre ? Tout est mort ; il n'y a que des cadavres ! Des hommes seuls, et autour d'eux, le silence, voilà la terre !

« Hommes, aimez-vous les uns les autres ! » Qui a dit cela ? La pendule frappe les secondes indifféremment, odieusement ! Deux heures après minuit !… Ses petites bottines sont là, près du lit, comme si elles l'attendaient…

Non, franchement !… demain, quand on l'emportera, qu'est-ce que je deviendrai ?

DÉCEMBRE

I

ENCORE L'AFFAIRE SIMPLE ET COMPLIQUÉE

Vous vous rappelez cette Catherine Prokofieva Kornilova, cette marâtre qui, au mois de mai dernier, par dépit contre son mari, jeta par la fenêtre sa petite belle-fille, âgée de six ans. On s'est souvenu de cette affaire, surtout parce que la fillette, précipitée d'un quatrième étage, ne s'est rien cassé, rien abimé et se trouve aujourd'hui dans un état de santé excellent.

Je ne vais pas recommencer mon article ; peut-être mes lecteurs ne l'ont-ils pas oublié complètement. Je répéterai seulement que cette affaire m'avait paru extraordinaire et qu'on l'avait, selon moi, envisagée à un point de vue un peu trop *simple*.

La malheureuse criminelle était enceinte et irritée par les reproches de son mari. Mais son désir de vengeance n'était peut-être pas la cause principale du crime. Pour moi, l'état morbide de la coupable devait surtout être pris en considération. Elle avait dû connaître ces étranges crises dont souffrent les femmes enceintes, ces crises qui ressemblent à des accès de folie et qui poussent, parfois, à la perpétration d'actes abominables. Je donnais cet exemple d'une dame de

Moscou qui, à une certaine époque de ses grossesses, succombait toujours à de folles tentations de voler. Elle gardait son discernement, mais ne pouvait résister à sa manie.

Quand j'écrivis ces choses, il y à deux mois, j'avais le plus grand désir de faire apporter, si cela était possible, quelque adoucissement à la peine de la Kornilova, mais je ne croyais guère y parvenir. Je ne cachais pas qu'à mon avis, après tant d'acquittements scandaleux de crimes prouvés, conscients et abominables, on aurait bien pu acquitter aussi la Kornilova. (Quelques jours à peine après la condamnation de cette malheureuse malade aux travaux forcés et à la déportation à vie en Sibérie, une meurtrière, la Kirilova était acquittée.)

Après avoir exposé le cas de cette pauvre femme, âgée de vingt ans, et arrivée à la dernière période de la grossesse, je me laissai aller à rêver à ce qui pourrait lui arriver. Vous vous rappelez que je la voyais déjà, peut-être, réconciliée avec son mari qui, malgré son droit absolu de se remarier quand il lui plairait, visitait, sans doute, la coupable dans sa prison. Je me figurais qu'ils pleuraient ensemble ; que la petite victime, oublieuse du crime de sa belle-mère, lui prodiguait ses caresses en toute sincérité. J'avais même été jusqu'à imaginer la scène de la séparation, dans la gare du chemin de fer. Selon moi, ils ne pouvaient point ne pas se pardonner mutuellement, non seulement parce que le sentiment chrétien devait les y pousser, mais encore parce qu'un obscur instinct pouvait leur dire que, peut-être, *n'y a-t-il pas là crime du tout*, rien qu'un acte involontaire, inexplicable, permis par Dieu pour le châtiment de leurs péchés.

Sous l'impression de ce que j'avais écrit, je fis tout mon

possible pour voir la Kornilova, avant son départ de la prison. J'avoue que j'attachais un grand intérêt à savoir si je ne m'étais pas trompé dans mes imaginations de romancier. Et justement, une circonstance me permit d'aller visiter la Kornilova. Je fus tout surpris de voir que mes rêves s'étaient trouvés presque conformes à la réalité. Le mari vient bien lui rendre visite dans sa prison ; ils pleurent tout deux, se lamentent l'un sur l'autre, se pardonnent réciproquement. La fillette serait venue m'a dit la Kornilova elle-même, si elle n'était pas interne dans un pensionnat. Je ne pourrais pas raconter tout ce que j'ai appris sur cette malheureuse famille, — des volumes et des volumes. — Je me suis, certes, trompé sur quelques détails. Kornilov, bien que paysan, s'habille à l'européenne ; il est beaucoup plus jeune que je ne croyais ; il est employé dans mue imprimerie de l'État et reçoit des appointements relativement considérables, qui le font bien plus riche que je ne supposais. Quant à la femme, elle était couturière, continue à coudre dans sa prison et gagne aussi pas mal d'argent. Ils ne sont donc pas aussi préoccupés que je me le figurais, du « thé et du sucre pour le voyage »… Quand j'ai vu la Kornilova pour la première fois, elle venait d'accoucher, non pas d'un fils, mais bien d'une fille, quelques jours auparavant. Somme toute, mes erreurs ont été peu importantes ; le fond demeure vrai.

La Kornilova se trouvait, en raison de ses couches récentes, dans une section spéciale ; elle avait une chambre à part. Sur son lit, était l'enfant nouveau-né, qu'on avait baptisé la veille.

J'ai gardé une impression très consolante de cette section des femmes. Les relations des surveillantes avec les

prisonnières étaient empreintes d'une grande bienveillance. J'ai vu plusieurs cellules, où des criminelles allaitaient leurs enfants. J'ai été témoin des soins et des égards qui leur étaient prodigués.

À ma première visite, j'ai passé vingt minutes avec la Kornilova. C'est une jeune femme d'aspect très agréable, au regard intelligent. Au début, elle semblait un peu étonnée de ma venue, puis elle comprit que je m'intéressais à elle et se montra tout à fait franche avec moi. Elle n'est pas très parleuse, mais ce qu'elle dit, elle le dit fermement, nettement ; on voit qu'elle est sincère ; rien de doucereux, d'insidieux, chez elle. Elle parlait avec moi, non comme avec un étranger, mais comme avec l'un des siens. Elle était encore sous l'influence de ses couches récentes et des émotions du jugement. Elle était excitée et se mit à pleurer en pensant à un témoignage mensonger que l'on avait fait sur elle. L'un des témoins lui prêtait, aussitôt après le crime, des paroles qu'elle affirme n'avoir jamais prononcées. Elle était navrée de la calomnie, mais s'expliquait sans haine et s'écria simplement : « C'était mon destin ! »

Quand je me mis a lui parler de sa petite fille, nouvellement née, elle sourit aussitôt :

— Hier, nous l'avons baptisée.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Catherine.

Ce sourire de la mère condamnée aux travaux forcés et regardant son enfant, née dans la prison, peu de temps après le verdict, qui la condamnait en même temps que la coupable, ce

sourire a produit en moi une impression étrange et pénible.

Je l’ai questionnée sur son crime, et le ton de ses réponses m’a plu par sa franchise. Elle, disait tout, clairement, sans tergiverser. Elle avoua sans ambages qu’elle était coupable de ce dont ou l’accusait. Ce qui me frappa c’est qu’elle ne chargea aucunement son mari, bien au contraire. Alors, mon Dieu ! comment tout cela s’est-il accompli ! Elle me raconta de quelle façon elle avait commis son crime : « … Oui, j’ai voulu le mal, me dit-elle, mais c’était absolument comme si ma volonté n’avait plus été à moi, comme si elle eût été la volonté de quelqu’un d’autre… » Elle s’était rendue au commissariat très sciemment ; toutefois, il lui semblait qu’elle ne voulait pas y aller, qu’on la forçait à s’y rendre. Elle ne sait pas comment elle y arriva ; mais, dès son entrée, elle se dénonça elle-même.

La veille de cette visite, j’avais appris que le défenseur de la Kornilova, M. L…, avait signé un pourvoi en cassation, de sorte qu’il restait encore quelque espoir, bien faible il est vrai. Mais moi, j’avais encore un autre espoir, dont je ne parlerai pas actuellement, mais que je dis à la condamnée, au moment de mon départ. Elle m’écouta sans paraître croire beaucoup au succès de ce que je désirais faire faire, mais elle a cru de toute son âme à l’intérêt que je lui portais et m’en a remercié. À la question que je lui posai, pour savoir si je pouvais lui être immédiatement utile, elle répondit, devinant toute de suite ce dont je parlais, que l’argent ne lui manquait pas, et le travail pas davantage. Elle ne se montra aucunement froissée de mon interrogation à ce sujet.

Deux autres fois, je fus la voir. Entre autres choses, je lui parlai exprès de l’acquittement de la Kirilova, qui fut prononcé

quelques jours après sa condamnation, à elle, la Kornilova. Elle ne montra aucune velléité de s'en indigner. Évidemment, elle se regardait elle-même comme une très grande coupable. En l'observant avec attention, j'ai remarqué au fond de ce caractère de femme, une grande égalité d'humeur, un curieux esprit d'ordre et, — ce qui m'a surtout intéressé, — une certaine dose de gaité naturelle. Néanmoins, il est clair qu'elle souffre de ses souvenirs, que c'est avec une peine sincère et profonde qu'elle regrette de n'avoir pas aimé sa petite belle-fille, de l'avoir battue, quand son mari lui avait reproché de ne pas agir comme sa première femme. Une pensée qui la trouble beaucoup, c'est que son mari peut se remarier ; ce qui la rassure, c'est que Kornilov, lui a dit récemment qu'il ne pouvait guère songer au mariage en de pareilles circonstances. Alors c'est elle-même qui lui parle de cela, pensai-je. Elle comprend très bien, qu'après le verdict prononcé contre elle, son mari n'est plus son mari ; que le mariage est dissous par le fait même de sa condamnation. Ils doivent avoir des causeries bien tristement curieuses, me dis-je encore.

Pendant ces visites, il m'arriva de parler de la Kornilova avec quelques surveillantes et aussi avec Mme A. P. B. la directrice adjointe de la prison. Je pus me rendre compte qu'elle était sympathiques à toutes ces dames. Mme A. P. B. me raconta qu'à son entrée dans la maison, la Kornilova était une tout autre femme, grossière, mal embouchée, sauvage. Au bout de deux ou trois semaines elle était devenue telle que je la voyais. Cette particularité m'eût paru très grave pour l'accusation, si le verdict n'eût été prononcé.

Mais plus récemment j'ai appris que le verdict des jurés était

cassé, que l'affaire sera jugée à nouveau par une autre section du tribunal, avec le concours des jurés comme auparavant. Si bien que voici de nouveau la Kornilova simplement accusée et non plus condamnée, forçate ; elle redevient la femme légitime de son mari. L'espoir luit encore une fois pour elle. Dieu veuille que cette jeune âme, qui a déjà tant souffert, ne soit pas définitivement brisée par une nouvelle condamnation ! On n'a pas le droit de bouleverser ainsi une âme humaine. Ce serait aussi cruel que le fait de détacher un homme qui attend d'être fusillé, de lui donner l'espoir, de lui ôter le bandeau qui recouvre ses yeux, de lui montrer de nouveau le soleil, puis de le rattacher cinq minutes après en face des fusils rebraqués. N'accordera-t-on aucune attention à cette circonstance que l'accusée était enceinte lors de l'accomplissement de son crime ? L'accusation mettra en avant un argument très grave : La coupable, dira-t-elle, a agi avec discernement. Mais que vient faire le discernement ici ? La conscience pouvait être lucide mais incapable de lutter contre un désir fou, sauvagement impulsif, de commettre un acte violent. Si elle n'avait pas été enceinte elle aurait pensé au moment de la colère : « Méchante fille ! Je voudrais te jeter par la fenêtre ! » mais ne l'eût pas fait. Dans l'état de *grossesse* elle subit l'impulsion et fit ce à quoi elle pensait au moment où elle y pensait ; elle ne put résister à son envie morbide.

Voyez, elle est la première a s'accuser, à aggraver son cas. La veille, elle eût, dit-elle, jeté la petite par la fenêtre, si son mari ne l'eût pas retenue. Il est arrivé quelque chose d'anormal. Réfléchissez un peu. Elle regarde par la fenêtre, le crime commis ; l'enfant s'est évanouie ; elle la croit morte.

Elle s’habille et va se dénoncer. Qui ou quoi l’y forçait ? Y avait-il des témoins qui pouvaient la voir au moment où elle faisait tomber l’enfant dans le vide ? Pourquoi n’eût-elle pas dit que l’enfant était tombée par accident ? Au retour du mari elle aurait raconté le malheur ; personne ne l’aurait accusée ; elle se serait vengée sans avoir eu rien à craindre. Même si elle avait pu se rendre compte que l’enfant n’était pas morte et l’accuserait plus tard, de quoi se serait-elle effrayée ? Qui eût accordé la moindre importance au témoignage d’une enfant de six ans racontant qu’on l’avait prise par les pieds pour la précipiter du quatrième étage ? Mais le premier médecin-expert venu aurait dit qu’au moment de la chute, la petite avait pu s’imaginer, sans raison, que les choses s’étaient passées comme elle le racontait ; qu’il s’agissait d’une impression nerveuse.

Pourquoi donc la coupable est elle allée se dénoncer ? On nous répondra qu’elle était au désespoir : qu’elle voulait « en finir d’une façon ou d’une autre ». En effet, il est impossible de trouver une autre explication ; mais cela même ne démontre-t-il pas le bouleversement de l’âme de cette malheureuse, *enceinte*, disons-le encore une fois. Ses propres paroles sont assez caractéristiques. « Je ne voulais pas aller au commissariat et j’y suis arrivée je ne sais trop comment. » C’est-à-dire qu’elle agissait comme dans le délire, comme poussée par une volonté étrangère. D’autre part, le témoignage de Mme A. P. B. explique bien des choses. On nous dit que la Kornilova était, à son arrivée en prison, méchante, grossière, et qu’au bout de trois semaines se révéla en elle un être tout différent, timide, doux et tranquille. Pourquoi ? Parce que,

terminée une certaine période de la grossesse, la période où la volonté était malade, la période de la «’folie sans folie », l’état morbide se dissipa et qu’apparut un être nouveau, inoffensif et pacifique.

Supposons qu’on la condamne encore au bagne, qu’on désespère encore cette pauvre femme si jeune, qui commence à peine à vivre et se trouve prisonnière et affligée d’un nourrisson ; que s’ensuivra-t-il ? Son âme se corrompra, deviendra féroce et cruelle. Quand le bagne a-t-il jamais amendé personne ? Je le répète comme il y a deux mois : il vaut mieux se tromper par trop de clémence que par trop de rigueur. Acquittez cette malheureuse et que son âme ne se perde pas. Elle a longtemps à vivre, cette jeune femme ; il y à de bons germes en elle, ne les étouffez pas. À présent, la leçon terrible qu’elle a reçue peut la détourner à jamais du mal et développer ces bons germes.

Supposez même que son cœur soit mauvais et aride, la clémence peut l’adoucir ; mais je vous assure qu’il n’est ni aride ni mauvais. Je ne suis pas le seul à en témoigner. Est-il donc impossible de l’acquitter, de courir le risque de l’acquitter ?

II

LA MORALE TARDIVE

Le numéro d’octobre de mon *Carnet* m’a valu quelques soucis. Il contenait un petit article, une espèce de confession d’un suicidé. Quelques amis, de ceux dont je respecte le plus l’opinion, m’ont loué de cet article, mais ont paru partager mes doutes à son sujet. Ils m’ont dit que j’avais, en effet, bien trouvé les arguments que pouvait employer pour sa justification un homme qui va se tuer. Mais ils ont éprouvé une sorte de malaise. Le but de cet article serait-il compréhensible pour tous ? Ces lignes ne pouvaient-elles pas produire une tout autre impression que celle qu’elles voulaient faire naître ? Quelques individus qui ont déjà souffert du désir du suicide ne s’affermiraient-ils pas, après les avoir lues, dans leurs déplorables projets ? En un mot on m’a exprimé les doutes mêmes que j’avais senti surgir en moi après avoir écrit cette pseudo-confession ? Pour conclure, on me conseilla d’expliquer mon article et de compléter mes commentaires par la morale qu’il convenait d’en tirer.

J’y consentis très facilement. Mais je dois dire qu’au moment même où j’écrivais l’article, son but m’avait paru si clair que j’avais eu honte d’y ajouter une morale.

Un écrivain a fait une remarque très juste. Autrefois on avait honte, dit-il, de paraitre ne pas comprendre certaines choses. On semblait, croyait-on, convenir ainsi de son manque d’intelligence. Aujourd’hui, au contraire, la petite phrase : « Je

ne comprends pas » est à l’ordre du jour. On la prononce même avec une espèce de fierté, d’un ton d’importance. On se dresse une sorte de piédestal à l’aide de cette petite phrase et chose comique, on ne rougit aucunement de s’en être offert un à si bon compte. C’est un indice de profondeur que de dire a présent : « Je ne comprends rien à Raphaël », ou bien : « J’ai lu toutes les œuvres de Shakespeare et n’y ai rien trouvé de si étonnant ! » En parlant ainsi on a accompli une sorte d’exploit moral. Shakespeare et Raphaël ne sont peut-être pas les seuls à subir ce genre d’incompréhension.

Cette observation, que j’ai reproduite quant au sens, mais en en changeant peut-être les termes, me parait assez juste. En vérité la fierté des ignorants devient chose démesurée. J’ai remarqué que même en matière littéraire, même dans l’appréciation des détails de la vie privée, on se spécialise de plus en plus. La compréhension générale n’est plus de mode.

Je vois, des gens discuter l’écume aux lèvres à propos d’un écrivain qu’ils avouent n’avoir jamais lu : « Ce littérateur, diront-ils plus tard, n’entre pas dans mon genre d’idées ; il n’écrit que des bêtises ; je ne lis pas de pareils bouquins ! » Cette intolérance est bien de notre temps, surtout de ces vingt dernières années. Elle s’étale avec une bravoure impudente. On voit des hommes d’une instruction nulle se moquer de gens instruits, à leur nez, à leur barbe. Tout se *simplifie* exagérément, comme je le disais plus haut.

Par exemple le sentiment de l’allégorie, de la métaphore, commence à se perdre, généralement parlant. On ne comprend plus davantage la plaisanterie, l’humour, — et ceci, selon la très juste appréciation d’un écrivain allemand, — est un des

plus forts indices de l'abaissement mental d'une époque. De nos jours nous assistons au règne des gens lugubres et obtus. Vous croyez que je ne parle que des jeunes et des libéraux ? J'en dis autant pour les vieillards et les conservateurs. Comme pour imiter les jeunes (qui ont, d'ailleurs, des cheveux gris), apparurent, il y a vingt ans environ, des conservateurs bizarres et simplistes, vieillards fougueux et irrités qui ne voulaient rien comprendre à la génération nouvelle. Leur simplicité. leur simplisme ; dépassaient en inintelligence les nobles incompréhensions des « hommes nouveaux » les plus obtus. Du reste, il parait que je me suis singulièrement égaré en condamnant le simplisme.

À peine eus-je publié l'article dont je parlais tout à l'heure, que je fus littéralement inondé de lettres : « Que voulez-vous-dire ? » me demandait-on. « Excusez-vous donc réellement le suicide ? » Quelques-uns paraissaient ravis de me voir, suivant eux, l'excuser. Et voici que, ces jours derniers, un écrivain, N. P., m'envoya un article de lui, paru dans une revue de Moscou. l a *Distraction*. Comme je ne reçois pas ordinairement cette *Distraction*, j'attribue l'envoi de l'article à l'aimable auteur. Il condamne ma prose et la raille.

« J'ai reçu, écrit-il, le numéro d'octobre du *Carnet d'un écrivain*. Je l'ai lu et suis demeuré pensif. Il y a d'excellentes choses dans ce fascicule ; d'autres, beaucoup d'autres, sont *étranges* et nous en exprimerons brièvement notre étonnement. À quoi bon, par exemple, insérer dans ce fascicule, le « raisonnement d'un suicidé par ennui » ? Je ne comprends pas la raison de cette publication. Ce *raisonnement*, si l'on peut appeler ainsi des paroles délirantes d'homme à moitié fou, est

connu depuis longtemps. Il est un peu paraphrasé, comme de juste.

« Sa réapparition *de nos jours*, dans le carnet d’un écrivain comme Dostoïevsky, fait l’effet d’un anachronisme un peu ridicule. Nous sommes dans un siècle aux idées *de fer*, aux opinions positives, dans le siècle de « la vie à tout prix ». Bien entendu, il y a encore des suicides avec ou sans raisonnement, mais on ne fait plus attention à ces « héroïsmes mesquins ». C’est vraiment trop bête ! Il y eut un temps où le suicide, surtout le suicide « avec raisonnement » avait ses panégyristes ; mais ce temps pourri est loin de nous, et il n’y a pas lieu de le regretter.

« Comment pleurer sur un suicidé qui meurt en raisonnant comme le *Carnet* de M. Dostoïevsky ? C’est un égoïste grossier, l’un des membres les plus nuisibles de la société humaine. Il ne peut donc même pas faire sa stupide besogne sans faire parler de lui ? Il avait le droit de mourir sans aucun raisonnement. »

Quand j’eus lu cette page, je demeurai désolé. Mon Dieu ! faudra-t-il que j’aie beaucoup de lecteurs de la force de N. P., qui s’imagine que j’ai inventé mon suicidé à seule fin de le faire plaindre par lui ? Naturellement l’opinion de N. P. n’a pas une importance capitale, mais N. P. représente une catégorie d’esprits, toute une collection de Messieurs comme lui ; il est le type de ces hommes aux « opinions de fer », dont il parle dans son article ! Cette collection d’individus en fer me fait peur. Je m’inquiète peut-être trop de tout cela, mais je dois dire franchement que je n’aurais peut-être pas répondu, non par mépris, mais par manque de place, si je n’avais tenté de

répondre à mes propres doutes. C’est à moi que je réponds. Ajoutons donc une morale à l’article d’octobre ; comme cela ma conscience sera tranquille.

III

DES AFFIRMATIONS SANS PREUVES

Mon article touche à l'idée la plus haute sur la vie humaine, au besoin, à l'indispensabilite de la croyance à l'immortalité de l'âme. J'ai voulu dire que sans cette croyance la vie humaine devient inintelligible et insupportable. Il me semble que j'ai énoncé clairement la formule du suicide logique.

Mon suicidé ne croit pas à l'immortalité de l'âme. Il s'explique à ce sujet dès le début de l'article. Peu à peu, en pensant que l'existence n'a pas de but, pris de haine contre l'inertie muette de ce qui l'entoure, il arrive à cette conviction que la vie humaine est une absurdité. Il devient, pour lui, clair comme le jour que ceux-là seuls, parmi les hommes, peuvent consentir à vivre, qui sont pareils aux animaux et satisfont des besoin purement bestiaux. Ils s'arrangent, ceux-la, de vivre pour « manger, boire et dormir », comme les brutes, « pour construire leur gite et procréer des petits ». Bâfrer, ronfler et faire des ordures, cela séduira encore longtemps l'homme et l'attachera à la terre, mais moi, l'homme du type supérieur, s'entend. Pourtant ce sont toujours des hommes de type supérieur qui ont régné sur la terre, et les choses ne s'en sont pas moins passées de la même façon.

Mais il y à une parole suprême, une pensée suprême, sans lesquelles l'humanité ne peut vivre. Souvent la parole est prononcée par un homme pauvre, sans influence, persécuté, même. Mais la parole prononcée et la pensée qu'elle exprime

ne meurent pas, et plus tard, malgré le triomphe apparent des forces matérielles, la pensée vit et fructifie.

N. P. écrit que l'apparition d'une telle confession dans mon *Carnet* est un anachronisme ridicule, parce que nous sommes, à présent, dans le siècle des « opinions de fer », des idées positives, dans le siècle de « la vie à tout prix ». C'est sans doute pour cela que les suicides ont tant augmenté dans la classe intelligente et cultivée. J'affirme à l'honorable N. P. et à tous ses semblables que le fer des opinions se change en duvet quand l'heure est venue. Pour moi, l'une des choses qui m'inquiètent le plus quand je songe à notre avenir, c'est justement le progrès du manque de foi. L'incroyance en l'immortalité de l'âme s'*enracine* de plus en plus, ou, pour mieux dire, il y a, de nos jours, une indifférence absolue pour cette idée suprême de l'existence humaine : l'immortalité. Cette indifférence devient comme une particularité de notre haute société russe. Elle est plus évidente chez nous que dans la plupart des pays de l'Europe. Et sans cette idée suprême de l'immortalité de l'âme humaine, ne peuvent exister ni un homme, ni une nation. Toutes les autres hautes idées dérivent de celle-là.

Mon suicidé est un propagateur passionné de son opinion : la nécessité du suicide ; mais il n'est ni un indifférent, ni un « homme de fer ». Il souffre vraiment ; je crois l'avoir fait comprendre. Il n'est que trop évident pour lui qu'il ne peut vivre ; il ne sait que trop qu'il a raison et qu'on ne peut le réfuter. À quoi bon vivre. s'il a conscience qu'il est abominable de vivre d'une vie animale. Il se rend bien compte qu'il y a une harmonie générale ; sa conscience le lui dit, mais

il ne peut s’y associer. Il ne comprend pas… Où donc est le mal ? En quoi s’est-il trompé ? Le mal est dans la perte de la foi en l’immortalité de l’âme.

Il a pourtant cherché de toutes ses forces l’apaisement et la réconciliation avec ce qui l’entoure. Il a voulu les trouver dans l’« amour de l’humanité ». Mais cela encore lui échappe. L’idée que la vie de l’humanité n’est qu’un instant, que tout, plus tard, se réduira à *zéro*, tue en lui l’amour même de l’humanité. On a vu dans des familles malheureuses et dénuées les parents prendre leurs enfants en horreur, parce qu’ils souffraient trop de la faim, ces enfants aimés d’eux ! *La conscience de ne pouvoir parier aucun secours à l’humanité qui souffre peut changer l’amour que vous aviez pour elle en haine contre cette humanité.* Les Messieurs aux « opinions de fer » n’ajouteront pas foi à mes paroles, bien entendu. Pour eux l’amour pour l’humanité et son bonheur, tout cela est à si bon compte, si bien organisé, que ce n’est plus la peine d’y penser. Et je désire les faire rire pour tout de bon. Je déclare donc que l’amour de l’humanité *est tout à fait impossible sans une croyance à l’immortalité de l’âme humaine.* Ceux qui veulent remplacer cette croyance par l’amour pour l’humanité déposent dans l’âme de ceux qui ont perdu la foi un germe de haine contre l’humanité. Que les sages aux « opinions de fer » haussent les épaules en m’entendant exprimer un pareil avis. Mais cette pensée est plus profonde que leur sagesse, et un jour elle deviendra un axiome.

J’affirme même que l’amour pour l’humanité est en *général* peu compréhensible, voire insaisissable pour l’âme humaine. Seul, le sentiment peut le justifier, et ce sentiment n’est

possible qu'avec la croyance en l'immortalité de l'âme. (Et encore sans preuves.)

En somme, il est clair que sans croyances le suicide devient logique et même inévitable pour l'homme qui s'est à peine élevé au-dessus des sensations de la bête. Au contraire ; l'idée d'immortalité de l'âme, en promettant la vie éternelle, attache l'homme plus fortement à la terre. Il semble qu'il y ait ici une contradiction. Si, outre la vie terrestre, nous en avons encore une céleste, pourquoi faire un si grand cas de celle d'ici-bas ? Mais ce n'est qu'avec la foi dans son immortalité que l'homme s'initie au but raisonnable de sa vie sur la terre. Sans la conviction en l'immortalité de l'âme, l'attachement de l'homme pour sa planète diminue, et la perte du sens suprême de la vie mène incontestablement au suicide. Et si la croyance en l'immortalité est si nécessaire à la vie humaine, c'est qu'elle est un état normal de l'humanité, et c'est une preuve que l'immortalité existe. En un mot, cette croyance est la vie elle-même et la première source de vérité et de conscience réelle pour l'humanité.

Voilà quel était le but de mon article, la conclusion à laquelle je désirais que chacun arrivât quand je l'écrivis.

IV

ANECDOTE SUR LA VIE ENFANTINE

Je veux raconter ceci pour ne pas l’oublier :

Une mère demeure avec sa fille, âgée de douze ans, dans un faubourg de Pétersbourg, bien en dehors de l’agglomération principale. La famille n’est pas riche, mais la mère gagne sa vie en travaillant, et la fillette fréquente une école de Pétersbourg. Chaque fois qu’elle se rend à l’école ou revient chez elle, elle prend place dans un omnibus qui va de Gostinoï Dvor jusqu’auprès de sa maison.

Et voici qu’il y à deux mois, alors que l’hiver fit si brusquement son apparition, la mère s’aperçut que sa fille Sacha n’étudiait plus ses leçons et le fit observer à la petite :

— Oh ! maman, ne t’inquiète pas, répondit cette dernière, j’ai tout préparé déjà ; je suis en avance d’au moins une semaine.

— Si c’est ainsi, c’est bien.

Le lendemain, Sacha alla à l’école, mais à six heures du soir, le conducteur de l’omnibus apporta à la mère un mot ainsi conçu :

« Ma chère petite mère, j’ai été toute la semaine une très vilaine fille. J’ai eu trois zéros pour mes leçons ; je t’ai trompée tout ce temps-là. J’ai honte de rentrer et ne reviendrai plus chez toi. Pardonne-moi, ma chère maman, pardonne-moi. Ta Sacha. »

On peut imaginer l’affreuse inquiétude de la mère. Elle voulut abandonner ses occupations et courir à la recherche de Sacha. Mais où ? et comment ? Une personne amie s’offrit d’elle-même à faire toutes les démarches nécessaires, s’en fut prendre des renseignements à l’école, chez toutes les connaissances et courut toute la nuit. La crainte que Sacha repentante revint chez elle et repartit en ne trouvant pas sa mère, décida cette dernière à rester dans sa maison et à se fier au zèle du bienveillant ami. Si Sacha n’était pas retrouvée le matin, on irait faire une déclaration à la police. Demeurée seule, la mère passa quelques heures pénibles, que l’on peut se figurer.

Et, raconte la mère, vers dix heures du soir, j’entendis sur la neige de la cour de petits pas bien connus ; les mêmes pas montèrent l’escalier. La porte s’ouvrit et entra Sacha.

— Maman ! maman ! Comme je suis heureuse d’être revenue chez toi !

Elle joignait ses petites mains, dont elle se couvrit la figure ; puis elle s’assit sur le lit, mais dans quel état de fatigue !

Àprès les premières exclamation de joie, la mère ne voulut pas faire tout de suite des reproches…

— Ah ! maman ! reprit la fillette, quand je t’ai menti hier au sujet des leçons, je me suis décidée tout de suite à ne plus aller à l’école et à ne plus revenir ici ! Puisque je n’irais plus à l’école, je serais forcée de te tromper tous les jours quand je te dirais y aller !

— Mais que voulais-tu devenir ?

— Je pensais que je marcherais toute la journée par les rues.

Mon vêtement fourré est chaud et si j’avais trop froid, j’irais dans un passage couvert. Au lieu de dîner, tous les jours, je me serais acheté un petit pain. Pour boire, je n’aurais pas été embarrassée : il y a de la neige, maintenant. Un petit pain m’aurait suffit pour un jour. J’ai quinze kopeks et un petit pain vaut trois kopeks. J’avais cinq jours d’assurés.

— Et après ?

— Je ne sais pas. Je n’ai pas pensé à après.

— Et où aurais-tu passé la nuit ?

— J’y avais songé. Quand il aurait fait noir, j’aurais été à la gare du chemin de fer, mais loin, sur la voie, où il ne passe plus personne. Il y a des quantités de wagons garés qui ne partent pas tout de suite. Je me serais cachée dans l’un de ces wagons et j’y aurais dormi jusqu’au matin. Alors, ce soir, j’ai été la-bas, là-bas, sur la voie, la où l’on ne rencontre plus de monde ; j’ai vu des wagons garés tout différents de ceux qui sont pour les voyageurs. J’en ai choisi un ; j’y suis montée, mais à peine étais-je sur le marchepied qu’un gardien est apparu et m’a crié :

— Où entres-tu ? Ce sont des wagons où on transporte des morts !

Dès que j’ai entendu cela, j’ai sauté à bas et me suis sauvée. Le gardien me poursuivait en hurlant : « Qu’est-ce que tu cherches par ici ? » J’ai couru, couru ! Je me suis retrouvée dans une rue où j’ai aperçu une maison en construction. Elle n’avait pas encore de portes ; rien que des planches qui bouchaient les ouvertures. J’ai trouvé un endroit où l’on pouvait passer entre les planches ; j’ai suivi un mur à tâtons ;

j’ai trouvé un coin où il y avait par terre un tas de bois sec et lisse. Je me suis couchée dessus. Mais à peine étais-je étendue que j’ai entendu parler tout bas, très près de moi. Je me suis levée et d’autres voix ont parlé et il m’a semblé que des yeux me regardaient, dans la nuit, j’ai eu affreusement peur et me suis encore enfuie. Quand j’ai été dans la rue, des gens m’ont appelé de la maison en construction que je croyais vide !

J’étais déjà fatiguée, si fatiguée ! J’ai suivi des rues ; des gens allaient et venaient. Je ne savais pas quelle heure il pouvait être. Tout à coup, je me suis trouvée sur la Perspective Nevsky, près du Gostinoï, et je me suis mise à pleurer : « Ah ! me disais-je, si je rencontrais quelqu’un de bon, un « bon monsieur qui aurait pitié d’une pauvre fillette qui ne sait où se réfugier pour la nuit ! Je lui avouerais tout, et je serais peut-être recueillie pour ce soir ! » Tout en pensant à cela, je marche toujours, et voici que j’aperçois notre omnibus qui partait pour son dernier voyage. Je le croyais bien loin depuis longtemps.

— Ah ! ai-je pensé ! Je veux aller chez maman ! Je suis montée dans l’omnibus et, comme je suis contente d’être chez toi ! Jamais je ne te tromperai plus et j’apprendrai bien mes leçons. Ah ! maman ! ah ! maman !

Je l’ai questionnée, ajouta la mère : « Sacha, est-ce bien toi qui as trouvé toute seule cette belle idée de ne plus aller à l’école et de vivre dans la rue ?

— Vois-tu, maman, il y a longtemps que j’ai fait la connaissance d’une fille de mon âge, mais qui va à une autre école. Croirais-tu qu’elle n’y va presque jamais ? Elle dit que l’école est très ennuyeuse et la rue très gaie. Moi, m’a-t-elle raconté, dès que je suis hors de la maison, je marche, je

marche. Il y a quinze jours que je n'ai mis le pied à l'école. Je regarde les vitrines des magasins ; je me promène dans les passages — jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où il me faut rentrer chez moi. — Quand j'ai su cela, j'ai pensé : Je voudrais bien en faire autant ! et j'ai été dégoûtée de l'école plus qu'avant. Mais je n'ai eu aucune intention précise jusqu'à hier soir, après t'avoir menti. Je me suis alors décidée a faire ce que j'ai fait. »

Cette anecdote est authentique. Naturellement, la mère a pris des mesures. Quand on m'a raconté la chose, j'ai pensé qu'il ne serait aucunement inutile de la faire figurer dans mon « carnet ». On va me dire que c'est un cas unique et que, sans doute, il s'agit d'une gamine très stupide. Mais je sais que la fillette est loin d'être bête. Je sais aussi que dans ces âmes jeunes, après la première enfance, mais à une époque où les moutards sont encore absolument inexpérimentés, il peut naître un tas de rêveries plus ou moins malsaines. Cet âge (douze ou treize ans) est extrêmement intéressant, encore plus chez une fillette que chez un garçon. Mais, en fait de garçons, rappelez-vous cette nouvelle parue dans un journal d'il y à quatre ans. Trois collégiens s'étaient sauvés du gymnase avec l'intention d'aller en Amérique. On ne les avait rattrapés qu'à une certaine distance de la ville ; l'un d'eux était porteur d'un pistolet. Il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, il passait aussi bien des rêves et d'étranges fantaisies dans la cervelle des gamins et gamines, mais ceux d'aujourd'hui sont plus décidés. Leurs réflexions et leurs doutes durent moins. Autrefois, tels petits gaillards de cet âge méditaient de se sauver pour faire, par exemple, un voyage à Venise, dont ils avaient la tête farcie grâce à certains romans d'Hoffmann et de George Sand. (J'ai

eu un condisciple de ce genre.) Mais ils n’exécutaient pas leur projet et se contentaient de le confier à un camarade après en avoir obtenu le serment d’être discret. Ceux d’aujourd’hui exécutent ce que les autres se bornaient à rêver. Autrefois, certains sentiments de devoir, d’obligations envers la famille avaient beaucoup de puissance. Aujourd’hui, tout cela a perdu beaucoup de sa force.

L’essentiel, c’est que ce ne sont pas là du tout des cas isolés ; et ce ne sont pas des enfants stupides qui se permettent ces escapades. Cet âge, je le répète. est très intéressant et mériterait plus d’attention de la part des éducateurs.

Combien de choses terribles peuvent arriver à nos enfants ! Réfléchissez seulement à ce passage du récit que je reproduisais tout à l’heure, au moment où la fillette fatiguée se propose de tout raconter à un passant. À un « bon monsieur », par exemple, qui aura pitié d’une pauvre fillette qui ne sait où se réfugier pour la nuit. Pensez combien cette intention, qui atteste son innocence enfantine, est facile a réaliser, Chez nous, dans toutes les rues, « les bons messieurs » fourmillent. Mais après, le lendemain, que serait devenue la fillette ?… En admettant que le « bon monsieur » fût d’une espèce trop répandue aujourd’hui, c’était… la rivière ou la *honte d’avouer*… Supposons quelle eût préféré le honte d’avouer. Peu à peu elle se fût habituée au souvenir de cette honte et qui sait si, après avoir trop songé à ce qui lui était arrivé, elle n’aurait pas eu la fantaisie de chercher une nouvelle ; aventure du même genre ?… À douze ans ! On devine tout ce qui serait advenu par la suite !… Et cette autre fillette qui, au lieu d’aller a l’école, passe son temps aux vitrines des magasins et dans les

passages, et donne à la première gamine l'idée d'un nouvel emploi de son temps ? J'ai déjà entendu parler auparavant de jeunes garçons qui trouvaient que l'école était fastidieuse et que le *vagabondage* avait beaucoup de charme et de gaité. La propension au vagabondage est presque nationale, en Russie ; c'est encore un de ces penchants naturels qui nous distinguent du reste des Européens, un penchant qui devient plus tard une passion maladive, dont le premier germe a été contracté dès l'enfance. Je vois qu'il y a maintenant aussi des fillettes qui vagabondent, certes bien innocemment au début. Mais fussent-elles pures comme de petits êtres primitifs évoluant dans un paradis terrestre, elles n'échapperont pas à la « connaissance du bien et du mal », même si elles ne pêchent qu'en imagination. La rue est une école où l'on apprend vite ! L'essentiel, je le répète, c'est de songer a quel point est intéressant cet âge où l'innocence encore enfantine s'allie à une incroyable aptitude à recevoir des impressions, à une extraordinaire faculté de s'assimiler toute espèce d'expérience, bonne ou mauvaise. C'est ce qui rend si dangereuse et si critique cette période de la vie des adolescents.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

1877

JANVIER

UN RÊVE DE CONCILIATION EN DEHORS DE LA SCIENCE

Je vais commencer par émettre un principe qui peut donner naissance a de nombreuses controverses : « Chaque grand peuple croit et doit croire, s'il veut seulement vivre, que c'est en lui que se trouve le salut de l'humanité, qu'il n'existe que pour demeurer à la tête des nations, les unir dans le respect de sa gloire et les conduire, multitude pacifiée par son génie, vers le but définitif prescrit à toutes les collectivités d'hommes. »

J'affirme que telle a été la foi de toutes les grandes nations anciennes et modernes, et que, seule, cette foi à pu les mettre à même d'exercer, à tour de rôle, une décisive influence sur les destinées de l'humanité. Ce fut la croyance de la Rome antique ; plus tard celle de la Rome papale. Quand la France fut devenue la grande puissance catholique, elle pensa de même et, pendant deux siècles, se crut à la tête des peuples, au moins moralement, parfois aussi politiquement parlant, jusqu'à l'époque de ses récents revers. L'Allemagne, de son côté, caressa un rêve identique, et ce fut pour cela qu'elle opposa à l'autorité catholique la liberté de conscience et le libre examen. Je le répète, cela doit arriver plus ou moins à toutes les grandes nations au moment où elles sont à l'apogée de leur puissance. On me répondra que tout cela est inexact, et l'on tâchera de me confondre en me prouvant l'unanimité des savants et des penseurs de toute nationalité à déclarer que toutes les nations

européennes ont travaillé ensemble à l'établissement de la civilisation. Je me garderai bien de taxer de mauvaise foi l'affirmation de ces hommes illustres. Je dirai simplement que ces penseurs, sans vouloir tromper les autres, se sont abusés eux-mêmes et que, tout au fond de leur conscience, ils continuaient involontairement à croire, comme la masse des peuples, que leur nation, a chacun d'eux, avait toujours marché de l'avant tandis que les autres se contentaient de la suivre. La France, par exemple, a subi de grands revers, sa défaite l'a profondément atteinte. Pourtant elle continue a être persuadée qu'elle — et elle seule — sera le salut du monde grâce à la forme de socialisme qu'on a préconisée chez elle. Nous sommes convaincus que ce socialisme est faux et insensé, mais ce n'est pas de sa qualité qu'il s'agit, mais bien de l'influence qu'il exerce. Cette doctrine montre une surprenante vitalité ; ses partisans ne connaissent pas l'angoisse et le découragement qu'existent chez leurs compatriotes opposés aux idées nouvelles.

De l'autre côté du détroit, étudiez les Anglais, aristocrates ou plébéiens, lords ou travailleurs, savants ou ignorants. Vous ne tarderez pas à constater que n'importe quel Anglais à la prétention d'être Anglais avant tout, dans toutes les phases de sa vie privée, ou publique et s'imaginera que, s'il a quelque amour pour l'humanité en général, c'est uniquement parce qu'il est Anglais.

On me dira que, si l'on admet mon affirmation, une pareille fatuité nationale est humiliante pour les grands peuples ; que leur égoïsme rétrécit leur action et les transforme en grotesques hordes de chauvins. On ajoutera que des idées aussi

absurdement vaniteuses devraient être extirpées par la raison qui détruit les préjugés. Supposons un instant que vous ayez raison sous cette forme, mais considérons la question à un autre point de vue, et vous verrez que ce chauvinisme n'est nullement humiliant, mais bien plutôt tout le contraire. Qu'importe qu'un très jeune homme rêve de devenir plus tard un héros. Un semblable rêve peut être vaniteux, mais il sera plus vivifiant qu'un éternel idéal de prudence. Que pensez-vous d'un adolescent qui, dès l'âge de quinze ans, préfère à la gloire un bonheur paisible ? Croyez-moi, la vie du jeune homme animé de nobles ambitions sera, même après de grands malheurs et des désillusions, plus belle que celle de son sage ami d'enfance, ami de la tranquillité, même si le prudent, l'avisé, a toujours vécu comme un coq en pâte. La confiance en soi-même n'est aucunement immorale ; ce n'est pas toujours une vaine fatuité.

Il en est de même pour les nations. Tel peuple honnête, sage et prévoyant, dépourvu de tout enthousiasme, tel pays de marchands et d'impassibles constructeurs de vaisseaux, célèbre par ses richesses et sa méticuleuse propreté, n'ira jamais bien loin dans le domaine de la gloire et de l'intellectualité. Il fera peu pour la cause humaine.

La croyance que l'on peut régénérer le monde, la foi en la sainteté de son idéal, l'amour ardent de l'humanité seront toujours des gages de vie pour une nation, et seul un pays fort de ces enthousiasmes peut aspirer à une noble et haute existence. Le chevalier des anciennes légendes croyait que s'évanouiraient devant lui tous les obstacles, les fantômes, les monstres. que la victoire ne le déserterait jamais, qu'il

conquerrait le monde si seulement il observait son serment de « justice, chasteté et misère ». Vous direz que ce sont là chansons, ballades et romances desquelles Don Quichotte seul peut faire cas et que les lois de la vie réelle des nations ne s'accommodent pas de telles fadaises. Eh bien ! messieurs, je vous arrête là ; je vais vous prouver que vous êtes, vous-mêmes, des Don Quichotte qui souhaitez de régénérer l'humanité.

En effet, vous avez foi en l'universalité de l'espèce humaine, et moi comme vous. Vous avez foi en l'efficacité de son effort. Vous croyez qu'un jour viendra où, devant l'intelligence universelle, disparaîtront tous les obstacles et les préjugés, qui empêchent l'humanité de devenir une, oublieuse des anciens égoïsmes, des vieilles exigences de nationalité, où tous les peuples vivront fraternellement dans une parfaite harmonie. Qu'y a-t-il de plus beau, de plus noble que cette croyance ? Eh bien ! vous ne la trouverez développée à un tel degré chez aucun peuple européen. Chez nos voisins l'individualisme est trop accusé, trop tranché ; pour cela même ; si quelques-uns d'entre eux confessent une foi semblable, ce ne sera jamais que la plume à la main, dans leur cabinet de travail. Chez vous, chez nous les Russes, cette foi ne trouve aucun incrédule. Elle existe chez tous, du privilégié de l'intelligence et de la fortune au pauvre et au simple d'esprit. Et pourtant vous vous êtes figurés que tel parti, le vôtre, en avait le monopole, que les slavophiles, par exemple, n'étaient que slavophiles, rien de plus.

Croyez que les Slavophiles sont des partisans aussi ardents que vous pouvez l'être, de cette belle idée, — plus ardents

même sans aucun doute.

Qu’ont déclaré les fondateurs de leur doctrine ?

Ils professaient en termes clairs et précis que la Russie, appuyée sur tout le monde slave, dirait a l’Univers la plus haute parole qu’il puisse jamais entendre, que de cette parole naitrait l’union humaine universelle. L’idéal des slavophiles, c’est la fusion de tous par l’amour vrai, désintéressé. Ils veulent que la Russie en donne l’exemple qui, affirment-ils, sera suivi. Ce qu’il faut, c’est ne pas nous disputer d’avance au sujet des moyens a employer pour réaliser notre idéal ; ne pas nous chicaner bassement pour savoir si c’est votre système ou le nôtre qui l’emportera. Hâtons-nous de passer de l’étude à l’œuvre.

Mais ici nous rencontrerons un obstacle :

Nous ne sommes vis-à-vis de l’Europe que des dupes.

Comment avons-nous déjà essayé d’en venir a l’exécution de nos projets ? Nous avons commencé depuis longtemps, mais qu’avons-nous fait pour l’humanité universelle, c’est-à-dire pour le triomphe de notre idée ? Nous nous sommes livrés a un vagabondage sans but sérieux, à travers l’Europe, avec un désir de nous assimiler aux Européens tout au moins par l’aspect. Pendant tout le dix-huitième siècle, nous nous sommes surtout efforcés de nous imposer des goûts européens. Nous avons été jusqu’à nous astreindre à manger toutes sortes d’horreurs, sans sourcilier : « Voyez quel Anglais je suis ! je ne puis rien manger sans poivre de Cayenne ! » Vous croyez que je plaisante ? Pas le moins du monde. Je ne sais que trop qu’il était impossible de commencer autrement.

Avant même le règne de Pierre le Grand, sous les tzars moscovites et les patriarches orthodoxes, un jeune gommeux du Moscou d’alors s’avisa d’arborer l’habit à la française et de porter l’épée européenne au côté. Il était dans l’ordre des choses de débuter en méprisant ce qui était de chez nous ; en tout cas nous demeurâmes deux siècles entiers à ce cran de civilisation. Plus tard, nous fîmes une connaissance un peu plus intime avec nos voisins que nous ne différenciions guère les uns des autres. Nous avions surtout remarqué ce qui leur était commun à tous et il y avait pour nous un type général : le « type européen ». Cela est assez caractéristique. Ensuite nous nous sommes cramponnés à tout ce qui était civilisation occidentale. Nous croyions trouver la notre fameux « universel », — ce qui doit relier l’humanité entière, et ce à une époque où les Européens commençaient a douter d’eux-mêmes.

Nous avons applaudi avec enthousiasme a l’apparition de Rousseau et de Voltaire. Avec le Karamzine voyageur, nous nous sommes émus à la convocation des « États-Généraux » en 89, et quand les Européens d’avant-garde se lamentèrent de leurs rêves évanouis, de leurs illusions perdues, nous n’abandonnâmes pas nos croyances et tâchâmes même de consoler les Européens.

Les conservateurs les plus exagérés, les « blancs » les plus immaculée, en Russie, devenaient eu Europe des « rouges » furibonds. De même, vers la moitié de ce siècle, nous fûmes fiers de nous affirmer socialistes selon la formule française. Nous crûmes découvrir là un moyen de marcher vers notre but humanitaire. Nous primes pour une doctrine d’émancipation

humaine le système le plus égoïste, le plus inhumain, le plus faux et le plus désordonné au point de vue économique, le plus attentatoire à la liberté humaine. Mais cela ne nous troubla guère. Quand nous vîmes les plus profonds penseurs européens attristés et inquiets, nous les traitâmes de coquins et d'imbéciles avec la plus charmante désinvolture. — Nos gentilshommes campagnards vendaient leurs serfs, partaient pour Paris, où ils publiaient des revues socialistes, et nos Roudine mouraient sur les barricades. Nous avions tellement perdu contact avec l'élément national vrai que nous ne comprenions plus à quel point la doctrine socialiste est étrangère a l'âme du peuple russe, inapplicable au Russe. Mais à ce moment nous ne reconnaissions aucun « caractère » au peuple. Nous oubliâmes même de penser qu'il pouvait en avoir un. Nous nous figurions qu'il accepterait aveuglément n'importe quelle théorie imposée par nous. Mais il courait toujours chez nous les anecdotes les plus ridicules sur les moujiks. Nos hommes de « l'humanité universelle » demeurèrent des seigneurs pour leurs serfs bien longtemps après l'émancipation.

Les résultats de nos prouesses ne furent pas des plus heureux : l'Europe entière nous regarda avec une ironie peu déguisée et prit en pitié nos plus éminents penseurs. Les Européens ne voulurent pas plus qu'avant admettre que nous fussions des leurs. « Grattez le Russe. disaient-ils, et vous trouverez le Tartare. » Et cette opinion a encore force de loi :

Nous leur avons fourni un proverbe.

Plus nous avons, pour leur complaire, méprisé notre nationalité, plus ils nous ont dédaignés eux-mêmes. Nous nous humiliions devant eux, nous leur confessions timidement nos aspirations européennes, et eux, après nous avoir écoutés non sans hauteur, nous jetaient à la figure que nous les avions « mal compris ». Ils s'étonnaient que des Tartares aussi accusés que nous ne pussent consentir à demeurer des Russes. Et nous, nous ne savions pas leur expliquer que notre ambition était justement de sortir du rôle de Russes quand nous aspirions à être des hommes universels ».

Et savez-vous ce qu'ils ont compris, à la fin, quand ils ont remarqué que nous saisissions leurs idées alors que les nôtres leur étaient fermées, que nous parlions toutes les langues quand ils ne parlaient que la leur, que nous étions quatre-vingt millions d'hommes, pour eux mystérieux, — en bien, ils ont cru que notre but était de détruire la civilisation européenne : voilà comment ils ont travesti notre projet de devenir des « hommes universels » !

Et pourtant nous ne pouvons à aucun prix répudier l'Europe : l'Europe est pour nous la seconde patrie ; nous l'aimons presque autant que la Russie. Toute la race de Japhet est là et nous voulons, d'abord, l'unification de toutes ses fractions ; après, nous irons plus loin et recueillerons la postérité de Sem et celle de Cham. — Que faut-il faire ?

Avant tout devenir vraiment Russes. Si l'union humaine universelle est véritablement une idée russe, que chacun de nous se hâte de redevenir Russe, c'est-à-dire lui-même. Redevenir Russe, c'est cesser de mépriser la nation d'où nous

sommes sortis. Dès que l’Européen verra que nous recommençons à nous estimer nous-mêmes, il nous estimera aussi. Plus fort sera notre développement dans le sens russe, plus puissante sera notre influence sur l’âme européenne. En revenant a notre nature vraie, nous prendrons enfin l’apparence d’humains et ne ressemblerons plus à des singes imitateurs. On nous considérera alors comme des hommes capables d’action et non plus comme des fainéants internationaux infatués d’Européanisme et de faux libéralisme. Nous parlerons aussi avec plus d’efficacité qu’à présent, car nous retrouverons dans le fonds patrimonial de notre peuple des expressions vives et justes qui, bientôt comprises des Européens, seront des révélations pour eux.

Nous-mêmes, comprendrons que nous avons méprisé chez nous non pas les ténèbres, mais la lumière, et quand nous aurons saisi cette grande vérité, nous dirons à l’Europe des paroles qu’elle n’a certes pas encore entendues. Car c’est notre peuple qui porte en lui la parole nouvelle, c’est en lui qu’est née l’idée de l’union universelle de l’humanité par la liberté et l’amour et non par les prescriptions et la guillotine.

D’ailleurs, ai-je vraiment voulu convaincre quelqu’un, n’ai-je pas plutôt plaisanté ?… Mais l’homme est faible et qui sait si l’un des adolescents de la génération qui croît...

II

LA SATIRE RUSSE, — « LES TERRES VIERGES », — « LES DERNIÈRES CHANSONS », — VIEUX SOUVENIRS.

Ce mois-ci je me suis occupé de littérature et j'ai beaucoup lu. À ce propos je veux dire que j'ai rencontré récemment une singulière opinion française sur la satire russe. J'en ai oublié le texte exact, mais en voici le sens :

« La satire russe semble avoir peur de découvrir une bonne action à mettre à l'actif de la société russe. Si elle en trouve une, elle s'inquiète et ne reprend son calme que lorsqu'elle a su, en scrutant le possible et l'impossible, lui reconnaître enfin un motif malhonnête. Elle s'écrie alors triomphalement : Ce n'était pas le moins du monde une bonne action. Il y avait là-dessous quelque chose de très malpropre. »

Est-elle juste, cette opinion ? Je ne le crois pas. Je sais seulement que le genre satirique à, chez nous des représentants brillants et n'est pas sans vogue. Le public aime beaucoup la satire, mais il me parait qu'il aime encore bien plus la beauté vraie, qu'il la veut et désire son règne. Le comte Léon Tolstoï est certainement l'écrivain le plus goûté du public russe de toutes nuances.

Notre satire, si brillante qu'elle soit, a le tort de demeurer un peu vague. Il est difficile, en effet, de définir son genre d'utilité. Beaucoup de gens, même, affirment qu'elle ne recèle aucuns « dessous ». Mais est-ce possible ? Au nom de quoi, en

nom de qui, accuse-t-elle ? Nous restons tous assez perplexe : quand on soulève cette question.

J'ai lu les *Terres Vierges* de Tourguenev et en attends la seconde partie.

Voici trente ans que j'écris, et maintes fois, pendant ces six lustres, j'ai pu faire une observation assez curieuse : tous nos critiques, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, plus ou moins solennels. plus ou moins badins, répètent à chaque instant, avec amour, des phrases dans le genre de celles-ci : « Dans ce temps où la littérature russe est en pleine décadence, — « dans ce temps de stagnation pour la littérature russe », — « notre temps funeste à la littérature », — « en explorant le désert de la littérature russe », — etc. La même pensée est exprimée de mille façons. Or ces quarante dernières années ont vu éclore les dernières œuvres de Pouschkine, ont connu les débuts et la fin de Gogol ; c'est dans cette période qu'ont écrit Lermontov, Ostrovsky, Tourguenev, Gontcharov, et j'oublie une dizaine d'autres littérateurs pleins de talent. Jamais en un si court espace de temps, dans l'histoire d'aucune littérature, n'ont surgi tant d'écrivains de valeur. — Et pourtant, ce mois-ci j'ai encore lu des jérémiades sur la stagnation de la littérature russe. Du reste, ce qui précède n'est qu'une simple remarque personnelle sans aucune importance.

Des *Terres Vierges* , naturellement, je ne dirai rien. Tout le monde attend la seconde partie. La qualité artistique des œuvres de Tourguenev est incontestablement haute. Je ne ferai qu'une observation. À la page 92 du roman publié dans *le Messager de l'Europe*, il y a quinze ou vingt lignes dans lesquelles me parait concentrée toute l'idée de l'œuvre, en

même temps que se fait jour l’opinion de l’auteur sur son sujet.

Malheureusement, cette opinion me semble tout à fait erronée et je n’y souscris pas.

Dans ce passage, Tourguenev dit quelques mots de Solomine, l’un des personnages du roman, et c’est la que je ne suis pas d’accord avec lui.

J’ai lu *les Dernières Chansons* de Nékrassov dans le numéro de janvier des *Annales de la Patrie*. Des chansons passionnées et de l’inachevé comme toujours chez Nékrassov, mais quels gémissements douloureux de maladie ! Notre poète est gravement atteint. Il me l’a dit lui-même ; il voit clairement son état. Il souffre atrocement d’un ulcère à l’intestin, mais j’espère qu’il n’est pas perdu comme il le dit, lui, un homme d’un tempérament si fort ! — Qu’il fasse au printemps prochain une saison d’eaux à l’étranger, dans un autre climat, et je suis bien persuadé qu’il guérira.

Nous nous sommes vus rarement, Nékrassov et moi ; nous avons eu ensemble des malentendus, mais il y à une chose que je n’oublierai jamais : c’est notre première rencontre dans la vie. Dernièrement j’étais allé chez lui et, tout malade qu’il était, il m’en reparlait avec plaisir. C’est un de ces souvenirs frais, bons, vraiment jeunes, comme on en garde peu.

Nous étions alors, l’un et l’autre, âgés d’un peu plus de vingt ans. Je demeurais à Pétersbourg ; il y avait un an que j’avais donné ma démission de mon poste d’ingénieur militaire, sans trop savoir pourquoi. C’était au mois de mai de 1845. — Au commencement de l’hiver, j’avais écrit les premières lignes des *Pauvres Gens*, mon premier roman. En mai, je l’avais fini

et ne savais ni quoi en faire ni à qui le donner. Je n’avais aucune connaissance dans le monde littéraire, sauf D. V. Grigorovitch, qui n’a jamais écrit de sa vie qu’un petit article : *les Joueurs d’orgue de Barbarie à Pétersbourg*, paru dans une revue. Ce Grigorovitch était sur le point de partir pour aller passer l’été chez lui, à sa campagne. En attendant, il demeurait chez Nékrassov. Passant un jour chez moi, il me dit : « Apportez donc votre manuscrit à Nékrassov ; il a l’intention de publier un recueil l’année prochaine. » Je portai donc mon manuscrit au poète. Il me fit un accueil charmant, mais je me sauvai bien vite, effrayé d’être entré chez lui avec une œuvre de moi. Je comptais très peu sur un succès ; j’avais peur du *parti des « Annales de la Patrie »*, comme on disait alors. Mon livre, je l’avais écrit avec passion, avec une émotion qui allait jusqu’aux larmes, mais je me méfiais quand même du résultat.

Le soir qui suivit j’allai chez un ami. Nous lûmes ensemble les *Âmes mortes*. On allait alors ainsi les uns chez les autres pour « lire du Gogol » ; on passait parfois la nuit à lire et relire le grand écrivain.

Nous avions, à cette époque, dans la jeunesse, le sentiment qu’il « allait arriver quelque chose ».

Je ne rentrai chez moi qu’à 4 heures du matin, par une nuit de printemps pétersbourgeois, claire comme le jour. Dans ma chambre, j’ouvris la croisée et m’assis près de la fenêtre. Un coup de sonnette retentit, à mon grand étonnement. J’eus à peine ouvert que Grigorovitch et Nékrassov m’embrassèrent comme des fous, en pleurant presque. Ils me dirent que le soir, chez eux, ils avaient lu les dix premières pages de mon roman « pour voir » ! Puis ils en avaient lu dix autres, encore dix

autres, et en fin de compte avaient passé leur nuit à me lire a haute voix, se relayant l'un et l'autre. Nékrassov, me dit plus tard Grigorovitch, avait été pris d'un enthousiasme délirant. Quand il en avait été au passage où le père sélance vers le cercueil, sa voix s'était entrecoupée et, ne se contenant plus, il avait frappé de la main le manuscrit en s'écriant : « Ah ! le diable ! » Il parlait de moi. — La lecture terminée (sept feuilles d'imprimerie), ils avaient décidé de courir vite chez moi : « Il dort ? » avait dit Nékrassov. « Eh bien on le réveillera ! »

Plus tard, songeant au caractère de Nékrassov, si fermé, si peu expansif, presque méfiant, je m'étonnais de cette minute de sa vie. Il avait certainement obéi à un sentiment très profond.

Les deux amis demeurèrent chez moi plus d'une demi heure ; pendant ce temps nous causâmes. Dieu sait combien ! nous comprenant à demi-mot, parlant vite, vite, avec fièvre, de la poésie et de la réalité, de la « situation littéraire d'alors », de Gogol dont nous citions le *Reviseur* et les *Âmes mortes*, — et surtout de Bielinsky : « Je lui porterai votre roman ! criait Nékrassov, encore enthousiasmé, vous verrez quel homme, quel admirable homme c'est ! » Et Nékrassov me prenait par les épaules et me secouait : « À présent dormez, dormez, nous partons ! Dormez ; et demain venez chez nous ! » Comme je pouvais bien dormir après une visite de ce genre !… Ce qui me causait le plus de joie, c'était de me dire : « Beaucoup de gens ont du succès, énormément de succès ; mais leur est-il arrivé qu'on vint les réveiller à 4 heures du matin pour les féliciter en pleurant ? Dieu ! que je suis heureux ! » Je me répétais cela et

ne pouvais dormir.

Nékrassov porta le manuscrit à Bielinsky le même jour. Il vénérait Bielinsky et l'aima plus que tous ses autres amis pendant toute sa vie.

« Un nouveau Gogol nous est né ! » s'écria Nékrassov en entrant chez Bielinsky, le manuscrit des *Pauvres Gens* sous le bras. — « À présent, les Gogols poussent comme des champignons » remarqua sévèrement Bielinsky. Toutefois il consentit à prendre le manuscrit et promit de le lire.

Le soir Nékrassov le trouva dans une agitation extraordinaire : « Amenez-le moi ! amenez-le moi le plus vite possible », clama Bielinsky.

Le sur lendemain je fus amené chez lui. Je me souviens qu'au premier coup d'œil je fus très surpris de son extérieur, de sa physionomie, que je croyais tout autres. Il est vrai de dire qu'on l'avait appelé devant moi : « Ce critique terrible et affreux. »

Il me reçut avec beaucoup de gravité et de réserve. Je songeai que c'était l'usage, sans doute, mais un instant plus tard, je vis tout sous un autre jour. Sa gravité n'était-pas cette raideur de commande qu'affecte un critique pour recevoir un débutant de vingt-deux ans. — Non ! J'oserais presque dire qu'il parlait avec un grand et profond sérieux par ce qu'il avait une sorte de respect pour les sentiments qu'il voulait m'exprimer. Peu à peu il s'échauffa et eu vint à parler avec véhémence, les yeux flamboyants :

— Mais comprenez-vous vous-même ce que vous avez écrit ! Vous n'avez pu écrire cela que sous le coup de

l’inspiration, comme un artiste que vous êtes ! Mais avez-vous compris la vérité terrible de ce que vous nous avez fait voir ! Un jeune homme de votre âge ne peut pas comprendre cela ! Mais votre fonctionnaire est tellement fonctionnaire qu’il n’ose même pas, par humilité, se croire malheureux ! Il se figure que la moindre plainte, de sa part, serait une audace téméraire ; il n’admet pas qu'un être comme lui ait même « droit au malheur ». Mais c’est une tragédie ! Vous avez d’un seul coup touché le fond des choses ! Nous autres, les critiques, nous ratiocinons sur tout, mais vous, l’artiste, d’une image, d’un trait, vous nous montrez les dessous de l’âme humaine. Voila le mystère de l’art, la magie de l’artiste ! Ah ! vous avez le don ! Tâchez de le garder et vous serez sûrement un grand écrivain ! »

Tout cela il me le dit et le répéta ensuite à d’autres, qui sont encore vivants et peuvent l’attester.

Je sortis de chez lui comme ivre. Je m’arrêtai auprès de sa maison ; je regardai le ciel, le jour radieux, les hommes qui passaient, et je compris que je venais de vivre un moment solennel, une minute que je n’avais jamais espérée même dans mes rêves les plus fous. (J’étais alors un terrible rêveur !)

« Est-ce que vraiment je suis grand ? » me demandais-je avec une sorte de honte de moi-même, avec un timide enthousiasme. — Oh ! ne riez pas !

Jamais plus tard je ne pensai plus que je pouvais être grand. Mais alors étais-je à l’épreuve d’un bonheur pareil ? Je me promettais de me rendre digne de ces louanges. Quels hommes ! Je tâcherais de mériter leur bonne opinion et demeurerais fidèle à l’amitié que je leur vouais. Combien

j’étais honteux d’être ordinairement si léger. Oh ! si Bielinsky savait, me disais-je, ce qu’il y a de mauvais et de honteux en moi ! Et on disait partout que les hommes de lettres étaient orgueilleux et jaloux ! En tout cas mes nouveaux amis étaient les premiers, les seuls hommes dignes de ce nom, en Russie ! Ils étaient seuls détenteurs du Beau et du Vrai. Le Beau et le Vrai devaient toujours finir par vaincre le Mal et le Vice. Nous en triompherions ensemble !

Je n’ai jamais oublié ce moment-là : ce fut le meilleur, le plus exquis moment de ma vie. Quand je me le rappelais au bagne, j’en étais tout fortifié, et c’est toujours avec enthousiasme que m’en souviens. Il n’y a pas longtemps j’y ai rêvé au chevet du pauvre Nékrassov. Je ne revenais pas sur les détails, je lui disais seulement combien javais joui de ce premier bonheur littéraire, et je voyais que, lui aussi, se souvenait. Oui, il s’en souvenait.

Quand je reviens du bagne, il me montra des vers dans un de ses livres :

— C’est sur vous que j’ai écrit cela, me dit-il.

« Ils n’ont pas fini, les prophètes, de rendre leurs oracles. Ils ont été, à la fleur de l’âge, victimes de la haine et de le trahison. Leurs portraits pendue aux murs me regardent avec *reproche*. » C’est un mot pénible que *reproche !* Sommes-nous demeurée fidèles ? Que chacun le dise avec sa conscience…

… Mais lisez vous-mêmes les poèmes douloureux de Nekrassov, et que votre poète aimé revienne à la santé, ce poète passionné pour les souffrants.

III

JOURS D’ANNIVERSAIRE

Rappelez-vous *l’Enfance et l’Adolescence*, du comte Léon Tolstoï. Il y a là un enfant qui est le héros de tout le livre. Mais il n’est pas simple comme les autres enfants, comme son frère Volodia, par exemple. Il a tout au plus une douzaine d’année, mais dans son cœur et dans sa tête naissent parfois des sentiments et des pensées qui sont au-dessus de son âge. Il se livre passionnément à ses rêves, mais sait déjà, qu’il est préférable de les garder pour lui. Une pudeur l’empêche de les laisser deviner. Il jalouse son frère, qu’il croit infiniment supérieur à lui-même, ne fût-ce que sous le rapport de la beauté et de l’adresse. Parfois, cependant, un obscur pressentiment l’avertit qu’il pourrait bien au contraire, être, des deux, le supérieur. Mais il chasse vite cette pensée qu’il considère comme monstrueuse. Souvent il se regarde dans la glace et décide qu’il est hideusement laid. Il se figure que personne ne l’aime, qu’on le méprise. En un mot, c’est un garçon assez extraordinaire.

Mais voici que dans la maison de famille, à Moscou, de nombreux hôtes se rassemblent. C’est le jour de la fête de sa sœur ; avec les grandes personnes arrivent des enfants, garçons et filles. Des jeux et des danses commencent. Notre héros veut se distinguer par son esprit, mais sans aucun succès. Furieux de son échec, il se résout à faire un éclat, et devant toutes les fillettes et ses camarades plus âgés qui le compte pour rien, il

tire une langue à son précepteur et lui donne un coup de poing de toutes ses forces. Maintenant tout le monde saura qui il est : Il sait fait voir ! On le traîne honteusement hors de la pièce et on l’enferme dans sa chambre. Il se croit perdu pour toujours ; mais bientôt il commence à rêver selon son habitude. Il s’imagine, qu’il s'est enfui de sa maison, qu’il s’est engagé dans l’armée. Il tue des quantité de Turcs et tombe blessé. Mais les siens sont victorieux et le considèrent comme leur sauveur.

Le voici de retour à Moscou. Il se promène, le bras en écharpe, sur le boulevard de Tver. Il rencontre l'Empereur !… Mais tout à coup la penser que son précepteur va entrer, une verge à la main, disperse toutes ces belles imaginations comme une vaine poussière. Comme le châtiment tarde, de nouveaux rêves surgissent en lui. Il découvre pourquoi personne ne l’aime. Ah ! c’est bien simple ! Il n’est qu’un enfant trouvé ; on lui cache la triste vérité et voila tout ! Mais il se voit mort. On entre dans sa chambre ; on trouve son cadavre : « Pauvre garçon ! » et tout le monde le plaint. « C’était un bon enfant », dit le père au précepteur. « C’est vous qui l’avez perdu ! »

Et les larmes étouffent le rêveur !

L'histoire finit par le récit de la maladie que fait l’enfant après ses émotions. Il a la fièvre, il délire… C’est toute une étude excellente de la psychologie d'un jeune garçon.

J'ai à dessein, rappelé cette étude en détails. Je viens de recevoir une lettre de K… où l’on me raconte la mort d’un enfant de douze ans. Et il y a quelque ressemblance entre la

fiction et l’histoire vraie. D’ailleurs, je vais citer des passages de la lettre sans un changer un mot. Le sujet est intéressant.

« Le 8 novembre, au soir, on apprit dans la ville qu’un jeune garçon de douze à treize ans, élève du Lycée, s’était pendu. Et voici les renseignements recueillis à ce propos : Le professeur du Lycée, constatant que le malheureux enfant qui s’est tué ne savait pas sa leçon, l’avait mis en retenue jusqu’à 5 heures. L’élève, demeuré seul, détacha d’une poulie une corde, qu’il fixa à un fort clou planté dans le mur, et se pendit. Un domestique, qui lavait le parquet d’une pièce voisine, l’aperçut et courut chez le directeur. Celui-ci accourut. On dépendit l’enfant, mais il était trop tard. Il était mort. Quelle peut-être la cause du suicide ? Ce jeune garçon n’était pas de caractère violent. C’était plutôt d’ordinaire, un bon élève. Il avait eu récemment de mauvaises notes, et c’était tout. On dit que c’était, ce jour-là, sa fête et la fête de son père qui se montrait assez sévère avec le petit. Sans doute le gamin rêvait-il à l’accueil qu’il recevrait à la maison, ce jour-là, aux caresses de son père, de sa mère, de ses frères et sœurs… Et au lieu de cela, il s’est trouvé tout seul dans le collège vide, songeant à la colère terrible de son père, au châtiment qui l’attendait… Il savait qu’on peut en finir avec sa vie (et quel est l’enfant de ce temps qui ne le sait pas ?) On se lamente sur le sort du pauvre garçon ; on plaint aussi beaucoup le directeur, qui est un homme excellent et un professeur de mérite, adoré de ses élèves. Qu’ont dû penser les camarades du petit suicidé et les autres enfants qui ont appris la nouvelle ?… Certaines personnes commencent déjà une campagne contre les établissement d’instruction publique. On blâme l’excessive

sévérité de la discipline, etc. »

On peut en effet s’apitoyer sur le sort du pauvre enfant, mais je m’étendrai pas sur les causes probables du suicide, ni surtout sur l’excessive sévérité de la discipline dans les collèges. On était tout aussi sévère autrefois dans les collèges et aucun enfant ne songeait au suicide.

Je vous donne l’épisode prie dans *l’Enfance et l’Adolescence*, du comte Tolstoï, à cause d'une certaine analogie entre les deux cas. Mais il y a aussi une différence radicale. Le petit héros du comte Tolstoï pouvait, avec un attendrissement morbide, songer, à ce qui arriverait, si on le trouvait mort ; il pouvait même rêver au suicide, mais seulement y RÊVER. Il n’aurait jamais passé du concept à l’action. Les suicides d’enfants sont bien des événements d’aujourd'hui, d’aucune autre époque antérieure. Et puis il y a une question de milieu. Nous sommes parfaitement au courant de l’existence de la moyenne aristocratie dont le comte Tolstoï est comme l’historiographe attitré. Mais qui se fera l’historiographe des autres couches sociales, si mal étudiées jusqu’à présent ? Il existe certainement chez nous des milieu où la famille va se décomposant, mais à côté de cela il est évident qu’il y à une vie qui s’organise sur des bases nouvelles. Qui observera et cette vie nouvelle et les milieu nouveaux ? Qui nous les montrera ? Qui pourra déterminer les lois qui président cette décomposition et cette réorganisation ?

FÉVRIER

I

L’UNE DES PLUS IMPORTANTES QUESTIONS MODERNES

Il y a plus d’un an déjà que je publie ce *Carnet d’un Écrivain*, et mes lecteurs ont du remarquer le soin que je prends de parler le moins possible des phénomènes courants de la littérature russe, si ce n’est quand je suis atteint d’une sorte d’enthousiasme dithyrambique. J’ai l’air de me détacher des choses littéraires, mais combien mensongère est cette attitude ! Écrivain, je m’intéresse plus que que n’importe qui à tout ce qui se publie ; mais, précisément, je suis écrivain, et si j’ai le malheur d’exprimer une opinion médiocrement louangeuse, on attribuera ma façon de voir à la jalousie et à l’intérêt personnel.

Pourtant, je vais tâcher, aujourd’hui, de m’affranchir de mes scrupules. Je ne parlerai pas, d’ailleurs, tout à fait en critique littéraire. Je viens de lire une chose tellement caractéristique, tellement sérieuse, tellement grave que je ne puis plus garder le silence. Dans l’œuvre d’un écrivain artiste au suprême degré, d u *bellelettriste* par excellence, j’ai trouvé trois ou quatre pages d’une véritable *actualité*, d’une importance capitale pour nos actuelles questions russes, politiques ou sociales… Je parle de quelques pages d’*Anna Karénina*, du comte Léon Tolstoï.

De ce roman, pour commencer, je ne dirai qu’un mot. Je me suis mis à le lire, comme tout le monde, il y a déjà fort longtemps. Au début il m’a plu extrêmement ; plus tard, quelques détails d’un grand intérêt continuaient à me captiver, de sorte que je ne pouvais me détacher de ma lecture, mais l’ensemble me plaisait moins. Il me semblait que j’avais déjà lu tout cela, et sous une forme plus fraîche, dans *l’Enfance et l’Adolescence* et dans *la Guerre et la Paix*, du même auteur. C’est toujours bien que le sujet se soit modifie, bien entendu, l’histoire d’une famille russe de la noblesse. Les personnages et surtout Vronsky ne peuvent parler entre eux que de chevaux. Comme représentants d’une classe, ils sont intéressants, mais deviennent monotones à la longue. Il me semblait, par exemple, que l’amour de cet « étalon en uniforme », comme l’appelle un de mes amis, aurait dû être présente uniquement sous la forme ironique. Dès que cela cessait d’être comique, cela devenait foncièrement ennuyeux, surtout quand l’auteur essayait de nous peindre sérieusement le cœur de son personnage. Mais, brusquement, toutes mes objections sont tombées. La scène on son héroïne est en danger de mort (elle se remet parfaitement, du reste, par la suite), m’a fait comprendre l’un des buts essentiels de l'auteur. Au milieu de la vie niaise et mesquine que mènent ces désœuvrés éclate une vérité de la vie éternelle, et tout en est éclairé. Ces êtres insignifiants, vains et menteurs, deviennent brusquement des hommes, des vrais hommes, par le seul effet d’une loi naturelle, de la loi de la mort. Leurs yeux se dessillent et ils voient la vérité. Les derniers sont devenus les premiers et les premiers (Vronsky) comprennent et s’humilient ; une fois humiliés, ils deviennent incomparablement meilleurs, plus nobles. Le lecteur sent que

toutes nos émotions, les petites, les honteuses, comme celles que nous considérons comme sublimes, ne sont que des apparences menteuses qui s'évanouissent devant la vérité vitale. Nous voyons que c'est cela que le grand romancier a voulu nous démontrer, en entreprenant son œuvre. Il n'était que trop nécessaire de rappeler aux lecteurs russes cet axiome éternel ; plusieurs, chez nous, commençaient à l'oublier. En nous forçant à nous souvenir, l'auteur a fait une bonne action, et dans un aucun passage de son livre il ne s'est montré un plus grandiose et plus prestigieux artiste.

Puis le roman traine encore ; mais, à mon grand étonnement, j'ai trouvé dans la sixième partie de l'ouvrage une scène vraiment « actuelle », une scène nullement parasitaire, nullement voulue, faite exprès, mais sortie du fond même du roman, de son « fond artistique ». Néanmoins, je répète que je fus étonné car je ne croyais pas que l'auteur dût mener ses héros aussi loin dans leur évolution. Il est vrai que le romans eût été incomplet sans cela ; il eût peint un coin de vie, mais en omettant l'essentiel, le plus grave… Mais je me lance dans la critique, malgré mon intention formelle… Je ne voulais pourtant que vous montrer une scène très importante à cause des deux personnages qui y jouent un rôle et du point de vue auquel l'auteur se place pour voir ces deux personnages.

Ils sont tous deux nobles, nobles de vieille souche, propriétaires terriens depuis des siècles, anciens possesseurs de serfs, car l'auteur les prend après l'émancipation. Après cette émancipation que deviendra la vie sociale des gentilshommes russes ? L'auteur a, en partie, résolu la question car les deux types qu'il a choisis sont représentants de deux catégories bien

tranchées de nobles ruses. L’un deux, Stiva Oblonsky, est un épicurien égoïste qui vit à Moscou, un membre du Club Anglais de cette ville. On considère généralement les hommes de cette catégorie comme d’innocents et aimables viveurs qui ne gênent personne, comme des gens d’esprit qui savent vivre pour leur plaisir. — Ils ont parfois une famille nombreuse et sont aimables avec leur femme et leurs enfants, mais pensent très peu à eux. Ils ont un goût très vif pour les femmes légères, tout au moins pour celles qui sont décoratives et à la mode. Ils sont peu instruits, mais aiment ce qui est beau, l’Art et le reste, et ont l’habitude de causer de tout.

Depuis l’émancipation des paysans, ce noble a tout de suite vu où il allait : il a su évaluer, supputer, et a conclu qu’il lui resterait toujours d'assez fortes bribes d’opulence. Après lui, le déluge ! Du sort de sa femme et de ses enfants, il n’a cure. Grâce à ses débris de fortune et à ses relations, le sort d’un cœur lui est épargné. Mais que sa fortune disparaisse complètement, et il se mettra la chaine au cou. Autrefois, pour payer ses dettes de jeu ou rémunérer ses maîtresses, il lui est arrivé de vendre de ses paysans. Mais de tels souvenirs ne l’ont jamais gêné. Il à tout oublié. Quoiqu’il soit un aristocrate, il ne compte plus sa noblesse pour rien depuis l’émancipation. Parmi les hommes il ne connait que celui dont il a besoin, le fonctionnaire influent ou le ploutocrate. Le banquier et le constructeur de chemins de fer sont devenus des puissances et, tout de suite, il est allé à eux.

Sa causerie avec Lévine, son parent et son ami, a même commencé par des reproches de ce dernier à ce sujet. Lévine est aussi un propriétaire rural mais d’un type tout différent : il

vit sur son domaine et le fait valoir lui-même. Oblonsky ne fait que rire de ce qu'il considère comme des divagations. La causerie à lieu à la chasse par une nuit d'été. Les chasseur sont entrés pour se reposer dans une grange du paysans et sont étendus sur de la paille. Oblonsky croit démontrer à Lévine que son mépris pour les spéculateurs industriels, pour leurs intrigues et leurs gains trop rapides, provient de sots préjugés ; que ces gens d'argent sont des hommes comme les autres, qu'ils travaillent comme tout le monde et montrent la vraie voie à suivre.

— Mais leurs bénéfices sont hors de proportion avec leur dépense de travail, dit Lévine.

— Et qui fixera les proportions ? répond Oblonsky.

— Je reçois un traitement plus fort que le chef de bureau que j'ai sous mes ordres, et il connaît mieux les affaires que moi… — Et ce que tu touches pour ton travail dans ton exploitation agricole ? — Quand tu as cinq mille roubles de gain, le paysan met-il plus de cinquante roubles dans sa poche ? Tu te trouves vis-à-vis de lui dans la même situation que moi vis-à-vis de mon chef de bureau. Est-ce plus honnête ?

— Permets, réplique Lévine, je sens bien que c'est injuste, mais…

— Oui, tu le sens, mais tu ne lui donneras pas la propriété, interrompit Stépane Arkadievitch, taquinant Lévine.

— Je ne la donne pas parce que personne ne me demande cela, que si je voulais restituer je ne saurais qui m'adresser.

— Donne-la à ce paysan-là : il ne refusera pas.

— Mais comment vais-je m'y prendre ?

— Je n’en sais rien, mais tu es convaincu que tu n’es pas dans ton droit ?

— Voilà ! C’est que je ne suis pas du tout convaincu de ce que tu dis, je sais au contraire, que je n’ai pas le droit de donner, que j’ai des devoirs envers la terre et envers la famille.

— Permets ; si tu crois qu’il y a là une injustice, tu dois agir conformément à ta conscience.

— J’agis mais négativement : je ne cherche pas à augmenter encore ma part au détriment de la sienne…

— Tu es paradoxal… mon cher ; de deux choses l’une : ou tu reconnais que l’organisation sociale actuelle est juste et tu défends tes droits, ou tu avoues *comme moi* que tu jouis d’un privilège et *que tu en jouis avec plaisir*.

— Si c’était un privilège injuste… *je ne saurais pas en jouir avec plaisir. L’essentiel pour moi, c’est de ne pas me sentir coupable…*

II

L’ACTUALITÉ

Telle est leur conversation ; et voyez à quel point elle est actuelle. Et combien de traits caractéristiques et purement russe ! — D’abord ce genre de pensées était tout nouveau en Europe, il y a quarante ans ; Saint-Simon et Fourier étaient encore peu connus ; chez nous il n’y avait qu’une cinquantaine d’hommes qui fussent au courant de ces idées. Et voici que tout à coup des gentilshommes terriens causent de ces questions, la nuit, dans une grange, avec une certaine compétence, pour en venir à condamner tout nouveau régime social. Il est vrai que ce sont des gentilshommes de la très haute société, qui ont péroré au Club Anglais, qui lisent les revues… Mais le seul fait que l’utopie socialiste devient un sujet de conversation entre des hommes qui sont loin d’être des professeurs et des spécialistes, entre un Oblonsky et un Lévine, est un symptôme très curieux de l’état d’esprit actuel en Russie. Le second trait caractéristique est le suivant : celui des deux interlocuteurs qui inclinerait jusqu’à un certain point vers les nouvelles idées, qui semblerait s’intéresser plus que l’autre au prolétaire, est un homme qui ne donnerait pas un sou pour améliorer le sort du travailleur, qui, au contraire, dépouillerait ce dernier, le cas échéant. Remarquez que les Stiva, les Stépane Arkadievitch sont toujours les premiers à consentir à des concessions. Celui-ci a tout déserté, a condamné l’ordre chrétien, la famille, et cela ne lui a rien coûté. Il y a encore une phrase remarquable dans cet entretien : « *De deux choses l’une : ou tu reconnais*

que l’organisation sociale est juste et tu défends les droits, ou tu avoue comme moi que tu jouis d’un privilège et que tu en jouis avec plaisir. » Ce qui se passe ne regarde pas Stiva ; il reconnaît qu’il agit mal, mais il continuera ses petits errements pour son plaisir. Il est tranquille parce qu’il a encore de l’argent ; quand il n’en aura plus, il se fera valet de cœur. Ça c’est malheureusement très russe. Notre maxime à la mode est : Après moi le déluge !

Ce qu’il y a de plus intéressant là-dedans, c’est qu’auprès d’Oblonsky, nous trouvons un autre type de l’aristocratie russe tout aussi répandu que le type Stiva. Celui-ci représente une certaine forme de notre cynisme. Les représentants de ce types vous diront tout comme lui : *L’essentiel pour moi, c’est de ne pas me sentir coupable*. Ils sont cyniques mais honnêtes, leur conscience avant tout. Du reste, ce même homme, plus tard, quand il aura pu décider du juste et de l’injuste, deviendra semblable au « Vlas » de Nékrassov qui distribue sa fortune dans une crise d’attendrissement.

« Et s’en alla recueillir des aumônes pour achever la construction du temple de Dieu… »

Si Lévine ne va pas ramasser des offrandes pour achever de construire le temple, il fera certainement quelque chose d’analogue, et avec la même ferveur. Les hommes de cette catégorie ont, malgré tout, en eux, un énorme besoin de vérité. Oh ! leur intolérance est aussi grande ! Mais je tiens à dire qu’ils sont bien plus attirés par le vrai que par les phrases. Ils sont de plus en plus nombreux chez nous depuis vingt ans. Ils

appartiennent à toutes nos classes sociales, à tous nos partis : on en trouve parmi les nobles et les prolétaires, les ecclésiastiques et les incroyants, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les vieillards et les fillettes, les Slavophiles et les Occidentaux.

On me dira peut-être que j'exagère follement, qu'il n'y a pas chez nous tant de gens lancés à la *recherche de l'honnêteté*. Je déclare, cependant, que ces gens existent à côté des corrompus et des jouisseurs ; que ce sont eux qui sont l'avenir de la Russie ; qu'il est impossible dès à présent de ne pas les voir à l'œuvre.

L'artiste, en rapprochant l'égoïste Stiva, cet échantillon d'une espèce destinée à disparaître, de l'homme nouveau Lévine, a comme symbolisé la société russe. Ce que l'auteur a parfaitement compris aussi, c'est que ces questions sont neuves en Russie, et qu'en les abordant, les deux gentilshommes paient leur tribut à l'Europe. Lévine confond un peu, d'abord, la solution chrétienne avec le « droit historique ».

Pour être plus clair, imaginez un peu le tableau suivant :

Debout, pensif, après sa conversation avec Stiva qui l'a plus troublé qu'il n'a voulu le dire, Lévine songe douloureusement à résoudre honnêtement la question qui le préoccupe : « Oui, pense-t-il tout haut, encore indécis, Oblonsky avait raison hier : nous mangeons, nous buvons, nous allons à la chasse, nous ne travaillons jamais, tandis que le pauvre peine toujours. Pourquoi cela ? Oui, Stiva est dans le vrai : je *dois* partager mon bien entre les pauvres et travailler avec eux. »

Près de Lévine se trouve un pauvre qui lui dit : « C'est en

effet ton devoir de nous donner tes biens et d’aller travailler. » Lévine ne se trompera pas, et le pauvre dira la vérité, si nous considérons la question au point de vue le plus élevé. Mais il s’agit de bien poser cette question, sinon tout ne sera que gâchis dans nos cervelles russes. En Europe, la vie et la pratique ont amené un commencement de solution, absurde il est vrai, mais qui n’établit, du moins, plus de confusion entre le point de vue moral et le droit historique. Je voudrais rendre ma pensée encore un peu plus claire en employant le moins de mots possible.

III

EN EUROPE

Il y a en Europe, la féodalité et la chevalerie. Mais, pendant mille ans, la bourgeoisie crût, se fortifia, livra à la fin une bataille aux descendants des chevaliers, les battit et les chassa. Alors triompha le dicton : *Ôte-toi de là* que je m’y mette ! — Mais après s’être substituée à l’aristocratie, la bourgeoisie à nettement trompée l’homme du peuple, que, loin de traiter en frère, elle à transformé en forçat chargé de la nourrir. Notre Stiva russe s'est bien qu'il a tort : il ne persiste à suivre sa voie que parce qu'il y trouve confort et plaisir. Le Stiva étranger ne voit pas les choses de la même façon, il se croit dans son droit et semble plus logique. À son avis, l'histoire suit son cours ; il a pris la place du noble parce qu'il l'a vaincu et comprend que le peuple, négligeable à l'époque de la lutte, commence, à son tour, à prendre des forces. Il saisit très bien que, si le peuples devient capable de le déposséder comme lui même a dépossédé le « chevalier », il n'y manquera pas. Où est le droit ? Il n'y a là que logique historique. Le bourgeois se fut prêté à bien des concessions s'il eût pu s'arranger avec l'ennemi ; il a même essayé de transiger. Mais il a compris aussi que l’adversaire ne veut pas partager ; qu’il veut tout à son tour, que les concessions affaiblissent et, sur le tard, il a résolu de ne céder en rien. Il s’apprête maintenant à la bataille.

Sa position est peut-être désespérée, mais il est dans la

nature humaine que le courage croisse avec les chances de lutte ; et il ne désespère pas. Il met eu œuvre tous ses moyens de résistance et fatigue l'ennemi avant la bataille.

Voila où en sont les choses en Europe : il est vrai qu'il fut un temps où la question présentait un état *moral*. Il y a eu des fouriériste, des cabétistes et de luttes féroces à coups de brochures entre les différentes écoles. On bataille au sujet de quelques très hauts principes. Mais à présent les meneurs des prolétaires ont écarté tout cela. Ils veulent la lutte matérielle, montent une armée, organisent des caisses de ravitaillement et se disent sûrs de la victoire. « Après le triomphe tout s'arrangera, même s'il y a eu des flots de sang répandus. » Et pourtant certains des *leaders* prêchent au nom du droit moral des pauvres. Les chefs vrais du mouvement tolèrent ces idéologues pour parer l'œuvre, pour lui donner une apparence de justice plus haute. Parmi les leaders qui se réclament du droit, on trouve des intriguants, mais aussi de véritables apôtres. Ces derniers ne veulent rien pour eux-mêmes ; ils ne travaillent que pour le bonheur de l'humanité. Mais le bourgeois les attend, campé sur une solide position, et déclare qu'on ne le forcera pas à coups de bâton ou de fusil à devenir le frère de qui que ce soit. Les adversaires lui répondent qu'ils n'admettent pas que le bourgeois soit capable de devenir le frère des gens du peuple, qu'ils l'excluent entièrement de la fraternité ; et que la bourgeoisie ne représente que cent millions de têtes destinées à tomber : « Nous en finirons avec vous, disent-ils, pour le bonheur de l'humanité » D'autres meneurs affirment qu'ils se moquent de toute fraternité, que le christianisme est une plaisanterie et que l'humanité

s’organisera sur des bases scientifiques. Les bases scientifique, réplique le bourgeois ne sont qu'une vaste blague. On s’amuse à représenter l’humanité comme très différente de ce qu’elle est véritablement, on n’abdiquera pas si facilement ses droit de propriété ; la famille et la liberté ne désarment pas ; le nouveau système sera la tyrannie aidée de l’espionnage ; les hommes futurs seront en réalité unis malgré eux, par la force. — Mais les meneurs mettent en avant l’utilité, la nécessité, affirment que les hommes, pour se sauver de la destruction, seront prêts à tout accepter joyeusement. On leur imposera encore les droits individuels, l’impossibilité de créer par la violence une société harmonieuse ; en fin de compte on les défiera de prouver qu’il aient un motif *moral* quel qu’il soit, et la suprême conclusion sera qu'on les attendra de pied ferme s’ils attaquent.

Et voilà la solution européenne de la question sociale. Les deux forces ennemies sont dans l’erreur et périront dans l’erreur.

Chez nous, le plus pénible c'est que les Lévine demeurent pensifs et irrésolus à côté des problèmes à résoudre. Et pourtant la seule solution possible est celle qui viendra de Russie ; et cette solution n’est pas appropriée uniquement aux besoins de la nation Russe ; elle peut régler les rapport de toute l’humanité. Ai-je besoin de dire qu’elle sera morale, c’est-à-dire chrétienne ? En Europe on n’est pas près de la trouver, celle-là, bien qu’il soit évident que les nations occidentales devront l’adopter après avoir versé des flots de sang et fait tomber des millions de tête. On sera forcé d’y venir parce qu’elle seule est applicable.

IV

LA SOLUTION RUSSE DE LA QUESTION

Si vous avez compris qu’il est injuste que vous passiez votre temps à chasser, boire et paresser et, si vous plaignez si fort le pauvres qui sont des multitudes, restituez, distribuez votre fortune et allez travailler pour tous. Allez comme Vlass, qui a puisé sa force dans son ardeur à travailler pour l’œuvre de Dieu. Songez à faire l’éducation de l’âme des pauvres. Quand même tous auraient, comme vous, distribué leurs biens à la masse, toutes les richesses de tous les riches du monde ne seraient qu’une goutte d’eau dans l’Océan. C’est pourquoi il faut s’occuper à faire croître l’amour que les humains doivent éprouver les uns pour les autres. Alors la richesse vraie grandira, non point celle qui réside dans l’or et les parures précieuses, mais bien celle qui vient de l’union complète des homme et de la certitude où tous sont d’être secourus en cas de malheur, eux et leurs familles. Ne venez pas dire que vous serez trop peu nombreux à restituer. Il se trouvera toujours un nombre assez considérable d’individus disposés à agir comme vous, et l’œuvre progressera. Au fond même, ce n’est pas la distribution des richesses qui importe, il ne faut faire que ce que le cœur ordonne ; s’il vous commande de restituer à la masse, restituez ; s’il vous enjoint d’aller travailler pour tous, courez-y. Mais ne soyez pas comme certains rêveurs, qui veulent tout de suite empoigner l’outil ou la brouette en

disant : Je ne veux plus être un *seigneur* ; je veux travailler comme un moujik. Si vous sentez que vous êtes capable de rendre des services comme savant, allez à l'université ; il importe seulement de faire ce que vous reconnaîtrez pouvoir faire utilement pour la collectivité, de *travailler activement pour la cause de l'amour universel*. Tous vos essais pour vous « transformer en simples travailleurs » ne seront que de la mascarade. Vous êtes trop complexes pour devenir des moujiks, tâchez plutôt d'élever les moujiks jusqu'à votre complexité. Ce sera mieux que toutes les comédies de *simplification*. Ne vous découragez pas ; ne dites pas : un seul au camp n'est pas soldat. Un seul homme qui veut sincèrement la vérité est déjà terriblement fort. N'imitez pas certains phraseurs qui crient toujours qu'on leur lie les mains, afin d'avoir un prétexte pour ne rien faire. Un véritable homme d'action verra tout de suite devant lui tant d'œuvres à entreprendre qu'il trouvera toujours à faire et réussira. Vous serez récompensé par l'amour de tous. Maintenant que personne ne vienne vous dire : vous devez œuvrer même sans l'espoir d'être aimé, rien que pour votre propre défense, car, si vous ne vouliez pas travailler, on vous y contraindrait par la force. Ce ne sont pas de telles convictions que l'on doit faire germer en Russie. Que tous s'écrient, au contraire : « Mon frère, je veux travailler pour toi et pour tous, selon mes faibles capacités, je ne le ferai pas pour me trouver quitte envers toi et envers les autres, mais parce que je suis heureux de contribuer a ton bien-être et au bien-être général, parce que je t'aime et que je vous aime tous ! »

Si tous les hommes parlent ainsi, ils deviendront réellement,

frères non plus seulement par intérêt, mais par amour vrai.

Ou me dira que tout cela est de la fantaisie, que cette « solution russe » du problème est le « Règne du Ciel », et ne pourra se réaliser que dans le Ciel, si on travaille là-haut. Les Stivas se mettraient dans une belle colère si le Règne du Ciel arrivait ! Mais très sérieusement, il y à bien moins de fantaisie dans cette solution que dans la solution européenne. En Russie, avec les « Vlass » et d'autres, nous avons pu déjà entrevoir l' « homme futur » de chez nous ; ou l'a-t-on seulement soupçonné en Europe ? J'ai une foi infinie en nos « hommes futurs » ; jusqu'à présent, ils sont terriblement disséminés, mais ils cherchent tous la vérité, et s'ils parvenaient à la voir clairement ils seraient prêts a lui sacrifier leur vie. Vous verrez que, dès que l'un d'eux sera entré dans le vrai chemin, tous le suivront et défricheront avec lui nos *terres vierges*. Qu'un seul homme donne l'exemple, et tous iront de l'avant.

Qu'y a-t-il de si utopique ? — Vous nous direz que nous sommes actuellement très pervertis, que nous sommes veules et nous raillions de nous même. Mais il ne s'agit pas de nous, tels que nous sommes aujourd'hui, mais bien du peuple de demain. Le peuple est plus pur de cœur que l'on ne croit, il n'a besoin que d'instruction. Mais même parmi nous, les cultivés, il y a des hommes au cœur pur, qui veulent fonder sans violence une société nouvelle et meilleure et qui tentent d'agir. Voilà l'indice précieux ! Un conseil seulement à ceux-là : Soyez maître de vous-même, sachez vous vaincre vous-même avant de faire le premier pas dans le chemin nouveau. Prêcher d'exemple avant de vouloir convertir les autres. C'est alors que vous pourrez aller de l'avant.

MARS

———

I

ENCORE UNE FOIS, CONSTANTINOPLE DOIT ÊTRE À NOUS TÔT OU TARD.

L’année passée, au mois de juin, j’ai écrit que Constantinople, tôt ou tard, devait être à nous. C’était alors une époque d’enthousiasme et d’héroïsme. La Russie entière suivait de ses vœux son peuple, son armée, qui partait *volontairement* pour servir le Christ et la foi orthodoxe contre les infidèles, pour aller en secours de nos frères de sang et de religion, les Slaves. Bien que j'eusse critiqué moi-même mon article en le qualifiant d’« interprétation » utopique de l’histoire », je croyais fermement à ce que j’écrivais, et je suis bien sûr que je n’en changerais pas un mot aujourd’hui.

Voici ce que j’ai dit alors sur Constantinople :

« Oui, la Corne d’or et Constantinople, tout cela sera à nous. Cela viendra de soi-même. Et les temps sont proches. Tout l’indique. Il semble que la nature, elle-même, en ait décidé ainsi ; Et si le fait ne s’est pas accompli, c’est que le poire n’était pas mure. »

J’expliquais alors ma pensée. Si Pierre-le-Grand, disais-je, au lieu de fonder Pétersbourg avait eu l’idée d’occuper

Constantinople, je crois qu’après quelques réflexions, il aurait abandonné son projet.

En terre finnoise, nous ne pouvions guère éviter l’influence des Allemands voisins : Soit. Mais comment eussions-nous pu paralyser l’action des Grecs à Constantinople, de ces Grecs cent fois plus fins et avisés que les Allemand, et mille fois plus que ces derniers, doués d’affinité avec nous-même, capable, au besoin, de s’instruire et de se modernisé bien avant les Russes. Ces Hellènes eussent politiquement envahi la Russie, et notre nationalité eût été arrêté dans son développement, par ces gens toujours tournés vers les route d’Asie. Le Grand-Russe serait demeuré isolé dans son Nord neigeux, tandis que son frère du Sud, le Petit-Russien, aurait été absorbé par l’élément grec. Peut-être même y eût-il eu scission dans le monde orthodoxe. D’un côté Byzance rajeunie ; de l’autre la Russie septentrionale. En un mot toute l’entreprise de ce genre était alors prématurée. À présent, c’est autre chose.

De nos jours, écrivais-je, la Russie pourrait annexé Constantinople sans y transporter sa capitale, ce qu’on n’eût pas évité du temps de Pierre-le-Grand et même des années après lui. Maintenant, Constantinople deviendrait peut-être, sans être la capitale de la Russie, le centre du Panslavisme, comme quelques-une le rêvent. Les Grecs ne peuvent nullement hériter seuls de Constantinople ; on ne peut leur livrer un port d’une tel importance. Ce serait hors de toute proportion avec leur valeur ethnique actuelle. Mais de quel droit moral la Russie se prévaudrait-elle pour s’emparer de Constantinople ? Au nom de quel principe supérieur aurait-elle la faculté d’imposer son occupation de cette ville à l'Europe ?

Ce serait précisément, ai-je écrit, les conditions d’existence de la religion orthodoxe qui exigeraient l’intervention de la Russie. Le rôle que notre pays doit jouer ne s’est clairement révélé qu’après Pierre-le-Grand, quand la Russie a compris que son devoir était de devenir la réelle tutrice de l’orthodoxie. Au point de vue religieux les Slaves ou les Grecs, c’est tout un. La plus grande nation orthodoxe à le devoir de se faire la protectrice de la religion grecque ; le Russe sera le protecteur, le chef, mais non le maître des populations qui partagent ses croyances.

Touts ces opinions ont été exposés par moi dans l’article de juin auquel je faisais allusion. Je n’affirmais pas que l'on pût réaliser immédiatement tout ce que j' indiquais ; mais, disais-je, le temps se chargera de me donner raison. Il est encore difficile de préciser le moment où il sera bon d’agir, mais on peut pressentir qu’il est assez proche.

Depuis mon article, neuf mois se sont passés, des mois qu’il ne faut pas porter en compte, des mois troublés, occupés d’abord par l’enthousiasme qu’excite la guerre, par les espérances qu’elle fit naître, puis par des déceptions. On ne peut encore fixer aucune date, et je n’ai voulu qu’ajouter ici quelques paroles explicatives afin de commenter mes rêves de juin sur l’avenir de Byzance. Quoi qu’il arrive, Constantinople sera a nous tôt ou tard ; je reviens là-dessus, mais à un autre point de vue :

J’admets qu’il y ait quelque gloire la posséder un port célèbre, une illustre cité de ce monde qui a été considérée comme l’*umbilicus terræ*, mais je ne m’arrête pas à cette considération si flatteuse pour nous dans un avenir prochain. Je

n’insisterai pas plus sur cette vérité que la Russie est comme un géant énorme qui a grandi dans une chambre close de tous côtés, sans communication avec le reste de l’univers et qui a besoin de respirer l’air libre des Océans. Je ne veux pas développer une appréciation, pour moi d’une importance extrême, bien que personne n’ait paru, jusqu’à présent, l’évaluer à sa juste valeur.

II

LE PEUPLE RUSSE N’EST QUE TROP MÛR POUR AVOIR UNE OPINION NETTE SUR LA QUESTION D’ORIENT À SON PROPRE POINT DE VUE.

Il peut sembler absurde d’entendre affirmer que les quatre siècle de la domination des Turcs dans le sud-est de l’Europe, ont fait beaucoup pour le Christianisme et l’orthodoxie, — malgré les Turcs eux-même, soit, — mais enfin, de la manière la plus positive. Rappelez-vous combien le joug tartare contribua chez nous à asseoir et à fortifier l’église orthodoxe ;. La population de l’Orient, subjuguée et martyrisée, a vu dans la Christ et dans la foi qu’elle avait en lui, sa seule consolation, dans l’église grecque, sa dernière particularité nationale. C’est ce qui l’a empêchés de se fondre avec les vainqueurs en oubliant sa race et son histoire ancienne. D’autres peuples, opprimés comme les Grecs, se serrèrent autour de la croix. D’un autre côté, toutes les nations chrétiennes d’Orient prirent, depuis la conquête de Constantinople, l’habitude de jeter un regard d’espoir vers la Russie lointaine, pressentirent sa grandeur future dès qu’elle eut chassé les envahisseurs tartares, et virent en elle la libératrice désignée. La Russie a accepté de succéder en quelque sorte moralement à Byzance, en plaçant l’aigle à deux têtes byzantin au-dessus de ses armes nationales. Elle a ainsi assumé une immense responsabilité vis-à-vis des chrétiens d’Orient. Le peuple russe a complètement ratifié les

résolutions prises par ses Tsars au sujet de la défense de leurs coreligionnaires. Elle a toujours appelé son Tsar le « Tsar orthodoxe », et semble avoir reconnu en lui, quand elle lui donna ce nom, l'unification du monde orthodoxe et plus tard le libérateur, de la chrétienté d'Orient, prise entre la barbarie musulmane et l'hérésie d'Occident. Depuis deux siècles et surtout depuis Pierre-le-Grand les espoirs des peuples du sud-est de l'Europe ont commencé à se réaliser. L'épée de la Russie a plus d'une fois lui sur le champ de bataille pour les défendre. Il va de soi que les chrétiens d'Orient ne pouvaient pas ne pas voir leur Tsar futur dans celui dont ils imploraient la protection.

Cependant, au cours de ces deux siècles, la culture européenne s'est introduite en Orient. L'idée orthodoxe s'y est affaiblie tout comme chez nous où l'immense majorité de hommes des classes instruites s'est déshabituée de croire, et ne sait plus voir le rôle vrai de la Russie. Beaucoup de gens ont commencé, comme les occidentaux, à ne plus considérer l'Église que comme un conservatoire de formalités mortes, de rites, de cérémonie vaines. Des aperçus économiques d'un caractère occidental ont été acceptés en même temps que de nouvelles doctrines politiques et une morale nouvelle. Enfin, la science mal comprise n'a pu que rendre suspectes les vieilles croyances. Des idées nationalistes apparurent aussi, qui amenèrent les chrétiens orientaux à craindre le joug russe après l'oppression turque. Mais dans notre grand peuple simple et religieux, dans notre peuple de tant et tant de millions d'âmes, l'espoir ne mourut jamais de délivrer, en Orient, l'église du Christ, prisonnière des Barbares. L'enthousiasme qui a soulevé

toute la population russe l’été dernier l’a bien démontré. Je le sais, on ne veut pas que notre peuple puisse comprendre ses destinées politiques, sociales et morales. On laisse entendre que cette masse de moujiks, hier encore serfs, aujourd’hui abrutis par les alcools, ignore tout de sa religion et se moque un peu de la libération de l’orthodoxie. Qui dit cela ? Peut-être un pasteur allemand qui fait de la propagande sur la *schtounda*, ou bien un voyageur européen, correspondant d’un journal, ou bien encore un juif influent et instruit, de ceux qui ne croient plus en Dieu et sont légion chez nous, ou enfin, un Russe résidant à l’étranger et ne se figurant plus le Russie que sous les traits d’une mégère ivre, tenant son verre d’eau-de-vie à la main. Pas le moins du monde. Ce sont des membres de notre meilleure société russe qui ne soupçonnent pas que notre peuple, malgré ses vices, a mieux que tout autre peuple conservé en lui l’essence du plus pur christianisme. Ce peuple « corrompu et obscur » sait encore que l’homme humilié, injustement persécuté, sera élevé plus haut que les forts et les puissants. Il aime aussi à raconter l’histoire de son grand, chaste et humble héros chrétien : Ilia Mourometz, défenseur de la vérité, champion des faibles et des pauvres, ignorant de toute vanité, fidèle et de cœur pur. Vénérant et aimant un tel héros, comment notre peuple ne croirait-il pas au triomphe et au relèvement des nations d’Orient actuellement humiliées ? C’est au milieu de pauvres gens, que j’ai pour la première fois entendu narrer aux enfants la vie des humbles ermites et des martyrs chrétiens. Chaque année, des rangs du peuple un « Vlass » quelconque se détache, qui distribue ses biens et s’en va vers la vérité, le labeur et la misère…

Mais nous reparlerons du peuple russe ; on finira par comprendre un jour, par savoir qu'il a une immense importance, que la Russie l'a toujours trouvé, aux minutes tragiques, prêt à se dévouer, qu'on n'a jamais pu se passer de lui, que la Russie n'est pas l'Autriche, — par exemple, — qu'aux moments graves de notre vie historique, c'est lui qui a parlé par la bouche des Tsars.

Mais je me suis détourné de mon but. Je reviens à Constantinople.

III

LES IDÉES LES PLUS CONFORMES AUX TEMPS PRÉSENT

L'Église d'Orient et ses chefs ont vécu, pendant les quatre siècle de leur asservissement par les Turcs, en intime communion avec les idées de la Russie. Il n'y eut ni grands troubles ni grandes hérésie alors. Ce n'était pas le moment.

En ce dernier siècle, et surtout depuis la grande guerre d'Orient d'il y a une vingtaine d'années, il s'est répandu dans l'est de l'Europe une odeur putride, semblable à celle d'un cadavre en décomposition. L'*homme malade* est mort ou va mourir. S'il vit encore faiblement, c'est la Russie qui l'achèvera. Actuellement nous sommes les seuls qui nous intéressons aux chrétiens de l'Empire turc. Les peuples européens ne demanderaient pas mieux que de constater la disparition de ces chrétiens gênants. Mais hélas ! ces derniers semblent nous craindre autant qu'il abominent les Turcs. « Soit, disent-ils, la Russie nous délivrera des Ottomans, mais ce sera pour nous absorber ; elle ne laissera jamais nos nationalités se développer en liberté. » C'est l'idée fixe qui empoisonne toutes leurs espérances. De plus voici que des rivalités nationales les travaillent. La récente controverse gréco-bulgare, soi-disant religieuse, provenait en réalité de haine de races. Le Patriarche universel, en excommunient les Bulgares et leur exarque arbitrairement élu, déclarait qu'on ne

pouvait sacrifier les lois de l'Église au principe « nouveau et funeste des nationalités ». Cependant, lui-même, grec, me semblait servir le dit principe en favorisant les Grecs au détriment des Bulgares slaves.

On peut être sûr qu'au moment de la mort de l'*homme malade* les querelles se feront violentes entre les diverses nationalités de la presqu'île balkanique. Et nos hauts politiciens veulent pourtant que Constantinople devienne, après l'exode des Turcs, une ville internationale, justement pour éviter ces querelles. Il est difficile d'imaginer un point de vue plus faux.

D'abord, si un point quelconque du globe terrestre se trouve sans possesseurs bien autorisés, on voit immédiatement apparaître une flotte anglaise. Nos amis de Grande-Bretagne viendront cette fois comme les autres ; sous prétexte de garantir l' « internationalité » ou tout ce qu'on voudra, ils mettront purement et simplement la main sur Constantinople et, quand il sont installés quelque part, il est bien difficile de les déloger. Ce n'est pas tout : Les Grecs, les Slaves et les quelques musulmans demeurés à Byzance les appelleront d'eux-mêmes. Ils se feront défendre contre le Russie, leur « libératrice ». On dit que les Anglais souhaiteraient la retour de désordres du genre de ceux qui ont eu lieu cet été en Bulgarie, afin que les Turcs demeurassent seuls maîtres de la situation. Nous ne savons, mais il est sûr que, si la forte épée de la Russie entrait en jeu, les choses changeraient vite de face. L'idée de l' « internationalité » serait très certainement mise en avant par l'Europe, heureuse de voir les différentes nationalités de l'ex-Empire se déchirer sur le cadavre de l'

« homme si longtemps malade ». Il n’y a pas de calomnie que l’on inventerait contre nous. « Si ne nous vous avons pas aidé contre les Turcs, c’est à cause des Russes », diraient les Anglais, qui sauraient appuyer leurs dires, car leur intérêt est de voir les Chrétiens d’Orient haïr la Russie. D’un autre côte, les Slaves haïssent les Grecs et les Grecs méprisent les Slaves, et les deux races finiraient par en venir aux mains, ce qui ferait l’affaire de l’Europe, tandis que la Russie, qui n’aurait pas les mêmes raisons de diviser pour régner pourrait exercer une forte surveillance et maintenir le calme. Si la Russie a le tort de se désintéresser de ce qui se passe dans la presqu’ile balkanique, l’union religieuse de toutes les populations chrétiennes qui habitent la Turquie sera continuellement en péril.

À la mort de l’*homme malade* il sera presque impossible d’éviter un concile qui aura pour tache d’aplanir les difficultés rencontrées par l’Église renaissante. Pendant quatre siècles, les chefs religieux d’Orient ont suivi les conseils de la Russie, mais qu’ils soient libres du joug turc et inspirés par l’Europe et ils montreront de tout autres intentions à notre égard. Puis les Bulgares demanderont peut-être l’installation d’un nouveau pape à Constantinople — et qui sait s’ils n’auront pas raison ? Nouvelle querelle avec les Grecs. Il faudra que les Russes soient la pour apaiser les conflits.

Nous ne devrons faire aucune concession à aucune nation européenne en ce qui touche à la question d’Orient, il y va de notre vie ou de notre mort : Constantinople doit être à nous tôt ou tard, quand ce ne serait que pour éviter des guerres religieuses. Ces guerres auraient une répercussion terrible en Russie. C’est à ce point de vue surtout qu’il convient de faire

tous nos efforts pour agir efficacement dans le cas d’une désagrégation de l’Empire turc.

Cette grave question d’Orient recèle tout notre futur : Ou nous nous heurterons à l’Europe et le choc peut nous être fatal — ou nous arriverons à une union définitive avec elle. Quelle que soit la fin des négociations diplomatiques, *Constantinople doit être à nous tôt ou tard*, ne fut-ce qu’au siècle prochain. Voilà tout ce que j’entends affirmer, mais je crois que la question est d'une gravité *européenne*.

IV

LA QUESTION JUIVE

Oh ! n’allez pas croire que je veux traiter la question juive dans son entier. Je prends ce titre parce qu’il est commode. Soulever une question pareille, alors que la Russie renferme trois million de sujets juifs, — vous n’y pensez pas ! Je ne suis pas de force ! Mais je puis, n’est-ce pas, avoir mon opinion à ce sujet et il parait que certains juifs commencent à s’intéresser à ma manière de voir.

Je reçois depuis quelque temps de nombreuses lettres où l’on me reproche de « haïr le juif » de « tomber sur le juif », de l’exécrer non comme être vicieux, non comme exploiteur, mais bien comme homme de race juive », parce que « Judas a vendu le Christ »

Notez que ce sont des israélites *civilisés* qui m’écrivent ces choses, de ceux qui, au nom de leur civilisation, se vantent d’avoir rompu avec tous les préjugés de leur race, de ne plus accomplir leurs cérémonies religieuses et même de ne plus croire en Dieu. Je dirai ici, entre parenthèse, qu’ils devraient avoir honte, ces Messieurs les « Hauts Juifs » qui défendent leur nation et renient leur Jéhovah de quarante siècles. Pour moi un juif sans Dieu est un être inimaginable. Mais ceci est un thème bien vaste et je le laisse de côté pour l’instant. Ce qui m’intrigue, c’est de ne savoir ni comment ni pourquoi j’ai pu en venir à être compté au nombre des ennemis qui attaquent les Juifs en tant que nation. Messieurs les Hauts Juifs semblent me

permettre implicitement d’aborder le juif comme exploiteur ou comme vicieux, mais ce n’est que de la rhétorique, car il est clair qu’il n’y a personne de susceptible et d’irritable comme un juif instruit. Mais où ont-ils été chercher que je haïssais leur race en tant que race ? J’en appelle aux Juifs qui sont en relations avec moi et qui connaissent la fausseté de cette accusation dont j’aimerais à ne plus m’occuper. Est-ce parce que j’appelle parfois un hébreu un *Juif* ? Je ne vois rien d’injurieux dans ce nom.

Je veux citer quelques passage d'une lettre que m’écrit un Juif très instruit : « …Mais je désirerais savoir une chose que je ne puis aucunement m’expliquer : D’où vous vient cette haine contre le Juif qui se révèle presque à chaque page de votre « Carnet » ? Je serais heureux de comprendre pourquoi vous en voulez tant au Juif et non à l’exploiteur en général. Certes, j’ai souffert des préjugés de ma nation — et peut-être plus qu’un autre, — pourtant je n’admettrai jamais que notre race ait dans le sang cette fureur d’exploitation dont vous parlez. Ne sauriez-vous vous élever jusqu’à cette conception sociale que dans un État quelconque tous les citoyens, du moment où ils supportent les charges de la communauté, doivent être appelés à jouir des mêmes droits, de *tous* les droits et à subir les mêmes peines en cas d'infractions aux lois ? Pourquoi alors tous les Juifs devraient-ils être limités dans leurs droits et se trouver victimes d’une législation spéciale ? En quoi l’exploitation des étrangers, Allemands, Anglais, Grecs, etc., est-elle plus agréable que l’exploitation des Juifs qui sont sujets russes ? Pourquoi aussi un usurier, un mercanti ou cabaretier russe orthodoxe serait-il meilleur que son

confrère juif ? (Et ce dernier agit dans au cercle restreint.) »

(Ici mon honorable correspondant compare quelques usuriers russes avec d'autres vautours étrangers du même acabit et conclut que le russe ne vaut guère mieux s'il n'est pas pire. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Nous sommes d'avis que tous ces industriels ne valent rien du tout.)

« …Je pourrais multiplier les questions de ce genre… Mais quand vous parlez du Juif, vous incluez dans cette appellation toute la masse misérable des Israélites : sur 3.000.000 de Juifs russes, 2.900.000 mènent une existence horrible de privations et de dénuement. Et ils sont de bien meilleures mœurs que votre peuple russe adoré.

Parmi les cent mille autres qui ont reçu de l'instruction, beaucoup se sont fait remarquer, ont rendu des services considérables dans toutes les carrières libérales et autres, par exemple.

(Mon correspondant cite plusieurs noms ; je me borne à reproduire celui des Goldstein, sachant que quelques-uns d'entre eux seront désagréablement affectés en voyant publier qu'ils sont d'origine juive.)

« … Malheureusement vous ignorez, je le sens, l'histoire du peuple *juif* pendant quarante siècles. Vous êtes un homme honnête et sincère et vous portez inconsciemment préjudice à nombre de pauvres gens. Car bien entendu, ce ne sont pas les Israélites riches qui craignent la presse, ceux qui reçoivent les grands de ce monde dans leurs salons… »

Voilà les principaux passages de cette lettre. Vraiment dans toute cette année il n'y a en dans mon « Carnet », aucun article

anti-juif méritant d’exciter ce genre de susceptibilité. Remarquez aussi que mon correspondant est bien sévère pour l’infortuné peuples russe. Il est vrai que ce peuple n’a pas toujours été tendre pour Israël, qu’il a conspué sans en laisser une place propre », selon l’expression de Chtchedrine, et cela excuse mon juif. Mais nous voyons ce que les Israélites pensent des Russes. Or, l’auteur de la lettre est un homme instruit et plein de talent, sinon dépourvu de préjugés. Qu’attendre alors des Juifs ignares, — et ceux-là sont légion ? Les Russes ne sont donc pas seuls à blâmer dans la lutte juive-russe.

Je dirai maintenant quelques mots pour ma défense et exposerai mon opinion sur la question. Je répète que je ne suis pas de taille à l’embrasser tout entière, mais enfin je ne suis pas non plus sans avoir mes idées à ce sujet.

PRO ET CONTRA

Il n’est pas facile de connaître complétement l’histoire de quarante siècles, surtout quand il s’agit d’un peuple comme les juifs. Mais pour commencer, je sais ceci : Il n’y a pas au monde une nation qui se soit plainte à un tel point et à chaque instant de ses humiliations, de ses souffrances, de son martyre. On croirait vraiment que ce ne sont pas eux les maîtres de l’Europe, des Bourse, de la politique, des affaires intérieures des États. Mais si l’influence juive n’était pas si forte, il y a longtemps que la question slave serait résolue au profit des Slaves et non pas des Turcs. Je suis sûr que Lord Beaconsfield n’a pas oublié ses origine israélites et qu’il dirige sa politique *conservatrice* anglaise non seulement au point de vue

conservateur mais aussi au point de vue juif.

Mettons que cela soit un propos en l'air, mais je ne puis croire que les juifs soient si martyrisés que cela ; je crois que les paysans russes portent sur leurs épaules un fardeau que les juifs ne porteraient pas.

Mon correspondant susdit m'écrit dans une lettre :

« Avant tout il est *indispensable* d'octroyer aux juifs tous les droits civils. (Pensez que jusqu'à présent, ils sont privé du droit le plus élémentaire : de choisir librement leur résidence… » Mais, Monsieur mon correspondant, vous qui me dites dans un autre passage de votre seconde lettre que : « vous aimez et plaignez incomparablement plus la masse des travailleurs russes que la classe laborieuse juive » (ce qui est beau de la part d'un juif), pensez que lorsqu'un juif souffrait de ne pouvoir choisir librement sa résidence, 23.000.000 de Russes pâtissaient du servage, ce qui était plus pénible. Je ne crois pas que les juifs les aient plaints alors. À l'Ouest et au Sud de la Russie, on vous répondra qu'à cette époque, comme aujourd'hui, ils poussaient les hauts cris en invoquant leur martyre personnel : « Donnez-nous plus de droits, clamaient-ils, et nous pourrons faire notre devoir envers les autochtones ! » Le Libérateur vint et délivra le Russe autochtone. Qui se jeta sur lui, qui abuse de ses vices pour lui faire suer un peu d'or ? Qui se substitua aux propriétaires ruraux, qui, du moins, tâchaient de ne pas ruiner leurs paysans, quand ce n'eût été que dans leur propre intérêt de possesseurs du sol ? — Le juif se moqua de toute considération : il prit les biens des paysans russes et s'en fut avec. Je sais que les juif vont crier en lisant ces lignes : je ne serai qu'un calomniateur,

je ne connaîtrai pas l'histoire des *quarante siècles* de misères subies par ces anges purs, plus purs que toutes les nations du monde et que *mon peuple russe adoré* en particulier. Soit ! que les juifs soient plus purs que le reste de l'humanité ! Je lis pourtant dans le *Messager de l'Europe* que, dans les États du Sud de l'Union américaine, les juifs se sont jetés comme sur une proie sur les quelques millions de nègres libérés et les ont déjà asservis à leur manière en les prenant par leurs besoins d'argent, en mettant à profit l'inexpérience et les vices d'une population à peine hors de tutelle. Et que vois-je dans le *Nouveau Temps* ? « Les juifs se sont littéralement abattus sur le peuple de Lithuanie ; grâce a l'eau-de-vie, ils s'emparent de tout ce que possèdent les habitants du pays. Les prêtres seuls sont venus au secours des malheureux ivrognes en les menaçant des souffrances de l'enfer et en organisant parmi eux des sociétés de tempérance. » Et à la suite des prêtres se sont levés des économistes, qui commencent à monter des banques rurales pour sauver le peuple des menées des usuriers juifs. Ils installent aussi des marchés dans les villages pour que les pauvres travailleurs puissent acheter les objets de première nécessité à des prix raisonnables et non a des prix juifs.

J'ai lu tout cela et je sais qu'on va me crier que cela ne se passe que que parce que les juifs sont opprimés et misérables que ce n'est que la « lutte pour l'existence ». Mais les Lithuaniens sont encore plus pauvres que les juifs qui les exploitent. Et je ne prends pas les articles du *Messager de l'Europe* et du *Nouveau Temps*, pour d'effroyables révélations capable de bouleverser le monde. Si l'on voulait écrire sérieusement l'histoire de cette race, ou trouverait par milliers

des faits semblables à ceux que racontent ces deux journaux. Ce qui est à remarquer, c’est que si, au moment d’une polémique vous avez besoin d’un renseignement sur le juif, il est bien inutile d’aller fouiller les bibliothèques. Ne bouger pas de votre siège, prenez le journal, posé près de vous et, à la seconde ou troisième page, immanquablement, vous trouverez une petite histoire juive : inutile de dire qu’il s’agira toujours de hauts faits du genre de ceux qui viennent d’être rapportés. — Naturellement, on va me répondre que les journalistes sont aveuglés par la haine et qu’ils mentent. Mais alors, si tous mentent par haine « elle doit signifier quelque chose, cette haine universelle », comme s’écria jadis Bielinsky.

Vous demandez à ce que le juif puisse choisir librement sa résidence. Mais le Russe autochtone est-il si libre à ce sujet ! Il y à là-dessus des règlements qui datent de l’époque du servage. Quant aux juifs, il est certain que leur champ d’action s’est bien élargi depuis vingt ans, car on les rencontre aujourd’hui où on ne les avait jamais vus autrefois. Et les juifs se plaignent toujours d’être victimes de la haine et de l’oppression. Je ne connais pas tous les détails, de la vie juive, mais il y a une chose que je puis affirmer : notre peuple n’a pas de haine de parti pris contre les juifs. Si vous entendez dans le rue, dès gamins ou des ivrognes dire : « Judas a vendu le Christ », la masse du peuple ne hait pas le juif vilainement et injustement. Il y à cinquante ans que je connais le peuple. J’ai même vécu avec lui dans les grandes *caserne* où il loge, j’ai dormi à côte de lui, sur les mêmes planches. Il y avait parmi nous des juifs, et personne ne les écartait. Quand ils étaient en prière (et quand les juifs prient ils revêtent un costume spécial, poussent des

cris, etc.), on ne les dérangeait pas, on ne se moquait pas d’eux. On disait : leur religion leur ordonne de prier ainsi ; et on les approuvait. Les juifs, eux, faisaient bande a part en maintes occasions, refusaient de manger avec les Russes et les regardaient de haut. (Et où cela, mon Dieu ? Au bagne !…) Ils ne cachaient par leur dégoût pour les Russes, pour le peuple autochtone. — Dans l’armée il en était de même. Du reste, renseignez-vous, demandez si l’on a jamais, dans une caserne, offensé le juif en tant que juif dans sa religion, dans ses mœurs. Nulle part vous ne le verrez molesté, dans le peuple pas plus qu’ailleurs. L’homme du peuple remarque que le juif le méprise, s’écarte de lui, se défend de son contact, mais il dit tranquillement : « C’est sa religion qui le veut ainsi », et devant cet argument suprême il pardonne au juif toutes ses offenses. Je me suis demandé souvent ce qui se passerait si, dans notre pays, il y avait 3 millions de Russes et 80 millions de juifs ! Je crois que ces derniers ne laisseraient guère les Russes tranquilles, ne leur permettraient pas de prier en paix, je crois même qu’ils les réduiraient en esclavage. Pis que cela : ils les écorcheraient complètement ! Et quand ils n’auraient plus rien à leur prendre, il les extermineraient, comme ils massacraient les peuples vaincus au beau temps de leur histoire nationale.

Non, encore une fois, il n’y a aucune haine chez le Russe contre le juif. Peut-être éprouve-t-il contre lui une sorte d’antipathie, mais pas partout, dans certaines régions seulement. Parfois, cette antipathie devient très forte, mais il n’y entre aucune haine de race : et je crois que le peuple autochtone n’a pas tous les torts quand il se fâche.

STATUS IN STATU. QUARANTE SIÈCLE D’HISTOIRE

Les juifs accusent les Russes de les haïr d’une haine qu’excitent mille préjugés. Mais si nous ne parlons que de préjugés, croyez-vous que le juif en ait moins que le Russe ? Je vous ai montré par un exemple l’attitude du Slave envers l’israélite, et mes Slaves étaient des gens du peuple. Les lettres dont j’ai parlé proviennent de juifs instruits et que de haine, dans ces lettres, contre la population autochtone !

Voyez-vous, pour exister pendant quarante siècles, c’est-à-dire pendant presque toute la période par nous connue du l’histoire de l’humanité, dans une telle union, dans une telle homogénéité, après avoir perdu son territoire, son indépendance politique et presque sa foi, pour s’être refermé si souvent, toujours fidèle à l’*ancienne idée* simplement modifiée en apparence, un peuple si vivace, si résistant qu’il soit, n’a pu tenir bon qu’à l’aide d’un *status in statu* toujours conservé pendant ses dispersons et les persécutions qu’il a subies.

En quoi consiste ce *status in statu* ? Ce serait très long à exposer ; Mais sans pénétrer jusqu’au fond de la question il est possible de fournir quelques données sur elle.

Le première idée des israélites, c’est qu’ils représentent dans le monde la seule *personnalité nationale*, — le juif — et que, si d’autres ont l’air d’exister, il n’en faut pas faire cas.

Elle sont comme si elles n’existaient pas : « Aie, au milieu des peuples, une individualité distincte ; sache que tu es le seul *peuple de Dieu*, extermine les autres ou fais-en des esclaves et

exploite-les. Crois en ta victoire finale sur le monde entier. Méprise les autres hommes et n’aie rien de commun avec eux ; Même quand tu seras privé de ta terre et de ta nationalité, même quand tu verras ta race dispersés sur toute la face du globe, crois que tout ce qui t’a été promis se réalisera un jour. D’ici là vis dans l’union avec les tiens ; sache mépriser et attendre. »Voilà, je crois l’essence de ce *status in statu* ; il y a sans doute des lois mystérieuses destinées à protéger cette idée.

Vous dites, Messieurs les juifs civilisés, que, s’il y a un vague *status in statu*, ce sont les persécutions qui l’ont créé, celles du Moyen-Âge et les antérieures ; et qu’il ne procède que de l’instinct de la conservation. S’il a encore un faible effet en Russie, c’est que l’on vous refuse des droits légitimes. Mais je crois que quand même vous obtiendrez l’égalité des droits, vous ne renoncerez pas à ce qui fait votre force. Nul entêtement de l’instinct de conservation n’aurait suffi a vous maintenir homogènes pendant quarante siècles. Les civilisations les plus fortes n’ont pu tenir la moitié de ce temps ; les races qui les avaient fondées se sont fondues avec les autres races. Il y a là quelque chose de profond et d’universel sur quoi l’humanité n’est, sans doute, pas encore en droit de dire le dernier mot. Que le caractère religieux soit dominant dans votre organisation, c’est incontestable : votre providence, sous le nom de Jéhovah, a fait serment de vous conduire à la victoire, — et c’est pour cela que je ne conçois pas un juif sans Dieu. Je ne crois même pas qu’il y ait vraiment des juifs instruits athées.

Tout enfant, j’ai entendu raconter une légende qui veut que les juifs, aujourd’hui encore, attendent la venue de leur Messie,

que tous, le plus humble comme le plus haut placé, le plus ignorant aussi bien que le rabbin kabbaliste croient que leur Messie les rassemblera de nouveau, un jour, à Jérusalem et fera tomber tous les peuples à leurs pieds. On ajoutait que c'était pour cela que les juifs choisissaient de préférence le métier de marchands d'or, d'or plus facile à emporter que les biens en terre le jour ou

> Le rayon prédit brillera
> Où nous rentrerons dans notre vieille patrie de Jérusalem
> Avec la cymbale, le tympanon,
> Nos trésors d'or et d'argent et l'arche sainte.

Mais pour qu'une idée pareille se conserve, il est nécessaire qu'une tradition secrète persiste. La persécution n'explique pas tout. Les Juifs déclarent que ce n'est pas une raison suffisante pour leur refuser des droits possédés par tous les autres sujets russes. Voyez, disent-ils, ce qui se passe en France : les droits sont égaux pour tous et entendez-vous dire que la crainte du *status in statu* ait jamais donné l'idée de restreindre en quoi que ce soit les libertés dont jouissent les juifs comme les autres ?

Cela prouve simplement que les israélites sont plus dangereux là où le peuple est peu développé au point de vue des idées économiques. Et, bien entendu, loin d'éclairer les masses avec lesquelles ils se trouvent en contact, les juifs, partout où ils s'établissent, n'ont fait qu'abaisser le niveau moral des populations et les appauvrir matériellement. Demandez en chaque pays aux habitants autochtones ce qui leur parait être la caractéristique des juifs. La réponse sera

unanime. Partout on vous dira : c’est le manque de pitié.

Pendant des siècles ils ont presque littéralement bu notre sang. Toute leur activité se tournait vers ce but : asservir la population autochtone, la placer dans un cruel état de dépendance, tout *en observant la lettre des lois du pays*. Ils savaient toujours être en bons termes avec ceux qui avaient entre leurs mains le sort du peuple et ce n’est pas à eux de se plaindre du peu de droits qu’ils ont s’ils comparent leur situation a celle des populations autochtones. — Même en France, le *status in statu* n’a pas été inoffensif. Certes, la-bas, ce n’est pas par la faute seule des juifs que le christianisme est tombé si bas : les habitants ont leur forte part de responsabilité ; en tout cas, dans ce pays comme dans d’autres ; la juiverie a remplacé beaucoup des idées naturelles au milieu par des idées juives.

L’homme, partout et toujours, a trop aimé le matérialisme, a toujours été trop enclin à voir dans la liberté la faculté d’assurer son existence à l’aide d’argent amassé par n’importe quels moyens, mais jamais la chose n’a été aussi flagrante que pendant notre dix-neuvième siècle. « Chacun pour soi », voila le principe de tous, je ne dis pas des malhonnêtes gens, mais des travailleurs incapables de voler ou de tuer personne. Autrefois on était égoïste et cupide, mais le mauvais instinct était contenu par le christianisme. Aujourd’hui, on élève l’égoïsme et la cupidité au rang de vertus. Eh bien alors, ce n’est pas en vain que les israélites règnent sur les marchés financier, remuent les capitaux, sont les maîtres du crédit et de la politique internationale. Il est clair que leur règne complet approche. On va me rire au nez et dire qu’il faut que les juifs

aient une activité surhumaine pour avoir ainsi bouleversée le vieux monde. Je veux bien, eu effet, que les juifs ne soient pas coupables de tout, mais remarquez que le triomphe des leurs a coïncidé avec l'adoption des principes nouveaux. Leur influence a bien dû pousser à la roue.

Nos contradicteurs affirment que les juifs sont, en tant que masse, pauvres partout et surtout en Russie, qu'il n'y a qu'une classe privilégiée d'israélite qui possède, que les neuf dixièmes de la race sont composés d'infortunés qui luttent pour un morceau de pain. Mais cela n'indique-t-il pas qu'il y à là quelque chose d'irrégulier, d'anormal, un vice qui porte son châtiment en lui-même ? Le juif est un intermédiaire ; il fait trafic du travail d'autrui. Le capital, c'est du travail accumulé et le juif aime à remuer des capitaux. — En tout cas, les « hauts juifs » commencent à régner sur l'humanité ; ils ont déjà modifie l'aspect du monde. Les israélites proclament à cor et à cri qu'il y a de bien bonnes gens parmi eux. Eh ! parbleu ! feu James de Rothschild n'était pas un mauvais homme : c'est entendu ! Mais nous ne discutons pas sur le plus ou moins grand nombre de braves gens ici-bas. Nous parlons de l'*idée juive* qui mène le monde alors que le christianisme a échoué.

MAIS VIVE LA FRATERNITÉ !

Pourquoi dis-je tous cela ? Suis-je un ennemi des juifs ? Est-il vrai, comme me l'écrit une jeune fille qui doit être fort instruite et d'une âme très noble, si j'en juge par sa lettre, est-il vrai que j'attaque si férocement ces pauvres juifs ? Est-il vrai

que je les méprise si fort ? Pas le moins du monde ! Tout ce que je demande, c’est-à-dire plus d’humanité et plus de justice, je le demande aussi bien pour les juifs que pour les autres. Et, malgré les objections que j’ai soulevées, je suis prêt à réclamer tous les droits pour les juifs, bien que peut-être ils en aient déjà plus que les autochtones ou du moins qu’ils aient *de plus grandes facilités pour en profiter*. Mais voici ce qui me passe par la tête : j’admets que notre commune rurale tombe absolument au pouvoir du juif ; je crois que ce sera sa fin. Tous les biens, toute la force, passeront demain au juif et le pauvre paysan sera plus mal traité qu’au temps du sauvage, — que dis-je ? — qu’à l’époque du joug tartare ! Malgré les imaginations de ce genre qui me traversent parfois la cervelle, je répète que je suis tout disposé à réclamer pour les juifs ce qu’ont obtenu les autres et, cela au nom d’un principe strictement chrétien. Je me contredis, alors ? Aucunement. Du côté des Russes je ne vois aucune espèce d’obstacle ; mais il y en a du côté des juifs. Si la question n’est pas encore réglée malgré le désir général, c’est bien plus par la faute des juifs que par celle des Russes. Je vous ai déjà parlé des israélites qui fuyait l’autochtone, qui ne voulait ni le traité en camarade, ni manger avec lui. Le Russe n’en s'en fâchait pas, les excusait au contraire, en invoquant la religion du juif, seule coupable en l’occurrence.

Un israélite, encore, m’a écrit que les siens aimaient beaucoup les Russes, mais s’affligeaient de penser que ces pauvres gens n’avaient pas de religion réelle ; qu’en tout cas, lui, ne comprenait rien aux idées religieuses de notre peuple. Alors un juif instruit trouve inintelligible notre religion ? Quelle sera l’opinion des Juifs illettrés ?

Mais c’est surtout l’arrogance juive qui est pénible pour nous autres Russes. Le Russe n’a pas de haine religieuse contre le juif, bien que ce dernier crie encore à la persécution. Le Russe a souvent élevé la voix en faveur de l’israélite. Mais le juif, lui, quand il juge si sévèrement le Russe, ne prend jamais en considération que notre peuple a été longtemps, et plus que bien d’autre, persécuté et opprimé. Peut-on affirmer que le juif lui-même ne se soit pas ligué bien souvent avec les persécuteurs du moujik ? Le juif a-t-il jamais semblé s’en repentir ? Et c'est lui qui se plaint que le peuple russe l’aime peu !

C'est moi qui demanderais à mes correspondants juifs d’être plus indulgents pour nous.

Il serait à désirer que l’union se fit entre eux et nous, que les accusations que nous portons les uns contre les autres finissent pas s’atténuer. On peut se porter garant de la bonne volonté du peuple russe. Il ne demandera pas mieux de vivre avec le juif sur un pied de fraternité parfaite. Mais sommes-nous sûrs de la réciprocité de la part des juifs ? Que le juif nous montre un peu de sentiment fraternel pour nous encourager !

Je sais qu’il y a parmi les israélites un certain nombre de gens qui ne demanderaient pas mieux que de mettre fin aux malentendus ; et ce n’est pas moi qui tairait cette vérité. Mais jusqu’à quel point sont-ils capables de nous aider dans une œuvre de rapprochement vraiment fraternel ?

UN ENTERREMENT

J’ai, vous le savez, reçu ces temps-ci pas mal de lettres : il y en avait même d’anonymes. Je n’ai pas le temps de parler de toutes, mais je ne voudrais pas passer sous silence une lettre, — nullement anonyme, celle-là, — que m’a adressée une jeune fille juive dont j'ai fait la connaissance à Pétersbourg et qui m’écrit aujourd’hui de M… Avec Mlle L… je n’ai presque jamais abordé la question juive, bien qu’elle me paraisse du nombre des juives éclairées et de bonne foi. Sa lettre se relie très naturellement au chapitre que je viens d’écrire sur ses coreligionnaires. Elle traite la question à un autre point de vue que moi, mais semble apporter un commencement de solution.

Il s’agit de l’enterrement, à M…, du docteur Hindenbourg :

« J’écris ceci, dit-elle, sous une impression toute fraîche. On a enterré ici le docteur Hindenbourg, mort à l’âge de quatre-vingt quatre ans. Comme protestant, on l’a porté d’abord au temple ; puis on l’a conduit au cimetière. Jamais je n’ai vu prodiguer à un cercueil de pareilles marques de sympathie, entendu des paroles de deuil aussi évidemment sorties du cœur. Le docteur est mort si pauvre qu’il n’avait pas laissé de quoi se faire enterrer.

« Il a pratiqué à M… pendant cinquante-huit ans et l’on ne saura jamais tout le bien qu’il a fait pendant ce temps-là. Si vous pouviez Theodor Mikhailovitch, soupçonner quel homme c’était ! Il était médecin-accoucheur et je crois que son nom passera, au moins ici, à la postérité. Il y a déjà des légendes sur lui. Tout le peuple l’appelait son père, l’aimait et le vénérait, mais ce n’est qu’après sa mort qu’on a pu réaliser tout ce qu’il valait. Pendant que la bière était dans l’église, il n’y a eu personne qui n’ait été pleurer sur les restes qu’elle renfermait.

Des juives pauvres, surtout, montraient une vraie douleur. Il en avait tant secourues !

« Notre ancienne cuisinière, qui est une femme très pauvre, est venue nous voir et nous a dit qu'à la naissance de son dernier enfant, comme le docteur voyait qu'il n'y avait rien dans la maison, il avait laissé vingt kopecks. Dès qu'elle s'était sentie mieux il lui avait envoyé deux perdrix.

« Appelé une autre fois chez une accouchée également misérable (c'était son genre de clientèle), il s'était aperçu qu'on ne pouvait envelopper l'enfant faute de linge. Il avait retiré sa chemise et son foulard (car il portait un mouchoir de tête), et avait couvert l'enfant.

« Il avait guéri un pauvre bûcheron juif dont la femme vint à tomber malade ; puis ce fut le tour des enfants. Il les visitait deux fois par jour. Quand tout le monde fut sur pied, il demanda au juif : « Eh bien comment vas-tu me payer » ? — Le pauvre homme lui répondit qu'il n'avait plus rien qu'une chèvre qu'il allait vendre. Il vendit cette chèvre quatre roubles qu'il apporta au docteur ; ce dernier les remit à son domestique plus douze roubles qu'il ajouta. Et le domestique, sur son ordre, alla acheter une vache. Le bûcheron, congédié par le docteur, était retourné chez lui. Quel ne fut pas son étonnement en voyant arriver une vache. Le domestique lui expliqua que le docteur pensait que le lait de chèvre était nuisible sa famille.

« L'histoire de sa vie est pleine de traits de ce genre. Il lui arrivait de laisser trente ou quarante roubles chez des pauvres.

« On l'a enterré comme un saint. Tous les pauvres gens ont laissé là leur ouvrage pour suivre son cercueil. Il y a chez les

juifs de jeunes garçons qui chantent des psaumes pendant les enterrements. Mais ils ne doivent jamais chanter à l'inhumation d'un homme qui n'appartient pas à la religion israélite. Eh bien, aux obsèques du docteur, les jeunes juifs chantèrent leurs psaumes comme s'ils avaient accompagné l'un des leurs.

« Dans toutes les synagogues on a prié pour son âme. Les cloches de toutes les églises sonnaient pendant les funérailles. Il y eut un orchestre militaire et aussi un orchestre dont les musiciens, — des juifs — avaient été demander, comme un honneur, aux fils du défunt, la permission de jouer pendant la cérémonie funèbre. Tous les pauvres ont donné, qui dix, qui cinq kopecks, les juifs riches davantage, et l'on à commandé une splendide et immense couronne de fleurs naturelles qui a été portée à l'enterrement. Elle était ornée de rubans blancs et noirs sur lesquels, on avait imprimé en lettres d'or, les faits les plus connus de l'existence du docteur, par exemple la fondation d'un hôpital, etc… Je n'ai pas pu lire tout ce qui était imprimé ; mais peut-on énumérer tous ses mérites ?

« Sur sa tombe le pasteur et le rabbin ont parlé de la façon la plus émouvante ; tous deux pleuraient. Lui, gisait là dans la bière découverte, vêtu de sen vieil uniforme passé, la tête enveloppée d'un vieux mouchoir. — sa tête de brave homme, — et il paraissait dormir tant son teint était frais. »

UN CAS ISOLÉ

« Un cas isolé, me dira-t-on ! » Eh quoi ! Messieurs, je vais donc être encore une fois coupable, pare ce que, dans un cas

isolé, je vois comme un commencement, de solution de toute la question, de cette question juive qui a déjà tenu tout un chapitre de mon *Carnet*.

La ville de M…, où vivait le docteur, est une grande ville, chef-lieu d'un gouvernement de l'Ouest. Il y a là une masse de juifs, des Russes et des Polonais, des Lithuaniens et des Allemands. Toutes ces nationalités ont réclamé ce brave homme comme étant *leur*. Lui était un Allemand protestant, aussi Allemand qu'il est possible de l'être. Sa façon d'agir lors de l'achat de la vache est purement germanique ; c'est un trait allemand. D'abord il a inquiété le juif avec sa question : Comment me paieras-tu ? Et, le pauvre diable, en vendant sa chèvre, n'a dû avoir qu'un seul regret, le regret que sa chèvre ne valut que quatre roubles. Ce vieux médecin était pauvre aussi, et s'était bien peu le payer de tous les services rendus à la famille juive. Mais le bon, docteur riait sous cape : Ah ! tu vas voir un de nos tours allemands ! Il dut être parfaitement heureux en pensant que le juif allait avoir une vache au lieu de sa chèvre. Cette joie le rendit peut-être plus dur à la fatigue, plus satisfait encore de se dévouer, la nuit suivante, quand il se trouva au chevet de quelque pauvre juive en couches. Si j'étais peintre, j'aimerais à choisir, comme sujet de tableau, un moment de cette nuit passé là après une telle journée. Le sujet est riche pour un peintre : d'abord la misère trop effroyablement pittoresque de la masure juive. On obtiendrait peut-être avec cela quelques effets humoristiques car l' « humour, c'est l'esprit du sentiment profond » et j'aime beaucoup cette définition. Avec de la finesse et de l'esprit le peintre pourrait tirer un grand parti du désordre où s'étaleraient

tant d’objets misérables, ustensiles de ménage et autres, dans le triste taudis ; et ce désordre amusant nous toucherait tout de suite le cœur, Je vois aussi un intéressant effet de lumière ; la chandelle achève de se consumer et par l’unique fenêtre crasseuse mais parée de givre, voici que pointe le jour nouveau qui sera dur aux pauvres gens. Laissant la mère pour un instant, le petit vieillard fatigué s’occupe de l’enfant, Il l’a pris, mais faute de langes n’a pu l’emmailloter. Il a ôté son vieil uniforme, enlevé sa chemise et l’a déchirée en bandes. Le petit juif nouveau-né s’agite sur le lit ; le chrétien le prend dans ses bras et l’enveloppe de la chemise qu’il a enlevée de sur son propre corps. Voilà Messieurs, la solution de la question juive. Le torse nu du docteur octogénaire, frissonnant à l’humidité du matin, peut figurer en belle place dans le tableau ; j’aperçois aussi le visage de l’accouchée qui regarda son nouveau-né et ce qu’en fait le docteur. Le Christ voit tout cela de la-haut et le médecin le sait : « Peut-être que ce petit juif, un jour, donnera, à son tour, sa chemise à un chrétien, en se souvenant du récit qu’on lui aura fait de sa naissance, » pense en lui-même le vieux docteur, avec une noble naïveté. Cela se réalisera-t-il ? Qui sait ? Pourquoi pas ? Le mieux est de croire, comme le fait le docteur, que cela se réalisera, doit se réaliser.

Un cas unique ! Certes ! Voici deux ans nous apprenions que quelque part, dans le Sud de la Russie, un médecin qui sortait du bain et se hâtait de rentrer chez lui pour déjeuner, fut prié de donner ses secours à un homme qu’on venait de repêcher évanouit dans la rivière — et s'y refusa. Il passa en jugement pour cela. C’était pourtant, peut-être, un homme intelligent au courant des idées nouvelles, un progressiste qui exigeait les

mêmes droits pour tous, — en négligeant les cas isolés.

Mais le vieux docteur qui voulait vraiment appartenir à tous, ce *cas isolé*, a eu toute la ville à ses funérailles. Les Russes, les Allemands et les juifs pleuraient fraternellement sur sa bière. Le rabbin et le pasteur ont parlé, animés du même esprit d'amour et de bonté. À ce moment là elle était presque résolue, la question juive ! Qu'importe qu'en rentrant dans le train-train quotidien, chacun des spectateurs de la cérémonie soit revenu à ses vieux errements ! Une goutte d'eau finit par creuser une pierre et les « hommes universels » comme le docteur feront la conquête du monde en lui apportant l'union. Les préjugés pâliront à chaque *cas isolé*, et finiront par disparaître. Sans ces « unités », l'entente universelle ne serait près de se faire. Un brave homme n'a pas besoin d'attendre que toute l'humanité devienne aussi bonne que lui : très peu d'homme comme le docteur Hindenbourg seront de force à sauver le monde tant leur exemple aura de puissance. Et s'il en est ainsi, pourquoi ne pas espérer.

I

LA GUERRE. — NOUS SOMMES LES PLUS FORTS

« La guerre ! La guerre est déclarée ! » s’écriait-on chez nous, voilà deux semaines : « Elle est déclarée, soit ! Mais quand commencera-t-elle ! », demandaient certaines gens, anxieux.

Tous sentent qu’il va se passer quelque chose de décisif, que nous allons peut-être voir l’épilogue de vieilles histoires qui ont trop trainé, que nous marchons vers des événements qui nous permettront de rompre avec le passé, que la Russie va faire un grand pas en avant. Quelques « sages », pourtant, ne peuvent croire que ce soit possible. Leur instinct leur dit que cela est, mais, malgré tout, leur incrédulité persiste : « La Russie ! mais comment peut-elle ? Comment ose-t-elle ? Est-elle prête, non seulement au point de vue matériel, mais intérieurement, moralement ? Il y a l’Europe, là ! Et qu’est-ce que la Russie ? C’est un bien grand pas pour elle ! »

Le Peuple, lui, croit. Il est prêt. C’est le peuple lui-même qui a voulu le guerre, — d’accord avec le Tzar. Dès que la parole du Tzar eut retenti ; le peuple se pressa dans les églises, par toute la Russie. En lisant le manifeste impérial, tous les gens du peuple se signalent en se *félicitant* de voir venir enfin, cette guerre. À Pétersbourg comme ailleurs.

Les paysans, eux, offraient de l’argent ; voulaient même

vendre leurs charrues. Mais, tout à coup, ces milliers d'hommes s'écrièrent d'une voix unanime : « À quoi bon de l'argent ! À quoi bon vendre nos charrues ! Allons nous-mêmes faire la guerre ! »

Ici, à Pétersbourg, on a souscrit de fortes sommes pour les blessés et les malades. Les donateurs s'inscrivent comme *anonymes*. Ces faits sont très nombreux, mais ils se produiraient par dizaine de mille que personne n'en serait surpris. Ils montrent seulement que tout le peuple s'est levé au nom de la justice et pour la cause sainte, qu'il s'est levé pour la guerre et veut marcher. Les « sages » nieront peut-être ces faits comme ils ont nié ceux de l'année dernière : certains d'entre eux se moqueront peut-être. Mais que signifient leurs railleries ? De quoi rient-ils ? Ah ! voilà ! Ils se regardent comme une force, comme une élite sans le consentement de laquelle on ne fait rien. Cependant leur force ne durera guère. Quand ils se verront débordés ils tiendront un autre langage. En tout cas, tous les vœux seront pour le Tzar et pour son peuple.

Nous avons besoin de cette guerre tout autant que « nos frères slaves. » torturés par les Turcs. Nous nous levons pour aller au secours de nos frères, mais nous agissons aussi pour notre propre salut. La guerre va purifier l'air que nous respirons et dans lequel nous étouffons. Les sages crient que nous étouffons de nos désordres intérieurs, que nous ne devons pas désirer la guerre, mais bien une paix durable afin de « cesser d'être des animaux et de devenir des hommes » afin de nous habituer à l'ordre, à l'honnêteté, à l'honneur. Quand nous en serons la, disent-ils, nous pourrons aller aider nos « frères slaves » Comment se représentent-ils donc le procédé à l'aide

duquel ils deviendront, meilleurs ? Comment se défendront-ils d’être en désaccord avec le sentiment de tout le pays ? Quoi qu’il en soit, ils croient toujours à leur force. « Ils vont faire une promenade militaire ! » disent-ils maintenant en parlant de nos soldats. Il n’y aura pas de guerre. Tout au plus des « manœuvres de campagne » qui coûteront plus cher, des centaines de millions de plus que les « grandes manœuvres » ordinaires. Ah ! s’il pouvait arriver que nous soyons battus, qu’il nous fallut bien accepter la paix dans des conditions désavantageuse, comme ils triompheraient les « sages » ! Et nous serions humiliés et bafouée par eux pendant des années. Grâce à eux surgirait un nouveau nihilisme, négateur comme le premier de la patrie russe. La jeunesse cracherait encore sur son drapeau et sur ses foyers, déserterait ses familles, ânonnerait encore comme des leçons apprises des dithyrambes sur la grandeur européenne écrasant la bassesse russe. Ce serait, d’après elle, un devoir pour la Russie que de se faire aussi petite, aussi insignifiante que possible. — Mais non ! Il nous faut la guerre et la victoire. Avec la victoire viendra la parole nouvelle ; la vraie vie de notre pays commencera et nous ne serons plus endormis par des radotages faussement raisonnables comme avant.

Mais il faut être prêts à tout ; même si nous supposons que des revers nous attendent au début, il ne faut pas nous décourager. Le colosse russe n’en sera pas ébranlé et il finira par avoir son tour. Je n’exprime pas de vaines espérances : je suis sûr de ce que je dis. Notre force, c’est notre confiance dans le colosse russe : toute l’Europe craint que son vieil édifice de tant de siècles ne s’écroule. Nous, nous pouvons nous fier à

notre colosse, à notre peuple. Le début de cette guerre *populaire* a montré que rien chez nous n'est pourri, corrompu, comme le prétendent nos « sages » qui ne songent peut-être qu'à eux-mêmes. Ces « sages » nous ont rendu un service réel. Ils ont complètement rassuré l'Europe au sujet de nos forces. Ils répétaient à l'envi qu'en Russie il n'y avait pas de sentiment national, que nous n'avions pas de *peuple* à proprement parler ; que notre peuple et ses prétendues idées n'existaient que dans l'imagination de quelques rêveurs moscovites ; que nos 80 millions de paysans n'étaient que de vagues contribuables indifférents et abrutis par l'alcool ; qu'il n'y avait aucune solidarité entre le peuple et le Tzar et que seuls les exemples des cahiers d'écriture faisaient allusion à cette mauvaise plaisanterie ; que tout, en Russie, était démoli ou rongé par le nihilisme ; que nos soldats jetteraient leurs fusils et se sauveraient comme des troupeaux de moutons ; que nous n'avions pas de vivres et n'attendions qu'un prétexte pour reculer ; que nous supplions même l'Europe de nous fournir ce prétexte. Voila quelles étaient les convictions de nos « sages ». Toute l'Europe s'écria ! « La Russie se meurt ! La Russie n'est plus rien, ne sera jamais plus rien. » Les cœurs de nos ennemis tressaillirent d'aise ; et tressaillirent d'aise les cœurs de millions de juifs européens et de chrétiens judaïsants ; et plus que tout autre tressaillit d'aise, le cœur de Beaconsfield. On lui promettait que la Russie supporterait tout, les avanies, les affronts, sans vouloir jamais se déterminer à faire la guerre. Tous se réjouirent de penser que la Russie n'avait aucune importance. Ils ne remarquèrent pas le principal : l'alliance du Tzar avec son peuple. *Ils n'ont omis rien que cela* !

À présent ils affirment sans rire que le patriotisme est né chez nous du manifeste du Tzar. Ils ne comprennent rien à la Russie ! Ils ne saisissent pas que même si nous perdons quelques batailles, nous vaincrons, malgré tout grâces à l'unité de l'esprit populaire et à la conscience populaire : nous ne sommes pas la France, qui est toute dans Paris ; nous ne sommes pas l'Europe qui dépend entièrement des bourses de sa bourgeoisie et de la tranquillité de ses prolétaires, achetée pour une heure au prix d'énormes efforts accomplis par ses gouvernements. Ils ne savent pas que ni les juifs européens et leurs millions ni les multitudes de soldats de toutes les puissances coalisées ne pourront nous obliger à faire ce que nous ne voulons pas faire et qu'il n'y a pas une force comme la nôtre sur ce globe.

Le malheur, c'est, que ces paroles feront rire non seulement en Europe mais chez nous. Quelques uns de nos compatriotes, intelligents et avisés en n'importe quelle autre circonstance, méconnaissent entièrement l'esprit et la puissance de leur pays. Et pourtant la tactique européenne ne peut rien contre nous. Sur notre terre russe, qui diffère tant du reste de l'Europe, la tactique a dû progresser dans une direction toute autre, et toutes les armées de l'Europe se heurteraient chez nous à une force insoupçonnée ; et que faire contre notre sol illimité et l'union entière du peuple russe ? Il est triste que tant de nos compatriotes ignorent la véritable situation. Heureusement, nos Tzars et notre peuple la connaissent. Alexandre Ier connaissait bien notre force quand il disait qu'il laisserait repousser sa barbe et se retirerait dans nos forêts avec son peuple, mais qu'il ne céderait pas à Napoléon. L'Europe se briserait contre notre

résistance. Jamais elle n'aurait assez d'argent et jamais elle ne saurait assez s'organiser, divisée comme elle l'est, pour nous vaincre.

Quand tous les Russes sauront que nous sommes si forts, il n'y aura plus besoin de guerres ; l'Europe croira en nous ; elle nous *découvrira*. comme jadis l'Amérique. Mais il faut pour cela que nous nous découvrions nous-même avant tout et que nous n'ignorions plus que toute désunion chez nous est une folie, que nous devons toujours marcher avec notre peuple.

II

LA GUERRE N’EST PAS TOUJOURS UN FLÉAU MAIS BIEN PARFOIS LE SALUT

Mais nos « sages » se sont cramponnés à l’autre côté de la question. Ils prêchent l’amour, l’humanité ; ils pleurent sur le sang que l’on va verser, ils gémissent en songeant que cette guerre nous rendra encore plus « bestiaux », que, partant, nous tournons le dos en cette perfection qu’ils rêvaient pour nous tous.

Certes, la guerre est une grande calamité, mais dans les raisonnements de nos *sages* il entre une grande part d’erreur. Et puis nous en avons assez dé tous ces sermons bourgeois ! Je, me figure qu’il y a plus de hauteur morale dans le fait de sacrifier sa vie pour ce que l’on croit une cause saine que dans tout le catéchisme bourgeois.

Une guerre pour la possession de nouvelles richesses, une guerre entreprise pour le plus grand bien des boursiers peut influencer en bien sur le développement d’une nation, mais ignoble dans son but premier, elle doit receler aussi en elle un germe de corruption et de mort. Si l’Angleterre, par exemple, poussée par ses intérêts commerciaux, se mettait du côté de la Turquie dans la lutte orientale actuelle, oubliant les gémissement des raïas martyrisés, je crois qu’elle aurait levé elle-même l’épée qui tomberait tôt ou tard sur sa propre tête.

Au contraire, qu’y a t-il de plus saint qu’une guerre comme celle que la Russie commence aujourd’hui ? On vous dira que la Russie va ainsi acquérir des alliés futurs, donc de la force, et qu’elle ne fera que ce que ferait l’Angleterre en luttant pour son développement ; que le panslavisme est un danger pour l’Europe, qu’il a le droit d’en arrêter l’essor ; que ce n’est que l’éternel instinct animal qui jette la Russie en avant ; qu’il faut donc, humainement prêcher la paix et empêcher l’effusion de sang.

Admirables paroles ! Mais quand la Russie aura libéré les peuples qu’elles va secourir, elle ne se précipitera pas sur l’Europe comme celle-ci ne manquerait pas de le faire sur la Russie, dans ce cas où elle pourrait s’unir toute contre elle. Les puissances européenne ont toujours agi ainsi, entre elles, quand elles trouvaient l’occasion de tomber à plusieurs sur une seule, ou qu’une seule était assez forte pour en accabler lâchement une autre.

Voyez la guerre franco-prussienne : une nation d’Europe, la plus civilisée et la plus savante aussi, mais moins favorisé par les circonstances du moment. Elle l’a mordue comme une bête sauvage, l’a saignée à blanc en lui prenant des milliards et lui a arraché une côte en lui enlevant deux de ses plus belles provinces… Après cela, je comprends que l’Europe n’est guère coupable quand elle se méprend sur les motifs de la Russie.

Comprendront-elle, les nation européennes, fières, savantes, qui se croient les premières de toutes, que la Russie ignorée soit prédestinée à être la terre et la race de salut, qu’elle seule pourra prononcer la parole qui unira toute l’humanité dans un réel amour mutuel ? Admettront-elles que nous ayons le désir

de ne nous emparer de rien, de donner simplement, dans la tranquillité de notre force, le goût du désintéressement et de l'union humaine. Cette union, nous la voyons dans le développement le plus libre de toutes les tendances humaines, dans l'emprunt que se feront mutuellement toutes les races de leurs meilleures particularités organiques. Oh ! que l'humanité comme un arbre magnifique ombrage toute la terre heureuse !

Demandez au peuple, demandez au soldat pourquoi ils se lèvent ! Interrogez-les sur ce qu'ils désirent dans cette guerre ? Ils vous répondront comme un seul homme qu'ils marchent pour servir le Christ et pour libérer leurs frères opprimés. Aucun d'eux ne pense à une annexion territoriale possible. Oui, c'est dans cette guerre que nous saurons montrer nos desseins pour l'avenir de la Russie et de l'Europe. Ce que nous voulons, c'est l'Union !

Puisqu'il en est ainsi, notre idée est sacrée ; ce n'est plus du tout l'instinct bestial des nations accapareuses qui nous anime, mais bien l'espoir de faire le premier pas vers la paix éternelle à laquelle nous avons le bonheur de croire, vers l'union indissoluble et le bonheur véritable de l'humanité.

Il ne faut donc pas toujours préconiser la paix. Ce n'est pas dans la paix à tout prix que sera le salut : il peut se trouver dans la guerre !

III

LE SANG VERSÉ PEUT-IL SAUVER ?

« Mais c’est toujours du sang et encore du sang ! » répètent les *sages*. Tout cela c’est des mots ! Tous ces gens qui gémissent sur l’humanité font souvent trafic de cette même humanité. Sans la guerre, on verserait peut-être plus de sang. Croyez que, dans certains cas, peut-être dans tous (s’il ne s’agit pas de guerres civiles), la guerre est un procès par lequel, avec un minimum de sang versé, on peut arriver à la tranquillité internationale.

Il est clair que c’est triste ! Mais que faire, si c’est ainsi.

Mieux vaut tirer le glaive une fois que souffrir sans fin. La paix actuelle rend l’homme plus féroce que la guerre. Ce genre de paix, on l’achète toujours ; elle produit la stagnation intellectuelle. Ce ne sont que les exploiteurs de l’humanité qui s’engraissent pendant une longue paix. On répète que la paix produit la richesse ; quelle richesse ? Celle de la dixième partie des hommes infectés de tous les vices morbides qu’enfante cette richesse. Cette minorité transmet ses germes de corruption aux neuf autres dixièmes de l’humanité, mais sans l’enrichir. L’accumulation des capitaux entre les mains d’un petit nombre d’individus développe chez les privilégiés la grossièreté des sentiments. Chez les ploutocrates, la sensualité s’accroît sans cesse ; la sensualité fait naître la lâcheté et la férocité. L’âme malpropre et basse d’un voluptueux est plus

cruelle que toute autre. Tel sybarite qui s'évanouit à la vue du sang qui coule d'une blessure au doigt ne pardonnera pas un pauvre débiteur insolvable et le ferai jeter en prison pour une dette insignifiante. Un ploutocrate, par souci de sa sécurité pécuniaire, est capable de crimes. Il ne connait plus la solidarité humaine et promulgue sans honte des maximes dans ce genre : « Chacun pour soi ».

On vous dira que les arts prospèrent toujours pendant les longues périodes de paix. Mais si les arts prennent du développement aux époques pacifiques, c'est uniquement parce qu'ils réveillent les âmes de leur somnolence abêtissante. Une trop longue paix fait naître le besoin de la guerre et souvent ce qui sortira d'une inaction prolongée, ce ne sera plus une lutte entreprise pour de nobles motifs, mais une campagne guerrière ayant pour but l'acquisition de nouvelles richesses, une campagne faite dans l'intérêt des boursiers, des exploiteurs. Une guerre de cette espèce est profondément corruptrice, elle peut même perdre un peuple, tandis que la lutte tentée pour délivrer des opprimés, la lutte désintéressée et sainte purifie l'air, guérit l'âme d'une nation, chasse la poltronnerie et le mollesse. Une telle guerre fortifie les esprits par le conscience du sacrifice, par l'union de tout le peuple d'un pays.

Voyez comment ils ont débuté, nos humanitaires : ils ont fait preuve d'une férocité inhumaine en refusant tout secours à des malheureux martyrisés qui criaient à l'aide.

Leur thèse favorite était : « Médecin, guéris-toi d'abord toi-même ! » Dédaigneux de le volonté nationale, ils nous reprochaient de vouloir sauver les autres alors que nous mêmes ne savions même pas créer des écoles. Mais, ô humanitaires,

nous allons lutter un peu aussi pour nous guérir nous-mêmes. Les écoles, certes, sont utiles, mais elles ont besoin avant tout d'une direction. Eh bien, c'est dans cette guerre que nous allons chercher l'esprit de décision qui nous manque. Nous reviendrons avec la conscience d'avoir accompli une œuvre désintéressée, d'avoir servi l'humanité en versant notre sang, avec la légitime fierté de notre force rajeunie. Nous allons communier avec le peuple, nous lier plus étroitement avec lui ; c'est en lui seul que nous trouverons la guérison de notre maladie, de notre faiblesse improductive de deux siècles. Oui, la guerre est utile à quelque chose · ; elle est bienfaisante, elle fortifie l'humanité. Cela parait honteux si l'on pense de façon arbitraire, mais dans la pratique on peut constater que la paix, si belle, si féconde qu'elle paraisse, arrive à débiliter les nations.

Encore une fois je ne parle pas des guerres intéressées. Nos enfants verront comment finira l'Angleterre.

IV

LE RÊVE D'UN DRÔLE D'HOMME (RÉCIT FANTASTIQUE)

I

Je suis un drôle d'homme. Maintenant, on me traite de fou. Ce serait pour moi une sorte d'avancement en grade, si je ne continuais à passer pour aussi drôle qu'auparavant.

Il faut dire qu'aujourd'hui je ne me fâche plus des plaisanteries. Je suis plutôt amusé quand on rit de moi. Je rirais même franchement, comme les autres, si je ne voyais avec tristesse que les moqueurs ne connaissent pas la Vérité, que je connais, moi. Et il est bien pénible d'être seul à connaître la Vérité. Mais *ils* ne comprendront pas ; non ! *ils* ne comprendront pas !

Naguère, je souffrais beaucoup de sembler *drôle* à tout le monde. Je ne faisais pas que « sembler drôle, je l'*étais*. J'avais été *drôle* depuis ma naissance et, dès l'âge de 7 ans, je savais que j'étais drôle. Plus j'ai appris à l'école, plus j'ai étudié à l'Université, plus j'ai été convaincu que j'étais drôle. Si bien que toutes les sciences que j'ai apprises n'avaient pour but, et n'ont eu pour résultat, que de me conforter dans cette idée que j'étais drôle.

Il en était de même dans la vie courante que dans mes études. Chaque année, j'étais plus conscient de ma drôlerie, de

ma bizarrerie à tous les points de vue. Tout le monde se moquait de moi, mais personne ne se doutait qu'il y avait un homme qui savait, mieux que n'importe qui, que j'étais drôle, et que cet homme c'était moi. Ce fut par ma faute, du reste, qu'on ne le sut pas. J'étais trop fier pour faire mes confidences à personne. Cette fierté s'accrut avec l'âge, et, s'il me fut arrivé par distraction de confesser devant qui que ce fût que je me trouvais drôle, je me serais cassé la tête d'un coup de revolver. Oh ! comme je souffrais dans mon adolescence, à l'idée qu'un jour, peut-être, j'en viendrais à avouer ce que je pensais là. Mais, quand je fus un jeune homme, bien que, chaque année, je sentisse grandir ma bizarrerie, je devins plus calme, sans savoir au juste pourquoi. Peut-être parce que me vint une douleur plus grande à penser que tout au monde m'était indifférent. Il y avait longtemps que je m'en doutais, mais tout à coup, l'année dernière, je le sus à ne m'y tromper. Je sentis qu'il m'était bien égal que le monde existât ou qu'il n'y eût rien nulle part. Alors, subitement, je cessai de me fâcher contre les rieurs ; je ne fis plus attention à eux. Mon indifférence éclatait dans les plus petites choses. Il m'arrivait, par exemple, de me promener dans la rue en bousculant les gens sans m'en apercevoir. Je ne veux pas dire que ce fût par distraction ; j'avais cessé de penser à quoi que ce fût. Tout, tout me devint indifférent.

C'est alors que je conçus la Vérité. Je conçus la Vérité au mois de novembre passé, le 3 novembre, pour être plus exact. Depuis cette date, je me rappelle chaque minute de ma vie… Ce fut par une soirée sombre, sombre comme on n'en voit pour ainsi dire jamais. Je rentrais chez moi et songeais justement

qu’il était impossible de voir une soirée aussi fuligineuse. Il avait plu toute la journée ; ç’avait été une pluie froide, on l’eût dit noire et hostile à l’humanité. Puis, la pluie cessa ; il n’y eut plus qu’une terrible humidité dans l’air. Il me semblait que de chaque pierre de la rue, de chaque pouce carré de la chaussée, une vapeur froide montait. J’eus l’impression que si le gaz venait à s’éteindre brusquement j’en serais heureux, car la lumière du gaz rendait l’humidité et la tristesse de l’air plus évidentes.

Ce jour-là, je n’avais presque pas dîné, et depuis le commencement de la soirée j’étais resté chez un ingénieur, qui avait aussi la visite de deux de mes camarades. J’étais demeuré muet et je crois que mon silence même les ennuyait. Ils parlaient sur un sujet intéressant, en étaient venus à s’échauffer en apparence, mais j’avais vu que cela leur était, en réalité, indifférent. Ils s’échauffaient pour la forme. Je leur avais dit tout à coup : « Messieurs, je vois que ce dont vous parlez vous laisse absolument froids. » Ils ne s’étaient pas le moins du monde vexés de ma remarque ; mais, comprenant que ce que je disais et ce qu’ils pensaient m’était profondément indifférent, ils s’étaient mis à rire de moi.

Dans la rue, au moment où je pensais au gaz je regardai le ciel. Il était affreusement noir, et cependant on distinguait faiblement des nuages, entre lesquels des espaces plus noirs ressemblaient à des abîmes.

Soudain, au fond de l’un de ces abîmes, une étoile brilla. Je me mis à la considérer attentivement, parce qu’elle me donnait une idée, celle de me tuer cette nuit-là. Déjà, deux mois auparavant, j’avais résolu d’en finir avec l’existence et, malgré

ma pauvreté, je m’étais rendu acquéreur d’un beau revolver, que j’avais chargé immédiatement. Mais deux mois avaient passé et le revolver restait dans sa gaine, car je voulais choisir, pour me tuer, un moment où tout me serait un peu moins indifférent. Pourquoi ? Mystère… Mais l’étoile m’inspira le désir de mourir le soir même. Pourquoi ? Autre mystère.

Comme je regardais obstinément le ciel, une fillette d’environ huit ans me prit par la manche. La rue était déserte ; un cocher dormait sur son siège, très loin de nous. La fillette avait un mouchoir sur la tête, sa robe était misérable et toute mouillée, mais je ne vraiment attention qu’à ses souliers déchirés et trempés. Tout à coup, la petite cria comme terrifiée : Maman ! Maman ! Je la regardai, mais sans lui dire un mot. Je marchai plus vite, mais elle continuait à me tirailler par la manche tout en criant d’une voix désespérée. Je connais ce genre de cris-là ! Puis en quelques mots entrecoupés, elle me dit que sa mère était mourante, qu’elle était sortie au hasard pour appeler quelqu’un, n’importe qui, pour trouver quelque chose qui pût soulager sa maman. Je ne la suivis pas. Au contraire, je voulus la chasser. En y repensant, je me contentai de lui dire d’aller chercher un gardien. Mais elle joignit ses petites mains et courut à mon côté tout en pleurant, sans se laisser devancer. Alors je m’impatientai. Je frappai du pied et la menaçai. Elle cria encore : « Monsieur ! Monsieur ! » Mais elle me quitta, traversa rapidement la rue et s’attacha aux pas d’un autre passant qui survenait.

Je montai à mon cinquième étage. Je loue une chambre garnie, pauvrement meublée, qui a pour fenêtre une lucarne. J’ai un canapé couvert de toile cirée, une table pour mes livres,

deux chaises et un vieux fauteuil. J'allumai une bougie, m'assis et me mis à penser… Dans la chambre voisine, séparée de la mienne par une simple cloison, on faisait la fête depuis trois jours. Un capitaine de réserve demeurait là, qui avait réuni dans son taudis une demi-douzaine de chenapans qui buvaient de l'eau-de-vie avec lui, en jouant aux cartes. La nuit d'avant, il y avait eu une bataille ; la patronne avait voulu se plaindre, mais elle avait une peur épouvantable du capitaine. Comme autres locataires, à notre cinquième, nous avions petite dame maigre, veuve d'un militaire et mère de trois petits enfants tous malades ; le plus jeune de ces enfants avait eu si peur en entendant la rixe qu'il en avait pris une sorte d'attaque de nerfs. Moi j'avais laisse crier derrière la cloison. Cela m'était bien égal.

En rentrant, ce soir-là, je pris mon revolver dans le tiroir de la table et le posai à côté de moi. Quand je l'eus atteint, je me demandai : « Est-ce bien vrai ? » et je me répondis : « C'est bien vrai !… » (Bien vrai que j'allais me brûler la cervelle.)

J'étais décidé à me tuer cette nuit-là, mais combien de temps mettrais-je à réfléchir à mon projet ? Je n'en savais rien… Et probablement que sans la rencontre de la fillette je me serais brûlé la cervelle…

II

Quoique tout me fût indifférent, je craignais la douleur physique… Et puis je ressentait de la pitié pour cette petite fille rencontrée dans la rue, tout à l'heure, et que j'aurais dû

aider. Pourquoi n'étais-je pas venu à son secours ? Ah ! parce que je voulais que tout me fût indifférent et que j'avais honte de ma pitié pour l'enfant. De la pitié, maintenant que je voulais me tuer !

Pourquoi diable la douleur de la petite fille ne m'avait-elle pas été indifférente ?… C'était stupide ! Voilà que j'en souffrais à présent !… Voyons ! si je me tuais dans deux heures, que m'importait que cette petite fille fût malheureuse ou non ? Je n'aurais plus de pensée bientôt, je ne serais plus rien du tout. C'était pour cela que je m'étais lâchement fâché contre la petite. Je pouvais commettre des lâchetés, puisque, deux heures plus tard, tout devait s'éteindre pour moi. Il me semblait que le monde dépendait de moi, qu'il était pour moi seul. Je n'avais qu'à me brûler la cervelle et le monde ne serait plus. Peut-être vraiment, qu'après moi, il n'y aurait plus rien, que le monde disparaîtrait au moment où disparaîtrait ma conscience. Qui savait si l'univers et les multitudes n'étaient pas en moi seul ?

Puis il me vint une étrange idée : Si, dans une existence antérieure, passée sur la Lune ou sur la planète Mars, j'avais commis quelque action malhonnête et honteuse, si j'avais conservé sur terre la conscience d'avoir été là-bas flétri, déshonoré, ma honte me serait elle indifférente quand, de la Terre, je regarderais, Mars ou la Lune ?

… Et, au fait, cette question était oiseuse, nigaude. Le revolver était là devant moi ; je voulait me tuer, mais la maudite question me travaillait, et j'étais furieux. Si après cela je ne voulais plus mourir sans avoir trouvé une réponse à mon absurde interrogation ?…

Enfin, ce fut la fillette qui me sauva ; ce fut elle qui m’empêcha d’appuyer sur la gâchette du revolver.

… Pendant que je m’apaisais, le vacarme se calmait chez le capitaine. Les invectives grossières ne furent bientôt plus qu’un murmure. Les adversaires durent se coucher, s’assoupir…

C’est alors que je m’endormis dans mon fauteuil, ce qui ne m’arrivait jamais. Je dormis et je rêvai. Drôle de monde, n’est-ce pas, que celui des songes ? Quelquefois des tableaux se présentent à vous avec une minutie de détails incroyable… Il arrive au cours des rêves des choses mystérieusement incompréhensibles…

Mon frère est mort depuis cinq ans, et bien des fois, pendant mon sommeil, tout en me rappelant parfaitement qu’il est mort, je ne m’étonne pas du tout de le voir auprès de moi, de l’entendre parler de ce qui m’intéresse, d’être on ne peut plus certain de sa présence, sans oublier une minute qu’il est sous terre. Comment mon esprit s’accommode-t-il de ces deux notions contradictoires ?

Mais laissons cela. Je reviens à mon rêve de cette nuit-là. Je suis fâché que ce n’ait été qu’un rêve. En tout cas c’est un rêve qui m’a fait connaître la Vérité. Quand on a vu une fois la Vérité, on sait que c’est la Vérité ! Il n’y en a pas deux et elle ne change pas selon que vous veillez ou dormez. Je voulais quitter la vie par le suicide ? Eh bien mon rêve m’a prédit, m’a montré une nouvelle vie, belle et puissante, une vie de régénéré. Écoutez plutôt.

III

Je vous ai dit que je m’étais endormi à force de raisonnements sur ce qui me préoccupait.

Tout à coup je me vis en songe, saisissant le revolver et me l’appliquant, non sur la tempe, mais sur le cœur. J’avais pourtant bien résolu de me brûler la cervelle en posant la gueule du pistolet sur ma tempe droite. Je demeurai un instant immobile, le bout du canon de l’arme appuyé sur ma poitrine ; la bougie, la table et le mur se mirent à danser. Je tirai.

Dans les songes il vous arrive de tomber d’une hauteur, de vous voir égorgé ou tout au moins maltraité sans éprouver la mordre douleur physique, à moins qu’en faisant un mouvement vous ne vous blessiez réellement dans votre lit, ce qui est rare. Il n’en fut pas autrement dans ce rêve. Je ne souffris pas ; toutefois il me sembla que tout tremblait en moi. Les ténèbres se firent. Je me trouvai couché, la face tournée vers le plafond de ma chambre. Je ne pouvais faire un seul mouvement, mais autour de moi on s’agitait. Le capitaine parlait de sa voix de basse-taille, la patronne du logement poussait des cris aigus… et voilà que, sans autre transition, on me mit dans un cercueil que l’on referma. Je sentis que le cercueil était porté ; je fis quelques réflexions vagues à ce sujet, et tout à coup, pour la première fois, me frappa l’idée que j’étais mort, que je ne pouvais en douter, que je ne pouvais ni voir, ni bouger, ni parler, mais que je continuais à sentir et à raisonner. Je m’habituai très promptement à cette idée, comme il arrive toujours dans les songes où l’on accepte tout sans s’étonner.

Sans aucune cérémonie, on me mit en terre. Déjà tout le monde était parti. J'étais là, dans ma tombe, abandonné, oublié. Auparavant, quand je pensais à mon enterrement, bien loin dans le futur, je m'imaginais toujours éprouver une sensation de froid et d'humidité, une fois enfermé dans mon caveau. Ce fut bien ce que je ressentis alors ; mes pieds surtout étaient glacés.

Je n'attendais plus rien, admettant facilement qu'un mort n'a plus rien à attendre. Il se passa alors des heures, des jours, ou des mois…

… Mais, subitement, tomba sur mon œil gauche fermé une goutte d'eau qui avait traversé le couvercle du cercueil puis une seconde, puis une troisième…

En même temps s'éveillait en moi une douleur physiques : « C'est ma blessure, pensais-je, c'est le coup de revolver ; la balle est là !… »

Et la goutte d'eau tombait toujours, peut-être de minute en minute, et toujours sur mon œil. Je me mis, comment dirais-je ? à prier, à implorer, à défier, non par des paroles, mais par un élan intérieur de tout mon être, Celui qui permettait, qui avait ordonné tout ce qui venait de se passer.

— Qui que tu sois, si tu existes, s'il existe un principe conscient et raisonnable, aie pitié de moi. Mais si tu te venges de ce que je t'ai offensé en me donnant la mort par le suicide, je te préviens que nul des supplices que tu pourras m'infliger ne vaincra la mépris que je ressentirai immuablement pendant des milliers et des milliers d'années de tortures.

Et je me tus… mentalement. Une minute, au moins, se passa

encore ; même il me tomba sur l'œil une nouvelle goutte d'eau, mais je savais déjà, à ne pouvoir me tromper, que tout allait changer presque instantanément.

Et ma tombe s'ouvrit. Un être inconnu s'empara de moi et nous nous trouvâmes tous deux dans l'espace. Brusquement je pus voir, mais bien peu, car la nuit était plus profonde, plus ténébreuse qu'aucune des nuits de ma vie. Nous étions lancés en plein ciel, déjà loin de la terre. Je ne demandais rien à celui qui m'emportait ; j'étais fier de la pensée que je n'avais pas peur. J'ignore combien de temps nous planâmes ainsi dans le vide. Tout continuait à se passer comme dans les songes où le temps et l'espace ne comptent pas. Tout à coup, au milieu de l'obscurité, je vis briller une étoile : « Est-ce Sirius ? » m'écriai je oublieux de ma résolution de ne rien demander.

— « Non, c'est l'étoile que tu as vue en rentrant chez toi », me répondit l'Être qui m'emportait. Je pouvais me rendre compte qu'il avait une sorte de visage humain. Chose bizarre, j'avais cet Être en aversion. Je m'attendais au non-être en me tirant une balle dans le cœur, et je me voyais entre les mains d'un être qui, sans doute, n'était pas humain, mais qui *existait*.

— « Alors il y a une vie au delà de la tombe ! » pensai-je. « Il me faudra *être* de nouveau ; subir la volonté de quelqu'un dont je ne pourrai me débarrasser ! » Je m'adressai à l'Être :

— « Tu sais que j'ai peur de toi, et tu me méprises à cause de cela. Sans qu'il me répondit je sentis qu'il n'avait pour moi aucun mépris, qu'il ne riait pas de moi, ne me plaignait pas non plus. Il me conduisait tout simplement à un but inconnu et mystérieux. La peur me gagnait de plus en plus. Pourtant une sorte de communication muette, mais compréhensible,

s’établissait entre mon silencieux compagnon et moi.

Depuis longtemps j’avais cessé de voir les constellations auxquelles mes yeux étaient habitués. Je savais qu’il y avait des étoiles dont la lumière mettait des siècles à atteindre la terre. Peut-être traversions-nous les espaces où se meuvent ces astres inconnus. J’étais dans l’angoisse d’une attente indéterminée. — Subitement un sentiment familier et combien agréable entra en moi : c’était la joie de revoir notre soleil ! Pourtant je compris vite que ce ne pouvait être *notre* soleil, celui qui a donné naissance à *notre* Terre. Nous étions à des distances incommensurables de notre système planétaire, mais je fus heureux de voir à quel point ce soleil ressemblait à notre soleil. La lumière vitale, celle qui m’avait donné l’existence, me ressuscita. Je sentis en moi une vie aussi forte que celle qui m’avait animé avant la tombe : « Mais c’est un soleil pareil au nôtre ! Il doit y avoir une terre : Où est-elle ? »

Mon compagnon me désigna une petite étoile qui brillait au loin d’une lueur d’émeraude. Nous volions droit vers elle.

— « De pareilles répétitions existent donc dans l’Univers ! clamai-je : « Cette terre est-elle donc toute pareille la nôtre, misérable, mais aimée des plus ingrats de ses enfants, comme nous aimions notre astre, à nous ? » — Et l’amour de la Terre à jamais abandonnée repassa en moi, violent et douloureux et je revis l’image de la fillette envers laquelle j’avais si mal agi..

— « Tu reverras tout » répondit mon compagnon, dont la voix sonna triste, dans l’espace.

Nous approchions très vite de la planète. Elle croissait à vue d’œil. Je reconnus à sa surface l’Océan, la forme de l’Europe,

d’une nouvelle Europe, et un sentiment qui ressemble à de la jalousie s’éveilla en moi.

« Pourquoi cette nouvelle édition de notre monde ? Je ne puis aimer que ma Terre, celle où demeurent les traces de mon sang, celle que j’ai été assez ingrat pour quitter en me brûlant la cervelle. Ah ! jamais je n’ai cessé de l’aimer, celle-là, même la nuit de la séparation, peut-être même, cette nuit-la, l’ai-je aimée plus douloureusement que jamais. — Y a t-il de la souffrance sur cette copie de notre monde ? Sur notre Terre, il n’y a d’êtres aimants que pour la souffrance et par la souffrance. Ô combien j’aspirerais à baiser le sol du cher astre abandonné, à l’embrasser en pleurant ! Je ne veux d’aucune existence sur un autre astre ! »

Mais mon compagnon m’avait déjà laissé seul et, tout à coup, — sans savoir comment, je me trouvai sur cette nouvelle terre, baigné de la lumière d’une journée paradisiaque. J’avais pris pied, me semble-t-il bien, sur l’une des îles de l’archipel grec ou sur une côte voisine. Oh ! que tout était bien terrestre, mais comme tout brillait d’une lumière de fête ! Une mer caressante, d’une couleur smaragdine, frôlait la plage, qu’elle semblait baiser avec un amour presque conscient. De grands arbres innombrables, fleuris et parés de belles feuilles brillantes, me félicitaient, j’en suis sûr, de mon arrivée, tant leur frisselis faisait une tendre musique. L’herbe était diaprée de fleurs embaumées. Dans l’air, des oiseaux volaient par troupes, et beaucoup d’entre eux, sans montrer la moindre frayeur, venaient se poser sur mes mains, sur mes épaules en battant gentiment des ailes. Bientôt les hommes de cette terre heureuse vinrent à moi, ils m’entourèrent joyeusement et

m’embrassèrent. Comme ces enfants d’un autre soleil étaient beaux ! Sur mon ancienne terre, pareille beauté était introuvable. C’est à peine si chez nos plus petits enfants on pourrait découvrir un faible reflet de cette beauté. Les yeux de ces êtres heureux brillaient d’un doux éclat. Leurs visages exprimaient la sagesse et une conscience sereine, une gaîté charmante. Leurs voix étaient pures et joyeuses comme des voix d’enfants. Dès le premier regard, je compris tout. J’étais sur une terre qui n’avait pas encore été profanée par le péché. L’humanité vivait comme la légende veut qu’aient vécu nos premiers ancêtres, dans un paradis terrestre. Et ces hommes étaient si bons que, lorsqu’ils m’emmenèrent vers leurs demeures, ils s’efforçaient, par tous les moyens, de chasser de mon être le plus léger soupçon de tristesse. Ils ne m’interrogeaient pas, mais ils semblaient savoir tout ce qui me concernait, et leur plus grand souci était de me voir redevenir vraiment heureux.

IV

Bien que je n’aie ressenti ces choses que dans un songe, le souvenir de l’affectueuse sollicitude de ces hommes innocents est resté en moi pour toujours. Je sens que leur affection me suit encore de là-bas.

Pourtant je ne les comprenais pas en tout. Je ne suis qu’un progressiste russe, un prosaïque pétersbourgeois, et il me paraissait invraisemblable que, sachant tout ce qu’ils savaient, ils ne fussent aucunement préoccupés de nos sciences. — Je

dus admettre bientôt que l'essence leur savoir était différente de celle de notre instruction et que leurs aspirations étaient tout autres que les miennes, par exemple. Leurs désirs étaient calmes ; ils ne souhaitaient pas, comme nous, connaître le sens de la vie, parce que leur existence était plus remplie que la nôtre. Leur savoir était, en réalité, plus haut et plus profond que celui dont nous nous targuons. Ils connaissaient tout sans science et sans fureur d'apprendre des formules. Je compris comment ils concevaient les choses ; mais ne pus arriver à les concevoir comme eux. Ils me montraient leurs beaux arbres, et je me sentais incapable de l'amour qu'ils manifestaient pour eux. Je crois même qu'ils allaient jusqu'à parler avec les végétaux. Oui, ils connaissaient la langue de ce que nous appelons la nature inanimée et parvenaient à communiquer avec elle. Bien entendu, ils avaient des rapports affectueux avec les animaux, qui ne songeaient même pas à les attaquer. Ils me montraient aussi les étoiles et me disaient, à leur sujet, des choses au-dessus de mon entendement ; en tout cas je fus convaincu qu'ils s'entretenaient avec elles plus matériellement que par une transmission de pensée. Ces hommes ne s'impatientaient pas de mon incompréhension. Ils m'aimaient tel que j'étais, mais je sentais qu'eux, non plus, ne me comprendraient jamais, et c'est pour cela que je leur parlais le moins possible de notre terre.

Je me demandais parfois comment des hommes si supérieurs à moi n'arrivaient pas à m'humilier par leur perfection, comment, à un mauvais être comme moi, ils n'inspiraient aucune jalousie. Et pourquoi, me disais-je, moi, le verbeux et le vantard, n'ai-je point l'idée de les étonner en leur révélant mon

genre de savoir, dont ils n’ont pas la moindre idée ?

Ils étaient vifs et gais comme des enfants. Ils se promenaient dans leurs belles forêts, dans leurs douces clairières, en chantant leurs belles et douces chansons ; leur nourriture ne consistait qu’en fruits de leurs arbres, en miel des bois et en lait de leurs amis le animaux. Ils n’avaient que peu à faire pour se procurer des aliments et des vêtements. Ils connaissaient l’amour matériel, car des enfants naissaient chez eux, mais jamais je ne les ai vus tourmentés de ce féroce désir de volupté qui torture les pauvres hommes de notre globe, et qui est la source de tous nos péchés. Ils étaient heureux de voir naître des enfants qui seraient pour eux de nouveaux compagnons appelés à partager leur félicité.

Entre eux, jamais de disputes ni de jalousie ; ils ne comprenaient même pas ce que ce dernier mot voulait dire. Leurs enfants appartenaient à tous, car ils n’étaient tous qu’une seule et même famille.

Il n’y avait pour ainsi dire pas de maladies chez eux, bien qu’ils connussent la mort ; mais leurs vieillards mouraient doucement, comme en s’endormant, entourés d’amis qui leur disaient adieu, sans tristesse, avec de doux sourires, au contraire. Douleur et larmes étaient des termes ignorés. On ne constatait partout que de l’amour, de l’amour qui ressemblait à de l’extase.

Ils s’entretenaient certainement avec leurs défunts. Les relations entre gens qui s’étaient aimés n’étaient pas interrompues par la mort. Je remarquai qu’ils ne comprenaient pas très clairement quand je leur parlais de vie éternelle. Peut-être y croyaient-ils si fermement que toute conversation ce

sujet leur paraissait oiseuse et superflue.

Ils n’avaient pas de religion, mais ils étaient évidemment bien certains que lorsque la joie terrestre serait arrivée à son summum, un changement surviendrait qui rendrait plus complète l’union des hommes avec le Grand Tout, âme de l’Univers. Ils attendaient ce moment avec joie, mais sans hâte ; on eût dit qu’ils jouissaient déjà du pressentiment qu’ils en portaient dans leurs cœurs.

Aux heures vespérales, avant d’aller dormir, ils aimaient à former des chœurs harmonieux.

Ils chantaient alors tout ce qu’ils avaient ressenti dans la journée à laquelle ils disaient adieu. Ils louaient la nature, la terre, la mer, les forêts. Ils aimaient à composer des chansons les uns sur les autres ; elles étaient toujours affectueuses et douces et allaient au cœur. Ce n’était pas seulement en musique qu’ils exprimaient leur tendresse mutuelle : toute leur vie était la preuve de l’amitié qu’ils se portaient les uns aux autres. Ils avaient aussi d’autres chants majestueux et splendides, mais tout en en comprenant les mots, je n’en saisissais pas le sens. Toutefois, si mon esprit ne pouvait s’élever jusqu’à l’intelligence de leur beauté, mon cœur semblait se pénétrer profondément de leur splendeur suave.

Souvent je leur disais que depuis longtemps j’avais pressenti leur état de félicité, que là-bas, sur la terre, le contraste entre leur vie délicieuse devinée et le sort qui était nôtre m’avait maintes fois rempli l’âme de tristesse ; que dans mon inimitié pour les hommes de mon globe il entrait aussi tant de tristesse ! Quel supplice : vouloir les haïr et ne pouvoir s’empêcher de les aimer sans toutefois arriver à leur

pardonner !

Ils ne pouvaient entrer dans un pareil sentiment, mais que m'importait ! Je les aimais sans leur demander de partager mes rancœurs.

Où ils rirent, c'est quand je leur racontai mes songes. Ils me dirent qu'on ne voyait pas de semblables choses en rêve ; que, sans le savoir, innocemment, j'avais inventé tout cela, que je m'abusais moi-même, que tous les détails je les avais, dans un délire, fabriqués de toutes pièces. Quand je leur dis que c'était peut-être en réalité, mon Dieu ! comme ils m'ont ri au nez ! Et comment puis-je ne pas croire que tout cela était ? Peut-être cela était-il mille fois mieux, plus joyeux que je le raconte. Que cela soit un rêve, mais je vous dirai un secret : tout cela n'est peut-être pas un rêve ? Car, ici, il est arrivé quelque chose vrai jusqu'à telle horreur qu'on ne pourrait le voir en rêve. Jugez vous-mêmes. Jusqu'à présent je l'ai caché, mais maintenant je raconterai cette vérité : le plus terrible, c'est qu'ils réfléchirent trop à tout cela, c'est moi qui, par mes récits, les ai corrompus. Oui, hélas je les ai corrompus !

V

Oui, c'est moi qui fus la cause de leur chute : je fus le ferment mauvais qui contamina une multitude d'êtres. Je fus pareil à une trichine immonde, à un germe de peste. Je corrompis cette terre innocente, si heureuse avant mon arrivée.

Les hommes de la belle terre de l'amour apprirent à mentir et se complurent dans leurs mensonges. Ils leur trouvèrent de la

beauté. Ils introduisirent le mensonge dans l'amour, et bientôt, dans leurs cœurs, naquit la sensualité, qui engendra la jalousie, qui fut mère de la férocité…

Oh ! je ne me souviens pas quand au juste, mais très peu de temps après qu'ils eurent pris goût au mensonge, le premier sang criminellement versé coula. Ils s'étonnèrent, s'effrayèrent et prirent l'habitude de vivre à l'écart les uns des autres. De petits groupes d'alliés se formèrent, mais pour menacer d'autres groupes. Les haines éclatèrent.

Vint au monde l'idée de l'honneur, et chaque groupe d'alliés arbora son étendard. Les hommes commencèrent à maltraiter les animaux, qui se réfugièrent loin d'eux, dans les forets, et devinrent leurs ennemis. Des langues différentes naquirent. Une lutte terrible commença. Ils connurent la douleur, ces hommes, en eurent une malsaine appétence et érigèrent en principe que la vérité ne se révèle que par la douleur. Alors apparut chez eux la Science.

Quand ils furent devenus méchants, ils commencèrent à parler de fraternité et de désintéressement et saisirent les idées représentées par ces mots. Quand ils devinrent coupables, ils inventèrent la justice, rédigèrent des codes, construisirent des machines destinées à l'exécution des condamnés à mort.

Ils ne se rappelèrent plus que vaguement ce qu'ils avaient été, ce qu'ils avaient perdu et même ils n'osèrent pas croire qu'ils eussent été réellement innocents et heureux. Ils se moquèrent même de ceux qui admettaient la possibilité de ce bonheur passé, qu'ils affectaient d'appeler un rêve. Mais ce qui est le plus étrange, c'est qu'après avoir perdu toute foi en cette félicite disparue, ils eurent un désir si violent de redevenir

innocents et heureux qu'ils divinisèrent ce désir, lui élevèrent des temples, lui adressèrent des prières, tout en le considérant comme irréalisable, mais en se prosternant devant lui, tout en larmes. — Il est sûr, toutefois, que si on leur avait montré cette vie à présent rêvée, ils n'en auraient plus voulu. Quand je leur en parlais, ils me répondaient : « Oui, nous sommes méchants, menteurs et injustes ; *nous le savons*, et c'est pour cela que nous nous châtions nous-mêmes plus durement que ne le fera plus tard le Juge magnanime qui décidera de nos sorts et dont nous ne savons pas le nom. Mais nous avons la Science. Par elle nous retrouverons la Vérité, que nous accepterons, cette fois, consciemment. Le savoir est au-dessus du sentiment, la compréhension de la vie est plus précieuse que la vie. La science nous donnera la sagesse, et la sagesse nous révélera les lois du bonheur. »

Telles étaient leurs paroles, et pourtant chacun d'eux ne cessa pas de se préférer à l'humanité entière, sans pouvoir faire autrement. Chacun devint si jaloux de l'importance de sa propre personnalité qu'il faisait tout au monde pour diminuer la personnalité des autres. Le servage naquit, même le servage volontaire. Les faibles obéissaient de leur plein gré aux forts, à condition que ces derniers les aidassent à en asservir de plus faibles qu'eux. Des justes apparurent, qui vinrent en pleurant trouver leurs frères et leur reprochèrent leur déchéance. On riait d'eux ou on les lapidait. Le sang coulait aux portes des temples. En revanche, d'autres hommes surgirent qui cherchèrent un moyen d'amener leurs congénères à vivre en paix tout en admettant que chacun avait le droit de se préférer à tous ceux de son espèce.

De vraies guerres éclatèrent à propos de cette idée, mais chaque combattant était bien convaincu que la science, la sagesse et l’instinct de la conservation forceraient bientôt tous les hommes à reprendre leurs relations pacifiques et paternelles. Pour obtenir ce résultat, ils commencèrent par les faibles d’esprit (et dans cette catégorie se rencontraient naturellement tous les adversaires de leurs idées). Mais le sentiment de la conservation perdit bientôt de sa force, et les orgueilleux et les voluptueux demandèrent tout ou rien. Naturellement, ils en appelèrent à la violence pour triompher. Battus, il leur resta la ressource du suicide. Alors naquirent des religions qui célébraient le culte du Non-Être. Ce fut un acte méritoire que de se donner la mort pour gagner l’éternel repos dans le Néant.

Les hommes chantèrent la Douleur dans leurs poèmes. Je me lamentai sur leur sort, je pleurai sur eux, les aimant peut-être encore plus qu’à l’époque où la douleur n’avait pas mis son empreinte sur leurs visages qu’alors qu’ils étaient innocents et beaux.

J’aimais encore plus leur terre, maintenant qu’elle était profanée par eux, que quand elle était un paradis. Je tendais mes bras vers ces pauvres êtres en m’accusant, en me maudissant d’avoir fait leur malheur. Je leur disais que j’étais la cause de tous leurs maux, la seule cause ; que j’avais été, chez eux, le ferment de vice et de mensonge. Je les suppliais de me mettre à mort, de me crucifier, et je leur montrais comment construire la croix. Je n’avais pas, disais-je, la force de me tuer moi-même, mais j’avais soif de tourments, de supplices ; je voulais être torturé jusqu’au moment où je rendrais l’âme.

Mais ils se contentaient de se moquer de moi et, à la fin, ils me prirent pour un idiot. Ils m’excusaient, affirmant que je ne leur avais apporté que ce qu’ils désiraient avoir ; ce qui était maintenant ne pouvait pas ne pas être.

Pourtant, un beau jour, agacés, ils déclarèrent que je devenais dangereux et qu’ils allaient m’enfermer dans une maison de santé si je ne consentais à me taire. Alors la douleur m’envahit avec une telle force que je sentis que j’allais mourir. Et c’est à ce moment que je m’éveillai.

Il pouvait être 6 heures du matin. Je me retrouvai dans le fauteuil. Ma bougie s’était brûlée jusqu’au bout. On dormait chez le capitaine, et le silence régnait dans tout l’appartement. Je sursautai sur mon siège. Jamais je n’avais eu de rêve pareil, avec des détails aussi clairs, aussi minutieux. Tout à coup, j’aperçus mon revolver tout chargé, mais à l’instant même je le jetai loin de moi. Ah, la vie ! la vie ! Je levai les mains et implorai l’éternelle Vérité ; j’en pleurais ! Un enthousiasme fou soulevait tout mon être. Oui ! je voulais vivre et me vouer à la prédication ! Certes, désormais, me dis-je, je prêcherai partout la Vérité, puisque je l’ai vue, vue de mes yeux, vue dans toute sa gloire !

Depuis ce temps-là je ne vis que pour la prédication. J’aime ceux qui rient de moi ; je les aime plus que les autres. On dit que je perds la raison parce que je ne sais comment convaincre mes auditeurs, parce que je cherche par tous les moyens à les toucher et que je n’ai pas encore trouvé ma voie. Sans doute je

dois m’égarer bien souvent, mais quelles paroles dire ? Quelles actions donner en exemple ? Et qui ne s’égare pas ? Et pourtant tous les hommes, depuis le sage jusqu’au dernier des brigands, tous veulent la même chose, qu’ils cherchent par des moyens divers… Et je ne puis m’égarer bien loin, puisque j’ai vu la Vérité, puisque je sais que tous les hommes peuvent être beaux et heureux sans cesser de vivre sur la terre. Je ne veux pas, je ne peux pas croire que le mal soit l’état normal de l’homme. Comment pourrais-je croire une chose semblable ? J’ai vu la Vérité et son *image vivante*. Je l’ai vue si belle et si simple que je n’admets pas qu’il soit impossible de la voir chez les hommes de notre terre. Ce que je sais me rend vaillant, fort, dispos, infatigable. J’irai de l’avant, quand même ma mission devrait durer mille années. Si je m’égare encore, la belle lumière du Vrai me remettra dans mon chemin.

Au début, j’avais voulu cacher aux habitants de l’autre terre que j’étais l’agent de corruption. Mais la Vérité me murmura tout bas que j’étais en faute, que je *mentais*, et me montra la route à suivre, la route droite.

C’est bien difficile de réorganiser le paradis sur notre terre. D’abord, depuis mon songe, j’ai oublié tous les mots qui pouvaient le mieux exprimer mes idées. Tant pis ! Je parlerai comme je pourrai, sans me lasser, car j’ai *vu* si je ne sais décrire.

Et les moqueurs peuvent rire encore et dire comme ils l’ont déjà fait : « C’est un songe qu’il raconte et il ne sait même pas le raconter ! » Soit, c’est un songe ! Mais qu’est-ce qui n’est pas songe ? Mon rêve ne se réalisera pas de mon vivant ? Qu’importe ! Je prêcherai tout de même.

Et la réalisation en serait si simple ! Ce serait l’affaire d’un jour, *d’une heure* !

Qu’est-ce qu’il faut pour cela ? Que chacun aime les autres comme soi-même. Après cela, il n’y a plus rien à dire. C’est compréhensible pour tout le monde, et tout le bonheur découlera de là.

Ah ! voilà ! C’est une trop vieille vérité répétée des billions de fois et qui pourtant ne s’est enracinée nulle part. Il faut la répéter encore.

« La compréhension même de la vie, dites-vous, est plus intéressante que la vie elle-même. La science de ce qui peut donner le bonheur est plus précieuse que la possession du bonheur ! »

Voilà les erreurs qu’il faut combattre et je les combattrai. Si tous voulaient sincèrement le bonheur, le bonheur serait, et immédiatement.

Et la petite fille ? — Je l’ai retrouvée.

V

L’ACQUITTEMENT DE l’INCULPÉE KORNILOVA

Le 22 avril de cette année, l’affaire de l’inculpée Kornilova est revenue devant un autre jury.

Le verdict et l’arrêt prononcés par les tribunaux, l’an passé, ont été cassés, vu l’insuffisance de l’expertise médicale. La plupart de mes lecteurs se rappellent probablement cette affaire. Une jeune marâtre (alors encore mineure), enceinte, furieuse contre son mari, qui la froissait en lui vantant les mérites de sa première femme, après une violente querelle avec lui, jeta par la fenêtre d’un quatrième étage la fille de son mari, âgée de six ans. Par miracle, l’enfant ne se fit aucun mal.

Cet acte sauvage de la jeune femme était si absurde, il était en telle contradiction avec tous ses autres actes, qu’une question se posait d’elle-même : sa responsabilité était-elle entière ? Ne pouvait-on imputer cet acte à un état morbide dû à la grossesse.

Le matin elle se leva, son mari partit à sa besogne, elle laissa dormir l’enfant ; puis la réveilla, l’habilla, la chaussa, lui fit boire du café. Alors elle ouvrit la fenêtre et la lança dans le vide. Sans même regarder par la fenêtre pour voir ce que devenait l’enfant, elle ferma la fenêtre, s’habilla, et s’en fut au commissariat de police. Là, elle raconta ce qui venait de se passer. Elle répondit aux questions d’une manière étrange et

grossière. Quand, quelques heures après, on lui apprit que l’enfant était saine et sauve, elle ne manifesta ni joie ni dépit et prononça avec un grand sang-froid : « Elle a la vie dure. » Ensuite, pendant presque un mois et demi, dans les deux prisons où elle fut incarcérée, elle continua de rester morne, grossière, peu communicative.

Et tout d’un coup, elle se changea toute. À partir des quatre derniers mois de sa grossesse, avant le premier jugement et après, la directrice de la section des prisonnières n’a pas assez d’éloges pour elle : un caractère égal, doux, tendre, paisible, se manifeste. D’ailleurs, j’ai déjà parlé de tout cela. En un mot, le premier arrêt a été cassé, et, le 22 avril, Kornilova a été acquittée.

J’étais dans la salle des séances et j’en ai emporté beaucoup d’impressions. Je regrette d’être dans l’impossibilité complète de les décrire. Je dois me contenter de quelques mots. Même si je parle de cette affaire, c’est que j’en ai déjà beaucoup entretenu mes lecteurs et que je ne crois pas superflu de leur en faire connaître la fin.

Les seconds débats furent deux fois plus longs que les premiers. Le jury était excessivement bien composé. Un nouveau témoin, la directrice de la section des prisonnières, avait été cité. Sa déposition sur les phases du caractère de la Kornilova était extrêmement importante et favorable. La déposition du mari de la prévenue était aussi très remarquable. Avec une loyauté parfaite il n’a rien caché des querelles et des injures de sa part. Il excusait sa femme. Il parlait franchement, cordialement, loyalement. Ce n’est qu’un paysan, il est vrai, un paysan vêtu à l’européenne, qui lit et reçoit trente roubles de

salaire par mois. Ensuite il y avait une élite d'experts. On avait convoqué six savants, tous célébrités et notabilités de la médecine. Cinq d'entre, eux ont donné leur avis. Tous ont déclaré sans hésiter que l'état morbide, habituel chez une femme enceinte pouvait bien, en l'espèce, avoir suscité le crime.

L'avocat général lui-même a renoncé à soutenir l'accusation de préméditation.

L'acquittement a provoqué l'enthousiasme du nombreux public. Plusieurs personnes se signèrent. D'autres se félicitaient mutuellement.

Le même soir, le mari de l'acquittée l'a ramenée chez lui. Tout heureuse, est est rentrée de nouveau dans sa demeure, après une année d'absence, emportant l'impression d'une dure leçon pour toute sa vie et l'indice de l'immixtion de la Providence en cette affaire : à commencer par le salut miraculeux de la fillette.

I

À PROPOS DES LETTRES ANONYMES INJURIEUSES

Cette année, je ne suis pas allé à l'étranger. Me voici dans le Gouvernement de Koursk.

Mon médecin, ayant appris que j'avais l'intention de passer l'été à la campagne, — et justement dans cette, région, — m'a prescrit de boire de l'eau d'Essentouk, affirmant que cela me serait beaucoup plus favorable que l'eau d'Ems, à laquelle, disait-il, j'étais déjà habitué. Mon devoir est de déclarer que j'ai reçu beaucoup de lettres de mes lecteurs, m'apportant leurs condoléances au sujet de ma maladie.

Depuis que je publie mon *Carnet* j'ai toujours été comblé de lettres signées on anonymes, généralement très aimables et qui m'ont soutenu et encouragé dans ma tâche. Jamais je n'aurais osé compter sur tant de sympathies, et même je ne m'en sens pas toujours digne !

Ces lettres me sont précieuses, et je ne vois aucun mal à l'avouer publiquement. On m'accusera de vantardise et de vanité ; qu'on en pense ce qu'on voudra, du reste ; je ne veux, moi, que témoigner ma reconnaissance à mes correspondants. Je ne suis plus assez jeune pour ne pas comprendre que ma satisfaction exaspérera un certain nombre de sévères messieurs. Mais de ces messieurs-là, moi j'en ai par-dessus la tête.

Sur plus d'une centaine de lettres qui me sont parvenues

depuis dix-huit mois que dure ma publication, deux seulement révélaient une réelle hostilité.

Il m’en est venu de personnes qui ne partageaient pas ma manière de voir et qui me présentaient leurs objections sous une forme sérieuse et polie ; je regrette de n’avoir pu répondre à toutes celles-là.

Mais les deux dont je viens de parler étaient écrites bien moins pour discuter que pour injurier. Leurs auteurs sont au nombre des messieurs que je vais énerver aujourd’hui.

Une d’elles me reproche d’avoir annoncé ma maladie dans un journal. Mon correspondant anonyme se fâche tout rouge : Comment ai-je osé, dit-il, entretenir le public d’un fait particulier de ce genre ? Il parodie même mon annonce de la façon la plus indécente et la plus grossière. Mais, laissant en dehors le but principal de la lettre, qui était de m’injurier, je me suis préoccupé d’une question secondaire qu’elle soulevait. Ai-je le droit, à présent que je suis malade et forcé d’aller me soigner, d’annoncer pourquoi mon numéro de mai ne paraitra pas à temps, mais verra le jour avec celui de juin. Jusqu’à maintenant, dans chaque *Carnet*, j’ai annoncé la date d’apparition du numéro suivant et s’il y avait un retard, je pensais que me borner à dire, sans autre explication : Le numéro de tel mois sera mis en vente en même temps que celui de tel autre mois, était un procédé un peu cavalier. Je donnais donc la raison du retard. Cette fois, la cause est la maladie. Est-ce un crime de le dire ? Et ai-je tant que cela insisté, dans mon annonce, sur mon état de santé ? Si l’observation venait d’un homme sérieusement formalisé de ce qu’il considérerait comme un manquement aux convenances littéraires, je la

regarderais somme la preuve d’un zèle excessif, mais respectable. Mais les injures ont tout gâté l’intention du correspondant était purement et simplement de me blesser. Je m’étends peut-être un peu trop sur une vétille, mais il y avait déjà longtemps que je désirais dire quelques mots sur les lettres anonymes injurieuses et je suis heureux d’en trouver l’occasion.

J’ai souvent pensé qu’a une époque comme la nôtre, où si peu de gens se croient à la place qu’ils méritent, beaucoup de mécontents disaient : « Pourquoi s’occupe-t-on toujours des autres et jamais de moi ?… »

Je comprenais que ce mécontentement pouvait devenir assez vil chez celui qui en souffrait pour le pousser à mettre le feu n’importe ou, et j’étais tenté de l’excuser d’avance. Par bonheur la vocation d’incendiaire ne peut naître que dans une nature excessive, du genre de celles que j’ai appelées byroniennes. Il y a d’autres méthodes moins féroces pour soulager un amour-propre souffrant. On peut mentir, calomnier, inventer de vilaines histoires ou envoyer une lettre anonyme injurieuse. C’est pour cela que je ne suis pas surpris que notre siècle soit, en même temps que celui des grandes réformes, le siècle des lettres anonymes déplaisantes. Ces épîtres peu flatteuses sont partie intégrante de la littérature russe contemporaine et accompagnent toutes ses manifestations.

Lequel des auteurs ou des éditeurs n’en reçoit pas ? J’ai appris que les rédacteurs des plus récentes revues en reçoivent un tel nombre, dès l’apparition de leur recueil, qu’ils ne les lisent plus jusqu’au bout et se contentent de les parcourir. L’un

d’eux a voulu me donner une idée de quelques-unes de ces missives ; mais, dès les premiers mots, le fou rire l’a pris et il n’a pu continuer. Ce qui prouve que plus ces écrits sont insultants et furibonds, plus ils sont inoffensifs et même amusants. Pour atteindre son but, qui est de fâcher, une lettre anonyme doit garder une certaine dignité de ton. Mais nos mécontents en sont encore à la période de l’enfance de l’art : leurs mauvais sentiments sont encore spontanés, irréfléchis ; ils ont besoin de mûrir.

Nos insulteurs ne sont pas de la force de l’inconnu mystérieux du drame de Lermontoff, de ce personnage vindicatif qui, ayant reçu un soufflet, se retira pendant trente ans dans un désert pour méditer sa vengeance. Non, ils sont d’étourdis et de bouillants Slaves qui se hâtent d’injurier, pour en avoir plus tôt fini. Ils seraient peut-être très disposés à se réconcilier avec l’insulté aussitôt après l’avoir abreuvé de sottises. Tout cela est jeune, frais, printanier, quoique très vilain, avouons le. On dit toutefois que la toute récente génération n’écrit pas de lettres anonymes. Du reste, toutes les lettres que je reçois de nos « jeunes » sont signées. Ils comprennent qu’une lettre de blâme ou de louange gagne beaucoup en importance si elle porte une signature.

L’insulteur anonyme n’a d’autre but que celui de se réjouir de sa propre grossièreté. Il sait qu’il fait une canaillerie, qu’il ôte toute portée à son factum ; mais il a besoin d’invectiver. Je crois que c’est malheureusement un état d’esprit assez général chez nous, actuellement. Qu’importe qu’en un an et demi je n’aie reçu que deux lettres de sottises ? Cela ne prouve que mon peu de notoriété et mon insignifiance, mais cela pourrait

aussi vouloir dire que je n’ai, en grande majorité, comme lecteurs, que des gens honnêtes. Il est certain que d’autres travailleurs plus en vue reçoivent des lettres anonymes par centaines et non plus par paires. Somme toute je crois que les progrès de notre humanité russe ne l’ont pas rendue plus *humaine* au vrai sens du mot. Il est effrayant d’avoir à dire que tant de gens ont cette rage d’injurier, impunément, en quelque sorte, de l’autre côté d’une porte fermée ; la lettre anonyme apaise cette rage. Dame ! on ne peut pas battre une lettre, et une lettre ne saurait rougir.

Autrefois on n’avait nulle notion, de notre *honneur*. Nos boyards s’injuriaient et se battaient entre eux sans vergogne ; un soufflet n’était pas déshonorant. Mais ils avaient leur honneur a eux. S’il ne suivait pas la mode européenne, il n’en était pas moins saint et moins sérieux pour cela. Pour cet honneur, le boyard sacrifiait parfois toute sa fortune, tout son crédit à la Cour, voire même la bienveillance du Tzar, Mais avec le changement de costume et le port de l’épée européenne, apparut chez nous l’honneur à l’européenne, qui depuis deux siècles n’a pu encore s’acclimater complètement, dans notre pays, si bien que le vieil honneur est oublié, et que le nouveau n’a été adopté que plus ou moins machinalement.

Pendant ces deux siècles de notre période *européenne*, que nous nommerons « période de l’épée », c’est dans le peuple que la tradition de l’honneur s’est le mieux conservée. Objectez-moi que le peuple est sale, ignorant, barbare, moquez-vous sans indulgence de mon affirmation, raillez autant qu’il vous plaira ; mais, toute ma vie, j’ai eu la conviction que notre peuple est plus pur de cœur que nos classes élevées et qu’il n’a

pas encore l'esprit assez confus pour chérir en même temps les idées les plus belles, les plus élevées et leurs antithèses les plus viles, comme le font nos intellectuels. Ces derniers appellent « richesse de développement » et « bienfaits de la civilisation européenne » ce qu'il conviendrait de qualifier de désarroi mental. Ils meurent d'ennui et de dégoût auprès de ces « bienfaisantes richesses », mais trouvent encore la force de plaisanter le peuple, encore indemne de culture européenne, au sujet de sa naïveté et des exigences de sa bonne foi. Mais j'aborderais là un sujet bien vaste. Je me contenterai de dire que le plus grossier homme de notre peuple aurait honte de telles ou telles pensées de certains hommes de culture supérieure. Je suis bien sûr que l'homme du peuple ne comprendrait pas et ne comprendra pas de sitôt qu'il soit loisible de faire des vilenies quand personne ne vous regarde « derrière la porte fermée », parce qu'il n'y a pas de témoins. Notre classe intellectuelle n'a pas de ces scrupules de conscience. Dans l'opinion du peuple, ce qui est vilain en compagnie est vilain derrière la porte. Et nous continuons à nous plaindre de la grossièreté du peuple. Au temps de ma jeunesse, le plus grand nombre des officiers étaient convaincus que le soldat d'extraction populaire, ne se complaisait qu'à dire des ordures. Partant de cette conviction, beaucoup de commandants, à l'exercice ou aux manœuvres, adressaient à leurs hommes des invectives si révoltantes que les soldats en rougissaient positivement, tâchaient d'oublier ces obscénités ou s'en indignaient plus-tard s'ils y repensaient. *J'ai été moi même témoin de ces choses*. Quant aux commandants, ils étaient ravis de s'être si bien mis à la portée du soldat russe !

Gogol lui-même, dans sa « correspondance avec ses amis » conseille à un camarade de se servir des plus gros mots quand il aura à réprimander un paysan serf, même devant témoins. Le peuple russe fait, évidemment, usage de locutions très grossières, mais bien moins souvent qu'on ne croirait. Il emploiera les mots malpropres en quelque sorte machinalement, mais n'y mettra pas l'intention qu'on se figure. Seuls des ivrognes, des vagabonds, des fainéants déclassés, que le peuple méprise, raffineront sur l'obscénité. Le peuple, tout en se montrant parfois mal embouché, n'ignore pas que c'est une laide habitude que celle de parler salement et condamne cette habitude. C'est quand il y eut désaccord entre nos intellectuels et les classes populaires que notre aristocratie se persuada que le peuple se délecte de paroles répugnantes. Nos intellectuels ignorent complètement le peuple.

Les espérances que je fonde sur le peuple, je crois tout aussi bien pouvoir les fonder sur le génération nouvelle. Le peuple et la jeunesse intellectuelle ont de bien plus grandes chances de s'entendre aujourd'hui qu'au temps où notre génération était jeune. Notre jeunesse est sérieuse, et il serait à souhaiter qu'elle fût mieux guidée.

Puisque nous parlons de le jeunesse, je dirai qu'un très jeune homme qui ne partageait pas toutes mes façons de voir m'a récemment adressé une lettre très vive, quoique nullement impolie, l'a signée en toutes lettres et a accompagné son nom de son adresse. Je l'ai prié de passer chez moi ; il est venu et m'a agréablement frappé par son sérieux et l'ardent intérêt qu'il portait à la question qui nous divisait. Sur quelques points il finit par me donner raison et se retira tort pensif.

J’ajouterai que la jeune génération actuelle discute plus courtoisement que nous ne faisions. Ces jeunes gens écoutent et laissent parler, parce que l’éclaircissement du point en litige a pour eux plus d’importance que la satisfaction de leur amour-propre. Mon visiteur, avant de partir, me témoigna ses regrets de m’avoir écrit une lettre aussi vive, et cela d’une façon parfaitement digne. Le seul malheur est que notre jeunesse manque de guides ! Comme elle a besoin de directeurs, elle s’est souvent ruée à la suite de personnages assez indignes de sa confiance ; quelques-uns de ces derniers, toutefois, étaient sincères. Quel devra être, quels devront être le ou les guides futurs ? En viendra-t-il même ? Telle est la question.

II

LE PLAN D’UNE NOUVELLE SATIRIQUE DE LA VIE CONTEMPORAINE

Mais je n’en ai pas fini avec mon insulteur anonyme. Un homme pareil pourrait servir d’excellent type littéraire pour un roman ou une nouvelle. Il est permis de le considérer à un point de vue général, humain aussi bien qu’en tant que Russe, et d’étudier quelles sont les causes de l’apparition d’un type de ce genre, chez nous, en particulier. Si vous essayez de scruter ce caractère, vous vous rendrez vite compte qu’il est impossible que notre état social ne comporte pas nombre de gens de cet acabit. Grâces soient rendues à Dieu qu’ils ne soient pas plus fréquents ! Ils ont grandi dans nos familles modernes aux liens relâchés, ils sont fils de pères mécontents et sceptiques, qui leur ont transmis une grande indifférence pour les vérités primordiales en même temps qu’un grand désir de croire à quelque chose de non révélé encore, de « prochain », de vaguement fantastique dont s’accommodera leur haine de l’époque actuelle. Il n’en manque pas de ces familles ou les parents ont dissipé le dernier argent provenant de la cession de leurs terres aux paysans, ne léguant à leurs enfants que la pauvreté, l’envie, le scepticisme et des propensions à la plus lâche veulerie.

Supposez qu’un rejeton d’une telle famille soit devenu fonctionnaire. Il aura de l’esprit inné, — comme tant de gens,

— mais élevé dans un milieu où l'ironie et le persiflage auront détruit toute foi, il croira pourtant, en lui-même et prendra son esprit pour du génie. Et comment ne serait-il pas affligé d'un amour-propre sans bornes, ayant vécu sans aucune espèce de frein moral ?

Dès le début, il est très fier, de lui-même ; mais, comme — je le répète — il ne manque pas d'esprit, il devine rapidement que rire de tout ne mène à rien de positif. (Je préfère prendre un individu un peu moins creux que la moyenne.) Si son père s'est complu dans son irrévérence voulue, c'est que bien que libéral, ce n'était qu'une « vieille perruque » ; lui, le fils, est un génie simplement étouffé par son inaptitude à se faire valoir. Au fond de son âme il est prêt à toutes les lâchetés profitables. Mais bientôt il découvre que les occasions de commettre des lâchetés ne sont pas aussi fréquentes qu'on se le figure. S'il était moins génial, il lui serait permis de s'attacher à celui-ci ou à celui-la, de suivre sa fortune et d'accomplir rapidement une brillante carrière. Mais non, il est homme de trop de valeur et puis il appartient et l'opposition : « Si les gens au pouvoir ont besoin de moi, qu'ils viennent me chercher et me prient de les aider. » Il attend longtemps les sollicitations, mais pendant ce temps un collègue lui a déjà passé sur le corps, est devenu son supérieur ; un second, puis un troisième en font autant ; oui, même ce troisième qu'il tournait en ridicule sur les bancs de l'école spéciale, auquel il avait trouvé un surnom grotesque, sur lequel il avait écrit une épigramme en vers. C'est déjà assez humiliant, Pourquoi celui-là et pas lui-même ? Et toutes les places sont prises. Non ! se dit-il, décidément mon avenir n'est pas ici. Être fonctionnaire ; c'est bon pour des lourdauds ;

parlez-moi de littérature comme carrière ! Et il bombarde les journaux de ses œuvres, d'abord anonymes, puis signées. On ne lui répond pas ; il persiste ; bientôt il visite lui-même toutes les rédactions. Quelquefois, quand on lui renvoie son manuscrit, il se console en blaguant spirituellement les sots qui ne le comprennent pas. Mais cela ne l'avance guère : « Il y encore encombrement par ici ! » soupire-t-il. Ce dont il souffre le plus, c'est de voir partout et toujours en bonne place des gens qui « ne le valent pas ». Un beau jour, tout naturellement lui vient à l'idée d'envoyer à l'une des rédactions dont il a eu le plus à se plaindre une venimeuse lettre anonyme. Il répète ce petit exercice peu après, il s'en est bien trouvé ; c'est amusant, Mais le monde demeure autour de lui sourd, muet, aveugle comme devant. « Ça ne mène encore à rien ! » bougonne-t-il. C'est alors qu'il essaye de « s'arranger » ; il choisit un *personnage*, un patron dont il veut se faire le client ; mettons que ce soit son directeur. Le hasard ici peut l'aider, à moins que ses talents ne lui aplanissent le chemin. Popristchine, le héros de Gogol, a d'abord attiré l'attention de ses chefs par son habileté à tailler les plumes d'oie. On l'a invité chez Son Excellence, où il est présenté à la fille de la maison, pour laquelle il taille deux plumes d'oie. Mais le temps des Popristchine est passé, on emploie des plumes d'acier aujourd'hui, il faut chercher autre chose. Notre mécontent se figure bientôt que la fille de son directeur se morfond d'amour pour lui : « Voici ma chance de succès », se dit-il. « À quoi serviraient les femmes si un homme d'esprit ne pouvait s'en servir pour le plus grand bien de sa carrière. Il n'y a rien, de honteux à cela. Beaucoup de gens sont arrivés par les femmes. Mais, comme dans l'aventure de Popristchine, un fâcheux aide-

de-camp fait manquer toute la combinaison. Popristchine devient fou et s'imagine qu'il est roi d'Espagne ; avec sa nature c'était la conclusion obligée. Mais notre Popristchine contemporain ne perd pas la tête. Il se rappelle que les lettres anonymes ont du bon, qu'il en a déjà fait usage. Il va en fabriquer une nouvelle qu'il n'adressera pas à un bureau de rédaction. Il s'enferme chez lui, tremblant que son hôtesse ne le voie, déguisant son écriture, il remplit quatre pages de calomnies et d'injures, relit le factum avec délices et l'expédie à l'aide-de-camp. Comme on ne pourra reconnaître son écriture, il ne craint rien. Il compte les heures, à présent… Maintenant la lettre doit être arrivée ; le fiancé la lit. Oh ! il va reprendre sa parole, comment donc ! Ce n'est pas une lettre, c'est un « chef-d'œuvre ». Notre homme sait parfaitement qu'il est un lâche, mais il n'en est que plus content.

La lettre ne produit pas l'effet voulu. Le mariage a lieu, mais notre mécontent a débuté dans ce qui sera désormais sa carrière. Il s'y jette avec ardeur. Il prend des renseignements sur la vie d'un général dont il n'a pas été très satisfait au ministère et, son amour-propre blessé aidant, il rédige des lettres anonymes de plus en plus belles, où il éreinte le général et le tourne en ridicule sans pitié. Quelle joie il éprouve en se livrant à cette besogne qui lui convient si bien ! Il faut voir ses insinuations sur la femme du général, sur la maîtresse dudit, sur la leçon stupide dont les affaires sont menées dans le ministère. Peu à peu il se familiarise avec la satire politique anonyme et en vient à perpétrer une lettre adressée au ministre lui-même. Dans cette épître il propose de tout changer en Russie. Il est impossible que le génie de son auteur n'attire pas

l'attention sur cette lettre, qui parviendra peut-être jusqu'à… c'est-à-dire jusqu'à un tel personnage que… « Et quand on voudra découvrir le nom du génial réformateur, sans fausse modestie je le révélerai. »

Il se pâme d'aise en pensant au résultat de ses labeurs ; déjà on doit avoir pris connaissance de sa prose lumineuse ; il s'imagine voir l'étonnement admiratif qu'expriment les visages de ceux qui le lisent. Dans cette joyeuse disposition d'esprit il se permet quelques aimables farces. Il écrit à des grotesques pour s'amuser ; il favorise de ce genre de correspondance son vieux chef de bureau, qu'il rend presque fou de rage en le persuadant que sa femme entretient une tendre liaison avec le commissaire de police de son quartier (le pis est qu'il y a quelques vagues chances pour que ce soit vrai). Et il continue quelque temps ses hauts faits… Mais tout à coup une idée inattendue surgit en lui, le tourmente, l'illumine. Il comprend subitement qu'il n'est qu'un Popristchine plus lâche et plus vil ; que tous ces pamphlets rédigés dans les coins proviennent d'une manie absurde ; plus lamentable que la folie du vrai Popristchine, qui se croyait roi d'Espagne. Et c'est juste à ce moment qu'il reçoit un avertissement qui l'épouvante. Bien qu'il soit homme d'esprit, il ne sait pas toujours se tenir dans les limites de la prudence, et dans son enthousiasme, après avoir écrit sa lettre au ministre, il a été parler de ses épîtres anonymes, et à qui ? À sa logeuse allemande ! Certes il ne lui a pas tout dit : elle ne l'aurait pas compris ; il n'a laissé aller que quelques mots un jour que son cœur débordait de joie. Quelle n'est pas son atroce surprise quand, un mois plus tard, un petit employé d'une autre administration, un homme

méchant, sournois, silencieux, lui jette à la figure, au cours d'une querelle insignifiante, que lui, — le petit employé, — a suffisamment de moralité pour être incapable d'écrire des lettres anonymes. « comme le font certains messieurs ». Il se réconcilie avec ce mince fonctionnaire, fait même des bassesses pour rentrer en faveur auprès de lui, le confesse et croit pouvoir admettre qu'il ne sait presque rien. Mais s'il en sait plus long qu'il n'en avoue ? Vers la même époque un bruit court parmi les employés du ministère où notre héros est appointé. On assure que quelqu'un écrit des lettres injurieuses aux agents supérieurs et que ce quelqu'un est un employé. Le malheureux épistolier s'inquiète, ne dort plus la nuit, se ronge d'anxiété. On peut peindre très vivement le supplice que son angoisse lui fait endurer. Au bout de quelque temps il est persuadé que tout le monde sait que c'est lui ; qu'on ne se tait encore que pour une raison mystérieuse ; qu'on lui réserve quelque châtiment épouvantable. Il en devient presque fou : « Les méchantes gens ! » pense-t-il. « Ils savent *tout* ; c'est de cela qu'ils chuchotent quand je passe… Ils connaissent la résolution déjà prise contre moi, écrite et signée, là-bas, dans le cabinet du ministre. Et il affectent d'ignorer ! Ils veulent voir comment on va s'y prendre avec moi ! »

Et voici qu'il a, par hasard, un document quelconque à porter dans le cabinet du ministre. Il entre, il met respectueusement le papier sur le bureau ; le général est occupé et ne fait pas attention à lui ; notre épistolier va sortir, il a la main sur la clef quand, soudain, sans plus savoir comment c'est venu que s'il avait roulé dans un précipice brusquement ouvert sous ses pas, il tombe aux pieds du général, sans avoir eu, une seconde

auparavant, la moindre intention de le faire. « Puisque je suis perdu, mieux vaut tout avouer moi-même ! » Et il-parle : « Excellence ! Je vais vous dire tout ! » Et, les mains jointes, il supplie le ministre, qui n'y comprend rien ; il s'accuse en tremblant ; et le ministre ignorait tout !

Mais notre héros est même ici fidèle à son caractère. Au moment où sa frayeur est à son comble, il rêve encore que le général, touché de sa sincérité non moins qu'ébloui par son génie, va le relever et le serrer dans ses bras : « Tu as fait cela, malheureux jeune homme ! C'est moi qui suis coupable ! Je n'avais pas su te remarquer ! Je prends toute la faute sur moi. Ô mon Dieu ! C'est à cela qu'en viennent nos jeunes gens les plus brillamment doués, grâce à notre sottise, à nos vieilles manies, à nos inaptes superstitions ! Mais, viens sur mon cœur ; accepte la moitié de mes fonctions, et, à nous deux, nous allons, révolutionner le ministère ! »

Les choses ne se passent pas d'une manière aussi satisfaisante. Longtemps, longtemps après, notre épistolier se rappelle le coup de botte dont l'a gratifié le général ! Et c'est presque de bonne foi qu'à ce souvenir il maudit son sort et l'humanité :

« Une fois dans ma vie, j'ai largement ouvert mes bras à mes semblables et voila ce que j'ai reçu pour ma récompense ! »

On peut imaginer une fin très simple et conforme à nos mœurs contemporaines. Chassé du service, notre homme en vient à contracter, pour cent roubles, un mariage fictif et après la cérémonie, lui, s'en va de son côté, tandis que la nouvelle épouse se rend chez « son marchand ». C'est à la fois « gracieux et distingué » comme le dit le commissaire de

police de Chtchédrine dans une occasion semblable.

En un mot, je crois que l'insulteur anonyme ferait un assez joli type pour une nouvelle. Pour le bien mettre en lumière il faudrait un Gogol, mais je suis déjà content d'avoir trouvé ce canevas. Peut-être essayerai-je d'en faire quelque chose dans un roman.

III

LES PROPRIÉTAIRES D'AUTREFOIS. LES DIPLOMATES DE DEMAIN.

Mais je me suis bien éloigné de mon point de départ. J'ai commencé en disant que je me trouve à la campagne et que j'en suis heureux. Il y a déjà longtemps que je n'ai vécu à la campagne. Mais je vous parlerai des champs un peu plus tard. Je me bornerai, pour l'instant, à dire que je me réjouis d'être ici et de n'avoir pas été à l'étranger. Au moins je ne verrai pas les Russes faisant les badauds de l'autre côté de la frontière. Vraiment à notre époque de patriotisme, alors que, chez nous, on a la préoccupation d'être plus foncièrement russe que jamais, il est pénible de contempler nos émigrants, les intellectuels, se transformer en je ne sais quelle race sans caractère et sans nationalité appréciables. Je ne parle pas des pères : ils sont incorrigibles ; laissons-les de côté, mais je m'intéresse aux malheureux enfants, dont les parents font, à l'étranger, des êtres sans nom. Les pères deviennent ridicules, à la fin, aux yeux mêmes des « Européens » russes les plus enragés. M. Bourénine, qui a suivi la récente guerre comme correspondant d'un journal, nous raconte, dans l'une de ses lettres, l'amusante rencontre qu'il a faite de l'un de nos « Européens » des années quarante, maintenant orné de vénérables boucles de cheveux blancs.

Ce Russe fantaisiste, qui vit toujours à l'étranger, est venu « voir la lutte » (sans doute d'une distance respectable) ; il

faisait de l’esprit en wagon à propos de tout, renouvelant les plaisanteries dont s’amusaient déjà ces Messieurs il y a quarante ans ; c’est-à-dire qui crossait l’esprit russe, les Slavophiles, etc. Il vit à l’étranger parce que, dit-il, il n’y a rien à faire en Russie pour un homme sérieux et honnête. (N.-B. Je cite de mémoire.) Un de ses mots les plus spirituels visait un prétendu projet de faire venir par train spécial le « spectre de Khomiakov », pour lui permettre d’assister au retour de nos troupes rentrant de Bulgarie et à la résurrection des nations slaves. On pourrait faire observer à ce Monsieur aux boucles blanches que lui-même ressemble beaucoup au spectre d’un bavard « occidental-libéral », sans doute très vénérable, mais peut-être assez bouffon.

Ce sont surtout les propriétaires terriens qui ont émigré jadis, et leur émigration continue tous les ans. Dans le nombre de ceux qui abandonnent la Russie, il est certain qu’il y a d’autres éléments que la classe des propriétaires, mais ces derniers sont en majorité. Ils haïssent la Russie, soit parce qu’il n’y a rien à y faire pour leur « sérieux et leur honnêteté », soit tout naturellement, sans causes morales, — pour ainsi dire physiquement, abominant son climat, sa campagne, ses forêts, ses paysans libérés, son histoire, — tout enfin. Ils ont emporté l’argent du rachat des serfs, mais dans l’opinion de beaucoup d’entre eux la libération du paysan était la mort de tout en Russie, de la campagne, de la propriété, de la noblesse.

Il est vrai qu’après l’émancipation, le travail rural demeura quelque temps sans organisation. C’est pour cela que les propriétaires se mirent à vendre et à vendre, et qu’une trop grande portion d’entre eux s’exila à l’étranger. Mais quelque

justification qu’ils cherchent, ils ne peuvent dissimuler ni à leurs concitoyens ni à leurs propres enfants que la première cause de leur émigration a été l’attrait d’un égoïste « farniente ». Dès leur exode, la campagne russe changea de maîtres à chaque instant, perdit même son aspect, se dénuda en partie de ses forêts, et nul ne peut dire encore qui la possédera et quelle sera sa physionomie définitive. Et c’est l’avenir de la terre russe qui doit nous préoccuper le plus. Ceux à qui appartient le sol sont les maîtres de la contrée à tous les points de vue. Il en fut ainsi partout et toujours. Mais, dira-t-on, nous avons aujourd’hui des communes organisées, ce sont donc elles qui sont maîtresses de tout. Nous nous occuperons tout à l’heure de ce côté de le question. Je veux d’abord aller jusqu’au bout de mon idée actuelle, tout en m’expliquant brièvement. Si le sol est possédé par des gens *sérieux*, tout ira bien dans le pays ; les questions graves seront réglées sérieusement, aussi bien que les détails particuliers. On rit, chez nous, par exemple, des écoles populaires ; moi je crois qu’elles prendront sérieusement racine dans le pays lorsque la culture et la propriété seront organisées d’une manière sérieuse ; l’agriculture bien entendue donnera de bonnes écoles, et les écoles judicieusement conduites donneront une bonne agriculture. Il en sera de même de tout, parallèlement. Le fonctionnement de l’organisme national ne sera parfait que quand la propriété terrienne sera, de nouveau, fortement assise. Le régime de cette propriété aura aussi la plus grande influence. Sa façon d’être, son caractère seront ceux de la nation.

Mais, pour l’instant, nos propriétaires se promènent à

l’étranger, hantant les capitales et les villes d’eaux, faisant monter les prix des hôtels, traînant derrière eux des bonnes et des gouvernantes pour leurs enfants, qu’ils habillent selon les modes anglaises, pour la plus grande gaîté de l’Europe, qui regarde et s’ébaubit. On les prend pour de richissimes rentiers. Allez donc dire à l’Europe que ce sont des rentiers sans rentes, qui mangent leur dernier capital ! L’Europe ne vous croira pas ; les choses ne se passent pas ainsi chez elle. Ces sybarites qui flânent par les kursaals allemands et sur le bord des lacs suisses, ces Lucullus qui se ruinent dans les restaurants de Paris savent très bien, — et s’en affligent, — qu’ils arriveront au bout de leur rouleau et que leurs enfants, ces chérubins déguisés en petits anglais, seront forcés plus tard de demander l’aumône ou de se transformer en ouvriers français ou allemands. Ils s’en affligent, mais tant pis ! Après eux, le déluge ! À qui la faute ? Eh parbleu ! toujours à nos mœurs et traditions russes, qui veulent qu’un homme « comme il faut » ne fasse rien. Les plus libéraux d’entre eux ajoutent peut-être intérieurement : « Qu’importe que nos enfants n’aient pas de fortune : ils seront héritiers de hautes et saintes idées ! Élevés loin de la Russie, ils ne connaîtront ni les popes, ni ce mot imbécile de « Patrie ». Ils comprendront que la patrie est un préjugé, le plus dangereux même de tous ceux qui règnent, en ce monde. Ils deviendront de nobles esprits internationaux humains. Ce sont des Russes qui sauront inauguré la série des vrais esprits modernes.

Pourtant, il n’y a guère que les vieux à « boucles blanches » qui parlent ainsi, et encore pas tous ; certains, en dépit de leurs dites « boucles blanches », se montrent de pensée moins noble

et entrevoient des connaissances, des « relations » à faire : « Nous nous ruinons ici », disent-ils, « c’est vrai, mais nous arrivons à acquérir des « relations » qui, plus tard, en Russie, pourront être très utiles. Nous élevons nos enfants dans l’esprit libéral, soit, mais, ce n’en sont pas moins des gentlemen. Ils planeront dans les sphères élevées, tout libéraux qu’ils seront, et les opinions libérales chez les gentlemen profitent extrêmement au conservatisme. Il y a un « distinguo » chez nous. Mon Dieu ! puisque nous élevons nos enfants à l’étranger, cela veut dire que nous en ferons des diplomates. Ces places d’attachés d’ambassade, de consuls, etc., sont absolument charmantes, nombreuses et parfaitement bien rétribuées. Nos enfants seront ainsi dotés d’emplois de tout repos et de traitements lucratifs. C’est une carrière qui met les gens en vue, un état propre, décent, « gentlemanlike ». Les travaux diplomatiques sont faciles ; on continue, dans cette voie-la, à se faire des « relations », toujours des « relations », et nullement parmi les Russes de bas-étage. Si des gens mal élevés demandent au consul une assistance gênante, qui nécessite des dérangements, le consul met les gens mal élevés à la porte après les avoir chapitrés : « Ah ça ! Vous imaginez-vous que nous soyons employés ici pour écouter toutes vos sornettes ? Vous vous croyez toujours dans notre chère patrie. Notre office est propre, il est décent ; il n’a pas été créé pour occasionner du désordre. Vous vous figurez que nous allons tarabuster les hauts personnages de ce pays ? Mais regardez-vous dans la glace. Voilà-t-il pas une jolie binette de réclamateur ! » Oui, nos enfants seront des personnages, eux aussi. Pour cela, il nous faut des « relations » et encore des relations : Notre devoir paternel est d’y pourvoir. Le reste

viendra par surcroît.

Si bien que tous ces émigrés ne sont pas aussi indépendants qu'ils se targuent de l'être. Ils sont toujours à la chasse aux relations. Ne serait-il pas bon de mettre les enfants un peu au courant de ce qui se passe en Russie, de la vie russe, de l'esprit russe.

Aujourd'hui, en ce temps de réformes, chacun chez nous veut vivre de ses idées propres. Le malheur est que jamais nous n'avons eu moins d'originalité. Pourquoi ? Je ne prends pas sur moi de résoudre cette question, mais une des causes qui feront que nos chérubins d'enfants seront des sots, c'est l'étude insuffisante de la langue russe, comme je le disais déjà l'an passé. Grâce aux bonnes d'enfants et aux gouvernantes étrangères, jamais cette lacune de l'éducation n'a été aussi fâcheuse. Quant aux chérubins russes qu'on élève de l'autre côté de la frontière, pourquoi s'inquiéter puisqu'ils seront diplomates et que la langue diplomatique est le français ? C'est bien assez de savoir le russe grammaticalement.

Est-ce si vrai que cela ? Je sais que cette question est vieille au point d'en être devenue banale, mais elle est loin d'être résolue. Dernièrement encore, dans la presse, on y revint indirectement au sujet des œuvres françaises de M. Tourguenev. On affirmait que M. Tourguenev écrivait avec une égale facilité en russe ou en français. Que voyait-on de mal à cela ? demandait-on. Certes je ne vois là, en effet, rien de mal, surtout quand il s'agit d'un aussi grand écrivain, d'un homme qui possède aussi parfaitement la langue russe. Qu'il écrive en français de temps à autre, c'est son affaire. Mais… Et je m'aperçois que je vais me répéter, recommencer à employer

tous les arguments dont je me servais à cette même place l’an dernier. Vous vous souvenez peut-être que mon discours s’adressait à une mère de famille russo-étrangère. Elle prépare maintenant ses enfants à la carrière diplomatique, et bien qu’il me soit désagréable de ressasser mes opinions, je me risquerais peut-être à recommencer ma controverse avec elle.

— Mais le français est la langue diplomatique ! s’ écrierait la maman qui se serai cette fois longuement préparée à la dissuasion et le prendrait de haut avec moi.

— Oui, Madame, répondrais-je, et c’est une de ces vérités sur lesquelles on ne chicane pas. Mais ce que je disais du russe peut s’appliquer au français, n’est-ce pas ? Pour exprimer le fond de sa pensée en français, il faut être absolument maître de cet idiome. Eh bien, il n’y a qu’une seule condition qui permette de parler parfaitement une langue… Bon ! Je vois que je vous impatiente, que vous allez me reprocher de réciter mes propres paroles, de mémoire : je laisse cela. Ce n’est pas un thème *pour dames*… Je veux bien admettre qu’un Russe puisse s’approprier complètement la langue française, mais ce sera aussi à une condition : il faudra qu’il soit né en France, qu’il y ait grandi, qu’il se soit métamorphosé en Français. Vous souriez, mais je vous assure que l’émigration et la bonne parisienne n’y feront rien. Il n’est pas prouvé que votre chérubin soit un Tourguenev, n’est-ce pas ? Les Tourguenev sont rares, je vous fâche ? Allons, votre fils est un Tourguenev et même trois Tourguenev fondus en un seul individu, mais…

— Mais, interromprait la dame au fait, voyons. Est-il nécessaire qu’un diplomate soit aussi fort que cela ? Les relations font plus que le génie. Mon mari…

— Vous avez raison, Madame, interromprais-je à mon tour, les relations peuvent beaucoup, mais, laissant le plus possible de côté votre mari, j'ajouterai qu'un peu d'esprit, tout au moins, joint aux relations ; ne gâte rien. Toutefois je vous concéderai qu'il y a des diplomates d'une bêtise remarquable. Les relations procurent des places, soit ! mais après ? Votre chérubin fait ses études dans les grands restaurants de nuit, noce avec de jeunes cocottes en compagnie de vicomtes étrangers et de comtes russes, mais après ?… Il sait toutes les langues et, par conséquent, aucune. N'ayant pas d'idiome propre, il ne saisit que des morceaux des idées et des sentiments de toutes les nations. Son esprit doit être dans un absolu état de gâchis, si j'ose m'exprimer ainsi. Il devient diplomate, bien ! Mais, pour lui, l'histoire des nations est une plaisanterie quelconque. Il ne soupçonne pas de quoi vivent les peuples, comment ils sont organisés ; il ignore si les lois qui régissent les différents organismes nationaux se rapportent à une loi générale, internationale. Il sera tout prêt à expliquer tous des événements du monde par les raisons les plus futiles. Telle reine, par exemple, aura irrité la favorite de tel roi, et il en sera résulté une guerre entre deux États… Vous ne me permettez de raisonner qu'à votre point de vue, en ne m'occupant que des « relations » ? Mais, pour acquérir des relations, il faut de l'amabilité, de la douceur, de la bonté ; il faut aussi de la persévérance. Un diplomate doit être un charmeur, n'est-ce pas ? Il doit vaincre sans violence, dirai-je presque. Eh bien ! Croyez-moi, sans savoir sa propre langue, sans en être complètement maître, on ne peut même pas former son caractère, même, ou plutôt surtout si le chérubin a été généreusement doué par la nature. L'heure viendra où il lui

sera indispensable d’exprimer sa pensée d’une façon formelle ; mais alors, n’ayant à sa disposition aucune forme appropriée à ses sentiments, ne pouvant se traduire lui-même avec exactitude à l’aide d’un idiome complètement familier dès l’enfance votre fils sera toujours inférieur à lui-même ; il se lassera de ses locutions toutes faites, il deviendra distrait, soucieux, anxieux sans motif apparent, puis grognon et insupportable ; sa santé s’altérera : il est même capable de se gâter l’estomac à force de se faire de la bile ! y songez vous !

Mais vous éclatez de rire. C’est pourtant vous qui m’avez obligé à vous dire ce que je pense des diplomates de cette sorte. Je crois, du reste, que la gent diplomatique est d’une pauvreté mentale extraordinaire. Mettons qu’elle soit composée d’hommes d’esprit. Mais de quelle espèce d'hommes d’esprit ? Vous figurez-vous que l’un d’eux, surtout à cette époque, aille jamais au fond des choses, comprenne les lois mystérieuses qui mènent l’Europe à un avenir peut-être terrible que nous voyons déjà se préparer, presque s’accomplir ? Croyez-vous qu’il y ait parmi eux un esprit capable de prévoir quoi que ce soit ? Ils sont malins, intrigants, semblent vraiment comprendre quelque chose, mais à quoi sont-ils bons ? À renouer de tout petits fils cassés, à boucher des trous, à redorer de vieux prétextes afin de les faire prendre pour neufs ; — voila leur œuvre ! — Il y a bien des causes à cela, et la principale c’est la désunion qui existe entre leur classe et la classe populaire. Ces diplomates en arrivent à vivre dans une atmosphère peu naturelle, beaucoup plus « mondaine » qu’humaine.

Prenez, par exemple, le comte de Cavour qui eut une réputation d’homme d’esprit et de grand diplomate. Je le

choisis parce que, dès à présent, on consent à lui reconnaître du génie et surtout parce qu'il est mort. Qu'a-t-il fait de si remarquable ? Il a effectué l'union italienne. Il a donc atteint son but, mais il y avait deux mille ans que l'Italie portait en elle l'idée de l'unification de tout un monde. Les peuples, qui se succédèrent en Italie pendant ces vingt siècles comprenaient, qu'ils étaient en gestation d'une idée mondiale ; ceux même qui ne le comprenaient pas, le devinaient, le sentaient. Leur art, leur science portaient l'empreinte de cette idée qui se réalisa même en partie. Plus tard la vaste conception s'émietta, et qu'en est-il resté ? Un petit royaume, de second ordre plus ou moins uni *matériellement*, sans aucun soupçon de la grande tâche qui aurait pu être accomplie : L'unification *spirituelle* de tout l'Ancien Monde. L'œuvre du comte de Cavour, c'est ce petit royaume si ravi d'être de second ordre. On l'a bien dit. Le diplomate moderne est une « grande bête qui fait de petites choses ».

Le comte de Metternich passait aussi pour un diplomate des plus fins et des plus profonds. Quels furent ses projets ? Comment comprit-il ce siècle, qui commençait presque avec lui ? Quelles furent ses prévisions d'un avenir qui est notre présent ? Toute sa politique et tout son rêve politique furent de battre en brèche les idées du siècle commençant, à l'aide des plus basses mesures policières, et il était convaincu du succès ? Quant au prince de Bismarck, c'est encore un génie, — c'est entendu, — mais…

— Brisons là, Monsieur !… Et la maman m'interromprait d'un air hautainement offensé… Il est impossible d'aborder certains thèmes de ce genre avec les mères de famille. J'ai

commis une terrible maladresse. Mais avec qui peut-on causer de la diplomatie ? C’est pourtant le thème intéressant, surtout aujourd’hui, mais…

II

LA DIPLOMATIE DEVANT LES QUESTIONS MONDIALES

La diplomatie est aussi un thème fort sérieux. Les gens sages affirment, en effet, que nous vivons dans un temps diplomatique par excellence, à une époque où toutes les questions qui intéressent les destinées du monde entier peuvent et doivent être résolues par la diplomatie. On m’avait pourtant laissé entendre qu’il y avait une guerre quelque part. Je l’avais bien cru aussi, mais on vient me dire maintenant qu’il y a malentendu, qu’il n’y a qu’une action diplomatique, accompagnée de promenades militaires excellentes pour les troupes. Je ne demande pas mieux que d’adopter cette nouvelle opinion, qui est très rassurante, mais je constate, d’autre part, que la question d’Orient passionne terriblement la Russie et toute l’Europe, par surcroît. Tout le monde sait depuis longtemps que la question d’Orient est une question immense, mondiale ; que de sa solution sortira une ère nouvelle ; qu’il s’agit là, non seulement de Russes et de Turcs, ou de vagues Bulgares, mais en même temps de toute l’Europe occidentale, aussi bien que de l’Europe orientale. Il est compréhensible que l’Europe s’agite et que la diplomatie ait du travail par-dessus la tête. Mais de quelle nature est l’ouvrage de la diplomatie ? Il est très clair que son œuvre consistera tout d’abord à escamoter la question d’Orient, à prouver, à tous ceux que cela intéresse,

qu'il n'y a pas de question du tout, qu'il n'y en a jamais eue, qu'il n'y a jamais eu rien que de petites promenades militaires, que l'on nous raconte des plaisanteries vieilles de cent ans, des balivernes qui ont vraiment la vie trop dure. J'admettrais fort bien cette manière de voir, si, en même temps, nous ne nous trouvions en présence d'une énigme que la diplomatie n'a, certes, pas posée ; à aucun prix, la diplomatie ne recherche les énigmes ; elle les fuit au contraire, comme passe-temps indignes d'esprits supérieurs. L'énigme pourrait se formuler ainsi : « Comment se fait-il que, surtout dans notre dix-neuvième siècle, chaque fois que se pose une question mondiale, *toutes les autres questions*, de toute nature reviennent sur l'eau ? » Voyez : En même temps que reparaît la question d'Orient, voici qu'une question extrêmement grave surgit en France, la question catholique. Ce n'est pas seulement parce que le Pape va mourir et que la France, comme puissance catholique, s'inquiète à juste titre des changements qui peuvent survenir dans la politique de l'Église, mais encore parce que le catholicisme est une sorte de drapeau, accepté par tous les partisans de l'ancien état de choses antirévolutionnaire. La Révolution sociale menace tous les anciens fiefs bourgeois, organisés au lendemain de 1789, dans le but de substituer aux féodaux de la bourgeoisie des hommes nouveaux. Et ici, je dois abandonner un instant mon thème pour introduire une parenthèse. Il semblera monstrueux à nos sages libéraux que je traite la France de nation catholique. Eh bien ! pour expliquer ma pensée, j'affirmerai : d'abord sans preuves, que la France est et demeurera le pays catholique par excellence, même s'il n'y a plus un de ses habitants qui croie au Pape ni même à Dieu, et que cela durera jusqu'au moment où la France cessera

d’être la France, pour devenir tout autre chose. Le socialisme, lui-même, y commencera avec une organisation catholique, gardera au début le ton catholique, tant ce pays est profondément empreint de catholicisme. Pour l’instant, je n’entends rien démontrer de tout cela de façon détaillée ; je me contenterai de faire cette simple observation. Pourquoi le marechal de Mac-Mahon a-t-il été si pressé de soulever, sans raison apparente, la question catholique ? Ce brave guerrier, du reste presque toujours battu, et qui s’est rendu célèbre par cette phrase de chef d’État satisfait : « J’y suis, j’y reste ! » n’est pas un de ces hommes d’action capables de poser consciemment une question de ce genre. Pourtant il l’a soulevée, cette question, l’une des plus graves de celles qui divisent la vieille Europe. Et pourquoi l’a-t-il fait juste au moment où renaissait, à l’autre bout de l’Ancien monde, cette autre question mondiale, la question d’Orient ? Pourquoi toutes ces questions renaissent-elles, — je dis toutes parce qu’il y en a bien d’autres, — alors qu’il ne semble y avoir aucun lien entre elles ? La voilà, l’énigme ! Ce qui me fait dire tout cela, c’est que la diplomatie, en général, envisage toutes ces questions avec un absolu dédain. Non seulement elle n’admet pas qu’il y ait coïncidence entre elles, mais elle se refuse à penser quoi que ce soit à leur sujet : « Ce sont des niaiseries, des mirages. Il n’y a rien du tout. Si le maréchal de Mac-Mahon a parlé dans un sens plutôt que dans un autre, c’est qu’il obéissait à un désir exprimé par sa femme. Voilà tout. » C’est pourquoi je suis forcé, moi qui ai tout le premier déclaré que ce temps était par excellence celui du règne des diplomates, de ne pas croire à ma déclaration. Encore une énigme !

Non, décidément ce n’est pas la diplomatie qui résout les difficultés, mais quelque chose d’autre, quelque chose d’insoupçonné. Je suis très contrarié d’en venir à cette conclusion, alors que j’étais tout prêt à croire en la diplomatie. Toutes ces questions nouvelles sont des soucis de plus pour nous.

III

LA QUESTION ALLEMANDE MONDIALE, L’ALLEMAGNE LE PAYS QUI PROTESTE

Quelle est la tâche de l’Allemagne aujourd’hui ? Pour quoi cette tâche s’est-elle transformée, est-elle devenue si difficile, et cela, depuis peu ?

La tâche de l’Allemagne est de protester. Je ne parle pas de la protestation de Luther qui devint le protestantisme. Je ne pense qu’au rôle de la puissance protestataire, continuellement occupée à protester, — et cela depuis Arminius, — contre le monde romain et contre tout ce qui a passé de la Rome ancienne à la Rome actuelle, et à tous les peuples qui ont été les héritiers de la civilisation romaine. Je suis bien certain que d’aucuns, parmi mes lecteurs ; vont hausser les épaule et se mettre a rire : « Peut-on, en plein dix-neuvième siècle, dans le siècle des idées, dans le siècle scientifique, attacher pareille importance au catholicisme et au protestantisme ? C’est retarder de près de trois siècles ! S’il y a encore des gens religieux, on les conserve comme des curiosités archéologiques : ils sont catalogués et étiquetés. Ce sont des gens ridicules, des rétrogrades. Peut-on tenir compte d’êtres pareils, dans la politique mondiale ? »

Mais je répète que je ne m’occupe pas de la protestation religieuse, — du protestantisme, — que je ne m’arrête à

aucune question de dogme. Je songe seulement qu’il y a une grande idée encore vivante, après vingt siècles, une idée qui se transforme sans cesse mais ne disparaît pas, en dépit de toutes les modifications, l’idée de l’union universelle des hommes, adoptée par tout l’occident de l’Europe, c’est-à-dire par tous les pays de culture latine. C’est de la Rome ancienne qu’elle est partie, de Rome qui a cru pouvoir la réaliser sous la forme d’une monarchie universelle. La grande entreprise s’est effondrée devant le catholicisme, sans que l’idée ait cessé d’exister, parce que c’est elle qui a fait la civilisations de l’Europe, et que c’est par elle que l’humanité vit. Ce n’est que la monarchie universelle *romaine* qui a péri ; elle a été remplacée par l’idée de l’union universelle en le Christ. Mais cet idéal nouveau a eu deux formes : l’une en Orient, l’autre en Occident. En Orient ; on n’a jamais pensé qu’à l’union spirituelle parfaite de tous les hommes ; l’Occident romain-catholique, au contraire, voulait restaurer l’ancien empire de Rome, sous la souveraineté du Papes. Mais l’idée a encore évolué en Occident. Ils ont à peu près répudié le christianisme, les héritiers de l’ancien monde romain, et ils ont commencé à ébranler le pouvoir temporel du pape, dès la terrible révolution française, qui n’était encore, pourtant, qu’une incarnation du même principe de fraternité universelle. La portion de la société qui s’empara du pouvoir, après 1789, la bourgeoisie, crut avoir assez fait, quand elle se fut assuré la suprématie politique. Mais les esprits qui, par suite d’une loi éternelle, demeurent tourmentés du besoin de réaliser l’idéal humain, se sont tournés vers les humiliés et les déshérités et ont proclamé de nouveau la nécessité de l’union de toute l’espèce humaine, en vue d’obtenir, aussi bien pour « le quatrième état » que pour

le reste des hommes, la jouissance de tous les biens de ce monde quels qu'ils soient. Ils sont décidés à atteindre ce but par tous les moyens possibles, en s'inquiétant fort peu des principes chrétiens et en ne se laissant arrêter par aucun scrupule.

Or, qu'a fait l'Allemagne pendant ces deux mille ans ? Le trait caractéristique de ce fier et grand peuple allemand, des son apparition dans l'histoire, ce fut de ne jamais vouloir s'associer à la tâche des peuples de l'occident de l'Europe, des successeurs de Rome. Pendant ces deux mille ans, il a *protesté* contre le monde latin, et, bien qu''il n'ait jamais très nettement formulé son idéal, il toujours été convaincu qu'il serait capable de dire « la parole nouvelle » et de prendre la direction de l'humanité. Dès l'époque d'Arminius, il lutta contre la Rome ancienne, puis, pendant l'ère chrétienne, il s'efforça plus que tout autre de secouer le joug spirituel de la Rome nouvelle. Ce fut lui qui, avec Luther, protesta de la façon la plus effective, en proclament la liberté d'examen. La rupture entre Rome et l'A1lemagne fut un événement mondial.

Mais l'esprit, germanique en demeura là pour assez longtemps. Le monde de l'Extrême-Occident, sous l'influence de la découverte de l'Amérique et des progrès de la science, cherchait des formules nouvelles. À l'époque de la Révolution française, l'esprit germanique traversait une période de trouble ; il semblait avoir perdu momentanément son originalité et sa foi en soi-même. Il n'est rien à dire contre telles idées nouvelle de l'Extrême-Occident.

Aujourd'hui, le protestantisme de Luther a fait son temps ; c'est la science qui représente l'esprit de libre examen.

L’immense organisme de l’Allemagne a senti, plus que tout autre, l’impossibilité de s’exprimer lui-même. C’est de nos jours que lui vint l’irrésistible besoin de se donner *une* direction unique, en vue de son interminable guerre avec l’Occident. Il faut faire ici une observation assez étrange : les deux adversaire, Allemagne et Extrême-Occident, accomplirent, malgré leur hostilité une besogne assez semblable à la formule des Orientaux : La réconciliation de toute l’humanité sur de nouvelles bases sociales, proclamée pendant tout le siècle par des idéalistes sentimentaux, demeure, mais ceux qui tiennent à la faire triompher semble vouloir changer leurs moyens d’action. Il parlent de laisser là les théories et de commencer matériellement la lutte ; pour cela ils ont l’intention de provoquer l’union de tous les partisans d’un ordre de choses nouveau, de tout le *Quatrième État* oublié en 1789, de tous les ouvriers et indigents, et de faire éclater une révolution comme on n’en aura encore vue. L’internationale est apparue ; les prolétaires du monde entier se sont mis en relation et un nouveau *status in statu* menace d’engloutir la vieille société européenne. Et l’Allemagne a compris, qu’avant de livrer d’autres combats à son vieil ennemi, le catholicisme, il fallait reconstituer fortement son organisme politique. Ce ne fut donc qu’après avoir réalisé son unité, que l’Allemagne entra de nouveau en lutte avec l’adversaire d’antan. L’œuvre du fort est terminé ; la guerre spirituelle commence. Mais voici qu’une nouvelle difficulté vient compliquer l’œuvre allemande…

IV

UN HOMME DE GÉNIE

On pouvait peut-être, depuis longtemps, entrevoir cette difficulté, mais elle surgit plus soudainement qu'on n'aurait cru au moment de l'agitation cléricale en France. Et voici maintenant ce que l'on peut se demander : « L'unité allemande est-elle aussi solide qu'elle paraît ; L'Allemagne ne demeure-t-elle pas divisée comme auparavant, malgré les efforts géniaux de ses hommes d'État, pendant ces vingt-cinq dernières années ? Le pays n'est-il unifié que politiquement, en dépit de la guerre franco-prussienne et de la proclamation de l'Empire d'Allemagne ? »

Le pis est que cette difficulté n'apparaissait pas très clairement jusqu'à ces temps derniers aux yeux de la plupart des Allemand. L'Allemagne a été grisée par sa victoire. Un peuple plus, souvent vaincu que vainqueur, a triomphé d'un ennemi jusqu'à présent presque toujours victorieux. Et comme il était évident qu'il ne pouvait pas, cette fois, ne pas vaincre avec son organisation exemplaire, son armée innombrable et ses chefs de premier ordre, comment voulez-vous que le peuple allemand ne soit pas enivré de ses succès ? Après un pareil triomphe, l'union germanique devait paraître bien forte. Il y eut une explosion de chauvinisme, et l'orgueil national dégénéra presque insouciante, en légèreté. Un petit nombre

d’Allemands, pourtant, demeura une idée inquiet, et parmi eux, un homme des plus remarquable, le prince de Bismarck.

À peine, les troupes allemandes étaient-elles rentrées de France, qu’il comprit qu’il n’avait pas assez fait « par le fer et par le sang », et n’avait pas suffisamment profiter de l’occasion. Il est vrai que l’Allemagne gardait — et pour longtemps — tous les avantages en cas de guerre nouvelle. La France, après la cession de l’Alsace et la Lorraine, conservait un territoire bien petit pour une grande puissance, et si les hostilités recommençaient jamais, une ou deux batailles gagnée mettaient les troupes germaniques au cœur du pays. Mais l’Allemagne serait-elle victorieuse dans ces deux batailles ? Pendant la guerre franco-prussienne, les Allemands n’avaient pas tant vaincus la France que Napoléon III et son régime. Ce ne serait sans doute pas toujours que les troupes françaises seraient si mal commandées et ravitaillées, ce ne serait pas éternellement qu’un usurpateur aurait besoin, dans un intérêt dynamique, de conserver tels ou tels généraux et d’excuser chez eux toutes les négligences et toutes les fautes. La journée de Sedan pouvait bien ne pas se renouveler. Sedan, n’a été, en réalité, qu’un *accident* survenu uniquement parce que Napoléon III ne pouvait déjà plus rentrer à Paris comme empereur que par la grâce du roi de Prusse. Ce n’est pas toujours qu’il y aura des chef d’aussi peu de talent que Mac-Mahon ou des traitres comme Bazaine. Les Allemands, affolé de joie par leur victoire, crurent pour la plupart, que leurs seuls mérites avaient tout fait, mais répétons qu’un groupe demeurait à l’écart de l’exultante foule, et que le prince de Bismarck faisait parti de ce groupe. Bismarck fut surtout inquiété par ce

fait que le pays vaincu put verser 5 milliards d'indemnité de guerre sans en paraître gêné.

D'autre part, les esprits prévoyants se demandaient si l'union allemande, civile et politique, était solide et définitive. Pour toute l'Europe, et plus particulièrement, paraît-il, aux yeux de la Russie, tout ce qui s'était fait en Allemagne depuis une quinzaine d'années semblait éternellement durable. Les résultats acquis avaient inspiré, chez nous, un extraordinaire respect. Mais, au jugement d'homme de la valeur de M. de Bismarck, l'œuvre accomplie ne présentait pas un caractère de vrai stabilité. Il était difficile qu'une si longue habitude de désunion politique disparût tout à coup comme un verre d'eau bu. Les Allemands sont entêtés de leur nature. Pour le moment, ils étaient grisés par leur victoire, soit ! mais, dans un avenir, peut-être très rapproché, quand les chefs dont ils étaient enthousiasmés s'en iraient dans un autre monde et céderaient la place à d'autres, les vieux instincts, apaisés pour un temps, pourraient reprendre toute leur violence. C'était même très probable. Les antiques idées d'indépendance se réveilleraient et tout l'Empire en serait ébranlé. Des scissions se produiraient, et le terrible ennemi, guéri des blessures reçues, pourrait être près justement alors, à recommencer la lutte. Car il ne se reposait pas, l'ennemi, et l'on pouvait s'inquiéter de ses intentions. Il y avait aussi, en quelque sorte, une loi de nature, qui rendait dangereuse la position de l'Allemagne. L'Allemagne est en Europe le pays *central* ; si forte qu'elle soit, elle est prise entre la France et la Russie. Il est vrai que les Russes sont demeurés, jusqu'à présent, avec elle, en termes politiques, mais ils sont bien capables de deviner que ce n'est

plus la Russie qui a besoin de l’alliance allemande, mais bien l’Allemagne qui ne peut se passer de l’alliance russe, *que les destinées de l’Allemagne dépendent fatalement de son accord avec la Russie, surtout depuis la guerre franco-prussienne*. Et un homme du sens politique du prince de Bismarck, même s’il était bien certain de sa force, était très capable de croire que la Russie éprouvait de lui une crainte exagérément respectueuse.

D’autant plus qu’il arriva une chose extraordinaire, — extraordinaire pour tout le monde mais non pour le prince de Bismarck, dont le génie, on le sait maintenant, avait prévu « cette aventure ». Pourquoi se mit-il à haïr si fortement le catholicisme, pourquoi persécuta-t-il si impitoyablement tout ce qui tenait à Rome, c’est-à-dire au Pape ? Pourquoi se hâta-t-il de s’assurer l’*alliance italienne* si ce n'est afin de ruiner le pouvoir temporel du Pape avec l’aide du gouvernement italien ? Il n’en voulait pas à la foi catholique, mais bien au principe romain de cette foi. Sans doute, il agit en Allemand — et en protestant, — contre ce qui était l’assise fondamentale du monde de l’Extrême Orient, éternellement hostile à l’Allemagne ; toujours est-il que des penseurs généralement plus clairvoyants considèrent sa lutte contre la papauté comme le duel de l’éléphant et de la mouche. D’aucuns l’expliquèrent même par un de ces caprices propres aux hommes de génie. Mais la vérité est que le profond politique *savait* peut-être seul au monde, à quel point le principe romain était fort encore et combien il pouvait lui devenir fatal en servant de lien à tous les ennemis de l’Allemagne. Aucun des partis politiques de la France vaincue n’était de force à fonder un pouvoir stable. Il n’y avait aucune possibilité d’alliance entre ces partis qui

avaient des buts opposés — et voici que le catholicisme leur fournit un drapeau commun et un terrain d’union. L’ennemi n’était déjà plus la France : c’était le Pape. Mais pour exposer plus clairement ce qui arriva, jetons un coup d’œil plus attentif sur le camp des adversaire de l’Allemagne.

V

LES FURIEUX ET LES FORTS

Le Pape se meurt, ou il mourra bientôt. Tout le catholicisme romain est dans les transes. Le moment fatal approche, et alors il ne sera plus permis de se tromper sous peine de voir périr l'idée romaine. Il peut se faire que, sous la pression des différents gouvernements de l'Europe, le Pape ne soit pas « librement élu » et qu'une fois nommé il se résigne à renoncer pour toujours à tout espoir de redevenir un souverain temporel. Pie IX, lui, n'y a jamais consenti ; à aucune époque il n'a abdiqué ses prétentions. On a pu lui arracher Rome et son dernier lambeau de territoire, ne lui laisser que le Vatican ; presque aussitôt il a proclamé son infaillibilité et soutenu cette thèse que sans pouvoir temporel, le Christianisme ne pouvait subsister ; c'est-à-dire qu'il s'est donné comme le souverain du monde, a posé, devant la catholicité, le principe d'une sorte de monarchie papale universelle pour la plus grande gloire de Dieu et du Christ sur la terre. Bien entendu, cela a fait rire beaucoup de gens trop spirituels. On a déclaré qu'il était « méchant mais pas fort ». Mais si l'on arrive à peser sur les décision du nouveau Pape, si le Conclave lui-même, sous la pression de toute l'Europe, doit entrer en pourparlers avec des adversaires de l'idée romaine, c'est la mort de cette idée. Aussitôt élu, le nouveau Pape devra renoncer, et pour jamais, à

toute restauration du pouvoir temporel et l'engagement liera éternellement la Papauté. Si, au contraire, le Pape récemment nommé par le Conclave déclare fermement qu'il est résolu à n'abdiquer aucun genre de pouvoir, les gouvernement de l'Europe peuvent refuser de le reconnaître, et il est à craindre que ne surviennent, dans l'Église romaine, des dissensions qui auront des conséquences innombrables et imprévues.

Ne semble-t-il pas à tous les diplomates de l'Europe que tout cela est très puéril et très insignifiant ? Le Pape vaincu, enfermé dans le Vatican, leur semblait si bien devenu quantité négligeable ! Il était presque ridicule de s'occuper de lui ! Cette façon de voir fut partagée par des esprits très libéraux. Ce pape qui publiait des encycliques et des syllabus, qui recevait des pèlerins, qui excommuniait et qui finissait par mourir comme les autres, leur paraissait chargé de pouvoir à leur divertissement. Et l'immense idée d'une royauté mondiale, cette idée que trouva le diable, lors de la tentation du Christ dans le désert, va peut-être disparaître prochainement ! Elle avait toutefois semblé normale et juste pendant des siècles. On se trompait, sans doute, parfois sur l'interprétation à lui donner, mais elle durait.

« Il est assez rare que les hommes croient, maintenant, en Dieu, surtout selon la formule romaine. En France, le peuple ne croit plus ; seule, peut-être, les classe supérieures conservent une apparence de foi ; alors quelle force peuvent avoir, en notre siècle, le Pape et le Catholicisme romain ? » C'est ainsi que la plupart des gens et même des gens éclairés considèrent la question. Mais l'idée religieuse et l'idée papale ont, au fond, une importance bien plus grande que l'on croit. L'idée romaine

vient de se manifester en France, si vitale et si puissante qu’elle y a produit un radical changement de politique.

Pendant ces dernières années, les Français ont vu se former chez eux une majorité parlementaire républicaine qui a mené les affaires honnêtement, proprement et sans secousses. Elle a reconstitué l’armée, a dépenser sans chicaner de grosse sommes pour sa réorganisation, mais on sait bien, en Europe, que le parti républicain est pacifique. Les chefs de cette majorité se sont fait remarquer par une prudence et une réserve que l’on n'attendait guère d'eux. Malheureusement ce sont un peu des idéalistes naturellement très peu pratiques : beaucoup d’entre eux ont passé l’âge de l’énergie. Ce sont des vieillards libéraux qui veulent paraître jeunes. Ils se sont arrêtés aux idées de la première révolution française, c'est-dire qu’il se tiennent pour satisfait par le triomphe du Tiers-État ; ils sont l’incarnation de la bourgeoisie. Leur gouvernement, c’est la monarchie de juillet avec le roi, « le tyran » en moins. Tout ce qu’ils ont apporté de neuf, c’est le suffrage universel, déjà proclamé en 1848, ce suffrage universel dont le gouvernement de Louis-Philippe avait si peur, bien qu’il se soit montré bien peu dangereux, — ait même été utile à la bourgeoisie. Il a beaucoup servi, naguère à la popularité de l’empire de Napoléon III. Mais les bons vieillards s’en sont réjouis comme d’une innovation et ont manifesté une joie un peu puérile de s’affirmer des républicains. Le mot « République » est, chez eux, quelque chose d’assez comiquement idéal. Ils ont été longtemps convaincus que les bourgeois et les propriétaires terriens étaient ravis d'eux. Mais l’événement leur a donné tort. En France la République toujours paru un gouvernement peu

sûr. S’ils n’étaient pas haïs, les républicains étaient, non pas méprisés, peut-être, mais certainement peu estimés et considérés comme impuissants par la majorité de la bourgeoisie. Le peuple a rarement cru en eux. Cela vient de ce que chaque fois que la France a été en République, il a toujours semblé que le pays perdait de sa stabilité et de sa fermeté de direction. La République n’a jamais fait l’effet sue d’un pis-aller provisoire, en attendant des expériences sociales des plus dangereuses ou d’une trêve avant le coup de main d'un usurpateur. Dès que la République, est proclamée on se figure vivre dans un inter-règne et si bien, si prudemment que gouvernent les républicains, la bourgeoisie est toujours persuadée que demain ce sera l’avènement des « rouges » ou le retour de la monarchie ; ce qui fait que la bourgeoisie a beaucoup plus d’affection pour un gouvernement conservateur que pour la République. Et pourtant l’empereur Napoléon III est presque entré en pourparlers avec les socialistes, tandis qu’aucun parti au monde ne peut être aussi hostile au socialisme que le parti républicain proprement dit. C'est le mot de République qui gâte tout. Les socialistes, eux, se moquent des étiquettes. Ils veulent des faits. Peu leur importent la République ou la Monarchie ; ils ne s’inquiètent guère d rester Français ou de devenir Allemands ; et vraiment je crois que, si le Pape pouvait leur être utile, ils acclameraient le Pape. Ce qu’ils cherchent c’est *leur affaire*, c’est-à-dire le triomphe du Quatrième État et légalité dans la répartitions des biens de ce monde. Les drapeaux leur sont indifférents.

Il est assez curieux de voir que le prince de Bismarck exècre d’une même aversion le socialisme et la Papauté et que, ces

temps derniers, le gouvernement allemand a manifesté une réelle crainte de la propagande socialiste. C'est sans doute parce que le socialisme est essentiellement destructeur de l'idée nationale et que le principe nationaliste est la base de toute l'unité allemande.

Il se peut que le prince de Bismarck ait eu des vues plus profondes, qu'il ait su prévoir que le socialisme tiendra plus tard toute l'Europe occidentale et, qu'en attendant, le jour où la Papauté ne trouvera plus d'appui dans les gouvernement survivants, elle se jettera dans les bras du socialisme. Le Pape s'en ira par le monde pieds nus, mendiant, proclamant que les temps prédits par l'Évangile sont venus et que le Christ est avec la multitude des travailleurs. Le catholicisme romain, — c'est trop évident, — a besoin non du Christ, mais de la royauté universelle, et son chef dira : « Il vous est nécessaire de vous unir contre l'ennemi ; marchez tous avec moi, car moi seul suis *universel !* ». Le prince de Bismarck s'est, sans doute, déjà imaginé tout le tableau parce que lui seul, de tous les diplomates, a eu la vue assez puissante pour distinguer l'avenir ; il sait quelle est la vitalité de l'idée romaine et toute l'énergie qu'elle mettra à se défendre. Elle a un violent désir de vivre et il ne sera pas facile de la tuer : « *C'est un serpent !* » C'est ce qu'entrevoit seul le prince de Bismarck, le plus grand ennemi de la Papauté et de l'idée romaine.

Mais les républicains français, ces petits vieillards aux prétentions de jeune gens, sont incapables de le comprendre. Ils haïssent le Pape, en tant que libéraux, mais ils le croient impuissant, de même qu'ils se figurent que l'idée romaine est morte. Ils n'ont pas su s'arranger avec le parti clérical, ne fût-

ce que politiquement, pour se fortifier. Ils pourraient au moins éviter de l’irriter aussi témérairement et promettre leur concours pour l’époque proche de l’élection d’un nouveau pape. Mais ils ont fait tout le contraire, soit par conviction, soit par légèreté. Ils se sont mis à traquer tout spécialement les cléricaux, juste au moment où la France demeurait le seul soutien de la Papauté qui a couru quelques risques de mourir en même temps que Pie IX. Quelle puissance, en effet, pouvait tirer le glaive pour défendre la « liberté » de l’élection papale, — quelle puissance, sinon la France, pourvue d’une grande et forte armée ? Il est vrai que le maréchal de Mac-Mahon est prisonnier du parti républicain qui règne en maître. Mais soudain, les cléricaux français, ces cléricaux si impuissants et si méprisés, délivrent le maréchal de Mac-Mahon et font preuve d’une vigueur qu’on ne leur connaissait plus. Ils démontrent aux anciens partis qu’ils ne peuvent s’unir que sous le drapeau clérical et l’accord se fait. Quel est l’ennemi le plus acharné des légitimistes et des bonapartistes ? N’est-ce pas la majorité républicaine ? Chacun des anciens partis, isolé, ne peut rien ; unis, les conservateurs peuvent devenir une force et chasser le républicains. Quand la république sera détruite, il sera temps que chaque faction s’occupe de ses propres intérêts, et les chances de chacune seront d’autant plus forte qu’elle sera plus sûre des sympathies cléricales.

L’union s’est accomplie, et la majorité cléricale du Sénat a permis à Mac-Mahon de se débarrasser des républicains.

VI

L’ARMÉE NOIRE. — L’OPINION DES LÉGIONS. LE NOUVEL ÉLÉMENT DE LA CIVILISATION.

Après avoir fait preuve d’une force inattendue et d’une réelle adresse, les cléricaux ne s’en tiendront pas là. Ils déclareront la guerre à l’Allemagne au moment opportun. Mac-Mahon semble déjà décidé à jeter la France dans la politique des aventures, et c’est ce que Bismarck a parfaitement saisi. S’arrêtera-t-on devant les conséquences ? Ils s'inquiètent peu de la France, les cléricaux. Ils pourraient bien s’en préoccuper un peu plus. Elle leur a rendu plus d’un service depuis des siècles ! Mais maintenant elle peut mourir si sa mort leur est utile. Tant pis si l’on doit épuiser sa sève ! Il faut prendre d’elle tout tout ce qu’elle peut donner. L’essentiel c'est qu’il est bon de se hâter ; autrement il sera trop tard.

Ce serait le moment de porter un coup droit à Bismarck, parce que si quelqu’un menace d’être dangereux à l’époque de l’élection du Pape, c’est bien Bismarck. L’occasion est propice. Bismarck n’a pas d’alliés actuellement. La Russie, son espoir, est occupée à présent en Orient. Même si ce n’est que temporairement, il faut museler Bismarck. Il peut y avoir, à cela, de grands risques, mais d’autres peuvent hésiter, — non des pères Jésuites. C’est le moment de risquer. Se borner à un

simple mouvement clérical en France, sans guerre avec l’Allemagne et sans changement de régime à l’intérieur, il n’y faut pas songer. Tout ou rien ! Ils ne peuvent se contenter d’une influence dérisoire dans le gouvernement. Si l’Allemagne a le dessus, tant pis. Eux, les cléricaux n’auront qu’à rester tranquilles et à ne pas tenter de révolution ; ils n’auront rien perdu ; ils demeureront dans l'état où ils se trouvaient avant l’aventure, ni meilleur ni pire. Pour la France se sera autre chose. Vaincue, elle périra. Mais les Jésuites sont-ils hommes à s’arrêter devant cette considération ? Si la France est victorieuse, ils auront *tout*, et ils s’enracineront si bien dans le sol du pays, qu’il sera impossible de les extirper à l’avenir. Toutes les autres variétés de révolutionnaires, même les plus « rouge », chercheront toujours à concilier leur action avec quelque intérêt fondamental de la contrée. Le révolutionnaire jésuite, lui ne peut agir que d'une façon *extraordinaire*. L’armée noire est en dehors de l’humanité, de toute espèce de civilisation. Ce qu’il lui faut, c’est le triomphe *seul* de sa *seule* idée. Que tout ce qui n’est pas conforme à cette idée périsse, civilisation, société, science ! Si la chance est du côté des cléricaux, ils balayeront tous ce qui leur est contraire avec un balai comme on n’en aura jamais vu. Plus de résistance ! Ils organiseront à nouveau le pays, sous la tutelle jésuitique, pour tous les siècles des siècles.

Tout cela, au premier coup d’œil, peut paraître assez déraisonnable. Les journaux français, les nôtres et la plupart des gens sensés, pensent qu’ils se casseront le coup aux prochaines élections législatives. Les républicains français, dans l’innocence de leur âme, sont parfaitement convaincus

que l’activité dévorante des préfet récemment installés et des nouveaux maires ne servira à rien, que l’ancienne majorité républicaine reviendra à la Chambre et opposera son *veto* aux projets de Mac-Mahon ; que les cléricaux seront chassés et qu’on chassera peut-être Mac-Mahon avec eux. Mais cette assurance manque de bases solides, et les cléricaux ne doivent pas être forts inquiets ! Les petits vieillards au cœur pur, naïfs malgré leur longue expérience, ignorent vraiment à quelles gens ils ont affaire. Si les élections prochaines ne donnent pas ce que le clergé espère, on se débarrassera de la nouvelle Chambre, malgré tous les principes constitutionnels. Cela sera illégal, partant impossible, m’objecterez-vous ? Les hommes de l’armée noire se moquent un peu des lois ; il y a des précédents qui le prouvent. Ils pousseront le maréchal de Mac-Mahon à se servir du despotisme militaire, et le maréchal, assuré de la fidélité de l’armée, n’aura aucun mal à chasser l’assemblée *si elle se prononce contre lui* : on emploiera les baïonnettes, s’il le faut, et après cela on déclarera au pays que *c’est l’armée qui l’a voulu*. Comme les empereurs romains de la décadence, Mac-Mahon pourra ensuite informer les masses de sa résolution de se « conformer désormais à la volonté des légions » ; ce sera le règne de l’état de siège permanent, de la tyrannie du sabre et vous verrez, vous verrez, que cela plaira, en France, à un certain nombre de gens ! Si la nécessité s’en fait sentir, on reverra les plébiscites qui, *à la majorité des voix dans toute la France* permettra la guerre et autoriseront le gouvernement à disposer de l’argent indispensable pour faire campagne. Dans son discours récent aux troupes, le maréchal de Mac-Mahon a justement parlé dans ce sens et il a été acclamé. Il a l’armée pour lui, c’est certain. Avec cela, il est

déjà allé si loin qu’il lui sera impossible de s’arrêter sous peine de perdre sa place. Or, toute sa politique s’exprime en cette petite phrase : « J’y suis, j’y reste ! » Pour le triomphe de cette affirmation, il est capable de risquer l’existence de la France. Il l’a déjà démontré pendant la guerre franco-prussienne, quand, sous la pression des bonapartistes, il a privé la France de son armée pour sauver la dynastie des Napoléon. Il est certain de l’appui des cléricaux quand il dit son : « J’y suis, j’y reste ! » Les bonapartistes et les légitimistes unis sous son drapeau sauront prouver au maréchal qu’on peut se passer de Chambord et des Bonaparte, et que ce qu’il aura de mieux à faire, lui Mac-Mahon, ce sera de se proclamer dictateur, non pour sept ans, mais à vie. Ainsi se réalisera le : J’y suis, j’y reste !

On doutera peut-être qu’un homme comme Mac-Mahon soit de taille à entreprendre et à exécuter tout cela. Mais d’abord, il a déjà accompli la première moitié de la tâche et non la moins difficile au point de vue de la résolution à prendre. Ce sont justement ces gens de peu de décision qui, une fois mis en mouvement par des énergies supérieures aux leurs propres, peuvent montrer le plus de détermination et le plus fatal entêtement. Ce n’est pas du génie qu’il leur faut, c'est tout le contraire. Pas de raisonnement avec eux. Poussez-les fortement en avant, et ils se lanceront tête baissée au besoin contre un mur qu’ils défonceront du front à moins qu’ils ne s’y brisent le crâne.

VII

UN SECRET ASSEZ DÉSAGRÉABLE

En Allemagne, tous les journaux inspirés par le prince de Bismarck paraissent comprendre parfaitement cette situation et croire la guerre imminente. Lequel des deux adversaire se jettera le premier sur l’autre, quand cela aura-t-il lieu ? On n’en sait rien, mais il y a des chances pour que la guerre éclate, c’est évident. Bien entendu, l’orage peut encore se dissiper si le maréchal de Mac-Mahon voit où on le mène, prend peur et s'arrête, comme autrefois Ajax, à mi-chemin. Mais alors lui-même risque de tomber, et il est très possible qu’il ne voie rien. Il ne faut guère espérer qu’il s’arrête en route. En attendant, le prince de Bismarck, suit tout ce qui se passe en France avec un fiévreux intérêt. Il observe et attend. Ce qui doit l’inquiéter, c'est que les événement s’accomplissent à un autre moment que celui qu’il avait prévu. J’ai déjà dit que les Allemands craignent que la Russie s’aperçoive tout à coup de la force de sa situation, car, je le répète, *les destinées de l’Allemagne dépendent fatalement de son accord avec la Russie, surtout depuis la guerre franco-prussienne*. Ce secret de l’Allemagne peut se dévoiler soudain, au grand détriment de l’Empire allemand. Jusqu’à présent la politique allemande s’est montrée assez franche et amicale vis-a-vis de la Russie, mais l’Allemagne affectait la tranquille fierté d’une puissance

qui n’a besoin d’aucune aide : Pourtant aujourd’hui les difficultés doivent se faire voir. Si la France cléricale se décide à une guerre, il ne s’agira plus simplement pour l’Allemagne de la vaincre, ou de repousser son assaut si elle prend l’offensive, il faudra l’écraser pour toujours. Comme la France a encore plus d’un million de soldats, il sera nécessaire d’obtenir un engagement formel de la Russie. Le pis est justement que tout cela soit si subit. Les comptes anciens se sont embrouillés, ce sont les événements qui dérangent les projets et non plus les projets qui règlent les événements. La France peut commencer à agir demain, dès qu’elle aura obtenu un peu d’ordre chez elle. Elle se jette visiblement dans la politique des aventures et où s’arrêteront les aventures ? C’est bien fâcheux pour les Allemands qui se targuaient tout récemment d’une si fière indépendance. Rappelons-nous que, cette année même, la Russie cherchait, elle aussi ; à discerner ses amis de ses adversaires en Europe, et que l’Allemagne affecta les allures triomphantes qui convenaient en la circonstance. Naturellement, toute agitation du monde slave est inquiétante pour l’Allemagne : toutefois la déclaration de guerre de la Russie ne pouvait être agréable aux Allemands : « Maintenant » pensaient les bons Germains, « la Russie ne devinera pas que nous avons besoin d’elle. Bien au contraire, aujourd’hui qu’il sont poussés su côté du Danube, « ce fleuve allemand », les Russes vont se croire obligés de compter avec nous parce que la guerre ne se terminera pas sans que nous ayons fait entendre notre parole qui a du poids. Et il est bon que les Russes aient cette opinion qui nous sera utile un jour ou l’autre. » La presse allemande abondait dans ce sens, et tout à coup le mouvement clérical est venu brouiller les cartes.

« Oh ! » se disent les Allemands, « ils vont tout deviner à présent, ces Russes ! Car il faut que la Russie en finisse le plus tôt possible en Orient ! Comment exercer sur elle une pression ? Si seulement elle pouvait avoir peur de l’Angleterre et de l’Autriche ? Mais, s’allier avec l’Angleterre et l’Autriche pour peser sur la Russie, il n’y faut pas songer. Ne vaut-il pas mieux aider la Russie pour qu’elle termine au plus vite sa campagne d’Orient ? On pourrait le faire en intimidant l’Autriche sans aller jusqu’à une guerre. Et les politiciens allemands exultent de leur idée.

J’ai voulu simplement dire que, dans ma conviction, la Russie est on seulement forte et puissante comme elle l’était auparavant, mais encore, à présent, la plus forte de toutes les puissances et que jamais sa parole n’aura eu autant d’écho en Europe qu’aujourd'hui. Elle est occupé en Orient, soit ! Mais les choses de la politique européenne tourneront selon les désirs qu'elle exprimera. L’Angleterre elle-même doit comprendre qu’en présence des événements possibles dans l’Extrême-Occident elle perd, aux yeux de la Russie, les deux tiers de son importance. Les moins clairvoyants des Russes devinent trop bien qu’elle ne risquera pas une guerre pour contrecarrer l’action de la Russie ; qu’elle va plutôt compter sur les dépouilles de la Turquie, de l’ « homme malade ». Jamais l’Angleterre ne s’aventurera dans des complications qui n’ont rien à voir avec ses intérêts. Elle se contentera d’être spectatrice, selon sa coutume. Dès qu’elle verra quelque succession ouverte, elle accourra demander sa part. Il lui sera trop désavantageux de désobliger la Russie actuellement.

Et l’Autriche, demeurée isolée, que pourra-t-elle faire ? Il

serait même assez curieux qu'une agitation cléricale européenne ne la troublât en aucune façon. Elle attend, parce qu'elle aussi à les mains liées, sauf la Russie. Voici tout un drame imprévu qui se joue à notre bénéfice. Mais il faut compter avec *l'imprévu*.

Ce sont les lois de Dieu qui gouvernent le monde. Et qui sait ce qui peut soudainement éclater sur l'Europe ? Dieu veuille que le nouveau nuage se dissipe et que mes pressentiments ne soient que les imaginations d'un homme qui n'entend rien à la politique.

Ont-ils raison les organes officieux de la Chancellerie allemande qui prophétisaient la guerre ? Dans l'autre camp, les ministre de Mac-Mahon proclament à la face du monde que ce n'est pas le France qui commencera la guerre. Avouez que tout cela est au moins suspect. En tout ca, nos doutes seront éclaircie avant qu'il soit longtemps. Mais si tant de choses dépendent « du désir exprimé par les légions », la situation est bien grave ; cela peut signifier la fin de la France. D'ailleurs c'est elle qui à le pouvoir de tout déchainer, plus que toute autre puissance au monde. Plaise à Dieu que cela n'arrive pas. Ce serait trop grave.

I

UNE CAUSERIE AVEC UNE DE MES CONNAISSANCES MOSCOVITES. — UNE OBSERVATION À PROPOS D'UN NOUVEAU LIVRE.

Après avoir publié à Petersbourg la livraison Mai-Juin de mon *Carnet*, j'ai repris le chemin du Gouvernement de Koursk. Mais en passant par Moscou, j'ai eu une conversation avec l'une de mes anciennes connaissances moscovites, un homme que je vois rarement, mais dont les opinions ont une haute valeur pour moi.

Je ne publierai pas toute notre causerie, bien qu'elle m'ait appris des choses infiniment intéressantes, — des choses d'actualité que je ne soupçonnais même pas.

En prenant congé de mon interlocuteur je lui annonçai mon intention de profiter de mon voyage pour aller visiter un endroit où j'ai passé une partie de ma première enfance, un village à cent cinquante verstes de Moscou. Ce village a appartenu jadis à mes parents, mais il est devenu depuis longtemps la propriété d'une autre branche de la famille. J'ai été quarante ans sans y aller. Bien des fois j'ai voulu partir pour m'y rendre, mais jamais les circonstances ne me l'on permis. Et pourtant ce petit coin de terre insignifiant a laissé en moi une impression profonde et tout y est plein, pour moi, des souvenirs les plus chers.

Nos enfants d’à présent, auront-ils de tels souvenirs ? Il est certain qu’il y aura toujours quelque chose de saint dans leur réminiscences enfantine. Sans les saints et les les précieux souvenirs d’enfance la vie deviendrait impossible à l’homme. Tel qui ne semble plus y songer les conserve cependant plus ou moins consciemment. Même si ces souvenirs sont pénibles et amers, ils demeurent sacrés, car la souffrance vécue peut se transformer, avec le temps, à quelque chose de divin dans notre âme. L’homme est ainsi fait qu'il aime, en général, la souffrance passée. Il a besoin de jalonner, en quelque sorte, sa route de jadis, comme pour s’orienter dans sa vie avant de la reconstituer en tant qu’exemple social. Avec cela, les impressions les plus fortes, celles qui ont le plus d’influence sur nous, sont les impressions qui nous restent de notre enfance. Voilà pourquoi il est sûr que nos enfants auront, comme nous, tout un fonds de souvenirs et d’images aimées, Comment se formera pour eux cette chère richesse ? C’est une question intéressante et sérieuse. Si l’on pouvait y répondre, même approximativement, on calmerait peut-être bien des doutes de nos contemporains. Beaucoup d’entre eux auront beaucoup plus de foi en la jeunesse russe. On pourrait, sans doute aussi, mieux augurer de notre avenir, de notre énigmatique avenir russe.

Mais rarement époque a offert, moins que celle-ci, d’éléments de divination qui nous permettra d’entrevoir le futur. Jamais la famille russe n’a vu ses liens plus relâchés, n’est devenue aussi amorphe qu’aujourd'hui. Où trouverez-vous à présent une *Enfance* et une *Adolescence* qui puissent être reconstituées dans un récit aussi fortement saisissant que

celui où le comte Léon Tolstoï nous a présenté son époque et sa famille, comme il l'a fait depuis, du reste, dans *la Guerre et la Paix* ? Toutes les œuvres analogues ne sont aujourd'hui que *des tableaux historiques d'un temps passé et bien passé*. Je ne veux pas dire que ces temps fussent si beaux ni que j'en demande la répétition de nos jours, je veux dire qu'ils avaient comme une couleur définie et tranchées que l'on retrouve dans les deux livres du comte Tolstoï. Maintenant tout m'apparaît sans caractère et sans clarté. La famille russe devient de plus en plus une *famille de hasard*. C'est la vraie définition de la famille russe actuelle. Elle a perdu son ancienne physionomie, et la génération qui vient sera-t-elle de force à lui donner une physionomie nouvelle qui satisfasse les cœurs vraiment russe ? Des gens, pourtant très heureux, disent franchement que « la famille » n'existe plus en Russie dans la classe intelligente, c'est-à-dire en dehors du peuple. Et la famille dans le peuple n'appelle-t-elle pas une question ?

— Ce qui est incontestable, me dit mon interlocuteur, c'est que d'ici peu il va surgir bien des questions au sujet du peuple, une masse énorme de questions. Mais qui répondra au peuple, oui, qui est prêt à lui répondre ? Et c'est de toute première gravité.

L'émancipation des serfs qui fut un changement si brusques, toutes les réformes du reste, et particulièrement la diffusion de l'instruction (même sous sa forme la plus élémentaire), ont fait naître des quantités de questions. Et qui pourra répondre ? Quel est l'ordre le plus voisin du peuple ? Le clergé ? Mais il y a longtemps que le clergé ne répond plus aux questions du peuple. En dehors de quelques popes tout enflammés de ce

même zèle qui enflammait le Christ, et qui ne vivent que pour leurs ouailles, combien n’y à-t-il pas d’ecclésiastiques trop capables de ne répondre à un interrogatoire qu’en dénonçant leurs questionneurs ? D'autres éloignent leurs fidèle par leurs exigences pécuniaires, et ce n’est pas ceux-là qu'on va consulter. On pourrait ajouter là-dessus bien des choses sur lesquelles nous reviendrons plus tard. — Ensuite, vous avez les instituteurs de village. Mais à quoi sont-ils bons ? Ne répondons pas encore à cette question trop grave. — De qui, alors le peuple obtiendra-t-il des éclaircissements accidentels, dans une visite à la ville, en chemin de fer, sur les routes, dans les marchés, des passants, des voyageurs, des vagabonds ou même d’anciens propriétaires terriens ? (Je laisse de côté, comme de raison, les fonctionnaires.) Oh ! naturellement, il y aura des tas de réponse, même peut-être plus que de questions, de bonnes, de mauvaises, d’intelligentes, de lucides, et chaque réponse fera naître trois questions nouvelles, — et cela ainsi crescendo. On arrivera au chaos. Mais il y aura une chose pire que le chaos : ce sera la solution hâtive de beaucoup de questions.

En résumé, le peuple continuera à subir les événements, qu’il reçoive des réponses ou non. La destinée et le bien de la Russie ne sont pas tels qu’elles puisse, sans absolue nécessité, se détourner de son but séculaire. Qui croit en la Russie n’ignore pas qu’elle aussi a subir sans changements apparents tout ce qu’elle a subi — même les questions — et qu’elle restera, dans son essence, notre sainte Russie, Qui croit en la Russie devrait avoir honte d’écarter ces questions. Sa destinée est tellement haute et son pressentiment de cette destinée

tellement clair qu’il convient de se placer au-dessus de tous les doutes et de toutes les craintes : « Il y a ici la croyance et la patience des Saints », comme le dit le livre sacré.

Ce matin j’ai appris par les journaux que la huitième partie d’*Anna Karénine* allait paraître en une publication distincte parce qu’on n’en veut plus au *Messager russe*, qui avait jusqu’ici inséré dans ses colonnes tout le roman depuis le début. Il est, paraît-il, de notoriété générale que le rejet de la dernière partie de cette œuvre par le *Messager russe* vient de ce que la fin du roman est en contradiction avec les principes des rédacteurs du journal. On aurait incriminé surtout les opinions de l’auteur sur la question d’Orient et la guerre de l’année passée. J’ai aussitôt résolu d’acheter le livre et, en prenant congé de mon interlocuteur, je l’ai interrogé à ce sujet, sachant bien qu’il devait être au courant de l’affaire. Il a ri :

« C’est tout ce qu’il y a de plus innocent, a-t-il répondu. Je ne comprends pas du tout pourquoi le *Messager russe* s’est refusé à imprimer cette fin. Et notez que l’auteur leur accordait le droit de faire leurs réserves, de mettre les notes marginales qu’ils voudraient, si son avis les choquait. Il aurait suffit de rédiger la note suivante : L’auteur, etc., etc. »

Je ne citerai pas le texte proposé par mon interlocuteur, d’autant plus qu’il le donnait un peu en plaisantant. Mais il reprit bientôt son sérieux et ajouta :

« L’auteur d’ *Anna Karénine*, malgré son immense talent, est un de ses esprits russes qui ne voient bien que ce qu’ils ont

droit devant les yeux. Ils n’ont la faculté de tourner la tête ni à droite, ni à gauche ; pour regarder ce qui se trouve sur les côtés : il leur faudrait pour cela tourner tout le corps, — et alors ils diraient peut-être quelque chose de diamétralement opposé à ce qu’ils ont dit d’abord, — parce qu’avant tout ils sont absolument sincères. Cette volte-face peut ne pas avoir lieu, mais elle peut aussi se produire et, avant un mois, l’honorable auteur est bien capable d’affirmer qu’il est indispensable d’envoyer des volontaires, etc., etc., en un mot d’être absolument de notre avis. »

J’ai acheté le livre et ne l’ai pas, du tout, trouvé si innocent…

Et, comme malgré mon peu de goût pour le rôle de critique littéraire, je me suis décidé à parler d’*Anna Karénine* dans mon *Carnet*, j’ai cru qu’il ne serait pas superflu de reproduire ma conversation avec mon ami le Moscovite, auquel je demande pardon de mon indiscrétion.

II

CE QUE L’ON DIT ET CE QUE L’ON CACHE

Ces « lieux de mon enfance » que j’allais revoir ne sont qu’à 450 verstes de Moscou ; on fait 140 de ses verstes en chemin de fer, mais le trajet demande près de dix heures. Il y a nombre d’arrêts et de changements de trains ; à une des gares de bifurcation, il faut attendre trois heures. Et le voyage s’agrémente de tous les désagréments des chemins de fer russes et de la négligence hautaine des employés. La maxime qui sert de principe à l’exploitation des chemins de fer russes est universellement connue depuis longtemps : « Le chemin de fer n’est pas fait pour le public, mais bien le public pour le chemin de fer. » Il n’est pas un fonctionnaire des voies ferrées, depuis le simple conducteur jusqu’au directeur, qui doute de la vérité de cet axiome, et on vous regarderait avec le plus ironique étonnement si vous tentiez d’insinuer, devant ces autorités, que le chemin de fer est fait pour les voyageurs. On ne vous écouterait même pas jusqu’au bout.

À ce propos, je dirai que j’ai fait près de quatre mille verstes, cet été, sur les voies ferrées et que j’ai été partout frappé de l’attitude et des propos du peuple. Partout on ne parlait que de la guerre. Rien ne pouvait égaler l’intérêt et la curiosité avide des questionneurs. J’ai même aperçu dans les wagons des paysans qui lisaient les journaux, le plus souvent à

haute voix. Il m'est arrivé de m'asseoir auprès de quelque boutiquier qui m'examinait avec prudence, surtout si j'étais porteur d'un journal, et qui bientôt, avec une extrême politesse, me demandait d'où je venais. Et si je répondais que je venais de Pétersbourg et de Moscou (c'eût été encore bien plus intéressant si je fusse arrivé du Sud, d'Odessa, par exemple), on m'interrogeait aussitôt sur « ce qu'on disait de la guerre ». Si la réponse inspirait confiance, le ton curieux se changeait en ton mystérieux, et l'on disait : « Et n'y a-t-il rien de particulier ? » (C'est-à-dire des détails que les journaux ne publient pas, des détails sur ce que l'on cache.) J'ajouterai que, dans peuple, il ne parait pas que personne en veuille au gouvernement à cause de la déclaration de guerre. Il y a bien quelques mécontents mais leur mécontentement est d'une espèce particulière. Par exemple, à un arrêt, vous passez sur la plateforme et vous entendez : «… Dix-sept mille de nos soldats de tués ?… On vient de recevoir la dépêche ! » Vous regardez, Vous apercevez un gars qui fait l'orateur ; son visage exprime une sorte d'enivrement lugubre. On dirait que l'homme a tout perdu, qu'il se grise de son malheur, qu'il voit sa chaumière incendiée, son bétail et son argent bien loin… On croit qu'il va dire : « Regardez-moi, chrétiens orthodoxes ! Je n'ai plus rien ! Me voici en haillons, seul comme le doigt ! » Et son expression de visage devient malveillante, Car il y a autre chose : « On cache les mauvaises nouvelles ; ce télégramme, on l'a lu par hasard, mais on va l'arrêter ; il n'ira pas plus loin !… » Du coup je ne puis plus me retenir, je m'approche du groupe et déclare que ce sot là des bêtises, qu'on ne tue pas comme cela dix-sept mille soldats. Le gars demeure un peu confus, pas trop pourtant :

— Dame ! Nous sommes des gens simples. Nous répétons les choses comme nous les avons entendues.

La foule se disperse vite, car la sonnette du train retentit. Le fait est fort intéressant pour moi à présent, parce qu’il s’est passé le 19 juillet et que la veille avait eu lieu la bataille de Plewna. Quelle dépêche pouvait arriver ? Et où cela ? Dans un train de chemin de fer ? Naturellement c’est une coïncidence de pur hasard. Je ne crois pas d’ailleurs que « le gars » soit l’inventeur de la fausse nouvelle. Il aura entendu cela de quelqu’un d’autre. Je pense qu’il a poussé un joli nombre de fabricants de fausses nouvelles, d’insuccès et de malheurs cet été ; ces gens-là avaient un autre but que le plaisir de mentir.

Étant donné le patriotisme et l’enthousiasme du peuple, l’importance du but de cette guerre, la foi ardente en son tsar qui anime toute la population, je crois que ce parti pris de cacher les nouvelles est plus nuisible qu'utile. Personne ne peut exiger qu’on livre à la foule les plans stratégiques, les chiffres de l’effectif, les secrets militaires, etc., mais il me semble que nous aurions le droit de savoir ce que savent les journaux viennois, et plus tôt qu’eux.

Assis dans le salon où je devais attendre trois heures un changement de train, j’étais de très méchante humeur. N’ayant rien à faire, l’idée me vint de rechercher la cause de mon irritation… Il devait y avoir là autre chose que des raisons générales, quelque agacement plus direct. Je ne cherchais pas longtemps, tout à coup, je me mis à rire. Je la tenais la cause de ma mauvaise humeur ! Deux station avant celle-ci était entré dans mon wagon un gentleman, un parfait gentleman, le prototype de gentleman russes qui voyagent à l’étranger. Il

avait avec lui son fils, un bambin de huit ans environ, mis d'une façon charmante, paré d’un petit costume à la dernière mode européenne, délicieux veston, bottes invraisemblablement élégantes, linge de batiste. On voyait que le gentleman était aux petit soin pour le gamin, qui, à peine assis dit à son père :

— Papa, une cigarette !

Immédiatement, papa mit la main à sa poche, tira un étui à cigarettes, l’une pour lui, l’autre pour le bambin ; et tous deux se mirent à fumer d'un air paisible, qui prouvait que c’était pour eux deux une vieille habitude. Le gentleman s’enfonça dans une rêverie quelconque, le moutard regarda par la fenêtre du wagon, tout en tirant de forte bouffées. Il eut bientôt fini sa cigarette, et un quart d’heure ne s'était pas passé qu’il redemandait :

— Papa, une cigarette !

Et tous deux recommencèrent leurs fumigations. Pendant le temps de mon séjour dans mon wagon, le mioche fuma au moins quatre cigarette. Jamais je n’avais encore vu rien de pareil ; j’étais stupéfait. La petite poitrine de ce gamin, une malheureuse petite poitrine encore faible, délicate, non formée, était déjà habituée à ce poison ! Et comment l’enfant avait-il pu contacter une habitude semblable ? Sans doute il a pris le désir de fumer en regardant son père allumer des cigarettes. Les enfants sont tellement imitateurs ! Mais comment le père a-t-il pu lui permettre de s’empoisonner ainsi ? Le catarrhe, la phtisie, des cavernes dans les poumons, voilà ce qui le menace sûrement le petit malheureux, et c’est le père qui développe chez l’enfant une habitude prématurée et funeste ! Que veut-il démontrer par là, ce gentleman ? Je ne puis me l’imagier.

Croit-il par là, combattre de vieux préjugés, prouver qu'il était imbécile de défendre naguère tant de chose, que tout, au contraire, est permis ? Et le cas demeure, pour moi, inexpliqué et inexplicable. Mais jamais de ma vie je n'avais rencontré un père pareil ! Et pourtant on en voit de bien étonnant à notre époque !

D'ailleurs je cessai bientôt de rire ; je n'avais été pris d'un accès d'hilarité qu'en découvrant la raison de ma détestable humeur. Et sans aucune transition, je me mis à songer à ma causerie de la veille avec le Moscovite… N'avions-nous pas parlé du *caractère de hasard* de la famille d'aujourd'hui ? Et je rebroyai du noir. On me demandera ce que j'appelle *caractère de hasard* ? Je réponds que mon expression voudrait synthétiser ce que je ressens en voyant les pères actuels perdre les idées qui semblaient communes à *tous* les pères, touchant leurs familles, idées dans lesquelles ils avaient foi et qu'ils cherchaient à transmettre à leurs enfants. Certaines de ces idées pouvaient être erronées ; eh bien ! les plus intelligents des enfants avaient le droit de les modifier à l'usage de leurs propres rejetons. Mais il demeurait toujours une doctrine générale dont les détails pouvaient variés sans que le fond en subit de grandes altérations. Aujourd'hui, au contraire, il n'y a plus rien de général, rien de commun à tous les pères de famille pris en masse. Nous ne rencontrons plus que la négation du parti pris. Si l'on essaie de poser quelque principe positif, il sera individuel ; il n'y aura que des tâtonnements ; aucune foi n'animera ceux qui adopteront temporairement un système de hasard. Chaque essais pourra avoir de très beaux débuts, mais tout sera entrepris sans esprit de suite ; parfois

même on se contentera d’admettre en bloc tout ce que l’on proscrivait autrefois, en partant de cette idée que ce qui est ancien est forcément bête, et cela mènera à des bêtises, comme la permission de fumer accordée à cette enfant de sept ans. On ne verra plus que des pères faibles, indifférents, égoïstes se disant : « Mon Dieu ! Il n’y a cas laisser aller les choses ! Ça ira comme ça pourra ! Y a t-il vraiment de quoi se casser la tête ? Nos enfants seront comme tous les enfants, ils se formeront d’une façon ou d’une autre. Seulement comme ces moutards sont insupportables, il vaudrait mieux qu’ils n’existent pas ! » Comme résultat nous aurons le désordre, l’émiettement, le caractère de hasard de l’autorité familiale en Russie et ne pourrons plus mettre notre espoir qu’en Dieu seul. Peut-être nous enverra-t-il une petite idée générale quelconque et arriverons-nous à un nouvel accord. En attendant, l’ordre des choses actuelles amène le désordre et l’incurie. Il y a pourtant des pères qui ne sont pas inactifs, qui se montre même très laborieux dans leur recherche d’un meilleur régime physique et moral à donner aux enfants. Ce sont, pour la plupart, des pères à idées. Tel, après des expériences et des études pas bête du tout, après avoir lu deux ou trois ouvrages spéciaux très spirituels, ramène tous ses devoirs envers ses enfants à un seul : Les gaver de beefsteak : « … le beefsteak très saignant, pas besoin d’autre chose, Liebig l’a dit… » Un autre, homme très honnête, qui a même naguère fait une réputation d’esprit, a renvoyé déjà trois bonne d’enfants : « On ne peut pas se fier à cette vaurienne. Il y avait une chose que j’avais expressément défendu, eh bien j’entre dans la chambre des enfants et qu’est-ce que je vois et entends ? La bonne en train de coucher ma petite Lise, tout en lui parlant de la Vierge et en lui faisant

faire des signes de croix : Dieu, aie pitié de papa et de maman… Je vais prendre un Anglaise, mais serai-je plus tranquille ? » Un troisième cherche une maîtresse pour son fils âgé de quinze ans. « C'est que, vous savez, sans cela il prendra de vilaines habitudes, oui bien il courra après les filles des rues et attrapera de sales maladies. Il est mieux de le pourvoir tout de suite. » Un quatrième développe chez son fils de dix-sept ans les idées les plus terriblement avancées, et le grand polisson, tout naturellement (comment voulez-vous qu'il fasse avec tant d'idées et si peu d'expérience ?) tire de tous ces principes, dont quelques-uns sont excellents, cette conclusion qu'on a le droit de tout faire, même des horreurs ! Qu'arrive-t-il ? Que l'enfant, en plus de tout un lot d'idées mal comprises, emporte dans la vie un souvenir comiques de son père, oui un souvenir comique, une image ridicule.

Mais ces *laborieux* ne sont pas en majorité. Les apathiques sont bien plus nombreux. Toute société qui se décompose engendre l'indifférence et le laisser aller. On ne voit plus clairement devant soi et on n'a plus l'énergie de changer de chemin. La plupart des pères ne savent plus quoi faire et vous envoient promener. « Que le diable vous emporte ! Qu'est-ce que cous chantez avec vos devoirs ? Nous ne savons pas nous-même nous débrouiller convenablement dans le vie ! » Les apathiques, s'ils sont riches, « font bien les choses ». Ils habillent leurs enfants superbement, les nourrissent on ne peut mieux, leur donnent ses gouvernantes, puis des précepteurs, les envoient aux universités, mais ne s'en occupent pas autrement ; ils ne sont jamais là. Le jeune homme entre dans la vie complètement isolé ; il n'a jamais vécu par le cœur ; son cœur

n’est en rien lié à son passé, à sa famille, à son enfance. Et encore celui-là c’est un riche. Y en a-t-il tant comme lui ? Il y a plus de pauvres que de riches, et ceux qui sont pauvres sont liés à tous les hasards par l’indifférence de leurs parents. La misère et les soucis de leurs parents laissent en eux de mornes images. Jusqu’à leur vieillesse il se souviennent de l’incurie de leurs pères, des querelles de ménages, des reproches, des accusations, des malédictions même qui leur ont été jetées comme à des bouches inutiles. Et ce qui est pis encore, ils ont parfois à se rappeler les lâchetés de leurs pères, leurs bassesses pour obtenir un emploi ou de l’argent. Et pendant toute leur vie, les hommes élevés dans ces conditions sont portés à calomnier le passé parce qu’ils n'ont rien emporté de leur enfance qui puisse laver cette boue des souvenirs. Il en est même qui ne se contentent pas de garder en eux, la boue des souvenirs, mais semble prendre plaisir à faire provision de boue pour leur propre compte.

Il n’y a plus de croyances communes, plus de grandes pensées capables de faire naître *le beau* dans des souvenirs d’enfance. Jadis on a vu des cas où le père, même tombé aussi bas que possible, conservait dans le cœur quelque haute foi qu’il transmettait à ses enfants. Alors ceux-ci pouvaient oublier tout les reste pour ne se souvenir que de ce bienfait. Sans germe de beauté morale et civique, il est impossible d’élever une génération et de la lâcher dans la vie ! Mais eux, ils ont déjà perdu tout corps de doctrine, ils n’ont plus que des idées fragmentaire ; ils ne sont complets que dans la négation ; ils sont sans lien avec la véritable vie russe d'antan.

Mais je le répète, ces enthousiastes relatifs sont rares ; les

indifférents, les apathiques dominent. À ce propos, vous rappelez-vous le procès de Djounkowsky ? Il n’est pas vieux, on l’a jugé le 10 juin de cette année, à Kalouga. Dans le tumulte des événements actuels, il n’a peut-être pas beaucoup attiré l’attention. Je l’ai lu dans *le Nouveau Temps*, et je ne sais pas si l'on en a publié de compte rendu ailleurs.

Il s’agit de gentilshommes terriens. Le major Alexandre Athnasievitch Djoukowsky, âgé de cinquante ans, et sa femme, Catherine Petrowna Djounkowskaïa, âgée de quarante ans, sont accusés d’avoir maltraité de façon féroce leurs trois enfants mineurs, Nicolas, Alexandre et Olga. Nicolas avait 13 ans, Olga 12 et Alexandre 11. Disons d’avance que les jurés ont acquitté les accusés.

Dans ce procès, on peut selon moi, relever beaucoup de choses typiques, et malheureusement très courantes, quotidiennes en quelque sorte. On sent qu’il y a beaucoup de familles russes analogues, incapables peut-être de ce qui a été révélé au tribunal, mais semblables, au fond au Djounkowsky.

Que nos lecteurs jugent par eux-même. Je reproduis ici l’accusation comme elle paru dans *le Nouveau Temps*, c'est-à-dire sous forme abrégée.

III

LES PROCÈS DES DJOUNKOWSKY AVEC LEURS PROPRES ENFANTS

Les accusés Djounkowsky, possédant une certaine aisance et un nombre suffisant de gens de service, ont placé vis-à-vis d’eux trois de leurs enfants, Nicolas, Alexandre et Olga, dans une situation assez inhabituelle. Non seulement, ils n’avaient pour eux, aucune des caresses dont les parents sont prodigues, mais encore ils les abandonnaient sans surveillance, leur infligeaient de mauvais traitements, les nourrissaient et logeaient mal, les habillaient à peine, les condamnaient à de basses besognes et les forçaient à leur gratter les talons tous les soirs : c’est ainsi qu’ils se faisaient endormir par eux.

Le caractère de ses enfants s’était aigris au point de les rendre capables de fort méchantes actions, dont nous parlerons tout à l’heure à propos d’une de leur sœur, morte à présent, — Olga est épileptique — et les accusés leur infligeait des châtiments que l’on ne peut guère faire rentrer dans la catégorie des corrections familiales : on les enfermait dans les lieux d’aisance pour des temps assez long ; on les laissait dans une chambre glaciale, sans nourriture, ou on les faisait dîner et coucher dans les pièces habitées par les servantes, les mettant ainsi en contact avec des personnes peu capable de favoriser leurs progrès moraux. Enfin, on les battait à coup de poing, à

coups de bâton, à coups de cravache, avec une férocité qui faisait mal à voir. Le petit Alexandre affirme que son dos restait endolori au moins cinq jours après certaines de ces corrections. Ces enfants n'avaient pas toujours besoin de commettre des méfaits pour être frappés : on les rossait très souvent sans motif, — pour le plaisir.

Une femme de soldat, Serguéieva, qui était employée dans la maison comme blanchisseuse, a révélé, entre autres choses, que les accusés avaient en aversion Nicolas, Alexandre et Olga, qui couchaient séparés des autres enfants, dans une pièce du rez-de-chaussée, à même le plancher, n'ayant pour s'abriter qu'une seule couverture déchirée. On les nourrissait *aussi mal que les domestiques, ce qui faisait qu'ils étaient souvent affamés*. L'été, ces petits allaient en chemise ; l'hiver, il n'avaient que des peau de bêtes, comme celles que préparent les paysans. Djounkowskaia était pire qu'une marâtre pour ses enfants : elle les battait, les martyrisait à coups de poing (surtout Alexandre) ; quant à Nicolas, il était affreux à voir quand il avait passé sous le fouet. Ces petits malheureux étaient bruyant, mais non pires que les autres enfants. La mère les forçait à lui gratter les talons, le soir, parfois pendant plus d'une heure et de mi, jusqu'à ce qu'elle s'endormit. Auparavant, ç'avait été une servante qu'on avait chargée de ce soin, parfois aussi la Serquéieva, qui s'était refusée à continuer parc que la main lui faisait mal.

Il ressort du témoignage d'Ousatschkowa qu'Alexandre, Nicolas et Olga étaient mal et salement tenus ; qu'il couchaient sur le plancher ; n'avaient que des oreillers infects. « Dans une étable à cochon, dit cette Ousatschkowa, c'est plus propre que

chez eux. »

Le gentilhomme Lubinov, qui a été précepteur chez les Djounkowsky jusqu'au mois d'août 1875, affirme qu'on entretenait très mal Nicolas, Olga et Alexandre, qui étaient souvent obligés de marcher pieds nus.

La fille Schichova, qui fut gouvernante des enfants jusqu'en août 1874, et dont le témoignage est lu à l'audience, raconte que Djounkowskaïa est une femme très égoïste. Elle n'a jamais caressé les enfants Alexandre, Olga et Nicolas. Le père était aussi froid envers eux. La Schichova veut expliquer le désordre de la maison des accusés et leur indifférence envers les trois enfants par les habitudes de négligence du père et de la mère, qui ne prenaient pas même soin d'eux-même ; ils vivaient éternellement dans les soucis leurs affaires d'argent étant extrêmement embrouillées, et ne savaient aucunement administrer leur intérieur. Le témoin ajoute que, n'aimant à se déranger pour rien, Dounkowskaïa déléguait à son mari le soin des corrections à administrer aux enfants ; et quoiqu'elle n'ait jamais assisté aux châtiments, Schichova croit savoir que M. Djounkowsky ne se montrait pas cruel. Parfois, dit encore Schichova, Mme Djounkowskaïa enfermant les enfants dans une pièce sur laquelle donnait les water-closets, mais cette pièce n'était pas plus froide que les autre.

Les jeune Nicolas et Alexandre ont mis beaucoup de réserve dans les dépositions qu'ils ont faites au juge d'instruction. Il en résulte pourtant qu'on les fouettait avec des verges, avec le fouet qui servait à fouetter le cheval, qu'on les frappait même à coups de bâton. Lubimov, le précepteur, s'adonnait aussi à ce dernier sport. Alexandre eut une fois des douleurs dans le dos

pendant cinq jours après qu'on l'eût fouetté parce qu'il avait apporté à Olga des pommes de terres prises dans la cuisine.

M. Djounkowsky invoque pour sa défense l'absolue perversité de ces trois enfants ; il en donne l'exemple suivant : quand mourut leur sœur aînée, Catherine, les enfants Alexandre et Nicolas, tandis que le corps était exposé sur une table, frappèrent à coups de verges le visage de la morte en disant : « Nous nous vengeons de toi qui te plaignais de nous. »

Devant la Cour, les accusé ne se sont pas reconnus coupables.

Le père affirmait qu'il dépensait plus qu'il ne pouvait pour l'éducation des trois enfants qui devenaient de plus en plus détestables. Le fils aîné, Nicolas, avant son entrée au Gymnase, était un bon garçon, mais une fois collégien il avait pris l'habitude de voler ; à ce même gymnase, il s'était donné comme catholique romain pour ne pas suivre les exercices religieux bien que son acte de naissance portât qu'il appartenait à la religion orthodoxe.

La dernière déclaration de Djounkowskaïa a été qu'elle ne prendrait plus d'institutrice pour ses enfants, qu'elle s'était toujours trompée sur le comptes de ces filles, comme sur le compte des précepteur. Désormais le père s'occuperait des enfants, et elle espérait que ces derniers se corrigeraient complètement.

Voilà ce procès. Comme nous l'avons dit plus haut, les accusés ont été acquittés. Comment en eût-il été autrement ? Ce qu'il y d'étonnant, ce n'est pas qu'on les ait acquittés ; mais bien qu'on les ait mis en accusation et jugés. Certes, il existe

un tribunal qui peut les condamner, mais ce n'est pas la Cour d'Assises, qui juges d'après la loi écrite. Ouvrez un code, comme le fit l'avocat qui plaidait dans le procès de Kronenberg. Ce Kronenberg avait été accusé de traitements inhumains envers son enfant. L'avocat voulut prouver que le père n'avait, en tout cas, violé aucun des articles de loi où l'on définit ce que l'on doit qualifier de traitements inhumains. Ces définitions étaient tellement féroce que l'on pensait aux tortures infligées au Bulgares par les Bachi-Bouzouks. S'il n'était pas question du pal et du découpage de la peau de la victime en minces lanières, on ne parlait là-dedans que de côtes brisées, de pieds cassés, de mains broyées et de combien de choses encore ! … Si bien que le pauvre fouet de cuir, le malheureux petit fouet, si petit, d'après la déposition de la demoiselle Schichova, ne pouvait violer aucun article du Code.

« On frappait ces gamins à coups de verges ? » Mais les neuf dixièmes des parents russe le font. Ça n'a rien de criminel ! « On les battait das cause ? » Mais, d'après M. Djounkowsky, il y a toujours une cause, au besoin ancienne. Pourquoi ces enfants étaient-ils des monstres de perversité, pourquoi s'étaient-ils naguère vengés de leur sœur Catherine après sa mort ? — « On les enfermait dans les water-closets ? » Mais les water-closets étaient chauffés. On les faisait coucher dans une pièce des communs, sous une seule couverture déchirée ? D'abord la couverture n'était pas déchirés, puisque le père dépensait plus qu'il ne pouvait pour élever ses enfants. Et la justice ne va pas fouiller dans les poches des pères pour connaître leurs ressources.

« Vous ne donniez aucune marque d'affection à ces trois

petits ?

— « Mais montrez-moi un article du Code qui m'oblige, sous peine de châtiment, à cajoler des gamins sans cœur, des voleurs, des monstres ?

— « Mais enfin, vous les avez élevés autrement que vos autres enfants.

— « Quel est le système d'éducation prescrit par la loi ? »

Vous voyez bien qu'on a eu tort de traîner ces Djounkowsky devant les tribunaux… Et pourtant le lecteur sent bien qu'il y a une tragédie là-dessous, mais que ses premiers rôles auront affaire à une toute autre juridiction. Laquelle ? Laquelle ? Prenons la déposition de Mlle Schichova, institutrice. Elle-même a prononcé la sentence. Remarquez que cette Schichova, bien que volontiers disposée à faire usage d'un *tout petit* fouet de cuir, est une femme de grand esprit. Elle a superbement défini le caractère des Djounkowsky : Mme Djounkovskaïa est une femme *égoïste* ; la maison des Djounkowsky est dans un désordre !… La cause de ce désordre est la négligence des accusés à l'égard de tout, même *à l'égard d'eux-même !* Leurs affaires d'argent sont embrouillées ; ils vivent dans les soucis ; ils ne savent pas mener un ménage ; ils souffrent, et c'est pourtant la paix qu'ils cherchent ! La Djounkowskaïa, ennemie de tout dérangement, charge son mari de punir ses enfants. Enfin, Mlle Schichova a surtout emporté de cette maison l'impression que les maîtres sont des égoïstes paresseux. D'où leur vient leur apathie ? Ah mon Dieu ! de ce que la vie moderne est si compliquée qu'il leur est impossible d'y comprendre quoi que ce soit. Elle répond si peu de leurs tendances d'âme qu'ils ont éprouvé une sorte de désillusion

désespérée. Sans en savoir rien, je me figure que ce sont des gens non dépourvus d'instruction, qui ont peut-être aimé, qui aiment peut-être encore le beau, le sublime. Leur manie de sa faire gratter les talons avant de s'endormir gâte rien. Cela peut fort bien être un goût de gens désillusionnés, désireux d'être dorlotés, un goût de sybarites mélancoliques portés à souhaiter l'oubli de leurs dettes et de leurs devoirs. Oui, il y a, en eux, une répugnance pour tout ce qui ressemble à un devoir. Ce sont des égoïstes, et il est à remarquer que les égoïstes qui ne veulent rien faire pour les autres sont persuadés que le monde entier leur doit quelque chose. Ils s'affectent du peu d'empressement que l'on met à s'acquitter des dettes de cœur, qu'ils veulent qu'on ait contractées à leur égard, ils vivent toujours et inexplicablement irrités. Ces sentiments d'irritation, ils les éprouvent même contre leurs enfants. Ne vous étonnez donc pas que cette disposition d'esprit envers de jeunes êtres, eux-même exigeants, insolemment ou plutôt enfantinement oublieux des prévenances requises, en vienne à ressembler à de la haine. Un besoin de vengeance s'empare de ces pères et mères froissés de tant de négligente inattention, et il leur est facile, si facile de sévir avec impunité ! Ils en deviennent cruels non par férocité native, mais bien par paresse naturelle. Et voilà, cette dame si amie du repose, si incapable de se passer de petits esclaves chargés de lui gratter les talons, cette dame apathique devenue méchante parce qu'il lui faut quelquefois s'occuper du désordre de la maison. Elle saute du lit, empoigne un bâton et administre à son propre enfant une telle roulée que la servante déclare que c'était horrible à voir. Un des petits garçons vole dans la cuisine des pommes de terre pour sa sœur malade et affamée : on le bat pour avoir éprouvé

un bon sentiment.

« Ah ! tu m’as désobéi ! Tiens attrape ! Je ne veux pas que tu joues au bon garçon en faisant à ta tête ; fait plutôt le mal si je te l’ordonne ! » Cela devient de l’hystérie.

Les enfants dorment dans l’ordure. « C’est plus propre, témoigne la bonne, dans une étable à cochons. » Ils n’ont qu’une couverture trouée pour trois : « C’est bien assez bon pour des scélérats qui ne me donnent pas une seconde de tranquillité. » Et elle pense ainsi non parce que son cœur est dur, — il est peut-être exquisement tendre, — mais parce que c’est trop fort qu’une mère n’ait jamais un instant de repos ! (Ah ! ces enfant ! que font-ils dans la vie ! pourquoi sont-ils nés ?) C’est bruyant, c’est insupportable, il faut toujours s’occuper de cela ! L’hystérie s’est aggravée d’année en année.

À côté de cette mère de famille fatiguée de ses enfants jusqu’à la maladie, comparaît le père, M. Djounkowsky. C’est peut-être un homme charmant. On le dit instruit, sérieux, conscient de ses devoirs de pères, conscient jusqu’à en être amèrement ennuyé. C’est presque les larmes aux yeux qu’il se plaint de ses enfants ; il lève les bras au ciel : « J’ai tout fait pour ces petits drôles. J’ai engagé des gouverneurs, des institutrices. J’ai dépensé des sommes au-dessus de mes moyens, mais ce sont des monstres, des voleurs, des bandits. Ils ont frappé au visage leur sœur morte ! » En un mot il se croit innocent. Ses enfants sont là auprès de lui. Il est à remarquer que leurs dépositions ont été très réservées, très *prudentes*. Ils se plaignaient peu et se défendaient à peine. Je ne crois pas qu’ils aient seulement obéi à la peur que leur inspiraient leurs parents. Au contraire, le fait que ces derniers

fussent mis en accusation à cause de leur mauvais traitement envers eux eût dû leur donner du courage. Je me figure qu'ils souffraient de charger leurs père et mère. Quels sentiments resteront à ces enfants de cette journée dans l'avenir ? Leur père se croit dans son droit, il dévoile avec horreur mille forfaits qu'ils ont commis. Leur mère, elle, a confiance dans le futur ; entièrement ! Elle déclare au tribunal que tout le malheur vient des mauvais instituteurs et institutrices ; que dès que son mari s'occupera lui-même de l'éducation des trois monstres, ils se corrigeront tout à fait… Que Dieu leur vienne en aide cependant !

Nous pourrions faire quelques réflexions au sujet des prouesse des petits Djounkowsky. Certes, quand ils ont frappé au visage de leur sœur morte, ils ont été odieux et révoltants. Mais examinons le fait impartialement et nous verrons encore là une abomination très enfantine. Il y a là plutôt une espèce d'insanité macabre qu'une réelle dépravation. L'imagination des enfants de cet âge est parfois positivement fantastique. Ces trois petits vivaient isolés, n'avaient de rapports avec leurs parents, pourtant voisins, que pour recevoir d'horrible semonces ou des corrections pires. Ils étaient terrorisés chez eux au point souvent de n'oser bouger. Dans leur *étable à cochons*, la nuit, au froid, avant de s'endormir, ou le jour, après quelque effroyable raclée, ils pouvaient être visités par des rêve plus qu'étranges. Quand la sœur aînée mourut, il n'est pas impossible que l'un des pauvres petits diables, blotti dans un coin de la couverture trouée, ait dit aux autres : « Savez-vous que c'est Dieu qui l'a punie ! Et cela parce qu'elle était méchante pour nous, parce qu'elle « rapportait » contre nous.

De là-haut elle nous voit et voudrait encore dire du mal de nous, mais elle ne le peut plus ! Demain, nous nous vengerons. Nous la battrons sans qu'elle puisse s'en plaindre à personne : elle verra cela de là-haut, elle sera furieuse, et ce sera bien fait ! » Je suis sûr que, quelques jours après, les enfants se seront repentis de leur hideuse action. Le cœur d'êtres de cet âge n'est pas mauvais.

Je connais une petite histoire à ce sujet. Une femme mourut, laissant plusieurs enfants, dont une petite fille de sept à huit ans. En voyant sa maman morte, la fillette se mit à sangloter si fort qu'on dut l'emporter, prise d'une attaque de nerfs. Une stupide vieille femme qui la vit dans cet état ne trouva rien de mieux pour la consoler que de lui dire : « Ne pleure pas tant : elle ne t'aimait guère ta maman, tu t'en souviens bien, elle t'a punie, elle t'a mise en pénitence dans un coin ! » La vieille bête atteignit son but : l'enfant ne pleure plus et sembla se consoler à tel point que le lendemain, tout le temps que durèrent les funérailles, elle garda un air froid, méchant, comme offensé : « Puisqu'elle ne m'aimait pas ! » L'idée qu'elle avait été persécuté lui plut ; mais cette fantaisie ne dura guère. Quelques jours plus tard, l'enfant fut reprise de chagrin et s'affligea si fort de la mort de sa mère qu'elle en tomba malade et, plus tard, elle ne put jamais songer à la morte sans une pieuse émotion.

Pour ce qui est des petits Djounkowsky, certes, on devait les punir, sévèrement même ; toutefois leur mauvaise action était tout bêtement enfantine. Quant à la polissonnerie du jeune Nicolas, qui se déclara catholique romain pour ne pas suivre les cours d'instructions religieuse, c'était une prouesse de

collégien fier de pouvoir dire à ses camarades : « Ah ! vous autres, vous faites des devoirs pour le pope, moi je m’en suis affranchi ; je les ai tous mis dedans e profitant de ce que mon nom de famille a un faux air polonais. » C’est une niche d’écolier. M. Djounkowsky, lui, en juge autrement, puisqu’il s’en lamente devant le tribunal.

Chez nous dans les tribunaux, lorsque les accusés sont acquittés bien que coupables, et surtout par suite d’un mouvement de pitié des juges, il arrive que le président en déclarant au prévenu qu’il est libre, lui adresse quelques paroles pour lui montrer comment il doit prendre acquittement et comment il pourra éviter de retomber dans le malheur de l’avenir. Je ne sache pas qu’il se soit passé rien de pareil lors de l’épilogue de l’affaire Djounkowsky, mais voici, selon moi, ce que le président aurait pu dire aux acquittés.

IV

LE DISCOURS IMAGINAIRE DU PRÉSIDENT D'ASSISES

Accusés, vous voici acquittés. Mais rappelez-vous qu'il y a un autre tribunal que celui-ci : le tribunal de votre propre conscience, faites que celui-là vous acquitte aussi, ne fût-ce que plus tard. Vous nous dites que vous l'intention de vous occuper désormais, vous-même, de vos enfants. Si vous l'aviez fait plutôt vous n'auriez sans doute pas eu à affronter ce procès. Mais aurez-vous le courage de persister dans votre bonne résolution ? Ce n'est pas tout que de promettre, il faut vous mettre à l'œuvre. Je n'ose pas dire que vous soyez des parents sans cœur, , que vous haïssiez vos enfant, je ne vous accuse pas de cette monstruosité. Mais vous voyez que, lorsque les parents se désintéressent de leur famille, ils courent le risque de ne plus l'aimer assez, de se dégoûter d'elle, de la maltraiter, surtout lorsque les enfants grandissent et que leurs exigences croissent. Vous vous irritez alors d'avoir tant à faire pour eux, d'en venir à craindre d'être obligés de leur sacrifier votre repos. Avec cela, ce qui n'a été d'abord que des niches enfantines se transforme en fautes de plus en plus graves chez de jeunes êtres négligés, dont le cœur et l'esprit se gâtent : ils finissent par inspirer à leurs parents de l'éloignement et de la colère. Nous avons vu, que vous vous affligiez de la perversité de vos enfants. Mais comment voulez-vous qu'ils devinssent

meilleurs ? L’accusation nous a appris que vous les enfermiez parfois dans le water-closet. Vous me direz qu’ils avaient mérité d’être punis et que le water-closet était chauffé et que le châtiment n’était pas féroce. Mais jugez un peu de la honte et de la colère qu’ils devaient éprouver en se voyant enfermés dans un pareil endroit ! N’était-il pas naturel qu’ils fussent pris d’idées de révolte et que leur amour pour leur parents diminuât beaucoup, risquât même de disparaître complètement ? Ils sentaient que vous ne faisiez pas votre devoir à leur égard, que vous vous moquiez de leur sentiments de dignité humaine, et chez le plus petit garçon ces sentiments existe. Vous n’avez pas songez aux souvenirs que ses enfants emporteront dans la vie, peut-être jusqu’à la tombe. Et avez-vous fait quelque chose pour prévenir la nécessité de châtiments aussi humiliant ? Vous paraissez croire que vous pris toutes les peines du monde pour élever ces enfants ; je suis persuadé pourtant que vous-même devez éprouver un doute à ce sujet. Vous avez, dites-vous, dépensé plus que vous ne pouviez en engageant précepteurs et institutrices. Certes un éducateur est nécessaire mais est-il bien de vous décharger de tous soins pour vos enfants ? Mais vous avez pensé qu’en payant une certaine somme, vous aviez tout fait, que vous vous étiez imposé des dépenses au-dessus de vos moyens. Et moi je vous assure que vous n’avez fait que le minimum de ce que vous aviez à faire. Vous avez oublié que les âmes enfantines ont besoin d’un contact incessant avec les âmes des parents. Vous avez exigé trop tôt une récolte d’un terrain dans lequel vous n’aviez rien semé vous-même ; ne l’ayant pas obtenus, vous vous êtes fâches, irrités contre de jeunes enfants, trop tôt, encore trop tôt !

Tout cela provient que ce que l’éducation des enfants demande du travail un travail qui à tels parents semble accablant. Ces parents s’en affranchissent en payant des étrangers, mais quand l’argent se fait rare, ils s’exaspèrent jusqu’à la férocité, torturent les petits coupables, les fouettent de verges. ici encore apparaît l’apathie, l’incurie des parents. Tout ce qu’il aurait pu obtenir avec de la patience, en conseillant, en suggérant, ils veulent l’obtenir à coups de verges. Ces verges ne corrigent même plus : elles dégradent moralement le délinquant. Un enfant rusé, devenu hypocrite, se soumettra en apparence, vous trompera pour éviter la fustigation. Vous hébéterez un enfant faible et peureux. Si vous avez affaire bon et franc, de cœur loyal, vous l’aigrirez, vous détruirez toutes les bonnes qualités qui étaient en lui, vous perdrez son cœur. Il est parfois très difficile à un enfant d’arracher de son cœur l’amour qu’il porte aux siens, mais quand le malheur est arrivé, l’enfant devient cynique, révolté, son esprit se fausse à jamais. Vous lui donnez un exemple funeste en vous montrant injuste, en lui disant par exemple : « Ne fais pas le bien à ta guise, fais plutôt le mal si je te l’ordonne ! » On en vient à punir un enfant d’une bonne action ; on le frappe parce qu’il a apporté à manger à sa sœur affamée. Comment voulez-vous qu’il ne s’aigrisse pas, que ses idées ne se faussent pas ? Sans être méchant ni haineux, vous avez puni vos enfants de votre propre négligence envers eux. Ils ont dormi dans une petite pièce malpropre, sur la première litière venue ; ils n’ont pas mangé à votre table, mais bien avec les domestiques. Vous avez pensez que grâce à votre système ils corrigeraient. Si telle n’avait pas été votre croyance, il faudrait admettre que vous avez agi par aversion contre eux,

pour leur faire du mal ! Le tribunal n’a pas voulu en juger ainsi et a attribué votre conduite à une conception erronée de l’éducation. À présent, c’est vous qui vous chargez de vos enfants, ce sera une tâche plus difficile que ne croit votre femme.

Comme vos enfants ne sont plus présent dans cette salle, je puis dire un mot de ce qu’il y a d’essentiel dans l’œuvre ardue que vous avez à accomplir. Avant tout, il faudra vous pardonnez beaucoup de choses de côté et d’autre. Les enfants devront oublier les cruelles impressions que vous leur avez fait connaître. Vous devrez leur pardonner votre égoïsme, votre négligence envers eux, votre brutalité, et ce fait enfin que l’on vous a jugés ici à cause d’eux. Je le dis parce que ce n’est pas vous que vous accuserez en sortant d’ici, mais bien eux. Eh bien, en commençant l’œuvre pénible de l’éducation de vos enfants ne devriez-vous pas vous dire que vous seuls êtes les coupables. Si vous pouvez faire cela vous réussirez dans votre projet : Dieu aura éclairci votre conscience : sinon, n’essayez pas d’entreprendre quoi que ce soit vous même.

Ce à quoi vous devez tendre tout d’abord, c’est à effacer de leurs mémoires de trop tristes souvenirs. Vous aurez tout, en quelque sorte, à recréer en eux. Comment y parviendrez-vous ? Ah ! si vous apprenez de nouveau à les aimer, vous obtiendrez d’eux tout ce que vous voudrez. Mais il faut comprendre l’importance de mille petit soins considérés comme futiles et terre-à-terre. Pour cela il importera de renoncer à votre apathie, ne pas leur donner l’exemple de l’incurie dans la vie domestique. Croyez-moi. Un père devrait refaire sa propre éducation avant de s’occuper de celle de ses enfants. Si

l’amour des parents est grand, les enfants oublieront vite tout ce qu’ils ont pu voir de comique ou de fâcheux dans votre vie ; leurs cœurs trouveront des circonstances atténuantes pour vos erreurs. Mais dans une famille désunie, c’est tout le contraire qui arrivera. Votre femme à la morbide manie de se faire gratter les talons avant de s’endormir. La servante à déposé qu’elle n’avait pu longtemps se charger de cette petite corvée, ses mains ayant « enflé » . Alors c’est votre fils qui a dû la remplacer. Si sa mère l’avait sincèrement aimé, il pourrait se rappeler cette manie d’un être cher avec un bon sourire. Mais j’imagine se qu’il éprouvait quand pendant une heure et plus, il se livrait à une occupation aussi ridicule que fatigante en se disant que d’une minute à l’autre sa mère pouvait bondir sur lui et le maltraiter sans raison. Il devait penser que sa mère qui le négligeait si complètement ne se souvenait de lui que pour le battre ou l’astreindre à des tâches grotesques. Mettez-vous un peu à sa place ! Supposez qu’à trente ans il se rappelle ces moments de son enfance. Avec quelle colère n’y songera-t-il pas ? Il se peut qu’il n’oublie jamais jusqu’à la fin de sa vie… Il haïra ses souvenirs, son enfance, la maison familiale et tous ceux qui y vivaient avec lui. Il faudra que, grâce à vous, de nouvelles impressions viennent remplacer celle-là, des impressions forte, saines, heureuse. Quel travail pour vous ! Non, l’œuvre que vous entreprenez maintenant n’est pas à beaucoup près, aussi facile que se le figure votre femme ! Ne soyez pas offensé de mes paroles : j’accomplis, en les prononçant, un véritable devoir ; je parle au nom de la société, de l’État, de la patrie. Que deviendra la Russie à présent si les pères russes fuient leur devoir, ne recherchent que l’isolement et une égoïste tranquillité ? Qu’arrivera-t-il si votre exemple se

propage ? Le pis est que vous n'êtes pas encore au nombre des plus mauvais pères et mères de famille contemporains. Toute conscience du devoir n'est pas morte chez vous ; vous n'êtes pas des égoïstes à froid. Vous vous montrez irrités, violents ; est-ce contre vous-même ou contre vos enfants ? Je ne répondrai pas à cette question, vous me paraissez capables de vous affligez de vos fautes, d'en être profondément attristés. Que Dieu vous soit en aide dans votre résolution de faire mieux. Aimez vos enfants : l'amour est si puissant qu'il peut nous régénérer. C'est à force d'amour que vous reconquerrez les cœurs de vos enfants et non pas en abusant de vos droits naturels sur eux. La nature nous vient en aide quand il s'agit de pareils devoirs ; la nature veut qu'il nous soit impossible de ne pas aimer nos enfants. Et comment ne pas les aimer ? Si nous cessons de les affectionner, qui pourrons-nous aimer et que deviendrons-nous nous même ? Rappelez-vous que c'est pour ces enfants que le sauveur a promis « d'abréger les temps et les délais ». C'est pour eux que les maux qui accompagnent la régénération de l'humanité prendront plus vite fin. Que s'achèvent bientôt les souffrances et les incertitudes de notre civilisation !

Et maintenant allez. Vous êtes acquittés…

V

LA HUITIÈME PARTIE DE « ANNA KARÉNINE »

Par le temps qui court, beaucoup de Russes, parmi les plus intelligents, ont pris l’habitude de dire : « De quel peuple nous parle-t-on ? Nous sommes du peuple, comme les autres ! » Dans la huitième partie de *Anna Karénine*, Lévine, le héros favori de l’auteur, déclare que *lui aussi fait partie du peuple*. Quand j’ai déjà parlé d' *Anna Karénine*, j’appelais ce Lévine : « Lévine au cœur pur. » Je continue à croire à la pureté de son cœur, mais je ne me figure pas qu’il incarne en lui quoi que ce soit du peuple. Je vois que, même avec tout l'amour qu’il ressent pour ses semblables, il recherche l’isolement. Je m’en suis convaincu en lisant cette huitième parie d’*Anna Karénine*. Lévine n’est qu’un personnage de roman, mais le romancier est un talent immense, un esprit de grande envergure, un homme universellement respecté par la Russie intellectuelle. Le personnage de Lévine est chargé de nous faire connaître en partie l’opinion de l’auteur sur notre Russie moderne. En jugeant l’inexistant Lévine, nous jugerons une opinion qui existe, elle, l’opinion de l’un des Russes les plus remarquables, sur la réalité russe actuelle. Cette façon de voir de l’un de nos écrivains les plus considérables sur une question aussi importante que la question d’Orient, nous la connaissons par la huitième et dernière partie de son œuvre, refusée par la

rédaction du *Messager russe*, pour cause de divergence d'idée, et qui vient de paraître à part. L'opinion de l'auteur est : 1° que tout ce mouvement prétendu national n'est aucunement suivi par le peuple, qui n'y comprend rien : 2° que c'est l'œuvre artificiel de certains personnages politiques soutenus par des journalistes, qui ont pour but de donner quelque intérêt à leurs publications, afin de les faire lire ; 3° que tous les volontaires sont des gens sans aveu, des ivrognes ou simplement des imbéciles ; 4° que les prétextes du mouvement ont été créés de toutes pièces, contre toute vraisemblance, et 5° enfin, que tous les actes de barbarie dont ont souffert les Slave ne peuvent vraiment inspirer tant de pitié aux Russes ; que notre pays se moque complètement des Slaves opprimés. Lévine dit tout cela très catégoriquement.

Ainsi, ce « Lévine au cœur pur » se sépare, s'isole de la grande majorité des Russes. Son opinion n'est, d'ailleurs, ni neuve ni originale. Elle serait du goût de beaucoup des nôtres qui tenaient un langage semblable l'hiver passé, à Pétersbourg, et qui n'étaient pourtant pas les premiers venus. Je ne puis comprendre par suite de quelle déviation d'idées Lévine en vient à s'isoler ainsi de l'opinion générale. C'est, il est vrai, un homme ardent, « inquiet », qui abuse de l'analyse et qui n'a aucune confiance en lui-même. Comment des sentiments aussi naturels, aussi artificiels, aussi monstrueux peuvent-ils pénétrer dans un cœur aussi « pur » ? Et je ferai encore remarquer que l'auteur se sert très souvent de Lévine pour exprimer ses propres opinions, mais qu'ici je ne veux pas établir de confusion et prêter à l'auteur tout ce que dit Lévine, Ce dernier n'est après tout, qu'un type imaginé par un écrivain,

mais j’aurais attendu autre chose d’un tel écrivain.

VI

LES VEUX D'UN SLAVOPHILE

J'ai décidé, en publiant l'an passé le premier numéro de mon *Carnet*, que je n'introduirais jamais ici, de critique littéraire. Mais les sentiments n'ont rien à voir avec la critique, même si on les exprime à propos d'une œuvre d'art. Je note mes impressions dans ce *Carnet*, et ne vois pas au nom de quel devoir imaginaire je m'interdirais d'y faire entrer les plus fortes de toutes celles que je ressens sous le prétexte qu'elles me sont venues d'une œuvre littéraire.

Cette œuvre n'est, du reste, pas à mes yeux uniquement littéraire, elle a une tout autre portée. Je vais peut-être dire une chose naïve, mais tant pis ! J'avouerai que l'apparition de ce roman s'est un peu confondue en moi avec la déclaration de guerre de ce printemps ; qu'il y a pour moi un lien entre les deux événements. Au lieu de vous moquer de moi, vous feriez mieux de m'écouter :

Sur une masse de questions j'ai des opinions plutôt slavophiles, bien que je ne sois peut-être pas un Slavophile pur. Tout le monde ne se fait pas les mêmes idées sur les Slavophiles. Pour beaucoup de nos contemporains, aussi bien que jadis pour Bielinsky, toute la Slavophilie à consiste dans le culte du kvass et du radis. Bielinsky, du reste, n'allait pas plus loin dans ses études sur la Slavophilie. Pour d'autres, et c'est le

plus grand nombre, cette Slavophilie se manifeste par le désir de libérer et d’unifier toutes les populations slaves sous l’égide de la Russie. Pour d’autres encore, c’est l’union spirituelle de tous les croyants orthodoxes dans le but de donner à notre grande Russie une autorité morale assez forte pour qu’elle puisse enfin dire à l’humanité entière le parole attendue. Et cette parole sera dite en vue de l’union définitive de toute l’humanité, union universelle dont l’idée première à toujours été en germe dans l’âme des Slaves et plus particulièrement dans l’âme de notre grand peuple russe, pendant tant de siècles condamnés au silence, mais qui, à toute époque, a recelé de grandes forces pour la solution de tant de problèmes, de tant de malentendus de la civilisation européenne. C’est à cette fraction de convaincus et de croyants que j’appartiens.

Il n’y a pas lieu de s’en moquer. Cette croyance est vieille, et non seulement elle ne meurt pas, mais encore elle se fortifie chaque jour ; elle acquiert à tout moment de nouveaux fervents, ce qui forcera peut-être les railleurs à lui accorder plus d'attention.

Ce printemps, a éclaté notre grande guerre, qui est un premier vers la solution ; qui sait même si cette guerre n’amènera pas le résultat définitif. Notre but est si haut qu’il est impossible que l’Europe nous comprenne ; elle nous taxera d’hypocrite scélératesse, ne pouvant croire à ce que nous lui avons annoncé en entreprenant la campagne. Elle soutient, du reste, clandestinement nos ennemis, avant de se montrer ouvertement hostile. Oui, ce sont surtout nos déclarations qui l’ont tourné contre nous : « Le grand aigle d’Orient, disions-nous, s’envolera au-dessus du monde, vers les sommets de la

chrétienté, étincelant, les ailes grandes ouvertes… » Mais nous ne voulons ni élargir nos frontières, ni soumettre des peuples ; nous voulons délivrer et fortifier les humiliés et les opprimés, leur donner une vie nouvelle pour leur salut et celui de l'humanité. Nous n'avons pas d'autre but, bien que l'Europe se refuse à nous croire. Ce n'est pas tant encore un agrandissement matériel de la Russie, qu'elle redoute, qu'une augmentation de son prestige moral qui lui permettra d'entreprendre des tâches sublimes grandes. Du reste, le fait de tenter quoi que ce soit pour atteindre un but qui ne soit pas direct, matériel, paraît à l'Europe tellement extraordinaire qu'elle n'y voit que la barbarie d'un peuple rétrograde et ignare, d'un peuple plein de *bassesse et de stupidité*. Lui parler de recommencer quelque chose comme les Croisades, c'est la menacer dans sa prétendue grande civilisation. Voyez qui nous aime, à présent, en Europe ? Nos *amis* même, nos amis déclarés, avouent qu'ils *se réjouiraient de nos insuccès*. La défaite des Russes leur seraient plus agréable que leurs propres succès. Pour le cas où la Russie triompherait, ces amis se sont entendus entre eux, depuis longtemps, de manière à mieux profiter qu'elle-même de ses victoires.

Mais à nos croyants russes, cette guerre entreprise pour délivrer des faibles, des opprimés, apparaît comme une satisfaction donnée à leurs croyances. On sort enfin de la période du rêve, des projets vagues, pour entrer dans celle de la réalisation. Les choses annoncées *commencent à s'accomplir* : « S'il y a commencement d'exécution, tout ira jusqu'au bout, et nous entendrons la grande parole, que la Russie, ayant derrière elle tout le monde slave, doit dire à l'Europe. Et

quelque chose a déjà été dit, quoi que l'Europe soit encore loin de comprendre. » Voilà ce qu'ont pensé les croyants, dont la foi s'est encore affermie. Toutefois l'œuvre prend de telles proportions que diverses questions inquiétantes se font jour. La Russie tire son épée contre les Turcs, mais qui sait si elle ce se heurtera pas à l'Europe, qui est autre chose que la Turquie ? « Sommes-nous prêts à subir une nouvelle collision ? » se disent encore les croyants. « L'Europe ne nous comprend pas… Nous prophétisons, nous autres croyants, que, seule, la Russie sera capable de résoudre la question de l'alliance humaine universelle sans effusion de sang, mais après qu'elle aura versé beaucoup de son sang, à elle, car, encore une fois, L'Europe méconnaît sa pensée… Oui, nous avons la loi, nous autres, mais nos paroles ont peu d'écho parfois, même en Russie. On nous répond que nous ne sommes que des rêveurs exaltés ; que nous ne parlons que de nos songes sans jamais montrer un seul fait qui justifie nos « prophéties ». Prétendons-nous que l'affranchissement des serfs, si mal compris encore chez nous au point de vue du relèvement de l'âme russe, soit une preuve de ce que nous avançons ? Ou bien sera-ce notre sentiment de fraternité inné qui prouvera quelque chose, ce sentiment qui se fortifie tous les jours en dépit de siècles de compression et malgré les sarcasmes dont on l'accable ? Nous affirmerons que tel est bien notre avis, et l'on nous rétorquera que nous ne voyons tout cela que dans nos rêves de visionnaires ; que ce ne sont pas là des faits qui puissent s'interpréter autrement que d'une manière vague et contradictoire. Et c'est nous qui avons si peu de confiance en nous-même, qui nous suspectons les uns les autres, qui voulons, nous heurter à l'Europe ! L'Europe ! Mais savez-vous que c'est pour nous une chose terrible et

sainte, que l’Europe ! Savez-vous que cette Europe nous est bien chère, même à nous, les rêveurs slavophiles, à nous, qui d’après vous, haïssons l’Europe ? C’est pour nous, le « monde des miracles saints » ignorez-vous à quel point nous les aimons, ces « miracles » et combien nous vénérons les grandes races qui habitent cette Europe, et tout ce qu’elles ont fait de beau et de noble ? Ne croyez-vous pas que c’est avec serrement de cœur que nous suivons leurs destinés, et que nous voyons les nuages lugubres qui s’amassent contre elles à l’horizon ? Jamais, Russes « européens » et « occidentaux » vous n’avez autant aimé l’Europe que nous, les rêveurs slavophiles, nous, d’après vous, ses ennemis éternels ! Et nous craignons de nous heurter à elle parce qu’elle ne nous comprend pas ; nous craignons que, comme jadis, elle ne nous reçoive que l’épée tirée, nous considérant toujours comme des barbares indignes d’être écoutés. Oui, c’est nous qui demandons maintenant quelles preuves nous pourrons lui donner pour qu’elle croie en nous. Chez nous, en effet, il y a trop de chose qu’elle puisse comprendre, qui puissent lui inspirer de l’estime pour nous. Trop longtemps encore, elle méconnaîtra notre « parole nouvelle » qui commence à se faire entendre. Il lui faut à elle des faits déjà réalisés, compréhensibles pour son *entendement d’à présent*. Elle nous demandera : où est votre civilisation ? Entrevoit-on un ordre économique et social dans votre chaos ? Où sont *votre* science, *votre* art, où est *votre* littérature ?

VII

ANNA KARÉNINE, EN TANT QUE FAIT D'UNE SIGNIFICATION SPÉCIALE

Et voilà que ce printemps encore, j'ai, un beau soir, rencontré par hasard, l'un des écrivains de chez nous que j'aime le plus. Nous nous voyons très rarement, et nous retrouvons les plus souvent par hasard, dans la rue. C'est l'un des plus brillants des cinq ou six littérateurs que l'on désigne ensemble, je ne sais pourquoi, sous le nom de la « pléiade ». Je suis toujours heureux de rencontrer cet aimable romancier et ne veux jamais convenir qu'il a vieilli, ni croire qu'il n'écrira plus rien comme il le prétend lui-même. De la plus courte conversation avec lui, j'emporte toujours quelque mot très fin ou très profond. Cette fois-ci, nous avions de quoi parler, la guerre venait de commencer. Mais il causa tout de suite d'*Anna Karénine*. Je venais moi-même d'achever la lecture de la septième partie du roman.

Mon interlocuteur n'est pas enclin à l'exaltation. Pourtant il m'a frappé par son enthousiasme pour *Anna Karénine* : « C'est une œuvre inouïe, m'a-t-il dit, une œuvre de premier ordre. Quel écrivain russe égalera son auteur ? Et en Europe, pourra-t-on nous présenter quelque chose de cette force ? Y a-t-il dans le production de ces dernières années, dans toutes les littératures, une œuvre qu'on puisse mettre à côté de celle-

là ? »

Dans cette opinion, que je partage, du reste, une chose m’a frappé ; c’est cet appel la l’Europe tout à fait de saison au moment de toutes ces perplexités, de toutes ces questions qui se posaient à nous. Ce livre a pris pour moi les proportions de ce grand fait, de cette preuve que l’Europe semble réclamer de nous. On va se récrier, dire que tout cela « n’est que littérature », qu’on ne va pas servir un roman, comme preuve, à l’Europe. Je sais bien qu’il ne s’agit que d’un roman, mais si le génie russe peut en produire un pareil, il ne semble pas condamné à la stérilité. Il est capable de parler un langage *qui lui est propre*, de commencer a dire une *parole bien à lui*, de la dire complètement quand les temps seront venus. Je ne veux rien exagérer. Je sais que chez aucun des membres de la pléiade » (et l'auteur de *Anna Karénine* en fait partie), vous ne découvrirez, à proprement parler, un génie. Dans toute la littérature russe, je ne vois que trois génies, trois hommes ayant apporté une parole incontestablement nouvelle, Lomonosov, Pouschkine et, peut-être Gogol. La «pléiade » descend en droite ligne de Pouschkine, l’un des Russe les plus grands, mais l’un des moins expliqués encore. Il y a dans Pouschkine deux idées principales qui renferment en elles toute la destinée future de la Russie. La première, c’est l’universalité de la Russie, sa naturelle adaptation à tout ce qui fait le généie particulier de toutes les nation du monde, dans tous les temps. Cette pensée n’est pas seulement exprimée par Poushkine, mais démontrée par toutes ses œuvres générales. Pouschkine est à la fois un homme de la civilisation antique, un Germain, un Anglais et un poète oriental. Pouschkine a fait comprendre à

toutes les nations que l’âme russe a en elle tous les éléments de leurs originalités individuelles, et que c’est à elle seule qu’il est donné de les pénétrer jusque dans leurs contradictions. La seconde idée de Pouschkine, c’est qu’il faut aller au peuple, qui seul nous donneras conscience du génie russe intégral, de sa destinée et de son but. Et ce n’est qu’après la publication des œuvres de ce grand poète qu’on s’est vraiment tourné vers le peuple, ce que l’on n’avait pas su faire jusque là, même lors de la grande réforme de Pierre le Grand. Toute notre « pléiade » n’a travaillé que d’après Pouschkine ; elle n’a rien dit qu’il n’est inspiré. Mais ce qu’elle a fait, elle l’a élaboré avec une telle force artistique, une telle richesse de talent, une telle profondeur, que Pouschkine aurait reconnu en tous les membre de la « pléiade » des frères intellectuels. « Anna Karénine » ’est pas une œuvre révolutionnante par la nouveauté de son idée. Nous pourrions, tout aussi bien, désigner à l’Europe, pour attester le génie russe, la source vraie de cette œuvre qui se retrouve dans Pouschkine. Hélas ! quoi que nous fassions, ce n’est ps demain que l’Europe nous lira et, si elle nous lit, elle sera longtemps avant de nous apprécier justement. Nous sommes, pour elle, un monde trop différent, peuplé de gens qui lui semblent tombé de la lune ; si bien qu’elle conçoit même mal notre existence. Néanmoins « Anna Karénine » est une œuvre d’art qui arrive tout à fait à propos, un livre en tout différent de ce qui se publie en Europe ; son idée est complètement russe. Il y a en ce roman quelque chose de notre « parole nouvelle », d’une parole qu’on n’a pas entendu encore en Europe, et qui serait pourtant bien nécessaire aux peuples d’Occident, quelque soit leur fierté. Je ne veux pas verser dans la critique littéraire ; je me ferai comprendre en quelques mots.

Dans « Anna Karénine » vous trouverez une opinion sur la responsabilité, sur la culpabilité humaine. Il s'agit de gens qui, entraînés dans le torrent du mensonge contemporain, commettent une faute grave qui les perd. Vous voyez que le thème n'est pas inconnu des Européens. Mais comment la question se résoudrait-elle en Europe ? Ou l'on admettrait qu'il y a un code du bien et du mal établi peu à peu par les sages de l'humanité à la suite d'un profond et philosophique examen de l'âme de leurs semblables, et que celui qui ne suit pas ce code à la lettre doit payer son manquement au lois admises, de sa vie, de sa liberté, de sa fortune. L'autre solution serait absolument contraire. Il serait dit que la société étant organisée de façon anormale et antinaturelle, il est inadmissible que les coupables aient à pâtir des conséquences de leurs actes. Donc le criminel ne serait pas responsable, ou plutôt il n'y aurai pas de crime. Pour en finir avec les crimes et la culpabilité humaine, il faudrait en finir avec la société et son organisation anormale. Il serait donc nécessaire de balayer tout l'ancien état de chose et de recommencer tout sur de nouvelles bases encore inconnue, mais qui ne sauraient être pires que celles de l'ordre actuel. L'espoir principal serait dans la science. La seconde solution consisterait donc à attendre une nouvelle réglementation de la fourmilière humaine ; et, en attendant, le monde serait arrosé de sang. Le monde européen occidental ne connaît pas d'autres solutions.

Dans l'opinion de l'auteur russe, aucune réglementation neuve de la fourmilière, aucun triomphe du « quatrième état », aucune extinction du paupérisme ne sauront sauver l'humanité des anomalies en matière de culpabilité et de responsabilité.

Cela est fermement établi, après un puissant et philosophique examen de l'âme humaine, avec une force et un réalisme d'expression artistique, inouïs jusqu'à présent chez nous. Il est clair, évident, que le mal se cache plus profondément en l'homme que ne le supposent les médecins socialistes. Dans aucune société humaine organisée, on ne supprimera le mal qui est dans l'âme des hommes, laquelle demeurera la même, en dépit de tous les médecins et de tous les juges. Le juge humain doit savoir lui-même qu'il n'est pas un juge définitif, n'étant qu'un pêcheur comme les autres, qu'il est absurde qu'il puisse jugé, s'il n'a recours à l'unique moyen de comprendre qui est la charité, l'amour. Une seule issue est indiquée à l'homme ; elle est généralement mise en lumière dans une splendide scène du roman, dans les pages consacrée à la maladie, crue mortelle, de l'héroïne. Les ennemis deviennent supérieures à eux-mêmes, se transforment en frères qui se sont tous pardonné, en des êtres qui, dans l'oubli de leurs ressentiments, ont rejeté loin d'eux le mensonge et le crime.

Si nous avons des œuvres d'art d'une si grande force de pesée et d'exécution, pourquoi n'arriverons-nous pas, en science sociale, à des solutions qui seraient bien à nous ? Pourquoi l'Europe n'admet-elle pas que nous disions une *parole* qui nous soit *propre* ? Il est impossible d'imaginer que la nature ne nous ait ridiculement don que d'aptitudes littéraires.

VIII

UN GENTILHOMME TERRIEN, QUI EN REVIENT À LA CROYANCE EN DIEU DU MOUJIK.

Maintenant que j’ai exprimé mes réels sentiments d’admiration, on comprendra peut-être combien j’ai souffert en voyant un si grand écrivain nous décevoir à tel point dans cette malheureuse huitième partie. Il prive tout simplement, notre peuple de ce qu’il a de plus précieux, du sens essentiel de la vie. Il lui serait donc plus agréable, de ne pas voir notre peuple se lever en masse pour la défense de ses frères qui souffrent pour leur fois. Il nie là un phénomène évident. Certes cette négation n’est exprimé que par les personnages fictif du roman, mais on devine trop que l’auteur les a « soufflées ». Sans doute, le livre est sincère ; l’auteur parle là du fond de son âme. Les chose scabreuses, elles-même, — et il y en a beaucoup, — sont dites nettement, sans qu’il y ait à aller chercher des sous-entendus pires. Toutefois, je ne considère pas le livre comme inoffensif, pas le moins du monde, et je veux signaler ce qui m’a le plus particulièrement frappé.

Un mot d’abord sur Lévine, qui est le héros principal du roman ; l’auteur l’oppose aux personnages qui, comme nous le disions plus haut, souffrent ou meurent de leurs propres fautes. Lévine, néanmoins, n’est pas parfait : il lui manque, pour cela, bien des choses.

Lévine, somme toute, est un homme heureux, et la conclusion du roman est pour sa plus grand gloire ; mais le monde intérieur spirituel lui manque encore. Il souffre des doutes éternels de l'humanité : sur Dieu, sur la vie éternelle, sur le mal, etc. Il se tourmente d'abord de n'être pas croyant ou de ne pouvoir, comme tant d'autres, se complaire en lui-même ; et c'est un indice de beauté d'âme, n'est-il pas vrai ? Mais on ne peut attendre moins de Lévine. Il est visible qu'il a beaucoup lu, les philosophes positivistes et autre aussi, les maîtres qui se sont illustrés dans l'étude des sciences naturelles. Mais rien ne le satisfait ; au contraire, ses lectures embrouillent encore ses opinions ; il se sauve dans les bois pour maugréer à son aise, et même il semble qu'il n'apprécie pas Kitty, sa femme, autant qu'il le devait. Mais, un beau jour, il rencontre un paysan qui, lui parlant de deux moujiks de caractères opposés, s'exprime ainsi : « … Certains ne vivent que pour la satisfaction de leurs besoins, pour se remplir le ventre, comme Mitukha Tokanitch, lui est un vieillard droit et honnête. Il vit pour son âme et se souvient de Dieu. »

— Comment ? Il se souvient de Dieu ?… Il vit pour son âme ? s'écrie presque Lévine.

— On sait bien comment : Selon la vérité et selon Dieu. Les hommes sont différents les uns des autres. Vous non plus, vous ne feriez de mal à personne…

— Oui, oui, adieu ! » fait Lévine suffoqué d'émotion ; il se retourne, prend sa canne et s'en va droit devant Lui… Il se sauve dans le bois, s'asseoit sous les trembles et se met à rêver comme en extase. La « parole » est trouvée. Toutes les enigmes éternelles sont résolues, et tout cela par un simple mot de

moujik : « Vivre pour son âme ; se souvenir de Dieu. »

Le moujik ne lui a rein dit de nouveau : il savait cela depuis longtemps, mais c'est le moujik qui l'a ramené à cette pensée et qui lui a soufflé la solution de tout ce qui le tourmente. Suit une série de raisonnements de Lévine, très vrai et forcément motivés. La pensée de Lévine est celle-ci : À quoi bon se fatiguer l'esprit à chercher des explications qui nous sont données par la vie elle-même. Chaque homme nait avec la conscience, avec la notion du bien et du mal, c'est-à-dire qu'il vient au monde avec la connaissance du but de la vie : vivre pour le bien et haïr le mal. Le moujik nait avec cela aussi bien que le seigneur, le Français aussi bien que le Russe et que le Turc : tous ont la notion du bien. Quant à moi, se dit Lévine j'ai été, à propos de tout cela, chercher la science et un tas de choses inutiles ; j'attendais u miracle, et toute la solution était en moi depuis ma naissance. Chacun peut comprendre qu'*il faut aimer son prochain comme soi-même.* Voilà toute la science de la vie humaine, telle que le Christ nous l'a donnée. L'intelligence seule ne nous révèlera jamais. Si nous voulons juger à l'aide de la raison ce principe, qu'il faut aimer son prochain comme soi-même, nous le trouverons absurde. « On m'a dit tout cela dans mon enfance », ajoute Lévine, et *j'y ai cru avec joie*, parce qu'on m'a dit ce que j'avais dans mon âme. La raison, au contraire, m'a conseillé la lutte pour l'existence et m'a dicté la précaution de me débarrasser de tous ceux qui se trouvaient entre moi et mon désir. Telle est la conclusion de la raison qui repousse l'idée d' « aimer son semblable » .

Ensuite Lévine se représente la scène récente où ses enfants

se sont amusés à faire cuire des framboises dans leur tasse tenue au-dessus de la flamme d'une bougie et à se verser, de haut, du lait dans la bouche. La mère, qui les trouve se livrant à ces occipations, commence par leur expliquer qu'ils vont abimer la vaisselle et répandre le lait, alors, il n'auront plus ni lait, ni tasses. Les enfants qui n'ont rien cru de cela se mettent à rire parce qu'ils ne peuvent comprendre que ce qu'ils détruisent c'est ce qui les fait vivre.

« Tout cela leur viendra d'eux-même, se dit Lévine. Il n'y à pas besoin d'y penser ; tout cela est déjà prêt à se formuler ; et nous voulons trouver des choses neuves et bien à nous ! Alors imaginons de mettre des framboises dans les tasses et de les cuire à la flamme d'une bougie ou bien de nous verser du lait du pot dans la bouche, directement. C'est gai et nouveau, et il n'y a rien de plus mal à cela qu'à boire dans une tasse.

« N'est-ce pas pas là ce que j'ai fait moi-même, continue-t-il, en cherchant par la raison la signification des forces de la nature et le sens de la vie de l'homme ? N'est-ce pas ce que font toutes les théorie philosophiques… Ne résulte-t-il pas de la lecture de tous les philosophes qu'ils connaissent d'avance, tout comme le moujik Fédor, et, bien entendu, plus clairement que lui, le sens de la vie ? Ils en reviennent tout naturellement par le chemin douteux de la raison à ce que tout le mode sait. Faites que les enfants soient obligés de fabriquer eux-même leur vaisselle, de traire le lait, etc. S'ils font des bêtises, alors ils mourront de faim… »

En un mot, les doutes disparaissent, et Lévine croit… Mais en quoi ? Il n'est pas encore fixé là-dessus ; mais il croit. Est-ce vraiment la croyance ? Il se pose lui même la question :

« Est-ce bien la foi ? » Il faut croire que ce n’est pas encore la foi. Il est douteux que des hommes comme Lévine arrivent à la foi complète. Lévine aime à dire qu’il fait partie du peuple ; mais c’est un gentilhomme moscovite, entre « moyenne » et « haute » noblesse, de ce monde dont l’historiographie par excellence est l comte Léon Tolstoï. Le moujik n’a rien dut de nouveau à Lévine, mais il l’a poussé vers une idée qui le mène à la foi. C’est à cela même que Lévine pourrait voir qu’il n’est pas tout à fait dans le vrai quand il dit : « Moi-même je suis du peuple. » Je veux simplement dire que les Lévine, si longtemps qu’ils vivent près du peuple, ne deviendront jamais peuple. Lui, est gentilhomme terrien ; il travaille parfois et, en tous cas, connaît tous les travaux du moujik ; il saura même atteler un chariot. Mais qui qu’il fasse, il demeurera toujours en lui une trace de ce que je pourrais, je crois, appeler le *parasitisme*, ce parasitisme que le paysan voit si bien chez le seigneur, avec des yeux qui ne sont pas les nôtre.

Sa foi, il la détruira de nouveau de lui-même ; elle ne durera, sans doute, pas longtemps. En effet Kitty bronche en marchant et se blesse en faisant son faux pas ; si elle a fait un faux pas, c’est qu’elle ne pouvait ne pas faire un faux pas ; on ne voit que trop bien comment et pourquoi elle a fait un faux pas. Il y a une loi scientifique. Donc partout et toujours la science. Où est la Providence dans tout cela ? S’il n’y a pas de Providence, comment pourrai-je croire en Dieu ? etc., etc. Cette âme honnête est follement chaotique, autrement elle ne serait pas celle d’un intellectuel russe moderne, d’un seigneur civilisé, d’un noble entre « moyenne » et « haute » noblesse.

Bientôt après avoir acquis la foi ; il prouve que le peuple ne

sent aucunement ce que les autres hommes peuvent sentir : il nie l’âme chez le peuple, et c’est peu encore : il déclare qu’il n’éprouve aucune pitié pour la souffrance humaine en affirmant que personne ne peut s’émouvoir à l’idée de l’oppression qui accable les Slaves d’Orient : Moi-même je suis du peuple, dit-il. Il vous évalue le peuple russe. Une heure après avoir acquis la foi il remet des framboise à cuire au-dessus de la flamme d’une bougie.

VIII (b)

L'IRRITABILITÉ DE L'AMOUR-PROPRE

Les enfants accourent et annoncent à Lévine que les invités sont arrivés… « Il y en a un qui gesticule comme ça !… » Ce sont des amis de Moscou, Lévine les fait asseoir sous les arbres ; il leur offre du miel et des concombre ; Les invités s'attellent immédiatement au miel et à la question d'Orient. Tout cela se passe l'année dernière. La causerie s'échauffe vite. Les interlocuteurs, en dehors de Lévine, des dames et du vieux prince, sont un professeur de Moscou, homme aimable, mais un peu niais., et Serge Ivanovitch Koznisbev, frère utérin de Lévine. Ce dernier nous est présenté comme un homme d'esprit et d'une science immenses. Ce caractère nous est présenté avec art. C'est l'homme des « années quarante ». Serge Ivanovitch s'est jeté avec ferveur dan le mouvement Slave, et le Comité lui a imposé des tâches accablantes, si bien que lorsqu'on se rappelle ce qui se passait l'année dernière, on se demande comment il a pu trouver le loisir d'aller à la campagne. Il est vrai que si nous ne le voyions pas, il n'y aurait aucune conversation sur le mouvement populaire, et que cette huitième partie n'est guère écrite que pour cette conversation. Serge Ivanovitch a récemment publié un savant livre sur la Russie, qu'il préparait depuis longtemps et sur lequel il fondait de grandes espérances ; mais le livre a échoué ; presque

personne ne s'en est occupé ; il a passé inaperçu. C'est alors que Serge Ivanovitch s'est jeté avec une telle ardeur dans l'agitation slavophile ; tous son enthousiasme pour les Slaves vient donc d'une *ambition rentrée*. Vous pressentez déjà que Lévine ne peut pas avoir raison quand il discute avec un tel personnage. Serge Ivanovitch, ailleurs, dans le roman, s'est montré sous un jour presque comique ; mais ici son rôle devient tout à fait clair. Il n'a été mis dans ce livre que pour servir finalement de piédestal à la grandeur morale de Lévine. Mais le caractère est très adroitement composé.

Par contre, un personnage assez marqué, c'est le vieux prince. Il est du reste mauvais tout le long du roman. Il est là pour tenir l'emploi d'homme positif. Il a ses faibles, voire ses ridicules, mais il est extraordinairement honnête. C'est l'homme « de bon sens » qui n'exclut pas l'humour ; l'auteur veut même qu'il soit spirituel. Père de plusieurs enfants mariés, déjà vieux lui-même, il promène sur toute chose un sourire qui n'est pas toujours aussi innocent qu'on pourrit le croire. Il vous donnera un conseil, soit. Mais méfiez-vous de son esprit : il mord. Il n'y là qu'un petit malheur, c'est que cet homme chargé d'être si spirituel. — et pourquoi mon Dieu ? — manque d'esprit au point de dire des platitudes. Il essaie de faire des mots ; mais « cela ne prend pas ». Le lecteur est prêt à lui tenir compte de sa bonne volonté, mais dans la huitième partie il ne dit guère que des choses cyniques et méchantes contre notre société et notre peuple. Ce n'est plus le bonhomme habituel, c'est un négateur de club. Sa théorie politique n'est pas neuve : nous l'avons entendue partout.

— « J'habitais l'étranger, nous dit le prince. Je liais les

journaux et n’ai jamais pu comprendre comment les Ruses, tout à coup, se sont pris d’une si belle affection pour leurs frères Slaves. Comment se fait-il que moi, je ne me sente pour eux aucune espèce d’amour ? J’en suis tout chagriné. Je me suis pris pour un monstre (ça, c’est de l’esprit), ou je me suis figuré que Karlsbad produisait son effet de cette façon-là (encore un mot spirituel). Mais en arrivant ici je me suis calmé (je vous crois !) en voyant qu’il y en avait d’autre que moi qui s’occupaient de la Russie et pas du tout ds frère Slaves… » Ça c’est profond ! Il faut s’intéresser *uniquement à la Russie*. Ce n’est pas l’affaire des Russes de s’occuper des Slave. Ici l’opinion du prince se distingue par son étroitesse. Du reste, dans certaines sphères on n’entend que cela. Mais voici ce qui est infiniment plus malsain, c’est une conversation qui a eu lieu un instant auparavant. Le vieux prince demande à Serge Ivanovitch : «… Mais au nom du Christ ! expliquez-moi pourquoi partent tous ces volontaires. Avec qui vont-ils se battre ? »

— «… Mais avec les Turcs ! » répond en souriant Serge Ivanovitch.

— « Qui donc à déclaré la guerre aux Turc ? Est-ce la comtesse Lydie Ivanovna ou Mme Stahl ? »

Il dévoile son jeu. Ce n’était peut-être que pour dire cela qu’il est arrivé si précipitamment de Karlsbad. Il est vrai que Serge Ivanovitch badine ensuite ; mais le naïf Lévine exprime franchement, en enfant terrible, ce que le prince dissimule sous une plaisanterie.

Koznischec ayant répondu que personne n’a déclaré la guerre, mais que les Russes ont compati aux souffrances de

leurs frères et voulu les secourir, Lévine s'écrie en défendant son beau-père :

— Mais le prince ne parle pas de secours ; il parle de la guerre. Le prince se demande comment des particuliers osent prendre part à une guerre sans l'autorisation du gouvernement !

Vous voyez aussi maintenant quel était le souci de Lévine. La question posée carrément, et elle est encore soulignée par une répartie maladroite de Katavassov. Lévine explique ensuite sa théorie :

— … La guerre est une chose si bestiale, si féroce, si horrible, que pas un homme, — je ne dis pas même un chrétien — ne voudrait assumer la responsabilité de la déclarer. Le gouvernement, lui qui peut la déclarer, a été poussé systématiquement vers la guerre. D'un autre côté, il me semble que, d'après la science et le bon sens, dans des affaires d'État et surtout dans des affaires de guerre, les particuliers devraient abdiquer leur volonté personnelle.

Serge Ivanovitch et Katavassov qui ont des objections toutes prêtes parlent en même temps :

— Il peut y avoir des cas, dit Katavassov, où le gouvernement ne faisant pas la volonté des citoyens, la société a le devoir de se prononcer. Mais Serge Ivanovitch, évidemment, n'approuve pas cette façon de voir.

Somme toute on soutient que l'année dernière, la guerre a été déclarée contre le gré du gouvernement.

Lévine mène son accusation jusqu'au bout. Ce n'est pas tant la vérité qui lui est chère que la demi-conviction qu'il s'est forgée… Il conclut ainsi :

… Le peuple jadis a exprimé sa pensée dans cette légende de la royauté offerte au chef des Varègues : « Régnez et gouvernez-nous. Nous nous soumettrons avec joie. Nous assumerons tout le travail, toutes les peines, tous les sacrifices ; mais nous nous refusons à décider de quoi que ce soit » Et maintenant le peuple *abdique ce droit à l’indifférence payé d’un si haut prix !*

Il veut encore dire que si l’opinion publique est incapable, il n’y a pas de raison pour que la Révolution et la Commune ne soient pas aussi légitimes que l’agitation en faveur des Slaves.

Comprenez-vous ?… et aucune objection, même la plus forte, aucun fait, même le plus évident, n’arrêtent Lévine et le prince. L’un est un faiseur de paradoxes et l''autre un amour-propre blessé par la supériorité des arguments de Kosnischev.

Et son accusation ne tient pas debout ; elle va contre les faits.

IX

TOUS CE QUI N’EST PAS EXPRESSÉMENT PERMIS EST DÉFENDU

La guerre a été déclarée, l’an passé, à la Turquie, non par la Russie, mais par des princes slaves, le prince Milan de Serbie et le prince Nicolas de Monténégro, qui se sont unis contre les Turcs afin d’en finir avec l’oppression inouïe, la barbarie, la bestialité, le pillage, les violences meurtrières dont souffrent les Slaves de l’empire ottoman, entre autres les Herzégoviniens. Ces derniers ont dû se soulever contre leurs bourreaux. Toute l’Europe connaît ces faits, qui ont frappé le monde d’horreur. On a su que des centaine de milliers d’êtres humains, parmi lesquels des vieillards, des enfants, des femmes enceintes, ont été contraints de s’expatrier et de camper n’importe où, dans les pays voisins, sans pain et sans toits pour s’abriter. Les princes de l’Église ont élevé la voix en faveur de ces malheureux et ont commencé à quêter pour eux. Notre peuple leur envoya son offrande, les fonds affluèrent dans les caisse des journaux et des Comités slaves. Il n’y avait là rien d’illégitime ni d’anti-gouvernemental. Et l’o ne peut considérer comme coupables les princes slaves qui ont entrepris une guerre de délivrance. Nous admettons que Milan de Serbie ne fût pas entièrement indépendant, qu’il dût au Sultan une certaine soumission de vassal. Un journal russe lui

reprocha même d’être un émeutier qui s’armait contre son « suzerain ». Cela regarde Milan et Milan seul. Mais la Russie n’a rien à se reprocher à l’égard du Sultan. Les offrandes affluèrent de plus belle. Un jeune général russe, connu par ses succès en Asie centrale, et en congé à l’époque, partit de son propre mouvement pour la Serbie, où il offrit ses services au prince Milan. Il vit ses offres agréées, et c’est alors que l’on vit apparaître en Serbie les volontaire russes. De nouvelles recrues se présentèrent, et la Russie leur fournit son aide. On peut dire que toute la Russie les suivit t non pas seulement une bande de fainéants et d’ivrognes, comme le prétend Lévine. Toute la Russie décida qu’il s’agissait d’une bonne œuvre, et le mouvement de tout le peuple russe demeurera l’une des pages les plus honorables de notre histoire. Il est inutile, selon moi, de démontrer à Lévine qu’il n’y avait dans ces troupes ni fainéants, ni ivrognes. Ce serait même une offense au peuple russe. L’essentiel est que tout s’est passé ouvertement, à la face du monde. S’il y avait de mauvais drôles dans ses armées improvisées, ils ont, en tout cas, donné leur vie pour une grande et belle œuvre, et il est faux d’affirmer que les gens perdus aient constitué la majorité des volontaires. Personne non plus n’a déclaré la guerre, en dehors du gouvernement. La comtesse Lydie et Mme Stahl n’y étaient pour rien. Si l’on nous reproche d’avoir fourni des secours en argent nous serons forcés d’accepter le reproche, et nous ajouterons même que nous l’avons fait avec le souhait sincère de voir les Turcs se casser le cou. Est-il défendu par le gouvernement d’aider les Chrétiens en désirant vivement que les Turcs fassent la culbute ? Je ne le crois pas ; car les volontaires ont reçus leur passe ports des mains d’agents du gouvernement. Du reste, qui

sait ? Peut-être existe-t-il une loi qui interdit aux particulier de *prendre part* à une guerre sans l'assentiment des autorités gouvernementales, d'entrer au service d'un gouvernement étranger. On ne peut affirmer qu'il n'y ait pas une loi de ce genre, une loi très vieille et non encore abrogée, mais le gouvernement y pourrait toujours avoir recours. Est-ce cela qu'il veut, Lévine ? De quoi se même-t-il ? C'est pourtant à ce sujet qu'il s'émotionne le plus.

— … Mais pardon, monsieur, il me semble que tout ce qui n'est pas expressément défendu est permis…

— Pas du tout, monsieur, tout ce qui n'est pas expressément permis est défendu…

Cette courte conversation à lieu en France, entre un « homme d'ordre » et un « homme de désordre » . Mais il s'agit d'un « homme d'ordre » qui ne connaît que sa consigne et la défend, comme le veut son rôle. Lévine est-il aussi un homme de ce genre ?

D'ailleurs, tout le peuple, en voulant porter secours aux Chrétiens opprimés savait parfaitement qu'il avait raison, qu'il ne faisait rien contre la volonté du Tzar. Il le savait. Ceux qui fournissaient une aide aux volontaires avaient aussi conscience de cela. On attendait avec patience et espoir la parole du Tzar, tout le monde en pressentait le sens et on ne se trompait pas.

On accuse le peuple d'avoir forcé la main au gouvernement, mais Lévine et le prince, eux-même, défendent le peuple de cette accusation en affirmant qu'il n'a rien compris, qu'il n'y a eu qu'une campagne de presse destinée à procurer aux journaux un plus grand nombre d'abonnés.

— Les opinions personnelles ne signifient rien en ceci, dit Serge Ivanovitch. Qu'importent les opinions personnelles quand tout le peuple russe à exprimé sa volonté.

— Mais, pardonnez-moi, réplique le prince, je ne vois pas cela, moi ! *Le peuple et la noblesse* ne savent pas.

— Comment, papa, ils ne savent pas ? fait Dolly, qui s'intéresse à la conversation, mais dimanche dernier, à l'église…

— Quoi ? que s'est-il passé dimanche, à l'église ? Est-ce parce qu'*ils* ont soupiré, comme ils le font pendant chaque sermon ? *Ils* n'ont rien compris. On leur dit qu'on va faire la quête pour une bonne œuvre, ils tirent leur kopek, le donnent, et voilà tout. Pourquoi ? Ils n'en savent rien ! »

Cette dernière opinion est absurde, elle nie les faits, mais elle s'explique facilement dans la bouche du prince. Elle vient de l'un de ces anciens tuteurs du peuple et propriétaires de serfs qui ne pouvait pas, si bons qu'ils fussent, ne pas mépriser leurs esclaves et ne pas se regarder comme à cent mille piques plus haut qu'eux au point de vue de l'intelligence. « Ils ont soupiré mais ils n'ont pas compris ! » Mais voici venir l'opinion de Lévine, qui ne nous est pas présenté comme un ancien propriétaire de serfs.

— Pourtant, dit Serge Ivanovitch, nous avons vu et nous voyons des centaines et des centaines d'hommes qui abandonnent tout pour servir la bonne cause, qui viennent de tous les coins de la Russie et qui expriment ainsi assez nettement leur pensée., Ils apportent leurs kopeks et paient de leur personne. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, selon moi, dit Lévine, qui commence à s’exciter, que dans un peuple de quatre-vingt millions d’âmes, il peut bien se trouver, non pas des centaines, mais des milliers d’individus qui ont tout perdu, des aventuriers, sans frein, qui suivront, aussi bien en Chine qu’en Serbie, la bande du premier Pougatscheff venu.

— Je te dis qu’il ne s’agit pas d’aventurier sans frein, mais de la portion la plus saine de la Russie, réplique Serge Ivanovitch, réellement irrité et acharné à la discussion comme s’il défendait son dernier bien. Et l’argent, versé spontanément en offrande. N’est-ce pas tout le peuple qui exprime sa volonté ?

— Ce mot *peuple* est si indéterminé ! riposte Lévine. Des scribes, des instituteurs et peut-être un sur molle parmi les paysans saisissent sans doute de quoi il est question. Les quatre-vingt millions qui reste, non seulement n’expriment aucune volonté, mais encore n’ont aucune idée.

Du reste la volonté du peuple, c’est bientôt dit ; cela ne désigne rien de façon exacte. Le grand mouvement du peuple, l’an dernier, n’a signifié qu’une chose, à savoir que le peuple avait grande compassion des opprimés, était guidé par son zèle pour le Christ, impressionné par une sorte de repentir. Il était dans le même état que quand il se prépare à la confession… J’avoue que j’ai été très heureux de trouver dans la bouche de Lévine de expression comme *la bande à Pougatscheff*. J’ai compris qu’ici, ce n’était plus l’auteur qui parlait. Il est resté dans les droits de l’artiste en prêtant à Lévine un langage exagéré et furibond, qu’on peut attendre d’un homme de son caractère. Toutefois, justement parce qu’on en arrive aux gros

mots et à « la bande à Pougatscheff » je voudrais bien expliquer l’énigme du *caractère conscient* du mouvement populaire de l’année dernière ; car on en a fait une énigme dans certains milieux. « Comment ! ce n’est que’hier que le peuple sait quelque chose sur les Slaves ; il ne connaît ni histoire, ni géographie, et tout à coup il s’emballe en faveur des Slaves, il s’en amourache ! »

Lévine s’est hâté de l’expliquer par une campagne faite par certaines gens dans un but intéressé. Serge Ivanovitch nous est bien donné comme un défenseur du mouvement national, mais il défend mal sa cause. Il s’emballe, lui aussi, et nous est présenté sous un jour un peu comique. Le sentiment du peuple est pourtant bien clair. Je veux le faire comprendre pour éviter les erreurs et surtout les *énigmes*

X

COMME QUOI LE PEUPLE SANS INSTRUCTION NE SE TROMPE
PAS SUR LE FOND DE LA QUESTION D'ORIENT

Dès que le peuple russe fut baptisé, des pèlerins russes commencèrent à visiter les Lieux saints, le sépulcre de N.-S. Jésus-Christ, le Mont-Athos, etc. Déjà, pendant les croisades, les supérieur d'un couvent russe visita Jérusalem et fut bien reçu par le roi Beaudoin. Les pèlerinages en Orient n'ont jamais cessé jusqu'à nos jours. Beaucoup de moines russes aussi ont habité le Mont-Athos. Si bien que le peuple russe, illettré et ignorant de toute géographie, sait parfaitement que les Lieux saints sont depuis longtemps aux mains des Turcs mahométans, et qu'un Chrétien a une vie pénible en Orient, Aussi le peuple russe est-il toujours plein d'admiration pour les hauts faits des pèlerins, dans cette région, et sent-il son cœur attiré vers Jérusalem. C'est un trait historique connu. De pauvre vieillards, d'anciens soldats, de vieilles femmes qui ne savent pas un mot de géographie ont été de village en village, le sac au dos, mendiants, vers les Lieux saints, qu'ils n'atteignaient parfois qu'après des calamités sans nombre. Quand ils rentraient au pays natal, leur récits étaient écoutés pieusement. En général, le peuple aime extrêmement ce qui a trait « au divin ». Qui a lu *La Vie des Saints* ? Si le peuple ne

l’a pas lu, et pour cause, il le connaît, il est imprégné de son esprit. Et comment cela ? Parce que de nombreux pèlerins récitent, souvent d’une façon superbe, des passages entiers de ce livre, sans changer un mot du texte, et qu’on les écoute avidement. Moi-même, tout enfant, avant d’avoir appris à lire, j’ai assisté à ces récitations. Plus tard, au bagne, en Sibérie, j’ai entendu des bandits qui, eux aussi, récitaient ce livre, et vu d’autres bandits qui les écoutaient avec recueillement. Tout cela avait été appris, non dans un volume, mais oralement. Le peuple y trouve comme quelque chose qui se fait repentir. Il est arrivé que des êtres affreusement corrompus, des exploiteurs, des oppresseurs aient été pris, en entendant ces récits, du désir de partie pour un pèlerinage, et de rechercher par le travail et la peine vaillamment supportée ; parfois, ils se rappelaient un vœux, — oublié depuis longtemps — de s’en aller vers les Lieux saints, sinon jusqu’à Jérusalemn, du moins jusqu’aux Lieux saints Russe, à Kiew, au couvent Solovetzsky. Nekrassov, en créant son type de Vlass, n’a pu se l’imaginer autrement que portant des chaines dans un pèlerinage expiatoire. Ce trait n’existe chez aucun autre peuple européen. Tout cela durera-t-il ? L’instruction semble changer beaucoup notre moujik, mais en attendant, c’est ce trait seul qui peut exppliquer cette énigme du *caractère conscient*, du mouvement populaire de l’année dernière. Un, sur mille de nos moujiks, comme dit Lévine, savait peut-être qu’il existait des Serbes, des Bulgares, des Monténégrins, qui étaient nos corréligionnaires ; mais tout notre peuple avait entendu dire qu’il y avait des chrétiens orthodoxes sous le joug mahométan. Lors de la guerre avec la Turquie, guerre vieille de vingt ans, qui se termina par Sébastopol, on lui avait parlé des chrétiens

martyrisés en Orient et, avant que notre peuple ne prit feu pour la cause des Slaves orientaux, il n'ignorait pas que ces Slaves avaient été torturés par les Turcs. J'ai entendu, moi-même, des gens du peuple se demander : « Est-il vrai que le Turc se lève de nouveau contre les chrétiens ? »

La libération des serfs est déjà relativement assez ancienne, et les nouveaux hommes libres on vu augmenter parmi eux l'ivrognerie, la dissipation et la puissance des usuriers. N'y a-t-il pas, chez eux, comme un repentir, u besoin de s'améliorer, de retourner vers les choses saintes ? Et, subitement, retentit l'appel des chrétiens persécutés pour leur attachement à notre Église, à la croyance chrétienne. Ils savaient, nos moujiks, que ces Chrétiens seraient épargnés et même récompensés s'ils devenaient des renégats… Des offrandes vinrent de toutes parts pour ces martyrs, puis le bruit courut qu'un général russe était parti au secours des Chrétiens. Des volontaires se présentaient en masse pour aller le rejoindre. Tout cela créa un mouvement dans le peuple, auquel il semblait, comme je l'ai dit plus haut, avoir entendu un *appel au repentir*. Celui qui ne pouvait partir apporta son obole, mais toute la Russie accompagna de ses vœux les volontaires qui se mettaient en route. Le vieux prince ne put suivre tout cela de Karlsbad, et il revint en Russie plus plein d'humour que jamais. Mais que pouvait comprendre de la Russie et du Russe ce petit vieillard de Club. Lévine, homme réellement intelligent, était beaucoup mieux en état de comprendre, mais ce qui le déroutait c'était que toute cette agitation vint de gens fermés à toute notion géographique, et il était comme blessé qu'on eût déclaré la guerre sans le consulter ! Cela n'empêchera pas ce mouvement d'être né

d’une pitié fraternelle et du dévouement à la cause du Christ. Remarquez qu’en parlant de ce fait historique, je ne songe pas à louer le peuple russe ; je ne loue ni ne blâme ; je constate tout simplement. Je crois que de là viendront de grandes choses, et voilà tout. J’ajoute que, dans la vie des peuples, tous les évènements d’importance prennent, en quelques sortes, la physionomie de la nation, qui les subit ou les provoque. Le peuple ne sait pas les géographie, soit ; mais il sait ce qu’il doit savoir. Il est vrai que l’on pourrait lui dire que tous ses pèlerinages ne sont que la manifestation d’une idée un peu étroite de ses devoirs ; qu’il n’a pas besoin d’aller si loin pour rencontrer le bien ; qu’il serait préférable de voir les paysan renoncer à l’ivrognerie, songer plus à l’épargne en vue de leur bien-être, s’abstenir de battre leurs femmes, organiser des écoles, faire des routes, etc., en un mot travailler à ce que la Russie, leur patrie, commençât à ressembler un peu plus aux « autres pays européens civilisés ». On pourrait aussi faire observer au pèlerin que ses pérégrinations sont entreprises dans un but égoïste, celui du salut de son âme, et ne sont utile ni à la foi, ni aux siens, ni à personnes ; qu’elles sont même préjudiciables à sa famille, parce qu’il abandonne pour longtemps la surveillance de son bien ; qu’il serait ans doute, plus agréable à Dieu en travaillant sa terre et en soignant son bétail. On aurait encore bien des choses à dire là-dessus, mais que faire contre une tendance historique ; la recherche du bien prend presque toujours cette forme chez notre peuple, la forme du *repentir*. Lévine aurait pu tenir compte aux volontaires de cet instinct traditionnel ; en partant, ils croyaient accomplir une bonne œuvre et se montraient, en tous cas, de bons représentants de la race. Ce n’étaient, je le répète, ni des êtres

perdus de vices, ni des fainéants, mais peut-être les meilleurs d’entre les gens du peuple. Chacun d’eux savait qu’il n’allait pas contre le gré du Tzar ; tout le monde attendait la manifestation de la volonté tzarienne avec espoir, et nous autres, qui restions dans notre coin, nous étions heureux de voir le grand peuple russe justifier notre bonne opinion de lui. Que vient-on nous parler de « bande à Pougatscheff » et de Commune après cela ! Il n’y avait qu’un hypocondriaque comme Lévine pour le faire.

XI

L’AGITATION LÉVINE. UNE QUESTION. NOS INSTITUTEURS

Mais la conversation s’anime, Lévine va jusqu’à dire que la prétendue compassion, inspirés par les malheurs des Slaves d’Orient, n’existe pas et ne peut pas exister.

Serge Ivanovitch Koznischev prend la parole :

— … Il y a là tout simplement une expression d’un sentiment humain et chrétien. On tue nos frères de race, nos corréligionnaires : on n’épargne ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Les Russes s’indignent et accourent pour faire cesser ces horreurs. Figure-toi que, dans une rue, tu voies un ivrogne frapper une femme ou un enfant !… Tu ne demanderas pas si l’on a déclaré la guerre à ce pochard ; tu tomberas dessus.

— Mais je ne tuerais pas, répond Lévine.

— Tu le tuerais !

— Je n’en sais rien. Je ne puis pas dire cela d’avance. Et ce n’est pas un sentiment aussi spontané que l’on éprouve pour la cause slave.

— Peut-être pas toi, mais d’autres l’éprouvent. Dans le peuple, on se représente très vivement les souffrances des orthodoxes sous le joug des Turcs…

— Cela peut-être, dit évasivement Lévine, mais, moi-même, qui fais partie du peuple, je ne le sens pas.

Encore cette idée qu'il « fait partie du peuple » ! il n'y a que deux heures que Lévine est revenu à sa croyance, en entendant parler un homme du peuple, et c'est ainsi qu'il parle ! Il devrait, rien que pour cela, voir à quel point il diffère d'un homme du peuple ! Il y a entre lui et le peuple une *différence fondamentale*. Pourquoi se croit-il « peuple » ? Parce qu'il sait atteler un chariot et sait que les concombres se mange avec le miel ? Quelle présomption !

Remarquez, du reste, que la discussion est menée de façon à donner raison à Lévine à la fin. Serge Ivanovitch vient nous dire que, si Lévine voyait dans la rue un ivrogne battre une femme ou un enfant, il le tuerait. Il dit une bêtise parce qu'il n'y a pas besoin, pour se débarrasser d'un ivrogne qui maltraite une femme, de le tuer. L'essentiel est qu'il ne s'agit pas d'une rixe dans la rue. La comparaison est fausse. On parle des Slaves et des tortures qu'ils subissent. Et Lévine *ne sent rien !*

Or, nous sommes renseignés sur ces tortures. Les Turcs prendront un homme qu'ils écorcheront vif, sous les yeux des siens. En présence des mères, ils jetteront en l'air de petits enfants, qui retomberont sur des pointes de baïonnettes ; ils violeront des femmes, qu'ils poignarderont après. Lévine ne sent *rien* ! et affirme que le sentiment de pitié qu'inspirent les Slaves est tout artificiel. J'affirme, moi, que ce sentiment existe. J'ai vu un homme généralement peu enclin à la sensiblerie, auquel on a raconté comment des Turcs avaient crevé les yeux d'un enfant, à l'aide d'une aiguille, et comment après cela ils l'avaient empalé devant sa sœur. Eh bien !

l’homme peu sensible n’a pas dormi de deux jours ; et ensuite, il est resté quelque temps dans un tel état d’esprit qu’il ne pouvait travailler. Et cet homme-là, je l’affirme à M. Lévine, ne fait pas partie de la « bande à Pougatscheff ». Je sais qu’il y a des gens grossiers et brutaux que rien n’émeut, mais Lévine nous est présenté comme un homme fort sensible. Est-ce la distance qui rend pour lui les choses moins poignantes ? Je sais bien, sans plaisanterie, que si l’on nous disait que dans la planète Mars on a crevé les yeux de petits enfants avec une aiguille, l’émotion pourrait ne pas être très profonde sur terre. Admettons que la grande distance atténue tout de la même façon, dans les limites de notre monde. Mais si la distance a une influence si forte, une question se pose d’elle-même : À quelle distance cesse l’amour que les hommes ont les uns pour les autres ? Du reste, dans aucun cas, Lévine ne sait ce qu’il ferait. Supposons qu’il soit en Bulgarie au moment où un Turc va, devant lui, crever les yeux d’un petit enfant… Lévine regarde et hésite, tout pensif : « Je ne sais pas quoi faire ! Je « suis pourtant du peuple » mais dois-je vraiment éprouver une pitié spontanée pour les souffrances des Slaves ? » Que ferait-il ? Comment ne délivrerait-il pas l’enfant ?

— Oui, le délivrer. Mais alors il faudra bousculer le Turc ?

— Eh bien, bouscule-le ?

— Mais s’il ne lâche pas l’enfant… s’il tire son sabre, il faudra donc que je le tue, ce Turc !

— Tue-le.

— Mais je ne puis pas le tuer pour si peu ! Qu’il crève les yeux de l’enfant si cela lui convient, qu’il le torture à son aise ;

moi je retourne chez ma femme, chez Kitty !

Voilà comment agirait, sans doute, Lévine. Il ns sait quoi faire : Il plaint, peut-être, énormément les Turcs.

— Il y a vingt ans, dit Koznischev, nous aurions gardé le silence. Maintenant, des voix s'élèvent : Le peuple russe est prêt à marcher comme un seul homme, à se sacrifier pour des frères opprimés.

— Non seulement à se sacrifier, rétorque Lévine, mais encore à massacrer les Turcs…

Et l'auteur lui-même s'exprime ainsi sur le compte de Lévine : Il ne pouvait admettre que quelques dizaines d'hommes dont faisait partie son frère, vinssent affirmer qu'eux et un certain nombre de journalistes représentaient la volonté du peuple, surtout quand il était question d'une *volonté de vengeance et de meurtre.*

C'était fort injuste : Il n'y a pas de vengeance en ceci. On mène chez nous une campagne contre des buveurs de sang, et nos troupes sont des plus humaines à l'égard de ces bandits. Peu d'armées européennes agiraient comme le nôtre. Dernièrement encore, quelques journaux laissaient entendre que l'on devait user de représailles envers les Turcs, ne fût-ce que pour les dégoûter de commettre leurs abominations. Ces Turcs martyrisent les blessés, leur coupent le nez, les mutilent. On cite des bachi-bouzouks qui, ayant pris par les pieds de petits enfants, les déchirent en deux pour la plus grande joie de leurs compagnons d'arme. Cette nation menteuse et infâme nie les atrocités commises. Les ministres du Sultan déclarent que leurs soldats ne sauraient torturer les blessés et les prisonniers

« parce que le Koran le défend ». Et nous agissons humainement avec ces bêtes fauves. Toutefois on ne peut les laisser continuer à crever les yeux des enfants. Il faut en finir avec le Turcs, leur ôter toute envie de recommencer leurs infamies. N'ayez pas peur. Quand on les aura désarmés, ils se remettront à fabriquer et à vendre leur robe de chambre et leur savon comme nos Tartares de Kazan. Lévine peut-être rassuré au sujet des Turcs.

Il eût même pu être tranquille pour ses Turcs, l'année dernière. Ne connaît-il pas le soldat russe ? Celui-ci se bat bravement pendant la bataille, mais après cela, il est parfaitement capable de partager sa ration avec le prisonnier. De récentes correspondances en font foi. Et ce n'est pas qu'il ignore ce qui l'attendait s'il tombait aux mains des Turcs. Celui-là même qu'il nourrit lui aurait coupé la tête, qui aurait été rejoindre d'autres têtes coupées que le Turc aurait disposées en un dessin représentant à peu près un croissant. Certaines autres parties du corps des soldats tués auraient formées une indécente étoile. Le soldat russe le sait et nourrit pourtant le Turc qu'il a capturé : « N'est-ce pas un homme comme les autres, bien qu'il ne soit pas chrétien ? » Un journaliste anglais disait de l'armée russe : « C'est une armée de gentlemen. » Quand, dans plusieurs ville, les Bulgares ont demandé à son Altesse le Commandant en chef des troupes ruses ce qu'il fallait faire des biens des Turcs qui avaient pris la fuite, il leur a répondu : « Mettez tout cela de côté et gardez-le jusqu'à leur retour. Moissonnez leur champs et conservez la récolte pour eux ; vous en aurez le tiers pour votre peine. » Ce sont là aussi paroles de gentlemen, et je répète que Lévine n'a

pas à se tourmenter pour les Turcs. Lévine n'a-t-il pas entendu parler des dames russes qui jettent des fleur aux prisonniers turc et leur apportent du tabac et des bonbons ! Lévine peut penser qu'il n'y a là qu'un sentimentalisme à l'européenne de la part de ces dames, qui semblent dire : « Voilà comme nous sommes humaines ; sommes-nous assez civilisées à l'européenne ! » Mais son sentimentalisme à lui est aussi absurde.

On tue les Turc dans une lutte loyale, non par besoin de *vengeance*, mais parce que nous voulons qu'ils ne continuent pas à couper les seins des femmes et à arracher les yeux des enfants. Le soldat qui va tuer le Turc fait lui même le sacrifice de sa vie et risque les plus barbares. Il n'a pris les armes que pour porter secours aux femmes, qui, sans lui, seraient violées et massacrées comme les autres, aux enfants qui n'auraient plus personne au monde pour les défendre. Et ces causes de la guerre sont considérées comme ridicules et presque immorale ! Et quelle insensibilité chez Lévine, à côté de tant de sensiblerie ! Ce même homme, pour qui un bain pris par son bébé est un événement, reste froid quand on lui parle d'enfants mutilés qui se traînent auprès de leurs mères violées. (Dans une église Bulgare on a trouvé deux cents cadavres après le pillage de la ville.) Lévine lit tout cela et demeure impassible : Kitty va mieux, est gaie et à mangé avec appétit. Le bébé commence à le reconnaître. Que lui importe ce qui se passe là-bas chez les Slaves massacrés. Il ne sent rien.

Est-ce bien ce Lévine que l'auteur veut nous présenter comme le modèle du brave homme pensant ? Des écrivains comme l'auteur d'*Anna Karénine* sont nos maîtres : Nous

sommes leurs élèves ; que nous apprennent-ils donc ?

I

LE MALHEUREUX ET LES RATÉS

Il est difficile de s'imaginer des gens plus malheureux que les républicains français et quelque chose de plus triste que leur république. Voici bientôt cent ans que cette forme de gouvernement apparut chez eux, et depuis lors (nous en sommes au troisième essai), chaque fois qu'un usurpateur adroit a confisqué la République à son profit, elle n'a trouvé personne pour la défendre sérieusement. Seuls, des groupes insignifiants ont tenté quelque résistance. Et tant qu'elle durait, la République n'était jamais regardée comme un gouvernement définitif. Néanmoins il n'y a pas de gens plus convaincus que les républicains français de la sympathie que leur porte le pays.

À la fin du siècle dernier et en 1848 ils pouvaient peut-être compter sur quelque bonne volonté. Mais les républicains d'aujourd'hui, destinés tôt ou tard à être mis de côté avec leur république par un personnage encore inconnu, ne devraient espérer rien de pareil. Ils n'existent qu'en vertu de ce proverbe : Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Et cependant, à la veille de leur chute presque certaine, ils croient la victoire assurée.

À-t-elle été assez malheureuse, cette troisième République ! Rappelons-nous comment elle est née. Les républicains français ont attendu près de vingt ans la minute « glorieuse »

où l’usurpateur tomberait et où le pays les appellerait de nouveau. Et qu’est-il arrivé ? Ils se sont emparés du pouvoir après Sedan et ces ratés ont eu tout de suite sur le dos une guerre désastreuse dont ils ne voulaient pas, un héritage du susdit usurpateur, parti pour fumer des cigarettes dans le délicieux château de Wilhelmshoë. Cet usurpateur à dû assez rire de ces gens qui endossaient sa propre faute. Car se sont eux encore plus que lui que la France à, par la suite, blâmés de n’avoir pas su arrêter à temps une lutte sans espoir, d’avoir perdu deux grandes provinces et cinq milliards, d’avoir ruinés le pays en guerroyant au hasard, sans ordre et sans contrôle. On tombe sur Gambetta qui n’est coupable de rien, qui, au contraire, a fait tout ce que l’on pouvait faire en d’aussi horribles circonstances. En un mot on accuse fermement, aujourd’hui, les républicains d’avoir fait le malheur du pays par leur maladresse. La première cause de ce malheur à été l’empereur Napoléon ? Soit. Mais eux, pourquoi n’ont-ils pas remédié aux fautes commises ? Ce n’est pas tout : On veut qu’ils aient encore empiré la situation. Mais comment eussent-ils pu faire la paix quand ils sont arrivés au pouvoir ? C’était impossible. Les Allemands eussent, quand même, exigé une cession de territoire et de l’argent, et que fussent devenus les républicain dans ces conditions ? On les eût taxés de lâcheté. Et quoi ! aurait-on dit, — ils « avaient encore une armée » et ils cédaient honteusement ! C’eût été une tache pour leur république nouvelle. Et comme la restauration de la forme républicaine leur était beaucoup plus chère que le salut du pays, ils durent continuer la guerre, tout en comprenant que plus la fin tarderait, plus le désastre seraient terrible.

Dès qu’ils eurent fait la paix avec l’Allemagne et se mirent à gouverner le pays, ils se figurent que la nation était prise pour eux d’une affection inébranlable. C’était un peu comique. Décidément il existe chez tout républicain une conviction fort malheureuse, à savoir que le mot de « république » suffit à tout et qu’il n’y a qu’à dire que le pays est une République pour que son bonheur soit assuré de l’éternité. Tout ce qui arrive de fâcheux à la République, on l’attribue à des circonstances extérieures gênantes, à des prétendants, à des ennemis perfides. Pas une fois on ne songe à la ténuité des racines qui unissent la République au sol français. Pas une fois pendant ces six années, les républicains n’ont pensé que la situation héritée de Napoléon III était toujours aussi critique, que de nouveaux danger approchaient, qui pouvaient la faire encore plus critique et rendre leur gouvernement impossible en France.

Quel est le plus chaud partisan de la République française ? quel est l’homme qui désire le plus qu’elle s’affermisse ? C’est le prince de Bismarck. Avec la République les républicains vont aller déclarer la guerre aux Allemands ? Toutefois les blessures vont se cicatriser, des forces nouvelles naîtront, des armées vont se créer, et la nation qui a eu si longtemps un rôle prépondérant dans la politique européenne, voudra reconquérir son ancienne situation. On voudra secouer la tutelle de Bismarck et recouvrer l’*indépendance* d’autrefois. (On ne peut guère dire que la France soit aujourd’hui indépendante.) Et dès son premier pas la France se heurtera à sa république ! car les républicains, je le répète, ne veulent en rien fâcher le prince de Bismarck et risquer une guerre avec lui. Si l’Allemagne les battait de nouveau ? Ce serait la fin de la République. La

France l’accuserait de tous les insuccès et chasserait à jamais les républicains, oubliant que c’est elle-même qui a voulu la « revanche » pour reprendre son ancienne influence en Europe. Si les républicains tenaient bon et refusaient de déclarer la guerre, on leur reprocherait de s’opposer au désir du pays, on leur ôterait leurs places, et la France se donnerait au premier chef un peu adroit qui se présenterait. Je suis sûr qu’ils n’ont jamais pensé qu’ils étaient des protégés du prince de Bismarck, et qu’à mesure que le France reprendra des forces, elle les méprisera davantage, jusqu’au jour où elle manifestera son mépris à haute voix.

Mais les républicains n’ont pas le sens du comique. Ce sont des hommes théâtraux ; — maintenant qu’ils se réveillent un peu depuis que Mac-Mahon vient d’ajourner les Chambres jusqu’aux nouvelles élections d’octobre, ils se proclament les « opprimés », les « victimes », et se sentent entourés d’une auréole de martyrs. Ils s’attendent à ce que toute la France entonne la Marseillaise et clame : « On assassine nos frères ! » le cri classique de toutes les révolutions parisiennes, qui précède immédiatement la ruée aux barricades. En tout cas ils espèrent que le pays va culbuter Mac-Mahon, cet usurpateur en herbe, et élire toute l’ancienne majorité républicaine. Alors la Chambre imposera son veto à Mac-Mahon, qui, effrayé des « droits légitimes » des républicains, se soumettra. Ils croient imperturbablement à leur « droit légitime ». Ils ont si longtemps souffert pour leur république bien-aimée ! À notre grand étonnement quelques journaux russes croient à leur triomphe prochain. Et pourtant si Mac-Mahon ne se soumet pas ! L’indignation « du pays » n’empêchera pas le maréchal

de trouver des partisans fort nombreux, comme il arrive toujours en France, en pareil cas. Que faire ? Construire des barricades ? Mais avec les fusils et canons actuels, les barricades sont impossibles. Et je ne crois pas que la France veuille les élever, ces barricades. Le France peut désirer la République, mais, lasse, exténuée, après le gâchis politique d'un siècle, elle regardera les choses à son point de vue plus prosaïque et se soumettra à la force. La force est maintenant du côté des « légions », et le pays le pressent. La question est de savoir pour qui, au juste, sont les « légions ».

II

UN CARACTÈRE INTÉRESSANT

Avant que le Maréchal lançât le manifeste dans lequel il parle des « légions » comme d'une force nouvelle, j'avais déjà parlé de la situation politique de la France dans mon *Carnet* de mai-juin. Tout s'est passé comme je le prévoyais alors.

Dans le manifeste, Mac-Mahon promet de respecter les « droits légitimes », de faire tout pour la paix, mais déclare toutefois que si, le pays lui renvoie l'ancienne majorité républicaine, il sera forcé de résister aux volonté dudit pays. Cette étrange résolution doit avoir quelque motif. Il n'aurait pas osé parler d'un pareil ton, s'il ne croyait pas à son succès ; il faut qu'il mette tout son espoir dans l'armée et soit parfaitement sûr de ses chefs. Dans le voyage qu'il a fait cet été, et pendant lequel il a visité beaucoup de villes, trop de villes, la population l'a accueilli sans enthousiasme, mais partout l'armée de terre et la marine ont témoigné de leur fidélité par des acclamations. Les intention du Maréchal doivent être fort innocentes. S'il parle d'aller contre le gré du pays, c'est probablement parce qu'il croit faire ainsi son bonheur malgré lui. On ne doute pas des qualités morales de Mac-Mahon ; mais il est d'autres qualités qui lui manquent, peut-être. Il paraît que le Maréchal est de ceux qui ne peuvent se passer d'une sorte de tutelle. Son caractère offrez quelques

particularités curieuse. Par exemple, une question se pose. Pour qui travaille-t-il ? Pour qui se donne-t-il tant de mal ? Il est certain que quelqu'un le conduit et qui est seul en Europe à ignorer. Des gens adroits lui persuadent évidemment qu'il s'agit de son propre gré, tout en le menant où ils veulent. Il n'y a qu'un seul parti où l'on puisse rencontrer des gens aussi malin : c'est le parti clérical. Les autres factions, en France, ne brillent pas par l'habileté. Le Maréchal semble protéger les candidats bonapartistes qui escompte leur propre victoire aux prochaines élections. L'armée paraît incliner de ce côté ; on a même affirmé que le prince Impérial à quitté l'Angleterre et à l'intention de se rendre à Paris. Mais croit-on que le Maréchal prend tant de peine uniquement pour faire monter la prince Impérial sur le trône ? Moi je pense que non. Maintenant, nous avons vu das les journaux quelques combinaisons vraiment extraordinaires. N'a-t-on pu lire, il y a un mois environ, que le prince Impérial s'était fiancé à la fille du Maréchal ? Mais comme ces combinaisons sont certainement fantaisistes, il me semble que le Maréchal serait plutôt enclin à faire le bonheur du pays « pour son propre compte » ; s'il soutient les candidats bonapartistes, c'est qu'il les croit plus sûrs que les autres et s'imagine les diriger à sa guise. Dieu sait quelles idées peuvent naître dans un esprit comme celui-là ! Ce n'est pas en vain qu'un évêque, dans un discours récent, lui à démontré qu'il descendait de Charlemagne par les femmes ! Avec cela, c'est un guerrier militaire. Du reste, ce ne sont là qu'explications hasardeuses d'un caractère énigmatique. En attendant on peut dire qu'il est dans les mains de gens qu'il croit mener. L'Europe soupçonne qu'il s'agit des cléricaux, mais ces derniers savent cacher *l'importance réelle de leur rôle* Ils se

cacheront derrière le Maréchal, — et les bonapartiste si vous voulez — jusqu'au moment où ils atteindront leur but. Au fond je me figure qu'il leur et indifférent de voir triompher le Maréchal ou le prince Impérial, pourvu qu'ils puissent jeter la France sur l'Allemagne. C'est dans ce but qu'ils ont ruiné l'influence des républicains, peu disposés à combattre pour le Pape. Ils attendront patiemment que les choses se dessinent pour le prince Impérial ou pour Mac-Mahon.

Quant à ce dernier, il aurait dit dernièrement : « On répand le bruit que j'ai l'intention de détruire les institutions républicaines. On oublie qu'en acceptant la présidence de la République, j'ai donné, ma parole d'en être le gardien. » Ces paroles sembleraient affirmer la bonne foi du maréchal, mise en doute par les républicains. Mais s'il veut garder la République en chassant les républicains, c'est qu'il rêve une sorte de république réactionnaire. On a dû lui persuader que c'était possible, et cela irait avec sont fameux : J'y suis, j'y reste. Il irait comme cela jusqu'à 1880, époque où arrivera le terme de sa présidence et de sa parole d'honneur. Mais il peut faire un rêve dont la réalisation commencerait alors. Le pays reconnaissant lui proposerait, pour se préserver des démagogues, un rôle nouveau, disons celui de Charlemagne, et alors tout irait admirablement bien. Les gens adroits qui le conduisent le guettent et, s'il veut tenir sa parole de conserver les institutions républicaines, lui substitueront un Bonaparte. On affirme que c'est pour cela qu'ils l'ont poussé à soutenir les candidatures bonapartistes en lui prouvant qu'il travaillait pour lui. En un mot, on sent là-dessous un immense mouvement catholique.

On dit que la santé du Pape est « satisfaisante ». Mais si, par malheur, la mort du Pape coïncidait avec les élections en France, la guerre d’Orient pourrait bien se transformer en lutte pan-européenne.

III

LE MENSONGE SE SAUVE PAR UN MENSONGE

Un jour Don Quichotte, le chevalier si connu, le plus magnanime chevalier qui ait jamais existé, vagabondant avec son fidèle valet d’armes Sancho, eut un accès de perplexité. Il avait lu que ses prédécesseurs des temps anciens, Amadis de Gaule, par exemple, avaient eu parfois à combattre des années entières des cent mille soldats envoyés contre eux par les puissances des ténèbres ou de magiciens. Ordinairement, un chevalier qui rencontrait une pareille armée de réprouvés tirait son glaive, appelait à son secours spirituel le nom de sa Dame et se jetait seul au milieu des ennemis qu’il exterminerait jusqu’au dernier. Tout cela était fort clair ; mais ce jour-là, Don Quichotte demeura pensif. Comment voulait-on qu’un chevalier, si fort et si vaillant qu’il fut, exterminât cent mille adversaires en un seul combat de vingt-quatre heures ? Pour tuer chaque homme, il faut du temps ; pour en tuer cent mille, il faut un temps immense. Comment tout cela pouvait-il se passer ?

— Je suis sorti de ma perplexité, ami Sancho, dit à la fin Don Quichotte ; ces armées étaient diaboliques, partant imaginaire ; les hommes les composaient n’étaient qu’une création de la magie, leurs corps ne ressemblaient pas aux nôtres ; ils avaient plus d’analogie avec ceux des mollusques,

des vers ou des araignées. Si bien que le glaive des chevaliers les tranchait d'un seul coup, sans rencontrer plus de résistance que dans l'air. Et s'il en était ainsi, on pouvait tuer trois, quatre ou même dix de ces guerriers d'une seule estocades. C'est comme cela qu'il était facile de se défaire, en quelques heures, d'armées de ce genre.

En ceci, l'auteur de *Don Quichotte*, grand poète et profond observateur du cœur humain, a compris l'un des côtés les plus mystérieux de nos esprits. On n'écrit plus de livres pareils ! Vous verrez dans *Don Quichotte* les plus secrets arcanes de l'âme humaine révélés à chaque page. Remarquez que ce Sancho, le valet d'armes, est la personnification du bon sens, de la prudence, de la ruse, et qu'il est pourtant devenu le compagnon de l'homme le plus fou du monde ; lui précisément et nul autre ! À chaque instant, il trompe son maître, le trompe comme un petit enfant, mais en même temps il es plein d'admiration pour la grandeur de son cœur et croit réels tous ses rêves fantastiques ; il ne doute pas une minute que son maître n'arrive à lui conquérir une île.

Il est bien à désirer que notre jeunesse prenne une sérieuse connaissance des grandes œuvres de la littérature universelle. Je ne sais pas ce que l'on apprend aujourd'hui aux jeunes gens en fait de littérature, mais l'étude de ce *Don Quichotte*, l'un des livres les plus géniaux et aussi les plus tristes qu'ait produit le génie humain, est fort capable d'élever l'esprit d'un adolescent. Il y verra, entre autres choses, que les plus belles qualités de l'homme peuvent devenir inutiles, exciter la risée de l'humanité, si celui qui les possède ne sait pas pénétrer le sens véritable des choses et trouver la « parole nouvelle » qu'il

doit prononcer…

D’ailleurs, je n’ai voulu dire qu’une chose, à savoir que l’homme qui a fait les rêves les plus fous, les plus fantastiques, en arrive tout à coup au doute et à la perplexité. Toute sa foi est partie, et ce n’est pas parce que l’absurdité de sa folie lui est révélée, mais bien parce qu’une circonstance secondaire l’éclaire momentanément. Cet hommes aux idées de l’autre monde éprouve subitement la *nostalgie du réel*. Si des livres qu’il vénère comme véridiques l’ont trompé une fois, ils peuvent le décevoir toujours ; tout en eux peut n’être que mensonge. Comment revenir à la vérité ? Il croit y revenir en imaginant une absurdité beaucoup plus forte que la première. Les centaines de mille hommes évoqués par des magiciens auront des corps de mollusques, et l’épée du bon chevalier ira dix fois plus vite en besogne. Son besoin des ressemblance sera satisfait. Il aura le droit de croire au premier rêve grâce à un second beaucoup plus ridicule.

Interrogez-vous vous-même et voyez si la même chose ne vous est pas arrivée cent fois. Vous avez été épris d’une idée, d’un projet, d’une femme ? Eh bien, qu’un doute vous soit venu ? Vous aurez eu soin de vous créer une illusion plus meteuse que la première, qui vous aura permis de continuer à être épris et de vous débarrasser du doute.

I

LE SUICIDE DE HARTUNG ET NOTRE ÉTERNELLE QUESTION :
À QUI LA FAUTE ?

Tous les journaux russes ont parlé du suicide du général Hartung ; à Moscou, pendant une séance de la cour d'assises, un quart d'heure après le prononcé du verdict qui le condamnait. Je pense donc que tous les lecteurs du *Carnet* connaissent cet événement tragique et que je n'ai pas à en rappeler les détails.

Vous vous souvenez que ce haut gradé s'était lié avec un tailleur, puis avec un usurier, du nom de Zanftleben. Ce n'était pas uniquement parce qu'il avait besoin d'emprunter de l'argent à ce dernier, puisqu'il consentit amicalement à être désigné sur le testament de Zanftleben comme exécuteur testamentaire.

À la mort de Zanftleben le livre de billets à ordre disparaît ; quant à ces mêmes billets à ordre et autres papiers d'affaire, ils sont, aux mépris de tous les usages légaux emportés par Hartung à son domicile. Puis il entre, sans peut-être bien s'en douter, dans une machination destinée à avantager une portion des héritiers aux dépens de l'autre. Il semble que ce ne soit que

plus tard que l’infortuné exécuteur testamentaire ait pu se rendre compte du genre de guêpier où il s’était fourré. Bientôt on l’accuse de vol, de faux, de soustraction de documents ; on parle de deux cent mille roubles disparus.

Le procès arrive, et le procureur paraît ravi de voir le général assis sur le même banc qu’un homme du peuple, consacrant ainsi le principe d’égalité.

Pourtant le tribunal (quoi qu’on en dise) juge l’affaire de la façon la plus régulière, et les jurés rapportent un verdict qui déclare coupable Hartung et ses coaccusés. La cour se retire pour délibérer sur la sentence, mais Hartung ne l’attend pas. On l’a fait sortir un instant ; il est assis près d’une table, dans une autre pièce, et tout à coup une détonation retentit. Il s’est tiré un coup de révolver dans le cœur.

On a trouvé sur lui une lettre dans laquelle « il jurait au nom du Dieu tout-puissant qu’il n’avait rien dérobé et qu’il pardonnait à ses ennemis ».

Cette mort à fait une vive impression à Moscou et dans toute la Russie. Les journaux ont fulminé contre un « verdict évidemment injuste », quelques-uns ont fait observer qu’on ne pourrait pas à présent taxer nos tribunaux d’indulgence exagéré : « Voyez, disent-ils, ces jurés ont été cause de la mort d’un innocent » D’autres ont été d’avis qu’on ne pouvait pas ne pas croire au dernières paroles d’un homme et qu’il y avait donc là une regrettable erreur judiciaire. Il ya a eu quelques opinions assez étranges, peut-être sincères, mais erronées.

Hartung est à plaindre, certes, mais il y a dans tout cela plutôt une fatalité de la vie russe que la faute de qui que ce soit.

Pour mieux dire, tout le monde est coupable ; les mœurs et habitudes de notre société russe ne le sont pas moins ; et puis nos jeune tribunaux, imités d’institutions analogues de l’étranger, ne sont pas encore assez russifiés. De toutes les opinions exprimées par les journaux, celle de *Novoïé Wremia* m’a paru la plus juste.

J’ai causé avec l’un de os plus fins juristes, qui m’a montré de façon très satisfaisante tout le « côté tragique » de l’affaire et les causes de la tragédie. Le lendemain de cette conversation je lisais un feuilleton du *Nieznakometz* dont les commentaires ressemblaient beaucoup à ceux que j’avais entendus la veille. Je vous en dirai rapidement quelques mots.

II

UN GENTLEMAN RESTE GENTLEMAN JUSQU'AU BOUT

Une des manie de os *gentlemen* russes, c'est la *manie de représenter* le besoin de mener un grand train de vie. Je laisse encore Hartung en dehors du débat, pour l'instant. Je ne parle qu'en général des memebres de notre classe intelligente, auxquels pourrait arriver la même chose qu'Hartung.

Un homme quelconque, sans grande situation personnelle, pénètre subitement dans la haute société. Sans autre fortune que ses relations, il veut posséder une voiture, un logement où il soit *possible* de vivre, des domestiques, etc. Peut-être est-ce dans l'intention de « faire son chemin » ; mais le plus souvent, il n'agit que par esprit d'imitation. Tout le monde vit comme cela. Pourquoi vivrai-je autrement ? Il se fait un nouveau code de l'honneur, où la vraie dignité n'a rien à voie Un autre trait de notre homme intelligent russe, c'est sa mollesse, sa facilité à se laisser aller à toutes compromissions. Il y a un tas d'exploiteurs, de boursier, de tripoteurs qui sont des gens répugnants, mais fermes, mais ils sont peu nombreux. La société russe honnête se distingue par son besoin de faire toutes sortes de concessions, d'être toujours d'accord avec tout le monde. Cette expression « tout le monde », à une extrême importance pour un Russe, qui aime toujours à « d'accord avec l'opinion générale ». Puis ce même Russe à un talent tout

particulier pour s’entraîner lui-même à faire une sottise. Il n’aura peut-être aucune envie d’aller chez Zanftleben et de devenir son exécuteur testamentaire, mais il se convaincra lui-même qu’il ne saurait faire autrement. Eh bien quoi ! allons-y !

Dans cette sphères des Russes intelligents on trouvera des gens extrêmement sympathiques, mais malheureusement affligés de ces manies de « gentlemen » auxquelles je faisais tout à l’heure allusion. Beaucoup d’entre eux sont d’une naïveté touchante. Leur ignorance des affaires leur donne quelque chose d’attendrissant, mais ils ont un terrible sentiment de l’honneur. S’ils perdent ce qu’ils appellent l’honneur, ils se brûleront la cervelle comme Hartung, mais ils ignorent le chiffre de leur dettes. Ce ne sont pas toujours des noceurs ; il y a parmi eux d’excellents maris et d’excellent pères, mais ils dissiperont leur argent aussi bien que des noceurs. Certains d’entre eux commencent la vie avec des bribes de fortunes provenant de la vente de terres héréditaires ; ces sommes disparaissent avant la fin de leur jeunesse. Après cela, ils se marient, trouvent un emploi de fonctionnaire quelconque. Mais les dettes augmentent sans interruption. Notre gentleman, les paiera parce qu’il est u gentleman, mais ce sera en en contractant de nouvelles. Je suis sûr que, s’il faisait son examen de conscience, il verrait très bien qu’il est honnête, qu’il ne veut en rien faire tort à personne. Et pourtant il lui arrivera d’emprunter dix roubles à la bonne de ses enfants, dix roubles qu’elle aura amassés kopek par kopek. Maintenant, qu’y a-t-il de mal à cela ? La vieille bonne a parfois longtemps vécu chez lui : elle est presque une intime de la famille. Elle a honte de lui reparler de ces dix roubles. Si

l’on avait, à temps, rappelé à notre gentleman sa dette de dix roubles, il en eût été plus tourmenté que d’une dette de dix mille. Malheureusement, il ne pourra plus en parler qu’aux anges (car il ira sûrement en paradis). La vieille bonne le regrettera et dira de lui : « Dieu le voit. C’était un bien brave homme, le meilleur des maîtres ! »

Mais si cet homme excellent pouvait revenir sur terre et se réincarner en un « gentleman » paierait-il sa dette à la vieille bonne ? Oui ou non ?

Il n’est pas toujours emprunteur notre gentleman. Son très noble ami Ivan Petrovitch le prie de signer pour six mille roubles de lettres de change.

— Je les mettrai, dit-il, à la Banque ; je les escompterai, et voici, mon très cher ami, des contre-lettres de change pour six mille roubles.

Inutile de réfléchir. Le gentleman signe a lettre de change. Il continue à rencontrer souvent au cercle Ivan Petrovitch. Tous deux en gens « comme il faut » ont oublié les lettres de change ; mais au bout de six mois les six mille roubles sont réclamés au gentleman. C’est alors qu’il a recours aux gens comme Zanitleben et qu’il fait des billets à cent pour cent.

Croyez bien qu’en ces suppositions je ne prétends aucunement raconter la vie du général Hartung que je n’ai jamais connu, mais je prétends qu’au personnage que j’esquisse, il pourrait arriver exactement tout ce qui est arrivé au général Hartung, tout, jusqu’au suicide inclusivement. Voilà pourquoi il me paraît, que dans cette affaire, il n’y a rien à reprocher au tribunal. La faute en est à la fatalité ; c’est une

tragédie. Jusqu’au dernier moment, le général se considéra comme innocent et laissa la fameuse lettre !

Mais, me dira-t-on, comment admettre qu’un croyant puisse mentir dans un pareil moment ? Il est certain qu’il n’a rien volé. Vous ne voulez pas qu’il ait été assez inconscient pour ignorer s’il avait volé ou non. Le vol est une action matérielle, une action qui s’accomplit avec les mains. C’est tout simplemeNt cette question : À-t-il rempli sa poche, oui ou on ? Il doit bien savoir s’il ne l’a pas remplie.

— Parfaitement juste. Mais voici ce qui peut être arrivé, ce qui est sûrement arrivé. Il n’a parlé que de lui-même quand il a écrit : « Je n’ai pas volé, je n’ai pas pensé à voler. » *Les autres* ont pu voler !

— C’est impossible. S’il avait permis aux autres de filouter et s’était tu, il aurait été un filou comme les autres. Le général Hartung ne pouvait pas ne pas comprendre que c’était la même chose.

Je répondrai : d’abord on peut douter qu’il ait connu le vol ; ensuite il est possible que le général Hartung veuille dire : « Moi je n’ai rien pris et les autres ont volé contre ma volonté. Je suis un homme faible, mais je ne suis pas un filou ; j’ai même opposé une résistance aux filouteries des autres. » Il est allé vers Dieu, sachant qu’il n’était pas coupable d’un vol accompli malgré lui. Mais il avait trop de cœur pour supporter qu’on pût le croire voleur, lui aussi. Puis, si sa lettre n’est pas explicite, c’est qu’il n’eût su, lui « gentleman », dénoncer les filous, surtout eu moment où il « pardonnait à es ennemis ».

Peut-être même ne se sentait-il coupable d’aucune faiblesse.

Il pouvait y avoir eu dans toute l'histoire un tel enchevêtrement de circonstances qu'il ne s'y reconnaissait plus. Du reste les débats ont établi qu'il ne comprenait absolument rien aux affaires.

Une force aveugle semble l'avoir choisi lui seul comme victime expiatoire des *vices* de la société à laquelle il appartenait. Il y a, peut-être, dix mille Hartung dans ce monde-là, mais seul Hartung a péri. On comprend que l'horrible fin de cet homme, après tout honnête, ait excité, la plus vive émotion dans les milieu fréquentés par les dix mille individus en question. Cette tragédie a pu être un avertissement pour ceux qui vivaient comme Hartung.

III

LE MENSONGE EST NÉCESSAIRE POUR LA VÉRITÉ

Je veux bien vous communiquer une impression qui m'est venue, bien qu'elle soit peut-être un peu naïve : c'est au sujet de notre tribunal. On considère aujourd'hui un tribunal où siègent des jurés comme la perfection idéale. On vous dira d'ailleurs : « Inventez mieux si vous pouvez ! » Admettons donc qu'on ne puisse rien imaginer de mieux… Et cependant, entre en scène Monsieur le Procureur. Supposons-le l'homme le meilleur, le plus instruit, le plus consciencieux, le plus chrétien du monde. Eh bien, cet homme exquis commencera par se féliciter, en quelque sorte, que tel crime ait été commis parce qu'il était vraiment temps que tel ou tel misérable reçût son châtiment. « Si vous saviez, Messieurs les jurés, la canaille que ça fait ! » Il n'a pas dit *canaille*, bien entendu, mis c'est tout comme. Dans un style plus poli, il l'a présenté comme pire que la plus crapuleuse canaille. D'un ton navré, il raconte que la mère de l'accusé était absolument pareille à son rejeton ; celui-ci n'a pu faire autrement que de voler ; son milieu le voulait. Il a tout accomplit avec la plus consciente préméditation. Rappelez-vous cet incendie qui a éclaté dans la rue voisine juste à la minute de la perpétration du crime, et qui a détourné l'attention des portiers et du quartier.

— « Oh ! loin de moi la pensée d'accuser positivement le

prévenu d'avoir mis le feu, mais vous avouerez, Messieurs les jurés, qu'il y à là une bien étrange coïncidence… Ce voleur, cet assassin (car il aurait certainement assassiné quelqu'un, si le logement n'avait été désert), vous le condamnerez, oui vous condamnerez cet incendiaire notoire ; vous donnerez ainsi aux ménagère la faculté de s'éloigner un instant de leurs logis pour aller faire leurs achats ; et les propriétaires n'auront plus à trembler pour leurs immeubles, assuré ou non. Et qu'ai-je besoin de vous exposer tout cela. Regardez-le, le bandit, mais regardez-le ! Sa figure ne le dénonce-t-elle pas tout de suite, sa figure de voleur, d'assassin, d'incendiaire ! Je regrette seulement qu'il n'ait pas perpétré dix vols, dix assassinats et dix incendies de plus, car alors la société eût été obligée de sortir de son coupable sommeil, de se défendre enfin ! »

Nous n'ignorons pas que le Procureur parle de façon beaucoup plus noble. Nous faisons de la parodie, bonne pour le petits journaux comiques. Mais supposons que nous soyons en présence d'une affaire qui relève un tant soit peu de la psychologie. (Nous savons que tout les procureurs sont terriblement fort en psychologie…) eh bien, ce sera encore la même chose !… Le Procureur en viendra toujours à déplorer qu'au lieu d'un seul empoisonnement (par exemple) il n'y en ait pas eu dix, cent, cinq cents parce que les cœurs de la foule frémiraient enfin et que a société se lèverait comme un seul homme, etc

On va m'objecter que le Procureur est un fonctionnaire qui doit agir selon les nécessités de son emploi ; son rôle est d'exagérer l'accusation. Cela ne fait de mal à personne, au contraire, c'est utile. Il y a là l'avocat dont la tâche est

précisément de réfuter le Procureur. Il lui sera permis de prouver avec politesse que ce procureur est un parfait et inepte imbécile et un gredin puisque c'est lui-même qui a mis le feu à la troisième avenue de l'ile Basile ; la preuve c'est que le Procureur se trouvait justement ce jour-là sans ladite ile Basile pour fêter l'anniversaire de naissance du général Mikhailow, homme excellent et tout ce qu'il y a de plus noble… Si ce Procureur n'avait pas lui-même incendié l'immeuble par haine pour son propriétaire, le marchand Ivan Borodaty, il ne lui serait pas venu à la tête l'idée stupide d'accuser le prévenu.

Souvenez)vous aussi qu'il est permis aux avocats, par les règles de leur art, de faire d'immenses gestes, de verser des larmes, de grincer des dents, de s'arracher les cheveux et même de tomber évanouis quand leurs nobles cœurs ne sont plus de force à supporter une accablante injustice. Il n'est aucunement loisible au Procureur d'en faire autant, si noble que soit son cœur ; il serait déplorable de voir s'étaler raide un personnage revêtu d'un uniforme officiel. Ce n'est pas l'usage.

Je me permets encore de caricaturer quelque peu se qui se passe en réalité avec une impressionnante noblesse, mais je ne me oucie que de l'essence des choses ; j'arrive au même résultat qu'en employant le langage le plus noble.

— Eh bien, me dira-t-on, procureur et avocat sont dans leur rôle. Il faut un peu d'exagération de part et d'autre. Le juré est parfois un homme pas trop affiné, occupé de sa boutique, de son négoce ; il est distrait au besoin et pas toujours de force à apprécier sainement les choses. Il est nécessaire de l'impressionner. Aussi là-bas, dans la chambre des délibérations, nos jurés, dès leur entrés, savent-ils déjà à peu

près ce qu’il convient de faire ; ils accomplissent leur fonction presque mécaniquement. C’est pour cela qu’une attaque acharnées et une défense également acharnée sont de mise. La violence de l’attaque peut servir l’accusé. On ne peut donc rien inventer de mieux. Avec cela, la Justice est entouré de publicité. La foule afflue dans la salle d’audiences ; est-ce simplement pour le spectacle ? Non, elle veut être édifiée et sort de là avec les impressions les plus salutaires.

Cependant tous les assistants ont vu qu’il y avait dans tout cela quelque chose d’insincère. Non pas, certes, dans la conduite du tribunal ou dans la rédaction de la sentence. Mais ces habitudes dramatiques empruntées aux tribunaux européens se sont trop enracinées chez les représentants de la défense et de l’accusation.

Je rentre chez moi après ces débats et me mets à penser. Mais, me dis-je, je connais personnellement Ivan Christophorovitch, le procureur. C’est un très brave homme d’un grand esprit, et pourtant il a menti et sait qu’il a menti. C’était une affaire de deux mois de prison, et il l’a traité comme une affaire de déportation. Que ses exagérations aient servi à rendre tout plus clair, je le veux bien, mais il n’en est pas moins vrai qu’il a menti consciemment. Il a ainsi nui de son plein gré à l’accusé, étant donné surtout que la défense était médiocre. C’est l’amour-propre d’Ivan Christophorovitch qui est entré en jeu, aux dépens d’un malheureux prévenu. Est-ce excusable de la part d’un homme aussi humain, aussi hautement civilisé ?

Nous admettons que de tout cela sorte enfin la vérité, mais c’est par une voie tortueuse. La foule, qui est accourue là

comme au spectacle, s’écriera à la sortie : « Comme ce procureur (ou comme cet avocat) ment bien ! » C’est donc le goût du mensonge cynique qui s’infiltre dans le public. On n’a plus soif de vérité, mais de talent. Le sentiment humain s’atrophie, et l’avocat n’y remédiera pas par ses évanouissements feints.

Je sais que ce ne sont là que vaines récriminations de ma part. Pourtant ces assises et ces jurys sont des institutions purement européennes. N’est-il pas possible d’espérer que des modifications apportées par l’esprit russes enlèveront à ces audiences ce qu’elles ont de trop mensongèrement théâtral. Alors tout sera vrai et sincère. Il n’y faut pas compter pour l’instant. Défenseur et accusateurs continueront encore longtemps à se faire remarquer par leurs détestables manies. Les uns cherchent l’argent ; les autres une carrière brillante. Mais un jour, peut-être, le procureur aura le droit de défendre l’accusé, si bien que, si la défense proteste contre ce que l’on aura dû laisser subsister de l’accusation, les jurés ne le croiront plus, tout simplement. Je crois que cette nouvelle méthode mènera plus vite à la vérité que l’ancien système, qui consiste à outrer l’accusation et la défense.

Peut-être tout finira-t-il par apparaître dans ses proportions exactes. On n’ira plus au tribunal comme au théâtre, mais pour y chercher une leçon de morale. Ah ! les avocats auront de moins beaux honoraires !

Mais cette utopie ne deviendra une réalité que quand nous aurons des ailes, quand nous seront des anges.

Trop tard ! Il n’y aura plus de tribunaux !

I

LA MORT DE NÉKRASSOV

Nékrassov est mort. Je l'ai vu, pour la dernière fois, un mois avant sa fin. Il avait déjà l'air d'un cadavre et il était étrange de voir ce cadavre parler, remuer les lèvres. Non seulement il parlait, mais il avait gardé toute sa lucidité d'idées. Il ne croyait toujours pas à sa mort prochaine. Une semaine avant d'expirer, il fut pris d'une attaque de paralysie qui immobilisa tout le côté droit de son corps. Il est mort le 27 à 8 heures du soir. Prévenu, je me rendis aussitôt chez lui. Son visage, rendu méconnaissable par la souffrance, me frappa étrangement. En sortant de sa chambre, j'entendis le lecteur de psaumes prononcer distinctement auprès de lui : « Il n'est pas d'homme qui ne pèche pas. »

En rentrant chez moi, il me fut impossible de travailler. Je pris les trois volumes de Nékrassov et me mis à les lire depuis la première page jusqu'à la dernière. Je passai ainsi toute la nuit, et ce fut comme si j'avais revécu trente années. Les quatre premiers poèmes du premier volume parurent dans le *Recueil de Pétersbourg*, qui publia aussi mon premier roman. Et à mesure que je lisais (et j'ai tout lu sans distinction), toute ma vie repassait devant mes yeux. Je me suis rappelé les vers de lui que je lus en Sibérie, quand, après avoir purgé ma condamnation à quatre ans de bagne, je puis enfin toucher à un

livre… Bref, cette nuit-là je me suis, pour la première fois, rendu compte de la grande place de Nékrassov avait tenue dans ma vie, en tant que poète, pendant trente années. En tant que poète, car nous nous sommes peu vus et une seule fois avec un grand sentiment d'amitié — justement au début de notre connaissance, en 1845, lors de la publication des *Pauvres Gens*. J'ai déjà raconté cet épisode. Nékrassov était, comme cela me parut immédiatement évident alors, un cœur blessé dès le début de sa vie, atteint *d'une blessure qui ne s'est jamais refermée*. Cela explique sa poésie passionnée, cette poésie de martyr.

C'est alors qu'il me raconta son enfance, l vie odieuse qu'il avait menée chez lui ; mais il eut des larmes en me parlant de sa mère, et je vis qu'il y aurait toujours en lui un souvenir saint qui pourrait le sauvé. Je crois qu'aucune autre affection, par la suite, n'eut autant d'influence sur lui. Mais certains côtés sombres de son âmes se laissaient déjà entrevoir.

Plus tard nous nous sommes brouillés, assez vite même car notre intimité ne dura guère plus de quelques mois. L'intervention de quelques braves gens ne fut pas étrangère à cette brouille.

Après mon retour de Sibérie, bien que nous ne nous soyons pas vus souvent et que nos opinions aient toujours été, dès cette époque, très différentes, il nous arrivait de nous dire des choses que nous n'aurions communiquées à personne d'autre. Il restait entre nous comme un lien depuis notre entrevue de 1845.

Quand il m'offrit en 1863 un volume de vers de lui, il me montra un poème intitulé les *Malheureux* et me dit : « C'est à vous que je pensais en écrivant cela. » (Il avait songé à la vie que je menais en Sibérie.) Enfin, dans les derniers temps de sa

vie, nous nous revoyions un peu plus souvent, surtout à l’époque où je publiais dans ma revue mon roman *Un Adolescent*.

Aux funérailles de Nékrassov assistaient quelques milliers de ses admirateurs. Il y avait là ne grande partie de la jeunesse studieuse. La levée du corps fut faites à 9 heures du matin, et il était presque nuit quand on se sépara à la sortie du cimetière. On a prononcé beaucoup de discours sur sa tombe. On a lu aussi une admirable poésie d’un auteur demeuré inconnu. À mon tour, j’ai fendu la foule jusqu’à la fosse encore couverte de fleurs et, très impressionné, d’une voix faible, j’ai, à la suite des autres, prononcé quelques paroles.

J’ai commencé par dire que Nékrassov était un cœur blessé, que toute sa poésie, tout son amour pour les souffrances venaient de là. Il a toujours été à ceux qui souffraient de la violence, de la tyrannie, de tout ce qui opprime la femme et l’enfant russe au sein même de la famille. J’ai aussi exprimé cette opinion que Nékrassov terminait la série des poètes russes qui nous apportaient « une parole nouvelle ». Il a eu comme contemporain le poète Tutchev, qui s’est peut-être montré plus « artiste », mais qui n’occupera jamais la place due à Nékrassov. Ce dernier doit être mis tout de suite après Pouschkine et Lermontov.

Quand j’eus prononcé ces paroles, il se produisit un petit incident. Une voix, dans la foule, cria que Nékrassov était supérieur aux Pouschkine et aux Lermontov, qui n’étaient que des « byroniens ». D’autres voix répétèrent : « Oui, supérieur ! » Je n’avais même pas songé à comparer entre eux les trois poètes, mais dans un *Message à la Jeunesse russe*, M.

Skabitschevsky raconta que *quelqu’un* (c’est à dire moi) n’avait pas craint de comparer Nékrassov à Pouschkine et à Lermontov. « Vous avez unanimement répondu qu’il leur était supérieur. » J’ose affirmer à M. Skabitschevsky qu’il s’est trompé. Une seule voix à crié : «… supérieur, supérieur à eux ! » et c’est la même voix qui a dit que Pouschkine et Lermontov était des « byroniens ». Quelques voix seulement répétèrent : « Oui, supérieur ! »

J’insiste sur ce point, parce que je vois avec chagrin que toute notre jeunesse tombe dans l’erreur. Les grands noms doivent être sacrés pour les cœurs jeunes. Sans doute le cri ironique de « byroniens ! » ne venait pas d’un désir d’entamer une querelle littéraire devant une tombe encore entr’ouverte, mais d’un besoin de proclamer toute l’admiration ressentie pour Nékrassov, dans le premier moment d’émotion. Mais cela m’a donné l’idée d’expliquer toute ma pensée.

II

POUSCHKINE, LERMONTOV ET NÉKRASOV

D’abord, il me semble qu’on ne doit pas employer le mot « byronien » comme injure.

Le byronisme n’a été qu’un phénomène momentané, mais il a eu son importance et il est venu à son heure. Il apparut à une époque d’angoisse et de désillusion. Après un enthousiasme effréné pour un idéal nouveau, né à la fin du dix-huitième siècle en France. — et la France était alors la première nation européenne, — l’humanité se reprit et les événements qui suivirent ressemblèrent si peu à ce qu’on avait attendu, les hommes comprirent si bien qu’on s’était joué d’eux, qu’il y eut peu de moments aussi tristes dans l’histoire de l’Europe occidentale. Les vieilles idoles gisaient là renversées, quand se manifesta un poète puissant et passionné. Dans ses chants retentit l’angoisse de l’humanité, et il pleura de déception. C’était une muse inconnue encore que celle de la vengeance, de la malédiction et du désespoir. Les cris byroniens trouvèrent partout un écho. Comment ne se fussent-ils pas répercutés dans un cœur aussi grand que celui de Pouschkine ? Nul talent un peu intense ne pouvait alors éviter de passer par le byronisme. En Russie, également, bien des questions douloureuses demeuraient en suspens, et Pouschkine eut la gloire de trouver, au milieu d’hommes qui le comprenaient à peine, une issue à la

triste situation de l’époque : le retour au peuple, l’adoption de la vérité populaire russe. Pouschkine a été le Russe par excellence. Le Russe qui ne comprend pas Pouschkine n’a pas le droit de se considérer comme Russe. N’est-ce pas Pouschkine qui trouva dans son génie prophétique la force de s’exclamer :

« Verrai-je le peuple libéré, et la servitude détruite par la volonté du Tzar ? »

Je voudrais parler maintenant de l’amour de Pouschkine pour le peuple russe. « Ne m’aime pas, aime ce qui est *mien* » vous dira notre peuple quand il veut être sûr de votre amour pour lui.

Aimer ou plutôt plaindre le peuple pour toutes ses souffrances, c’est à la porté de tout seigneur, surtout s’il a été élevé à l’européenne. Mais le peuple veut qu’on aime ce qu’il aime, qu’on respecte ce qu’il respecte, autrement il ne vous considérera jamais comme un vrai ami, quelles que soient vos démarches en sa faveur. Il devinera toujours la fausseté des paroles mielleuses par lesquelles on tâchera de le séduire. Pouschkine, justement, a aimé le peuple comme il veut être aimé. Il ne s’y est jamais efforcé, cela lui est venu naturellement. Il a su, en quelque sorte, se faire une âme « peuple ». Il a su aussi comprendre la *vérité russe*, l’adopter comme sienne. Malgré tous les défauts du peuple, ses habitudes parfois répugnantes, il a su connaître les hautes qualités de son esprit, et cela à une époque où les plus affichés des « amis du peuple », gênés par leur culture européenne, déploraient la bassesse d’âme de nos moujiks qu’ils désespéraient de voir jamais s’élever à la hauteur de la foule

parisienne. Au fond, ces « amateurs » ont toujours méprisé le peuple. Ils le considéraient comme un ramassis de serfs, excusaient ses faiblesses, qu'ils mettaient sur le compte de la servitude, mais ne pouvaient aimer ces esclaves. Pouschkine, le premier, a déclaré qu'un Russe n'était jamais un esclave en dépit de sa servitude séculaire. Il y avait un système esclavagiste, mais il n'y avait pas d'esclaves. Telle est la thèse général de Pouschkine. Rien qu'à l'aspect extérieur, rien qu'à la démarche du moujik il reconnaissait qu'il ne pouvait être un esclave. Voila un trait qui prouve chez Pouschkine un réel amour du peuple. Il a toujours su aussi rendre justice à la propreté moral de ce peuple (nous parlons toujours en général, laissant de côté les exceptions) ; il a prévu de quelle façon digne nos paysans accepteraient leur libération. Nos plus éminents Russes « européens » attendaient tout autre chose des moujiks. Ils aimaient le peuple, mais à l'européenne. Ils insistaient sur ses côtés sauvages et les prenaient très sincèrement pour des animaux. Et ce peuple s'est un beau jour réveillé libre, noble et vaillant et n'a manifesté aucun désir d'outrager ses anciens maîtres. Oui, beaucoup de bons esprits se figurent encore que l'imparfait développement de notre peuple provient de l'ancienne servitude. N'ai-je pas moi-même entendu dire dans ma jeunesse que le Savelitch de Pouschkine, dans la *Fille du Capitaine*, était le prototype du serf russe et justifiait le servage.

Pouschkine n'aimait pas seulement le peuple pour ses souffrance. La pitié peut aller avec le mépris. Pouschkine aima tout ce qu'aimait le peuple et vénéra tout ce qu'il vénérait. Il aima jusqu'à la passion la campage, la nature russe. Ils ont

tord, ceux qui considèrent Pouschkine comme diminué par son attachement au peuple. Il a trouvé des figure magnifique, il a écrit sur lui les choses les plus profondes, et tout cela demeure intelligible au peuple. L'esprit russe, la vraie verve russe sont partout dans l'œuvre de Pouschkine. Si Pouschkine avait vécu longtemps, il nous aurait laissé de tels trésors artistiques issus du peuple que depuis longtemps notre société, si fière de sa culture européenne, aurait renoncé à ce qui vient de l'étranger pour se retremper dans l'âme populaire russe.

C'est cette adoration de la vérité russe que je retrouve jusqu'à un certain point dans Nékrassov, du moins dans ses œuvres les plus fortes. Il m'est cher parce qu'il est « l'homme qui pleure sur le malheur du peuple », mais surtout parce que, même aux époques les plus douloureuses de sa vie, malgré tant d'influence contraires et même certaines de ses opinions propres, il s'est incliné devant la « vérité populaire » . C'est pour cela que je l'ai placé auprès de Pouschkine et de Lermontov.

Avant de passer à Nékrassov, je dirai deux mots de Lermontov, afin d'expliquer pourquoi j'en fait un homme qui, lui aussi, a connu la vérité populaire russe. C'était pourtant un « byronien » que Lermontov, mais, grâce à la puissance de son originalité, ce fut un byronien singulier, méprisant, capricieux, ne croyant ni à sa propre inspiration, ni à son byronisme. Mais, s'il avait cessé d'être préoccupé de son type de Russe tourmenté par l'européanisme, il aurait trouvé sa voie comme Pouschkine ; il serait allé droit, lui aussi, à la vérité nationale. Il y a de cela, chez lui, de précieuses indication. Mais la mort l'a arrêté en route. Dans tous ces vers on le voit chercher le

vrai ; il se trompe souvent, au point de paraître mentir mais il le sent lui même et en souffre. Dès qu’il touche au peuple, il est clair, lumineux. Il aime le soldat russe et vénère le peuple. Il a écrit une chanson immortelle, celle du jeune marchand Kalaschnikov devant le Tzar Ivan le Terrible. Vous souvenez-vous aussi de « l’esclave Chibanov » ; c’était l’esclave du prince Koursbskï, un émigré russe du seizième siècle, qui envoyait à ce même tzar Ivan des lettres presque injurieuses de l’étranger. Après en avoir écrit une, il appelle son esclave Chibanov, lui ordonne de partir pour Moscou et de remettre la lettre au Tzar lui-même. Sur la place du Kremlin, Chibanov arrêt le Tzar qui sortait de l’église entouré de sa garde et lui remet la missive du prince Kourbskï. Le Tzar lève son bâton à pointe ferrée et en donne un coup sur le pied de Chibanov, et s’appuyant sur le bâton, il se met à lire la lettre. Bien qu’il est le pied transpercé, Chibanov ne bronche pas. Cette figure de l’esclave russe semble avoir attiré Lermontov. Son Kalaschnikov parle au Tzar sans reproches, sans invectives, pour le favori qu’il a tué. Sachant que le dernier supplice l’attend, il avoue tout.

Je le répète si Lermontov avait vécu plus longtemps, nous aurions eu un grand poète au fait de l’âme du peuple, un vrai « Jérémie des malheurs du peuple ».

Mais c’est à Nékrassov que l’on a donné ce nom.

Certes, je n’égale pas Nékrassov à Pouschkine ; pour moi, il n’y a pas de comparaison possible, Pouschkine est comme un soleil qui a éclairé toute notre compréhension russe. Nékrassov n’est après lui, qu’une petit planète sortie du grand soleil. Il n’y a plus à parler là de supériorité ou d’infériorité. Nékrassov

pourra fort bien se survivre ; il l’a entièrement mérité, et j’ai dit pourquoi il a profondément aimé le peuple russe, et c’est d’autant plus remarquable qu’il a surtout vécu entouré de gens infatués à l’Europe, de gens qui n’ont jamais approfondi l’âme russe, ni étudié ce qu’elle attend et ce qu’elle exige, de gens qui regardent notre élan vers le peuple comme un mouvement rétrograde. Et Nékrassov a été influencé par eux. Mais il avait das l’âme une force singulière qui ne l’abandonna jamais ; elle venait de son amour passionné pour le peuple qu’il a tant aimé, qu’il a presque inconsciemment deviné cette vérité populaire sur laquelle j’insiste. Même conscient, j’admets qu’il aurait pu se tromper en beaucoup de chose. N’est-ce pas lui qui s’est écrié, en contemplant inquiètement le peuple russe affranchi du servage :

Mais est-il heureux le peuple ?

Son cœur lui avait fait comprendre la douleur du peuple, mais si on lui avait demandé ce qu’il fallait souhaiter à ce peuple, peut-être aurait-il donné une réponse inexacte ou même pernicieuse. On ne peut pas le lui reprocher : le sens politique chez nous est un don extrêmement rare. Mis par son cœur, par sa belle et forte inspiration poétique, il s’est souvent rapproché du fond intime du peuple. À ce point de vue, il a été un poète populaire.

Tous ceux qui sortent du peuple avec une petite instruction, comprendront beaucoup de chose dans les poèmes de Nékrassov. La question est de savoir s’il est compréhensible pour le peuple presque illettré. Je ne le crois pas. Que comprendra un moujik à ces chefs-d’œuvre : *Chevalier pour un*

moment, *Le Silence*, *Les Femmes russes* ? Même son *Grand Vlass*, qui est peut-être compréhensible, n’aura pourtant pas une action populaire parce que c’est une poésie qui ne sort que trop indirectement du peuple. Mais que pourra penser un paysan du puissant poème *Sur le Volga*. C’est bien trop Byronien ! Non Nékrassov, malgré sa compréhension du peuple, ne s’adresse vraiment qu’à la classe intelligente. Et cela a pu se voir dans tous les articles qui ont parlé de lui après sa mort.

III

LE POÈTE ET L’HOMME

Tous les journaux ont insisté sur certain « esprit pratique » de Nékrassov, sur ses défauts, ses vices même, ajoutant que, grâce à quelque duplicité, il ne nous laissait qu’une image un peu trouble de lui-même. Certaines publications ont parlé de son amour pour le peuple et des journaux dont souffre l’intelligence russe. Moi je crois que, dans l’avenir, le peuple connaîtra Nékrassov. Il comprendra alors qu’il y a eu un bon noble russe qui s’est attendri sur ses malheurs et qui, aux jours de tristesse, est allé vers lui. L’amour pour le peuple n’a peut-être, en effet, été, chez Nékrassov, *qu’une issue à ses douleurs personnelles.*

Mais avant de rien dire des douleurs personnelles du poète, je veux expliquer certain côté de l’homme. Chez Nékrassov, l’homme et le poète sont intimement mêlés l’un à l’autre. Ils ont si bien réagi l’un sur l’autre, qu’en parlant du poète il faut s’occuper du citoyen. Ceux qui lui consacrent des articles ont toujours l’air de vouloir l’excuser. De quoi ? Quel besoin peut-il avoir de notre indulgence ? On prononce à chaque instant cette expression d’ « esprit pratique » ; on veut dire par là, sans doute, qu’il possédait l’art de bien faire ses affaires ; et, en effet, les justifications pleuvent aussitôt. Il a beaucoup souffert dès l’enfance ; adolescent, il a connu encore à Pétersbourg des

jours difficiles, abandonné, sans gîte ; il a eu des quantités de chagrins et d’ennuis, et il n’y a pas à s’étonner que l’ « esprit pratique » lui soit venu d’assez bonne heure. D’autres vont plus loin et insinuent que sans cet « esprit pratique » Nékrassov ne fût jamais parvenu à faire paraître sa revue. On semble vouloir laisser à entendre qu’il n’a atteint de bons buts que par des moyens fâcheux — et cela à propos d’un homme comme Nékrassov, qui a su émouvoir tous les cœurs, exciter l’enthousiasme ou l’attendrissement avec ses beaux vers. Tout cela est dit pour l’innocenter, bien entendu ; mais je crois que Nékrassov n’a pas besoin d’être défendu si énergiquement. Ce genre d’excuses a toujours quelque chose d’humiliant pour celui que l’on justifie avec tant d’empressement. On a l’air de dire que ce même poète qui, la nuit, aurait écrit les plus admirables vers émus que l’on puisse imaginer, se hâtera, le matin venu, d’essuyer ses armes pour nous rejouer quelque joli tour avec son « esprit pratique ». Ces beaux vers auront été composés très froidement, et quand on viendra nous demander qui nous venons de conduire au cimetière, nous devrons répondre : « Le représentant le plus éclatant de la doctrine de l’Art pour l’Art. » Eh bien ! non, cela n’est ps vrai ? Nous venons de perdre non pas un froid adepte de l’« Art pour l’Art », mais un vrai poète dont les souffrances populaires déchiraient très réellement le cœur, un martyr de soi-même.

Il vut mieux expliquer franchement les choses, afin de dégager nettement la personnalité du défunt, telle qu’elle fut.

Il importe qu’il e demeure plus aucun malentendu à son sujet et qu’on ne puisse plus souiller une noble mémoire.

Personnellement, j’ai assez peu connu la « vie pratique » de

Nékrassov ; je n'aborderai donc pas le côté anecdotique de son existence. Je le pourrais, d'ailleurs, que je ne le ferais pas, ayant les plus fortes raisons pour savoir ce que l'on à raconté sur lui mérite tout au plus d'être qualifié de « potins ». Je ferai même plus : ma conviction est que la moitié ou les trois quarts des histoires qui courent sur lui sont de purs mensonges. Un homme aussi en vue que Nékrassov ne pouvait pas manquer d'ennemis. Que peut-il y avoir de vrai dans tout cela ? Sans doute il y a eu quelques moments regrettables dans sa vie — ou alors que signifieraient ces gémissements, ces cris, ces larmes, ces aveux, ces : « je suis tombé ! » cette confession passionnée faite à l'ombre de sa mère ? Il d'est flagellé lui-même jusqu'à la torture.

Voici des vers qui jettent un jour singulier sur l'une de ses préoccupations :

Le vent soufflait, il pleuvait
Quand du gouvernement de Poltawa
J'arrivai dans la Capitale ;
J'avais à la main un long bâton,
Auquel était accroché un sac vide,
J'avais sur le dos une pauvre fourrure de mouton,
Dans ma poche quinze grosch.
Sans argent, sans nom.
J'étais petit de taille et ridicule à voir ;
Mais quarante ans se sont passés,
Et j'ai un million dans ma poche.

Le million ! Est-ce là la démoniaque obsession de

Nékrassov ? Eh quoi ! aimait-il tant l’or, le luxe, le plaisir et est-ce pour cela qu’il est tombé dans « l’esprit pratique » ?

Non ce ne fut pas ce démon qui l’obséda. Disons tout d’abord que c’était le démon de la fierté, et non pas celui de l’avarice.

Il éprouvait seulement le besoin de posséder quelque aisance afin de pouvoir vivre à l’écart, mettre un mur entre lui et les autres hommes et ne regarder que de loin leurs luttes perverses.

Je crois que ce besoin exista déjà dans l’enfant de quinze ans, qui se trouva sur le pavé à Petersbourg après s’être presque enfui de chez son père. Si jeune encore, son âme était blessée ; il ne voulait pas rechercher de protecteurs. Ce n’était peut-être pas encore cette méfiance des hommes qui se glissa pourtant de bonne heure en lui, ce n’était qu’un instinct. "Admettons, se disait-il sans doute, admettons qu’ils ne soient pas aussi méchants et perfides qu’o le raconte ; mais je crois que, sans méchanceté aucune, ils vous perdraient s’il y allait de leur intérêt." C’est alors que commencèrent les rêves bizarres de Nékrassov. Qui sait si ce vers :

Et j’ai un milliion dans ma poche,

il ne le composa pas dans l rue, en arrivant à Pétersbourg.

Il ne voulait ne dépendre de personne. J’avoue que ce souci n’était peut-être pas digne de l’âme de Nékrassov, cette âme qui se trouva si facilement un écho en elle pour tout ce qui était beau et saint. Il semble que des hommes comme lui devraient pouvoir se mettre en route pieds nus et mains vides, riches seulement de ce qu’ils portent dans leur cœurs. Leur idéal ne aurait être l’or ! L’or c’est la brutalité, la violence, le

despotisme ! L’or ne devrait être un idéal que pour la foule des faibles, des timides, que Nékrassov lui-même a tant méprisée. Qu’ont-il à faire de l’or, ceux qui chantent comme lui :

Mène-moi au camp de ceux qui périssent
Pour cette grande œuvre d’amour !

Mais le démon de la fierté resta en lui, et il paya sa faiblesse envers l’intrus de souffrances qui durèrent toute sa vie.

Je ne parlerai pas des bonnes œuvres de Nékrassov. Il n’en disait jamais un mot ; mais elle furent néanmoins. Bien des gens comment à témoigner de l’humanité, de la bonté apitoyée de cette « âme pratique » .

M. Souvorine en a déjà cité quelques traits. On me dira que je veux trop facilement réhabiliter Nékrassov. Non, je ne le réhabilite pas : je cherche à expliquer et crois pouvoir le faire de façon concluante.

IV

UN TÉMOIN EN FAVEUR DE NÉKRASOV

Hamlet s'étonnait de voir les larmes de l'acteur qui, en déclamait son rôle, pleurait une « certaine » Hécube. Que lui importe cette Hécube ? demandait le prince. La question suivante peut se poser : Notre Nékrassov était-il, lui aussi, un acteur ? Était-il capable de pleurer ce dont il se priva lui-même, d'exprimer sa douleur en des vers d'une beauté immortelle et de se consoler le lendemain rie qu'en se délectant de la beauté de ses vers ? Envisageait-il ses admirables vers comme un moyen d'acquérir de l'argent et de la gloire ? L'angoisse du poète, au contraire, ne demeurait-elle pas aussi complète après s'être exprimée, peut-être même aggravée par ce qu'il y avait de vivant et de poignant dans sa poésie ? Il retombait à ses égarement, soit, mais acceptait-il d'un cœur paisible sa déchéance ? Ses gémissements et ses cris poétiques ne sortaient-ils pas plutôt de son repentir ? Ne voyait-il pas clairement ce qui lui coûtait le démon qui était en lui et de quel prix il payait ce qu'il recevait de cet ennemi ? Pouvait-il momentanément se réconcilier avec ce démon quand il voulait justifier son « esprit pratique » en en causant avec ses amis, ou même cette réconciliation n'était-elle pas complète et durable ? Ou plutôt ne souffrait-il pas plus encore après ces conversations et ne ressentait-il pas u redoublement de

remords ? Comment résoudre ces questions ? Je crois qu'il ne nous resterait qu'à le blâmer de ne pas s'être donné la mort, puisqu'il n'était pas de force à vaincre ses passions. Mais de quel droit nous érigerions-nous en juges ? Cela serait assez ridicule !

Toutefois le poète qui a écrit :

> Tu peux ne pas être poète,
> Mais tu dois être citoyen,

a comme reconnu aux hommes le droit de le juger, en tant que citoyen. Et cependant nous aurions honte de le juger. Comment vivons-nous nous même ? Seulement, voilà : nous ne parlons pas de nous tout haut au public ; nous cachons notre ignominie et nous en accommodons en notre for intérieur. Telles actions font pleurer Nékrassov, qui nous ne troubleraient même pas une minute. Nous ne connaissons ses chutes que par ses propres vers. S'il n'avait pas parler lui-même, tout ce que l'on raconte sur son « esprit pratique » n'eût jamais été su. Il faut bien dire que pour un homme si « pratique », il n'était guère malin d'aller publier ses repentirs. Ne serait-ce pas une preuve de son manque absolu d'« esprit pratique » ? En tout cas, il y a un témoin qui peut déposer en faveur de Nékrassov, et ce témoin est le peuple qui témoigne pour lui. Pourquoi donc un « homme pratique » irait-il s'emballer pour le peuple ? Les autres essayent de faire un métier lucratif ; lui se serait contenté de pleurer sur le peuple ! Ce n'était qu'un caprice. Mais qu'est-ce qu'un caprice qui dure toute la vie d'un homme ? Il se faisait des rentes avec ses attendrissements sur le peuple ? Je crois qu'il est impossible de simuler l'amour ardent que traduisent

les vers de Nékrassov. Dans tous les moments pénibles de sa vie il se tourna ver le peuple ; *il l'aimait de toute son angoisse et de toute sa douleur.* Comprenez cela, et tout Nékrassov vous devient clair, aussi bien l'homme que le poète. En mettant son talent au service des pauvres gens, il lui semblait expier un peu. L'essentiel est que ses sympathies ne sont pas aller à ce qu'aimaient et vénéraient les hommes de son entourage. Elles allaient aux affligés, aux souffrants, aux humiliées. Quand il était pris de dégoût pour la vie qu'il menait, il partait pour son village natal, se prosternait sur les dalles de sa pauvres église et trouvait la guérison de tous ses maux. Il n'aurait pas choisi ce genre de consolation *s'il n'y avait pas cru*. S'il n'a rien trouvé dans sa vie de plus digne d'amour que le peuple, c'est qu'il avait compris que *la vérité est dans le peuple*, que c'est en lui qu'elle se conserve. Si ce n'était pas tout à fait consciemment qu'il s'agissait alors, si ses opinions habituelles ne reflétaient pas ses sentiments, du moins ces sentiments demeuraient dans son cœur. Dans le moujik vicieux, dont l'image humiliée et humiliante le tourmentait alors, il voyait quelque chose de vrai et de saint qu'il ne pouvait ne pas admirer, ne pas comprendre de tout son cœur. C'est pour cela que je l'ai mis au rang de ceux qui ont *reconu la vérité populaire*. C'était là qu'il trouvait la consolation que ne lui apportaient ni les raisonnements subtiles, ni les paradoxes, ni les justifications « pratiques ». S'il n'avait pas eu cela, il aurait souffert sans interruption toute sa vie. Quels juges pouvons-nous être si nous pensons cela ? quels accusateurs ?

Nékrassov est un type russe historique, un de ces grands exemples de dualisme d'âme qui se rencontrèrent surtout à

notre triste époque. Mais cet homme est resté dans nos cœurs. Ses élans de poète ont été souvent si sincères et si spontanés ! Sa sympathie pour le peuple est si subitement franche qu'elle lui assure une place très haute parmi les poètes. Quant à l'homme, son amour des humbles l'acquitte, s'il a besoin d'être acquitté.

JOURNAL D'UN ÉCRIVAIN

1880

AOÛT

———

I

UN MOT D'EXPLICATION AU SUJET DU DISCOURS SUR POUSCHKINE PUBLIÉ PLUS LOIN

Mon discours sur Pouschkine, prononcé cette année, le 8 juin, devant la société des Amis de la Littérature russe, a produit une grande impression. Ivan Serguieïvitch Aksakov, qui a dit de lui-même, qu'on le regardait comme le représentant des Slavophile, a déclaré que ce discours était « un événement ». Ce n'est pas pour me louer moi-même que je rappelle cela, mais bien pour affirmer que si mon discours est un événement, il ne peut l'être qu'à un seul et unique point de vue, que j'indiquerai plus loin.

Mais voici ce que j'ai voulu faire ressortir dans ce discours sur Pousvhkine.

1° Que Pouschkine, le premier, esprit profondément perspicace et génial, à su expliquer ce phénomène bien russe de notre société intelligente « déraciné » de la glèbe natale, et se séparant nettement du peuple. Il a campé devant nous, avec un relief intense, notre type d'homme agité, sceptique, sans foi dans le sol de sa patrie, négateur de la Russie et de soi-même, et souffrant de son isolement.

Aleko et Oniéguine ont engendré une foule de types pareils dans notre littérature. Après eux, sont venus les Petchorine, les Tchitchikoff, les Roudine, les Lavrtzky, les Bolkonsky (dans *la Guerre et la Paix* du comte Tolstoï) et plusieurs autres qui ont témoigné de la puissance d'observation de Pouschkine. Gloire donc à son immense esprit, à son génie qui a indiqué la plaie encore saignante de notre société, telle que l'a faite la grande réforme de Pierre le Grand. Nous lui devons le diagnostic de notre maladie et c'est lui, le premier aussi, qui nous a donné quelque espoir. Il nous a fait voir que la société russe pouvait guérir, se renouveler si elle se retrempait dans la vérité nationale, parce que :

2° Il nous a, le premier encore, tracé des types de beauté morale russe, qu'il a été chercher sur notre glèbe même, *Tatiana*, par exemple, la femme essentiellement russe, qui a su se garder du mensonge. Il a évoqué pour nous des types historiques, comme le moine et tant d'autres, dans *Boris Godounov*, comme ceux que l'on trouve dans la *Fille du Capitaine*, dans ses vers, dans ses contes, dans ses mémoires et même dans son *Histoire de la révolte de Pougatschev*. Ce qu'il faut surtout faire remarquer, c'est que tous ces types de la beauté morale russe sont choisis dans le milieu populaire. Car, disons-le franchement, ce n'est pas dans notre classe « instruite à l'européenne », que l'on peut trouver de ces belles figures : c'est dans le *peuple* russe et *uniquement en lui*. Si bien que je répète, qu'après avoir désigné la maladie, il a donné le remède, l'espoir : « Ayez foi dans l'esprit populaire, et de lui vous viendra le salut. » Il est impossible de ne pas arriver à cette conclusion après avoir approfondi Pouschkine ;

3° Pouschkine est le premier et le seul chez lequel on puisse constater le génie artistique à un pareil degré, uni à la faculté de pénétrer le génie des autres nations. Ailleurs, il y a eu d'immenses génies, des Shakespeare, des Cervantes, des Schiller, mais nous ne voyons pas chez eux cette compréhension de l'âme humaine universelle que nous rencontrons chez Pouschkine. Je n'avance pas cela pour amoindrir les grands créateurs occidentaux qui ont, comme Shakespeare dans *Othello*, évoqué des types humains éternels, mais je veux dire que seul Pouschkine a pu, à son gré, sans cesser d'être original, pénétrer profondément l'âme des hommes de toutes races, parce que :

4° Cette faculté est absolument russe, nationale, et que Pouschkine n'a fait que la partager avec tout le peuple russe. Il ne faut pas s'indigner si je répète que c'est grâce à cette aptitude que « notre terre misérable » sera celle d'où s'élèvera une « parole nouvelle universelle ». Il est absurde d'exiger que nous ayons achevé notre évolution scientifique, économique et sociale, avant de prononcer cette parole nouvelle, qui doit améliorer le sort de nations prétendues aussi parfaites que les nations européennes. J'ai eu soin, dans mon discours, de dire que je ne songeais pas à placer la Russie au même niveau que les pays d'Occident, au point de vue glorieux de l'économie politique. Je répète seulement que le génie du peuple russe est peut-être le seul capable de créer la fraternité universelle, d'atténuer les dissemblances, de concilier les contradictions apparentes. Ce n'est pas un trait économique de notre race. C'est un trait *moral*. Les trésors moraux ne dépendent pas du développement économique. Les 80 millions de notre

population représentent une telle unité spirituelle, inconnue partout ailleurs en Europe, qu'il ne faut pas dire de notre terre qu'elle est si misérable ! Dans cette Europe si riche de tant de façons, la base civile de toutes les nations est sapée ; tout cela peut s'écrouler demain, et pour l'éternité. Il surgira alors quelque chose d'inouï, quelque chose qui ne ressemblera à rien de ce qui a été. Toutes les richesses amassées par l'Europe ne la sauveront pas de la chute, car en un seul moment « toute la richesse disparaîtra ». Et c'est cette organisation civique, pourrie et sapée, que l'on montre à notre peuple comme un idéal vers lequel il doit tendre ! Je prétends, moi, que l'on peut porter en soi un trésor moral sans posséder la moindre méthode économique. S'il nous faut, avant d'unifier l'Europe et le monde, devenir une nation riche, faudra t-il, pour cela, emprunter tous les systèmes économiques européens, toute une organisation destinée à périr demain ? Ne nous permettra-t-on pas de nous développer de nous-mêmes, selon notre tempérament ? Il faut imiter servilement l'Europe ? « Mais notre peuple ne nous le permettra pas », disait récemment quelqu'un à un fervent « occidental ». — « Eh bien ! exterminez le peuple ! » répondit paisiblement l'« occidental ». Et celui-ci n'était pas le premier venu, mais bien un des « représentants de l'intelligence russe ». Ce dialogue est vrai, pris sur nature.

Par ces quatre points, j'ai établi l'importance qu'avait pour nous Pouschkine, et je répète que mon discours a produit une impression. Ce ne sont pas ses mérites qui en ont été cause (j'y appuie), mais bien sa sincérité. Mais ce qui en a fait un « événement », selon l'expression d'Aksakov, c'est que c'est à

son occasion que les slavophiles ont reconnu la légitimité de tendances russes « occidentales » vers l'Europe, et les ont expliquées par cette faculté russe de sympathiser intellectuellement avec toutes les âmes humaines. Ils ont conclu que les « occidentaux » avaient, aussi bien que les autres, servi la terre russe, et que toutes les querelles entre le parti « slavophile » et le parti « occidental » n'étaient que le résultat de malentendus. Quant à moi, je déclare, comme je l'ai déjà dit dans mon discours, que le mérite de cette réconciliation ne revient aucunement à moi, mais bien à tout le monde « slavophile », à l'esprit et à la direction de notre « parti ». J'ai eu la chance de parler à propos, et voilà tout. Ma conclusion est que slavophiles et occidentaux n'auront plus de sujet de division entre eux, puisque tout est expliqué.

Quand je suis descendu de l'estrade, les occidentaux aussi bien que les slavophiles sont venus me serrer les mains, en affirmant que mon discours était génial. Ils n'ont que trop insisté sur ce mot *génial*. Et malgré tout j'ai peur. N'ont-ils dit cela que dans leur enthousiasme ? Persisteront-ils à le trouver génial ? Je sais bien, moi, qu'il n'est pas du tout génial, et ce n'est pas le moins du monde parce qu'ils se sont trompés et peuvent se reprendre, que je leur en voudrai, mais je crains qu'après réflexion leur opinion sur le fond de la question se modifie. Ils pourraient (non pas ceux qui sont venus me serrer la main, mais les autres « occidentaux »), ils pourraient en venir à se dire peut-être, j'insiste sur le peut-être : « Ah ! vous avez consenti, après de longues querelles, à admettre que nos tendances européennes étaient légitimes ; vous avez reconnu qu'il y a aussi, de notre bord, une part de vérité ! Nous vous en

remercions et nous hâtons de dire que c'est beau de votre part. Mais voici qu'apparaît un obstacle nouveau. Votre conclusion nous trouble ; votre thèse qui veut que nous soyons en tout mystérieusement guidés par l'âme populaire nous semble douteuse. Et voici que l'entente complète entre nous redevient impossible. Sachez que c'était l'Europe qui nous dirigeait, et cela, depuis la réforme de Pierre le Grand ; l'âme de notre peuple, nous n'avons aucun point de contact avec elle ; ce peuple nous l'avons laissé loin derrière nous. Lors de nos débuts, nous volions de nos propres ailes, et ne songions nullement à suivre quelque vague instinct de votre peuple vers la compréhension universelle et l'union de l'humanité. Le peuple russe n'est qu'une masse inerte, de laquelle il n'y a rien a apprendre, une masse qui nous entrave, au contraire. Nous avons découvert l'Europe, et c'est d'elle qu'il nous faut nous inspirer ; nous devons adopter son organisation économique et civique. Votre peuple n'a pas une idée. Toute son histoire n'est qu'une suite d'absurdités, d'où vous avez tiré des conclusions fantaisistes. Un peuple comme le nôtre ne devrait pas avoir d'histoire du tout et aurait le devoir d'oublier le peu qu'il en sait. Je n'admets comme histoire que celle de notre société intelligente, à laquelle le peuple ne peut servir qu'en travaillant pour elle.

« Ne vous fâchez pas. Nous ne voulons asservir personne. En parlant de travail ou d'obéissance, nous n'avons pas de pareilles intentions. Ne concluez pas ainsi. Nous sommes européens, nous sommes humains, vous ne le savez que trop. Au contraire, nous voulons instruire le peuple peu à peu, le hausser jusqu'à nous. Dès qu'il saura lire et écrire, nous le

ferons rompre avec son passé, nous l’orienterons vers l’Europe ; nous le forcerons à avoir honte de son « lapot » et de son « kwass », de ses vieilles chansons ; il boira des liqueurs européennes et chantera l’opérette. Nous le prendrons d’abord par ses côtés faibles, comme on nous a pris nous-mêmes, et dès lors, le peuple sera à nous. S’il se montre rétif à l’instruction, eh bien ! nous le « détruirons ». La vérité est en Europe avec l’intelligence et, quoique votre peuple compte 80 millions d’âmes (et on assure que vous vous en vantez), ces 80 millions d’individus doivent servir la vérité européenne, parce qu’il n’y en a pas d’autre. Ces millions de moujiks ne nous intimideront pas. Telle est notre conclusion et nous nous y tenons. Voilà pourquoi nous acceptons la partie de votre discours où vous nous faites des compliments ; mais ce qui est relatif à vos « éléments populaires », et à votre orthodoxie, pardonnez-nous, mais nous n’en voulons pas entendre parler. Nous sommes athées et européens. »

Voilà la fâcheuse conclusion que je redoute. Je répète que je ne l’attribue pas à ceux des occidentaux qui m’ont serré les mains, ni même à l’ensemble de l’élite du parti, mais à la masse des européanisés. Quant à la foi, une portion de notre trop spirituel public russe affirme que notre seul but, à nous autres slavophiles, est de convertir l’Europe à l’orthodoxie ! Mais laissons de côté ces sottises et mettons notre espoir dans l’élite de nos occidentaux. S’ils veulent seulement accepter la moitié de notre conclusion et croire à l’espoir que nous avons en eux, gloire à eux ! Nous fraterniserons avec eux de tout notre enthousiasme et de tout notre cœur. S’ils consentent à reconnaître tout simplement que l’âme russe a sa personnalité

et a droit à sa part d’indépendance, nous n’avons plus de raisons de nous quereller, du moins au sujet de ce qui est fondamental. Mon discours aura servi alors à hâter la venue des temps nouveaux. Ce n’est pas lui-même qui est un événement : il n’est pas digne d’une telle qualification ; c’est la fête en l’honneur de Pouschkine, qui est un événement, puisqu’elle consacre l’union de tous les Russes instruits et sincères, et nous montre un magnifique but dans l’avenir.

II

DISCOURS SUR POUSCHKINE

Prononcé le 8 juin 1880 devant la Société des Amis de la Littérature russe.

Pouschkine est un phénomène extraordinaire, et peut-être le phénomène unique de l’âme russe, a dit Gogol. J’ajouterai, pour ma part, que c’est un génie prophétique.

Pouschkie apparaît juste à l’heur où nous semblons prendre conscience de nous-même, un siècle environ après le grande réforme de Pierre, et sa venue contribue fortement à éclairer otre chemin.

L’activité intellectuelle de notre grand poète à trois périodes. je ne parle pas, en ce moment, en critique littéraire ; je ne songe qu’à ce qu’il y a pour nous de prophétique dans son œuvre. J’admets que ces trois périodes n’aient pas entre elles des limits très tranchées. Ainsi, selon moi, le commencement d'*Oniéguine* appartient à la première et à la fin de la deuxième période, alors que Pouschkine a déjà trouvé son idéal dans la glèbe natale.

Il est d’usage de dire que Pousvhkine, à ses débuts, a imité les poètes européens, Parny, André Chénier et surtout Byron. Sas doute les poètes de l’Europe ont eu une grande influence sur le développement de son génie, et cette influence, ils l’ont gardé jusqu’à la fin de la vie de Pouschkine. Néanmoins, les premières poésie même de Pouschkine ne sont pas seulement

une imitation : l’indépendance de son génie y perce déjà. Jamais, dans des œuvres simplement imité, on ne verra une telle intensité de douleur et une si profonde conscience de soi-même. Prenez, par exemple, les *Tsigannes*, poême que je place dans la première période de son activité créatrice. Je ne parle pas seulement de sa fougue, qui ne saurait être aussi puissante, s’il ne faisait qu’imiter. Mais dans ce type d’Aleko, héros du poème, se révèle déjà une pensée forte et profonde, éminemment russe, qui se manifestera plus tard en toute sa plénitude dans *Oniéguine*, où l’on croirait voir reparaître Aleko, non plus sous un aspect fantastique, mais sous une forme réelle, tangible et compréhensible. Dans ce type d’Aleko, Pouschkine a déjà trouvé et marqué du sceau de son génie le personnage de l’infortuné vagabond, errant sur sa terre natale, de ce martyr russe historique, né forcément de notre société violemment séparée du peuple. Ce n’est pas dans Byron qu’il l’a rencontré. Ce vagabond russe sans gîte poursuit aujourd’hui encore sa carrière et ne disparaîtra pas de longtemps. S’il ne va plus rejoindre les Tsiganes, pour trouver chez eux son idéal de sauvage vie errante et l’apaisement au sein de la nature, il se jette dans le socialisme, qui n’existait pas encore à l’époque d’Aleko. Il cherche toujours, non seulement la satisfaction de ses instincts personnels, mais encore le bonheur universel. Le vagabond russe a besoin du bonheur universel pour s’apaiser.

Oh ! la grande majorité des Russes n’en demande pas tant. La plupart d’entre eux se contentent de servir placidement le pays comme fonctionnaires, employés du fisc ou des chemins de fer, commis de banques, etc., et ne s’inquiètent que de

gagner leur vie d’une façon ou d’une autre. C’est tout au plus si quelques-uns poussent le libéralisme jusqu’à un vague « socialisme européen », tempéré par la bonhomie russe ; mais ce n’est qu’une question de temps. Qu’importe que celui-ci ne commence qu’à peine à s’agiter, alors que celui-là heurte déjà du front la porte fermée ! Il suffit que quelques-uns soient agités pour que tous les autres soient inquiets. Aleko ne sait pas encore exprimer nettement son angoisse. Tout cela est encore à l’état vague, chez lui, il n’a que la nostalgie de la nature, des rancœurs contre la société mondaine, des tendances, en quelque sorte, cosmopolites, des larmes sur la vérité qu’on a perdue, qu’on ne peut retrouver. Il y a en lui un peu de Jean-Jacques Rousseau. En quoi consiste cette vérité ? C’est ce qu’il ne nous dira pas, mais il souffre sincèrement… La vérité est-elle ailleurs ? dans les terres européennes qui ont une ferme organisation historique, une vie sociale nettement définie ? Il ne comprendra pas que la vérité est en lui-même, et comment le comprendrait-il ? Il est comme un étranger dans son propre pays, il a désappris le travail, il n’a pas de culture. Il n’est qu’une poussière flottante dans l’air. Il le sent et il en souffre. Appartenant sans doute à la noblesse héréditaire, probablement propriétaire de serfs, il s’est offert la fantaisie de vivre avec des gens qui ne reconnaissent pas de loi ; il a promené un ours qu’il montre… Comme de raison la femme, la « femme sauvage», selon l’expression d’un poète, pouvait lui rendre l’espoir de la guérison, et c’est aveuglément qu’il s’éprend de Zemfira. « Voilà, dit-il, où est ma guérison et peut-être mon bonheur, ici, au sein de la nature, parmi des hommes qui n’ont ni civilisation ni lois ! » Mais lors de ses débuts dans la vie sauvage, il supporte mal l’épreuve et tache ses mains de sang.

Les Tsiganes le chassent, sans vengeance et sans dépit, loyalement et magnifiquement :

> Laisse-nous, homme orgueilleux.
> Nous sommes sauvages. Nous n’avons pas de lois ;
> Nous ne tourmentons pas et ne punissons pas.

Tout cela naturellement se passe en pleine fantaisie ; mais, pour la première fois, le type de « l’orgueilleux homme civilisé », en tant qu’opposé à l’homme sauvage, est saisi d’une façon juste. Et c’est chez nous qu’il est mis debout pour la première fois par Pouschkine. C’est un fait à retenir.

Dès que l’orgueilleux homme civilisé croira à une offense, il frappera et punira méchamment l’offenseur : se rappelant qu’il appartient à l’une des « quatorze classes de la noblesse », il poussera les hauts cris et regrettera la loi qui réprimait ceux qui pouvaient le gêner. Et l’on dira que ce magnifique poème n’est qu’une œuvre d’imitation ! On pressent déjà là la « solution russe » de la « question maudite » :

« Humilie-toi, homme orgueilleux ; il faut d’abord vaincre ta fierté. Humilie-toi, homme oisif, travaille ta glèbe natale. » Telle est la solution selon le peuple. « La vérité n’est pas en dehors de toi, elle est en toi-même ; soumets-toi à toi-même ; reconquiers-toi toi-même et tu connaîtras la vérité. Elle est dans ton propre effort contre les faussetés apprises. Une fois vaincu et subjugué par toi-même, tu deviendras libre comme tu n’avais jamais imaginé qu’on pût l’être ; tu entreprendras la grande œuvre de l’affranchissement de tes semblables ; tu seras

heureux parce que ta vie sera bien remplie, et tu comprendras enfin ton peuple et sa vérité sainte. L'harmonie mondiale n'est ni chez les Tsiganes, ni nulle part pour toi, si tu n'es pas digne d'elle, si tu es méchant et orgueilleux, si tu veux la vie sans la payer d'un effort.

La question est déjà bien posée dans le poème de Pouschkine. Elle sera encore plus clairement indiquée dans *Eugène Oniéguine*, un poème qui n'a plus rien de fantaisiste, mais qui est d'un réalisme évident ; un poème dans lequel la vraie vie russe est évoquée avec une telle maîtrise que rien d'aussi vivant n'a été écrit avant Pouschkine ni peut-être depuis lui.

Oniéguine arrive de Pétersbourg, et c'est bien de Pétersbourg qu'il doit arriver pour que le poème ait toute sa signification. C'est toujours un peu Aleko, surtout lorsqu'il s'écrie, dans l'angoisse :

> Pourquoi, comme l'assesseur de Toula,
> Ne suis-je vaincu par la paralysie ?

Mais au début du poème il conserve un peu de fatuité, il demeure mondain et a vécu trop peu de temps pour être désillusionné de la vie. Mais déjà commence à le fréquenter

> Le noble démon de l'ennui caché.

Au cœur même de sa patrie il se sent exilé. Il ne sait quoi faire ; il se sent « comme son propre invité ».

Ensuite, quand, pris d’angoisse, il erre à travers sa patrie, puis à l’étranger, il se croit, en homme sincère qu’il est, plus étranger à lui-même chez les étrangers. Quant à sa terre natale, il l’aime, mais il n’a pas confiance en elle. Il a entendu parler de l’idéal russe, mais il n’y croit pas. Il ne croit qu’à l’entière impossibilité de tenter quoi que ce soit sur le sol de son pays ; et ceux qui, peu nombreux alors comme aujourd’hui, gardent leur espoir en la terre russe, il les raille tristement. Il a tué Lensky simplement par spleen, qui sait, peut-être par nostalgie de l’idéal mondial.

Tatiana est autre. C’est la femme qui tient par tous ses sentiments à la glèbe natale. Elle est d’âme plus profonde qu’Oniéguine ; elle pressent, par une sorte de noble instinct, où est la vérité, et exprime sa pensée à ce sujet à la fin du poème. Elle, c’est un type positif, non négatif, c’est l’apothéose de la femme russe, et le poète a voulu que ce fût elle qui révélât toute la pensée du poème dans la fameuse scène qui suit la rencontre de Tatiana avec Oniéguine. On peut presque dire qu’on ne retrouve plus un seul type aussi beau de la femme russe dans toute notre littérature, si ce n’est peut-être la Lise du *Nid de Gentilshommes* de Tourguénev…

… Elle passe, méconnue, dans la vie d’Oniéguine, et c’est ce qu’il y a de tragique dans leur roman. Ah ! si à leur première rencontre Childe Harold ou lord Byron lui-même était venu d’Angleterre pour faire comprendre à Oniéguine le charme de Tatiana, nul doute qu’Oniéguine n’eût été en extase devant elle. Car il y a parfois chez ces errants douloureux quelque servilité d’âme. Mais cela n’arrive pas, et le chercheur d’harmonie mondiale, après avoir débité à Tatiana une sorte de sermon,

s’en va honnêtement avec son angoisse mondiale. Il continue à errer et, plein de force et de santé, s’écrie en blasphémant :

> Je suis jeune ; en moi la vie est forte,
> Et qu’ai-je à attendre ? L’ennui, l’ennui !

Tatiana a compris cela. En des strophes immortelles, le poète l’a représentée visitant la maison de cet homme étrange, encore énigmatique pour elle. Je ne parle pas de la beauté incomparable de ces strophes au point de vue littéraire. La voici dans le cabinet de travail d’Oniéguine ; elle cherche à deviner l’énigme ; puis elle s’arrête avec un sourire étrange ; elle pressent la vérité et dit à voix basse :

> N’est-ce qu’un imitateur parodiste ?

Oui, elle devait penser cela et elle a deviné. Plus tard, à Pétersbourg, lors d’une nouvelle rencontre, elle le reconnaît parfaitement. À propos, qui donc a affirmé que la vie de la cour agissait sur elle comme un poison et que c’étaient ses nouvelles idées mondaines qui, jusqu’à un certain point, la décidaient à repousser Oniéguine… Non, c’est faux. Tatiana est toujours Tatiana, Tania, la villageoise. Elle n’est aucunement pervertie. Elle souffre, au contraire, de cette vie pétersbourgeoise trop brillante ; elle hait son rôle de femme mondaine, et qui la juge autrement l’apprécie mal, ne comprend pas l’idée de Pouschkine. Elle dit fermement à Oniéguine :

Je me suis donnée à un autre
Et je lui serai éternellement fidèle.

Elle a exprimé là le vrai sentiment de la femme russe. Je ne parlerai pas de ses opinions religieuses, de ses idées sur le mariage. Je ne toucherai pas à cela. Si elle refuse de suivre Oniéguine, bien qu'elle lui ait dit : « Je vous aime », ce n'est pas, comme une Européenne, une Française quelconque, parce qu'elle manque de courage pour sacrifier son luxe et ses richesses… Non, la femme russe est courageuse, elle suivra qui elle croit devoir suivre. Mais « elle s'est donnée à un autre et lui sera éternellement fidèle »…

… Et quel peut être le bonheur qui est fondé sur le malheur d'un autre ? Imaginez-vous que vous ayez trouvé le secret de rendre tous les êtres humains heureux, mais que pour cela il faille martyriser *un seul* individu, en admettant même que ce ne soit qu'un être un peu ridicule, sans rien de shakespearien, un vieillard, un mari, consentiriez-vous à faire à ce prix le bonheur de l'humanité ? Croyez-vous, d'ailleurs, que ceux que vous voudriez rendre heureux en faisant souffrir un seul être consentiraient à accepter un pareil bonheur ? Dites, Tatiana peut-elle prendre une autre décision que celle qu'elle prend, elle dont l'âme est si haute, elle dont le cœur a été si durement éprouvé ? Une vraie âme russe conclura comme elle : « Je préfère être seule privée de bonheur à faire le malheur d'un seul être humain ; je veux que personne ne connaisse mon sacrifice, mais je refuse toute joie qui contriste une autre créature. » Mais Oniéguine sera malheureux ? La question ici

est autre. Je crois que, même veuve, Tatiana n'aurait pas épousé Oniéguine. Elle sait qu'Oniéguine en revoyant, dans un milieu brillant, la femme qu'il a jadis refusée, a pu être impressionné par le luxe qui la pare et l'entoure. Le monde adore cette fillette qu'il a failli mépriser ; le monde, cette autorité souveraine pour Oniéguine !

« Voici mon idéal, s'écrie-t-il, mon salut, la fin de mes angoisses ! Et j'ai perdu tout cela ! Et le bonheur a été si proche, si possible ! » Et comme jadis Aleko vers Zemphyra, il s'élance vers Tatiana, cherchant dans la satisfaction de cette nouvelle fantaisie la solution de tous ses doutes. Mais Tatiana ne l'a-t-elle pas depuis longtemps deviné ? Elle sait qu'au fond il n'aime que le caprice nouveau et non pas elle, qui est toujours la timide Tatiana d'autrefois. Elle sait qu'il n'aime pas la femme qu'elle est réellement, mais celle qu'elle paraît être ; est-il même capable d'aimer qui que ce soit ? Si elle le suit, il se désillusionnera, et le lendemain il se moquera de son enthousiasme de la veille. Il n'a aucun fond. C'est un brin d'herbe que le vent emporte où il veut. Elle est d'une nature toute différente. Quand elle a conscience que le bonheur de toute sa vie est perdue, elle s'appuie encore sur ses souvenirs d'enfance, de vie paisible et villageoise. Les souvenirs de jadis lui sont maintenant plus chers que tout ; il ne lui reste que cela, mais c'est cela qui la sauve du désespoir complet. Mais à lui, Oniéguine, que reste-t-il ? Ne pourrait-elle donc le suivre par pure compassion, pour lui donner ne fût-ce que l'apparence du bonheur ? Non, il y a des âmes fortes qui ne peuvent trahir même par pitié. Tatiana ne peut suivre Oniéguine.

Dans ce poème, Pouschkine se révéla le grand poète

populaire, plus grand que tous ceux qui le précédèrent ou le suivirent. En nous montrant ce type du vagabond russe, il a prophétiquement deviné son immense importance pour notre sort à venir et a su mettre à côté de cet Oniéguine la plus belle figure de femme russe de toute notre littérature. Du reste, il est le premier qui nous ait donné toute une série de beaux types russes vrais, qu'il a découverts dans notre peuple. Je rappellerai encore une fois que je ne parle pas en critique littéraire et que c'est pour cela que je ne me livre pas à un examen plus détaillé de ces œuvres géniales. On pourrait écrire un livre entier rien que sur le type du moine historien pour expliquer toute la signification de cette grandiose personnalité russe magnifiquement dépeinte par Pouschkine, pour faire sentir toute la beauté spirituelle de cette figure. Ce type existe ; il n'est pas une simple idéalisation de poète. Et l'esprit du peuple qui l'a produit est aussi existant, et la force vitale de cet esprit est immense. Partout dans l'œuvre de Pouschkine vous verrez éclater sa foi en l'âme russe.

> Dans l'espoir de la gloire et du bien,
> Je regarde devant moi sans crainte.

a-t-il dit lui-même, et ces paroles peuvent être appliquées à toute son activité de création nationale. Aucun écrivain russe n'a su acquérir en quelque sorte une telle parenté avec le peuple. Certes il y a de bons appréciateurs de notre peuple parmi nos écrivains ; pourtant, si on les compare avec Pouschkine, à l'exception d'un ou deux de ses successeurs les plus indirects, ce ne sont jamais que des « messieurs » qui

écrivent sur le peuple. Chez ceux d’entre eux qui ont le plus de talent, et même chez ces deux dont je viens de parler, perce tout à coup quelque chose de hautain, une intention de bien montrer qu’on daigne élever le peuple jusqu’à soi. Chez Pouschkine il y a une *véritable* familiarité avec le peuple, une sorte de tendresse pour le peuple, une franchise et une bonhomie réelles. Vous souvenez-vous de la légende de l’ours et du paysan qui a tué la femelle de cet ours. Prenez ces vers :

> Ivan est notre compère,
> Et quand nous nous mettons à boire…

et vous comprendrez ce que je veux dire.

Tous ces trésors d’art ont été comme laissés pour l’enseignement des artistes à venir. On peut dire positivement que s’il n’y avait pas eu de Pouschkine les talents qui ont suivi n’auraient pu se manifester. Ils n’auraient su, tout au moins, se révéler avec autant de force et de clarté. Et il ne s’agit pas seulement de poésie. Sans lui notre foi en l’indépendance du génie russe n’aurait pas trouvé de forme pour s’exprimer.

On comprend surtout Pouschkine lorsque l’on approfondit ce que j’appellerai la troisième période de son activité artistique.

Je le répète encore une fois, ces périodes ne sont pas très nettement délimitées. Certaines œuvres de la troisième période pourraient figurer au nombre des productions de la première, parce que Pouschkine a toujours été un organisme complet qui a, dès le début, porté en lui tous les germes de son talent. La vie extérieure ne faisait qu’éveiller en lui ce qui existait déjà

dans les profondeurs de son être. Mais cet organisme évoluait, et il est difficile de bien séparer une phase de son développement d'une autre. On peut, d'une façon générale, attribuer à la troisième période cette série d'œuvres dans lesquelles son âme pénètre surtout l'âme humaine universelle. Certaines de ces œuvres n'ont paru qu'après sa mort.

Il y avait eu dans la littérature européenne des Shakespeare, des Cervantes, des Schiller. Mais lequel de ces génies possède la faculté de sympathie universelle de notre Pouschkine ? Cette aptitude-là, il la partage précisément avec notre peuple, et c'est par là, surtout, qu'il est national. Les poètes des autres pays d'Europe, lorsqu'ils choisissaient leurs héros hors des frontières de leur nation, les déguisaient en compatriotes à eux et les arrangeaient à leur manière. Prenez même Shakespeare. Ses Italiens sont tout bonnement des Anglais. Pouschkine, de tous les poètes du monde, est le seul qui entre dans l'âme des hommes de toutes nationalités. Lisez son *Don Juan* et vous verrez que s'il n'y avait pas la signature de Pouschkine vous auriez juré que c'était l'œuvre d'un écrivain espagnol. Prenez ailleurs le morceau d'une poésie étrange qui commence par ces vers :

Une fois errant dans une vallée sauvage…

C'est, me direz-vous, une transcription presque littérale de trois pages d'un bizarre livre écrit en prose par un sectaire religieux anglais. Mais n'est-ce qu'une transcription ? Dans la musique triste et exaltée de ces vers passe toute l'âme du protestantisme du Nord, à la fois obtuse, mystique, lugubre et

indomptable. Avec Pouschkine vous assistez à toute l'histoire humaine, non seulement comme si vous aviez une série de tableaux devant les yeux, mais encore de la même façon que si les faits eux-mêmes se mettaient à revivre ; il vous semble avoir passé devant les rangs des sectaires, chanté avec eux leurs hymnes, pleuré avec eux dans leurs exaltations mystiques, cru avec eux tout ce qu'ils ont cru.

Puis Pouschkine nous donne des strophes qui contiennent tout l'âpre esprit du Koran. Ailleurs le monde ancien renaît avec la nuit des temps égyptiens, les dieux terrestres qui guident leurs peuples et plus tard, abandonnés, s'affolent de leur isolement.

Pouschkine a su admirablement incarner en lui l'âme de tous les peuples. C'est un don qui lui est particulier ; cela n'existe que chez lui, comme aussi ce don prophétique qui lui fait deviner l'évolution de notre race. Dès qu'il devient un poète entièrement national, il comprend la force qui est en nous et pressent quelles grandes destinées peut servir cette force. C'est là qu'il est prophétique.

Qu'a signifié pour nous la réforme de Pierre le Grand ? N'a-t-elle consisté qu'à introduire chez nous les costumes européens, la science et les inventions européennes ? Réfléchissons-y. Peut-être Pierre le Grand ne l'a-t-il entreprise, tout d'abord, que dans un but tout utilitaire ; mais plus tard il a certainement obéi à un mystérieux sentiment qui l'entraînait à préparer pour la Russie un avenir immense. Le peuple russe lui-même n'a vu au début qu'un progrès matériel et utilitaire, mais il n'a pas tardé à comprendre que l'effort qu'on lui faisait accomplir devait le mener plus loin et plus haut. Nous nous

sommes bientôt élevés jusqu'à la conception de l'universelle unification humaine. Oui, la destinée du Russe est pan-européenne et universelle. Devenir un vrai Russe ne signifie peut-être que devenir le frère de tous les hommes, *l'homme universel*, si je puis m'exprimer ainsi. Cette division entre slavophiles et occidentaux n'est que le résultat d'un gigantesque malentendu. Un vrai Russe s'intéresse autant aux destinées de l'Europe, aux destinées de toute la grande race aryenne qu'à celles de la Russie. Si vous voulez approfondir notre histoire depuis la réforme de Pierre le Grand, vous verrez que cela n'est pas un simple rêve qui m'est personnel. Vous constaterez notre désir à tous d'union avec toutes les races européennes dans la nature de nos relations avec elles, dans le caractère de notre politique d'État. Qu'a fait la Russie pendant deux siècles, si elle n'a pas servi encore plus l'Europe qu'elle-même ? Et cela ne saurait être un effet de l'ignorance de nos politiciens. Les peuples de l'Europe ne savent pas à quel point ils nous sont chers. Oui, tous les Russes de l'avenir se rendront compte que se montrer un vrai Russe c'est chercher un vrai terrain de conciliation pour toutes les contradictions européennes ; et l'âme russe y pourvoira, l'âme russe universellement unifiante qui peut englober dans un même amour tous les peuples, nos frères, et prononcer enfin les mots d'où sortira l'union de tous les hommes, selon l'Évangile du Christ ! Je ne sais que trop que mes paroles peuvent paraître entachées d'exagération et de fantaisie. Soit, mais je ne me repens pas de les avoir prononcées. Elles devaient être dites surtout au moment où nous honorons notre grand homme de génie russe, celui qui a su le mieux faire ressortir l'idée qui les a dictées. Oui, c'est à nous qu'il sera donné de prononcer « une

parole nouvelle ». Sera-t-elle dite pour la gloire économique ou pour la gloire de la science ? Non, elle sera dite uniquement pour consacrer enfin la fraternité de tous les hommes. J'en vois une preuve dans le génie de Pouschkine. Que notre terre soit pauvre, c'est possible, mais, « le Christ en humble appareil y a passé en la bénissant ». Le Christ n'est-il pas né dans une crèche ? Et notre gloire c'est de pouvoir affirmer que l'âme de Pouschkine a communié avec l'âme de tous les hommes. Si Pouschkine avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il rendu évident pour l'Europe tout ce que nous venons d'essayer d'indiquer ; il aurait expliqué nos tendances à nos frères européens, qui nous considéreraient avec moins de méfiance. Si Pouschkine n'était pas mort prématurément, il n'y aurait plus de querelles et de malentendus entre nous. Dieu en a décidé autrement, et Pouschkine est mort dans tout l'épanouissement de son talent et il a emporté dans sa tombe la solution d'un grand problème. Tout ce que nous pouvons faire, c'est tenter de le résoudre.

JOURNAL D’UN ÉCRIVAIN

1881

JANVIER

I

LES FINANCES

Est-il vrai, mon Dieu, qu'après trois ans de silence, je vais recommencer mon *Carnet* avec un article économique ! Suis-je donc un financier si expert ? Jamais je ne me suis piqué de l'être. Cette maladie de l'économie politique m'avait toujours laissé indemne, et voici que je suis atteint comme les autres.

Maintenant, tout le monde est économiste, c'est dans l'air. Et comment ne pas être économiste à l'heure qu'il est ? Voici que le rouble baisse. C'est le déficit !

La maladie économique a pris chez nous, une inquiétante recrudescence depuis la guerre de Turquie. Presque tous les Russes en ont souffert plus ou moins Dame ! le rouble baissait, la guerre nous avait criblés de dettes. Et puis, il faut bien le dire, il y a eu là une petite vengeance de ceux qui étaient opposés à l'expédition : « Ah ! nous vous l'avions bien dit ! Nous vous l'avions prédit ! » Se sont surtout jetés dans l'économie politique ceux qui, en 76 et en 77, proclamaient que l'argent valait mieux que l'héroïsme, que la question d'Orient "tait une sottise et un mythe, que non seulement la guerre n'était ni nationale ni populaire, mais encore que le peuple

n’existait qu’à l’état de masse inerte, muette, sourde et imbécile, faite pour payer des impôts et travailler pour les gens intelligents. Si ces gens là avaient donné des sous dans les églises, c’était sur l’ordre des prêtres et des moines. Nos Thersites russe (et le nombre en est grand dans la classe éclairée) furent alors froissées dans leurs plus intimes sentiments). Et ils se soulagèrent en s’en prenant à nos finances. Peu à peu, se rallièrent à eux de nouveaux adhérent, parmi lesquels on ne fut pas médiocrement surpris de voir d’anciens « héros ». Ce fut le résultat de la paix très désavantageuse, et du Congrès de Berlin. (N.B. — À la suite de ce Congrès de Berlin, une bonne femme de la campagne, propriétaire d’une auberge, me demanda un jour : « Dis-moi donc comment tout cela à fini là-bas, à l’étranger ? Tu doit être au courant ? ») Je demeurai assez surpris. Mais nous reparlerons plus tard de cela, — je veux dire les progrès qu’a fait l’intelligence populaire. Pour l’instant, j’en reviens au rouble et au déficit. Il y a là-dessous quelque chose de l’« esprit de troupeau. » Tout le monde écrit à ce sujet, tout le monde s’inquiète. Et le grand thème est toujours celui-ci : « Pourquoi donc n’est point chez nous comme en Europe ? En Europe, dit-on, le thaler est toujours non ; pourquoi ici le rouble devient-il mauvais ? Ah ! que ne sommes-nous pas Européens ! »

Quelques hommes d’esprit i-ont enfin résolu cette question. Si nous ne sommes pas comme les Européens, c’est que chez nous l’édifice est inachevé, n’est pas encore couronné. Et tout le monde crie, à cause du non-couronnement de l’édifice, oubliant qu’il n’y a en réalité aucune espèce d’édifice, à moins

qu’une petite collection de messieurs à gilets blancs ne se prennent pour un édifice. Il serait peut-être bon d’établir des fondations, avant de songer à couronner quoi que ce soit. On nous dit aussi : « Si nous adoptions quelques formules européennes, tout serait sauvé. » Cela doit se trouver dans un coffre quelconque, les formules. Il n’y a qu’à prendre, et du coup la Russie sera l’Europe, et le rouble vaudra le thaler !

Ce qu’il y a de charmant dans ce genre de remèdes, c’est qu’il n’y a aucun besoin de penser ou de se donner de la peine pour les trouver.

Parbleu ! Pourquoi se fatiguer. Empruntons les idées et les systèmes des étrangers, et tout ira à merveilles. Mais, messieurs, des gilets blancs ne constituent pas un édifice ; c’est tout au plus si la réunion d’un certain nombre de ces gilets peut composer ce qu’on appelle un salon. Si encore, vos gilets blancs pouvaient donner un avis raisonnable sur une question générale ! Mais pourvus de gilets blancs ou non, nous nous sommes tenus à l’écart de notre peuple pendant des siècles, et nous allons tout à coup fusionner avec lui ! Il ne s’agit pas d’un jeu de scène de vaudeville ; non, il est question de culture intellectuelle, et nous n’avons pas eu de culture qui nous soit propre, jusqu’à présent. Songez-y. Prenez le Russe européanisé, même le plus inoffensif et le plus aimable de son naturel, et voyez avec quelle rage nigaude et haineuse il se démène, parfois l’écume à la bouche, pour soutenir ses idées bien aimées, surtout celles qui sont le plus nettement en contradiction avec l’idéal russe : « Nous seuls, clame-t-il, pouvons donner un conseil utile et que les autres (tout le pays) soient bien heureux que nous daignions faire nos efforts pour

les élever jusqu’à nous, pour leur apprendre leurs droits et leurs devoirs ! » Oui ce sont les gens de son espèce qui veulent apprendre au peuple ses droits et même ses devoir, les farceurs ! La tutelle qu’ils prétendent nous imposer ressort fort à l’ancien servage :

Et le peuple, nous l’enchainerons de nouveau !

Oui, ils organisent des parlotes ; mais dès le premier jour ils ne s’entendent plus. Ne vous offensez pas, messieurs. Mais ce n’est pas d’une société comme la votre qui, depuis deux siècles, à rompu avec le peuple, avec toute tâche utile et qui n’a pas de culture originale, que peut sortir un conseil efficace.

Les donneurs d’avis se multiplient d’une façon extraordinaire chez nous. Le premier monsieur venu s’installera devant vous et se mettra à pérorer. Cela n’aura ni queue ni tête et cela pourra durer une heure et demie. Oh ! il parlera aussi facilement que l’oiseau chante. On se demandera : « Est-ce un homme d’esprit ou… le contraire ? » Et personne ne saura quoi décider. Chaque parole semblera claire et compréhensible, mais l’ensemble du discours n’offrira aucun sens. Sont-ce les œufs désormais qui feront la leçon à la poule ? Ce sera l’absolue confusion. Le type de ce monsieur est encore nouveau pour notre littérature. Il y a comme cela un certain nombre de gens et de chose d’actualité, que notre littérature n’a pas encore abordés. Nous en sommes toujours aux types des « années quarante », ou, par exception, des années cinquante. Peut-être nous sommes-nous justement jetés dans le roman historique, pour cause d’incompréhension de

l’actualité.

II

PEUT-ON EXIGER CHEZ NOUS DES FINANCES À L’EUROPÉENNE

« Eh bien ! qu’est-ce que font les finances ? Où est l’article financier ? » me demandera-t-on. C’est que je n’ose guère écrire quoi que ce soit sur les finances. Pourquoi ai-je, alors, commencé à rédiger des considérations financières ? Sans doute parce que je prévoyais qu’en débutant ainsi, je passerais forcément à un tout autre ordre d’idées. D’ailleurs, je sais que je ne vois pas du tout nos finances d’un point de vue européen, peut-être parce que je considère que notre pays ne ressemble pas le moins du monde à l’Europe, que tout est si spécial chez nous que, pour les Européens, nous pouvons ressembler à des habitants de la lune. En Europe, la féodalité a croulé depuis des siècles, et une révolution a grondé. Chez nous, le servage a été aboli d’un seul coup, et cela, grâce à Dieu ! sans aucune révolution. Mais tout ce qui tombe d’un seul coup produit toujours un grand ébranlement. Il est certain que ce n’est pas moi qui me plaindrai de la disparition du servage. Je trouve, au contraire, excellent qu’une infamie historique se soit évanouie à la seule voix du Libérateur. Mais on ne vs pas contre les lois naturelles, et l’ébranlement fut énorme. Disparu le servage qui entravait tout, *même le développement de l’agriculture*, il semble que le paysan aurait dû s’enrichir. Rien de pareil n’est arrivé. L’agriculture a encore rétrogradé dans le pays, et le

moujik ne tire plus de la terre que le minimum de ce qu'elle peut donner. Y a-t-il espoir d'amélioration ? Question futile, me diront les sages, et déjà résolue. Je la crois, moi, loin d'être résolue, et la considère comme beaucoup plus importante qu'on ne se le figure. Voyez encore. La propriété terrienne est tombé à rien, et nous assistons à la métamorphose de l'ancienne classe des propriétaires, en classe populaire intelligente. En quoi pouvait-elle se transformer, du reste ? Cela serait une chose excellente, car le peuple à besoin du contact de gens intelligents, si, par malheur, le changement n'était pas plutôt transitoire que durable. L'ancienne classe de propriétaires a-t-elle renoncé à tout espoir de conserver ses distances avec le peuple ? Si elle n'a plus la richesse et la force, n'aspire-t-elle pas à jouer le rôle d'une sorte d'aristocratie d'intelligence, qui tiendra le peuple en tutelle morale ? Voudra-t-elle vivre fraternellement avec le paysan, vénérer ce que ce dernier vénère, aimer ce qu'il aime. Sans cela, personne ne pourra jamais entrer vraiment en contact avec notre peuple. Voilà une question qui n'est aucunement résolue. Du reste, tout est en question, chez nous ! Et puis, tout ce qui se résout ailleurs peu à peu, avec le temps et les générations successives, doit être résolu tout de suite chez nous. C'est encore une des choses qui nous différencient le plus d'avec l'Europe que cette soudaineté dans les évolutions. Quelquefois, le changement se produit même d'une façon des plus inattendues, à la suite d'un ordre, par exemple. L'Europe n'a pas connu ces à-coups. Comment peut-on exiger que nous soyons pareils aux Européens ? Et comment voulez-vous que nos finances ressemblent aux leurs ?

Pour moi, par exemple, c’est un axiome que ce ne sont pas les constructeurs de chemins de fer, ni les commerçants, ni les banquiers millionnaires, ni les Juifs qui doivent *tenir* le sol, mais les cultivateurs. Celui qui cultive la terre mène tout. Le cultivateur, c’est l’État, la force centrale, le cœur du pays. Pourtant cet axiome ne semble-t-il pas contredit à l’heure actuelle ? Ne sont-ce pas les constructeurs de chemin de fer et les Juifs qui ont la main sur toutes les forces économiques ? En ce moment, le pays se couvre de voies ferrées, et cela encore se passe comme nulle part ailleurs. L’Europe a mis un demi-siècle à construire des réseaux de chemins de fer, et elle est riche. En Russie, les derniers 15 ou 16.000 verstes de chemins de fer se sont construites en dix ans, et notre État est pauvre. Et cela s’est fait au lendemain de l’émancipation des serfs. C’est là que sont allé ces capitaux, dont la terre avait tant besoin. C’est sur les ruine de l’agriculture qu’on a installé des chemins de fer.

Et la question de la propriété privée est-elle résolue chez nous ? Sans une saine solution de cette question, il n’y aura point de stabilité dans le pays, et sans stabilité, comment peut-on exiger, en Russie, des finances, des budget à l’européenne ? L’agriculture, pendant un siècle et demi, n’a pas eu de développement régulier : « Et comment arrivons-nous à quelque chose, si ce n’est par cette même agriculture ? S’il existe des niais qui pensent sauver l’ « édifice » en empruntant je ne sais quelles inventions européennes, nous renions ces imbéciles et nous croirons que pis ce sera, et mieux ça vaudra. Voilà notre philosophie. » Je vous avoue qu’il a beaucoup de gens qui voient les choses ainsi. Malheureusement, ils veulent

dire : « Que ce soit pis pour les autres, mais meilleur pour moi ! » Ces gens-là ont des appétits de loups. Ils sont méchants et voluptueux et ne veulent rien supporter. Adieu les dîners ! adieu les cocottes ! et de désespoir nos gens se brûlent la cervelle. Et c'est heureux encore quand ils se brûlent la cervelle et ne vont pas très légalement voler leurs voisins. Les affaires stagnent, l'indigence générale s'accroit. Les commerçants, de tous côtés, se plaignent qu'on achète plus rien. Les fabriques produisent le moins possibles. Entrez dans un magasin et demandez comment vont les affaires. On vous répondra : « Autrefois, pour les fêtes, chacun s'achetait au moins une demi-douzaine de chemises, maintenant on en vend une à la fois. » Demandez la même chose dans les restaurants à la mode, qui sont les derniers endroits où se manifeste la pauvreté d'un pays : « Ah ! vous dira-t-on, on ne fait plus la noce comme jadis ! Tout le monde s'est rangé. C'est beau quand on vient vous commander un dîner pour une personne ! » Les élégants naguère, ceux qui faisaient la fête, ont fini de manger l'argent des propriétés vendus. Ils abattent les dernières forêts et, quand il n'y aura plus d'arbres, il n'auront plus le sou. Et où sont-elle maintenant, nos forêts ? Quand vous parcourrez le pays en chemin de fer, cherchez les bois ! Ce ne sont plus des arbres que l'on abat, ce sont des buissons et des arbrisseaux ! Cette préoccupation paraitra fort puérile, si l'on songe aux graves questions qui requièrent l'attention du pays. Les financiers se moquent bien des forêts ! Pourtant sans forêts, les finances baisseront encore. Mais tout le monde semble s'être donné le mot pour glisser là-dessus. La catastrophe viendra, cependant, bien que tant de gens se tranquillisent en constatant que le bois est à haut prix sur le

marché. Personne ne veut voir que la hausse provient de l’offre croissante de ceux qui abattent leur forêts et même les baliveaux, parce qu’ils ont tout mangé.

Enfin, les appétits croissent à mesure que les forces diminuent. Le nombre des « capitaines Kopéïkine » va croitre singulièrement. Si tous nos mondains ne deviennent pas des brigands de grand chemin comme ce Kopéïkine, je crains que nous ne voyions augmenter terriblement l’armée des pick-pockets.

N’existe-t-il pas une certaine quantité de Kopéïkines libéraux ? Ils ont si bien compris que le libéralisme est à la mode et que l’on peut réussir dans ses rangs ! Tels libéraux ont les dents longues et deviennent dangereux. Ce sont ceux-là qui s’attellent le plus volontiers aux réformes imitées de l’étranger, et ceux qui croient les mener, ne sont certainement pas responsable de la conduite de semblables limoniers : "Tous les changements je les admets, dit Kopeïkine libéral, à condition qu’il ne me coûtent pas d’efforts. J’aime les changements ; cela cause de petits désordres qui nous permettent de nous enrichir. » Mais laissons là les Kopeïkines. Passons aux finances, aux finances !

III

GUÉRISSONS LES RACINES

Selon mon habitude, je commence par la fin, mais j'arriverai ainsi à vous dire plus tôt toute ma pensée. Jamais je n'ai pu manœuvrer tout doucement, approcher à petit pas et ne présenter mon idée, qu'après des préparations savantes. J'ai peut-être tort, car certaines conclusions trop vite données, sans preuves *préventives*, peuvent parfois étonner, embarrasser, et même paraître comiques. J'ai donc peur que le lecteur ne soit choqué ou ne se mette à rire quand je vais lui asséner l'axiome que voici :

« Pour obtenir de bonnes finances dans un pays qui a passé par quelques secousses, il ne fut pas trop songer au mal présent et évident, mais bien aller au racines du mal, même si le procédé est beaucoup plus long. »

J'entends d'ici les railleries : « Pas fort, votre axiome ! Personne n'ignore qu'un arbre dont les racines sont pourries ne donnera jamais de fruits. »

Permettez-moi de vous dire toute mon idée. Je sis bien que même si j'écris un volume entier pour l'expliquer, elle ne sera jamais *complètement* claire. Pourtant je veux essayer de me faire comprendre.

Il est certain que tout le monde sait qu'avant tout il faut guérir les racines. Tous les ministres des finances y ont pensé,

le ministre actuel comme les autres. Il a déjà attaqué le mal aux racines de l’arbre en abolissant l’ impôt sur le sel. On attend encore beaucoup d’importantes réformes du même genre. On a déjà employé quantité de remèdes pour la guérison des racines. On a nommé des commissions chargées d’étudier la situation de paysans ruses. Les commissions ont nommé des sous-commissions qui ont dressé d’abondantes statistiques, et tout cela a marché on ne peut mieux. Entendons-nous. On ne peut mieux au point de vue administratif. Mais ce n’est pas de cela que je voulais parler. On ne s’est servi que de palliatifs. Les choses n’iront convenablement que le jour où nous voudrons bien oublier pour quelque temps les besoins momentanés de notre budget, nos dettes criardes, le déficit, la baisse du rouble et même cette impossible banqueroute que nous prédisent nos amis de l’étranger. Voilà ce que j’appelle attaquer le mal aux racines. Oublions tout l’actuel, allons plus au fond des choses, toujours plus au fond. Ce qui est actuel se guérira pendant ce temps-là. Bon ! je comprends que ce que je dis paraisse absurde, et j’ai justement commencé par une absurdité pour être plus facilement compris. J’ai exagéré. Mettons qu’il ne faille oublier qu’à moitié les difficultés présentes. Toutefois je répéterai que notre attention doit surtout se concentrer sur le fond de la question ; nous n’avons jamais regardé qu’à la surface. Je serai encore plus coulant. N’oublions pas que le vingtième de nos préoccupations actuelles. Mais chaque année oublions-en encore un vingtième, jusqu’à ce que nous en soyons arrivés, disons aux trois quarts de l’oubli total. La proportion ne signifie rien. Le *principe seul importe*.

Je sais bien qu’il restera cette question : « Qu’allons-nous faire avec les difficultés actuelles ? Il est impossible de n’en pas tenir compte. » Mais je ne dis pas : N’en tenons aucun compte, on ne peut pas faire que ce qui existe n’existe plus ; et pourtant… il y aurait peut-être des moyens… Comme je vous le disais plus haut, si chaque année nous privions d’un vingtième de notre attention les difficultés présentes pour reporter ce vingtième d’attention sur des maux plus cachés mais plus graves, ma proposition ne semblerait pas si fantaisiste. Voyons ! comment pourrais-je me faire un peu entendre ? Supposez, par exemple, que Pétersbourg consente, à la suite d’un miracle, à atténuer son dédain pour le reste de la Russie, nous aurions peut-être déjà quelque chose pour guérir les racines. Pétersbourg est arrivé à se croire toute la Russie, suivant en cela l’exemple de Paris qui se croit toute la France ; mais Pétersbourg ne ressemble pas du tout à Paris ! Paris s’est arrangé depuis des siècles pour absorber tout le reste de la France au point de vue social et politique. Retirez Paris à la France que restera-t-il ? Un e expression géographique ; rien de plus ! Mais Pétersbourg n’est pas toute la Russie. Pour une énorme majorité du peuple russe Pétersbourg n’existe qu’en tant que résidence du Tzar. Or notre intelligence pétersbourgeoise, nous le savons, s’éloigne de plus en plus, de génération en génération, de la compréhension de la Russie, justement parce que, s’étant confiné dans son marais finnois, elle change de plus en plus d’opinion sur le pays. Mais jetez un coup d’œil hors de Pétersbourg et vous verrez l’océan des terres russes s’étendre à l’infini, énorme et insondable. Et les fils de Pétersbourg renient l’océan du peuple russe, le considèrent comme une chose stagnante et inconsciente. La

Russie « est grande, mais bête » dit le proverbe. Elle n'est bonne qu'a nous entretenir. En revanche nous lui apprenons l'ordre et la raison d'état.

C'est en dansant dans les salons, dont ils polissent ainsi les parquets, que se forment les futurs fils de la patrie, et ces « rats savants », comme les a surnommé Ivan Alexandrovitch Clestakov, étudient leur pays dans les chancelleries, où certainement ils apprennent quelque chose, mais non pas à connaître la Russie. Ils y apprennent même parfois des choses très singulières qu'ils veulent imposer à la Russie. Pendant ce temps, l'Océan russe vit de sa vie spéciale, qui ressemble de moins en moins à celle de Pétersbourg. Ne dites ps que cette vie est inconsciente, comme le croient non seulement les Pétersbourgeois, mais aussi quelques Russes pourtant mieux informés. Si l'on savait combien cette appréciation est injuste et combien le peuple fait de progrès conscients rien que pendant le règne actuel ! Oui, la conscience publique croît et se tortille, et le peuple s'explique déjà bien plus de choses qu'on ne le croit à Pétersbourg. Mais ceux-la seuls le voient qui savent regarder. Pour éviter de grands malentendus futurs, comme il serait désirable, je le répète, que Pétersbourg atténuât un peu son dédain pour le reste de la Russie ! Combien cela aiderait à la guérison des racines !

Mais, va-t-on m'objecter, tout cela c'est du vieux radotage slavophile ; et puis qu'est-ce que vous nous racontez avec votre guérison des racines ? Vous ne l'avez pas encore expliqué. Vous avez raison. Commençons par les racines.

IV

LE PEUPLE

Ce qu’il faut guérir tout d’abord c’est le peuple russe lui-même, successivement comparé à un océan et à des racines. Je parle du petit peuple, des ouvriers et des paysans, la « force payante », les mains calleuses, — l’Océan.

Comment pourrai-je ignorer tout ce que fait pour lui le gouvernement actuel, qui a débuté par l’émancipation des serfs ? Oui, le gouvernement se soucie de ses besoins, de son instruction, il le soigne, il lui fait même grâce à l’occasion des impôts non payés. Qui ne le sait ? Mais ce n’est pas de cela que je veux parler tout d’abord. Je ne songe qu’à la guérison morale de cette immense racine sur quoi tout s’appuie.

Oui, le peuple est malade moralement, non de façon mortelle, mais la maladie est grave. Il est difficile de lui donner un nom. Pourrait-on l’appeler « la soif de vérité non satisfaite ? » Le peuple cherche sans relâche la vérité et le chemin qui y conduit, mais il ne trouve pas toujours. Je voudrais me borner à parler ici du côté financier de la maladie. Depuis la libération des serfs un grand besoin de vérité apparut chez le peuple, mais un besoin de pleine, d’entière vérité, de résurrection civique. On réclama une « parole nouvelle », de nouveaux sentiments se manifestèrent. Le peuple avait espéré de ces grands changements un état de choses qui ne vint pas.

L’ivrognerie fit de grands ravages dans ses rangs et ce jusqu’à aujourd’hui, mais le peuple n’a pas perdu son désir de vérité nouvelle, de vérité complète, tout en continuant à se saouler d’eau-de-vie. Jamais il n’a été plus exposé à certaines influences. C’est toujours la suite de la recherche de la vérité et de l’inquiétude que cette recherche fait naître. Le peuple est plus que jamais inquiet « moralement ». Je suis sûr que, si la propagande nihiliste n’a produit plus d’effet sur lui, c’est bien grâce à la sottise et à la maladresse de ses zélateurs. Avec le moindre savoir-faire ils se seraient glissés où ils auraient voulu. Ô certes, il faut soigner le peuple ! Et l’inquiétude n’est pas seulement chez le peuple, elle est en haut aussi. Mais chez nos paysans les promesses des nihilistes ont quand même ébranlé certains esprits. Dernièrement on lut dans les églises un mandement dans lequel il était dit que ces promesses ne se réaliseraient pas. Ce fut justement alors que les paysans commencèrent à y croire. J’en sais une preuve. Des moujiks voulaient acheter de la terre d’un propriétaire voisin. On s’était mis d’accord sur le prix, mais après cette lecture, les moujiks ne voulurent plus acheter :

— Puisque nous pourrons, dirent-ils, avoir la terre sans donner d’argent !

Ils rient sous cape et attendent l’occasion. Ce ne sont là que des symptômes légers mais qui indiquent une disposition à croire aux premières promesses venues. Cela témoigne de l’état d’inquiétude du peuple. Et voici la plus grave. Le peuple chez nous est uni et on le laisse à ses propres inspirations ; il n’a pas de directeurs moraux. Il y a bien les « zemstvos » ; mais ils sont composés de gens d’une « classe supérieure ». Il y

a aussi la justice, mais elle est rendue par des « supérieurs ». On raconte à ce sujet mille anecdotes que je ne rapporterai pas. Aujourd'hui un paysan regarde autour de lui et constate que, seuls, les exploiteurs et les usuriers peuvent vivre, qu'on ne travaille que pour eux. « Eh bien, se dit-il, moi aussi je deviendrai usurier. » Un autre se contentera de devenir un ivrogne, non parce que la pauvreté lui pèse, mais parce que l'injustice le dégoûte. Que faire contre cela ? C'est le sort, le fatum. On a compté que le peuple a maintenant environ vingt supérieurs de plus qu'autrefois, des gens qui s'occupent de ses affaires et les tiennent en tutelle. Il avait déjà assez de supérieurs, voici qu'on lui en impose vingt de plus. Il ne lui reste guère plus de liberté qu'à une mouche tombée dans une assiette pleine de mélasse. Mais le pis de tout, c'est qu'avec toutes ces entraves, le peuple n'a pas de vrais conseillers moraux. Il n'a plus que Dieu et le Tzar. Il y a chez nous beaucoup d'hommes intelligents, mais ils ne comprennent pas le peuple russe. Et pourquoi notre société n'a-t-elle plus d'énergie ? Parce qu'elle ne s'appuie pas sur le peuple et que le peuple n'est pas avec elle moralement. Vous, les aristocrates, vous vous êtes civilisés en deux siècles, mais vous vous êtes éloignés du peuple. Vous affirmerez en vain que c'est vous qui vous êtes occupé de lui, qui le défendez dans vos écrits. Certes, vous faites tout cela, mais le peuple est persuadé que ce n'est pas de lui que vous vous inquiétez, mais bien de quelque autre population imaginaire qui ne lui ressemble pas. Il croit aussi que vous le méprisez et vous ne vous apercevez pas vous-même du mépris que vous avez pour lui tant ce sentiment, reste des temps d'esclavage est instinctif chez vous. Et ce mépris à commencer dès que le peuple, asservi par vous, a été entravé

dans ses efforts vers la civilisation. Il nous est devenu presque impossible de nous rallier au peuple. Et ici je répète mes paroles d’autrefois : Le peuple russe est avant tout orthodoxe, vit de l’idée orthodoxe, même quand il ne la comprend pas, ou plutôt ne sait pas expliquer sa croyance. Toutes ses autres idées lui viennent de là, même les mauvaises, les criminelles. Il veut que tout s’y rapporte. J’ai déjà fait rire de moi quand j’ai soutenu cette thèse. Nos russes éclairés n’admettent pas tant de force de princiê chez le peuple, qu’ils nous montrent vautre dans le péché, dans la boue. Mais ne sont-ils pas coupables de son abaissement, eux qui l’ont opprimé ? Ils nous étalent des superstitions, insistent sur son peu de zèle extérieur religieux et s’imaginent même parfois que le peuple est athée. Toute leur erreur provient de ce qu’ils ne savent comprendre l’idée que le peuple se fait de l’Église. Je ne parle pas du clergé ou des rites, mais bien des rêves vaguement socialistes que le paysan mêle à ses conceptions religieuses ; le mot « socialiste » semble inconciliable avec les principe de l’Église ; mais je ne m’en sers que pour mieux me faire comprendre, si étrange que cela puisse paraître. J’entends par là les espoirs de fraternité d’union universelle humaine en l’amour du Christ, espoirs auxquels le peuple ne veut pas renoncer. Si l’union rêvée n’existe pas encore, si l’Église nouvelle n’est pas encore fondée, une Église qui se contentera pas de prières, mais commandera l’action, vit déjà dans le cœur de nos paysans russes. Le socialisme du peuple russe ne réside ni dans les théories communistes, ni dans des formules en quelque sorte mécaniques, mais bien dans l’union universelle de tous les hommes au nom du Christ. Le voilà le socialisme russe et nos européanisés en rient ! Il y a donc dans le peuple beaucoup

d’autres « idées » que l’aristocratie n’admettra jamais et considérera comme absolument tartares. Je n’en parlerai pas ici, bien qu’elle soient plus sérieuses que l’on se l’imagine. Mais j’en reviens à l’orthodoxie. Qui ne comprend pas la foi et le but du peuple ne comprendra jamais ce peuple, je puis dire ne l’aimera jamais. Comme le peuple ne veut devenir tel que le voudraient voir nos sages, il y a plus d’une chose à craindre dan l’avenir. Jamais, le peuple n’accueillera un Russe européanisé comme l’un des siens : « Aime ce que je regarde comme saint, dira-t-il, vénère ce que je vénère et alors tu seras un frère, bien que tu t’habilles autrement que moi, bien que tu sois un » monsieur « et que tu ne saches pas toujours trop bien t’exprimer en russe. » Car notre paysan a aussi quelques idées larges. Non, le peuple russe n’est pas une masse inerte où une machine à payer des impôts, comme vous tentez de le démontrer. Je veux dire simplement que les obstacles qui nous séparent de lui sont grands, que le peuple vit très uni, à part de nous ; si l’on excepte son Tzar, auquel il a voué une foi inébranlable, il ne recherche l’appui de personne. Pourtant de quelles forces ne disposerions-nous pas si les classes intelligentes s’alliaient avec le peuple ! Il ne s’agit que d’alliance morale. Ah ! messieurs des Finances, vos budgets ne ressembleraient plus alors à ceux d’aujourd’hui. Des « rivières de lait » couleraient dans l’Empire et tout ce que vous souhaitez vainement s’accomplirait bien vite.

… « Oui, mais comment faire ? Est-ce vraiment notre civilisation européenne qui nous en empêche ? » Notre civilisation ? Je ne sais. À vrai dire, nous n’en avons pas qui nous soit propre, jusqu’à présent… Si nous en avions une

véritable, une à nous, il n’y aurait aucune division entre nous et le peuple, car le peuple aurait adopté cette civilisation. Mais nous nous sommes comme envolés de chez nous et avons perdu tout contact avec la population demeurée purement russe. Comment partis si loin pourrions-nous la guérir ? Comment faire pour que l’esprit du peuple reprenne sa tranquillité ? Les capitaux vont où il y a tranquillité morale ; s’il n’y a pas de tranquillité morale les capitaux se cachent ou deviennent improductifs. Comment faire pour que notre peuple sache bien que la vérité n’est jamais bannie de la terre russe ? …

… Je ne veux pas entrer dans trop de détails. Pour dire tout il faudrait trop de volumes ; l’univers ne les contiendrait pas. Mais si le peuple voit la vérité de notre côté, il viendra sûrement à nous et ce sera un énorme pas de fait. Je le répète encore une fois. Tout le malheur vient de ce que les classes supérieures et cultivée se sont brusquement séparé du peuple russe. Comment réconcilier les nuées et l’Océan afin que le calme renaisse ?

TABLE DES MATIÈRES

MAI-JUIN

JUILLET-AOÛT

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N’hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Yann
- Le ciel est par dessus le toit
- Wuyouyuan

- Loïc Mottier
- Xavier M
- Bgeslin
- Zyephyrus
- Zaran
- Hsarrazin
- Andre315
- Pilpilip
- Marc
- Mummolus
- Pikinez
- Natireland
- Tipram Poivre
- Pmx
- Kilom691
- Mudbringer
- Remacle
- Darkdadaah
- Yodaspirine
- ThomasV
- Acélan
- Phe
- Enmerkar
- Sapcal22
- VIGNERON

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr

3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur